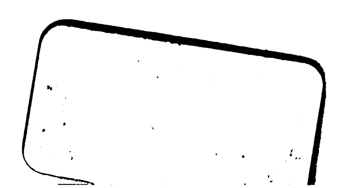
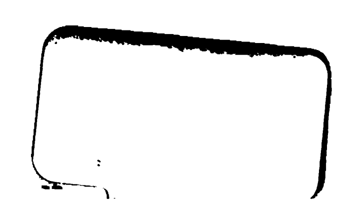



600035124L





HISTOIRE

D'ESPAGNE

IMPRIMERIE CLAYE ET TAILLEFER,
RUE SAINT-BENOIT, 7.

HISTOIRE
D'ESPAGNE

DEPUIS LES PREMIERS TEMPS JUSQU'A NOS JOURS

PAR CH. ROMEY

TOME HUITIÈME



PARIS
FURNE ET CIE, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 55

M DCCC XLVIII


BIBLIOTHECA · BODLEIANA

HISTOIRE

D'ESPAGNE.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE ONZIÈME.

Règne d'Alfonse XI. — Les principaux seigneurs de sa famille et du royaume se disputent sa tutelle. — Guerre avec Grenade. — Mort des infants don Juan et don Pierre. — Prétentions de D. Juan Manuel. — Mort de doña Maria de Molina. — Mariage d'Alfonse avec doña Constance Manuel (fille de don Juan Manuel). — Amours du roi avec Éléonore de Guzman. — Son mariage avec doña Maria de Portugal. — Trève avec Grenade. — Couronnement du roi à Burgos. — Enfans du roi, bâtards et légitimes. — Faits divers. — Conquête de la Sardaigne par l'infant Alfonse d'Aragon. — Prise de Gibraltar par les Africains. — Mort du roi d'Aragon Jacques II. — Affaires diverses de Castille et de Portugal. — Suite et histoire des émirs de Grenade. — Passage des Beny-Merinys dans la Péninsule. — Bataille du Salado.

De 1312 à 1340.

Alfonse XI avait un an et vingt-six jours quand il fut proclamé roi à Jaen sous les auspices de son oncle l'infant don Pierre, le 7 septembre 1312. Ce fut dans de bien tristes circonstances. L'État n'avait pas eu le temps de se remettre des maux que lui avait causés la minorité du dernier roi, et se voyait exposé à des maux plus grands, par une minorité nouvelle, et qui devait se prolonger bien plus longtemps

encore. La reine doña Constanza, veuve de Ferdinand IV, se retira avec son fils à Avila; elle était accompagnée de doña Vataza, qui était chargée de l'éducation de l'enfant, et, comme tous les partis s'agitaient, voulant chacun s'emparer du jeune roi, on prit la précaution de le mettre entre les mains de don Sancho, évêque d'Avila, la reine le confiant à sa garde jusqu'à ce que les cortès lui eussent nommé un tuteur. Cette affaire fixait l'attention de toute la nation, et chaque chef de parti se croyait déjà maître du gouvernement, surtout les infans D. Juan et D. Pierre, et le comte de Lara, D. Juan Nuñez. Les reines n'étaient point d'accord, il n'y avait point d'accord entre les royaumes de Léon et de Castille, ce qui augmentait le péril. En effet, les uns nommèrent pour tuteur l'infant D. Juan, les autres l'infant D. Pierre, oncle du roi, conjointement avec sa mère doña Maria. Il fut impossible de réunir les suffrages sur un seul tuteur, et il n'était pas prudent qu'il y en eût deux. Dans ce conflit de prétentions et d'exigences, la reine doña Maria proposa, et cela fut accepté, que chaque tuteur exercerait cette fonction dans le lieu où il aurait été nommé ; qu'ainsi l'infant D. Juan gouvernerait les peuples qui l'avaient choisi, tandis que l'infant D. Pierre gouvernerait avec doña Maria les autres peuples.

Ce fut en ce moment que mourut la reine Constance. La personne du roi fut remise entre les mains de son aïeule, et la chancellerie resta près du roi : elle délivrait des lettres signées et scellées en blanc aux infans don Juan et don Pierre qui en usaient comme ils l'entendaient, chacun dans sa juridiction. Il fut convenu que, dans les cas très graves seulement, les décisions ne seraient revêtues du sceau royal qu'après avoir été discutées par les trois tuteurs réunis. Cette convention fut ratifiée par les cortès à Burgos, où la reine s'était rendue avec le roi son petit-fils en 1314.

Les différens étant ainsi terminés, et la convention devenue plus stable par la mort de don Juan Nuñez, décédé à

Burgos en juillet 1315, d'après don Juan Manuel, les infans passèrent en Andalousie dans le but glorieux de poursuivre la guerre contre les Arabes; ils obtinrent quelque succès, mais qui furent bientôt interrompus par leur mort : tous deux succombèrent dans la Véga de Grenade en juin 1319. Par cette mort, la reine doña Maria resta seule tutrice, les cortès ayant arrêté que si un ou deux des tuteurs venaient à mourir, la tutelle resterait entre les mains du survivant. La reine fit aussitôt publier dans les villes la mort des infans et le droit de juridiction qui en résultait pour elle, en vertu de la délibération des cortès. Il semblait que de la mort de ces deux rivaux devait naître la tranquillité de tous; mais don Juan Manuel prétendit à la tutelle : il obtint même le suffrage de quelques villes. Il prit les armes contre l'infant don Philippe, fils de doña Maria, sous prétexte d'apaiser les troubles d'Avila; mais, n'osant pas livrer combat à l'infant, et celui-ci n'osant pas l'attaquer dans les positions avantageuses qu'il occupait, l'infant se mit à saccager les villes qui avaient nommé don Juan Manuel tuteur.

D'un autre côté, don Ferdinand de la Cerda et don Juan, fils de l'infant don Juan et de doña Maria de Haro, intriguaient en Castille, tant contre don Juan Manuel que contre le parti de la reine ; à chaque instant surgissaient de nouveaux embarras. Tant de tuteurs nuisaient nécessairement à la véritable tutelle. Aucun d'eux ne voulant céder, bien qu'ils ne fussent revêtus d'aucun caractère légal, le royaume était devenu la proie d'ambitions particulières. La reine doña Maria, pour y remédier, pensa qu'il fallait réunir les cortès, et elle les convoqua à Palencia, mais la mort arrêta ses desseins.

Elle était à Valladolid, prête à se rendre à Palencia, quand elle fut atteinte d'une grave maladie. Elle convoqua tous les chevaliers et les régidors de la ville, et mit la personne du roi entre leurs mains (tant elle avait de con-

fiance en eux), leur recommandant de le garder et de l'élever sans le livrer à qui que ce fût, avant qu'il fût en âge de gouverner par lui-même. Alfonse avait alors dix ans à peine. Doña Maria fit son testament le lundi de l'ère 1359 (29 juin 1321). On y voit mentionnés parmi les gens de sa maison don Juan Sanchez de Velasco, majordome; Nuño Perez, abbé de Santander, chancelier ; doña Sancha Garcia, camarera; Garcia Ortiz et Rovi don Monsi, dépensiers ; Juan Rorigues, Ruy Lopez et Fernando Gonzalez, appariteurs; Pierre Diaz, hôtelier; Francisco Perez et Tello Gonzalez, valets de chambre; Alfonse Perez, dépensier, intendant de las Huelgas de Valladolid, etc. Les principaux légataires furent son fils don Philippe, doña Maria sa nièce, veuve de l'infant don Juan, ainsi que le majordome chancelier. Elle occupait un appartement dans le couvent de San-Francisco de Valladolid, où elle mourut, revêtue de l'habit de Saint-Dominique, en juillet 1321. Elle avait fait préparer sa tombe dans son monastère de la même ville, Sainte-Marie-la-Royale, qu'on appelle aujourd'hui de Las Huelgas [1].

Le prélat qui officia aux obsèques de la reine fut l'évêque de Sainte-Sabine, don Guillen, cardinal-légat du pape, qui avait été envoyé pour mettre d'accord les tuteurs. On ne tarit point en louanges sur les fondations pieuses de l'adroite reine. On lui doit en effet le couvent royal des Bernardines de Valladolid, pour la fondation duquel elle avait donné son palais de Las Huelgas, se contentant d'un appartement dans une maison contiguë au couvent de San-Francisco, où elle mourut ; de sorte qu'elle consacra au service de Dieu ces deux palais. Elle en donna un à des dames qui quittaient la terre pour le ciel, et l'autre à des religieux. Le palais de Las Huelgas fut donné à des Cisterciennes (Bénédictines),

[1] Era MCCCLIX obiit regina dña Maria in Valleoleti in Julio (Chron. Joan. Emmanuelis). — Voir aussi le t. IV de la Casa de Lara, p. 82.

dont le couvent avait été brûlé en 1282. Elle firent leur église d'une salle basse du palais, et c'est là que fut enterrée la reine[1].

Il est encore fait mention du magnifique couvent de Saint-Paul de Valladolid, de l'ordre des prédicateurs, fondé par la reine doña Violante dans le lieu appelé la *Cascagera*. C'était un ermitage dédié à Notre-Dame del Pino. Des moines y habitaient dans une petite maison, mais la reine Maria leur fit bâtir une église et un cloître en 1286, sous l'invocation de saint Paul. Comme tout n'était pas encore terminé au moment où elle fit son testament, elle leur assigna le droit de péage de la ville de Valladolid, dont ils devaient jouir jusqu'à ce que toutes les constructions fussent achevées.

La chronique d'Alfonse XI dit qu'elle fonda le couvent des prédicateurs de Toro et plusieurs autres édifices. Elle-même en fait mention dans son testament, dans lequel on trouve qu'elle laissa des aumônes considérables aux religieuses de l'ordre de Saint-François de cette ville, ainsi qu'à celles de l'ordre de Saint-Quirce de Valladolid. Elle protégea aussi l'ordre d'Alcantara, dans le bullaire duquel on trouve plusieurs priviléges accordés par elle à cet ordre; enfin, l'évêque de Palencia, qui lui donne les titres d'*illustris*, de *pia* et de *sancta*, dit qu'elle avait construit à ses frais sept monas-

[1] Don Juan Manuel rapporte que le roi Don Alfonse XI, quand il assiégea Valladolid, en 1328, fit mettre le feu au couvent de las Huelgas, où reposait le corps de Doña Maria. — Eodem mense (julio, era 1356), obsedit rex Vallemoleti, et incipit debellare villam, et incendit monasterium de Olgis ubi erat sepulta regina Dña Mariá. Mais la chronique ajoute qu'il fit retirer le corps de la reine pour qu'il ne fût pas consumé dans l'incendie (Chronica del Rey D. Alonso el Onceno, c. 72). Le sépulcre resta à las Huelgas jusqu'à ce qu'un autre monastère fût édifié. Ce fut en 1600 que l'église et le chœur, bâtis aux frais de l'abbesse Doña Anna de Mendoza y Quijada, furent entièrement terminés. Cette construction avait duré dix-neuf ans. Les ossemens de la reine Doña Maria y furent immédiatement transférés; ils y sont encore. — Doña Maria avait doté cette maison et pourvu non-seulement aux frais de la fabrication, mais encore à l'entretien des cierges, aux émolumens du chapelain, et même à l'alimentation des religieuses, comme on le voit dans son testament.

tères, outre celui de Saint-François de Valladolid [1]. « Elle est bien digne du nom que nous lui donnons de femme forte, dit en parlant d'elle un de ses historiens (Florez). Ses vertus furent mises dans tout leur lustre durant ces trois règnes si féconds en désordres. Sur cette mer orageuse, le vaisseau de l'État fut sauvé du naufrage par une femme qui, soit au gouvernail, soit à la rame, sut lutter contre la fureur des flots, et ne fut pas moins habile à combattre ses ennemis qu'à surmonter les trahisons de ses alliés. Femme forte, car elle fut douée de toute l'énergie virile; elle fut mère de don Ferdinand parce qu'elle lui donna le jour, mais bien plus encore par tout ce qu'elle fit pour lui conserver la couronne; elle sut se résigner au dédain de son mari, elle sut vaincre l'ingratitude même de son fils: ils réussissaient l'un et l'autre dans leurs entreprises, quand ils se conduisaient d'après ses conseils, et ne faisaient que des fautes quand ils s'éloignaient d'elle [2]. »

Alfonse XI ayant atteint sa quatorzième année le 13 août 1325, le consistoire de Valladolid fut convoqué, et il lui fut déclaré que le roi, entrant dans sa quinzième année, était résolu à gouverner par lui-même et à mettre ainsi un terme à la mésintelligence qui régnait entre ses tuteurs. L'instigateur de cette affaire était un certain Garcilasso de la Vega, qui avait su prendre, dans ces derniers temps, le plus grand ascendant sur les affaires de l'État. Les cortès ayant été réunies, l'infant

[1] Cron. del Rey D. Alonso el XI, c. 31. — Rod. Palent., part. IV, c. 8, etc.

[2] Tel est, d'après Florez, le caractère de Doña Maria. Chacun sent que c'est là le ton d'un panégyriste plutôt que celui d'un impartial rapporteur. Ce qu'il ajoute est plus fort encore : « Quoique nous n'ayons pas rapporté en détail, dit-il, tous les faits qui sont à sa gloire, car nous n'avons pas voulu copier les chroniques tout entières, nous croyons en avoir assez dit pour prouver combien elle fut grande et quel exemple elle laisse aux rois et aux reines. Puisqu'elle sut gouverner tant de royaumes par son talent et son courage, ornons son tombeau de trophées, de couronnes et de sceptres, mais réunis en un seul écusson, car tous ces royaumes n'eurent qu'une seule protectrice, la reine Doña Maria. »

don Philippe, don Juan Manuel et don Juan, fils de l'infant don Juan (don Juan el Tuerto), renoncèrent solennellement à leur charge de tuteur et reconnurent pour leur unique seigneur le roi, qui prit à l'instant les rênes du gouvernement, au rapport d'un de ses tuteurs même, sur l'assertion duquel Florez a rectifié les fausses dates de ses devanciers [1].

Le roi nomma aux différens emplois de sa maison. Le choix qu'il fit de ses conseillers parmi les ennemis des tuteurs fut tel que don Juan Manuel et l'autre don Juan craignirent d'être inquiétés, et se confédérèrent contre le roi. Pour cimenter leur accord, il fut convenu que doña Constanza, fille de don Juan Manuel, épouserait don Juan, qui était veuf. Mais le roi, considérant tous les embarras que pourrait lui susciter ce mariage, ces deux seigneurs étant des plus puissans du royaume, surtout s'ils parvenaient à mettre dans leur parti don Alfonse de la Cerda, résolut de l'empêcher à tout prix. Il attira à son parti don Juan Manuel en lui demandant la main de sa fille Constanza, que don Juan Manuel avait eue de sa première femme nommée aussi Constanza, fille du roi Jacques II d'Aragon. Don Juan Manuel, flatté des avantages qui résulteraient pour sa fille de cette alliance, et espérant pour lui-même une grande part dans le maniement des affaires, y consentit immédiatement. Les accords du mariage eurent lieu à Peñafiel, et le roi donna en otage à son beau-père le palais de Cuenca et les châteaux de Huete et de Lora, à la condition qu'il les lui rendrait dès que la reine serait mère. Ces conventions arrêtées, l'infant don Philippe, oncle du roi, se rendit à Peñafiel avec sa femme doña Marguerite, pour y recevoir la reine et la conduire, avec tout l'appareil d'usage,

[1] Era MCCCLXIII (1325) in die S. Hippolyti in mense augusti incepit rex Dñs Alfonsus regnare absque tutoribus, et eodem mense venerunt ad eum dñs Joannes filius infantis dñi Emmanuelis et dñs Joannes filius infantis dñi Joannis : et renuntiaverunt tutoriæ, et post quatuor dies venit dñs Philippus et renuntiavit tutoriæ (Chron. D. Joan. Emmanuelis.)

à Valladolid, où se trouvait le roi. Le mariage fut aussitôt célébré, en novembre 1325, au rapport du père de la reine lui-même qui l'avait accompagnée [1]. Le roi confia à celui-ci le commandement de la frontière (le nomma Adelantado). Il s'en montra digne par sa loyauté et sa valeur et remporta une victoire complète sur les Arabes dans un engagment contre toutes les forces de Grenade. La reine n'avait pas encore atteint l'âge de consommer son mariage; car son père et sa mère ne s'étaient mariés à Xativa qu'en avril 1312. Elle eut pour gouvernante ou Camarera une dame appelée doña Teresa, et, quoiqu'elle prit le titre de reine dans les actes [2], le roi n'usa jamais des droits d'époux avec elle, en raison de leur âge à tous deux. Constance ne put faire confirmer son titre de reine par suite des graves sujets de discorde qui s'élevèrent entre son père et le roi.

La cause de cette discorde fut tout honorable pour D. Juan Manuel. La politique, il est vrai, disons le mot, l'ambition l'avait induit à accepter de devenir le beau-père du jeune roi de Castille, en manquant à la promesse antérieure qu'il avait faite à D. Juan el Tuerto de lui donner la main de sa fille Constance, appelée à devenir reine de Castille; mais il n'avait pas cru trouver en un roi de quinze ans, élevé dans la religion de Jésus-Christ, un ignominieux et machiavélique tyran. Or, c'est ce que fut dès cet âge cet Alfonse XI si vanté, digne père de Pierre-le-Cruel et de Henri de Trastamare; cet Alfonse XI, sensuel et cruel, qui se souilla, tout en entrant dans la vie, d'un meurtre infâme et de nombreux parjures. D. Juan Manuel souffrait de son manque de foi envers D. Juan el Tuerto (oncle du roi à la mode de Bretagne), et il eût voulu pouvoir le réparer. Le prince castillan ayant

[1] Era MCCCLXIII (1325) in mense novembri, contraxit præfatus rex cum regina D. Constancia, filia supradicti D. Joannis (Chron. ejusdem).

[2] Berganza, t. II, Escrit. 188, année 1326, et un autre d'Oviedo, de la même année.

sur ces entrefaites obtenu la main de doña Blanca, fille de l'infant D. Pierre de Castille, mort dans les plaines de Grenade, laquelle Blanca était en Aragon avec sa mère doña Maria, fille du roi Jacques II, le roi de Castille s'en montra fort irrité. Doña Maria possédait de riches domaines en Castille, en Biscaye et sur la frontière d'Aragon ; elle avait à se plaindre des procédés de la maison royale ; et D. Juan el Tuerto, par cette alliance, se détachait du service du roi, comme on disait ; c'est-à-dire du service d'un adolescent déjà plein de vices, de cruauté et de détestables passions, que le hasard de la naissance, les vices, la cruauté et les détestables passions de ses pères avaient investi de la royauté par la pire voie, celle de l'usurpation et de la violence. D. Juan el Tuerto avait des intérêts opposés à ceux du roi, mais au moins aussi légitimes que ceux du roi. Il s'agissait de terres, de propriétés, de droits juridiques; il eût pu dire avec raison, comme le meûnier Sans-Souci :

. . . . Ce moulin est à moi,
Tout aussi bien au moins que la Prusse est au roi.

Il promit au roi Jacques d'Aragon, grand-père de sa femme, de défendre ses droits et ceux de doña Blanca contre la Castille. Cependant, D. Juan Manuel ne crut point devoir tout-à-fait manquer à son ancien allié, à celui qui avait dû être son gendre, et, instruit des périls que cette situation nouvelle (vue avec une sorte de rage jalouse par le roi de Castille) appelait sur la tête de D. Juan el Tuerto, il lui envoya dire que, quoique beau-père du roi, il ne laisserait pas d'être fidèle à leur vieille amitié, et, en tout ce qui serait juste, à leur ancienne alliance, surtout dans les circonstances présentes, où, selon les dispositions que le roi manifestait, il avait tout à craindre, et où il lui serait si nécessaire d'avoir un allié sûr contre ce qui pourrait être tenté à son dommage.

Les choses en étaient là, lorsque, au mois de février 1326, le roi (âgé d'un peu moins de quinze ans) assembla de nouvelles cortès à Valladolid, et en obtint de riches subsides. Tout fier des témoignages d'affection qu'il avait reçu de la majorité des députés, il commença peu après à visiter les pays de sa juridiction royale, sous prétexte d'y rétablir l'ordre et la justice, en réalité pour y assurer sa domination et ses exactions particulières (royales). Il était, le 28 juillet, à Médina del Campo, où il révoqua quelques concessions faites dans les cortès de Valladolid de l'année précédente (celles où il s'était fait reconnaître solennellement roi). Il poursuivit sa marche, traînant à sa suite une sorte d'appareil de justicier, et faisant appliquer les plus sévères châtimens avec un sang-froid auguste, remarquable surtout dans un si jeune homme. Arrivé à Toro, le jeune homme se radoucit tout à coup et changea de ton. Le loup se fit berger. Il fit appeler près de lui l'homme à qui, dans ce moment, il voulait le plus de mal, son grand-oncle D. Juan el Tuerto, sous prétexte de délibérer de divers points importans touchant une guerre nationale et religieuse à faire du côté de Grenade et sur la paix du royaume. Sur de bons avis, D. Juan el Tuerto refusa d'abord l'honneur de cette entrevue royale; mais le roi s'obstina. Il lui envoya de nouveaux messagers, et lui fit faire diverses offres attrayantes. Le voyant résister malgré tout, comme par un secret pressentiment, Alfonse lui envoya, pour lui ôter toute crainte, un sauf-conduit en forme. D. Juan céda enfin, et vint à Toro le 30 octobre. Le roi lui fit grand accueil, et lui témoigna le plus vif désir de s'allier avec lui pour le repos de tous. Il l'invita à dîner pour le lendemain, veille de la Toussaint; mais, à son entrée dans le palais, D. Juan fut, par l'ordre du roi, frappé de nombreux coups de poignards, et tomba mort avec deux chevaliers qui l'accompagnaient. Aussitôt, comme un assassin empressé de dépouiller sa victime, Alfonse donna l'ordre de s'emparer des villes et des châteaux

que D. Juan possédait en Castille, et qui s'élevaient à plus de quatre-vingts[1].

Ainsi fut assassiné à Toro, le 31 octobre 1326, D. Juan le Contrefait, petit-fils d'Alfonse le Sage. Sa mort fit une telle impression sur don Juan Manuel qu'il abandonna le commandement de la frontière, et se retira à Chinchilla, dans le royaume de Murcie. A cela se bornèrent d'abord les manifestations de son mécontentement, et l'année 1326 finit sous ces tristes auspices. L'année 1327 commença pleine de difficultés pour Alfonse. L'infant D. Philippe, oncle du roi, mourut à Madrid au mois d'avril, et Alfonse, attaqué par les Arabes, passa en Andalousie pour leur tenir tête; il rassembla de nombreuses troupes à Séville, et y appela D. Juan Manuel. Mais, indigné de la trahison dont avait péri victime D. Juan el Tuerto, D. Juan Manuel refusa de s'y rendre. Telle était son indignation contre le roi que, sans considérer ce qu'il pourrait en advenir à sa fille, il fut sur le point de s'allier à l'émir de Grenade pour faire la guerre à Alfonse. Celui-ci ouvrit cependant la campagne contre les Arabes, s'empara de Pruna, d'Olvera, d'Ayamonte et de la Torre del Alfaquin au mois de juin. D. Juan Manuel perdit sa femme au mois d'août, et se prononça plus vivement que jamais contre Alfonse[2]; il avait effectivement sujet de lui en vouloir : le roi de Portugal Alfonse IV avait conçu le projet de marier sa fille doña Maria au roi de Castille, avant que

[1] Chron. del rey D. Alonso el XI, c. 52. — La chronique (l. c.) nomme les deux chevaliers qui furent tués avec D. Juan : — El rey mandolo matar, y murieron alli dos cavalleros con él que eran sus vassallos, que dezian al uno Garcia Fernandez Sarmiento, y al otro Lope Aznares de Hermosilla.

[2] Era MCCCLXV (1327), in aprili obiit infans dñs Philippus filius regis dñi Sancij in Majorat.

Eadem era in augusto obiit infantissa dña Constantia in Castella.

Eadem era obiit dñs Jacobus rex Aragonum in novembri.

Eadem era cepit rex à Pruna et Olvera, et turrim del Alfaquim et Aymont, in Junio antecedenti.

celui-ci eût atteint sa quatorzième année et il avait vu avec déplaisir l'union d'Alfonse avec doña Constance Manuel[1]. Dès qu'il eut appris qu'un grave dissentiment s'était élevé entre le roi de Castille et son beau-père, sachant d'ailleurs que le mariage du roi avec doña Constance n'avait pas été consommé, le roi de Portugal renouvela ses instances auprès du roi de Castille pour qu'il épousât sa fille doña Maria de Portugal, et Alfonse XI, considérant tous les avantages que lui procurerait cette alliance, écouta les propositions qu'on lui fit à cet égard; puis, prétextant tout à coup que son mariage avec la fille de D. Juan Manuel n'avait pas eu lieu de son libre choix, qu'il y avait été contraint par les circonstances, il ne voulut plus le ratifier, et publia sa résolution d'épouser doña Maria[2]. A la proposition de la main de l'infante s'en joignait une autre qui contribua beaucoup à faire conclure ce mariage. Le roi de Portugal offrait de marier son fils Pierre, qui devait lui succéder, avec doña Blanca (celle-là même qui avait été accordée à D. Juan el Tuerto), fille de l'infant don Pierre de Castille, suzeraine de los Cameros et de toutes

[1]. Chron. del Rey D. Alonso el onceno, c. 63.

[2] Les rapports généalogiques d'Alfonse XI et de Constance Manuel étaient ceux-ci :

BISAÏEUX :	AÏEUX.	PÈRES.	
Alfonse le Sage. Violante d'Aragon.	Sancho IV le Brave.	Ferdinand IV de Castille.	Alfonse XI.
L'Infant D. Alfonse de Molina. Doña Mayor de Meneses.	D. Maria de Molina.	Constance de Portugal.	

AÏEUX.	PÈRES.	
D. Manuel, frère d'Alfonse le Sage et septième, fils de saint Ferdinand. Constance de Savoie, fille d'Amédée V, comte de Maurienne et de Savoie.	D. Juan Manuel	Constance Manuel.
Jacques II, roi d'Aragon. Blanche d'Anjou.	Constance d'Aragon.	

les possessions de son père, qu'elle consentait à laisser à son cousin le roi de Castille pour lui tenir lieu de la dot que devrait apporter l'infante doña Maria de Portugal. Doña Blanca consentait à recevoir en Portugal des possessions équivalentes à celles qu'elle laisserait en Castille. Cet arrangement était très avantageux pour le roi Alfonse de Castille : il était ainsi mis en possession des villes qui appartenaient à son oncle don Pierre, et qui, entre les mains d'un autre seigneur, auraient pu lui faire un puissant ennemi. D'un autre côté c'était assurer à sa cousine un mariage honorable, ce qu'il devait à la mémoire de l'infant don Pierre, qui s'était parfaitement conduit pendant sa minorité et était mort avec honneur dans les plaines de Grenade.

Cela réglé, et provisoirement, le roi fit brutalement emprisonner l'enfant qu'on lui avait donnée pour femme: Constance Manuel (âgée de quinze ans et revêtue du titre de reine) fut enfermée par l'ordre de son mari dans la forteresse de Toro en octobre 1327, sur quoi D. Juan Manuel quitta ouvertement le service du roi, et prit les armes contre lui (le mois de novembre suivant) ; et une vive guerre s'alluma aussitôt entre eux [1].

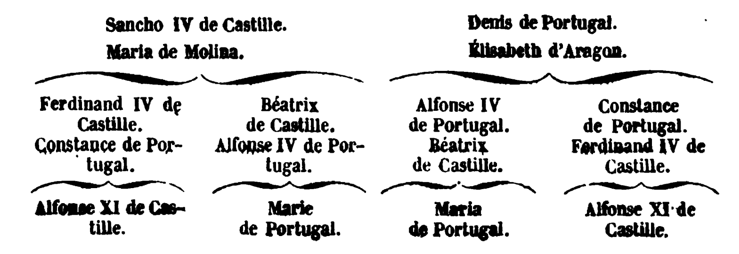
Les événemens qui marquèrent l'année suivante en Castille sont rapportés par D. Juan Manuel en termes concis, mais qui peignent bien l'époque. L'illustre chroniqueur y place sous sa date et en première ligne un meurtre qui mit le roi hors de lui, savoir l'assassinat de son favori et de son ministre des trahisons, Garcilasso de la Vega, que le peuple de Soria mit en pièces au mois de février, dans l'église des frères-mineurs. Vient ensuite la mention pure et simple de ce fait, que le roi assiégea Escalona au mois de mars, Escalona la

[1] Era eadem (1365), in octobri pæcepit rex includi reginam uxorem suam in Castello Taurensi, et privari regno in suis bonis.

Eadem era in novembri expedivit se dñs Joannes à rege : et incepit guerra inter eos.

principale possession patrimoniale de D. Juan Manuel, la ville où il était né, et la mention non moins significative du siége que le même D. Juan Manuel mit, dans le même mois, devant Huete, qui appartenait au roi. Il marque, en juin, la mort de Gomez de Carrial, son ami, à Montalvan. Au mois de juillet, le roi, de dépit de n'avoir pu prendre Escalona, brûle son camp et lève le siége de cette place pour aller châtier les séditieux habitans de Valladolid, qui avaient osé résister à ses ordres, et, vainqueur, fait mettre le feu au monastère de las Huelgas, où la reine Maria de Molina, grand'mère du roi, était ensevelie. Les faits se pressent : le comte Alvar Nuñez Osorio quitte le parti du roi. Au mois d'août, D. Juan Manuel prend Aza, qui appartenait à Alvar Nuñez, et Franinum, qui appartenait à doña Thérèse. Dans le même mois, D. Jacques Xerica et D. Pierre son frère viennent au secours de D. Juan Manuel. Mais l'événement le plus important de l'année fut la conclusion du mariage du roi de Castille avec la fille du roi de Portugal, qui se poursuivit à travers toutes ces guerres, et eut lieu enfin au mois de septembre 1328. L'infante doña Maria était née en 1313. Les conseillers du roi s'étaient opposés à ce mariage à cause de leur proche parenté; ils étaient en effet cousins-germains, tant du chef de leur père que du chef de leur mère, comme le prouvent les généalogies royales de Castille et de Portugal [1]; ils se marièrent néanmoins sans dispense du pape, au rapport de don Juan Manuel et de la

[1] Voici ces généalogies telles que les donnent Florez el Barbosa :



chronique d'Alfonse, et bientôt un raccommodement fut tenté entre Alfonse et D. Juan Manuel ; sa fille fut rendue à ce dernier en octobre 1328. Alvar Nuñez Osorio déplut au roi en ce temps, et le roi le fit tuer par un certain Ramir Flores, son ami [1].

Le mariage convenu, le roi de Castille se rendit, dans l'été de cette année, de Valladolid à Ciudad-Rodrigo, accompagné de sa sœur, l'infante doña Éléonore, et d'un grand nombre de prélats et de hauts personnages. De là il envoya sa sœur à Sabugal, où se trouvaient le roi et la reine de Portugal avec leur fille doña Maria, ainsi que la reine sainte Isabelle. Après trois jours de fêtes ils se rendirent tous à Alfayates, autre ville de Portugal, où le roi de Castille vint les joindre et où se célébra le mariage en septembre 1328. Les

[1] Era MCCCLVI in februario concilium Soriense interfecit Garsiam Lassi in domo Minarum.

Eadem era obsedit rex Escalonam in martio.

Eodem mense obsedit dñs Joannes Hueptem.

Eadem era in Junio obiit Gometius Carriallo in Monte-Albo.

Eadem era in Julio rex incendit reale et machinas : et recessit de obsidione de Escalona.

Eodem mense obsedit rex Vallemoleti, et incepit debellare villam : et incendit monasterium de Olgis (vulgò *las Huelgas*) ubi erat sepulta regina dña Maria. Sequenti die recessit à rege proditor Alvarus Nunij, qui fecerat communitatem.

Eadem era in Augusto cepit dñs Joannes Aza, quæ erat Alvari Nunij et Fraxinum, quod erat dñæ Tarasiæ.

Eodem mense venerunt in adjutorium dñi Joannis, Jacobus Xerica et dñs Petrus, ejus germanus.

Eadem era in septembri contraxit rex cum filia regis Portugaliæ consanguinea sine dispensatione papæ.

Eadem era in octobri tentata est compositio inter regem et dñm Joannem : et duxerunt dño Joanni filiam suam in novembri.

Eodem mense iverunt in terram suam dñs Jacobus et dñs Petrus. Et interfecit Ramirus Florês Alvarum Nunij Dominum suum in Castello de Beluer, quod erat Alvari Nunij, quod habebat Ramirus Florês de manu Alvari Nunij, cujus erat vassallus.

Eadem era in decembri ordinatum fuit, quod viderent se rex et dñs Joannes quilibet cum decem, propè Pontem Dorij et esset rex in Coriel, et dñs Joannes in Penna fideli : et stetit dñs Joannes cum suis decem... tota Feria II et III ad pontem et rex stetit cum sua familia ex Coriel : et tandem noluit rex, quod se viderent.

deux cours se rendirent à Fuente-Grimaldo, en Castille, où se célébrèrent les fiançailles de don Pierre, héritier de la couronne de Portugal, avec l'infante doña Blanca, fille de l'infant don Pierre de Castille. Cette princesse ne tarda pas à se rendre en Portugal [1].

La reine de Portugal vint accompagner sa fille, déjà reine de Castille, jusqu'à Ciudad-Rodrigo, où elles s'arrêtèrent quelques jours à cause d'une légère indisposition de la jeune reine. Dès qu'elle fut remise, sa mère retourna en Portugal et les jeunes mariés se rendirent à Salamanque, puis à Medina del Campo, où ils signèrent le contrat de mariage de l'infante doña Éléonore avec le roi d'Aragon don Alfonse IV, et s'en retournèrent à Valladolid.

Doña Constance Manuel fut ainsi l'épouse d'Alfonse XI nominalement plus de trois ans, de 1325 à 1328 ; elle porta tout ce temps le titre de reine. Enfermée à Toro en octobre 1327, elle y resta un an, jusqu'au mois d'octobre 1328, pendant les négociations du mariage du roi de Castille avec l'infante de Portugal, et n'en sortit qu'après que le roi eut épousé celle-ci [2].

Le mariage de doña Éléonore avec le roi Alfonse IV d'Aragon eut lieu en janvier de l'année suivante (1329). L'histoire de cette fille de Ferdinand IV fut singulière : elle était née en 1307. Elle eut pour gouvernante doña Sancha, femme de don Sancho Sanchez de Velasco (Cronica de D. Alonso el Onceno, c. 52). Le roi son père avait résolu de la marier à

[1] Au bout de cinq ans la dissolution de son mariage fut prononcée, motivée par les infirmités qui lui survinrent. Bientôt après Doña Constance Manuel lui succéda et épousa l'infant don Pierre. Ce mariage fut arrangé par le chancelier de doña Maria, don Ferdinand Rodriguez de Valboa, qui était l'ami intime de don Juan Manuel.

[2] La fille de D. Juan Manuel se maria en 1340 à D. Pierre, infant de Portugal, qui fut roi ensuite, et qui eut d'elle l'infante doña Maria, femme de l'infant don Ferdinand d'Aragon fils de doña Éléonore, sœur aînée du roi don Alfonse XI. Doña Constance Manuel mourut à Santarem le 18 novembre 1345, et y fut inhumée dans le couvent de Saint-François (Barbosa, Catal., p. 292).

l'aîné des fils du roi d'Aragon Jacques II, et en effet, quoique l'infante n'eût que quatre ans en 1311, lorsque son oncle l'infant D. Pierre, frère de Ferdinand IV, épousa doña Maria, fille du roi d'Aragon, elle fut fiancée le même jour à Calatayud avec l'infant Jacques d'Aragon. Mais, en 1319, après la messe nuptiale, Jacques fils de Jacques renonça tout à coup à ses droits à la couronne ainsi qu'à sa femme, et se fit moine hiérusalémitain. Éléonore revint donc vierge en Castille. Toutefois, en 1329, elle devint effectivement reine d'Aragon en épousant le roi Alfonse IV, veuf de sa première femme. Le mariage se fit à Tarazona, ou, suivant D. Juan-Manuel, à Agreda, dans le mois de janvier [1]. Alfonse IV étant mort le 24 janvier 1336, elle se retira en Castille avec ses deux fils, D. Ferdinand et D. Juan, dans la crainte des mauvais traitemens de Pierre IV, fils du premier lit d'Alfonse IV, et qui lui succéda. Mais elle trouva plus tard en Castille un autre Pierre bien plus à craindre, le roi D. Pierre-le-Cruel, son neveu, qui la fit assassiner en 1369 dans le château de Castro-Xeriz. La nouvelle reine de Castille visita, à l'occasion du mariage de sa belle-sœur, plusieurs villes de son royaume. Elle vit, en accompagnant doña Éléonore en Aragon, Burgos, Logroño, Calahora, Alfaro, Agreda et Tarazona. Le roi donna à sa femme, en guise de cadeau de noces, les palais, les châteaux et les villes de Guadalajara, de Talavera et d'Olmedo, avec toutes leurs appartenances et dépendances, droits, priviléges, rentes, etc., comme il est dit dans l'acte de mariage [2].

[1] Era MCCCLXVII (1329) in januario contraxit rex Dñs Alfonsus Aragonum cum infantissa Dña Heleonora filia regis Castellæ Dñi Fernandi in Agreda.

[2] La reine fait mention dans son testament de plusieurs autres lieux qui lui appartenaient par droit d'héritage, tels que Mucientes, Madrigal, Villadiego, Palacios de Valduerna, et de beaucoup d'autres qui avaient appartenu à doña Eléonore de Guzman (maîtresse du roi), et qui furent donnés à la reine doña Maria par son fils le roi don Pierre (le Cruel), après la mort de doña Eléonore. La reine doña Maria eut pour premier majordome don Juan Alfonse de Alburquerque, comme il appert de priviléges à lui accordés (Berganza, t. II, escrit., 189, et Bullario de Santiago, p. 319).

La demande des dispenses pour cause de parenté n'ayant pas été faite avant le mariage, Alfonse XI s'empressa de l'adresser à Jean XXII, successeur de Clément V, et second pape avignonais, comme dit Muratori; et le pape, sur l'assurance que lui fit donner le roi de son entière soumission à l'autorité ecclésiastique, les lui accorda aisément, sous quelques réserves, toutefois, mentionnées par les annales ecclésiastiques. Ces dispenses y figurent sous la date du 5 mars 1329, ce qui indique avec quel empressement Alfonse XI avait envoyé ses ambassadeurs à Avignon à cet effet [1].

Il s'écoula un assez long temps avant que la reine devînt mère, et cette infécondité causait un vif chagrin au roi, qui était impatient d'avoir un successeur. Alfonse avait connu à Séville, au commencement de 1328, c'est-à-dire avant son mariage, une dame dont il s'était passionnément épris. Elle avait nom Eléonore de Guzman, et était fille de D. Pierre Martinez de Guzman et de doña Béatrix Ponce de Léon. Quoique déjà veuve (de D. Juan de Velasco) elle n'avait pas encore atteint l'âge de dix-neuf ans. Le roi en avait dix-sept. *Elle était très riche et très noble*, dit la chronique du roi, *et la plus belle femme qu'il y eût dans le royaume* [2]. Telle était en effet sa beauté, dit Florez, que, dès que le roi la vit, il cessa d'être roi pour devenir son esclave. Recherchée par un roi jeune et beau, elle s'abandonna à lui, bien qu'elle sût qu'elle ne pourrait être reine. Il l'eut depuis presque constamment près de lui, même pendant les fêtes de son couronnement, et, dès l'an 1330, elle lui donna à Valladolid un fils qui reçut le nom de Pierre. Tout cela ne fut un secret pour personne. La joie du roi fut grande, et les seigneurs, pour lui faire leur cour, mani-

1. Raynald., Ann. Eccl., t. xv, ad ann. 1329, num. 92.

2. Dueña muy rica y muy hija algo, y era en hermosura la mas apuesta muger que avia en el reyno (Chronica del Rey Don Alonso el onceno, c. 93). — La même source (l. c.) dit qu'Alfonse l'avait vue à Séville lors de son expédition contre Olvera, et ne l'avait plus oubliée, mais elle dit en termes exprès qu'il n'eut avec elle des rapports intimes qu'après son mariage avec Doña Maria.

firent aussi un grand contentement. Le roi monta publiquement la maison de cet enfant, lui assigna des États et des vassaux, et mit au nombre des villes comprises dans son apanage Aguilar del Campo, Lievana et Pernia, et il reçut de là le nom de d'Aguilar. Son premier majordome fut don Alonso Fernandez Coronel, l'un des favoris du roi et le premier qu'il arma chevalier à Burgos. Ce don Pierre fut grand chancelier de Castille, chancelier avant de savoir lire, à sept ans, comme le prouve un acte de 1337 au bas duquel figure son nom. Éléonore fut comblée de toutes les bontés du roi, qui ne faisait rien sans la consulter, car, outre qu'il l'aimait pour sa grande beauté, elle avait pris sur lui un empire absolu. La condescendance du roi pour elle faisait que les solliciteurs les plus adroits s'adressaient à elle plutôt qu'à la reine. C'est ainsi que le turbulent et puissant don Juan Manuel lui envoya des émissaires sous prétexte de se réconcilier avec le roi, mais en réalité pour susciter à celui-ci de plus grands embarras. C'était après ce premier accouchement d'Éléonore de Guzman. Il lui conseillait d'engager le roi à l'épouser après avoir répudié la reine comme stérile, promettant de passer au service d'Alfonse si elle obtenait cette faveur. Elle ne se laissa point, dit-on, éblouir par la brillante perspective de devenir reine, et son bon esprit, ajoute-t-on, lui fit comprendre que, sous ce prétexte de paix, don Juan Manuel voulait attirer au roi un nouvel ennemi dans le roi de Portugal qu'il irriterait en répudiant sa fille, ce qui tournerait à l'avantage de don Juan Manuel [1].

Éléonore perdit jeune ce premier fruit de ses amours. Don Pierre mourut à Guadalajara, à l'âge de huit ans, des blessures que lui fit un faucon. La chronique d'Alfonse XI

[1] Fidèle à son seigneur, dit Florez, elle assura les envoyés qu'elle ne donnerait jamais un pareil conseil à personne, comme on peut le voir dans la chronique au chapitre 99 ; ce qui détruit l'assertion de ceux qui, on ne sait sur quel fondement, prétendent que doña Eléonore fut épouse légitime du roi.

rapporte sa mort à l'année 1338, et dit que son corps fut porté à Tolède pour pour y être enterré ; il y fut en effet inhumé derrière le maître-autel de l'église métropolitaine. Éléonore eut, en 1332, un autre fils qui fut appelé Sancho. Le roi lui donna la seigneurie de Ledesma, Bejar, Galisteo, Montemayor, et autres lieux, et nomma pour son majordome Garci Lasso de la Vega le jeune.

Les accouchemens illégimes d'Éléonore se succédaient ainsi avec une régularité toute patriarcale, lorsqu'on publia enfin la grossesse de la reine Marie. Ce fut alors que le roi se détermina à se faire couronner et à renouveler[1] l'antique usage d'armer chevaliers les seigneurs les plus illustres, usage que les longs troubles qui avaient agité l'état avaient interrompu. Le roi se rendit lui-même à Santiago de Galice pour se faire armer chevalier à l'autel de ce saint, où il fit sa veillée d'armes toute la nuit. Au point du jour, l'archevêque de Santiago, don Juan de Limia, bénit les armes, et aussitôt le roi se coiffa du heaume et revêtit la cuirasse, les brassarts, et se ceignit de l'épée. Dès que cette cérémonie fut terminée, il repartit pour Burgos, où se trouvaient réunis les prélats et la noblesse des villes convoqués pour assister au couronnement du roi et être armés chevaliers. Toutes les personnes convoquées s'etaient rendues à son invitation, excepté don Juan Manuel et don Juan Nuñez de Lara. Le roi avait fait préparer de riches pièces d'étoffe d'or, de soie, d'écarlate, et des pierreries, ainsi qu'un grand nombre d'épées garnies d'or, d'argent et de rubans. On amena au roi un cheval magnifiquement harnaché, et, dès qu'il s'y fut mis en selle, don Alfonse de la Cerda, fils de l'infant don Ferdinand, qui avait pris le titre de roi de Castille, vint lui attacher un éperon, tandis que don Pierre Fernandez de Castro lui attachait l'autre. A son arrivée à l'église de Sainte-Marie de las

[1] Juan Baptista Perez, mss. cité par Florez.

Huelgas, les mêmes seigneurs lui ôtèrent ses éperons. La reine, richement vêtue et accompagnée d'une suite nombreuse de grands seigneurs, de prélats et de dames d'honneur, se rendit aussi à l'église. En y arrivant, le roi s'assit à la droite de la reine, sur un magnifique siége couvert de drap d'or, en présence de l'archevêque de Saint-Jacques, des évêques de Burgos, de Palencia, de Calahorra, de Mondoñedo et de Jaen, vêtus de leurs habits pontificaux, la mître en tête et la crosse à la main, placés des deux côtés de l'autel. Lorsque l'archevêque, qui devait dire la messe assisté des dames religieuses de las Huelgas, arriva, le roi et la reine vinrent se mettre à genoux devant l'autel et faire leur offrande, et les évêques les bénirent en récitant des prières. On mit ensuite à nu l'épaule droite du roi, et l'archevêque l'oignit d'une huile sainte préparée pour cela. Les évêques bénirent deux couronnes posées sur l'autel et retournèrent à leur place. Le roi prit alors sa couronne d'or enrichie de pierres précieuses, et la mit sur sa tête, puis plaça l'autre sur la tête de la reine. Tous deux ainsi couronnés, se remirent à genoux devant l'autel, et restèrent dans cette attitude jusqu'à l'élévation; ils allèrent alors se rasseoir sur leur trône, et gardèrent leur couronne jusqu'à la fin de la messe. Après quoi ils se retirèrent au palais. Le roi partit le premier, puis la reine, entourés de la même suite qui les avait accompagnés. Il y eut de grandes fêtes à l'occasion de ce couronnement, et tous ceux qui avaient droit à être armés chevaliers le furent en grande cérémonie.

Après une heureuse grossesse, la reine doña Maria accoucha à Valladolid, en 1332, d'un enfant auquel on donna le nom de Ferdinand. La naissance de cet héritier du trône fut célébrée par de grandes fêtes. Le roi lui assigna un palais, monta sa maison et nomma pour son majordome don Juan Alfonse de Alburquerque. Quand le roi partit pour la guerre de Gibraltar, il laissa l'infant à Toro, mais il se fit suivre par son

majordome et ses vassaux marchant sous sa bannière, comme aussi par les majordomes et les vassaux des enfans qu'il avait eus d'Éléonore de Guzman.

L'infant don Ferdinand mourut agé d'environ un an, après le 8 février 1333, car à cette date le roi octroya en son nom des priviléges à l'église de Palencia, et il n'est plus fait mention de lui dans d'autres actes des 22 et 23 septembre 1333, année de sa mort. L'année suivante la reine put se consoler de cette perte en donnant le jour à un fils qui reçut au baptême le nom de Pierre; il naquit le mardi 30 août 1334. Il y eut à l'occasion de cette naissance de grandes fêtes. D. Pierre succéda à son père, et fut le seul roi de ce nom en Castille. La rigueur inflexible qu'il déploya pendant le cours de son règne lui valut le surnom de Cruel ou de Justicier. Il fut élevé par Vasco Rodriguez, grand-maître de Saint-Jacques, comme il est dit dans les lettres-patentes accordées par le roi en 1336 et inscrites au bullaire de Saint-Jacques; on le voit aussi par les lettres-patentes dans lesquelles le roi confirme les priviléges accordés à l'ordre d'Alcantara en l'année 1337. Vasco Rodriguez s'y intitule gouverneur et premier majordome de l'infant don Pierre, titre qu'il n'avait pas pris dans un acte en date du 23 septembre 1333, l'infant n'étant pas encore né à cette époque; c'est donc par erreur que quelques-uns placent sa naissance en août 1333 : elle eut lieu en août 1334. D. Vasco étant mort en 1338, l'infant D. Juan Alfonse de Alburquerque lui succéda dans son emploi de majordome, qui fut plus tard confié à don Pierre Suarez de Toledo [1].

En parlant de la naissance de don Pedro, quelques auteurs disent que la maîtresse du roi doña Éléonore tenta de faire mourir la mère et l'enfant au moment de l'accouchement, au moyen des maléfices d'une sorcière maure, mais sans succès.

[1] Voir la Chronique d'Alfonse XI, chap. 246 et 258, et la Chronique du roi don Pedro, art. 1, chap. 6.

D. Rodrigo Acuña ajoute que, quoique le roi eût un héritier légitime, doña Éléonore ne laissa pas de persécuter la reine; elle engagea le roi à retirer d'auprès de celle-ci les personnes qui la servaient, et plusieurs d'entre elles passèrent au service des bâtards du roi. La reine ne conserva près d'elle que don Pierre Alfonse, d'une très haute naissance, qui l'avait suivie, et qui devint plus tard évêque d'Astorga. Il était si attaché au parti de la reine, que jamais il ne voulut parler à Éléonore ni même la voir. Lui-même raconte que son dévoûment à doña Maria l'avait souvent exposé à perdre la vie, et que la reine n'avait dans son parti qu'un seul autre évêque, tous les autres ayant embrassé le parti de la favorite. « Ce qui fait bien voir, dit Florez, ce que peut un péché public d'un roi, puisqu'il fait plier les cèdres et fléchir les colonnes de l'Église, rend muet le crieur public et fait passer à l'ennemi les sentinelles. » On ne pourrait croire à de tels scandales, si l'on n'en trouvait des preuves irréfragables dans la réponse que fit ce même évêque aux accusations qu'on dirigea contre lui du Portugal au souverain Pontife [1]. « Ce qu'il y a de certain, ajoute Florez d'ailleurs très prévenu pour Éléonore, c'est que la reine doña Maria eut à souffrir les dédains de la maîtresse du roi; et comme cette dernière était l'objet de la tendresse du monarque, tous ceux qui voulaient arriver aux emplois lui faisaient la cour. »

On place les fêtes du couronnement au mois de janvier 1332. Le roi avait traîné sa maîtresse avec lui à Burgos. Éléonore fut de toutes les cérémonies. Déjà deux fois mère, sa fécondité, dès ce moment, sembla devoir être sans bornes. Elle accoucha l'année suivante de deux fils. Ces deux jumeaux naquirent à Séville à la fin de 1333 ou au commencement de 1334. L'un fut appelé Henri (Henrique), et fut le second des rois de Castille de ce nom; l'autre fut nommé Frédéric (Fadrique en castillan). Henri fut adopté par

[1] Dans Acuña, évêque de Porto, 2e partie, chapitre 19.

don Rodrigo Alvarez des Asturies, seigneur de Noroña, comte de Gijon et de Trastamare, qui n'avait pas d'enfants; c'est pourquoi ce fils adoptif, qui fut son héritier, est connu sous le nom de comte de Trastamare. On l'appela aussi dans la suite comte de Lozano à cause de sa galanterie. Don Fadrique fut seigneur de Haro et grand-maître de l'ordre de Saint-Jacques, malgré son illégitimité, par dispenses spéciales, et finit par être l'une des nombreuses victimes qui tombèrent sous le poignard de son frère consanguin, comme nous le verrons, en 1358. Il laissa deux fils qui se sont rendus illustres, don Alfonse et don Pierre; celui-ci fut le père de don Fadrique, duc d'Arjona, et comte de Trastamare, dont il est souvent fait mention dans l'histoire. Alfonse eut pour fils don Fadrique Henriguez, amiral de Castille, et doña Juana Henriquez, mère du roi catholique don Ferdinand V, et plusieurs autres filles qui, mariées à des grands d'Espagne, sont devenues la souche des plus illustres maisons du pays [1].

Achevons ici d'exposer, d'après Florez, les fruits adultères du commerce d'Alfonse avec Éléonore de Guzman. Cette sorte d'état civil des bâtards du roi servira à éclairer la situation, et dira avec quel laisser-aller ou quelle audace les lois religieuses étaient violées par celui-là même qui devait de tout autres exemples aux hommes qu'il avait mission de diriger dans la voie droite, comme disent les Arabes.

Après les deux jumeaux dont nous venons de parler, Éléonore eut, en novembre 1336, un nouveau fils qui fut appelé don Ferdinand [2]. Le roi lui donna les états qu'il avait assignés auparavant à son fils don Sancho. Ces cinq garçons vivaient en 1337, le 9 avril. On a sous cette date un privilége accordé à Alcantara, ainsi conçu : « Don Pierre, fils du roi et seigneur d'Aguilar, grand chancelier de Castille, approuve.

[1] Rades, Chron. de Saint-Jacques, fol. 45.
[2] Bullaire de Saint-Jacques, année 1336, pag. 306.

— D. Sancho, fils du roi et seigneur de Ledesma, approuve ; — Don Henri, fils du roi et seigneur de Noroña, de Cabrera et de Rivera, approuve. — D. Frédéric, fils du roi et seigneur de Haro, approuve. — D. Ferdinand, fils du roi, approuve. » Au mois de septembre 1333, il n'y avait de nés que Pierre et Sancho ; car il n'est fait mention que de ces deux premiers dans les priviléges accordés en cette année, tandis qu'il est fait mention de tous les autres dans les priviléges accordés dans l'année 1337. Les auteurs fixent à l'année suivante la mort du premier de ces fils. Aussi son nom ne paraît-il plus dans les priviléges ultérieurs. On s'étonnera de voir des priviléges approuvés par des nouveaux-nés ; mais tel était l'usage monarchique ; ils signaient comme vassaux du roi, comme héritiers de seigneuries auxquelles appartenait le droit d'approbation. C'est pourquoi on voit le nom de ceux qui avaient un état et non celui des autres fils du roi qui n'en avait point, pas même celui de l'infant don Pierre qui, lui, était héritier du trône.

Eléonore eut de plus un fils appelé don Tello, et un autre appelé don Juan. Quelques auteurs disent à tort qu'elle en eut un autre, encore, appelé don Sancho, entre les deux. Celui-ci ne naquit qu'après le dernier, comme il appert d'un privilége du roi accordé le 30 juin 1341, où l'on voit que Pierre étant mort, ses quatre frères sus-mentionnés approuvent, savoir : don Sancho, sous le titre de seigneur de Ledesma, qui avait été donné à don Ferdinand ; don Henri, comme seigneur de Noroña et de Cabrera ; don Frédéric, seigneur de Haro ; don Ferdinand, seigneur de Lerma, et, immédiatement après, don Tello, fils du roi, seigneur d'Aguilar (par la mort de don Pierre), et don Juan, fils du roi sans titre [1]. Ce qui prouve que non seulement D. Sancho n'était pas né entre D. Tello et D. Juan, mais encore qu'il n'était même

[1] Histoire de Saint-Augustin de Salamanque, pag. 224.

pas né en 1341, époque à laquelle D. Tello et D. Juan vivaient. Don Tello eut pour majordome don Pierre Ruiz de Villegas [1], il épousa doña Juana de Lara, fille de don Juan Nuñez IV, suzeraine de Lara et de Biscaye, l'une des victimes du roi Pierre, qui aurait fait aussi mettre à mort le mari, s'il n'avait pris la fuite. Don Tello mourut le 15 octobre 1370; il n'eut point d'enfants légitimes, et fut enterré à Saint-François de Palencia [2]. Son frère don Juan était né en juin 1341, comme le prouve le privilége déjà cité, contrairement à ceux qui le font naître plus tard. En 1344, il signe fils du roi et seigneur de Xerez-Badajoz [3]. Son frère le roi don Pierre le fit mourir à Carmona ainsi qu'un autre fils d'Éléonore appelé don Pierre. Suivant la chronique d'Ayala, le roi ordonna ce double assassinat en 1359. Don Juan avait dix-huit ans et don Pierre quatorze. D'où il résulte que le premier était né en 1341 et le second en 1345.

Entre ces deux derniers naquit don Sancho, que les auteurs placent à tort avant don Juan; il fut comte d'Alburquerque et seigneur d'autres lieux, et ne périt point des mains de son frère parce qu'il s'était retiré en Aragon. Il épousa doña Béatrix, infante de Portugal, fille du roi don Pierre et d'Inès de Castro, et mourut à Burgos en mars 1374, laissant sa femme enceinte d'une fille, qui s'appela Éléonore Urraca et qui devint reine d'Aragon en épousant Ferdinand I[er].

Outre tous les garçons que nous avons cités, Éléonore eut une fille appellée Juana, qui épousa don Ferdinand de Castro, seigneur de Monforte de Lemos. Mais ils se séparèrent sans enfans et sans avoir obtenu de dispenses pour cause de parenté. Elle épousa ensuite don Philippe de Castro, seigneur aragonais que le roi Henri de Trastamare

[1] Chron. du roi don Pierre, 2me année, page 4.
[2] Maison de Lara, t. III, p. 212.
[3] Bullaire de Saint-Jacques, p. 308.

avait délivré de la prison de Burgos, où son frère le roi don Pierre le tenait enfermé.

Cette grande fécondité d'Éléonore est en rapport avec le long espace de temps que le roi vécut avec elle : « Scandaleux amour, dit Florez, qui dura sans interruption depuis 1330 jusqu'à la mort du roi. Dès qu'elle eut perdu son royal amant, doña Éléonore fut exposée sans défense aux coups de la vengeance, et éprouva le châtiment réservé à ceux qui goûtent des plaisirs que le ciel condamne. La reine, que son mari avait tant outragée de son vivant, se vengea, dès qu'il fut mort, de tous les maux que lui avait causés doña Éléonore, en la faisant assassiner à Talavera [1]. »

Revenons maintenant aux faits et gestes politiques d'Alfonse. A quinze ans avaient commencé ses violences despotiques; à dix-sept commencèrent sa vie de famille et ses amours adultères. La suite fut digne de ces commencemens. Il eut dès lors tous les goûts d'un maître qui s'irrite des moindres résistances, plein d'ailleurs de caprices et de fantaisies, et exerça un genre de despotisme qu'on pourrait appeler le despotisme puéril. C'est ainsi qu'on le voit à la fois défendre qu'on se serve pour montures de mules et de mulets; changer le titre d'Almoxarife, qu'avaient jusque-là porté les intendans des finances de la maison royale, en celui de trésorier, et rétablir la dignité de comte abolie par saint Ferdinand.

Rien ne peint mieux l'état de la société de cette époque, en Castille, que les singuliers détails de la chronique sur ces trois faits. La volonté du roi est la raison de tout ce qu'il ordonne, et on n'en cherche pas d'autre. « Étant à Truxillo, dit la chronique, il fit une ordonnance par laquelle il enjoignit à

[1] Florez, Reynas catolicas., etc. — Nous avons insisté sur cette nombreuse génération de bâtards royaux, parce qu'elle accrut, comme nous le verrons dans la suite, les principes anarchiques dont l'Espagne était déjà, si je puis ainsi dire, monarchiquement travaillée.

tous les hommes qui voudraient aller sur des bêtes, d'aller sur des chevaux ou sur des roussins, et qui que ce fût qui irait sur des mules ou sur des mulets, qu'on les lui prît, et qu'il payât au roi cent maravedis d'amende. L'ordonnance rendue, il l'envoya dans tous les lieux de sa seigneurie, et fit enjoindre à tous de l'observer, et ils l'observèrent, et deux années s'écoulèrent pendant lesquelles aucun homme n'osa monter ni mule ni mulet[1].

Quant au titre d'Almoxarife, on infère de la chronique que des plaintes, un peu vagues, à ce qu'il semble, ayant été faites au roi contre Joseph (juif d'Ecija), son intendant des finances, il lui ota sa charge, et ordonna que l'administrateur des finances royales prendrait à l'avenir le titre de trésorier. Nous venons de dire que jusqu'à ce moment celui qui avait exercé cet emploi en Castille s'était appelé *Almoxarife*, titre arabe qu'Alfonse supprima, si l'on en croit Mariana, en haine des Musulmans[2].

Un même acte pur de sa volonté lui fit rétablir la dignité de comte en faveur de son favori Alvar Nuñez Osorio. Cette dignité, comme nous l'avons dit, était tombée en dessuétude depuis saint Ferdinand, à ce point que, suivant la chronique, quand Alfonse voulut faire comte Alvar Nuñez, il ignorait quelles étaient les cérémonies requises à cet égard. Le roi

[1] Estando el rey a Truxillo hizo ordenamiento que todos los hombres de su señorio que quisiessen andar en bestias, que anduviessen en cavallos o en rozines : y qualquiera que anduviesse en mula o en mulo, que la perdiesse, y que pechasse al rey una contia de maravedis en pena, y el ordenamiento hecho, embio sus cartas por su señorio, en que embio a mandar a todos que lo guardassen, y guardaronlo assi, y duro dos años que ninguno hombre no osava andar en mula ni en mulo (Chr. del rey D. Alonso, etc., c. 116).

[2] Mariana, l. xv, ad ann. 1329 (par erreur).— La chronique dit : Le havian dado muchas querellas en las cortes de don Yuzaf judio d'Ecija su d'Almojarife, mando que tomassen cuenta a este judio, y porque le alcançaron en las cuentas por grandes quantias de maravedis, por esto el rey mandole quitar el officio del Almoxarifazgo : y de alli adelante que recaudassen sus rentas Christianos, mas que se llamassen thesoreros y no Almoxarifes (ibid., c. 85).

avait, dit-elle [1], deux chevaliers de son conseil privé, auxquels il se fiait beaucoup : l'un appelé Garcilasso et l'autre Alvar Nuñez; il avait un autre favori juif qui était son almoxarife, et qu'on appelait don Yuçaf d'Ecija. Cependant le roi se fiait plus à Alvar Nuñez qu'aux autres ; et, voyant le mal et le dommage que lui faisait don Juan, fils de l'infant don Manuel, et aussi ceux que lui faisait don Juan, fils de l'infant don Juan, il avait donné à ces chevaliers une grande partie des rentes de son royaume, comme aussi tous les châteaux de sa dépendance, pour qu'ils les tinssent de lui, et que, lorsqu'ils seraient envoyés de ces lieux à son service, avec ceux vinssent des gens en tel nombre que le pouvoir du roi fût toujours plus grand que celui de ses adversaires. Et ce Garcilasso et Alvar Nuñez répartirent l'argent qu'ils tenaient du roi, et les largesses qu'on leur avait faites, aux chevaliers et aux écuyers hidalgos (*hijos dalgo*) qui les gardaient, et aux autres chevaliers et hommes des villes et des cités; et par là, comme aussi par la grande confiance que le roi avait en eux, ils possédaient de grands biens et avaient beaucoup de défenseurs à leur service. Quelles que fussent ses richesses et ses honneurs, cet Alvar Nuñez ne se tint pas cependant pour satisfait, et, jouissant de l'entière confiance du roi, il le requit de lui donner un état tel que l'avaient les riches-hommes du royaume, ou qu'ils l'avaient eu autrefois, afin qu'il eût, lui aussi, sa bannière, avec laquelle il pourrait hautement se présenter en quelque partie que ce fût du royaume pour l'y défendre contre les Maures ou contre don Juan. Et le roi pour cela, comme aussi parce qu'il voyait la guerre commencée contre les Maures et les maux et les dommages que lui faisaient don Juan fils de l'infant don Manuel et autres du royaume, accéda au désir d'Alvar Nuñez, et le fit comte de Trasta-

[1] La chronique place ce fait aussitôt après l'émancipation d'Alfonse par les cortès de Valladolid en 1326. Alfonse avait alors à peine un peu plus de 15 ans.

mare, de Lemos et de Sarria, et lui donna la seigneurie de Ribera et de Cabrera. Alvar Nuñez portait auparavant dans ses armes des loups de gueule sur champ d'or, et il lui donna d'autres armes, portant des chèvres noires sur champ d'argent, et autour de l'écu et du pennon des *travas*, qui étaient les armes de la seigneurie de Cabrera et de Ribera. Le roi lui donna le privilége de tout cela et il prit possession de toutes ces terres, situées en Galice. Alvar Nuñez s'intitula depuis dans tous ses actes comte de Trastamare, de Lemos et de Sarria, seigneur de Cabrera et de Ribera, camarero-mayor du roi, adelantado-mayor de la frontière, et *pertiguero*-mayor dans les terres de Santiago. Et parce qu'il y avait longtemps que dans les royaumes de Castille et de Léon il n'y avait eu de comte, il y avait doute sur la manière dont on le ferait, mais l'histoire raconte qu'on le fit de cette manière : le roi s'assit sur une estrade, et on apporta devant lui une coupe pleine de vin avec trois morceaux de pain, trois soupes (*tres sopas*), et il dit à Alvar : « Prenez, comte (*tomad, conde*), » et le comte dit au roi : « Prenez, roi (*tomad, rey*). » Cela fut dit par tous les deux trois fois, et ils mangèrent ensemble les trois soupes. Aussitôt, ceux qui étaient là présens dirent à haute voix : « *Evad el conde !*, *evad el conde !*, » et depuis lors il put arborer dans ses armes la bannière et la chaudière, et tenir maison et suite de comte, et tous ceux qui auparavant le gardaient comme parent ou ami furent dès ce moment ses vassaux et ses hommes [1]. »

Ainsi, à peine émancipé, Alfonse s'énivre de toutes les fumées de la puissance et réglemente tout à sa guise : il a des favoris (des *apasionados*), Garcilasso de la Vega, Alvar Nuñez Osorio, le juif Yuzaf d'Ecija; il crée des comtes et fait couper des têtes [2].

[1] Chronica del rey Alonso el onceno, c. 64.

[2] Lisez tout le chapitre : — De como el rey hizo cortar la cabeça a don Juan Ponze y otros, en Cordoba, etc. (Ibid., c. 65).

L'assassinat presque immédiatement subséquent de ce même Alvar Nuñez, que nous venons de voir si choyé par le roi, peint Alfonse mieux encore. La faveur rapide qu'avait obtenue Alvar lui avait suscité des ennemis; des villes (Valladolid, Zamora et Toro entre autres) s'étaient soulevées et prononcées contre lui; plusieurs seigneurs, parmi lesquels on nomme le prieur de Ciudad-Rodrigo, l'amiral Alfonse Godefroy Tenorio (Alonso Jufré), et Juan Martinez de Leyva avaient prié et pressé le roi d'éloigner le comte, dont ils souhaitaient la mort et espéraient les dépouilles. Alfonse l'avait banni de sa cour et lui avait réclamé les châteaux qu'il lui avait naguère donnés. Naturellement, Alvar Nuñez tenait à les garder, et il ne se pressa pas de les rendre, tout en conservant les apparences de la soumission. Il s'était retiré au château de Belher, où il se tenait sur la défensive, sans faire cependant aucun acte patent de révolte. Sur les plaintes du roi, un certain Ramir Flores, fils, dit la chronique, de D. Juan Martinez de Guzman, s'offrit à aller trouver le comte à Belver, comme mécontent du roi, à y choisir son moment, et à l'y tuer; ce qui plut infiniment au roi, qui lui en donna permission. Ramir Flores se rendit à Belver, et on devine le reste. La chronique se contente de dire sans détails que Ramir Flores fit ce qu'il avait promis, et qu'après qu'Alvar eut été tué, le roi vint à Tordehumos, un des châteaux où étaient les principaux trésors du comte, dont il s'empara; il y fit apporter le corps de l'assassiné, le condamna comme coupable de trahison, et l'y fit brûler, statuant d'ailleurs que tous ses biens seraient réunis au domaine royal. Le jugement rendu (la chronique appelle cela un jugement), le roi partit de Tordehumos, et se rendit à Valladolid, où il fit apporter tous les trésors d'Alvar, en argent et en or. Il recouvra tous les lieux du comte, et donna à ce Ramir Flores, pour prix de sa belle action, la

ville et le château de Belver, et la terre de Cabreros à titre héréditaire (*por juro de eredad*)[1].

Il faut lire, dans son étrange naïveté, le chapitre de la chronique où il est rendu compte de ce fait[2].

Mais il y a quelque chose de pis encore : c'est la manière dont Ferreras raconte la chose : « Ces raisons et d'autres, dit-il (j'emprunte la traduction de d'Hermilly), mirent le monarque dans une grande perplexité (les raisons apportées par les seigneurs ennemis d'Alvar Nuñez). Pour prévenir cependant de plus grands troubles en Castille, le roi se détermina à congédier le comte don Alvar, qui ne tarda pas à recevoir l'ordre de se retirer. Le comte don Alvar, mécontent du roi, et extrêmement irrité contre ses envieux, se retira au château de Belber. Résolu de contraindre son souverain par sa résistance à lui rendre sa faveur, il mit une bonne garnison dans cette place, et en fit de même à l'égard des autres châteaux et forteresses qu'il tenait pour le roi. Il chercha aussi à se liguer avec don Juan Emmanuel ; mais celui-ci, qui l'avait regardé comme son plus grand ennemi, lui répondit avec froideur, proposant quelques conditions difficiles à remplir. Le roi cependant envoya sommer le comte don Alvar de lui rendre ses châteaux et forteresses. Sur le refus que le comte fit d'obéir, le roi comprit qu'il ne pouvait se dispenser d'employer contre lui la voie des armes. Don Juan Ramirez de Guzman, (nom donné à faux), informé de son audace, offrit au roi de le tirer de cet embarras en otant la vie au comte don Alvar ; et le roi accepta la proposition, et promit même une récompense.

[1] Je serais lapidé, dit le ministre Amelot (Mémoires, t. II, p. 235) si je nommais une centaine de familles florissantes qui doivent toute leur grandeur à la trahison de la cause publique.

[2] De como Ramir Flores fingio yr desabenido del rey, y assi salio de la corte y fuesse al conde Alvar Nuñez, y le recibio muy bien, y estando en su casa busco maneras como matasse al conde Alvar Nuñez, y en fin le mato.

« Don Juan Ramirez, qui avait été lié d'amitié avec le comte don Alvar, feignit d'avoir reçu du roi quelque sujet de mécontentement, et s'en alla au château de Belber, où était le comte, à qui il fit entendre qu'il s'était réfugié pour mettre sa personne en sûreté. Il demeura quelques jours avec don Alvar, qui ne cessa de lui donner des marques de son estime; mais, ayant enfin trouvé une occasion favorable pour l'exécution de son projet, il poignarda le comte rebelle. Dès que cette nouvelle se fut répandue, tous les châteaux et toutes les forteresses se soumirent au roi. Don Juan Ramirez eut pour récompense la propriété du château de Belber, et le roi se fit apporter beaucoup de richesses que le comte avait amassées à Tordehumos. Le roi, ainsi débarrassé de l'inquiétude que le comte don Alvar pouvait lui donner, partit pour le Portugal, accompagné de l'infante Doña Eléonore sa sœur, afin de célébrer son mariage. »

Pas un mot, comme on voit, qui montre que le bon Jean de Ferreras trouve à cela quelque mal. Le roi comprit..... Puis, remarquez bien ce généreux et dévoué assassin (dont Ferreras lit mal le nom dans la chronique, et qu'il désigne par le nom de son père), s'animant dès qu'il est informé de l'audace d'Alvar, et : le roi ainsi débarrassé de l'inquiétude que le comte don Alvar lui donnait, etc. Tout cela ne vous paraît-il pas excellent?

Les trahisons de notre roi Louis XI sont célèbres, et il n'est pas d'historien français qui ne les ait plus ou moins condamnées. Les historiens espagnols racontent, on vient de le voir, plus philosophiquement celles de leur roi Alfonse XI; ils les racontent, mais sans blâme aucun. Ils réservent toutes leurs rigueurs pour Pierre son fils, surnommé le Cruel; puis reprennent toutes leurs grâces pour le bâtard du roi, Henri de Trastamare. Quant à Alfonse, la gloire d'une bataille heureuse les éblouit au point qu'ils n'ont pour lui que des louan-

ges. La cruauté capricieuse et puérile de ce roi n'offense presque pas leur sens moral, et on dirait qu'ils en racontent les actes plus à sa gloire qu'à sa honte.

Peu auparavant, était mort à Saragosse, le 2 novembre 1326, le roi Jacques II d'Aragon, après un règne de près de trente-cinq ans, et au moment où il venait de rendre effectif le titre de roi de Sardaigne et de Corse qu'il portait depuis que Boniface VIII lui en avait donné l'investiture par une bulle en 1297.

Jacques eut pour successeur son second fils Alfonse. Alfonse fant avait été marié, étant encore infant, à Thérèse d'Entença, fille et héritière de Gombaud (Gomdebald) d'Entença et de Constance d'Antillon. Thérèse était nièce d'Ermengaud de Cabrera, comte d'Urgell et vicomte d'Ager, lequel, par son testament, fait dans la ville de Camporells du comté de Ribagorça, le 10 juillet 1314, avait disposé et ordonné qu'à défaut de fils légitimes (il était malade et prévoyait qu'il n'en aurait pas), ses exécuteurs testamentaires vendraient au roi D. Jacques II d'Aragon ses comté et vicomté (d'Urgell et d'Ager), au prix de cent mille livres jacquaises (100,000 libras jaquesas), à la condition que Jacques II s'obligerait à marier son second fils D. Alfonse avec ladite doña Teresa, nièce du testateur, et à nommer les nouveaux époux *comtes d'Urgell*, avec l'usage de ses armes, fondant ainsi, en un mot, un majorat de second rang pour les infans d'Aragon. Ce fut en vertu de ce testament du comte Ermengaud, et des traités stipulés après sa mort entre le roi d'Aragon et les exécuteurs testamentaires du comte, que sa nièce doña Teresa d'Entença épousa l'infant Alfonse, fils de Jacques II, dans l'église cathédrale de Lérida, le 10 novembre 1314. Les époux reçurent la bénédiction nuptiale de D. Guilhem de Rocaberti, archevêque de Tarragone, et, dans leur acte de mariage, le roi Jacques II leur fit donation du comté et de la

vicomté, conformément aux dispositions du testament d'Ermengaud [1].

Muntaner consacre tout un chapitre de sa chronique à l'éloge de doña Teresa d'Entença. « Ce seigneur infant En Alfonse, dit-il, eut pour femme une des plus nobles dames d'Espagne qui ne fût pas fille de roi, et la plus riche. C'était la fille du très noble En Gombaud d'Entença. Elle lui apporta le comté d'Urgell, toute la baronnie d'Antillon et toute la baronnie de son père En Gombaud (la baronnie d'Entença et celle d'Alcaleya)..... Le seigneur infant eut de cette dame, à laquelle il survécut, deux fort gracieux enfans, dont l'aîné fut nommé l'infant En Pierre (depuis, Pierre IV, surnommé le Cérémonieux), et le plus jeune l'infant En Jacques. Il en eut aussi une fille qui est reine de Majorque (Muntaner écrivait en 1325), et qui, toute petite et à peine âgée de cinq ans, fut mariée au seigneur roi En Jacques de Majorque. Et toutes ces choses elle les vit terminées de son vivant. Puis, ainsi qu'il plut à Dieu, ladite dame infante, femme du seigneur infant En Alfonse, trépassa de cette vie, dans la ville de Saragosse, le dernier mardi d'octobre de l'an mil trois cent vingt-sept, et elle fut ensevelie le lendemain, qui était le jour de la fête des bienheureux apôtres saint Simon et saint Jude, dans l'église des Frères-Mineurs [2]. » Alfonse épousa deux ans après, comme nous l'avons dit, Éléonore de Castille, cette fille de Ferdinand IV, que le fils aîné de Jacques II, nommé Jacques comme son père, devait épouser à Agreda en décembre 1319, et à laquelle il renonça tout à coup, ainsi qu'à ses droits au trône, le 22 dé-

[1] Voyez Bofarull, t. II, p. 261 et seq. — Le testament d'Ermengaud est conservé aux archives de Barcelone (Varia 9 Alfonsi III, comitatus Urgelli, fol. 101), et l'acte de mariage dans le t. II des Gratiar. Regn. Jacobi secundi. fol. 237).

[2] Ram. Munt., c. 291. — Elle mourut à Sarragosse, le 28 octobre 1327, cinq jours avant son beau-père le roi Jacques II, en accouchant d'un fils nommé don Sancho, qui mourut lui-même quelques jours après.

cembre de cette année, pour entrer dans l'ordre des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, et enfin dans celui de Montesa, où il mourut en 1333.

La conquête de la Sardaigne marqua les dernières années du règne glorieux de Jacques II, et ce fut son fils Alfonse qui l'accomplit. « Il est vérité, dit Muntaner, que le seigneur roi d'Aragon, voyant ses fils grands, fiers et valeureux, convoqua les cortès dans la cité de Gironne, où se trouvèrent le roi de Majorque [1] et tous les barons de Catalogne, et là il fit publier qu'il chargeait complétement son fils, le seigneur infant En Alfonse, de la conquête du royaume de Sardaigne et de Corse qui devait être sien. Aussi lui semblait-il, à lui et à tous ses vassaux, que c'était grande honte pour lui de ne point le conquérir, puisqu'il y avait si longtemps qu'il s'en disait et signait roi. Tous approuvèrent cette résolution, et par-dessus tous le seigneur roi de Majorque, qui offrit d'armer vingt galères à ses frais et dépens, et d'envoyer deux cents hommes de cheval et des gens de pied [2]. »

Après l'expulsion définitive des Sarrasins de l'île de Sardaigne par les forces réunies des Pisans et des Génois, en 1050, les Pisans qui avaient autrefois possédé dans cette île des établissemens considérables, rentrèrent en possession de leur conquête, et récompensèrent les Génois de l'assistance qu'ils en avaient reçue par d'importantes concessions à Alghero et au cap septentrional, mais sous la suzeraineté de la commune de Pise. A mesure que s'éloignait cette époque de la grandeur pisane, l'influence de Pise s'en allait faiblissant en même temps que grandissait la prépondérance des Génois, et la Sardaigne fut souvent leur champ de bataille. Au moment de la conquête de 1050, Pise, après avoir distribué les fiefs à ses alliés, avait divisé l'île en quatre petites

1 C'était alors Sancho, fils de Jacques, roi de Majorque.
2 Ram. Munt., c. 271.

souverainetés connues sous le nom de judicatures : celles de Cagliari, de Gallura, d'Arborée ou Oristano et de Corrès ou Logaduro, confiées aux chefs des principales familles pisanes, envoyés d'abord comme gouverneurs, mais qui rendirent promptement la dignité de juge héréditaire dans leur famille. Peu à peu ces judicatures s'étaient affranchies de toute reconnaissance de suzeraineté envers Pise, occupée tout entière de ses luttes de terre et de mer avec Gênes. La victoire de Molara, remportée par les Génois sur mer, le 6 août 1284, acheva la ruine des Pisans ; et en même temps qu'ils perdirent, avec leur confiance en eux-mêmes, tous les établissemens disseminés sur les mers, ils furent réduits, dans l'île de Sardaigne, à la seule judicature de Cagliari.

« Le comte Ugolino della Gherardesca, dit M. Mimaut[1], nommé dictateur sous le titre de capitaine général, après la défaite de Molara, offrit même de leur céder le château de Castro qui domine Cagliari, pour la rançon de leur onze mille prisonniers ; mais un mouvement digne des plus beaux temps de l'antiquité, sauva ce débris de la puissance pisane. Les prisonniers pisans furent indignés d'apprendre à Gênes la négociation dont ils étaient l'objet. Ils obtinrent de leurs vainqueurs la permission d'envoyer des commissaires à Pise pour y manifester leurs sentimens. Introduits dans le conseil, les envoyés déclarèrent : que les prisonniers ne consentiraient jamais à une capitulation aussi honteuse ; qu'ils aimaient mieux mourir dans la captivité que de souffrir qu'on abandonnât lâchement une forteresse bâtie par leurs ancêtres et défendue au prix de tant de sang et de travaux ; que si les conseils de la république étaient capables de persévérer dans une résolution aussi insensée, aussi criminelle, les prisonniers ne voulaient pas leur cacher qu'à peine rendus à la liberté, ils tourneraient leurs armes contre des magis-

[1] Hist. de Sardaigne, t. II, p. 161.

trats ou pusillanimes ou traitres, et qu'ils les puniraient d'avoir sacrifié la patrie et l'honneur à de vaines et éphémères jouissances. »

A côté de cette province pisane avait grandi la judicature d'Arborée, devenue complètement indépendante ; et presque en même temps Boniface VIII, en vertu du droit exercé par les papes de conférer à leur gré l'investiture de la Sardaigne, avait conféré, par les clauses de la paix de 1297, en échange de la Sicile, cette investiture à Jacques II d'Aragon, et Jacques ajouta en effet à ses titres celui de roi de Sardaigne et de Corse. Jacques II ne put alors faire valoir ses droits et remit la prise de possession effective à un moment plus favorable. Benoit XI renouvela, en 1304, cette même donation en faveur de Jacques, mais sans plus d'effet. Sous Clément V, la même investiture fut renouvelée en 1306, et dès l'année suivante, 1307, une flotte aragonnaise fut dirigée sur la Sardaigne, mais sans aucun succès. Enfin, une occasion se présenta pour le roi d'Aragon de se jeter en Sardaigne avec de meilleures chances, appuyé qu'il allait être par des auxiliaires de l'intérieur de l'île. Mariano III, juge d'Arborée, étant mort sans enfans légitimes, en 1321, son fils naturel, Hugues, s'empara de l'autorité. Les Pisans croyant le moment favorable pour reprendre leur prépondérance sur le judicat d'Arborée, se prononcèrent contre les prétentions de Hugues, et se disposèrent à l'attaquer. Ce fut dans ces circonstances que Hugues s'adressa au roi d'Aragon.

« Hugues III, dit M. Mimaut[1], irrité de la conduite des Pisans à son égard, résolut d'en tirer vengeance. Le nouveau droit acquis au souverain d'Aragon sur l'île de Sardaigne par la concession du pape lui en offrit l'occasion et les moyens. Il travailla secrètement et avec la persévérance de la haine à former une conspiration qui avait pour but de les expulser

[1] Ibid., t. 1, p. 174 et suiv.

et de faire entrer dans la ligue les Malaspina, seigneurs de Bosa, les Doria, seigneurs d'Alghero, et les grandes familles génoises possessionnées dans le nord de l'île. Plusieurs messagers des conjurés avertirent le roi d'Aragon, à qui d'autres soins avaient ôté les moyens et peut-être la pensée de se prévaloir de sa bulle d'investiture depuis plus de vingt-cinq ans qu'elle lui avait été accordée, que, s'il voulait se présenter avec des forces suffisantes, il serait reçu à bras ouverts et qu'il serait puissamment secondé. Jacques II, fort aise de pouvoir se dédommager par l'acquisition de la Sardaigne de la perte de la Sicile, à laquelle il avait fallu se résigner, ne négligea pas cet avis officieux, et jugea que le moment d'agir était venu. Après avoir renouvelé sa prestation de foi et hommage au pape Jean XXII, récemment élu, il assembla les cortès à Gironne, et y fit décréter les moyens d'exécution d'une grande expédition en Sardaigne. Le prince royal, l'infant Alfonse, chargé de diriger les opérations, partit des côtes de Catalogne, accompagné de sa femme Thérèse d'Entença (héritière du comté d'Urgel) et suivi de la fleur de la noblesse et des plus braves guerriers de l'Aragon, de Valence et de la Catalogne. Le juge d'Arborée, pour mieux tromper les Pisans et les faire tomber plus facilement dans le piége que sa perfidie leur avait tendu, les prévint de la découverte qu'il avait faite, en sa qualité de leur ami le plus dévoué, du but des préparatifs d'Alfonse; et se faisant à leurs yeux un mérite de sa surveillance et de sa fidélité, il demanda à la république des secours qu'elle s'empressa de lui expédier. Il dissémina les hommes qu'on lui avait envoyés dans ses divers forts et châteaux, et au moment où il reçut la nouvelle de l'approche d'Alfonse, il fit impitoyablement égorger tous les Pisans, soldats, marchands ou voyageurs, qui se trouvaient dans ses états. La flotte aragonaise, qui avait appareillé, le 30 mai 1323, des côtes de Catalogne, mouilla le 13 juin suivant au cap San-Marco, en face d'Oristano. Elle se

composait de soixante-trois galères armées en guerre, de vingt-quatre palandres et de deux cents bâtimens de transport. Elle portait à bord plus de vingt-cinq mille hommes d'infanterie et plus de trois mille de cavalerie, ce qui était pour cette époque une armée formidable. »

Muntaner adressa à l'infant, au sujet de cette expédition, un sermon en vers catalans, qu'il lui fit porter de Valence à Barcelone par En Comi, un jongleur de sa connaissance, « parce que je n'étais pas dispos, dit-il, pour chevaucher et y aller en personne. » Le vieux maître-rational donnait au prince, dans ce sermon, divers conseils militaires, et, entre autres, celui de faire construire vingt galères « aussi légères qu'un éventail, » de débarquer, lui et ses troupes, sur le point où il était appelé, et de marcher de là droit sur Caller (Cagliari) par terre, tandis que sa flotte investirait la place par mer.

« J'envoyai ce sermon, ajoute-t-il, au roi d'Aragon et au seigneur infant En Alfonse pour qu'ils se souvinssent de ce qu'ils avaient à faire. Et bien que mon conseil ne fût pas suffisant, il rappelait du moins les choses en mémoire, et avait ainsi son utilité ; un bon conseil en amène un meilleur, car chacun vient parler pour ou contre. Et, grâces à Dieu, tout ce que j'avais conseillé dans ce sermon s'accomplit, excepté deux choses, ce dont je fus très fâché, et le suis encore et le serai toujours. La première est qu'on ne construisit pas les vingt galères légères. Et tous ces ennuis et cette sorte de moquerie qu'eurent à souffrir l'amiral et toute l'ost par les galères des Pisans et des Génois, ils ne les auraient pas soufferts si on eût eu les vingt galères légères. La seconde est que, quand le seigneur infant eut pris terre avec toute sa cavalerie et ses hommes de pied, il ne marcha pas tout droit sur Cagliari, lui par terre et la flotte par mer, ainsi que le fit la flotte de son côté ; car si tous ensemble fussent arrivés à la fois par mer et par terre à Cagliari, ils auraient sur-le-champ

obtenu cette ville, plutôt que de se rendre maîtres d'Iglésias. Et ainsi, tous les gens de l'ost auraient été frais et bien portans, car ils auraient eu tous leurs effets, vivres, vins, lits, et toutes choses de qualité que chacun avait sur les galères, tandis qu'ils ne purent se servir de rien à Iglésias. Et ainsi ces deux choses m'ont été fort à cœur; mais cependant, grâces à Dieu, tout leur vint à bien; mais il y a du bien et du mieux[1]. »

Ce fut à l'île Saint-Pierre, sur la côte occidentale de Sardaigne, que l'infant relâcha d'abord avec toute la flotte. Quand tous furent réunis, ils se dirigèrent sur Palmas de Sulcis. « Là toute la cavalerie et toute l'Almogavarerie[2] furent débarquées. Aussitôt se présenta le juge d'Arborée (Hugo III) avec toutes ses forces, qui le reconnut pour seigneur, ainsi que le firent une très grande partie des habitans de l'île de Sardaigne. Les habitans de Sassari se soumirent aussi à lui. (Ils lui avaient envoyé leur soumission avant son départ de Port-Fangos, et il leur avait concédé, le 7 mai, une charte de priviléges pour prix de leur empressement à le reconnaître). Là, ils tombèrent d'accord, d'après les conseils du juge, que le seigneur infant devait aller assiéger Iglésias. Le juge fit ceci parce que ses terres avaient beaucoup à souffrir du voisinage d'Iglésias, et bien plus que de Cagliari ou de tout autre lieu[3]. »

Muntaner trouve que ce fut une faute. Le siége, en effet, traîna en longueur. Iglésias ne capitula que le 7 février 1324, après un siége de huit mois, pendant lequel les fièvres pestilentielles, ordinaires en ce lieu marécageux et rendues plus actives par la réunion d'un grand nombre de troupes sur le même lieu, avaient moissonné une bonne partie de l'armée.

1 Ram. Munt., c. 272.

2 L'*Almogauria*. Nous avons connu en Sicile cette Almogavarerie.

3 Ram. Munt., c. 273. — M. Manno, (Storia di Sardegna, t. II, p. 6), parle avec soin du privilége accordé aux habitans de Sassari.

Enfin, l'armée aragonaise se porta tout entière au siége de Cagliari, où les Pisans avaient concentré leurs forces.

Le jeune général aragonais fut encore arrêté là fort longtemps, mais il se montra habile et généreux. Il vint en personne à ce siége, et fit élever devant le château de Cagliari, à un quart de lieue au sud-est, sur le golfe, un château et une ville, à laquelle il donna le nom de Bon-Aria.

Cependant, les Pisans étaient encore possesseurs d'une grande partie de la province de Cagliari, à laquelle ils avaient été dès longtemps réduits, et qui avait été divisée en trois parties qu'on avait données à trois chefs pisans des trois familles les plus fidèles à la république. Le comte Donartico de ces della Gheradesca dont était Ugolin (Ugolino della Gherardesca), ce Laocoon du moyen-âge immortalisé par la plume du Dante, était un de ces trois chefs.

« A la nouvelle du débarquement d'Alfonse, les Pisans, dit l'estimable historien de la Sardaigne que j'ai déjà cité[1], armèrent à la hâte trente-deux galères qu'ils envoyèrent dans le golfe de Cagliari; mais ce golfe était alors occupé par une flotte catalane supérieure en forces. L'amiral pisan s'estima fort heureux d'éviter le combat et d'effectuer sa retraite après avoir débarqué Manfredi della Gherardesca avec trois cents hommes de cavalerie allemande et quelque peu d'infanterie, qui se jetèrent dans Iglésias. » Manfredi, un peu avant la prise d'Iglésias, en était sorti pour aller chercher de nouveaux secours à Pise, et reparut le 25 février 1324, quelques jours à peine après que l'infant eut établi son camp devant Cagliari, à l'entrée du golfe, avec une flotte de cinquante-deux bâtimens portant environ deux mille cinq cents hommes. Il débarqua sans opposition à la pointe de l'étang de Cagliari, vers la Maddalena, et y fit sa jonction avec les

[1] M. Mimaut, longtemps consul de France en Sardaigne, et auteur d'une fort bonne Histoire de Sardaigne, en 2 volumes.

troupes et les milices restées fidèles aux Pisans, qui lui amenèrent bien, de l'intérieur de l'île, au rapport de Muntaner, « six mille hommes de pied, avec de méchans Sardes qui vinrent se réunir à toute l'armée stationnée auprès de Capo-Terra (de l'autre côté de l'étang de Cagliari, vers la Maddalena). »

« Alfonse, informé de la marche des Pisans (le long de l'étang de Cagliari jusqu'à Decimo), quitta les retranchemens qu'il avait fait faire, au lieu où est maintenant l'église de Bon-Aria, et vint au-devant d'eux. Les deux armées se rencontrèrent le 28 février dans un lieu que Zurita appelle Luto-Cisterna et qui n'existe plus sous ce nom (M. Mimaut croit que c'est Bao-Terra, à la pointe de l'étang de Cagliari, entre Masie et Assemi). On se battit longtemps avec un courage et un acharnement extrêmes. Les avantages furent d'abord balancés, mais la supériorité du nombre finit par prévaloir, et les Aragonais remportèrent une victoire complète. Les Pisans mis en fuite se rembarquèrent en désordre, et un grand nombre se noyèrent dans les marais fangeux qui environnaient le champ de bataille. Le chef de l'expédition, Manfredi della Gherardesca (comte de Donartico), quoique blessé, parvint avec cinq cents soldats environ à entrer dans Castro (le château de Cagliari); le reste de son armée fut détruit; les bâtimens de transport qui accompagnaient sa flotte tombèrent au pouvoir des Aragonais. On avait fait de part et d'autre des prodiges de valeur; l'infant lui-même, qui avait été constamment à la tête des siens et avait eu un cheval tué sous lui, fut un moment complétement cerné et en danger d'être fait prisonnier; mais il fut secouru à temps et reprit l'étendard royal qui lui avait été enlevé [2]. »

[1] Ram. Munt., c. 275.

[2] Hist. de Sardaigne, t. I, p. 180. — Pierre IV, qui devint roi d'Aragon après Alfonse IV son père, et qui a laissé une chronique où l'expédition de celui-ci en Sardaigne

« Alfonse, poursuit M. Mimaut, après la victoire de Luto-Cisterna, retourna sous les murs de Cagliari et en recommença le siége avec vigueur. Manfredi, à peine guéri de ses blessures, dirigea la défense de la place. Il tenta, pour faire une sortie, une diversion sur les assiégans. Il surprit leur camp et y jeta le désordre ; mais bientôt les Aragonais victorieux l'environnèrent de toutes parts, et de cinq cents hommes qu'il commandait, trois cents restèrent sur le champ de bataille. Atteint d'une blessure mortelle, ce brave et malheureux capitaine ramena dans Castro le reste de ses soldats, au milieu desquels il expira quelques jours après. Les assiégés de Cagliari, perdant tout espoir d'être secourus (après la mort de Manfredi) et séduits d'ailleurs par les promesses de l'infant, prirent le parti de se rendre par capitulation [1]. »

La paix fut faite à la condition que les Pisans tiendraient le château de Cagliari, appelé par excellence Castro, au nom du roi d'Aragon, et que la république de Pise serait sa vassale (pour ce château), et aurait à lui payer le droit de juridiction, de succession, et l'impôt personnel qu'on était tenu de payer en personne. Le traité portait : « Que la république de Pise, faisant abandon de l'île entière au roi d'Aragon, conserverait la ville de Cagliari, son château (Castro), ses faubourgs et son port, comme fief de la couronne d'Aragon, et que tous les Pisans dont les propriétés, de quelque nature qu'elles fussent, seraient scrupuleusement respectées, seraient considérés et traités, dans toutes les parties de l'île indistinctement, comme sujets aragonais [2]. »

Tel fut le premier traité de cession, du mois de juillet 1324. Muntaner ajoute que, « quand toutes les clauses furent

est racontée d'une manière fort détaillée, dit, dans sa chronique, t. CCX, que le combat eut lieu *en la traversa del cami qui va del Decimo en camp qui es dit Lu-Cisterna*.

[1] Ibid, p. 181 et suiv.

[2] Ibid. p. 182.

signées et jurées des deux parts, la bannière du seigneur roi d'Aragon, escortée de cent hommes à cheval, entra ainsi dans le château de Cagliari, et fut placée sur la plus haute tour dudit château. Ainsi la paix fut signée et jurée et les portes du château de Cagliari furent ouvertes, et il fut permis à chacun d'y entrer, et les Pisans et les habitans du quartier de la Pola à Cagliari firent de même dans le camp et le château de Bon-Aria. Et quand ceci fut fait, le seigneur infant envoya l'honorable En Boxados, avec l'envoyé de Pise, afin que la commune approuvât et confirmât tout ce qui s'était fait; et la commune l'approuva et le confirma[1] »

Ce succès en amena incontinent un autre. On se souvient qu'avec l'investiture de la Sardaigne, Boniface VIII avait donné, en 1297, à Jacques II, roi d'Aragon, celle de la Corse, qui était restée, comme la première, purement nominale pendant vingt-huit ans[2]. Aussitôt après la prise de possession de Cagliari, Alfonse traversa la Sardaigne du sud au nord, et se jeta avec une partie de son armée dans la ville de Bonifazio, la première et la plus importante de la Corse de l'autre côté du détroit qui sépare les deux îles. Alfonse arrivait là avec une telle réputation militaire, que personne ne songea à lui opposer de résistance, et que tous le reçurent avec la ferme conviction qu'il allait devenir maître de la Corse. L'île était commandée pour les Génois par Guglielmo dalla Rocca, lequel, pour demeurer seigneur tributaire (comme il l'était des Génois), dit Filippini, alla, par un trop hâtif conseil, lui jurer fidélité; et il fut en effet laissé par l'Aragonais dans la même situation où l'avaient placé les Génois[3].

[1] Ram. Munt., c. 278.

[2] Voyez la bulle de cette double concession (1297), et une autre bulle confirmative de la première (1300), dans Rainald., Ann. Eccl., ad ann.

[3] Subito venne (Alfonse après la reddition de Cagliari), in Corsica à campeggiar Bonifazio, essendo quella fortezza alla prima frontiera per l'impresa di quest' isola,

Alfonse retourna ensuite près de son père, et, selon Muntaner, ce fut chose bien plus honorable que la commune de Pise tînt la terre de lui, et que les Pisans fussent ses vassaux, que s'il eût eu le château de Cagliari. D'autre part, le château de Bon-Aria se peupla de telle manière qu'avant qu'il s'écoulât cinq mois il fut muré et tout bâti. Cette cité élevée aux portes et à la garde d'une autre et pour la brider, s'accrut à mesure. Le fort et la ville prirent le nom d'Aragonetta. Alfonse y plaça seulement de purs Catalans, plus de six mille hommes. « Et de là en avant, ajoute Muntaner qui écrivait ceci, à ce qu'il semble, au moment même de l'événement, le château de Bon-Aria sera destiné à contenir le château de Cagliari, si les Pisans voulaient se mal conduire[1]. »

Les choses ne tardèrent pas en effet à se gâter entre les deux nations, et bientôt la guerre se ralluma entr'elles. Muntaner traite un peu confusément du différend qui amena cette nouvelle guerre, dans son chapitre intitulé : « Comment deux galères légères des Pisans, chargées de vivres, entrèrent dans la palissade du château de Cagliari ; et comment l'amiral En François Carros les prit avec tout l'équipage ; ce que les Pisans ayant appris, ils résolurent de venir secourir le château de Cagliari. » Il est plus clair dans ce sommaire que dans le chapitre lui-même. De quelque côté que fussent les torts, c'est là du moins ce qui amena le conflit. La querelle s'envenima. Les Aragonais assiégèrent les Pisans dans Castro. Pise arma et se prépara à venir au secours des assiégés, et de leur côté le roi envoya de tels

di più importanza dell' altre terre que v'erano. Era venuto Alfonso in Corsica con tanta riputazione di vittoria, che ciascuno si immaginò che egli indubitamente dovese rimaner signore. Laonde Guglielmo della Rocca, per rimaner in stato, con troppo frettoloso consiglio v'ando à giurar fedelta ; il qual da quello fù lasciato nello stato e confirmato in quel medesimo modo che i Genovesi l'avevano posto (Storia di Corsica, l. III, t. II, p. 176 de l'édition de M. Gregori.)

[1] Ibid., c. 278.

secours à Bon-Aria, « tant de cavalerie et tant d'autres gens, et tant de térides et tant de galères, que ceux qui étaient dans le château se tinrent pour morts et firent dire à la commune de Pise de les secourir promptement, sans quoi ils ne pouvaient plus tenir. Les Pisans, sachant les grandes forces que le seigneur roi d'Aragon y avait envoyées, regardèrent toute leur affaire comme perdue, et pensèrent que désormais, loin d'avoir aucune possibilité de sauver le château, ils devaient au contraire se trouver fort heureux si le seigneur roi d'Aragon les laissait vivre en paix dans la cité de Pise. Ils envoyèrent donc des gens munis de pleins pouvoirs vers le seigneur roi d'Aragon. Ces messagers vinrent à Barcelone, où ils trouvèrent ledit seigneur roi; et là ils le supplièrent très humblement, lui et le seigneur infant, qu'il leur plût de leur pardonner ce qu'ils avaient fait contre eux, promettant de lui rendre le château de Cagliari et tout ce qu'ils avaient encore dans la Sardaigne.

« Ledit seigneur roi et ledit seigneur infant leur accordèrent leur demande et signèrent la paix avec eux, sous la condition qu'ils lui rendraient immédiatement et absolument le château de Cagliari et tout ce qu'ils possédaient en Sardaigne. Le seigneur roi, de son côté, voulut bien leur accorder la faveur de commercer dans toute la Sardaigne et par tous les pays qui lui appartenaient, sauvement et sûrement, sauf par eux toutefois à payer les péages, leudes et droits imposés ou à imposer par le seigneur roi. Il leur fut aussi permis d'avoir des consuls et lieutenans dans les cités du seigneur roi, ainsi que les Catalans en ont et devaient continuer à en avoir dans la cité de Pise. »

Les officiers du roi d'Aragon prirent possession du château en son nom, et « quand lesdits officiers furent entrés, le noble En Béranger Carros et les autres gens du seigneur roi hissèrent sur la tour de Saint-Pancrace un grand étendard royal aux armes dudit seigneur roi, et ensuite, sur chacune

des tours, ils placèrent de petits penons royaux. Et, par une faveur particulière de Dieu, au moment où lesdits étendards et penons furent hissés sur lesdites tours, il ne faisait pas un souffle de vent ; mais, dès qu'ils furent arborés, le vent tourna au garbin (vent d'ouest, de l'arabe algarbi), le plus beau garbin du monde, qui s'en vint enfler gracieusement toutes les bannières et tous les penonceaux ; et ce fut le plus beau coup d'œil qui fût jamais pour ceux qui veulent du bien à la maison d'Aragon, mais bien triste pour leurs adversaires. On entonna à grands cris force *laus Domino* ; et il y avait au dedans tant et tant de Catalans, et au dehors tant et tant de Sardes en y joignant ceux de Bon-Aria, tous répondant à la fois à ces cris, que le ciel et la terre paraissaient s'abîmer[1]. »

Ce traité, par lequel la république de Pise cédait au roi d'Aragon tout droit sur la Sardaigne après cent soixante-seize ans de possession, est du mois de mai 1326. C'est depuis ce temps que les rois d'Aragon, et ensuite les rois d'Espagne, gouvernèrent la Sardaigne par le moyen d'un capitaine général de guerre auquel ils donnèrent, en 1478, le titre de vice-roi[2].

Cependant, en Castille, Alfonse poursuivait sa lutte avec les seigneurs, et se livrait à ces actes de violence et de trahison qui flétrissent sa mémoire ; nous l'avons laissé au moment où, pour se débarrasser de l'inquiétude que lui causait le comte Alvar, comme parle Ferreras, il venait de le faire assassiner par Ramir Flores et de donner pour récompense le château de Belber à l'assassin. Ce coup fait, il perpétra une suite d'actes semblables. Nous continuerons de les rapporter sans commentaires d'après les historiens castillans. Aucun détail ne manque à leur récit et nous pouvons, sur leurs rapports, les enregistrer presque jour par jour.

[1] Ibid., c. 290.

[2] Zurita, Annales de Aragon, t. II, l. VI, c. 43 ; — Giov. Villani, l. IX, c. 327. Voyez aussi le corps diplomatique de dal Borgo, p. 180.

C'est ainsi qu'ils nous apprennent que le roi, (se dirigeant sur Séville avec une armée pour porter de là la guerre sur les terres de Grenade, parce que, disait-on, l'émir Mohammed étant mort, son successeur songeait à rompre la paix avec les chrétiens), reçut des ambassadeurs de Grenade et de Marok, qui l'assurèrent des dispositions pacifiques de leurs maîtres et de leur désir d'observer fidèlement jusqu'au bout la trève jurée.

La paix s'étant ainsi raffermie aux frontières, loin de s'y rompre, le roi ne songea plus qu'au dedans, et à réduire de plus en plus les seigneurs de ses royaumes à l'obéissance. Alfonse, se trouvant à Ciudad-Réal le samedi saint (1334), un envoyé de D. Juan Nuñez de Lara se présenta à lui, et lui dit, de la part de son seigneur, que celui-ci se dégageait du service du roi, et se dénaturalisait (qu'on nous permette ce mot) de ses royaumes. A quoi le roi répondit qu'il aurait dû lui faire cette déclaration avant de commettre, en Castille et en Léon, les actes nombreux de violence et de pillage qu'il y venait de commettre, et pour lesquels, lui, le roi, tenait Juan Nuñez de Lara pour coupable de trahison, et soumis aux peines que la trahison entraîne. L'envoyé répliqua courageusement ou séditieusement, pour parler le langage des courtisans d'Alfonse, et le roi lui fit couper les pieds, les mains et la tête. Avec un semblable message arrivèrent au moment de cette exécution des envoyés de D. Juan Manuel; mais, craignant le même traitement, ils s'enfuirent aussitôt sans remplir leur mission.

De Ciudad-Réal le roi partit le lundi de Pâques, et se rendit à Tolède ; le mardi il passa à Ségovie, et le mercredi à Valladolid. Il en fit sur l'heure fermer les portes afin que personne ne pût donner avis à Juan de Lara de la marche du roi, qui se disposait à se porter contre lui dans les terres de Campos, où il tenait assiégé un lieu de la couronne appelé Cuenca. Malgré tout, Juan de Lara fut averti des projets

d'Alfonse et du supplice qui avait été infligé à son envoyé. A l'instant même, il leva le siége de Cuenca, et se retira sur Lerma en toute hâte. Sa diligence lui fut profitable; car le roi arrivait avec des forces supérieures pour l'attaquer partout où il le trouverait. Instruit à son tour de ce mouvement de Lara sur Lerme, Alfonse changea brusquement de chemin, et marcha sur Palencia, espérant l'y arrêter; mais il ne le put; car il arriva à Palencia à la nuit tombante, et Juan de Lara y était passé le matin. Il rebroussa chemin là-dessus vers Valladolid, après avoir recouvré Melgar et Moralès, deux villes que lui avait enlevées Juan Nuñez. Alfonse revenait à Valladolid pour y prendre les troupes royales revenues du siége de Gibraltar, et il y forma une armée plus forte avec laquelle il repartit pour Palencia. A peu de distance vinrent à lui de nouveaux messagers de D. Juan Manuel pour le prier d'accepter sur ces différends la médiation des rois d'Aragon et de Portugal, qui voulaient bien consentir à cet arbitrage. Alfonse, dit Ortiz, reconnut bien vite que les rebelles avaient intéressé les deux rois en leur faveur, et refusa la proposition. Mais les messagers, cette fois, n'eurent ni les pieds, ni les mains, ni la tête coupés, et s'en retournèrent sains et saufs.

Le seul désir du roi cependant était de prendre Juan Nuñez et les autres rebelles; et il alla se poster par deux fois en embuscade près de Lerme; par deux fois il envoya de petits détachemens enlever des troupeaux dans les fermes les plus voisines de la place pour attirer D. Juan Nuñez à leur poursuite, s'il se pouvait; mais Lara devina leur dessein et n'eut garde de sortir de sa forteresse.

Le roi vint une troisième fois près de Lerme en grand secret; quelques-uns de ses hommes s'emparèrent audacieusement d'un grand troupeau de bœufs aux portes mêmes de la ville et provoquèrent une sortie; un gros d'assiégés en sortit en effet et poursuivit les troupes du roi pour recouvrer

leur prise. Mais, arrivés à l'embuscade, le roi les attaqua rudement et en tua un grand nombre : ceux qui purent s'échapper gagnèrent en toute hâte la ville. Des gens du roi les suivirent jusque sous les murs; mais là ils durent s'arrêter, et le roi ne forma point le siége de Lerme, craignant probablement les difficultés de l'entreprise. Toutes ces expéditions se faisaient de nuit, et il les répéta plusieurs fois, toujours dans le désir de faire D. Juan prisonnier; mais, bien qu'il fit répandre à dessein le bruit qu'il se disposait à sortir de Lerme pour courir les terres du roi, Lara résolut sagement de ne pas quitter la forteresse tant que le roi se tiendrait dans la campagne de Burgos. Enfin, Alfonse fut rappelé dans cette ville par l'accouchement de la reine, qui venait de lui donner pour fils Pierre, depuis Pierre-le-Cruel (30 août 1334). Depuis quelques années déjà, le roi de Castille était seigneur de Biscaye ; mais seulement de nom ; car, en raison de sa minorité et des troubles du temps, la domination réelle du pays appartenait à D. Juan de Lara, du chef de sa femme doña Maria Diaz (fille de Diego de Haro). Le temps était venu de joindre la souveraineté de fait à la seigneurie nominale du pays, et, fatigué de tenir vainement le comte en échec dans Lerme, le roi passa en Biscaye, et en peu de temps se soumit le pays, un peu, à ce qu'il semble, par la connivence des habitans, à la réserve toutefois de cinq châteaux, qui tinrent bon pour doña Maria.

La domination des rois de Castille sur les Vascongades ne fut jamais, du reste, que nominale, au moins jusqu'à Charles-Quint. L'autorité de ces rois sur les trois républiques, même après lui, fut maintenue dans les plus étroites limites, et, malgré leur titre de seigneurs, elle se réduisait au droit singulier de demander quelques subsides sous le nom de *pedido*. L'omnipotence des assemblées populaires était en toute chose incontestée ; et, si elles accordaient ordinairement au roi ce qu'il demandait, c'est que *tel était le bon plaisir* des

assemblées souveraines de Guernica. Cette formule des rois absolus accompagnait même le plus souvent l'octroi du don gratuit qu'elles faisaient aux rois de Castille et de Léon, auxquels, pour leur compte, elles ne donnèrent jamais que le titre de seigneurs.

A son retour à Burgos, on remit, dit-on, à Alfonse des lettres secrètes, surprises sur des messagers de D. Juan Alonso de Haro. Ces messagers les portaient, de la part de leur seigneur, à D. Juan Manuel, à D. Juan Nuñez de Lara et à D. Gonzalo de Aguilar. Leur objet était d'avertir ceux-ci de ne traiter d'aucune manière avec le roi, si ce n'est la lance à la main, et à coups de flèche et d'épée; de courir, au contraire, et de dévaster le plus qu'ils pourraient les domaines royaux. Il ne serait pas, dans cette guerre, lui, D. Juan Alfonse de Haro, leur mandait-il, celui qui agirait le moins, etc.

Le roi avait depuis longtemps les plus grands griefs contre Haro, et aussi saisit-il avec ardeur cette occasion de vengeance. Il savait que D. Juan Alfonse se trouvait dans le Rioja, en un lieu appelé Agonciello. Il s'y porta de Burgos avec tant de célérité, qu'en un jour il arriva à Logroño. Le matin suivant, il gagna à l'improviste Agonciello, mit des sentinelles tout autour, dans toutes les directions, et envoya ordre à D. Juan Alfonse de paraître en sa présence. Celui-ci, pris au dépourvu, et ne sachant ce qu'on lui voulait, n'osa désobéir. Il vint sans escorte, en costume de châtelain, bardé de fer, et salua le roi; mais le roi ne répondit pas à son salut, lui reprocha vivement en face ses félonies, et lui montra les lettres de lui prises sur ses messagers, et qu'il ne put nier avoir écrites, à ce qu'affirme Ortiz; mais comment, en droit strict, cette assertion peut-elle être fondée, et où en est judiciairement ou historiquement la preuve? Où le roi prenait-il d'ailleurs son droit de justicier? N'importe: sur la place et sur l'heure, par son ordre, là même et sous ses yeux, vingt lances se levèrent sur Haro, et il tomba percé de coups. Glorieux

de cette belle expédition, le roi retourna à Burgos. Ces meurtres étaient d'ailleurs des affaires pour les rois de Castille : ils frappaient monnaie en tuant leurs ennemis. La seigneurie de los Cameros fut laissée, par l'auguste clémence du roi, à un frère de Juan Alfonse, appelé Alvar Diaz (fils de Diego), moyennant finances. Les autres terres et châteaux, le roi les prit pour lui, sous de très honnêtes prétextes, comme toujours; et il ne songea plus, après avoir abattu Haro, qu'à lever des troupes pour marcher contre Lara et l'abattre à son tour et de la même manière, si faire se pouvait; c'est-à-dire par trahison pour plus de sûreté, lorsque celui-ci demanda à faire sa paix avec Alfonse par l'entremise de Fernandez Portocarrero, conseiller du roi. Lara consentait à ne plus faire la guerre au roi, et à se tenir tranquille sur ses terres pourvu qu'on ne l'y inquiétât point et qu'il ne fut pas tenu de se rendre à la cour; mais il paya ces conditions par l'entière cession de la Biscaye au roi, et par la remise des cinq châteaux qui étaient demeurés fidèles à doña Maria Diaz de Haro, sa femme.

Restait, hors de la juridiction du roi, le seul D. Juan Manuel, des forteresses duquel sortaient des troupes pillardes et bien armées, qui portaient l'effroi sur les terres royales. Le roi se porta sur Santivañez, qui appartenait à D. Lope Diaz de Roxas, allié de D. Juan Manuel, et la prit sans beaucoup de peine. Un autre D. Lope Diaz (Lope Diaz Gil de Ahumada) possédait une forteresse appelée Casa de Roxas. Le roi lui fit faire sommation de la lui rendre sur-le-champ; mais D. Lope ne se contenta pas de refuser, il fit incontinent décocher des flèches et des pierres contre le roi et la bannière royale. Audace et affront intolérables, dit Ortiz. Le roi fit aussitôt venir des balistes et des catapultes, et pressa vivement le château. Lope Diaz Gil de Ahumada perdit bientôt tout espoir de résister aux assauts des troupes royales, et demanda à rendre la place. On signe une capitulation par laquelle on en

obtient la reddition, à la condition que Lope Diaz pourra en sortir libre avec sa compagnie. La capitulation signée, Lope sort plein de confiance avec ses hommes ; mais le roi les fait arrêter à la sortie, et, dans un prétendu conseil de guerre tenu dans sa tente, tous furent incontinent condamnés à la peine capitale, et exécutés sous ses yeux. « Ici encore, dit un des historiens les plus favorables à Alfonse, le roi rompit la foi jurée, par un pernicieux exemple [1]. »

Cependant, D. Juan Manuel avait, dans ces derniers temps, augmenté sa puissance et ses titres. Il avait eu, le 3 mars (1334), une entrevue avec le roi d'Aragon à Castelfabib. D. Juan avait les plus grandes et les plus légitimes appréhensions du roi de Castille, et avait conclu avec Alfonse son beau-frère un traité d'amitié et d'alliance, ainsi que le mariage futur d'une de ses filles avec l'infant Ferdinand d'Aragon, fils du roi Alfonse IV et de la reine Éléonore sa seconde femme. Les fiancés étaient tous deux au berceau, mais tout se faisait hâtivement en ce siècle. Le roi d'Aragon érigea, dans ces conférences, pour D. Juan Manuel, la ville de Villena et les autres villes que D. Juan possédait dans le royaume de Valence en principauté, et lui accorda le titre de prince de Villena, titre qui devait passer à ses héritiers. Le privilége fut concédé à Castelfabib le 7 mars. Malgré tout cela, le plus que promit de faire le roi d'Aragon en faveur de D. Juan Manuel fut de le protéger dans ceux de ses domaines qui relevaient de la couronne d'Aragon contre les entreprises du roi de Castille, mais non de faire une guerre offensive au roi castillan. Une assez bonne intelligence continua même de régner entre les deux beaux-frères, le castillan et l'aragonais. Ils ne purent toutefois se voir comme ils en était convenus, en raison de l'altération profonde qui chaque jour se manifestait davantage dans la santé du roi d'Aragon. Le roi malade demeura à Barcelone, mais

1 Tambien aqui quebrantò el rey su palabra jurada, con un pernicioso exemplo.

la reine Éléonore vint à Ateca, sur la limite des deux royaumes, où son frère le roi de Castille se rendit de son côté. On y prit plusieurs mesures contre le prince d'Aragon (D. Pierre, fils de Thérèse d'Entença) et en faveur de ses frères consanguins Fernando et Juan, principalement parce qu'ils voyaient le roi d'Aragon très malade. Dieu leur destinait une fin funeste, comme nous le verrons, dit Ortiz.

La chronique d'Alfonse rapporte ici, sous l'année 1385, une de ces scènes à demi-barbares qui peignent tout l'état social d'une époque. Le roi de Castille, de retour d'Ateca, nous dit-on, passa la pâque de la nativité et le commencement de cette année 1385 à Cuellar, d'où il se rendit à Valladolid. C'était en février. Un jour, il fit avec ses compagnons une partie de chasse qui les conduisit près du château d'Iscar. Il fit demander au commandant (à l'alcayde), qui le tenait pour Juan Martinez de Leyva, de l'y recevoir, ce que l'alcayde refusa de faire. Le roi fit appeler au son du cor les hommes des communes environnantes, et leur ordonna de tenir l'irrévérent alcayde bloqué, pour qu'il ne s'enfuit point. Dans le même temps, il courut à Portillo, où se trouvait Juan Martinez de Leyva; il l'y surprit, le saisit par les cheveux, à la lettre (*cogiólo por los cabellos*), le traîna à l'endroit où il était descendu, et lui demanda s'il avait donné l'ordre au commandant d'Iscar d'y recevoir le roi, au cas où celui-ci voudrait y entrer. Leyva répondit qu'il l'avait ainsi ordonné; mais le roi, ne se fiant pas à son dire, le fit garder prisonnier; tout cela avec une violence inouïe. De retour à Valladolid, il fit amener l'alcayde et Juan Martinez en sa présence, en plein conseil. Il fit au commandant la même demande : si son maître lui avait ordonné de recevoir le roi dans son château. Il répondit que oui.— « Pourquoi donc ne m'as-tu pas reçu? » répliqua le roi. — « Mon malheur a voulu, seigneur, dit l'alcayde, que je ne l'aie pas fait. » Tout le conseil royal (de quels membres était-il composé? personne ne le dit), déclara

l'alcayde coupable de trahison, et il fut mis à mort. Juan Martinez de Leyva fut mis en liberté. Ces actes de sévérité étranges, spontanés, capricieux, jetaient l'inquiétude parmi les seigneurs. Personne ne se croyait en sûreté, et chacun se fortifiait de son mieux, tout en gardant les apparences de la soumission.

L'exécution si prompte de cet alcayde, la mort tragique de D. Juan Alfonse de Haro, tenaient surtout D. Juan Manuel dans une alarme continuelle. Il fit vers ce temps sa paix avec le roi, mais il évita de le voir, et se tint le plus qu'il put hors de la portée royale. Il traitait en ce moment du mariage de sa fille Constance (un moment reine de Castille) avec l'infant dom Pierre, fils d'Alfonse IV, roi de Portugal, et héritier présomptif de cette couronne. Si l'on en croit un auteur portugais, qui, toutefois, ne semble pas bien informé des circonstances du premier mariage d'Alfonse XI, tout jeune, avec Constance Manuel plus jeune encore, le roi de Castille s'opposa secrètement à cette alliance, et aurait eu même, quoique marié avec doña Maria et tout entier dans les chaînes d'Éléonore de Guzman, un vif retour pour la fille de D. Juan Manuel. Il écrivit lui-même à Constance, d'après Sousa, pour l'assurer d'un amour éternel, et lui dire combien il avait été mal conseillé dans l'union qu'il avait formée avec l'infante de Portugal ; que cette union était nulle pour cause de parenté et qu'il la ferait dissoudre ; qu'enfin toutes les affections de son âme étaient à jamais pour sa chère Constance. La princesse montra cette lettre à son père, qui lui conseilla de répondre au roi : « qu'il avait une première fois » abusé de sa crédulité en lui donnant des espérances qui n'a» vaient pu se réaliser ; qu'il montrait bien son caractère par » la manière dont il traitait la reine ; qu'il avait donné trop de » preuves de sa fausseté, pour que l'ame la plus crédule pût » avoir confiance en ses promesses, et qu'elle devait remercier » le ciel de ne l'avoir pas destinée à lui être unie par des liens

» indissolubles; car elle aurait alors souffert toutes les peines » qu'éprouvait la reine, en voyant le fol amour qu'il avait » conçu pour Éléonore de Guzman, qui même n'avait pas été » sa première passion, etc.[1]. »

Quoi qu'il en soit de ce récit, le mariage projeté de Constance avec l'infant de Portugal s'effectua. On fit casser l'union de Pierre avec Blanche. Ils avaient été mariés lui et elle étant encore enfans. Blanche était devenue paralytique et folle, et par suite leur mariage n'avait pas été consommé au moment où l'un et l'autre avaient atteint l'âge de puberté. La cause de nullité n'était malheureusement que trop légitime, et le roi de Castille lui-même finit par adhérer à l'union de Constance avec l'infant de Portugal. Cependant, les noces ne furent célébrées qu'en 1340. Il faut placer ici la mort du roi d'Aragon, Alfonse IV. Il mourut à Barcelone le 24 janvier 1336, à l'âge de 37 ans. La douceur et la noblesse de son caractère et de ses manières lui avaient valu les surnoms de Bon et de Magnifique. La reine était en route pour Valence lorsqu'elle apprit la mort d'Alfonse, le 26, à Fraga. Son beau-fils, le prince héritier de la couronne, se trouvait à Saragosse, et il l'y apprit le même jour. On l'avertit en même temps que sa marâtre s'acheminait en toute hâte vers la Castille, avec une longue suite de bêtes de somme chargées d'or et d'autres richesses. Aussitôt, Pierre dépêcha un détachement pour l'arrêter et l'amener à Saragosse ; mais la reine, qui connaissait la haine que lui portait Pierre, eut le temps de gagner Albarracin, qui appartenait à son fils Ferdinand. Pierre était à peine entré dans sa seizième année ; il réunit les cortès d'Aragon et prit le titre de roi d'Aragon, de Valence, de Sardaigne et de Corse, comte de Barcelone et d'Urgel.

A l'avénement de Pierre IV, D. Juan Manuel se rendit en Aragon pour mieux assurer ses bons rapports avec le nouveau

[1] Faria y Sousa, Historia do Portugal, ad ann.

roi. Le 15 mai 1336, celui-ci confirma par un nouvel acte le titre de prince de Villena qu'Alfonse IV avait concédé à D. Juan Manuel. Mais en même temps, craignant qu'Alfonse XI ne voulût s'emparer de ses états, D. Juan chercha à se rapatrier avec le roi de Castille. Un accommodement fut négocié entre le roi et le prince de Villena, sur des bases plus solides que les précédens, par doña Juana, mère de D. Juan Nuñez de Lara, et un traité fut conclu en effet à Madrid, qui alors n'était guère qu'un rendez-vous de plaisance des rois castillans. Comme garantie de sa fidélité future, D. Juan Manuel reconnut la suzeraineté du roi sur la ville et le château d'Escalona, sur la ville et le château de Carthagène et sur l'un des châteaux de Peñafiel. S'il manquait au service promis, cette portion des vastes domaines de D. Juan Manuel devait demeurer en toute propriété à Alfonse, qui pourrait, en outre, faire démolir un des châteaux de Peñafiel, celui de Galve et trois autres, non désignés dans le traité, au choix et à la volonté du roi. Le traité conclu, D. Juan Manuel se rendit à Garci-Muñoz, petite ville de la Castille-Vieille. Il existe en Espagne un très grand nombre de noms de lieux qui sont aussi des noms propres d'hommes, comme Don-Benito, Don-Jimeno,, Garcillan, Doña-Mencia ; soit parce qu'ils ont appartenu à des fondateurs ou à des seigneurs de ce nom, soit par toute autre cause originaire. Tel est celui de Garci-Muñoz. Les dénominations géographiques dans lesquelles sont entrés en composition des noms de saints sont aussi très nombreuses, et passent douze cents, sans compter plus de quatre mille cinq cents paroisses de la Galice et des Asturies désignées par le nom d'un saint accompagné d'un surnom profane. D. Juan Manuel poussa la condescendance et la soumission jusqu'à venir baiser la main du roi, qui se trouvait alors à Cuenca. Il ne consentit toutefois à s'y rendre qu'accompagné de doña Juana de Lara, de D. Juan Nuñez, de doña Blanca femme de ce dernier, et de la reine d'Aragon,

veuve d'Alfonse IV; tous se portant caution et garans, chacun pour sa part, de la bonne foi des deux contractans. La veuve d'Alfonse IV, en favorisant D. Juan, avait surtout en vüe, à ce qu'il semble, de s'assurer un protecteur près du fils aîné de son mari, Pierre, devenu roi d'Aragon. La reine sainte Elisabeth, mère du roi de Portugal, mourut le 4 juillet de la même année, et peu après une guerre assez vive éclata entre la Castille et le Portugal. Elle se poursuivit, avec des alternatives peu remarquables, jusque vers la fin de 1337, qu'une trève fut conclue à Mérida entre les deux Alfonses, le Portugais et le Castillan; et enfin, dès le printemps suivant, tout s'apaisa presque dans les divers royaumes chrétiens de la Péninsule à la nouvelle des préparatifs du roi de Marok qui, selon toute apparence, avaient pour objet quelque grande expédition en Espagne.

Quel était cependant la situation du royaume musulman de Grenade? le moment est venu de le dire. Le moment est venu de reporter nos regards sur ce point et sur l'action du chef des Berbers d'Afrique en Andalousie, depuis la mort du roi Ferdinand IV de Castille.

Nous avons laissé en 1312 le bon Mohammed III, surnommé Abou-Abdallah (Boabdil) sous le soupçon de connivence avec les chrétiens contre l'usurpateur de l'émirat de Grenade, Abou'l-Djoïousch-el-Naser. Mohammed mourut peu après (24 janvier 1314), et fut enterré dans le tombeau de ses ancêtres, avec une pompeuse épitaphe [1].

Le règne d'El Naser fut court et malheureux. A la mort de Mohammed tous les partis semblaient devoir disparaître, mais il n'en fut pas ainsi, malgré les belles qualités dont l'usurpateur devenu légitime était doué. El Naser, dit-on, avait une taille bien prise, de beaux yeux et d'élégantes proportions, un esprit remarquable, un bon caractère, de la dou-

[1] Voyez dans Casiri.

ceur et de l'affabilité envers tout le monde; il était sobre, fort studieux, adonné aux sciences et surtout à l'astronomie dans laquelle il avait pour maître le savant Abou-Abdallah ben El-Rakkan, homme très versé dans la mécanique, qui inventa de très ingénieuses pendules et auteur de tables astronomiques estimées. El Naser avait, à l'époque de sa première proclamation, vingt-trois ans, et sa seule présence lui gagnait l'affection de tout le monde; il était en même temps fort libéral, et ennemi de la guerre. Aussi, dès le commencement de son gouvernement, chercha-t-il à faire la paix avec les chrétiens, et envoya-t-il des ambassadeurs la demander au prince Pedro de Castille[1]. Le prince chrétien fut très aise de cela, et lui accorda facilement la paix qu'il désirait. Ses visirs furent Abou-Bekr ben-Atya, Abou-Mohammed ben el-Moul de Cordoue, illustre par sa noblesse, sa valeur et son esprit, et Mohammed-ben-Ali-el Hadji, homme rusé et ambitieux, qui fut, dit-on, la cause de chute de son maître[2].

Les prétentions de préséance surtout de Mohammed ben Ali el-Hadji mécontentèrent ceux qui, jusque-là, avaient joui de la faveur de l'émir. Il les éloignait du palais, et voulait que personne ne pût arriver jusqu'au prince sans son intermédiaire. Ceux qu'il voyait dans les bonnes grâces d'El Naser, il les perdait par des artifices et de faux rapports. Le nombre était si grand de ceux qu'il avait blessés par sa hauteur, qu'ils formèrent une ligue pour le renverser et l'émir avec lui. Ils recoururent pour cela au wali de Malaga, mari d'une sœur d'El

[1] Il s'agit de l'infant don Pierre, frère puîné du roi de Castille Ferdinand IV. Il est nommé dans l'original arabe *cidi Bedro*, et non *melek* ou *sultan Bedro;* ce qui n'empêche pas le chapitre 16 de la IIIme partie de Conde, dans l'édition de Madrid comme dans l'édition de Paris, non revue et non corrigée par M. Eugenio de Ochoa, son nouvel éditeur, de porter pour titre : « Nazar règne et perd bientôt son royaume. Algarades du roi Pedro de Castille. »

[2] Son unique alcatib, dit Conde (el katheb ou secrétaire) fut Aboul-Hassan ben el Djab; son cadi-el-coda, également unique, fut Abou Djafar el Karsi, surnommé El Farkon.

Naser, et père de ce jeune Aboul-Walid, dont les prétentions à l'émirat s'étaient tout d'abord manifestées à l'avénement même de son oncle, à qui, comme nous l'avons vu, il avait refusé de présenter le salut d'obéissance. Aboul-Walid, d'accord avec son père, envoie des agens à Grenade; ils y excitent une portion du peuple à la révolte, et courent en foule demander à l'émir la tête de son favori.

Celui-ci avait tant d'éloquence et avait su si bien persuader le sultan de ses bons services, dit la chronique arabe mise en œuvre par Conde, qu'El Naser lui promit de lui sauver la vie. Il sort là-dessus sans armes du palais, harangue le peuple et lui promet solennellement de donner satisfaction aux griefs publics contre son visir. C'était, selon les idées et les mœurs du temps, promettre sa mort ou tout au moins son exil. Par ce moyen, dit l'auteur musulman employé par Conde, la tempête se calma; mais l'émir ne fit que priver le ministre de son emploi, et le fit plutôt ostensiblement, dit-on, qu'en réalité.

Cette première sédition eut lieu, suivant El-Katheb, le 25 de ramadhan 712 (24 janvier 1313). Ce prétendu changement de ministère ne satisfit pas les mécontens. Toutefois, à l'aide d'habiles concessions, et tout en préparant sa vengeance avec le visir, El Naser se maintint près d'un an encore. Ses projets s'étant à la fin divulgués, les princes de Grenade du parti contraire résolurent d'abattre par la force le tyran hypocrite qui machinait leur perte. Ils s'enfuirent à Malaga, où ils n'eurent pas de peine à persuader à Ismaël de tenter ouvertement la dépossession de son oncle et la conquête de l'émirat par les mêmes moyens qui avaient fait son oncle émir. Ismaël et son père embrassèrent chaleureusement ce dernier parti. Ils assemblèrent aussitôt une armée véritable, et Ismaël reçut d'elle le titre d'émir, et marcha résolument sur Grenade. Il soumit avec peu de difficulté les forteresses qui sont sur la

route, et s'avança, avec une armée formidable, jusque devant Grenade, où il campa le 28 de schawal 713 (14 février 1314). Le même jour, il sortit de Grenade beaucoup de monde qui s'incorpora à son camp, pendant que d'autres séditieux soulevaient la ville en répandant de l'argent parmi le peuple et en prodiguant les promesses aux gens plus considérables. Grenade tout entière se partagea en deux camps : des deux parts on pillait et tuait, les uns pour contenter leur cupidité, les autres pour assouvir leurs ressentimens et leurs vengeances particulières.

On demeura dans ce trouble et dans ce désordre une grande partie de ce jour et toute la nuit. Le matin, ceux qui souffraient le plus ouvrirent les portes de la ville, du côté du faubourg appelé l'Albaycin (la Fauconnerie) [1], et, sans que personne s'y opposât, les troupes d'Aboul-Walid (les auteurs arabes commencent à désigner Ismaël de préférence par ce surnom) entrèrent et occupèrent la forteresse qui est en face de l'Alhambra, et s'emparèrent ensuite de l'Alcaçar. Cela eut lieu le 29 février.

El Naser s'était retiré avec les siens dans l'Alhambra, où l'assiégèrent aussitôt les partisans d'Aboul Walid. Se voyant à l'extrémité, sans savoir à qui avoir recours, il eut l'idée d'envoyer demander des secours à l'infant don Pierre qui était à Cordoue; il lui exposa le grand besoin qu'il avait de sa protection, et le pria de venir le délivrer de son neveu le wali de Malaga, qui le tenait assiégé dans l'Alhambra; qu'il avait encore à Grenade beaucoup de partisans qui le seconderaient, s'il venait, ainsi qu'il l'espérait de son amitié. Le prince de Castille assembla aussitôt son monde; mais il ne fut pas aussi prompt que les circonstances l'exigeaient. Le wali de Malaga

[1] Faubourg de Grenade, ainsi nommé selon d'autres, parce qu'il avait été construit et peuplé par la population de Baeza, lors de la prise de cette ville par les chrétiens.

cependant resserra tellement El Naser dans l'Alhambra, que ses propres troupes le prièrent de se rendre à de bonnes conditions, et de n'attendre de secours que du ciel. El Naser se laissa persuader par leurs raisons et céda l'empire à condition que son neveu lui laisserait la propriété de la ville de Guadix et de son territoire, et accorderait sûreté à tous ceux qui avaient suivi son parti. Le vainqueur y consentit, content d'avoir si facilement atteint le but de ses désirs. L'émir déposé partit pour Guadix la nuit du mardi 3 de djoulkhada 713 (18 février 1314) avec peu de suite, « bien détrompé de la vanité des prospérités humaines, dit son historien, et éprouvant de la part de son neveu le même traitement qu'il avait fait subir lui-même à son oncle Mohammed. »

Cependant, le peuple de Grenade célébrait par de grandes fêtes l'avénement de son nouvel émir, tandis que le prince Pierre de Castille venait avec un corps de cavalerie d'élite au secours de son ami El Naser. Apprenant en chemin la nouvelle que le fils du wali de Malaga s'était emparé de l'Alhambra et avait été proclamé émir à Grenade, l'ennemi de Dieu, dit l'écrivain arabe, ne s'arrêta pas pour si peu; il assiégea la forteresse de Rute, et bien qu'elle fût très forte par elle-même et qu'elle fût bien défendue, il l'attaqua et y entra par la force des armes, en tua et en amena captifs les défenseurs et l'abandonna ensuite vide d'habitans et de tout ce qu'il en put emporter; puis, il s'en retourna triomphant à Cordoue. Quant au bon émir El Naser, comme l'appellent les chroniqueurs musulmans, il demeura paisible, depuis, dans sa retraite de Guadix. Sage et modéré, il ne chercha point à recouvrer ses états, quoiqu'il ne manquât pas de gens qui le lui conseillassent et qui lui promettaient aide et facilité pour y réussir, et c'est ce qui lui valut peut-être dans la suite (en la neuvième année du règne de son successeur), les honneurs que celui-ci fit rendre à ses restes. Il passa ainsi tranquillement sa vie « à cultiver ses jardins et à prier Allah, » jusqu'au mercredi,

6 de djoulkada 722 (15 novembre 1322), qu'il mourut, âgé de trente-six ans [1].

[1] Comme le porte son épitaphe, il naquit en 1287, fut proclamé en 1309, et mourut en 1322, âgé par conséquent de trente-six ans. Son corps fut déposé dans la mosquée de l'Alcaçaba de Guadix, et de là transféré à Grenade le 1er jour de djouledja de la même année (10 décembre 1322). On lui fit un enterrement très honorable auquel assista l'émir son neveu avec une suite très distinguée : l'émir fit sa prière d'elazar sur son cercueil, qui fut placé avec beaucoup de pompe et de solennité dans le cimetière de ses pères, le jeudi sixième jour de ladite lune. On y grava cette épitaphe : « C'est ici le sépulcre du sultan haut, puissant, illustre, de très grande maison, descendant des rois très nobles et de la race la plus distinguée des Ansaris, le plus haut en » lignage, splendeur royale et défense inaccessible des siens ; quatrième des rois de » Beni Naser, défenseurs de la loi et de la direction et zélateurs choisis et diligens dans » la voie de Dieu, roi clément avec les hommes, libéral entre les libéraux, noble dans » sa bonté, généreux, bien intentionné, saint, miséricordieux, Aboul Djoïousch el » Naser, fils du sultan élevé, protecteur, illustre, défenseur, roi juste, magnanime, » humain, bouclier de la loi, de l'islam, destructeur des idolâtres, le favorisé, le » vainqueur, le compatissant, le saint prince des fidèles Abou Abdallah, fils du sultan » noble roi, honneur des hommes, émir des fidèles, roi de ceux qui craignent Dieu » et des bien intentionnés, dépôt fidèle de la tradition (Hafit, celui qui sait les traditions) et des paroles de l'islam, appui de la religion et de la foi, le vainqueur » par Dieu, le victorieux par la grâce de Dieu, le saint, le miséricordieux prince des » musulmans Abou Abdallah ben Naser, que Dieu le sauve et le couvre de sa miséricorde et de sa clémence ! qu'il le place dans la demeure de la sainteté ! qu'il l'inscrive parmi ceux avec lesquels il se complaît ! Il naquit le jour de lundi 24 de la lune » du grand ramadhan, l'an 686. Il fut proclamé le jour de vendredi 2 de schawal de » l'année 708 et mourut la nuit du mercredi 6 de la lune de djoulkada de l'année 722. » Loué soit le roi de vérité, l'héritier évident de la terre et de ce qui est dessus, » celui qui est le meilleur des héritiers ! » Et en vers : — « Ô sépulcre du généreux ! » que sur ta poussière tombent des nuages célestes d'appui, de miséricorde et de paix : » que sur ton estrade s'entende toujours la bénédiction d'un roi noble, généreux entre les plus généreux, délices du genre humain, bonté de cœur par-dessus toutes » les créatures, charité, source perpétuelle de gloire. Sois heureux avec El Naser, le » quatrième des rois de Beni Naser, défenseurs de l'islam. Depuis l'apparition du » flambeau de la religion, depuis l'aube de la loi, leur trône fut le meilleur appui » des créatures : oh seigneur de la bonté et de l'humanité, ta maison fut une mine » de jugement, de prudence, de vertus et de bienfaisance, et tous ceux qui eurent » le bonheur de te connaître et de s'approcher de toi trouvèrent en toi ce qu'ils désiraient : la noblesse et l'excellence du monde, la splendeur de la bonté sur ton » visage comme la lumière du jour qui dissipe les ombres. Jamais la lune ne fut dans » un plus parfait et un plus beau plein : les hauts mérites d'Aboul Djoïousch rendent » d'eux-mêmes un vif parfum, ainsi que le musc précieux se découvre même dans la » bouteille cachetée ; que Dieu le couvre de sa miséricorde ; qu'il daigne par elle le » placer dans un éternel séjour de délices. »

Le commencement du régne d'Ismaël fut marqué par une assez vive guerre entre Grenade et la Castille, et ce fût dans un des épisodes de cette guerre que périrent les deux infans de Castille (D. Juan et D. Pierre). Ayant eu avis qu'un corps de chevaliers chrétiens d'une sorte d'ordre militaire formant comme une Sainte Hermandad, qu'on appelait *fronteros* de Martos, avait été envoyé par le roi de Castille, ainsi disent les historiens[1], pour écarter un grand convoi de provisions qu'il envoyait à Guadix à la prière de l'émir déchu, « avec qui les chrétiens avaient amitié[2]. » Ismaël envoya sa cavalerie pour s'emparer de ce convoi et châtier ceux qui le conduisaient : ils se rencontrèrent avec les chrétiens à Hisn-Aliay, et on en vint aussitôt aux mains ; mais les Musulmans furent obligés de céder le champ devant la multitude de leurs adversaires : il resta parmi les morts quelques-uns des plus braves campéadors et croisés chrétiens, et mille cinq cents cavaliers musulmans. Ce fut là, ajoute l'Arabe, la bataille de Fortuna, bien funeste aux fidèles ; elle eut lieu au commencement de 716 (mars ou avril 1316).

De l'issue de cette bataille provint, suivant le même auteur, l'audace des chrétiens qui, dans la même année, assiégèrent (je donne les noms tels que je les trouve dans Conde) Cambil, Matamenos, Bedjidja, Tiscar, Rute et Alhawar, et cou-

[1] C'est sans doute une préoccupation ou une habitude toute monarchique qui fait ainsi parler du roi de Castille Alfonse XI, en 1316, comme d'un héros prenant des déterminations, envoyant des secours, etc. Il avait cinq ans et quelques mois en cette année.

[2] Entre les divers griefs reprochés au visir El-Hadji figurait aussi celui d'être bien avec les chrétiens. On le traitait de perfide (voyez Casiri, 279), d'ami secret des chrétiens, d'usurpateur de l'autorité souveraine, d'ennemi des Musulmans, etc. Au contraire, « Ismaël était fervent dans la foi, dont il était un ardent et impétueux défenseur, » et l'on raconte qu'en une circonstance où l'on traitait devant lui, trop subtilement peut-être, des fondemens de l'islam, fatigué des disputes théologiques des faquis et des alimés (oulémas), il se leva et dit : — « Je ne connais d'autres principes qu'une ferme et sincère croyance au Dieu Tout-Puissant ; et, ajouta-t-il en tirant et en faisant resplendir son cimeterre, voici mes argumens ! »

rurent et dévastèrent toute cette frontière. Ismaël leva des troupes pour contenir l'impétuosité des chrétiens; mais ceux-ci se retirèrent à son approche. L'émir, afin de profiter de cet appel des troupes, fait, à ce qu'il semble, avec quelque solennité, donna l'ordre de marcher contre Gibraltar, qu'il eût voulu enlever aux chrétiens de peur surtout qu'il ne le fût par le puissant émir des Mérinites d'Afrique, maître de Ceuta; mais ce fut vainement qu'il en entreprit l'attaque: les Fronteros de Séville se portèrent par terre au secours des assiégés auxquels ils envoyèrent également des secours par mer; en sorte que les Musulmans levèrent le siége et ne voulurent pas s'aventurer à une bataille: alors le prince Pedro arriva en cavalcade, courut le pays depuis Jaen jusqu'à la montagne et arriva à trois lieues de Grenade, passa à Hisn-Alhas[1], qu'il attaqua et dont il brûla le faubourg avec beaucoup de provisions qu'il y avait : il se rendit à Pina, dont il prit également le faubourg; et à Montexicar il dévasta et brûla un superbe verger; il arrivait là quand Ismaël marcha contre lui; il n'osa pas l'attendre et se retira, abandonnant une grande partie du butin et des prisonniers. Il s'en retourna par Cambil à Jaen et à Ubeda; mais peu de temps après l'ennemi obstiné revint envahir le pays, mit le siége devant Belmez, village fortifié par la nature, l'attaqua de jour et le prit de force; les habitans se retirèrent dans le château où il les assiégea aussi et les attaqua avec beaucoup de machines et d'engins. Les troupes de frontière allèrent au secours, mais elles ne purent attaquer le grand nombre des ennemis, et, comme ces campéadors se retiraient, ceux du château perdirent tout espoir et se rendirent. Enflé de cette conquête, l'ennemi alla assiéger la forteresse de Tiscar. Elle était bien gardée par son alcayde Mohammed Hamdoun; mais, à la faveur d'une nuit très obscure, les chrétiens gravirent la

[1] Un autre auteur dit : Hisn-Alhoz.

Roche-Noire, hauteur escarpée qui domine le château, tandis que ceux qui le gardaient, se fiant à son escarpement et à sa force naturelle, se livraient au sommeil, et ils furent tous décapités. L'alcayde Hamdoun et les habitans se retirèrent au château en combattant en braves ; mais, par suite de la prise de la Roche-Noire, ils ne purent s'y défendre. Il résista jusqu'à ce que le manque de provisions et la fatigue de ses troupes le forcèrent à se rendre à de bonnes conditions. Tous sortirent saufs avec leurs armes, leurs vêtemens et tout ce qu'ils purent emporter : il en sortit mille cinq cents hommes, ainsi que beaucoup de femmes et d'enfans, qui passèrent à Baza.

Ces pertes n'abattirent pas le courage d'Ismaël et la fortune ne tarda pas à l'en dédommager par la mort célèbre et singulière des deux infans castillans qui étaient devenus la terreur des Musulmans de cette frontière.

De la forteresse de Tiscar, disent les Arabes, le prince de Castille Bedrous et son frère D. Yahya (lisez son oncle D. Juan) [1] s'avancèrent courant et dévastant la plaine, depuis Alcabdat jusqu'à Alcala de Ben Zayde (Alcala-la-Réal); ils assiégèrent la forteresse d'Illora, dont ils brûlèrent le faubourg, marchèrent un autre jour sur Pinos, et le matin de la Saint-Jean parurent à la vue de Grenade. Ismaël appela à lui les scheikhs et les guerriers de la ville, et leur représenta la honte qui résultait pour eux de ces libres algarades des chrétiens jusque sous les murs de la maison de l'islamisme (Dar-el-Islam). Toute la jeunesse de Grenade s'arma et se réunit à la garde de l'émir. Il donna le commandement de ses troupes à un Persan nommé Mahradjan, homme courageux et intrépide, et se mit en marche avec l'élite de ses cavaliers. Le Persan rangea ses escadrons et conduisit les Musulmans à la victoire. Les chrétiens ne purent résister à leur bravoure, et bientôt ils commencèrent à plier et à céder le champ ;

[1] D. Juan était fils d'Alfonse-le-Sage, et Pierre fils de Sancho-le-Brave.

on enfonça et rompit l'ordre de bataille des chrétiens; on les poursuivit et on les cerna de tous côtés, et les deux vaillans princes de Castille y périrent en combattant. Tous deux tombèrent au plus rude et au plus ardent de la mêlée. Les Musulmans continuèrent jusqu'à la nuit la poursuite de l'ennemi, dont l'obscurité favorisa la fuite. Les vainqueurs trouvèrent le lendemain le champ couvert de cadavres, et le pillage du quartier des chrétiens les dédommagea des fatigues de la victoire. Telle était la chaleur du jour, que le premier soin d'Ismaël fut de faire enterrer les corps des vainqueurs et des vaincus tués dans la journée et gisans pêle-mêle sur la terre, de peur qu'ils n'infectassent instantanément l'air de miasmes putrides. Les Musulmans qui avaient succombé en cette journée furent ensevelis avec leurs vêtemens et leurs armes. « C'est, dit l'écrivain arabe, le plus honorable linceul que le vrai croyant puisse emporter de ce monde [1]. »

Les auteurs espagnols appellent cette bataille la *journée des Infans*, et disent que D. Juan et D. Pierre ayant eu l'imprudence de se séparer, et le dernier voulant se porter au secours de son oncle D. Juan, aucun de ses hommes ne voulut le suivre. La chaleur était excessive. Soit qu'ils en fussent accablés, soit qu'ils fussent effrayés du nombre des ennemis, le jeune infant eut beau faire : personne ne bougea. Tous paraissaient plutôt disposés à la fuite qu'à l'attaque. Quelques-uns même commencèrent à fuir. Pierre s'agitait, leur fermait le chemin, les tournait de force la face vers l'ennemi ; mais aucun n'avançait. Les voyant à ce point sans courage, sa raison s'égara : il se frappa lui-même de son couteau de guerre comme pour leur montrer que ce n'était rien ; il s'en

[1] C'est presque le verset du Koran : « Inhumez les martyrs comme ils sont morts, avec leurs armes et leurs vêtemens ; ne les lavez pas, car leurs blessures, au jour du jugement, auront l'odeur du musc. » — C'est par erreur que Conde dit que cette défaite eut lieu à la fin de l'année 718 (février 1319); elle eut lieu le surlendemain de la Saint-Jean (26 juin 1319).

perça le corps, perdit la parole, et tomba de son cheval, mort à terre, comme dit la chronique (*se tulló el cuerpo*, *perdió el habla*, *y cayó del caballo muerto en tierra*). L'infant D. Juan l'attendait à quelque distance ; et comme si tout devait être extraordinaire dans cette journée, en apprenant la mort de son neveu, il fut à son tour frappé d'égarement ; il perdit la parole et le sentiment et demeura ainsi évanoui depuis midi jusqu'au soir dans un état qui n'était ni la mort ni la vie (*que nin moria nin vivia*). Il acheva de mourir enfin dans la nuit, et on abandonna son corps comme on avait fait celui de son neveu. Ainsi moururent les deux infans, en rase campagne et sans blessures de personne (*sin herida de nadie*). Ismaël envoya à Cordoue, dans du camphre, le corps de l'infant D. Juan, qui fut retrouvé et reconnu le lendemain par les chrétiens prisonniers, et il fut de là transporté dans le magnifique monastère voisin de Burgos, appelé *Nuestra Señora de las Huelgas*, dont nous avons parlé souvent déjà, et qui avait été fondé, ainsi que l'hôpital qui y est annexé, par Alfonse VIII, roi de Castille. Ce fut, depuis ce roi, comme le Westminster ou le Saint-Denis de l'Espagne avant l'Escurial, et c'était un honneur pour les princes castillans d'y être inhumés. C'était un riche et puissant couvent de femmes, dont l'abbesse jouissait des plus hauts priviléges, et s'intitulait : « Par la grâce de Dieu et du Saint-Siége apostolique, abbesse du monastère royal de las Huelgas, de l'ordre de saint Bernard, près de la ville de Burgos ; supérieure, matrone, prélat et administratrice générale, tant au spirituel qu'au temporel, du monastère de las Huelgas, ainsi que de toutes les églises, couvens, hermitages et paroisses dépendant de cette juridiction, par la vertu des bulles apostoliques ; avec les pouvoirs *omni modo privativa quasi episcopalis nullius diœcesis*, la licence et l'autorité royale, et la notoriété publique, etc., etc. » Cette abbesse avait aussi le droit de publier des *demissoria*, d'accorder des permissions de prêcher, de

lancer des censures de sa cour ecclésiastique. Elle jouissait encore de plusieurs autres prérogatives et immunités étrangères aux communautés religieuses de filles. Son pouvoir comprenait sous sa juridiction treize villes et un très grand nombre de villages, dont les curés et les magistrats étaient à sa nomination. Burgos était d'ailleurs la véritable cité gothique de la Péninsule [1]. Certaines familles espagnoles ont mis longtemps tout leur orgueil à descendre directement des Goths, et elles y trouvaient un motif de consolation dans les afflictions de l'adversité.

Y quan proprio nos es tambien á todos
Aunque vivamos miserablemente,
Piensas que descendemos de los Godos [2].

(El Conde de Rebolledo.)

Aussitôt après la victoire, Ismaël courût le pays et recouvra toutes les forteresses que lui avaient prises les infans. Les Castillans lui demandèrent une trève, et il en fut signé une de trois ans entre les deux peuples; mais l'émir laissa d'un autre côté, à ses guerriers, le champ ouvert pour la gloire. En paix avec la Castille, il se tourna contre l'Aragon, qui, à la faveur de la minorité du roi de Castille, et soutenu des

[1] Sur l'origine du nom de Burgos il est bon de rappeler ici les paroles d'Isidore de Séville : — Burgarii, dit-il, (Originum lib. IX, c. 4, de Civibus) à Burgis dicti, quia crebra per limites, habitacula constituta *burgos* vulgò vocant. Unde et Burgondionum gentis nomen inhæsit : quos quondam subacta Germania, Romani per castra disposuerunt, atque ita ex locis nomen sumpserunt (Ibid., l. c.).

[2] Le nom de *Godos* est devenu quelque part cependant un titre de réprobation, c'est parmi les citoyens des jeunes républiques de l'Amérique méridionale. Ils appellent les Espagnols, leurs anciens oppresseurs, *los Godos;* mais il a fallu pour cela cette prodigieuse révolution qui a fait dire à M. de Châteaubriand : « .... Quand on a vu la plus vieille monarchie du monde renversée, l'Europe tour à tour conquise et conquérante..... Qu'y a-t-il après de pareils événemens?..... Ce qu'il y a ! portez vos regards au-delà des mers : l'Amérique entière sort républicaine de cette révolution et remplace un spectacle étonnant par un spectacle plus étonnant encore. » (Châteaubriand, Introd. aux Œuvres complètes.)

forces de D. Juan Manuel, avait pris pied d'une façon menaçante sur les frontières de Murcie. Ismaël passa le Guadiana à quelques lieues de sa source, et prit d'assaut la forteresse d'Huescar, Ores et Galera, villes de la lieutenance de Cazorla.

Le temps de la trève, qui était, comme nous l'avons dit, de trois ans, étant écoulé, Ismaël, qui savait les Castillans en mésintelligence entre eux, assembla ses troupes et prépara une incursion qu'il se promit heureuse. Il alla donc, en redjeb 724 (du 23 juin au 22 juillet 1324), assiéger la ville de Baza, que les chrétiens avaient prise; il établit et fortifia son camp; « il attaqua la cité de jour et de nuit avec des machines et des engins qui lançaient des globes de feu accompagnés de grands tonnerres entièrement semblables à la foudre des orages, et qui faisaient de grands dégats aux murailles et aux tours de la cité [1]. »

Il la pressa et la serra tellement qu'elle se rendit par capitulation, le 24 de redjeb (16 juillet 1324). L'année suivante, 725, il alla avec une puissante armée, bien pourvue de machines et d'engins, assiéger la ville de Martos : il l'attaqua depuis le 10 de redjeb (21 juin 1325) avec un feu continuel de machines à tonnerres, et s'empara d'assaut de la forteresse. Les Musulmans victorieux entrèrent dans la place et y laissèrent à peine un homme en vie. Les rues étaient ruisselantes de sang, et tout était rempli de cadavres. Ce soir-

[1] C'est la première mention que les Arabes fassent de ces globes de feu « accompagnés de grands tonnerres entièrement semblables à la foudre des orages (*rououd*, pluriel de *rada*, tonnerre). » On ne peut mieux désigner les effets de la poudre à canon; et, de plus en plus, cette mention se renouvelle dans l'histoire des faits subséquens. Ce qui est hors de doute, comme l'ont prouvé MM. Reinaud et Favé, c'est que les Arabes connaissaient et employaient dans le treizième siècle un grand nombre de compositions salpétrées; mais il n'est guère possible de méconnaître ici, aux effets décrits, la poudre à canon elle-même. L'usage toutefois devait en être réservé exclusivement au siége et à la défense des places. La chronique castillane d'Alfonse n'en parle qu'à l'occasion du siége d'Algésiras, en 1342, comme nous le verrons tout à l'heure; mais elle en parle en termes tels que le doute ne saurait être permis

là, ils firent leur prière du soir (azala d'almaghreb ou du coucher du soleil) sur les restes sanglans de la victoire, et, le lendemain, la prière d'el sohbi ou de l'aube, sur le même tapis de pourpre.

Ismaël revint à Grenade, où il entra en triomphe, le 24 de redjeb (5 juillet 1325), amenant avec lui, de Martos, de riches dépouilles, de belles captives et des enfans. Dans cette rencontre périt Ebn Othman (appelé Aben-Ozmin par Conde), jeune homme de la famille dont étaient les souverains de Marok et de Fez.

Parmi les femmes captives était une belle personne qui charmait tous ceux qui la voyaient. Mohammed ben Ismaël, fils du wali d'Algesiras et cousin-germain de l'émir, l'avait arrachée d'entre les mains sanglantes des soldats, et il avait eu beaucoup de peine à la délivrer. Dès que l'émir Ismaël l'eut vue, n'ayant pas le pouvoir de faire quelque chose de plus digne d'un roi, dit assez bizarrement le chroniqueur musulman, il la prit pour lui et ordonna despotiquement de la conduire à son harem. Mohammed fut très blessé de cette tyrannie, et il s'en plaignit hautement. L'émir, qui ne souffrait point de reproches, lui ordonna de se taire et de sortir de sa présence, et, s'il ne voulait pas demeurer à Grenade, d'en sortir et d'aller se joindre au parti des rebelles et des ennemis de son seigneur. C'est l'éternelle histoire de la belle Chryséis. « Le jour de l'entrée d'Ismaël, dit Conde, fut un jour de grande fête. Toute la ville le reçut avec des acclamations de triomphe; les rues sur son passage étaient couvertes et tapissées de riches étoffes de soie et d'or, et l'on brûlait dans toutes des arômes qui parfumaient l'air avec suavité. Tout le monde était au comble de l'allégresse; le seul wali Mohammed était triste, dépité, mugissant comme un taureau, et dans son profond chagrin, il résolut au fond de son cœur d'en tirer une vengeance complète. Il confia ses peines à ses amis, qui étaient nombreux et très notables, et tous cherchaient à

le consoler le mieux qu'ils pouvaient. Il découvrit aux plus intimes son dessein et sa ferme résolution de se venger, et ils lui jurèrent de l'aider dans tout ce qu'il entreprendrait. Le cœur inquiet de Mohammed, agité de l'offense faite à son honneur, d'une rage jalouse et d'une furieuse et juste indignation, n'avait pas de repos; son esprit était ainsi combattu et tel qu'une mer orageuse. Il ne voulut pas retarder sa vengeance projetée afin de ne pas donner à son rival le temps de jouir de sa proie. Trois jours après l'entrée du roi, celui-ci étant dans l'alcaçar de la Alhambra, Mohammed se présenta aux portes du palais avec son frère et quelques amis, les plus vaillans, tous avec des poignards cachés dans les manches de leurs robes (aljubas) et armés de cottes de mailles sous leurs justaucorps. Ils dirent aux eunuques et à la garde qu'ils voulaient parler à l'émir à sa sortie, et qu'ils attendaient là pour cela. L'émir ne tarda pas à sortir, accompagné de son visir; aussitôt Mohammed et son frère s'avancèrent comme pour le saluer au seuil de la porte, et, prenant son moment, Mohammed le frappa de trois profonds coups de poignard à la tête et à la poitrine. Ismaël tomba en s'écriant : « Traîtres! » Le visir tira son épée pour défendre son maître et se défendre lui-même; mais il fut aussitôt tué par les autres conjurés. Tout cela fut perpétré avec tant de promptitude, que lorsque les eunuques et les gardes arrivèrent, les meurtriers étaient déjà hors du palais et la plupart en sûreté. »

Ismaël fut porté dans la chambre de la sultane mère; les médecins soignèrent ses blessures, mais elles étaient mortelles. Le second visir ayant appris quels étaient les meurtriers fit beaucoup de diligence pour les arrêter; mais la plupart étaient déjà hors de la ville : ceux qui, plus hardis, étaient restés, furent décapités, et il les fit pendre à des crochets aux murailles. Quand il retourna au palais, il trouva toute la garde ameutée, et le général Othman, partisan secret des conjurés. Celui-ci demanda comment était l'émir, et tout

le monde qui était aux portes demandait la même chose: le visir répondit à tous que l'émir était vivant, que ses blessures étaient légères, et qu'on le verrait bientôt guéri; avec cela il les rassura. Il entra ensuite dans la chambre d'Ismaël, et le trouva expirant; il sortit de nouveau et dit à la garde ainsi qu'au général Othman que l'émir allait fort bien. Il alla par la ville, parla à ses amis, et leur dit de se rendre au palais pour soutenir et défendre ce qui convenait au bien commun et particulier d'eux tous. Il retourna avec eux au palais et les laissa dans la cour avec les gardes : il entra et trouva l'émir expiré. Alors il envoya dire à Othman et aux autres cavaliers, alcaydes et scheikhs, de venir dans la salle, où l'émir voulait leur parler. Othman craignit qu'Ismaël ne sût quelque chose de ses intelligences secrètes avec les conjurés, et il regrettait d'autant plus de n'avoir qu'un petit nombre de ses amis; cependant, dissimulant ses craintes, il entra dans la salle avec les autre cavaliers : là, lorsque tous furent rassemblés, parut le visir, avec le fils ainé d'Ismaël qu'il leur présenta. C'était Mohammed, jeune garçon encore enfant (il n'avait pas douze ans). Le visir leur dit alors que l'émir voulait qu'ils reconnussent et proclamassent pour son successeur le prince Mohammed là présent, que l'émir se sentait mal, et ne leur parlait pas à cause de ses blessures. Tous jurèrent obéissance à l'enfant, et à la fin de la cérémonie il leur annonça la mort de l'émir. Othman, qui craignait de plus grands malheurs, se réjouit beaucoup de la reconnaissance proposée et ne fut point affligé de la mort du roi, dit notre auteur. Il fut le premier à dire aux gardes : « Que Dieu exalte le roi notre seigneur (almelek-mouleyna) Mohammed ben Ismaël! » Tous répétèrent la même acclamation, se répandirent dans les rues, et le proclamèrent avec joie. C'est ainsi que le seigneur varie les heures, ajoute l'auteur musulman. Au commencement du jour tout était effroi et craintes, à midi et dans la soirée des cris d'allégresse et de fête éclataient partout. Ainsi finit le

grand roi Ismael-ben-Féradj-ben-Naser, surnommé Aboul-Walid et Abou-Saïd : le lendemain mardi, au matin, il fut enterré avec beaucoup de pompe dans le cimetière de sa famille, et sur son tombeau fut mise cette épitaphe :

« C'est ici le sépulcre du roi martyr (schayd), conquérant » des frontières, défenseur de la religion, l'illustre, le choisi, » le réparateur de la famille des Naseris, le sultan juste, le » protecteur, le résolu, le héros de la guerre et des batailles, » le noble, le généreux, le plus fortuné des rois de sa dynastie, » le mieux partagé en piété et en zèle pour l'honneur de Dieu; » épée de la guerre sainte, muraille des peuples, forteresse » des généraux, appui des nobles; le soulagement des pauvres, » le compâtissant pour ceux qui craignaient Dieu, le dompteur » des superbes, diligent dans la voie de Dieu, le prince des » Musulmans Aboul-Walid-Ismaël, fils du protecteur élevé, du » vainqueur choisi, noble vengeur, agrandisseur de la famille » Nasride, colonne de la dynastie Algalibia (des vainqueurs, » par allusion à la devise de Mohammed Ier, surnommé El » Ghaleb), le pieux, le compatissant, Abou-Saïd-Faradj, fils » du noble et illustre défenseur des défenseurs de l'Islam, » ornement des princes Algalibis, honneur, élevation de sa » race, le saint, le pieux Abou-Walid-Ismaël-ben-Naser : que » son esprit soit sanctifié en béatitude et soit rafraîchi par la » rosée de la miséricorde! qu'il lui soit accordé une ample » récompense pour prix de ses combats méritoires et pour » son martyre! Dieu le fit conquérant des peuples, vainqueur » des superbes rois ses ennemis, et il thésaurisa tous ces » mérites jusqu'au jour fixé que Dieu lui destina, afin que, le » terme étant venu, il scellât son règne par de bonnes œuvres: » qu'Allah le reçoive et le place dans un lieu de récompense et » d'honneur, lieu qu'il lui tenait préparé à cause de son saint » zèle! Il périt (que Dieu le pardonne!) par trahison, mais » avec gloire et dans la ferme et pure confession des rois ses » aïeux, et il fut élevé dans les demeures de l'éternelle félicité.

» Il naquit, que Dieu soit satisfait de lui! dans une heure » bienheureuse aux premiers rayons de l'aube du jour de » djouma 17 de la lune de schawal de l'année 677 : il fut » proclamé le jour de jeudi 27 de schawal de l'année 713, » et fut tué le jour de lundi 26 de l'insigne lune de redjeb » de l'année 725. Loué soit le roi véritable qui, tandis que » toutes les créatures finissent et se succèdent, seul demeure » immuable et éternel [1]! »

Ismaël laissa quatre fils : Mohammed, l'aîné, qui lui succéda, avait douze ans ; Faradj, le second, qui mourut en prison à Almérie, ainsi que nous le verrons ; Abul-Hedjadj, qui lui succéda au royaume, et le plus jeune, Ismaël, qui fut exilé en Afrique. Les wazirs d'Ismaël avaient été le général Abou-Abdallah-Mohammed, fils de Aboul-Fasch-Naser-ben-Ibrahim-el-Febri, d'une des plus nobles maisons de l'Andalousie, et son compagnon Aboul-Hassan-Ali-ben-Masoud-el-Moharaby, également noble et riche habitant de Grenade, mais fort ambitieux et qui chercha à perdre son collègue pour avoir seul le commandement ainsi que les grâces et la faveur du roi, ce qu'il vint à bout d'obtenir. Son cadi fut le frère du wazir le scheikh et alfaki Abou-Bekr-Yahya-ben-Masoud-ben-Ali, qui conserva la judicature pendant toute la vie du roi. Ses khatebs ou secrétaires furent Abou-Djafar ben-Sefwan de Malaga, qui l'avait servi auparavant comme kadi, tant à Malaga que dans ses campagnes et à Grenade ; le roi prit ensuite pour secrétaire le docte alfaki Aboul-Hassan-ben-Aldjam, Grenadin de la principale noblesse de la ville. Il avait pour capitaine de sa garde d'Algarbis, garde qu'introduisit ce roi, Othman-Abou-Saïd, fils d'Abilali-Edris-ben-Abdelhac, général d'une grande valeur et de beaucoup de prudence, issu du sang royal de ceux de Fez.

« Ce vertueux roi, dit en finissant son biographe, dans le

[1] Casiri, t. II, p. 290, c. 2.

temps que ses guerres le lui permirent, éleva à Grenade de belles mosquées, construisit des fontaines, planta des jardins, améliora la police de la cité; distribua les corporations, distingua les classes; et dans les momens qu'il dérobait à ces sérieuses occupations, il se distrayait à la chasse des oiseaux, à des exercices de chevalerie et à d'autres jeux d'adresse. »

Mohammed, fils d'Ismaël, surnommé Abou-Abdallah, proclamé roi le jour même de la funeste mort de son père, étant si enfant et si peu âgé (il n'avait pas plus de douze ans), son wazir Aboul-Hassan-ben-Masoud, et le général de la cavalerie d'Algarbies, Othman, gouvernaient pour lui. Peu de temps après mourut le wazir Masoud, qui avait également servi son père, et à son emploi succéda, le troisième jour de ramadhan de l'année 725, Mohammed-el-Mahrouk de Grenade, homme politique et fort ambitieux. Les circonstances étaient très favorables pour satisfaire sa passion et sa vanité. Aussi, pendant le temps que Mohammed se gouverna par ses conseils, ce wazir parvint-il à opprimer ses égaux, à abattre la principale noblesse, à obscurcir le mérite qui se distinguait, et à écarter du trône jusqu'aux frères mêmes du roi. Il vint à bout d'exiler le prince Faradj à Almérie, où on le mit dans une prison dans laquelle il finit par mourir : le plus jeune frère Ismaël, sous de vains prétextes, il l'envoya en Afrique, où il demeura expatrié durant la vie de Mohammed son frère. En un mot ce wazir El-Mahrouk remplit la cour et le royaume de discorde et de mécontentement. Le général Othman fut aussi du nombre des mécontens et il quitta Grenade avec le dessein de passer en Afrique et de quitter le service du roi, qui se laissait exclusivement guider par les conseils de El Mahrouk et ne faisait aucun cas de ses représentations et de ses plaintes. Mohammed avait d'excellentes qualités; il était fort beau de corps, et d'un esprit délié, d'un commerce agréable, mais grave, même en ses jeunes ans, éloquent, magnifique et extrêmement libéral, robuste, d'une grande dextérité

en fait de chevalerie et en toute sorte d'exercices d'adresse et d'armes; il était grand amateur des joûtes, des parades et de tournois, et il n'avait point d'égal dans tous les jeux à cheval. Il aimait aussi la chasse, et il était fort curieux des généalogies et des races de chevaux généreux : il n'y avait pas pour lui de présent plus précieux que celui d'un cheval, et il en entretenait un grand nombre pour récompenser ceux qui se distinguaient dans les exercices équestres ainsi qu'à la guerre; il était également appréciateur des savans et des beaux esprits; il aimait les vers, et se plaisait à lire d'élégantes poésies et des histoires chevaleresques et amoureuses. En l'année 726, son général Othman fit une invasion dans les terres des chrétiens, ravagea le pays, et leur prit la forteresse de Ruta, qu'il assiégea et réduisit en un jour.

Aussitôt que le roi eut l'âge de se gouverner lui-même et assez de discernement pour connaître l'ambition de son wazir El Mahrouk, il le destitua de son emploi et le fit placer dans une prison sûre. D'autres disent qu'il l'envoya en pélerinage à la Mekke. Par cette mesure résolue de lui-même, car personne n'osait rien dire au roi contre le puissant wazir, il inspira une grande crainte à ses courtisans, et non moins d'espérances de sa valeur et de son intrépidité, que de son amour pour la justice. Il nomma à la place d'El Mahrouk Mohammed ben Yahya el Kidjati, homme estimé de tout le monde. Au commencement de l'année 727, il eut le déplaisir d'apprendre que son général Othman, qui était parti de Grenade avec son fils Ibrahim, avait soulevé les villes du pays d'Andaraz, où l'on proclamait son oncle Mohammed ben Feradj ben Ismael qui était à Telemsen d'Afrique, et l'on disait que ce prince passait déja en Espagne avec beaucoup de monde qui le suivait. Sans perdre de temps, le roi partit pour châtier les rebelles; il combattit contre eux avec des succès variés parce que l'âpreté du pays les favorisait, et que les talens du général Othman les soutenaient;

mais ils allaient toujours fuyant les troupes de l'émir. Ibrahim, le fils d'Othman, alla, par ordre de son père, à Séville exciter les chrétiens contre sa patrie. « Étrange fureur! dit l'auteur musulman, comme si les ennemis avaient besoin de tels conseils, eux, toujours occupés à nous nuire et méditant notre ruine. Le diable leur présenta cette belle occasion et ils en profitèrent. Leurs troupes de frontière envahirent et coururent la contrée de Vera, et cette cité se rendit, ainsi que Olbera, Pruna et Ayamonte. Aux environs de Cordoue, sur les bords du Wadalorza, Mohammed combattit contre les chrétiens commandés par D. Manuel (lisez D. Juan Manuel), seigneur de Alhojra, au pays de Murcie. La bataille fut très sanglante, et les musulmans y perdirent la fleur de leur cavalerie. Mohammed se retira à Grenade, et considérant que le wazir El Mahrouk avait été la cause de cette fatale guerre civile, le jour même qu'il entra à Grenade il le fit décapiter dans sa prison, le 2e jour de moharram de l'année 729 [1].

Sur les bruits qui couraient que des troupes venaient d'Afrique au secours des rebelles, il envoya son wazir El Kidjati à Algésiras, afin de prier son oncle le wali de cette cité de défendre le détroit, et de ne point laisser passer de troupes d'Afrique où il savait bien qu'on lui cherchait des ennemis. Peu de jours après l'arrivée du wazir à Algésiras, ils se virent assaillis de troupes africaines; les Andalous combattirent avec beaucoup de valeur, mais ils cédèrent au nombre, et les Africains s'emparèrent de cette cité, puis de Marbalia et de Ronda, et le brave wazir El Kidjati périt en combattant dans les champs d'Algésiras le 17 de redjeb 729 (16 mai 1329).

La nouvelle de ces échecs intimida les Grenadins : l'émir se prépara à se mettre en campagne, et nomma pour son premier wisir et hadjeb de sa maison, le général Aboul Naïm Redwàn, qui avait été élevé dans la maison de son père. Ce

[1] Conde, c. 17.

général était grand politique et bon soldat et jouissait de beaucoup de popularité et d'estime. Mohammed partit de Grenade avec une brillante troupe d'infanterie et de cavalerie, envahit les terres des chrétiens et prit par la force des armes la ville de Cabra et la forteresse de Priego. Comme, dans cette circonstance, ses cavaliers le félicitaient et qu'il y avait parmi eux beaucoup de docteurs et d'hommes de lettres qui louaient à l'envi ses dispositions et ses talens militaires, il leur dit: « Pourquoi tant d'applaudissemens! il semble que vous ayez trouvé le roi du savoir, comme cela se pratiquait là-bas, aux académies de Cordoue et de Séville. Nous n'avons rien de pareil, à Grenade, et les chrétiens sont maîtres là. »

Avec des troupes peu nombreuses, et choisies, il fit une invasion sur les terres des chrétiens et se proposa la conquête de la cité de Baena. Ses généraux étaient surpris de cette résolution; beaucoup de nobles cavaliers la regardaient comme une entreprise téméraire et sous divers prétextes s'excusaient de l'accompagner; mais le roi jura de faire cette conquête; il marcha avec ses troupes contre cette cité et l'assiégea; les chrétiens, voyant ce peu de monde, qui ressemblait à une légère cavalcade plutôt qu'à un appareil de conquête et de siége, sortirent pleins de confiance contre son camp et lui livrèrent bataille; mais l'émir, avec ses braves cavaliers, les repoussa et les renferma à coups de lance dans la cité, les poursuivant jusqu'aux portes mêmes. Il marchait à l'avant-garde et il jeta sa lance, garnie d'or et de pierres précieuses, contre un chrétien qui, traversé par elle, continua de fuir sur son cheval, comme si de rien n'était; beaucoup de musulmans le poursuivaient pour la lui ôter; mais le roi dit à ses soldats : « Laissez ce malheureux; s'il ne meurt promptement, qu'il ait de quoi soigner ses blessures; » et il les arrêta et les ramena au camp. Peu de temps après, la cité se rendit, et il continua de courir le pays; il abattit les murs de Casares, et l'aurait prise s'il n'eût pas

retardé l'assaut jusqu'au lendemain que, prévenu par ses éclaireurs, il ordonna de lever le siége, et marcha à la rencontre des chrétiens qui venaient au secours de la cité. Il leur livra une sanglante bataille où il enfonça et défit leur cavalerie, la mit en fuite, et la poursuivit l'espace de quelques lieues. Il s'empara également de Ronda, de Marbalya et d'Algésiras qui, peu auparavant, avaient été prises par les Africains aidés d'Othman et d'autres vassaux rebelles. Othman El Rada l'avait occupée au moyen d'intelligences, le treizième jour de djoulhedjah de l'année 729 (8 octobre 1329); mais en cette occasion le vaillant Mohammed recouvra tout ce que la discorde civile lui avait fait perdre, et tout ce qui s'était révolté pendant sa minorité.—Nous rapportons ici telle quelle cette notice un peu confuse de Conde, sur le règne de Mohammed IV (Abou-Abdallah Mohammed ben Ismael), sixième roi de Grenade.

Mohammed, poursuit-il, marcha contre les chrétiens avec sa cavalerie; il campa à Turon près de Teba, et il envoya ses éclaireurs à Wadilteba pour empêcher que les chrétiens donnassent de l'eau à leurs chevaux. Alors se rendirent le rocher et la forteresse de Pruna, et l'alcayde qui la livra s'en vint avec ses troupes au camp de Mohammed. L'émir commanda à ses généraux d'aller au fleuve avec trois mille chevaux, et d'attaquer le camp des chrétiens; avec trois mille autres il alla se placer dans une embuscade à une lieue de ceux-ci. Ces trois mille cavaliers entrèrent vigoureusement dans le camp des chrétiens, les mirent en grand désordre, et leur firent un grand carnage. Bientôt, suivant l'ordre qu'ils en avaient reçu, ils commencèrent leur retraite afin de les attirer dans l'embuscade du vallon; mais les chrétiens furent prévenus et n'allèrent pas à leur poursuite plus d'une demi-lieue, jusqu'à ce qu'ils eussent reçu les renforts que le roi Alfonse leur envoya; ils marchèrent en bon ordre de bataille et entrèrent dans le camp des musulmans. Il y eut entre les deux armées

une sanglante bataille, où il périt beaucoup de monde des deux côtés. Les chrétiens enlevèrent quelques tentes et firent prisonniers quelques musulmans qui n'étaient pas sur leurs gardes dans le camp; là-dessus ils s'en retournèrent au siége, et ceux de Teba se rendirent par capitulation à condition qu'il leur serait permis d'en sortir saufs avec armes et bagages. Les chrétiens occupèrent également Priego, Cañete, la tour de las Cuevas et celle d'Ortejicar [1].

Dans le Maghreb, au rapport d'Ebn Abd el Halim, les Merynites s'étaient élevés à un haut degré de puissance, et semblaient devoir renouveler les merveilles des Almoravides et des Almohades. C'était une dynastie berbère, de la tribu de Zenetah. Nous connaissons ses fondateurs, mais c'est ici le lieu de parler de ses derniers rois. Le premier qui marqua au commencement du quatorzième siècle fut le sultan Abou-Rabieh Souleïman ben Abdallah ben Abou-Yakoub Yousouf ben Abou-Yousouf Yakoub ben Abd-el Hakk [2]. Il avait commencé

[1] Conde, IIIe partie, c. 20. — Le récit de cet auteur est ici extrêmement confus, et aucune date ne l'éclaire ; aussi ne le suivrons-nous pas plus loin.

[2] La philosophie des noms a son importance en histoire, et supprimer les références traditionnelles et les généalogies, dans l'histoire arabe particulièrement, c'est tout simplement supprimer la physionomie de cette histoire. Tout au plus pourrait-on se résoudre à écrire les noms qu'on lit plus haut en en traduisant la signification comme il suit, si on l'aime mieux : le sultan Père-de-Rabieh Souleïman, fils d'Abdallah, fils de Père-d'Yakoub Yousouf, fils de Père-d'Yousouf Yakoub (on voit que c'est *vice versa*), fils d'Abd el Hakk, au lieu de dire purement en arabe Abou-Rabieh Souleïman ben Abdallah ben Abou-Yakoub Youssouf ben Abou-Youssouf Yakoub ben Abd el Hakk, ce qui est absolument la même chose. — A chaque pas, pour la plus grande clarté d'un récit, on sent l'utilité du précepte de Polybe : *Ne rien omettre*. Nous sommes tous un peu, nous autres historiens, comme le second kalender des *Mille et une Nuits :* « Madame, pour obéir à votre commandement et vous apprendre par quelle étrange aventure je suis devenu borgne de l'œil droit, il faut que je vous conte toute l'histoire de ma vie. » Je dirai, quant à moi, sans façon à mes lecteurs ce que Walter-Scott disait plaisamment aux siens dans l'épigraphe de son Peveril du Pic : « Si mes lecteurs venaient jamais à remarquer que je suis par momens ennuyeux, ils peuvent être persuadés que ce n'est pas sans quelque raison cachée. » Vouloir que je supprime ou abrège les noms arabes d'une histoire arabe, c'est comme si l'on demandait à nos officiers de l'armée d'Afrique de ne pas appeler

à régner après la mort de son frère le sultan Abou Thabet Amer, qui mourut aux environs de Tanger en safar 708 (1308). Son règne fut célèbre, et Ceuta devint sous lui redoutable à l'Espagne. Il mourut à Tezi en redjeb 710. Abou Saïd Othman ben Abou-Yousouf Yakoub ben Abd-el-Hakk eut l'empire après l'oncle de son père, et jouit d'un long règne. C'est à celui-ci qu'avait succédé Aboul-Hassan Ali.

Au commencement de l'année 1333, Abd-el-Melek, fils aîné (très jeune et contrefait[1]) d'Aboul-Hassan Ali fils d'Othman, passa en Espagne à la tête de sept mille chevaux; il descendit à Algésiras, lieu qui, de tout temps, avec Gibraltar, avait servi de débarcadère aux armées musulmanes. On aperçut de Tarifa le passage des musulmans africains, et on en informa promptement le roi de Castille, qui ordonna à Alfonse Godefroi Tenorio, son amiral, d'armer une flotte à Séville, et d'aller garder le détroit, pour empêcher que les musulmans d'Espagne pussent recevoir d'Afrique un plus grand secours de vivres et de troupes. Mais la marine castillane était dans l'état le plus déplorable, et il fallut quelque temps à Tenorio pour équiper une flotte composée de douze mauvais vaisseaux; quand il arriva au détroit, les Africains n'avaient plus rien à faire passer en Espagne. Sa présence n'y fut utile que pour donner quelque espoir d'être secourus aux assiégés; car déjà les musulmans d'Algésiras et d'Afrique s'étaient réunis et avaient formé le siége de Gibraltar. La chronique d'Alfonse, écrite par un courtisan de son fils bâtard pour glorifier ses actes quand même, accuse formellement ici le gouverneur de la place, Vasco Perez de Meyra, d'avoir employé à s'acheter des terres en Andalousie les fonds que lui avait

par leurs noms les Arabes et les Berbers auxquels ils ont journellement affaire; on se repend toujours d'avoir laissé dans l'ombre telle ou telle partie de la vérité d'une nomenclature, sous prétexte de noms barbares. Strabon a quelquefois sacrifié à cet euphémisme, et on le lui a justement reproché.

[1] El-Ahdab (le Bossu).

envoyés le roi pour pourvoir à l'approvisionnement et à la défense de la place; mais elle ne met pas à cette accusation une grande insistance, et on dirait qu'elle l'invente pour le besoin de la cause, savoir pour justifier le roi de n'être pas arrivé assez tôt au secours de Vasco Perez de Meyra. Alfonse avait chargé, il est vrai, les grands-maîtres des ordres militaires et les riches-hommes de secourir Gibraltar avec leur monde; il promit d'y marcher en personne avec le plus de forces qu'il pourrait mettre sur pied; mais il demeura si longtemps absorbé par ses guerres anti-seigneuriales en Castille et par ses amours, que Gibraltar fut réduite en peu de mois à la dernière extrémité; les vaisseaux africains fermaient avec tant de soin l'entrée du port, qu'Alfonse Godefroi Tenorio n'avait pu, avec les siens, jeter ni vivres ni farine dans la place, quoique par plusieurs moyens ingénieux il eût cherché à le faire, sans pouvoir réussir à tromper la vigilance des ennemis, et Abd-el-Melek, du côté de la terre, tenait la ville si bien investie, que les assiégés souffraient plus de la famine que des assauts. On en vint jusqu'à manger le cuir des boucliers [1]. La situation était tellement critique, que le roi se décida enfin à y pourvoir. Il partit de Tolède, et envoya porter à Vasco Perez de Meyra, gouverneur de Gibraltar, et à Alfonse Godefroi Tenorio, son amiral, la nouvelle de son départ pour le détroit. En même temps il cherchait des alliés partout, tant sa politique déloyale et violente avait créé d'isolement autour de lui. Gonçalo Alvarez d'Almaçan, son écuyer, alla, à ce qu'on dit, sans ordre avoué du roi, mais, à ce que tout indique, avec un ordre secret, trouver D. Juan Manuel, au service duquel il avait été autrefois attaché, pour l'engager à servir le roi dans cette guerre. D. Juan Manuel promit, si le roi lui payait une

[1] Llegaron a muy gran aquexamiento de hambre, que comian los cueros de los escudos cochos (Chr. de D. Alonso el XI, c. 119).

certaine somme qu'il lui devait, de faire une incursion dans le royaume de Grenade et d'empêcher par là Yousouf d'aller secourir les Africains à Gibraltar. Alfonse s'exécuta; mais il ne parut pas, plus tard, que cette diversion ait été de nature à retenir l'émir grenadin dans ses états, et Alfonse lui-même vit plutôt dans cette juste satisfaction donnée à D. Juan Manuel un moyen de s'assurer sa neutralité qu'une effective assistance. Il fut plus heureux d'un autre côté. Quelques seigneurs étrangers à ses domaines amenèrent des troupes pour le seconder. De ce nombre fut don Jayme de Xerica, qui vint d'Aragon trouver le roi castillan à la tête d'un corps d'almogavares aragonais et valenciens, et qui, lui ayant fait savoir sa marche à Fuente-Obejuna, le joignit à Constantina, où il fut reçu de lui avec de grandes marques d'estime. Don Juan de la Cerda, fils d'Alfonse de la Cerda, se rendit aussi de Portugal où il vivait retiré, auprès du roi de Castille avec un corps de bonnes troupes. Le roi arriva à Séville, le 8 juin, et y entra avec don Juan Alfonse de la Cerda, don Pedro Fernandez de Castro; don Juan d'Albuquerque, grand-maître de la maison de l'infant Ferdinand, dont il commandait les troupes et avait l'étendard; Martin Fernandez de Portocarrero, grand-maître de la maison du roi, avec son monde et son enseigne; Garcilaso de la Vega, grand-maître de maison de don Sancho, à la tête des troupes qu'il devait fournir; don Jayme de Xerica; don Roderic Alvarez des Asturies; don Ruy Perez Ponce; don Ferdinand Rodriguez de Villalobos; don Juan Garcia Manrique, don Gonçalo d'Aguilar et don Gonçalo Martinez d'Oviédo.

Il trouva, déjà réunis à Séville et l'y attendant avec leur monde, les grands-maîtres de Saint-Jacques, de Calatrava et d'Alcantara, et le commandeur de Lora, de l'ordre des chevaliers de l'Hôpital de Saint-Jean de Jérusalem, en l'absence du prieur de l'ordre; l'archevêque de la ville; D. Louis de la Cerda, D. Alvar Perez de Guzman, D. Juan Alfonse de Guzman,

et D. Pedro Ponce de Léon, chacun avec les troupes qu'il avait pu rassembler. Peu de temps après, arrivèrent les bandes de Jaën et des autres villes et places de l'Andalousie.

Mais ce déploiement de forces, cette espèce de croisade, fut inutile ; trop de lenteur avait présidé à sa formation, et quand Alfonse arriva à Xerez de la Frontera, il reçut un message de l'amiral de Castille Tenorio, par lequel il mandait au roi qu'il voyait entrer au château de Gibraltar et en voyait sortir à tout instant des Maures du camp des assiégeans, et que les combats avaient cessé; que, dans l'ignorance de ce qui s'y passait, il avait fait demander aux Maures de la mer l'état de la place, et que l'un d'entre eux, très versé dans la langue vulgaire (*uno muy ladino*), lui avait répondu que Vasco Perez de Meyra était sorti du château et était en ce moment dans la tente de l'infant Abd-el-Melek (*del infante Abomileque*), et que, ce jour-là même, Vasco Perez devait livrer le château.

Sur cette désagréable nouvelle, le roi tint conseil. Les avis furent partagés : les uns pensaient que si le château était déjà au pouvoir des Africains, le mieux était de s'en retourner; les autres dirent qu'étant si près de Gibraltar, il était de leur honneur de poursuivre leur chemin et de voir sur les lieux ce qu'il y aurait à faire. Le roi fut de ce dernier avis, et dit que sa volonté était d'arriver jusqu'à Gibraltar; que s'il le trouvait encore au pouvoir des chrétiens, quand même il ne resterait plus à ceux-ci qu'une tour du château [1], il la secourrait. Que s'il le trouvait au pouvoir des Maures, il ferait en sorte qu'ils ne pussent être secourus ni par mer ni par terre, et qu'avec l'aide de Dieu il espérait le recouvrer. Ils partirent là dessus; mais, arrivés aux bords du Guadalète, un autre message de l'amiral survint, et leur apprit que les Maures étaient dans le château depuis le matin, et avaient

[1] Una almena del castillo.

planté leurs étendards au haut des tours; qu'ils avaient rangé toute leur flotte dans l'arsenal de la ville de Gibraltar; enfin, que la garnison et les habitans en sortaient libres. En effet, Vasco Perez, manquant de vivres dans la place, était allé traiter de sa reddition avec Abd-el-Melek, et avait obtenu pour condition que tous les chrétiens en pourraient sortir sains et saufs. La ville et le château de Gibraltar se rendirent, d'après nos calculs, le 15 ou le 16 juin 1333. Il y avait, dit-on, dans une tour du roi des vivres pour cinq jours encore, et si Vasco Perez avait tenu bon, le roi serait arrivé à temps pour l'empêcher de se rendre. Mais cela est difficile à faire accorder avec ce que nous a dit plus haut la chronique d'Alfonse elle-même, que tel était l'état de misère de la ville qu'on y était réduit à manger le cuir des boucliers, et témoigne seulement du dépit qu'éprouva le roi d'être venu trop tard. La vérité est qu'il s'était arrêté trop longtemps à des soins tout personnels (on ne peut même pas dire dynastiques), à dresser des actes pour assurer l'état de ses enfans (bâtards), et à d'autres occupations de plaisir et de caprice, non moins inutiles ou funestes à l'État. Pour son excuse tout au plus pourrait-on alléguer son extrême jeunesse, car ce roi, déjà père de plusieurs enfans (bâtards), et même d'un fils légitime (Ferdinand, qui mourut peu après) n'avait pas atteint encore sa vingt-deuxième année.

Rien de plus accrédité au reste que la prétendue trahison de Vasco Perez. « Ce prince, dit la nouvelle chronologie historique des rois d'Espagne en parlant d'Alfonse XI, eut le malheur de perdre, l'an 1333, Gibraltar, que le gouverneur livra aux Maures, après quoi il se retira en Afrique. » La chronique du roi, d'ailleurs fort évidemment hostile à Perez de Meyra, ne dit rien qui justifie cette assertion (répétée par presque tous les historiens d'Espagne), à savoir que Vasco Perez passa en Afrique, en d'autres termes trahit. Elle se borne à le blâmer en termes généraux d'avoir rendu trop tôt Gibraltar, lorsque

son devoir était, dit-elle, d'y mourir pour le roi ; et elle ne parle ni de sa retraite en Afrique, ni de sa punition, ni même de sa disgrâce, quoique celle-ci puisse naturellement s'inférer de la situation d'esprit où le roi, d'après sa chronique, devait être à l'égard de l'alcayde qui avait, quelles qu'eussent été ses raisons, si mal à propos capitulé pour la gloire du roi [1].

Le roi, tout dépité de cet échec, poursuivit néanmoins avec son armée la route de Gibraltar, conformément à ce qui avait été décidé dans le conseil de Xerez, et eut d'abord, avant d'arriver devant la ville qu'il voulait reprendre, quelques escarmouches sanglantes avec les troupes africaines d'Algésiras.

La chronique de Vilasan raconte vivement cette campagne. Après, dit-elle, que l'armée du roi Alfonse eut reçu les munitions qui lui étaient nécessaires, et que le roi eut réglé lesquels des siens seraient à l'avant-garde et lesquels à l'arrière-garde, ils partirent des bords du Guadalète et furent au vado de Sera, et le lendemain en un lieu appelé Patrite y Alvarite. Le lendemain, qui était le jour de la Saint-Jean, ils arrivèrent à Alcala de los Gazules ; le roi mit encore un autre jour à franchir le port de cette Sierra, et alla camper au bord du rio Guadarranque. Le jour suivant, comme il passait cette rivière pour se rendre à Gibraltar, les Mores qui habitaient Algésiras avec l'infant Abd-el-Melek se por-

[1] Si el pusiera en su voluntad de hazer, dit la chronique, lo que era tenido de hazer, que era de entregar el castillo á su señor o morir en el, no oviera por esso á morir, que pudiera partir aquella viandas (les prétendues provisions pour cinq jours qu'elle dit qu'il y avait dans la tour du roi, et que les Maures, d'après elle, y trouvèrent) aquellas gentes, y uvieran cinco dias que comer, y á los quatros les accorriera el rey, y asi no ahincara el de tan mala ventura como hizo que lo cobraron los Moros, y maguer que el en esto hizo gran maldad, pero gran daño truxo el retardamiento quel rey hizo en quanto el castillo estava cercado. Vasco Perez, uvo dessafuciamiento, porque passava el tiempo que el rey embio á dezir que era llegado á Sevilla, y que le socorreria, como quiera que por esto el no deviera hazer lo que hizo (Chr. del Rey D. Alonzo el XI, c. 119).

tèrent vers lui dans la matinée. Ils marchaient pas à pas, suivant l'armée castillane, et prêts au combat, et ils pouvaient bien s'élever jusqu'à six mille cavaliers. Quelques-uns des chrétiens de l'arrière-garde sortirent des rangs, et, passant la rivière, allèrent escarmoucher avec ceux des ennemis qui, en assez petit nombre, s'étaient écartés des leurs pour s'approcher de la rive droite du Guadarranque, le long de laquelle ils marchaient. Dans les rangs des chrétiens était un frère-chevalier de l'ordre de Calatrava, nommé Gonçalo de Messa, lequel, voyant un de ces cavaliers arabes armé du carquois, qui avait passé seul la rivière et osait décocher des flèches aux chrétiens sans s'inquiéter de leur nombre, marcha droit à lui, lui porta un coup de sa lance, blessa le cheval, et, frappant l'homme de son épée tranchante sur le cou, lui détacha la tête du tronc; elle roula à quelques pas du corps, qui, décapité, demeura un instant encore à cheval avant de tomber à terre. Mais aucun engagement général ne s'ensuivit, et le roi de Castille fit même défense à qui que ce fût de chercher le combat sans un ordre exprès de lui ou des chefs principaux de l'armée.

Ainsi l'armée castillane marchait vers Gibraltar, suivant la rive gauche du Guadarranque, tandis que les troupes africaines marchaient sur l'autre rive, en ordre de bataille. Arrivés en un lieu appelé la Sierra Carbonera, très rapproché de Gibraltar, l'avant-garde et le centre (la *delantera* et la *costanera*) des chrétiens étaient déjà passés au-delà et touchaient à l'arénal du rivage, que leur arrière-garde (*çaga*) était parvenue à peine au sommet de la Sierra. Les Africains, à ce moment, traversèrent le petit fleuve et marchèrent à la suite des chrétiens sans les attaquer, attendant, à ce que tout faisait deviner, que l'arrière-garde de ceux-ci fût tout entière occupée à descendre sur l'autre versant, pour s'emparer à leur tour de cette Sierra, du haut de laquelle ils fondraient ensuite sur les chrétiens (*harian espolonada con los christianos*).

Le roi don Alfonse de Castille comprit, dit la chronique, que les Mores l'ayant suivi de très près sans l'attaquer jusque-là, leur intention devait être de le faire en cet endroit; il envoya l'ordre à ceux de la devantera qui étaient arrivés sur le rivage devant la ville de Gibraltar, d'y asseoir leur camp, et chefs et soldats y dressèrent leurs tentes ; à ceux de la çaga il envoya l'ordre de s'arrêter un moment au sommet de la Sierra, et, si les Mores les attaquaient, de les repousser et de les poursuivre jusqu'au rio Guadarranque, leur défendant, quand ils seraient arrivés là, de passer outre. En même temps il donna à ceux qui formaient le centre (dans lequel étaient le grand-maître de Calatrava, les conseils de l'évêché de Jaen, Lope Ruiz de Baeça, Di Sanchez de Benavides, Garcia Melendez de Sotomayor et plusieurs autres chevaliers distingués), l'ordre de tourner la crète du mont et de se tenir prêts à donner sur les derrières de l'ennemi, s'il effectuait le mouvement qu'on supposait être dans ses projets.

Cela ordonné de la sorte, les chrétiens de l'arrière-garde commencèrent à descendre lentement un assez grand espace de chemin, et les Africains montèrent incontinent au sommet de la Carbonera avec leurs troupes en bon ordre. Dès qu'ils furent arrivés là, ils commencèrent à pousser de grandes clameurs, et se portèrent précipitamment sur la pente du mont à l'attaque des chrétiens. Dans le même temps, le grand-maître de Calatrava avec ses moines-chevaliers et les menées de l'évêché de Jaen était arrivé et s'était posté au sommet de la Sierra. Attaquée, l'avant-garde chrétienne se retourna tout à coup, et contraignit les Musulmans à rebrousser chemin vers le haut de la crète où les attendaient les hommes de l'évêché de Jaen et du grand-maître de Calatrava; un vif combat s'ensuivit, et Dieu, dit la chronique, voulut que périssent là d'entre les Mores jusqu'à cinq cents cavaliers; les autres prirent la fuite; les chrétiens les poursuivirent et passèrent à leur suite le rio Guadarranque jusqu'au rio Palmones, qui coule dans les

campagnes d'Algésiras. Le roi vint par la plage, et quand il apprit que les chrétiens avaient passé jusqu'au Palmones et s'étaient si imprudemment avancés du côté d'Algésiras où étaient rassemblées de nombreuses troupes africaines, il craignit un brusque retour de l'ennemi contre les siens engagés dans ce péril et avec qui il ne pouvait communiquer, et il envoya aussitôt au conseil de Séville, à don Pero Ponce de Léon, à don Juan Alfonse de Guzman, à don Alvar Perez de Guzman, à don Enrique Enriquez, qui tous étaient de l'avant-garde arrivée et déjà campée devant Gibraltar probablement entre San-Roque, Buenavista, le Fuerte del Mirador et la mer, l'ordre de venir, toute affaire cessante et sans retard, à l'endroit où il était; et il devait être à peu près, si je ne me trompe, là où est située aujourd'hui la Torre-entre los-Rios, bâtie entre les deux embouchures du Guadarranque et du Palmones, éloignées à peine d'environ deux kilomètres; il ordonna pareillement que vinssent près de lui mille cinq cents hommes de pied, arbalétriers et archers almogavares, et en peu d'heures tous vinrent là où le roi les avait appelés pour se porter avec lui au secours de ceux qui s'étaient jetés trop avant vers Algésiras. Toutefois, quand les archers et les arbalétriers almogavares arrivèrent, la mer était montée, et ils trouvèrent le Guadarranque si grossi que les hommes de pied ne pouvaient le passer; il fallut que les cavaliers qui étaient avec le roi et ceux qui arrivaient du camp avec le conseil de Séville les passassent à la nage sur leurs chevaux. Ce ne fut pas sans travail et sans peine, dit la chronique, ni même sans danger, que ces hommes passèrent, et c'était faire beaucoup pour secourir les chrétiens qui étaient allés à la poursuite des Mores; d'autant plus que ceux-ci, qui allaient fuyant depuis la Sierra Carbonera, dès qu'ils eurent passé le rio Palmones, s'étaient arrêtés et rétablis en bon ordre, et semblaient prêts à repasser le Palmones pour attaquer les chrétiens qui étaient demeurés rassemblés sur la rive gauche.

De moment en moment arrivaient d'Algésiras de nouveaux renforts aux Africains, et ils tentèrent de passer le Palmones en cinq endroits. Mais les chrétiens voyant l'ennemi si nombreux, et craignant, s'il repassait le fleuve, de ne pouvoir lui résister et d'être contraints de fuir à leur tour, firent tout ce qui fut en eux pour défendre ces passages, et l'on combattit dans la rivière même. Dans ce combat au milieu du Palmones, les musulmans tuèrent un chevalier distingué appelé Ruy Diaz de Rojas. Les chrétiens soutenaient difficilement la lutte, accablés qu'ils étaient de fatigue, et parce qu'ils étaient sous les armes et marchaient, combattaient ou couraient depuis bien avant le lever du soleil, et pour n'avoir ni mangé ni bu de tout le jour; la soif les tourmentait surtout, car l'eau du Palmones est très salée à l'endroit où ils étaient, et ils n'en avaient ni ne pouvaient en aller chercher d'autre. Heureusement l'amiral de Castille, qui était dans la rade avec sa flotte, s'aperçut de leur danger et leur porta un utile secours. Il descendit de sa galère dans une de ces grandes barques appelées *zabras*, avec cent arbalétriers de sa flotte, entra dans le rio Palmones et se fit débarquer du côté où étaient les chrétiens, qui reprirent courage à la vue de cet auxiliaire inespéré. Bientôt arrivèrent les arbalétriers que le roi envoyait à leur aide, qui, joints à ceux qu'avait amenés l'amiral, se mirent à tirer une grêle de flèches sur les Berbères et les contraignirent à quitter les gués du fleuve sur lesquels on avait jusque-là combattu. Le soir vint là-dessus, et enfin la nuit, et les Berbères se retirèrent à Algésiras, tandis que les chrétiens retournaient près du roi, qui, d'une hauteur voisine du Guadarranque où il était arrivé depuis peu, avait vu les derniers mouvemens des siens dans cette fatigante journée; et quand tous furent réunis près du roi, ils s'en allèrent tous ensemble au camp de Gibraltar, où ils n'arrivèrent harrassés que fort avant dans la nuit.

Le lendemain le roi convoqua les chefs de l'armée dans

sa tente pour y tenir conseil sur les mesures à prendre dans la conduite du siége, et tous furent d'avis qu'il fallait assiéger le château et la ville tout autour de Gibraltar; que le roi campait avec toute son armée dans l'isthme sablonneux tandis que, du côté du mont et de l'île, il n'y avait personne; qu'il était nécessaire de placer là quelques troupes, car s'ils restaient comme ils étaient, la place ne serait pas véritablement assiégée, et tous s'accordèrent en cela. Le roi ordonna à quelques-uns des meilleurs chevaliers de l'armée de passer à l'endroit indiqué : de ce nombre furent Ruy Lopez, fils de Lope Diaz de Baeça, et Ferdinand Yañez de Meyra. Les principaux officiers de sa maison, les ricos-hombres et les grands-maîtres de Calatrava et de Saint-Jacques fournirent chacun à cet effet quelques-uns de leurs hommes. J'ignore de quelle île la chronique veut parler, mais ce ne pouvait être que d'une île très rapprochée du rivage et touchant presque à la terre, à laquelle elle aurait été réunie depuis, à l'endroit peut-être où est aujourd'hui le nouveau môle, à moins qu'elle ne désigne par ce mot l'*île* la presqu'île même de Gilbraltar, ce que donne plus particulièrement à entendre toute la suite du récit de la chronique. L'armée envoya des barques afin que les chrétiens se rendissent dans l'île par la mer, et tous entrèrent dans ces barques, et quand ils furent arrivés à l'île, à mesure qu'on les débarquait ils s'en allaient aussitôt au haut du mont qui est sur la ville, de telle sorte que quand sortirent de leurs barques les chevaliers, en dernier lieu, selon l'usage, ils se trouvèrent n'avoir avec eux que bien peu de monde. Les Berbères qui défendaient Gibraltar, voyant ces chevaliers si peu nombreux sur la côte, marchèrent à eux et les attaquèrent. Beaucoup se noyèrent en fuyant vers la mer, où ils ne trouvèrent plus ni vaisseaux ni barques pour les recueillir. Ruy Lopez et Ferdinand Yañez firent bonne contenance, mais ne purent résister au nombre et furent tués. Ceux qui s'étaient établis sur la montagne cependant y de-

meurèrent, mais le roi et l'armée ne tardèrent pas à regretter de s'être jetés dans cette hasardeuse entreprise. Les vivres leur manquèrent dès le surlendemain. Ils comptaient en recevoir par mer, mais un mauvais vent empêcha les navires qui devaient leur en apporter d'arriver. Dans cet état de choses, le roi convoqua le conseil des chefs pour aviser au moyen de délivrer ceux de leurs compagnons qui étaient allés se loger sur la montagne de Gibraltar, leur disant qu'il n'était pas bien de laisser ainsi ces chrétiens périr au pouvoir des Mores. Mais tous lui dirent que les vivres manquaient, et qu'il fallait battre en retraite, si l'on ne voulait pas que l'armée tout entière mourût là de faim; et quant aux chrétiens qui étaient sur la montagne de Gibraltar, qu'il fallait les abandonner à la grâce de Dieu, puisque, loin de pouvoir les secourir, on ne pouvait se secourir soi-même.Tous furent par suite d'avis de battre en retraite dès le matin suivant, chacun dans le même ordre qu'ils étaient venus.

Ils levèrent en effet le camp le lendemain matin, tristes et abattus, et marchèrent l'espace d'une lieue dans la direction de Puerto-Llano, le roi montrant une tristesse plus profonde, dit-on, que les autres, et causée surtout par l'abandon des braves qu'on laissait, au nombre de plus de quinze cents, à la merci des Berbères sur le rocher de Gibraltar, lorsque Sancho Sanchez de Rojas, chef des arbalétriers du roi, et quelques autres principaux chevaliers de sa maison, touchés de le voir si affligé, demandèrent comme une faveur qu'il tînt pour bon d'ordonner à l'armée de s'arrêter là un jour; qu'ils essaieraient, quant à eux, de délivrer avec leurs hommes les chrétiens de la montagne; qu'ils espéraient encore que les navires chargés de vivres qu'ils attendaient leur arriveraient dans l'intervalle, et qu'en tout cas on pourrait toujours bien rester là un jour sans danger; que si les vivres n'arrivaient pas, on pourrait mener l'armée le jour suivant jusqu'à Alcala de los Gazules, forteresse appartenant aux

chrétiens, et où il leur serait facile de se refaire pour gagner ensuite de là Séville et Cordoue.

On délibérait encore, lorsqu'on découvrit sur la mer un navire de ceux qu'on attendait chargés de vivres, et peu après un autre, suivi de six, venant de l'Océan, poussés par un vent favorable, le cap sur la baie de Gibraltar. Toute l'armée adressa des actions de grâces à Dieu, qui lui envoyait si à propos cet indispensable secours, et personne ne fit plus difficulté de retourner à l'arénal qu'on avait si tristement quitté le matin. Les huit navires arrivèrent ce jour là même, et répandirent l'abondance parmi les chrétiens. On arrêta qu'on secourrait le lendemain les chrétiens qui étaient allés se percher, comme des aigles imprévoyans, sur l'une des aires les plus abruptes de cet antique mont Calpé, de ce sombre écueil, qui s'élance avec audace du niveau de la mer jusque dans les profondeurs du ciel d'azur et d'or de l'Andalousie, sans que le sol sur lequel il repose contribue en rien à son élévation. L'Aragonais volontaire don Jayme de Xerica, Garcilasso de la Vega, Gonçalo Ruiz son frère, Sancho Sanchez de Rojas, et quelques autres chevaliers et écuyers de leurs parens, se chargèrent de cette noble mission. Ils s'embarquèrent eux et leurs chevaux avec un corps de ces arbalétriers almogavares si renommés à cette époque, et débarquèrent, selon ma conjecture, à une demi-lieue environ au-delà du vieux môle de Gibraltar. Les Berbères défenseurs de la place étaient accourus pour leur disputer le rivage, mais les arbalétriers de D. Jayme de Xérica les avaient bien vite balayés, et avaient ainsi rendu facile le débarquement des chrétiens. Ils firent tirer aussitôt leurs chevaux des barques qui les leur avaient amenés, montèrent dessus, et se disposèrent à donner tous ensemble sur les mahométans. Mais les infidèles n'osèrent les attendre, et battirent en retraite vers la ville. Alors, D. Jayme de Xerica et Garcilasso de la Vega et Gonçalo Ruiz son frère et Sancho Sanchez de Rojas et les autres chevaliers que le roi

avait envoyés avec eux, allèrent asseoir leur camp et dresser leurs tentes au pied du mont, dans la terre vermeille (*en la tierra Bermeja*), et les chrétiens qui étaient au sommet du mont en descendirent et vinrent se réunir à ce nouveau camp qui bloquait Gibraltar du côté du sud, pendant que le roi le tenait bloqué du côté du nord; le roi envoya incontinent des vivres autant qu'il le put à ces compagnies, qui demeurèrent là cette nuit et le jour suivant.

Un nouveau conseil fut tenu par le roi, ce même jour, dans le camp du nord : il ordonna que se réunissent dans sa tente tous les ricos-hombres, les grands-maîtres, les chevaliers et tous les conseils de la frontière avec lesquels, dit la chronique, il avait coutume d'arrêter toujours tout ce qu'on ferait, et leur fit part de son désir de voir continuer et presser le siége avec plus de vigueur. Il pensait que les Africains possédaient Gibraltar depuis trop peu de jours pour s'y être approvisionnés suffisamment, et qu'ils ne pourraient y tenir longtemps. Les ricos-hombres et les conseils de la frontière, ceux de Jaen particulièrement, menacés de plus près par les armes de Grenade, opinèrent, au contraire, qu'il valait mieux s'en aller, dans la crainte qu'Abd-el-Melek ne se jetât sur leur royaume, pendant qu'ils seraient occupés là. Mais le plus grand nombre fut d'accord que le mieux était de demeurer au siége jusqu'à ce qu'on eût pris Gibraltar ; et le roi fit toutes ses dispositions en conséquence, envoya chercher à Séville, à Xérez, à Cadiz et à Tarifa, des machines de guerre pour battre les murailles, engagea chacun à faire apporter le plus qu'il pourrait de vivres au camp, fit mettre étroitement le siége en tous sens par terre, autour de la ville et du château, et ordonna à l'amiral de Castille de le bloquer par mer. La flotte castillane ne put en approcher à portée d'arbalète, parce que les Africains avaient jeté en avant du port de grosses estacades, formées de poutres flottantes, liées et retenues entre elles au moyen de cordes et de chaînes de fer.

Les assiégés ne firent pas une moins vigoureuse résistance du côté de la terre, et repoussèrent si énergiquement un premier assaut que Garcilasso de la Vega, son frère Gonzalo Ruiz et beaucoup d'autres chevaliers en revinrent blessés. Frère Alfonse Ortiz Calderon, dit la chronique, prieur de l'ordre de Saint-Jean, qui avait demeuré à Rhodes jusque-là, et qui venait d'être revêtu par son grand-maître de la dignité de prieur de l'ordre pour Castille et Léon, arriva en ce temps auprès du roi. Alfonse s'attacha de plus belle à ce siége, et ordonna qu'on travaillât à démolir par le pied la tour de l'Hommage[1]; il promit de donner deux écus d'or pour chaque pierre qu'on lui apporterait, tirée de cette tour; et pour qu'on pût travailler à les en extraire, il fit construire des machines, appelées *gatas* et *mantas*, pour protéger les mineurs contre les pierres et les flèches des assiégés. Ceux qui s'offrirent à aller au pied de la tour étaient presque tous Almogavares. Ils réussirent à y ouvrir deux brèches; mais les Berbères firent du dedans, à travers les pierres enlevées, jouer leurs lances contre les mineurs, sur lesquels on jetait, du haut de la tour, de grosses pierres et du goudron enflammé qui mit le feu à leurs machines défensives, et on les contraignit de la sorte à se retirer.

Les vivres commencèrent de nouveau à manquer au camp des chrétiens vers la fin de juillet, et pendant seize jours on y souffrit cruellement de la disette. On eut un secours inespéré le dix-septième jour; mais bientôt la famine régna si fort que la mort et la désertion éclaircissaient journellement les rangs de l'armée royale. Ceux qui fuyaient ou désertaient tombaient entre les mains des Arabes, et les prisonniers chrétiens ne se vendaient pas plus d'une dobla d'or sur le marché d'Algésiras. D'un autre côté, l'émir de Grenade saisit ce moment pour se jeter avec une nombreuse armée jusque sous les murs de

[1] La Torre del Homenage.

Cordoue. Appelé par Abd-el-Melek, il venait par ce chemin au secours des Africains assiégés. Mohammed assit son camp à une lieue de celui du roi de Castille, sur le Guadiaro, à l'est de Gibraltar. Le projet des deux chefs musulmans était de livrer bataille aux chrétiens et de les contraindre par une défaite à abandonner le siége de la place. Alfonse, dit-on, voulait l'accepter, et décider la querelle promptement; mais ses capitaines lui conseillèrent de faire creuser un fossé autour de son camp, de l'une à l'autre rive, et d'attendre là l'ennemi [1] : ce fossé coupait aux Musulmans toute communication par terre avec Gibraltar, et, par mer, l'amiral Joffré Tenorio empêchait tout secours de lui être donné. L'armée combinée d'Abd-el-Melek et de l'émir de Grenade n'essaya point de forcer les lignes des chrétiens, et des deux parts on demeura ainsi sur la défensive pendant quelques jours. On sait que le rocher de Gibraltar ne tient à la terre, du côté du nord, que par un isthme de sable (l'*arenal* de la chronique). C'est là, et dans l'enceinte même, selon toute apparence, où s'est élevé depuis le fameux camp de Saint-Roch, que les chrétiens se tenaient, répandus sur toute l'étendue de l'isthme au-dedans de cette ligne de circonvallation miraculeusement creusée en une seule nuit d'un rivage à l'autre et occupant le terrain jusqu'au pied du rocher et à l'étroite chaussée qui mène à la Porte-de-Terre, par de-là les lignes anglaises actuelles. De nuit et de jour veillaient sur l'armée des chrétiens, et à la garde de ce retranchement improvisé, des gens à pied et à cheval, et le roi ordonna à toute l'armée d'y accourir les armes à la main, dès qu'on entendrait sonner une cloche qu'il avait fait disposer à cette effet [2].

[1] En aquel dia aconsejaronle todos que mandase hazer una cava en el arenal desde la una costanera de la mar hasta la otra (Chr. del Rey D. Alonso el XI, c. 126).

[2] Y allí guardavan y velavan cada noche la hueste de los christianos gentes de cavallo y de pie, y otro si mando el rey que todos los otros que saliessen contra la cava luego que repicassen la campana quel rey mando traer alli (Ibid., l. c.).

Cependant, vers le milieu d'août, la famine et la division régnaient violemment au camp des chrétiens, accablés par les grandes chaleurs à la fois et par la maladie. Chefs et soldats murmuraient, et demandaient à grands cris qu'on levât un siége inutile. Deux chefs illustres le demandèrent au roi, à ce que tout indique, avec trop de hauteur, et, selon son usage, il s'en vengea quelques mois après en faisant sommairement tuer celui des deux qui lui déplaisait le plus, sous l'accusation banale d'avoir voulu passer à l'ennemi pendant qu'on était à ce siége. Ces deux chefs se nommaient Gonçalo d'Aguilar et Di (Diego) Sanchez de Jaen; il fit, étant à Cordoue, précipiter celui-ci du pont de Cordoue dans le Guadalquivir [1]. C'était sa manière de mériter le titre de Justicier, qu'on lui a si libéralement donné. Gonçalo d'Aguilar, qui était en ce moment à Cordoue, coupable, comme Di Sanchez, de n'avoir pas été, et, qui pis est, de n'être pas de l'avis du roi sur d'autres matières, craignant qu'il ne lui fît subir le même traitement avec la même brièveté de procédure, s'enfuit de la ville avec son frère Fernand Gonçalez. Tous deux étaient presque enfans, et propriétaires des châteaux d'Aguilar, de Montilla, de Monturque et de Castilançar, sur les frontières du royaume de Grenade, et ils allèrent se confédérer avec D. Juan Manuel, toujours en garde sinon en guerre contre le roi [2].

La retraite du camp de Gibraltar était donc devenue inévitable, mais l'on ne savait comment en sortir avec honneur, lorsque un rapprochement entre les chrétiens et les musulmans se fit tout à coup de la manière la moins prévue. Après quelques pourparlers nés d'un incident chevaleresque (le défi porté par un seigneur musulman à Alfonse Fernandez Coronel), et sur le désir exprimé par l'émir de Grenade Moham-

[1] Y estando el rey sobre esto en Cordova, mandolo matar, y despeñaronlo de la puente de Cordova en el rio de Guadalquivir (Chr. del Rey D. Alonso el XI, c. 131).

[2] Ibid., l. c.

med, des conférences s'ouvrirent, et en peu de jours un accommodement fut conclu, dont le résultat fut la signature d'une trève de quatre ans entre le roi de Castille d'une part, et le roi de Grenade et Abd-el-Melek (qui prit dans l'acte le titre de roi d'Algésiras et de Ronda), de l'autre. De très petits avantages y furent stipulés en faveur du roi de Castille, au premier rang desquels on fait figurer un léger subside que le roi de Grenade consentit à lui payer pour garder librement la possession de quelques châteaux récemment conquis par ses armes, subside auquel il plaît aux historiens castillans de donner le nom pompeux de tribut. « Ce traité fit tort à la réputation du roi, dit Mariana; mais il crut que les conseils les plus prudens, eu égard à la situation des affaires, étaient les plus honorables , » et les ratifications furent échangées.

Après la conclusion du traité, les rois de Castille et de Grenade se virent, mangèrent à la même table, se donnèrent des marques d'une bienveillance réciproque, et se firent de grands présens à l'envi. Le roi de Grenade donna au roi de Castille ses plus nobles joyaux, spécialement une épée dont le fourreau était garni de lames d'or enrichies de pierres précieuses d'espèces différentes , symétriquement disposées (émeraudes, rubis, saphirs, topazes); il lui donna un casque, dont le rebord inférieur était d'or rehaussé de rubis : il y en avait deux, placés sur le devant de la tête, gros, dit naïvement la chronique, comme des châtaignes (*tamaños como castañas*). Il lui donna aussi plusieurs pièces d'étoffe d'or et de soie de la fabrique de Grenade (*muchos paños de oro y seda de los que labravan en Granada*). Ces fréquentes mentions de de la soie prouvent à quel point elle était dès-lors en usage parmi les Arabes espagnols. Dans d'autres pays, rien n'était plus rare à cette époque.

On parle moins des présens du roi de Castille, ce qui donne à penser qu'il avait moins aussi de ces objets d'un luxe raffiné.

Ces signes d'amitié furent très funestes à Mohammed. Les fils d'Ozmin, selon les récits espagnols, conspirèrent contre sa vie en haine d'un homme qui avait mangé avec des chrétiens, le regardant avec horreur comme un profane qui avait déshonoré sa religion. Mais il faut chercher ailleurs, comme on le verra, la cause de l'acte de vengeance auquel il est fait allusion ici. C'est encore là un épisode de la rivalité secrète ou patente des deux races africaine et arabe. Mohammed portait, au sortir de la tente du roi chrétien, une riche veste dont Alfonse lui avait fait présent, et cet objet surtout excita la colère des Africains. Cependant, il retourna à son camp au bord du Guadiaro ; Abd-el-Melek rentra dans Algésiras, et Alfonse, renvoyant par mer ses machines de guerre à Tarifa, leva le siége, et alla camper le même soir à Puerto-Llano. C'était le 25 août, et ce fut là qu'il apprit dans la nuit que le roi de Grenade Mohammed ben Ismaël avait été tué par les fils d'Ozmin, à son retour au bord du Guadiaro.

D'après les mêmes récits, Redwan, l'un des wasirs de Mohammed, le voyant mort, s'échappa du camp, courut à Grenade, et alla droit à l'Alhambra qu'habitaient deux frères de Mohammed appelés par la chronique d'Alfonse Farrachen et Juzaf, y fit reconnaître et proclamer émir le second, qui était le plus jeune, et le ramena sur-le-champ avec une élite de cavaliers au camp devant Gibraltar pour l'y faire proclamer à son tour. Cette habile manœuvre eut un plein succès et les meurtriers du roi eux-mêmes, dit la chronique d'Alfonse, reconnurent et proclamèrent ce jeune homme.

Voici du reste comment les Arabes, avec le peu de précision qui caractérise leurs récits, au moins sous la plume et dans la traduction de Conde, car je n'ai pas le texte original sous les yeux et je ne le puis autrement contrôler, racontent cette singulière aventure.

« Sur ces entrefaites, disent-ils, le nouveau roi de Fez, Aboul Hassan, passa le détroit et s'empara de Gibraltar comme d'un bien qui lui appartenait. L'émir Mohammed vit de mauvais œil ce passage; mais il ne voulut point rompre avec ce sultan si puissant et si guerrier, dont la renommée était déjà fort grande tant en Afrique qu'en Andalousie, et il lui écrivit des lettres par lesquelles il lui cédait de bon gré la forteresse qu'Aboul Hassan avait occupée par force; ils demeurèrent ainsi alliés. Mohammed alla alors au pays de Cordoue, mit le siége devant Castro del Rio, et l'assaillit jour et nuit, mais les assiégés se défendirent vigoureusement; en sorte qu'il leva le camp, traversa le pays en le ravageant, et revint par Cabra à Grenade.

» Les chrétiens marchèrent peu après avec de grandes forces sur la forteresse de Gibraltar dont ils regrettaient si vivement la perte et qui était la clé de l'Andalousie. Les généraux d'Aboul Hassan défendaient bien la place; mais l'opiniâtreté des chrétiens les réduisit peu à peu à l'extrémité, et leurs provisions s'achevaient, en sorte qu'ils n'avaient pas même d'espoir de secours du côté de l'Afrique, parce que les chrétiens tenaient la forteresse assiégée par mer et par terre, et que leurs galères croisaient continuellement dans le détroit et ne laissaient pas arriver de vivres aux assiégés. Ceux-ci firent dire par quelques fugitifs à l'émir Mohammed de Grenade à quelle extrémité les avaient reduits les chrétiens, et le firent prier de venir les secourir comme allié de leur seigneur Aboul Hassan. Mohammed rassembla promptement ses cavaliers pour aller secourir les Africains ainsi bloqués dans Gibraltar. Il arriva à Algésiras, et de là il alla devant Gibraltar et combattit heureusement contre les Chrétiens, qu'il vainquit et força à lever le siége; il secourut les assiégés; mais, en jeune homme vain et enflé de ses triomphes, il plaisanta les généraux africains, leur disant que les chrétiens étaient de très bons cavaliers qui n'avaient pas voulu se mêler avec des barbares

d'Afrique, parce que tous les Andalous le tenaient à déshonneur; que les chrétiens avaient été fort courtois et fort polis avec leurs compatriotes les Grenadins et qu'ils n'avaient pas, comme on avait pu le voir du haut de la forteresse, refusé de rompre leurs lances avec eux, et leur avaient cédé le champ ainsi que la gloire et le mérite de donner du pain aux pauvres et affamés Africains. Ces plaisanteries blessèrent les généraux berbères, et, ayant appris que Mohammed songeait à congédier ses troupes pour aller visiter Aboul Hassan, ils conçurent le perfide dessein de le tuer. Mohammed renvoya donc la cavalerie de Grenade et il ne resta avec lui que le petit nombre de ceux qui devaient l'accompagner dans son voyage en Afrique. Les vindicatifs Africains payèrent quelques assassins qui l'épièrent, et qui, le lendemain, au départ des Grenadins, le voyant gravir la montagne accompagné d'un petit nombre de ses gardes, s'emparèrent de certains défilés escarpés qu'il devait traverser, l'attaquèrent et le percèrent de coups de lances, à l'endroit le plus raboteux du chemin, où il ne pouvait retourner son cheval et où ses gardes ne pouvaient l'aider, car ils marchaient tous cavalier par cavalier à cause du rétrécissement et de la raideur de la montée. On dit que le premier qui le frappa fut un esclave de son père, nommé Zéyan. Ainsi mourut ce jeune émir, le mercredi 13e jour de djoulhedja de l'année 733 (25 août 1333). Ses gardes et ses soldats qui campaient plus loin furent bientôt instruits de l'assassinat de leur seigneur par le petit nombre de ceux qui l'accompagnaient et qui descendirent la montagne en fuyant. Quoiqu'ils fussent peu nombreux, ils cherchèrent à venger sur-le-champ la mort de leur roi; mais les Africains, se défiant d'eux, avaient fermé les portes de la forteresse. Le corps de Mohammed demeura abandonné et nu sur la montagne où il fut recueilli le lendemain par son frère. Il était à peine âgé de dix-neuf ans, et avait régné huit ans et

cinq mois. On l'enterra dans un jardin près de Malaga, et l'on plaça sur son tombeau l'épitaphe suivante :

« C'est ici le sépulcre du noble sultan, fort, magnanime, » libéral, illustre, Abou-Abdallah Mohammed, d'heureuse » mémoire, de la race royale, prudent, vertueux, insigne » guerrier, vainqueur, chef d'armées victorieuses, de l'antique » et illustre race des Naseris, prince des fidèles, fils du sultan » Aboul-Walid ben Feradj ben Naser, à qui Dieu veuille par- » donner et accorder le repos! Il naquit (que le seigneur » se complaise en lui!) le 26 de redjeb de l'année 625, et il » mourut, (que Dieu lui pardonne!) le 13 de djoulhedjah de » l'année 733. Louange et gloire au Dieu très haut et seul » immortel! ».

De l'autre côté de la pierre fut placé un autre éloge de ses vertus, et une prière à Dieu de lui en accorder la récompense ; de rafraîchir son tombeau par de doux zéphirs; de l'arroser d'une paisible rosée et des nuages féconds de sa clémence; de le vêtir et de le parer des précieux vêtemens de sa miséricorde, et de le placer dans les éternelles et heureuses demeures du paradis [1].

Youssouf Ier (Aboul Hedjadj), d'après le même auteur, qui diffère en ceci du récit d'ailleurs très vraisemblable de la chronique d'Alfonse, était campé sur les bords du Guad-al-Sétaïn, qui traverse la plaine d'Algésiras, lorsque l'armée qu'il ramenait à Grenade le proclama roi dans sa tente, le même soir. Cette élection fut approuvée par le visir et par le divan de Grenade, et le premier acte de son gouvernement

[1] La chronique d'Alfonse (c. 130) place le meurtre du roi de Grenade Mohammed au 25 d'août; et Ebn el Khateb rapporte de même (voyez Casiri, t. II, p. 290) qu'il eut lieu le 13 du douzième mois des Arabes de l'an 733, date qui coïncide parfaitement avec notre 25 août 1333. Cet auteur ajoute que ce fut un mercredi, ce qui est aussi très exact. Il dit que les meurtriers furent des capitaines africains, sans faire mention des fils d'Ozmin.

fut d'envoyer des ambassadeurs à Séville confirmer la trève de quatre ans conclue devant Gibraltar avec les chrétiens par son frère, la veille de sa mort. Cette trève fut observée de fait par les Africains, mais ce ne fut qu'un an et demi après, en 1335, qu'Aboul Hassan Ali en envoya demander la confirmation solennelle. Les ambassadeurs marocains présentèrent en cette occasion au roi de Castille, de la part de leur maître, de riches présens, des épées garnies d'or et de pierres précieuses, des pièces d'étoffes d'or et de soie, enfin des chevaux, des chameaux, des faucons et des autruches. Celles-ci avaient des plaques d'argent pendantes autour au cou, sur lesquelles étaient gravés des vers à la louange de leurs vertus; car on sait que les Arabes estiment moins l'autruche pour les belles plumes dont sa croupe est parée, que pour sa sobriété et son utilité dans les voyages.

« Nos chameaux nous portent avec rapidité, dit une kasside africaine; leurs lèvres sont blanchissantes d'écume; et la corne de leurs pieds s'est verdie en foulant le *rogl* et le *yanem*.

» Les autruches du désert, couvertes du harnais, rivalisent avec eux de vîtesse, et leurs rênes flottent de front avec celles de nos chameaux. »

Nous avons vu précédemment[1] les actes de violence intérieure et les trahisons qu'Alfonse XI ne cessa d'exercer contre les seigneurs après son retour de Gibraltar. Il avait alors vingt-deux ans à peine, et il mena de front, durant les années suivantes, ses querelles avec les seigneurs et ses amours adultères avec Éléonore de Guzman, le tout sous les yeux de la reine, jusqu'à ce que de tout cela même sortit, en 1336, une vive guerre entre la Castille et le Portugal. Ce fut à l'occasion de D. Juan Nuñez de Lara et de D. Juan Manuel, que la rupture éclata. Ayant fait prier Alfonse XI de Castille de

[1] Voir ci-dev., p. 48 et suivantes de ce volume.

cesser les hostilités envers ces deux seigneurs, et de mettre un terme au scandale de ses amours publiques avec Éléonore, injurieuses à la reine de Castille et à lui, Alfonse IV de Portugal son père, Alfonse XI fit à sa manière une insolente réponse; sur quoi un ambassadeur portugais fut envoyé officiellement à Burgos, porteur d'une déclaration de guerre de la part du roi de Portugal au roi de Castille, et les hostilités commencèrent aussitôt sur les frontières des deux royaumes. Nous ne suivrons pas ici dans tous leurs détails les vicissitudes, les alternatives de succès et de revers des armes portugaises et castillanes. Tour à tour les armées des deux rois furent victorieuses et vaincues; les frontières des deux royaumes désolées; les villes, sur ces frontières, prises et reprises. « Comme le roi de Castille ne voulait rien épargner, dit un historien, pour faire repentir le Portugais de lui avoir déclaré la guerre, Alonso Joffré (Godefroi) Tenorio se mit en mer par son ordre avec une bonne flotte, et commit de grandes hostilités sur les côtes de l'Algarve. Pour s'opposer à ses entreprises, le roi de Portugal fit au plus tôt armer sa flotte à Lisbonne, et en donna le commandement à Emmanuel Pesano, Génois de nation. Sur la nouvelle du départ de celui-ci, Alfonse Joffré Tenorio quitta l'Algarve, et fit voile vers Lisbonne. Les deux flottes s'étant rencontrées, commencèrent le combat qui dura tout le jour, et dans lequel on fit de part et d'autre les plus grands efforts pour obtenir la victoire. Enfin Alfonse Joffré aborda la capitane portugaise, s'en rendit maître, et fit prisonniers Emmanuel Pesano et tous ceux qui étaient avec lui. Il jeta ensuite les grapins à la galère de Charles Pesano, fils de l'amirante de Portugal, qui eut le même sort que son père avec tout l'équipage. Quoique ses autres galères combattissent aussi avec ardeur, celles de Portugal en coulèrent deux à fond et en prirent quelques autres; mais quand elles virent qu'elles avaient perdu la capitane et le grand pavillon royal,

elles se dispersèrent et s'enfuirent. L'amirante Tenorio leur donna la chasse, en prit huit, et en coula six à fond ; de sorte que, tout couvert de gloire, il retourna à San Lucar de Barrameda, laissant là mer teinte du sang qu'on avait répandu de part et d'autre. Il entra avec sa flotte dans le Guadalquivir, d'où il informa le roi du succès de ses armes, et cette nouvelle fut très agréable au monarque castillan, à qui il fit savoir le jour qu'il comptait arriver à Séville. Le roi alla le recevoir, accompagné de l'archevêque de Rheims et du sénéchal de France, qui étaient venus pour confirmer les traités qui avaient été faits avec leur maître. Alfonse Joffré Tenorio étant arrivé avec la flotte, les galères qu'il avait prises et les prisonniers, le roi lui fit une réception des plus brillantes, et ordonna de placer le grand pavillon de Portugal dans l'église cathédrale, où il fit rendre à Dieu des actions de grâces. Ruy de Piña assure qu'avant cette victoire remportée par l'amirante Tenorio, le roi de Portugal avait mis en mer, sous les ordres de Gonçalo Camello, une autre flotte sur laquelle il y avait deux mille combattans. Il ajoute que Camello étant descendu à terre, alla s'emparer de Lepe, malgré la résistance de la garnison, et au grand regret de D. Nuño Portocarrero ; qu'après avoir pillé cette place, et ravagé la campagne, il passa à Gibraleon, dont les faubourgs furent brûlés et saccagés ; que, de retour à Lepe, il avait voulu mettre le feu aux vignes, mais que D. Nuño Portocarrero s'y était opposé avec les troupes qu'il avait ramassées, et lui avait livré un sanglant combat dans lequel on avait perdu beaucoup de monde de part et d'autre ; qu'enfin les deux armées s'étant séparées, les Castillans avaient fait prisonnier D. Gonçalo Camello, et les Portugais D. Nuño Portocarrero, qui était mort de ses blessures trois jours après[1]. »

Ces succès balancés durèrent jusqu'en 1338. En cette

[1] Sinopsis de la Historia de España, ad ann.

armée, le pape, touché des malheurs et du scandale de cette guerre, envoya l'évêque de Rhodez[1] pour travailler en son nom à la réconciliation des deux rois. Le légat se rendit à Séville, où Alfonse était alors avec l'archevêque de Rheims et le sénéchal de France. Tous deux joignirent leurs instances pour porter le roi à la paix, et ne purent rien obtenir. Alfonse de Castille persista à faire la guerre à son beau-père, entra dans les Algarves, ravagea les campagnes de Castro-Marin, de Faro et de Loulé, brûla l'arsenal et le chantier de Tavira, et se retira ensuite par Alcoutim. D'un autre côté, le roi de Portugal fit une irruption en Galice par l'autre bout du royaume. Il assiégea Salvatierra, et tint cette ville investie pendant huit jours; mais Vasco Osores, qui en était gouverneur, l'avait bien pourvue de troupes et de vivres, et le Portugais, désespérant de la pouvoir prendre en assez peu de temps, se désista de son entreprise et se retira en Portugal, non sans mettre le feu, chemin faisant, à quelques places moindres qui se trouvèrent sur son passage. Les historiens espagnols, en ceci suspects, disent que don Pedro Ferdinand de Castro, qui était adelantado de la frontière de Galice, eût pu l'écraser, s'il l'eût voulu, ayant avec lui et sous ses ordres beaucoup de troupes et bon nombre de seigneurs léonais et galiciens, mais qu'il ne voulut point marcher contre le roi de Portugal en considération de ce qu'il avait été élevé avec ce roi, alors infant, à la cour de son père le roi Denis; de sorte, ajoutent-ils, que la plupart des seigneurs retournèrent chez eux assez mécontens.

Cependant, l'archevêque de Rheims et l'évêque de Rhodez vinrent trouver le roi de Portugal presque sur le théâtre même de cette expédition; ils se rendirent dans l'Entre-Douro-y-Miño, et le virent à Braga, en présence de D. Gonçalo Pereyra, archevêque de cette métropole. Le légat remit

[1] Et non le grand-maître de Rhodes, comme le dit Mariana.

au roi une lettre de Benoît XII et l'exhorta à donner au pape la joie de voir deux rois illustres et que tout devait rapprocher, réunir leurs armes contre les ennemis de la chrétienté dont les derniers agrandissemens effrayaient à bon droit le souverain pontife. Alfonse de Portugal, qui connaissait bien son gendre, se montra d'abord peu disposé à un accommodement; mais, vaincu par les instances du légat et de l'archevêque de Rheims, il consentit à négocier, et donna à cet effet de pleins pouvoirs à l'archevêque de Braga Gonçalo Pereyra, à Payo de Meyna, son grand mérin, et à Pierre de Sem, son grand-chancelier. Le légat envoya en conséquence au roi de Castille un message, par lequel il lui faisait connaître les dispositions à peu près pacifiques de son beau-père, et le priait de lui faire savoir en quel endroit il souhaitait recevoir les plénipotentiaires de Portugal. Alfonse de Castille leur assigna à tous Mérida pour y tenir les conférences nécessaires à la pacification des deux royaumes. On était à la fin de 1338, le légat prit les devants avec l'archevêque de Rheims, et tous deux vinrent trouver à Mérida Alfonse de Castille, à qui ils représentèrent fortement la nécessité de mettre un terme à cette guerre. Vivement pressé par le légat, le roi de Castille consentit à négocier, pourvu que doña Constance Manuel ne passât point en Portugal sans son consentement. Gonçalo Pereyra et Lope Ferdinand Pacheco, seigneur de Ferreira, pour le roi de Portugal, ouvrirent les conférences avec le légat et le roi; ils ne purent s'entendre sur les principales conditions de la paix, tant les prétentions du Castillan parurent exorbitantes aux envoyés portugais; mais de part et d'autre on convint d'une trève de dix-huit mois, qui fut signée par le roi de Castille à Mérida, et ratifiée par Alfonse de Portugal au commencement de 1339. Par les soins du légat une trève fut aussi ménagée entre Alfonse XI et D. Juan Manuel, après quoi le roi de Castille ne songea plus qu'à ses amours. Toute l'année s'écoula en fêtes et en frivoles parties

de chasse, de château en château. Se voyant sans guerre, dit la chronique royale, il voulut faire œuvre de chevalerie et donna plusieurs tournois où lui-même ne dédaigna pas de se mêler à la manière des chevaliers de la table ronde [1]. Il en donna un entr'autres à Valladolid, que son panégyriste en titre Vilasan décrit avec minutie. Il y appela par lettres closes les chevaliers de la bande rouge. C'était un ordre, plus militaire que religieux, que lui-même avait fondé, et qui s'appelait ainsi du signe qui distinguait ceux qui en faisaient partie. Il invita en outre à y prendre part tous les autres chevaliers et écuyers (hijos d'algo) de ses royaumes et ordonna que tous vinssent à Valladolid avec leurs armes et leurs chevaux. Il fit à cet effet dresser deux tentes dans le champ qui est au sud de la ville, et au son de la corne les chevaliers de la bande rouge se rangèrent autour de la première de ces tentes, tandis qu'un égal nombre de chevaliers et d'écuyers hijos-d'algo prenait place autour de la seconde, les uns et les autres armés de toutes pièces et montés sur des chevaux magnifiquement harnachés. Lui-même, déguisé, se mêla à ceux de la bande rouge. La lutte s'engagea vivement entre les deux partis et ils en vinrent à se donner de grands coups de lance et d'épée de part et d'autre, comme dans un combat véritable. Plusieurs tombèrent avec leurs chevaux. Tous combattaient à visière baissée et sans se connaître, avec des écus unis, sans armoiries et sans devises, et comme la mêlée devint générale, quelques-uns donnèrent au roi de grands coups d'épée sur son chapeau de fer que rien de distinguait de celui des autres combattans [2].

C'était là encore une manière de faire sa cour à cette Éléo-

[1] Como quiera que en aquel tiempo estuviesse sin guerra, siempre se trabajava en officio de cavalleria, haziendo torneos, y poniendo tablas redondas, y justando (Chr. de D. Alfonse el onceno, c. 141).

[2] Dieron al rey grandes espadadas en cima de la capellina, no lo conociendo. — Et quand il ne faisait pas cela, ajoute notre auteur, il courait les monts (y quando esto no hazia, corria montes), il imitait Nemrod.

nore de Guzman qui exerçait sur lui une si fatale influence. Il prenait d'ailleurs sans scrupule, au milieu de ces courses et de ces tournois et de ces chasses qui favorisaient sa dissipation et ses amours, des châteaux et des terres aux seigneurs qui lui déplaisaient, pour en faire des apanages à ses bâtards, et continuait, malgré ses promesses, à laisser la reine dans un abandon à peu près complet.

Nous voyons ici avec plaisir le pape Benoit XII s'inquiéter de ces désordres, et parlant à un fils de l'Église s'attacher à lui en faire apostoliquement apercevoir l'énormité. Le pape peut, sur de semblables matières, canoniquement intervenir, et commander à qui croit ou prétend être chrétien et catholique. Qu'il s'agisse d'un empereur ou d'un roi, il n'importe. Tu fais mal, mon fils, et je te commande, au nom de la règle du Christ, d'observer ce qui est de son essence. Que peut-on voir, dans une semblable injonction morale, qui blesse la liberté? Déclarez que vous ne croyez point et que vous ne voulez obéir qu'à vos passions ou à vos intérêts, ou soumettez-vous à ce que le Christ ordonne. C'est là tout le secret de l'autorité légitime des papes, quand elle ne prétend s'exercer que par les voies de la persuasion et du commandement pastoral [1].

[1] Une citation semble convenable ici, qui montre exactement l'esprit du Christianisme dans les questions sociales. L'esclave d'un chrétien de Colosse s'était sauvé. Il fut rencontré à Rome par saint Paul, qui le convertit à l'Évangile. L'apôtre lui conseilla de retourner auprès de son maître. Mais, en le renvoyant, il le chargea d'une lettre où il intercéda pour Onésime avec la plus tendre charité. « Bien que j'aie en Christ le pouvoir de te commander, étant ce que je suis, Paul, avancé en âge, et même prisonnier pour Jésus-Christ, cependant j'aime mieux te prier par charité. Je te prie donc pour mon fils Onésime. Reçois-le comme mes propres entrailles. Peut-être, s'il a été séparé de toi pour quelque temps, c'était afin que tu le recouvrasses pour toujours, non plus comme un esclave, mais comme étant fort au-dessus d'un esclave, savoir comme un frère chéri particulièrement de moi, et combien plus de toi, et selon le monde et selon le Seigneur. Si donc tu me regardes comme uni avec toi, reçois-le comme moi-même. » Saint Paul écrivait ces lignes dans la ville dont les législateurs tenaient les esclaves *pro mortuis*, *pro nullis*, *pro quadrupedibus*, pour

Benoît XII insista surtout avec énergie, dans les lettres qu'il écrivit en cette occasion au roi de Castille, sur le point le plus délicat de sa conduite, et fit les plus grands efforts pour faire cesser le commerce criminel d'Alfonse avec Éléonore de Guzman.

« Avec toutes sortes de raison, nous gémissons sur toi, notre très cher fils, lui écrit-il, et nos entrailles paternelles s'émeuvent pour toi de douleur, lorsque nous te voyons, toi, qui, ainsi que la dignité royale t'en fait une loi, dois régir et garder tes sujets et toi-même sous l'autorité de la raison, en abjurer l'empire, et te soumettre, non sans grave péril, à la volupté, sous la domination de cette femme publiquement concubine et adultère à laquelle tu t'es impudiquement uni, délaissant pour elle notre très chère fille en Christ ta femme légitime, abandonnée et méprisée. Plaise à Dieu, fils très aimé, que ta royale circonspection t'engage à rompre les liens du péché où te tient cet amour....., etc. » Il lui rappelle ensuite la sainteté du mariage, institué par Dieu même, et, en invoquant le témoignage de l'histoire, tous les maux que les bâtards ont faits aux empires. Il le prie en conséquence de revenir à une meilleure vie [1]. Il lui écrivait ceci en juin 1338. Il l'exhorte, quelques mois après, à faire une paix durable avec son beau-père et à tourner avec lui leurs armes contre les infidèles (le 4 des nones d'octobre 1338). Il écrit une lettre dans le même sens, le même jour, à Alfonse de Portugal. Il cherche enfin à le

rien, pour des animaux, pour des morts, et dans le même temps à peu près où l'empereur Claude fut obligé de défendre par une loi aux riches de Rome d'abandonner dans l'île du Tibre leurs esclaves usés par la vieillesse. Il commandait selon la foi, *non more regio, sed piscatorio*. Et l'on voit d'où il entendait tirer son droit de commander à Philémon, étant ce qu'il était, savoir « Paul avancé en âge et même prisonnier pour Jésus-Christ. »

[1] Colligi autem et ad memoriam reduci satis potest de facili, quot et quanta dispendiosa et perniciosa pericula propter bastardos in illis partibus retroactis tempus contigerunt. Rogamus igitur, etc.... Dat. Avin. IV id. junii anno IV.

réconcilier avec D. Juan Manuel, et lui parle en termes fort convenables de ce prince, illustre petit-fils de saint Ferdinand, par conséquent son grand-oncle, et dont il le savait l'ennemi juré[1].

Tous les jours cependant on recevait des nouvelles plus positives des préparatifs que le roi de Marok faisait pour passer en Espagne. Des avis certains en avaient été donnés à Alfonse; l'émir rassemblait de toutes parts des troupes et des vaisseaux, et la guerre sainte était prêchée en son nom jusque dans les marabouts les plus reculés du désert.

Au moment même où Aboul-Hassan faisait ainsi l'appel des siens, il cherchait à s'assurer des alliés parmi les chrétiens eux-mêmes, ou tout au moins à enchaîner par des traités les forces de ceux qu'un intérêt de commerce pouvait lui rattacher. C'est ici que se place un curieux traité de l'émir africain, avec le roi de Majorque Jacques III, traité évidemment négocié dans ce but.

Qu'il me soit permis de dire un mot d'abord de ce roi de Majorque.

Jacques III avait succédé à Sancho son oncle. Celui-ci, étant malade, était allé, au rapport de Muntaner, en Cerdagne pendant les grandes chaleurs, en un lieu nommé Formiguières (dans le Capcir), où il se plaisait beaucoup, et il y était mort (en 1326), laissant par testament le royaume de Majorque, le comté de Roussillon et de Conflent, et la seigneurie de Montpellier à son neveu l'infant Jacques, fils de l'infant Ferdinand de Majorque (En Ferrand).

L'infant Ferdinand de Majorque, frère puîné de Sancho, roi de Majorque, avait fait avec Frédéric III, roi de Sicile, son cousin, le 10 mars 1308, sur l'appel de la grande compagnie catalano-aragonaise, une convention selon laquelle il alla en

[1] Il n'hésite pas à appeler D. Juan Manuel son fils chéri *dilectum filium nobilem virum Joannem Manuelis natum recolendæ memoriæ Manuelis infantis*, etc. (Raynald., Ann. Eccl., ad ann.)

Morée pour y prendre le commandement des forces catalanes et mettre un terme aux dissensions de leurs chefs. Il y était passé avec quatre galères; « et il venait de la part du seigneur roi Frédéric de Sicile, dit Muntaner, qui l'envoyait avec un arrangement convenu entre eux, savoir : que le seigneur infant ne pourrait prendre la seigneurie de la compagnie ni d'aucunes cités, villes, châteaux ou autres lieux, qu'au nom du seigneur roi de Sicile; que de plus il ne pourrait se marier en Romanie sans la connaissance et l'aveu du seigneur roi de Sicile. Et des lettres explicatives de cet arrangement furent expédiées par le roi de Sicile à En Rocafort, et d'autres semblables à moi; et de toute l'ost il n'y eut nul autre qui le sut[1].

» Ainsi le seigneur infant vint à Gallipoli, et apporta un diplôme écrit, adressé à En Béranger d'Entença, à En

[1] Voici cette convention telle qu'elle fut transcrite conformément à l'original, à la demande de Robert, fils de Charles II, sous l'inspection du cardinal Gentili du titre de Saint-Martin, dans la ville de Naples, le 23 avril 1308. L'original de cette copie, revêtu du sceau du cardinal, existe aux archives générales du royaume, sous le n° 23 de la division J. 512.

Universis presentes litteras inspecturis.

Frater Gentilis, miseratione divinâ tituli sancti Martini in montibus presbiter cardinalis, apostolice sedis legatus, salutem in Domino sempiternam.

Noveritis nos vidisse, legisse ac diligenter inspexisse, in presentiâ testium et notarii subscritorum, quoddam instrumentum publicum, non cancellatum, non abrasum, non viciatum, neque corruptum in aliquâ parte sui, omnique suspicione carens, munitum duobus sigillis cere rubee rotundis, pendentibus ad cordulas de serico rubeo et zallo. (Suit la description du diplôme.)

Cujus instrumenti tenor talis est :

In nomine Domini. Amen.

Anno incarnationis ejusdem millesimo trecentisimo sexto, mense marcii, decimo ejusdem, quinte indictionis, regnante serenissimo domino nostro rege Frederico tertio, regni ejus anno undecimo feliciter. Amen.

Nos infrascripti judices civitatis Messanæ, notarius Berardus de Mileto, regius tocius insule Sicilie notarius publicus, et subscripti testes ad hoc vocati specialiter et rogati presenti scripto publico, notum facimus et testamur quod, cum illustris dominus infans Ferandus, filius illustris domini regis Majoricarum, consobrinus dicti domini nostri regis, obtentâ licentiâ à dicto domino nostro rege recedendi de Sicilie parti-

Ferrand Ximénès, à En Rocafort et à moi, de la part du seigneur roi de Sicile, pour que nous reçussions le seigneur

bus, proponeret et in animo gereret conferre se ad partes Romanie ad gentem dicti domini nostri regis in ejusdem partibus existentem, et idem dominus noster rex animadvertens sibi et dicto domino infanti ad honorem cedere, quod ipse dominus infans, ex quo profecturus erat ad predictas partes ad gentem predictam, gereret in eisdem partibus locum et vicem dicti domini nostri regis, et predicte genti, loco et vice regiâ, presideret; de gratâ et spontaneâ voluntate eorum, nobis presentibus, dictus dominus noster rex et dictus dominus infans qui in nos predictos judices et notarium consensit cum sciret nos suos non esse, ob incrementum dignitatis eorum et convenienciorem utriusque statum, conventiones et pacta subscripta ad invicem solempniter inierunt, videlicet :

Predictus dominus infans Ferandus convenit et promisit solempniter dicto domino nostro regi, se conferre in presenti viagio, quod facit de civitate Messane, de presenti mense marcii, cum duabus galeis ipsius domini infantis, recto tramite ad predictas partes Romanie, ad predictam gentem dicti domini nostri regis existentem in partibus ipsis.

Item, promisit solempniter dictus dominus infans Ferandus dicto domino nostro regi, quod idem dominus Ferandus preerit et assidebit predicti genti quam dictus dominus noster rex habet in dictis partibus Romanie, tamquam locum tenens ejusdem domini regis, nomine et pro parte ejusdem.

Item, quod, quamdiu idem dominus infans preerit et dominabitur genti predicte, in omnibus et circa omnia qualiacumque sint disponet se voluntati dicti domini nostri regis et semper faciet omnia que dicto domino regi placuerint et que eidem domino regi videbuntur expediencia, secundum suum consilium.

Item, quod dictus dominus infans semper toto posse suo adjuvabit et erit in adjutorium predicti domini nostri regis.

Item, quod ipse dominus infans Ferandus semper erit amicis ejusdem domini nostri regis amicus, et inimicis ipsius domini regis inimicus, cujuscumque condiccionis vel status fuerint amici vel inimici dicti domini nostri regis, et sic tractabit et procurabit amicos et inimicos ejusdem domini nostri regis ut idem dominus noster rex tractabit et procurabit eosdem.

Item, quod dictus dominus infans Ferandus nullam pacem seu fedus iniet cum aliquo vel aliquibus, sine mandato et disposicione preambulis dicti domini nostri regis; sed si vellet aliquam pacem facere vel fedus inire, quod debeat eam facere de mandato, concilio et ordinacione ejusdem domini nostri regis.

Item, quod in ducendâ pro se uxore servabit voluntatem et disposicionem dicti domini nostri regis, et eam ducet in uxorem quam dictus dominus noster rex elegerit fore sibi uxorem congruam, dummodò predicta electa per predictum dominum nostrum regem placeat predicto domini infanti Ferando.

Et versâ vice predictus dominus noster rex solempniter promisit et convenit predicto domino Ferando infanti :

Quod idem dominus noster rex, in quantum convenienter et bono modo poterit,

infant Ferrand pour chef et seigneur, comme si c'était lui-même. Un tel diplôme fut egalement transmis au corps entier

subveniet eidem domino infanti Ferando, nec in hoc deficiat justà posse, si idem dominus Ferandus predicta omnia servaverit et faciet inviolabiliter observari.

Item, promisit dictus dominus noster rex ac consensit et voluit, quod dictus domminus Ferandus recipiatur et habeatur à predictâ gente dicti domini nostri regis que est in dictis partibus Romanie ut persona dicti domini nostri regis et tanquam vicem et locum tenens in dictis partibus ejusdem domini nostri regis, et quod predicta gens dicti domini nostri regis que est in dictis partibus eidem domino infanti Ferando, nomine et pro parte ejusdem domini regis, faciat fidem et homanagium.

Pro quibus omnibus et singulis observandis predictus dominus infans Ferandus fecit fidem et manibus et ore homanagium in manibus dicti domini nostri regis.

Undè, ad futuram memoriam et ut de premissis in perpetuum haberi valeat plena fides, facta sunt exinde, per manus predicti mei notarii, duo scripta publica consimilia per alfabetum bipartita, presens videlicet penes predictum dominum infantem Ferandum et alterum penes predictum dominum nostrum regem remansura, nostrorum predictorum judicum notarii et subscriptorum testium subscriptionibus, ac parvo sigillo secreto dicti domini nostri regis et sigilli dicti domini infantis Ferandi pendentibus communitum.

Actum Melacii, anno, die, mense et indictione premissis.

Ego Petronus Guercius, judex Messane.

Ego Bartholomeus de Magistro, judex civitatis Messane.

Nos Arnaldus, Dei gratià Montis-Regalis archiepiscopus, predictis interfuimus et testamur.

Ego Sanchius de Aragonià, serenissimus domini regis Aragonie filius, testor.

Ego Conradus Lança de Castro Maynardo, miles, testor.

Ego Petrus Aurie, filius magnifici domini Conradi Aurie, regii amirati, testor.

Ego Guillermus de Rexacho, testor.

Ego Jacobus de Palacio, civis Barchinonensis, testor.

Ego notarius, Berardus de Mileto, qui supra, regius tocius insule Sicilie notarius publicus, predictis interfui, et ea omnia rogatus scripsi, et testor.

Nos autem frater Gentillis, cardinalis et legatus predictus, ad certitudinem inspiciencium et scire volencium, continenciam instrumenti predicti, intercedente super hoc apud nos excellenti et spectabili domino domino Roberto, illustris Jerusalemi et Sicilie regis, domini Caroli secundi primogenito ac ejus in regno Sicilie vicario generali, duce Calabrie, suprascriptum instrumentum de verbo ad verbum presentibus inseri fecimus, easque in publicam formam redigi per magistrum Albertinum de Parmà, nostrum notarium infrascriptum, et ad majoris efficacie fidem eas fecimus sigilli nostri appensione muniri.

Datum Neapoli in castro Capuane, die 23 aprilis, anno nativitatis Domini 1308, indictione sextà, pontificatus domini domini Clementis pape V, anno tercio. »

Suit l'attestation du notaire, Albertus de Tribuscasalibus, originaire ou natif, à ce qu'il a soin de marquer lui-même, de la ville de Parme (de Parmà).

de la Compagnie. Je reconnus donc et fis reconnaître, par tous ceux qui étaient à Gallipoli, ledit seigneur infant comme chef supérieur au nom dudit seigneur roi de Sicile, et je lui livrai mon hôtel en entier; et j'achetai pour lui cinquante chevaux et des attelages autant qu'il en eut besoin, et des mules et mulets pour chevaucher selon ses besoins; et tout ce qui était nécessaire pour se mettre en route, je le lui donnai, ainsi que tous autres harnais indispensables en voyage à un tel seigneur. J'envoyai aussitôt deux hommes à cheval à En Béranger d'Entença, qui faisait le siége de Mégarix, à trente milles de Gallipoli, et deux autres à En Rocafort, à la cité d'Ainé, qu'il tenait aussi assiégée, et qui était située à soixante milles de Gallipoli; et deux autres à En Ferrand Ximénès, qui était à son château de Maditos, à vingt-quatre milles de Gallipoli.

» Aussitôt En Béranger d'Entença arriva à Gallipoli avec sa compagnie et laissa le siége; et il reconnut, lui et tous ceux qui étaient avec lui, le seigneur infant pour chef et pour seigneur au nom du seigneur roi de Sicile. Et de même vint à Gallipoli En Ferrand Ximénès d'Arenos avec toute sa compagnie, et il reconnut le seigneur infant pour chef et seigneur au nom du seigneur roi de Sicile. Et ainsi, nous autres tous, nous obéîmes aux ordres du seigneur roi de Sicile, et reconnûmes ledit seigneur infant pour chef, commandant et seigneur. Et nous eûmes tous grande joie et grande satisfaction de son arrivée, et regardâmes notre cause comme gagnée, puisque Dieu nous avait envoyé ledit seigneur infant, qui était de la droite lignée d'Aragon, étant fils du seigneur roi de Majorque, et de sa personne l'un des quatre chevaliers du monde les meilleurs, les plus expérimentés et les plus disposés à maintenir droite justice. Et par maintes raisons un tel seigneur nous arrivait fort à propos. Et quand nous eûmes prêté tous serment audit seigneur infant, nous reçûmes un message d'En Rocafort qui nous faisait dire : qu'il ne pouvait abandonner le siége auquel il était occupé, mais qu'il suppliait ledit sei-

gneur infant de vouloir bien se rendre en ce lieu, car toute sa compagnie avait grande joie de son arrivée. Le seigneur infant prit conseil là-dessus, et tous nous lui conseillâmes d'y aller, et lui promîmes de l'y suivre, à l'exception d'En Béranger d'Entença et d'En Ferrand Ximénès qui restèrent à Gallipoli, parce que l'un et l'autre étaient mal avec En Rocafort; mais en assurant qu'aussitôt que le seigneur infant aurait eu son entrevue avec En Rocafort et sa compagnie, ils iraient le joindre [1]. »

En 1314, Fernand épousa, du consentement de Frédéric III, Isabelle de Matagrifon, de Messine, fille de Marguerite, dame de Matagrifon, seconde fille elle-même de Guillaume de Ville-Hardoin, prince d'Achaïe et de Morée; et c'est d'Isabelle de Matagrifon que Fernand avait eu ce Jacques, roi de Majorque au moment où nous en sommes. Il perdit Isabelle l'année suivante, et épousa peu après (sur la fin de la même année), après la prise de Clarentza, Isabelle d'Ibelin, alors âgée de quinze ans, fille de Philippe d'Ibelin, sénéchal de Chypre, cousine de Henri, roi de Chypre. L'acte de mariage fut rédigé le 4 octobre 1315, à Nicosia en Sicile. De ce mariage naquit un fils nommé Fernand comme son père. L'infant mourut lui-même en 1316. Jacques était né en avril 1315; il avait par conséquent neuf ans quand il fut appelé à la succession de son oncle Sancho dans les Baléares et sur le territoire actuel de la France. Au cas où Jacques mourrait sans laisser d'enfans mâles issus de légitime mariage, l'héritage de Sancho devait revenir à un autre fils de l'infant Fernand de Majorque, issu de sa seconde femme Isabelle de Chypre [2].

C'était avec ce Jacques, roi de Majorque, alors âgé de vingt-quatre ans, que fut conclu le traité d'Aboul-Hassan Ali,

[1] Ram. Munt., c. 230. — Nous avons donné ci-devant une idée, d'après Pachymère, de cette singulière expédition, qui donna quelques années après le duché d'Athènes et de Neopatras aux rois d'Aragon, et enfin aux rois d'Espagne.

[2] Voy. Ram. Munt., c. 232

dont nous donnons ici la teneur, d'après la charte arabe authentique, conservée au département des manuscrits de la Bibliothèque royale.

Nous devons à M. Reinaud une traduction littérale de ce précieux document, dont l'original est écrit dans le caractère africain cursif ordinaire ; la voici :

« Au nom du Dieu clément et miséricordieux, ... que Dieu soit propice à notre seigneur et notre maître Mahomet, ainsi qu'à sa famille, et qu'il leur accorde le salut.

» Savoir faisons à quiconque lira cet écrit noble, ou en entendra parler, que c'est un traité de trève, d'amitié, d'alliance et de paix ; ce traité a été fait en présence, par ordre et avec la permission de notre maître le sultan, par la grâce de Dieu, émir des musulmans, Aboul-Hassan Ali, fils de notre maître l'émir des musulmans Abou-Sayd, fils de notre maître l'émir des musulmans Abou-Youssouf-Yakoub, fils de Abd-Alhakk, que Dieu élève son État comme il a élevé son pouvoir [1] ; de concert avec les commissaires nommés ci-dessous, à savoir, Almaric (Nemalryc), vicomte (biscond) de Narbonne, Almaric de Narbonne, prince de Thaleyra, Dalmaou de Castelnau, et Uguet de Totzo, investis des pleins

[1] Il existe de ce traité à la Bibliothèque royale une version catalane qui, en quelques points, complète le texte arabe. D'après cette version, le traité fut fait dans la ville de Tremecen, ou, comme prononcent les indigènes, *Telemsan*. Cette ville formait précédemment un état particulier ; mais, dans les premières années du xiv[e] siècle, le père d'Aboul-Hassan porta ses armes contre ses murailles, et l'assiégea pendant plusieurs années ; en 1336, Aboul-Hassan reprit les projets de son père, et se rendit maître de Tremecen et des provinces voisines à la fin du mois de ramadhan de l'année suivante (fin d'avril 1337 de J.-C.). Tremecen resta pendant quelque temps dans la dépendance des souverains de Marok ; par conséquent, les pays musulmans auxquels devait s'appliquer le traité comprenaient l'empire actuel de Marok et toute l'Algérie. Aboul Hassan étendit même ses conquêtes jusqu'à Tunis ; mais ce fut postérieurement au traité, et seulement pour quelques années. Sur ces divers événemens, l'on peut consulter une petite histoire manuscrite de l'Afrique, en arabe, achetée récemment par la Bibliothèque royale, et l'Histoire des Berbers, d'Ibn-Khaldoun, que M. de Slane fait imprimer en ce moment.

pouvoirs, et envoyés par le sultan noble, généreux et loyal don Jacques (Djacmé), par la grâce de Dieu sultan de Mayorque, comte de Roussillon et de Cerdagne, et seigneur de Montpellier (Monbeschlyer); ces commissaires représentant le sultan de Mayorque, en vertu d'un écrit émané de lui et d'un acte de délégation, l'un et l'autre écrits portant l'empreinte d'usage. Le traité a été ratifié par le sultan Aboul-Hassan susnommé, et celui-ci s'est obligé à l'observer comme les députés susnommés se sont obligés au nom de leur sultan susnommé don Jacques : ce traité sera d'obligation pour les États de chacun des deux sultans susnommés, pour ses sujets et pour tout ce qui se trouve sous son autorité, pendant un intervalle de dix années solaires, dont la première commencera au 1er du mois de mai prochain, d'après la date du présent écrit, et aux conditions suivantes.

» Les voyageurs pourront aller et venir des États de chacune des deux parties dans les États de l'autre, chargés de toute sorte d'objets, et garantis en leur personne, dans leurs biens, dans leurs navires [1] et dans tout ce qui les intéresse, et cela par terre et par mer, dans les ports et ailleurs. Aucun homme de l'un des côtés ne pourra nuire aux hommes de l'autre, ni les inquiéter, soit à l'arrivée, soit au départ.

» Si un navire de l'un des deux États, de quelque espèce qu'il soit, fait naufrage, ou s'il est entraîné, soit par le vent, soit par la mer, sur les côtes de l'autre État, il y aura sûreté complète pour le navire, pour l'équipage, et pour les richesses, les marchandises et les approvisionnemens qui se trouvent sur le navire. Tout cela sera remis au propriétaire, et l'on ne retiendra rien de ce qui lui appartient.

» Les chrétiens des États de don Jacques ne pourront

[1] Le mot *Djéfan* employé ici dans le sens de *navire*, et qui ne se trouve pas dans les dictionnaires, est surtout employé sur les côtes d'Afrique. Voyez les notes de Hyde sur le voyage de Peristol, *Syntagma dissertationum*, t. 1, p. 99.

emporter des pays musulmans susindiqués, ni blé, ni armes, ni chevaux, ni peaux salées et tannées, provenant soit de vaches, soit de chèvres. Mais toutes les autres marchandises seront à la libre disposition des chrétiens, sous réserve toutefois des usages précédens, tels que péages convenables et droits établis, et cela pour toute l'étendue des États de notre maître[1] le sultan Aboul-Hassan, conformément à ce qui s'y est observé dans les temps passés. Aucune des marchandises exportées ne sera passible d'une augmentation de droits, et les chrétiens n'auront rien à donner de plus que ce qu'autorisent les usages. De part et d'autre, on veillera à ce que ce traité n'éprouve pas de violation, ni qu'on ne s'éloigne d'aucune de ses dispositions, comme de donner lieu à quelque désordre dans les ports, de faire peur aux voyageurs, ou de se permettre un dégât quelconque. Si quelqu'un se porte à un acte de ce genre, son souverain fera faire les poursuites nécessaires, et obligera le coupable à réparer le mal qu'il a fait, et à rendre ce qu'il a pris. De plus, le coupable recevra sur sa personne la peine qui aura été déterminée, et ce châtiment, qui servira de leçon aux autres, les empêchera de faire du mal et de nuire.

» De part et d'autre, les magistrats des pays de côtes apporteront une attention extrême à ce traité, et ils veilleront à son exécution. Le traité sera notifié des deux côtés, de manière à recevoir sa plus grande publicité ; en sorte que,

[1] Ces expressions *notre maître* pourraient faire croire que le roi de Majorque reconnaissait en quelque sorte la suzeraineté du roi de Marok ; mais ce serait une erreur. Il faut savoir qu'au moyen-âge, dans ces sortes de négociations, chaque partie contractante s'attachait de préférence à la version rédigée dans sa langue, et faisait peu d'attention à l'autre version. L'expression *notre maître* se trouve aussi dans la version arabe des traités faits entre le sultan d'Égypte et la république de Gênes, qui certes n'était pas disposée à sacrifier son indépendance. Voyez à cet égard les *Extraits des historiens arabes relatifs aux guerres des croisades*, de M. Reinaud, p. 542 et 543.

par un effet de la puissance du Dieu très haut, les dispositions en soient parfaitement connues et observées.

» En foi de quoi notre maître le sultan Aboul-Hassan a écrit son *élamé* ordinaire [1], et a ordonné d'apposer son cachet. De leur côté, les députés et plénipotentiaires chrétiens susnommés ont apposé leurs sceaux [2], et ceux d'entre eux qui savaient écrire, ont écrit leur noms. Tout cela a été conclu le jour du jeudi 5 du mois de schawal béni de l'année 739, correspondant au 15 du mois d'avril, style étranger, de l'année 1339 (de J.-C.).

» Écrit à la date ci-dessus. »

Ce traité ne fut pas étranger peut-être à la chute de Jacques III, en lui aliénant l'affection de Pierre-le-Cérémonieux, qui le dépouilla de ses états en 1343. D'autres font remonter plus haut la haine du roi d'Aragon pour Jacques de Majorque. Pierre-le-Cérémonieux, selon eux, était allé, à son avénement à la royauté (1336), rendre hommage pour son royaume au pape Benoît XII à Avignon, en même temps que son parent Jacques de Majorque pour le sien. Pendant la cérémonie de l'entrée solennelle de Pierre à Avignon, l'écuyer du roi de Majorque donna, d'un air de mépris, un coup de fouet au cheval du roi d'Aragon. Furieux de cet acte, Pierre mit l'épée

[1] Le mot *élamé* signifie en arabe et se dit d'une espèce de paraphe. Sur ce qui concerne le paraphe et les autres parties du style épistolaire des Musulmans, voyez l'ouvrage de M. Reinaud, intitulé : *Monumens arabes, persans et turks du musée Blacas*, t. I, p. 107 et suiv.— Ibn-Khaldoun nous apprend que de son temps, c'est-à-dire dans la dernière moitié du XIVe siècle, le élamé des princes de Tunis consistait dans les mots *louanges à Dieu et actions de grâces à Dieu*, qu'on écrivait en gros caractères vers le haut de la lettre, après les mots *au nom de Dieu*. Ici il y a un vide après ces mots (première ligne du texte arabe), ce qui ferait croire que, malgré ce qui est dit dans le corps de l'écrit, cette formule avait été oubliée. Le témoignage d'Ibn-Khaldoun est d'autant plus digne de foi qu'il était natif de Tunis, et que dans sa jeunesse il fut employé à écrire l'élamé sur les pièces émanées de la chancellerie de son souverain.

[2] Le cachet du sultan existe encore ; malheureusement il est trop fruste pour qu'on en puisse lire les légendes.

à la main, et se jeta sur l'écuyer pour le tuer. On parvint à l'apaiser; mais il ne pardonna ni à l'écuyer ni à son maître, et finit par enlever les états de ce dernier.

Quoi qu'il en soit de ce récit, toujours est-il que Pierre IV d'Aragon et Jacques III de Majorque, comme leurs pères ne vivaient pas en très bonne intelligence, et que dans les événemens qui se préparaient, comme leurs pères encore dans d'autres événemens qu'on a vu plus haut, ils s'allièrent chacun selon sa convenance à des partis opposés. Pierre promit sa coopération maritime aux rois de Castille et de Portugal; Jacques s'abstint, conformément aux clauses de son traité avec l'émir de Marok.

Ainsi, dès le printemps de 1339, Aboul Hassan Ali avait fermement conçu de le projet faire la guerre sainte en Espagne. Des navires y transportaient journellement des troupes de guerriers de sa nation. Ils les y faisait passer avec leurs femmes et leurs enfans, s'imaginant déjà être maître de la Péninsule entière comme du temps de Rodrigue, et il voulait la peupler de ses gens. Gibraltar, Algésiras et Ronda en étaient remplis, et il en inondait le royaume de Grenade. L'émir de Grenade leur faisait bon accueil, et les animait à la grande entreprise (eldjihed) que les musulmans désiraient. C'était toujours le même sentiment profond qui, de tout temps, avait animé les émirs andalous, et que la communauté de religion explique; le même sentiment qui, au temps de Yousouf ben Taschfin, avait fait dire à l'émir de Séville El Motamed : — « *J'aimerais mieux garder les chameaux du roi de Marok que de payer tribut aux chiens de chrétiens.* » On attendait d'un moment à l'autre le grand passage comme aux jours d'Yousouf ben Taschfyn l'Almoravide ou d'Abd-el Moumen l'Almohade. Le bruit courait que la guerre commencerait par le royaume de Valence, pour recouvrer le premier ce qu'on avait le plus récemment perdu. Dans leurs craintes communes, les rois d'Aragon, de Castille et de Portugal ou-

blièrent leurs griefs, et se confédérèrent contre le péril commun. La première chose qu'on résolut fut d'envoyer une flotte formée de la marine des trois nations pour couper le passage aux Africains et combattre leur flotte. Le roi de Castille, le plus menacé, fournit le plus grand nombre de vaisseaux qu'il put. Le roi d'Aragon la moitié de ce nombre. Dès ce moment on apprêta l'escadre, et l'amiral de Castille, Jofré, occupa avec elle le détroit.

Pendant ce même temps, le roi de Castille crut convenable d'attaquer les Africains qui occupaient Ronda, Achidona, Antequera et les terres voisines. Il sortit de Séville accompagné de D. Juan Manuel, de D. Juan Nuñez, du grand D. Gil de Albornoz, archevêque de Tolède, auxquels s'étaient joints les volontaires de Séville sous la bannière de la cité, D. Juan Alonso de Albuquerque, ainsi que beaucoup d'autres seigneurs, les conseils d'Andalousie, et plusieurs corps des chevaliers des différens ordres mlitaires de la Péninsule, formant à eux tous une armée imposante. Ils entrèrent dans le territoire des Arabes, taillant et détruisant tout ce qui se présentait devant eux. Cependant il trouvèrent peu de gens à tuer ou à captiver. Tous les Arabes des villes ouvertes et des campagnes s'étaient retirés dans les forteresses. Alfonse livra un petit combat à un parti d'Arabes qui avait fait une sortie de Ronda, et les tua presque tous. Il continua à ravager la campagne jusqu'à Teba, et de là, avec le butin et les captifs qu'il put faire, il retourna à Séville, après les grandes chaleurs de l'été 1339, laissant sur la frontière des chefs expérimentés, et les places bien pourvues de troupes et de vivres. Ferdinand Perez de Portocarrero resta à Tarifa; Ferdinand Perez Ponce de Léon à Arcos, et D. Alfonse de Biesma, évêque de Mondoñedo, à Xerez. Le commandement général fut confié à D. Gonçalo Martinez d'Oviedo, qui, déjà grand-maître depuis plusieurs années de l'ordre de Calatrava, avait été depuis peu élu à la même dignité dans l'or-

dre d'Alcantara, avec l'appui du roi, dont il était alors fort aimé. Plusieurs seigneurs considérables à la tête de leurs troupes, demeurèrent pareillement en Andalousie, et le roi donna l'ordre aux milices des villes de seconder quand ils les en requerrait D. Gonçalo Martinez d'Oviedo. A la flotte castillane, forte de vingt-quatre voiles, qui gardait le détroit sous les ordres de l'amiral de Castille Joffré Tenorio, vinrent sur ces entrefaites se joindre douze vaisseaux aragonais, que le roi d'Aragon Pierre-le-Cérémonieux envoyait pour le même objet sous les ordres de son amiral Joffré Gilabert de Cruillas.

Ceci se passait dans l'automne de 1339, et l'escadre combinée occupa le détroit tout l'hiver, jusqu'à l'année suivante, sans pouvoir toujours faire obstacle au passage des Marocains qu'elle avait pour mission d'empêcher. Tous les jours cependant arrivaient à la cour d'Alfonse, à Séville, d'effrayans rapports sur les préparatifs extraordinaires que faisait Aboul-Hassan dans le but avoué de reconquérir l'Espagne, et Alfonse crut qu'il fallait en faire de non moins extraordinaires de son côté pour repousser l'ennemi. Il se rendit à Madrid, y recueillit le plus de troupes et d'argent qu'il put, et ordonna que tous ceux qui lui devaient leurs services ou un contingent de guerre se rendissent en personne ou envoyassent leur contingent à la frontière du côté des Maures (*à la frontera de los Moros*) dans le courant du mois de mars 1340. Il envoya en même temps une ambassade au pape à Avignon pour le prier de lui accorder les grâces et les indulgences de la croisade.

Pendant ce temps, à la tête des troupes royales de la frontière de Grenade était placé le grand-maître de l'ordre d'Alcantara, D. Gonçalo Martinez d'Oviédo, et ces troupes n'y furent pas oisives. Martinez réunit un corps d'hommes et de chevaux, et se mit à courir les terres musulmanes jusques à Alcala de Ben-Zayde. Yousouf sortit de Grenade avec une ar-

mée pour arrêter ces déprédations ; il pénétra avec elle dans le royaume de Jaen jusqu'à un château appelé Silos, appartenant à l'ordre de Saint-Jacques, et y mit le siége. Le vieil et vaillant grand-maître de cet ordre, D. Vasco Rodriguez Cornado, se trouvait à Ubeda ; il se joignit à Gonzalo Martinez d'Oviedo et courut avec lui au secours de Silos. Un engagement s'ensuivit dans lequel les chrétiens demeurèrent vainqueurs. La guerre continua de la sorte sur cette frontière pendant plusieurs mois, marquée presque journellement d'escarmouches dont quelques-unes méritent qu'on les décrive.

Abd-el-Melck, fils d'Aboul-Hassan, que les historiens espagnols appellent Abomelique, avait hiverné à Algésiras avec un grand nombre de troupes berbères qui avaient passé le détroit en diverses occasions. Il résolut en ce temps de faire une campagne qui imposât quelque terreur aux chrétiens. Ses troupes étaient avides de butin, et il s'avança avec elles par Médina-Sidonia et Xerez, commettant toute espèce d'hostilités. Son principal objet était de s'emparer par surprise ou d'assaut de Lebrija, dont il savait les magasins et les silos abondamment approvisionnés de froment en quantité suffisante pour fournir à la subsistance des châteaux castillans de cette frontière. Il avait résolu de s'en emparer à tout prix pour pourvoir aux besoins d'Algésiras et de Gibraltar, où régnait la famine, l'escadre chrétienne qui gardait le détroit interceptant les arrivages de vivres de la côte d'Afrique. Il sortir d'Algésiras avec un corps de cavaliers d'élite, alla camper dans l'Olivar de Xerez, et envoya de là un détachement de quinze cents chevaux pour s'emparer du blé de Lebrija[1]; mais l'alcayde de Tarifa, D. Fernando Perez Portocarrero, ayant eu avis du mouvement projeté, dépêcha des courriers aux andelantados de cette frontière,

[1] Y estando Abomelique entre Olivar de Xerez sus tiendas puestas, embió mil y quinientos cavalleros de los moros escogidos que el tenia, que corriesen la tierra y sacasen el pan de Lebrixa (Chr. del Rey D. Alonso el XI, c. 105).

et ils eurent le temps d'assembler des forces considérables qui défendirent Lebrija, si bien que le détachement dut s'en retourner comme il était venu, vers les campagnes de Xerez, où son chef lui avait donné rendez-vous. Dans les aldéas de la route ils avaient pris cependant de nombreux troupeaux, et ils les emmenaient à Algésiras. Mais le même D. Fernando Perez Portocarrero fit un appel général, et la bannière de Séville accourut à lui sous les ordres de plusieurs chefs renommés: D. Alvar Perez de Guzman, D. Pedro Ponce de Léon, avec beaucoup d'autres chevaliers qui étaient dans Utrera. Ils coururent après l'ennemi à marches forcées, et le joignirent enfin dans une vallée où il avait parqué les troupeaux enlevés aux chrétiens. Un combat acharné s'engagea, qui dura longtemps sans avantage marqué d'aucun côté; mais à la fin les chrétiens eurent le dessus. Les musulmans tombèrent presque tous morts sur le lieu du combat; la plupart de ceux qui échappèrent à l'épée furent faits prisonniers dans la poursuite qu'en firent les Espagnols l'espace de plus d'une lieue. De retour sur le champ du combat, les chrétiens y recueillirent les dépouilles et les chevaux, et, leur butin recouvré, se retirèrent à Arcos.

Abd-el-Melek était demeuré avec le gros de ses troupes dans les champs de Xerez, où il enlevait les troupeaux et tout ce qui pouvait servir à la subsistance des siens, mal pourvus de vivres dans les villes qu'ils occupaient; il attendait là le retour du détachement qu'il avait envoyé pour le même objet à Lebrija, et dont il n'avait aucune nouvelle. Le succès obtenu sur ce détachement par les chrétiens les enhardit à attaquer Abd-el-Melek lui-même, bien que plusieurs tinssent ce parti pour hasardé. Ils savaient qu'Abd-el-Melek s'était vanté de ne rien craindre de leurs armes, et avait dessein de prendre le château d'Alcala de los Gazules [1]. Tout

[1] Une des nombreuses Alcala de la Péninsule.

cela, joint à l'arrivée de D. Alvaro, évêque de Mondoñedo et adelantado de Xerez, qui leur amenait les milices de la ville et des campagnes voisines où des troupes s'étaient levées à son appel, redoubla l'ardeur des chrétiens. Informés d'une manière certaine qu'Abd-el-Melek s'avançait lentement avec ses bagages et les troupeaux dont il s'était emparé, en quête du détachement de Lebrija, dont il ignorait la défaite, et qu'il camperait la nuit suivante dans la véga de Pagana, près du rio Patute, ils hâtèrent le pas, marchèrent toute la nuit vers ce point, et, avant qu'il fît jour, ils purent voir les feux du camp des Africains, le long de la petite rivière. Les chrétiens gravirent et se rassemblèrent sur la colline qui domine la véga de Pagana, et dans ce mouvement quelques-uns d'entre eux ne purent s'empêcher de s'écrier imprudemment : « Santiago! Santiago! » Ce cri ne parvint pas distinctement au camp des musulmans, et les sentinelles arabes ne s'en émurent point, pensant qu'il partait de l'avant-garde de leurs compagnons revenant de Lebrija avec le blé qu'ils y étaient allé quérir, et qui les avertissaient ainsi de leur retour. Néanmoins quelques-uns des plus matineux d'entre les Berbères, au nombre de cinq cents, montèrent à cheval à tout hasard. Ce mouvement, se faisant avec quelque tumulte, comme déjà le soleil rayonnait sur l'horison, fit craindre aux chrétiens le réveil de la petite armée tout entière, et les engagea à commencer l'attaque incontinent, de peur de donner à l'ennemi le temps de se reconnaître. Ils s'avancèrent contre les cinq cents cavaliers musulmans qui étaient sous le harnais, et à la tête desquels était un vaillant chef nommé Aliatar (Ali-Athar), cousin-germain d'Abd-el-Melek. Un chevalier de l'ordre d'Alcantara passa la rivière, et, la lance en arrêt, marcha sur Aliatar, dans le dessein de l'occuper là, afin que les chrétiens pussent passer le gué plus librement; mais Aliatar lui lança un javelot si violemment et d'une main si sûre qu'il lui en traversa la poitrine jusqu'aux épaules; il tomba mort de cheval.

Les chrétiens chargèrent alors Aliatar, l'entourèrent, et, quoiqu'il se défendît vaillamment, l'abattirent criblé de blessures sous leurs lances. La fortune ou le ciel favorisa évidemment les chrétiens en cette rencontre; car, bien qu'ils eussent commencé le combat dès l'aube, près de la rivière, et non sans cris et sans tumulte, cependant la plupart des musulmans du camp demeurèrent endormis dans leurs tentes, jusqu'à ce que l'avantage fût tout à fait acquis aux chrétiens. Ceux-ci entrèrent alors dans le camp, blessant et tuant sans péril les ennemis à mesure qu'ils sortaient à demi-éveillés de leurs tentes. La plus grande partie des Berbères abandonnèrent tout ce qu'ils avaient, et s'enfuirent à Algésiras et dans les monts voisins. La panique fut telle qu'ils oublièrent leur chef Abd-el-Melek seul dans le camp. Il essaya de fuir; mais il n'avait pas de cheval. Les chrétiens qui poursuivaient et tuaient les fuyards étaient répandus dans toutes les directions. Il voulut se sauver en se cachant entre des roseaux sur la rive du Patute, mais il craignit d'être vu des chrétiens qu'il aperçut de ce côté, et il se jeta à terre parmi les morts, espérant qu'on le prendrait pour l'un d'eux; pour le paraître les blessures et le sang ne lui manquaient pas. Mais il ne put tromper les chrétiens. Un de leurs soldats, remarquant que ce mort tressaillait, lui donna en passant deux coups de lance pour l'achever, sans le connaître, et marcha à la poursuite des autres. Quand Abd-el-Melek se vit seul, il essaya de se lever, mais il le fit avec peine à cause de la grande quantité de sang qu'il avait perdue. Un des siens, qui s'était caché dans des broussailles, le vit, et il voulait l'emmener avec lui, mais Abd-el-Melek ne se sentit pas en état de le suivre et l'engagea à se sauver seul comme il pourrait. L'Arabe partit, et Abd-el-Melek, dévoré par la soif, se traîna vers le Patute pour s'y désaltérer, et mourut sur la rive. Les chrétiens s'emparèrent des tentes et du bagage des Arabes, et y trouvèrent de grandes richesses. Ils en ramenèrent les

troupeaux que l'ennemi leur avait enlevés, et firent un grand nombre de captifs; entre morts et prisonniers, les Arabes, dit-on, perdirent plus de dix mille hommes dans cette affaire. Les vainqueurs se retirèrent à Xérez, et quelques Arabes qui erraient fugitifs dans les sierras voisines du Patute, sur l'avis que leur donna celui de leurs compagnons qui avait vu Abd-el-Melek dans les derniers momens de sa vie, l'allèrent chercher où il était mort, et portèrent à Algésiras le corps de leur général si misérablement tué [1].

Cet événement, rapporté sans date par les chrétiens et par les musulmans, est placé par les uns à la fin de 1339, et par les autres au commencement de 1340. La destruction complète des Africains s'en serait suivie peut-être si une intrigue de palais n'avait empêché le grand-maître d'Alcantara, Gonçalo Martinez d'Oviédo, de poursuivre la guerre en Andalousie. Cette intrigue, c'est encore à la maîtresse du roi qu'il faut en faire honneur, ainsi que de la belle expédition qui en fut la conséquence, et qui eut pour effet la mort d'un brave capitaine sacrifié aux plus méprisables intérêts et à la passion d'une femme.

Rien de plus compliqué du reste que cette intrigue, et il nous faut ici, pour la bien faire comprendre, rappeler un fait qui s'y rattache, et qui en est au fond la cause génératrice.

A peu près vers le même temps où, après la mort du dernier grand-maître d'Alcantara, Gonçalo Martinez d'Oviédo avait été nommé à sa place, la grande-maîtrise de Saint-Jacques était aussi devenue vacante par la mort de Vasco Rodriguez Cornado, et les chevaliers avaient élu à sa place l'un des plus braves d'entr'eux, Vasco Lopez. Cela déplut fort à Alfonse, qui aurait voulu voir donner la grande-maîtrise à

1 Tout ce récit est tiré entièrement, et presque mot pour mot, de la Chronique d'Alfonse XI (c. 203).

don Frédéric son fils. C'est avec un grand respect, et sans autre explication, que les historiens d'Espagne qualifient ce dernier. Or, ce don Frédéric son fils, dont on nous parle comme d'un homme capable d'être grand-maître, était le frère jumeau de Henri de Trastamare, et avait alors environ sept ans; mais il paraît qu'Éléonore avait à cœur de voir cet enfant de son amour grand-maître d'un ordre religieux et militaire au sortir du berceau, et que le roi Alfonse ne trouva rien que de naturel et de légitime dans ce désir de sa maîtresse. Pour faire mettre là le marmot, il fallait en ôter le grand-maître, Vasco Lopez. Ce fut contre lui qu'on agit d'abord. Éléonore, ses amis, ses parens et le roi n'épargnèrent rien pour l'accabler, le dégoûter, le faire décoler si possible était. Il échappa à cette dernière raison royale; nous verrons tout à l'heure comment. Mais on attaqua son élection, le roi la désapprouva; on y forma des oppositions, on voulut y voir plusieurs nullités qui la rendaient invalide, et dans Vasco Lopez des défauts en raison desquels il était incapable de posséder une charge si importante (que sans doute un enfant au-dessous de sept ans était plus en état de remplir, d'après le roi et Éléonore); de sorte que toutes ces chicanes firent prendre à Vasco Lopez le parti de se retirer en Portugal. Mariana qualifie cette démarche d'imprudente; mais, à voir de quelle façon, dès son bas-âge, le bon roi Alfonse avait pris l'habitude de faire traiter quiconque s'opposait à ses volontés ou même à ses caprices quand il croyait le pouvoir sans danger, il semble qu'il faudrait la qualifier au contraire de prudente. Par là, dit le même historien, le nouveau grand-maître se rendit coupable, d'innocent peut-être qu'il était. Cela nous semble, à nous, une concession un peu bien bénévole[1]. On regarda à la cour

[1] Non semper leges procerum cum humana charitate, religionisque mansuetudine concordant. Infame integre non est omne id quod infame integre decrevit regum potestas.

sa retraite, ajoute-t-il, comme un aveu des fautes qu'on lui reprochait; on lui en fit un crime, et, pendant son absence, on le déposa. La grande-maîtrise ayant été ainsi déclarée vacante dans une assemblée de l'ordre tenue à Ocaña, on fut sur le point de nommer à la place de Vasco l'enfant, âgé de moins de sept ans, qui avait ce mérite suprême, devant Dieu et devant les hommes, d'être né des amours d'Alfonse et d'Éléonore. Toutefois, par une sorte de respect humain, parce que, dit la chronique, ce don Frédéric était très enfant et ne pouvait travailler au service que l'ordre devait faire pour le roi dans la guerre contre les Maures, le roi eut pour agréable qu'ils fissent frère de leur ordre don Alfonse Mélendez de Guzman, frère de doña Eléonore, et lui donnassent la grande-maîtrise. Tous les prieurs, les commandeurs et les frères le reçurent en conséquence pour grand-maître de Saint-Jacques, lui livrèrent les châteaux de l'ordre, et il prêta hommage au roi pour lesdits châteaux[1].

On nomma de la sorte, comme pour garder la place au petit bâtard (grand-maître prédestiné), son oncle D. Alfonse Melendez de Guzman, frère de la concubine publique du roi, car tout cela se faisait le front levé. Soyons justes ici envers Mariana. « Tous les gens de bien, dit-il, furent affligés de ce choix; plusieurs s'en plaignirent et en murmurèrent hautement: nul n'approuva la déposition injuste du grand-maître don Vasco Lopez, et tous condamnèrent l'élection de Guzman, et trouvèrent mauvais que cette importante charge, qui devait être le prix du mérite et de la vertu, devînt la récompense d'un crime scandaleux et d'un adultère public[2]. »

Dans cet état de choses, notre grand-maître d'Alcantara,

[1] Y por quanto este don Fadrique era muy niño, y no podia trabajar en el servicio que la orden havia de hazer en la guerra de los moros al rey, el rey tuvo por bien que freylassen á don Alfonso Melendez de Guzman hermano de doña Leonor, y que le diessen el maestrago... (Chr. de D. Alonso el XI, c. 195).

[2] Mariana, Hist. de España, l. XVI.

Gonçalo Martinez d'Oviédo, avait eu le tort inexcusable de blâmer, avec tous les gens de bien dont parle Mariana, les prétentions du roi et de sa maîtresse sur la grande-maîtrise de Saint-Jacques, et, par le même sentiment de dignité, le choix non moins étrange du frère de la maîtresse du roi à cette place. Cela suffit pour attirer sur lui toute la haine d'Éléonore et des siens, qui jurèrent sa perte. Vilasan dit formellement qu'Éléonore lui en voulait parce qu'il avait cherché à empêcher l'élection de son frère Alfonse Melendez à cette grande-maîtrise de Saint-Jacques, et qu'elle tourna contre Martinez le cœur du roi, en l'accusant de dire beaucoup de mal du roi et d'elle [1]. Le roi étant à Madrid et ce don Gonçalo Martinez sur la frontière, ajoute-t-il, doña Éléonore et d'autres, par son conseil, dirent au roi ces choses comme elle les leur disait. Il manda Gonçalo Martinez près de lui pour qu'il eût à lui dire si les choses qu'on lui rapportait ainsi étaient vraies ; et en même temps, comme s'il eût prévu que cet ordre ferait tout craindre au grand-maître et qu'il n'obéirait pas, il ordonna que, dans le cas où il ne voudrait pas venir, on l'appréhendât au corps, et le lui amenât prisonnier. Gonçalo Martinez était à Xérez avec les chevaliers qui venaient de vaincre Abd-el-Melek, lorsque y arrivèrent les hommes d'Alfonse porteurs de lettres qui constataient leurs pouvoirs, et où il était sommé de comparaître devant le roi. Il comprit par leur teneur que celui-ci, poussé par Éléonore, en voulait à sa vie, et il partit incontinent avec tous ses gens pour Moron, qui appartenait à l'ordre d'Alcantara. De là, dit la chronique, il écrivit de libres et fières lettres au roi, pleines de remontrances et de repro-

[1] Y doña Leonor tenia con el gran saña porque quisiera estorvar à su hermano don Alfonso Melendez que no huviesse el maestrago de Santiago, y buscavale mal con el rey, diziendo que dezia el maestre don Gonçalo Martinez mucho mal del rey y della (Chr. del rey D. Alonso el XI, c. 104).

ches[1]. Ces lettres envoyées, Gonçalo fit prêter à l'alcayde et aux autres hommes qu'il laissa dans ce château de Moron le serment de n'y point recevoir le roi, ni personne pour lui. Il se rendit ensuite aux châteaux de Magazela et de Bienquerencia, et y prit le même serment des alcaydes et des autres gens qu'il y laissa, de la même manière qu'il l'avait fait à Moron; il s'en fut de là aux châteaux que possédait l'ordre d'Alcantara sur la frontière de Portugal. Suivant notre guide Vilasan, Alfonse, dès qu'il eut vu la lettre que lui envoyait Gonçalo, où celui-ci le bravait avec tant de hardiesse, et qu'il eut su d'un autre côté les sermens que le grand-maître avait demandés aux alcaydes des châteaux de l'ordre d'Alcantara situés sur la frontière de Portugal, lui envoya dire, par un chargé de pouvoirs, qu'il était étonné qu'il ne comparût point devant le roi, lorsque le roi le faisait ainsi appeler; à quoi le grand-maître répliqua qu'il n'irait pas à lui, ni ne se mettrait en son pouvoir[2].

Presque dans le même temps que ceci se passait en Castille et pendant qu'Alfonse cherchait ainsi à faire tomber dans un piége Gonçalo Martinez, c'est-à-dire vers le mois de février 1340, les affaires se présentaient sous un aspect sinistre devers Gibraltar. Joffré Gilabert de Cruillas, amiral d'Aragon, que le roi Pierre IV le Cérémonieux avait envoyé pour veiller à la garde du détroit de compagnie avec l'amiral de Castille Joffré Tenorio, étant descendu de son vaisseau avec quelques almogavares pour surprendre Algésiras, un combat à terre avec les Arabes s'ensuivit, dans lequel il fut tué d'un coup de flèche; lui mort, la flotte du roi d'Aragon abandonna le service du roi, et s'en retourna en Cata-

[1] Vilasan dit : — Desde allí embio cartas al rey, en que le embio á dezir grandes atravimientos, y muchas palabras de denuedo (Ibid., l. c.)

[2] Ibid., l. c , paroles dans lesquelles sont reproduits jusqu'aux tours et aux répétitions habituelles de la Chronique.

logne, laissant Joffré Tenorio, amiral de Castille, seul avec une escadre insuffisante à la garde du détroit[1].

Gonçalo Martinez, grand-maître d'Alcantara, cependant, dès qu'il eut envoyé au roi la réponse dont il a été parlé plus haut, munit de toutes choses les châteaux d'Alcantara, de Santivañez aux Deux-Tours (Santivañez de Ambas-Torres) et la tour de Piedra-Buena, qui sont sur la frontière de Portugal; il y laissa des alcaydes auxquels il fit prêter serment comme il avait fait dans les autres châteaux d'Alcantara, et se retira lui-même à Valence, autre place appartenant à l'ordre, et aussi sur les frontières du Portugal[2]. Et parce que le roi don Alfonse de Castille et le roi don Alfonse de Portugal n'étaient pas bien ensemble, malgré la trève qui existait entre eux, poursuit Vilasan, Martinez envoya dire au Portugais qu'il mettrait ceux des châteaux de l'ordre d'Alcantara qui étaient sur la frontière des deux royaumes, savoir: Valence d'Alcantara, Santivañez, et la tour de Piedra-Buena, sous la dépendance de sa couronne, s'il voulait lui prêter appui contre le Castillan. A quoi, suivant la même source, et cette notice peint assez bien la politique du temps, le roi de Portugal fit réponse que « tant que durerait la trève qui était entre lui et le roi de Castille, il ne pourrait l'aider à faire la guerre à ce roi, même au prix des châteaux en question, mais que, passé le temps de cette trève dont le terme était proche, il lui ferait donner la grande-maîtrise de l'ordre d'Avis dans son royaume, et le recevrait alors sous sa dépendance avec les villes et les châteaux qu'il lui offrait[3]. »

[1] Chr. del rey D. Alonso el XI, l. c.

[2] Un historien récent a confondu cette Valence avec la Valence universellement connue, située sur la Méditerranée (la Valence du Cid); il y a trois autres Valences célèbres en Espagne : la Valencia de don Juan, située dans la province de Léon, la Valencia du Minho, et la Valencia d'Alcantara, située au sud du Tage, entre la Sierra de San-Mamed et le fleuve. Il s'agit ici de cette dernière.

[3] Textuel, c. 205.— Nous ne voulons prêter attention, on le pense bien, qu'aux écrivains originaux, et nullement aux écrivains de seconde main, dont un rapporte

Le roi de Castille reçut à Mérida ces nouvelles, et apprit en même temps que quelques frères de l'ordre d'Alcantara s'étaient séparés de leur grand-maître, avaient gagné la ville d'Alcantara, s'étaient emparés du couvent de l'ordre, et l'occupaient. Ils l'en firent avertir le lendemain, et il les envoya prier de nommer chef de leur ordre un d'entr'eux à qui il croyait pouvoir se fier, lequel se nommait Nuño Chamiço. L'ordre tout entier, jusque dans les commanderies les plus reculées, se divisa en deux partis, les uns restant fidèles à leur ancien grand-maître malgré ses différends avec le roi, les autres adoptant le nouveau, bien qu'élu, ce semble, un peu frauduleusement. Alfonse était à Caçalegas, bourg peu distant de Talavera-la-Réal, lorsqu'un message de Nuño Chamiço vint faussement lui annoncer que le roi de Portugal se préparait à prendre les châteaux situés en deça de la frontière espagnole, que lui avait offert Gonçalo Martinez d'Oviedo. Sur cet avis, et ne prenant conseil que de sa violence, Alfonse rassembla le plus d'hommes qu'il put à Talavera, et alla « manger et dormir » à Elvas d'Estremoz, dit Vilasan; c'est-à-dire en Portugal même, faisant ce jour là seize lieues[1]. Voyant que ce n'était pas de ce côté que devait porter sa colère, il se ravisa, prit son chemin vers le nord-est, et alla le lendemain « manger et dormir » à Caceres; il fit ce jour-là vingt-cinq lieues. Il acheta là des chevaux et des armes pour les donner aux chevaliers et aux écuyers volontaires qui étaient venus avec lui, et qui en étaient dépourvus; et, dans

toute cette affaire comme il suit (sans dire même comment le grand-maître dont il parle s'appelait et comment il finit) : « Le grand-maître de l'ordre d'Alcantara, dit-il, chargé de plusieurs crimes, fut cité à comparaître pour s'en justifier; mais, craignant le crédit d'Éléonore de Guzman, favorite du roi, son ennemie déclarée, *il se jeta dans le parti des Maures et se retira auprès du roi de Grenade.* »

[1] On lit dans la chronique : *Alva, Ribera de Tormes;* mais c'est une faute de copiste ; il faut lire : *Elva, ribera d'Estremoz,* ce qui se concilie seul avec le reste du récit de Vilasan.

la nuit même, il fit appeler près de lui tous les conseils voisins et les chevaliers du couvent d'Alcantara, pour qu'ils vinssent tous là, d'où l'on se rendrait ensuite à Valence. Il partit de Caceres la nuit suivante, fit trois lieues d'Espagne, et arriva à Valence avant que le soleil fût levé; il y trouva Nuño Chamiço, le nouveau grand-maître, et tous les frères de son parti, qui l'attendaient et avaient formé déjà, quoiqu'en petit nombre, une sorte de siége du château où Gonçalo Martinez s'était enfermé. Gonçalo avait eu pour sa part de butin, après le pillage du camp des musulmans à la suite de la victoire du Patute où avait péri Abd-el-Melek, les pennons de ce chef et de quelques autres chefs illustres; il les avait apportés avec lui à Valence, et, le jour que le roi y arriva, il fit planter tous ces pennons au haut de la grande tour avec le sien au milieu, flottant par dessus tous les autres. Ce jour-là, le roi ne fit contre lui aucune tentative, ne lui fit ni demander l'entrée de la forteresse ni dire quoi que ce fût. Il plaça seulement pour la nuit des hommes à lui autour du château et pour en garder les issues. Ces gardes surprirent, au rapport de Vilasan, un messager du grand-maître porteur de lettres adressées par lui à l'infant don Pedro, héritier présomptif de la couronne de Portugal, qui habitait en ce moment, dans le voisinage de Valence, une ville appelée Portoalegre, et à qui il envoyait dire que le roi de Castille était arrivé là avec peu de monde, et qu'encore bien que le roi de Portugal eût une trève avec le roi de Castille, si lui, don Pedro, qui n'en avait pas, voulait lui venir en aide, il lui donnerait tous les châteaux de l'ordre d'Alcantara qui reconnaissaient son autorité sur cette frontière.

Alfonse, dès que le jour fut venu, s'approcha en personne de cette Valence où Gonçalo Martinez avait résolu de se défendre surtout par le secours d'un certain nombre de chevaliers léonais et des Asturies d'Oviédo, ses compatriotes et ses parens. Le roi s'avança jusque très près

d'une des portes de la ville, à la portée de la voix, et ordonna aux sentinelles d'appeler Gonçalo Martinez. Les sentinelles qui étaient au haut de la porte et dans les tours l'appelèrent, et Gonçalo Martinez parut à une tour appelée de Rébagatos. Dès qu'il le vit, le roi lui demanda s'il ne se souvenait plus du serment qu'il avait fait pour ce château et pour tous ceux de l'ordre d'Alcantara, de l'accueillir, lui, le roi, dans tous et dans chacun, toutes les fois qu'il s'y présenterait, ajoutant que, puisqu'il était là, il le reçût donc dans ce château et dans cette maison qui était au roi, que le roi venait. Gonçalo Martinez répondit que sa crainte était trop autorisée par la conduite passée du roi envers ses plus fidèles serviteurs pour que personne s'en étonnât ; que le roi agissait avec eux à sa guise, quelles que fussent ses promesses et leurs services, et que, par ces motifs, il ne le recevrait pas dans le château. Le roi alors rappela le serment que Gonçalo avait prêté entre ses mains il y avait si peu de temps qu'il lui semblait encore que ce fût d'hier (*que le parecia al rey que lo tenia aun fresco en la mano*); il le pria de garder ce serment, et de n'être pas félon par crainte de perdre la vie, allant jusqu'à offrir de lui jurer sur les Saints-Évangiles qu'il ne le ferait pas mourir, etc. Comme pour échapper à cette obsession directe, mais sachant trop le sort que lui réservait Alfonse, Gonçalo Martinez dit au roi qu'il voulait avant d'aller plus loin conférer à cet égard avec sa compagnie d'Asturiens et de Léonais, sans les conseils desquels il s'était promis de ne rien faire ; et, peu d'instans après, le roi étant resté là, un Asturien, hijo dalgo, parut au haut de la tour, lequel dit au roi que, tout bien considéré, Gonçalo Martinez persistait à ne pas vouloir l'accueillir dans son château. Chose singulière, le roi ne se le tint pas pour dit ; il insista pour qu'on appelât de nouveau Gonçalo Martinez, et qu'on l'avertît qu'il avait quelque chose encore à lui dire. Mais le sort en était jeté, et Gonçalo Martinez préféra s'exposer à tout plutôt que de se livrer à Al-

fonse. Il parut au sommet d'une autre tour, dite du Trésor, et donna ordre aux siens de tirer des pierres, des flèches et toutes sortes d'armes contre le roi et contre ceux qui étaient avec lui. Ils le firent aussitôt, et tirèrent au roi, qui reçut deux coups de pierre dans son écu, puis, en battant en retraite, un autre coup de pierre à l'arçon de sa selle, et un autre dans les flancs de son cheval. Des pierres seulement, à ce qu'il semble, furent dirigées contre le roi, mais ceux qui étaient avec lui eurent plus à souffrir : un frère d'Alcantara reçut un coup de flèche dans la poitrine dont il mourut dans la journée, et plusieurs autres se retirèrent blessés.

Le roi regagna là-dessus la maison où il s'était arrêté, la veille au soir, avec le gros de ses compagnons; il y fit appeler, ce jour-là même, tous les chefs qui étaient venus là avec lui, et rendit devant eux une sentence par laquelle il condamna Gonçalo Martinez au supplice des traîtres; cela de sa pleine autorité et science certaine, et sans appel. Restait à prendre Gonçalo Martinez pour l'exécuter, et ce fut à quoi tendirent tous les efforts du roi, secondé de ses adhérens et de ses créatures. Était-ce l'intérêt de l'Espagne, l'intérêt de la sainte religion du Christ dégagée de tout mélange humain, que le roi s'occupât à ce soin de vengeance dans les circonstances au milieu desquelles on était? C'est ce que tous les récits des historiens rassemblés sous nos yeux semblent implicitement tenir pour certain, à voir de quel ton ils racontent la chose. Que le lecteur fasse en cela la part de la justice et de la raison de Dieu, nous poursuivrons, quant à nous, notre rôle de rapporteur impartial; mais qu'on cesse de nous dire que la paix, la paix intérieure et nationale, est toujours le résultat direct de l'institution politique résumée par le mot : royauté. Toute la suite de l'histoire le démentirait.

Le roi donc, le maître, le souverain, c'est-à-dire un despotique et emporté jeune homme de vingt-neuf ans livré à toutes les passions et à toutes les fougues d'un amour adultère

pour une concubine de noble parage, dont la famille était devenue en quelque sorte la sienne, venait de décider seul, avec l'avis, si l'on veut, de son conseil d'État et de guerre, formé de quels élémens, Dieu le sait! venait de décider, disons-nous, que le besoin le plus urgent de la monarchie était de délivrer la chrétienté d'un vaillant capitaine naguère vainqueur, il est vrai, de ses éternels ennemis, mais coupable du crime « d'avoir dit du mal de doña Éléonore et du roi ; » en d'autres termes, coupable d'avoir blâmé les scandaleuses faveurs dont la famille de cette femme était l'objet, et pour quelle cause ! au détriment de la république chrétienne; crime d'état au premier chef, et première origine de tout le reste.

Gonçalo Martinez, sentait sa situation désespérée, et à l'instant même où le roi le condamnait à mort hors de Valence, dans une maison rustique du hameau voisin, il réunissait au sein de Valence tous les chefs qui venaient d'agir avec lui contre le roi, et leur disait que, jusque-là, il n'avait pas osé confier les tours du château à leur garde, mais que désormais c'était raison qu'il les leur remît et se confiât en eux; que s'il était coupable, ils ne l'étaient pas moins, et que tous ensemble avaient ainsi beaucoup à faire pour échapper à la mort; qu'il comptait sur eux comme sur lui-même. Et incontinent il partagea la garde des tours entre ceux qui étaient là avec lui, compromis au même degré que lui-même; au moins le pensait-il. Il en donna une à Peralvez Escarpiço; une autre à Alvar Rodriguez, fils de Juan Ruy Alvarez de Osorio, dont Alfonse avait traîtreusement fait assassiner le père ; une autre à Ruy Fernandez, distingué des autres ricos-hombres de ce nom par le surnom de Xodor; une autre à Diego Suarez et à Fernand Gomez d'Almaçan, cousins-germains, anciennes créatures du roi, qu'une injure grave avait détachés de son service ; une autre enfin à Diego Perez, fils de Gonçalo Perez de Grijalva. Ayant ainsi distribué les

tours principales de Valence d'Alcantara à ses principaux compagnons, il répartit les autres moindres à de moindres chefs, tous cependant également braves, également résolus et obligés, à ce qu'il croyait, à vaincre ou à mourir avec lui.

Il s'était trompé à l'égard de deux de ces chefs, et les autres même n'étaient pas tous gens si sûrs qu'il le pensait. Fernand Gomez et Diego Suarez d'Almaçan, à la garde de qui il avait confié la tour du Trésor, étaient, comme nous l'avons dit, deux créatures d'Alfonse, et malgré leurs griefs contre le roi et les griefs du roi contre eux, ils virent là une occasion de rentrer en grâce et d'avancer leur fortune, comme il arrive, par la trahison de la cause à laquelle ils s'étaient engagés. Ils firent dire secrètement au roi, par un enfant qu'ils lui dépêchèrent, qu'ils étaient disposés à seconder ses desseins si le roi le tenait pour agréable et leur promettait de les recevoir à résipiscence au prix de ce qu'ils feraient pour lui; qu'il fît, s'il y consentait, fabriquer des échelles de bois et de corde, et qu'ils lui enseigneraient comment il pourrait s'introduire, lui et ses gens, dans la place, par la tour qu'ils commandaient, et s'en rendre maître. Alfonse consentit à tout ce qu'ils désiraient, et fit faire aussitôt, dans une maison couverte, un grand nombre d'échelles de corde; il convint avec eux, par l'intermédiaire de l'enfant qui leur avait servi à communiquer avec le roi, de ce qu'il y avait à faire la nuit suivante. Cette nuit venue, qui fut très noire, le roi s'avança en personne, sans bruit, avec tout son monde, vers la tour du Trésor; quand tous ensemble furent arrivés au pied de cette tour, ceux qui étaient dedans les entendirent, et leur jetèrent une corde au moyen de laquelle on monta les échelles; ils les attachèrent de manière que les gens du roi pussent aussi monter; dès qu'ils furent en haut ils commencèrent à crier: « Castille! Castille pour le roi! » Gonçalo Martinez et les autres qui étaient dans les autres tours demandèrent pourquoi on criait ainsi; il leur fut répondu que c'était le

roi qui venait d'entrer dans la tour du Trésor. Tous ceux qui gardaient les autres tours se tinrent alors pour perdus, et envoyèrent demander grâce au roi, lui offrant de lui livrer, à ce prix, chacun la tour dont il disposait; le roi accepta leur offre, et promit de ne leur faire aucun mal. Gonçalo Martinez seul ne demanda rien, et se disposa à se défendre avec ses fidèles Asturiens et Léonais, dans la tour maîtresse, qui était très grande et très forte, et bien pourvue de vivres, d'eau et d'armes. Les troupes du roi s'emparèrent de toutes les tours du château, à l'exception de celle du grand-maître, et remplacèrent le pennon de Gonçalo et la bannière d'Alcantara par le pennon royal. On s'en tint là pour le moment, et le roi rentra dans la maison qu'il occupait avec ses officiers, comme la nuit était plus d'à moitié passée.

Le jour venu, il se rendit avec tout son monde au pied de la tour de Gonçalo, et le fit sommer de se rendre; se voyant ainsi entouré d'ennemis, et pressé par ses meilleurs compagnons de s'abandonner à la volonté du roi, il jugea toute résistance inutile, descendit de la tour, et se livra. On l'emmena en la présence du roi, qui l'accabla d'injures, et lui reprocha, entre autres choses, d'avoir manqué au respect dû à sa personne en disant du mal de lui (*diziendo mal del*); en conséquence de quoi il le déclara traître au premier chef, et, cela dit, ordonna à un de ses officiers, Alfonse Fernandez Coronel, érigé pour la circonstance en alguazil-mayor, de faire accomplir à l'instant même, sur le prisonnier coupable, sa justice royale. Gonçalo Martinez fut livré au glaive, et sa tête tomba aux pieds du roi. Coronel fit brûler ensuite son corps et jeter ses cendres au vent, conformément aux dispositions de la sentence rendue la veille par Alfonse. Cela fait, Alfonse remit la ville, le château et les tours de Valence au nouveau grand-maître de son choix, Nuño Chamiço, dont il reçut le serment sur la tête sanglante de son prédécesseur. Ainsi finit Gonçalo Martinez, le héros du Patute, digne, ce

semble, d'un meilleur sort par ses longs et honorables services. Le champion royal d'Éléonore de Guzman alla ensuite sans retard s'emparer de la tour de Piedra-Buena et du château de Santivañez aux Deux-Tours, où il surprit les derniers amis de Gonçalo Martinez. Il remit ces deux forteresses au grand-maître Nuño Chamiço, et se rendit de là dans les campagnes de Truxillo « à dessein, dit Ferreras, de prendre le plaisir de la chasse dans les montagnes de cette contrée[1]. »

Tout cela se passait au moment où la Castille était puissamment menacée par les armes d'Aboul-Hassan, et où la présence du roi en Andalousie eût pu, plus que cette triste exécution de Gonçalo Martinez d'Oviédo et que les parties de chasse d'Alfonse dans les montagnes de Truxillo, servir la cause de la chrétienté et tourner à sa propre gloire. Mais Éléonore de Guzman n'eût pas été de cela si satisfaite, et son auguste amant préféra à cette gloire de bon aloi l'odieux honneur de cette vengeance barbare, exercée sur un homme qui avait toujours vaillamment porté la croix et l'épée de l'ordre qui l'avait choisi pour grand-maître.

Ainsi, dans l'histoire de cet Alfonse XI, comme dans l'histoire de son père et dans celle de son grand-père, les troubles et les désordres précèdent et accompagnent les exploits qui soutiennent l'honneur des armes castillanes. Le règne de Sancho IV, de ce mauvais fils qui détrôna un monarque savant et législateur, a intronisé la politique despotique et d'intrigues en Espagne. Sous son petit-fils l'adultère règne et gouverne, sans attirer l'interdit des papes d'Avignon sur le royaume, et il se perpétuera, comme nous le verrons, sous le fils et successeur d'Alfonse, Pierre le Cruel.

[1] La Chronique dit : *por correr los montes que eran en essas comarcas*, ce qui revient en effet au dire de Ferreras. Nous avons suivi, et presque littéralement traduit, pour toute cette affaire, la Chronique d'Alfonse, c. 206, 207 et seq.

Tel est le spectacle que nous donne la monarchie héréditaire en Castille, à peu près à toutes les époques, plus ou moins : cause de troubles et de désordres plus que de grandeur au moyen-age, dans sa lutte avec les seigneurs; cause d'abaissement moral et de servilité lorsque tout plia sous le pouvoir absolu du *rey netto*. La conclusion se peut aisément tirer, en dépit des sophistes et des faux sages [1].

Cependant, malgré toutes les mauvaises passions du roi, malgré les crimes des uns et les sottises des autres, ce qui reluit en Espagne, ce qui brille, ce qui s'accroît, au quatorzième siècle comme dans les précédens, c'est la nationalité chrétienne. Autrefois, c'était sur les bords du Tage, du Guadiana ou du Guadalquivir, au-delà de la Sierra de Aroche, dans les champs d'Ourique, dans les plaines de Tolosa ou de Muradal, que les musulmans livraient leurs grandes batailles, et étaient défaits. Maintenant, les voilà acculés pour ainsi dire au détroit, maîtres à peine du petit royaume de Grenade, que défendent ses montagnes, ses ravins étroits et sinueux, ses gorges inaccessibles plus que ses habitans, et réunissant toutes les forces du Maghreb et de l'Andalous sans pouvoir porter la guerre au-delà du contrefort européen que quelques milles à peine séparent de l'Afrique.

On en était là, au commencement de 1340. Telles étaient les occupations du roi de Castille, après un succès militaire qui semblait devoir arrêter tout court les tentatives des Africains en Andalousie. Le roi chassait dans les monts de

[1] Servitutis igitur non pacis interest omnem potestatem ad unum transferre. Nam pax, ut jam diximus, non in belli privatione, sed in animorum unione consistit. (Tract. polit., c. 6, § 4.) — Or, l'union des esprits ne peut être que le résultat et l'œuvre glorieuse de la liberté, du libre consentement d'un peuple; non pas de je ne sais quel consentement présumé ou corrompu sous des systèmes bâtards, mais d'un consentement éprouvé et déterminé par les discussions libres ; l'œuvre enfin du bon sens national et des droits de l'homme mis en pratique, en d'autres termes, du suffrage universel organisé.

Traxillo, à l'approche du printemps[1]. Il était dans un bourg appelé Robledillo (la petite chênaie), abondant en gibier, et il faisait comme tous les Nabuchodonosor que l'histoire nous montre, en digne inspirateur du livre portant pour suscription : *Este libro mandamos fazer nos el noble rey don Alfonso, que fabla en todo lo que pertenece à la manera de la Monteria*, lorsque son alcayde, préposé à la direction des arsenaux de Séville, vint l'avertir de l'état déplorable où se trouvait sa flotte. L'amiral Joffré Tenorio avait gardé tout l'hiver le détroit avec à peine quelques galères mal appareillées : la plupart de ses hommes de mer étaient morts ou malades; il manquait de vivres et d'équipages; huit de ses galères avaient dû se retirer au port de Santa-Maria, faute de matelots et de soldats, pendant que dans tous les ports de la Mauritanie se réunissaient de nombreux vaisseaux pour transporter en Espagne une armée musulmane formidable, et en quelque façon tous les hommes en état de porter les armes des pays soumis au souverain de Fez et de Marok.

Aboul-Hassan toutefois n'était pas prêt encore à passer en personne en Andalousie; mais, à la nouvelle de la mort de son fils, il avait envoyé promptement de l'autre côté du détroit un corps de trois mille cavaliers d'élite, tant pour rassurer les siens qui tenaient en son nom Algésiras, que pour s'accoutumer et s'aguerrir contre les chrétiens, en attendant qu'il pût venir se mettre lui-même à leur tête. Ils étaient débarqués à Algésiras et à Gibraltar pendant qu'Alfonse faisait sa belle expédition de Valence contre le malheureux Gonçalo Martinez d'Oviédo, et ce n'est pas nous qui le disons, c'est la chronique du roi elle-même[2]. Ces cavaliers berbers, pour montrer

[1] Oydo aveys como el rey don Alonso vino á tierra de Trugillo á correr los venados de aquella comarca, entre tanto que venia el verano (Ibid., c. 210).

[2] Y entre tanto que el rey don Alonso fue a Valencia, estos cavalleros moros por

qu'ils ne se tenaient pas pour battus, soumirent tout d'abord à des incursions de pillage les campagnes d'Arcos, de Xerez et de Medina-Sidonia. Se trouvant sans chef par la mise hors la loi de leur adelantado-mayor le grand-maître d'Alcantara, que le roi assiégeait en ce moment même dans le château de Valence, ils donnèrent la bannière de Xerez à un simple chevalier, et marchèrent contre les nouveaux débarqués. La fortune favorisa les chrétiens; ils rencontrèrent les musulmans dans les campagnes d'Arcos, les attaquèrent et les contraignirent à battre en retraite vers Algésiras. Parmi les prisonniers d'importance qui tombèrent aux mains des chrétiens dans cette affaire, est mentionné un chef du nom de Bontui, très vaillant, dit la Chronique, et très estimé d'Aboul-Hassan (*moro de grand guissa*)[1].

Averti de ce petit succès en même temps que du triste état de sa flotte, à Robledillo, dans les derniers jours de février, le roi se rendit enfin à Séville où il arriva le dernier jour du carnaval (*dia de carnestollendas*). La situation exigeait de l'activité, et il en montra plus que de coutume. Par le Guadalquivir, il descendit en bateau jusqu'à San-Lucar de Barrameda dans l'espace d'un seul jour, suivi par terre des compagnies d'hommes d'armes qu'il avait appelées pour équiper la flotte. Il rencontra dans le fleuve un navire chargé de blé que l'amiral Joffré Tenorio avait pris aux Africains, et qu'il envoyait à Séville. Son capitaine Bernard de Ebro informa le roi qu'au rapport des Maures qui conduisaient ce navire à Gibraltar quand on l'avait pris, Aboul-Hassan était à Ceuta dirigeant lui-même le passage et l'organisation de l'armee destinée à venir en Espagne. Le roi passa de San-Lucar de Barrameda au port de Sainte-Marie où étaient les huit galères dont nous avons parlé plus haut,

mostrar que no se tenían por vencidos entraron à correr tierra de Arcos, y de Xerez y de Medina-Sidonia, etc. (c. 209).

[1] Ibid., l. c

les fit équiper de rameurs et d'archers, et les envoya à l'amiral, en attendant mieux.

Mais toutes ces précautions étaient bien tardives. A peine de retour à Séville, Alfonse y apprit, par le capitaine d'une nef que lui avait dépêchée à cet effet l'amiral Joffré Tenorio, que la flotte d'Aboul-Hassan, forte de plus de soixante-dix galères et vaisseaux, et de près de cent quarante voiles moindres, avait passé tout entière le détroit, et débarqué à Algésiras et à Gibraltar une immense quantité d'hommes, de chevaux et d'armes. Les galères et les vaisseaux avaient été mouiller sous le mont de Gibraltar; le reste des navires tenait et remplissait la vaste baie. Cette flotte, mandait l'amiral, avait passé de Ceuta à Algésiras à la faveur de la nuit; mais eût-elle passé de jour, il y aurait eu de la témérité à lui de s'opposer à tant de vaisseaux parfaitement équipés, avec si peu de forces. L'amiral castillan n'avait en effet que vingt-sept galères, six navires de haut bord, et un petit nombre de nefs de transport, contre plus de deux cents voiles dont se composait la flotte ennemie.

Néanmoins, il disait qu'il les aurait empêchés de passer, ou du moins combattus, si la nuit n'avait favorisé leur passage. Le cœur de ce brave homme paraissait là tout entier; mais plusieurs jugèrent à la cour qu'il n'avait pas assez fait, et le roi lui-même, cela se sent malgré les ambages de la chronique en cet endroit, fut de ceux-là; il manifesta au moins quelques soupçons, et les autres accusèrent Tenorio de s'être vendu pour une somme considérable au chef des Africains. Par malheur, l'amiral avait en ce moment à Séville sa femme, doña Elvira, noble et fière femme, que ces bruits désolèrent; elle en écrivit imprudemment à Joffré, pour qui cette nouvelle inattendue fut un coup de foudre. Eperdu, sans prendre conseil de personne, il résolut de mourir, car l'alternative de mourir ou de vaincre ne lui était pas même laissée. A l'instant, il fit donner le signal du combat, et partit avec sa galère capitane et un gros vaisseau monté par des hommes

à lui, suivi à contre-cœur par les autres galères, effrayées à la vue des inombrables voiles de la flotte musulmane. Elles allaient néanmoins à sa suite, avec la presque certitude de succomber dans un combat si inégal. La plupart furent prises en effet tout d'abord et quelques-unes coulées à fond, pendant qu'avec sa seule galère Joffré Tenorio tenait tête à quatre galères ennemies. Ceux qui montaient le gros vaisseau de haut-bord qui suivait la galère de l'amiral, crurent bien faire en passant presque tous sur son bord pour combattre avec lui; mais cela même tourna contre lui. Les musulmans s'emparèrent du vaisseau, le poussèrent contre la galère, et du haut du pont de ce vaisseau, de beaucoup plus élevé que celui de la galère, accablèrent les chrétiens d'une grêle de pierres et de flèches. Le nombre des défenseurs de l'amiral, presque tous gens de sa maison et ses parens, allait diminuant de moment en moment autour de lui, mais il en était si aimé, que la plupart, même blessés mortellement, s'approchaient de lui, lui baisaient la main, et tout affaiblis par la perte de leur sang et à demi-morts, soutenaient le combat devant lui, le couvrant de leurs corps jusqu'à ce qu'ils tombassent à ses pieds. Les Africains entrèrent trois fois dans la galère capitane et en furent trois fois repoussés. L'amiral tenait d'une main le grand étendard de Castille et combattait de l'autre avec l'épée; mais enfin un Zénète lui coupa un pied: il tomba, et un coup de barre de fer sur la tête l'acheva et le précipita dans la mer; on l'en retira et lui coupa la tête, qui fut portée comme signe visible de la victoire à Aboul-Hassan, spectateur du combat du haut d'une almina de Ceuta. Les chrétiens des autres galères, dès qu'ils virent l'étendard abattu et la capitane prise, se recueillirent sur les vaisseaux, et à la faveur d'un vent frais d'ouest qui soufflait en ce moment, mettant toutes leurs voiles dehors, gagnèrent la haute mer, et se sauvèrent à Carthagène, laissant les galères abandonnées au milieu de l'eau. Les Maures, les voyant ainsi sans défenseurs, s'en emparèrent; elles étaient tout appareillées,

avec leurs rames et leurs agrès, et ne manquant que d'hommes pour les servir. De toute la flotte castillane, cinq galères seulement échappèrent, et se retirèrent à Tarifa.

Telle fut cette célèbre défaite maritime qui entraîna la perte de presque toute la flotte castillane.

La destruction de la flotte chrétienne devant Gibraltar est placée par Ebn el Khateb au 4 avril 1340 : *maritimo prœlio superavit anno Egirœ* 740 *die* 6 *scheuali, feria* 3. Aucun auteur chrétien ne donne la date précise de cette défaite, mais on voit par la chronique d'Alfonse que le roi de Castille l'apprit à las Cabeças de San-Juan la veille du dimanche des Rameaux, qui tomba en cette année le 8 avril, ce qui s'accorde on ne peut mieux avec la date donnée par Ebn el Khateb. Raynaldus dit aussi en parlant de l'amiral : *periit paulo ante dominicam palmarum* [1].

A l'occasion de cette perte, le pape Benoit XII, retrouvant un peu de ce saint zèle apostolique, qui le distingua particulièrement entre les papes d'Avignon, écrivit au roi de Castille une lettre où il mêle à ses consolations de vifs reproches, et l'exhorte à fléchir la colère de Dieu, que, par ses amours impudiques avec l'adultère Gusman et par l'injuste supplice du grand-maître d'Alcantara, il avait attirée sur lui (*ad permulcendas divinas iras, quas impudicis adulterœ Gusmaniœ amoribus, injustoque magistri Alcantarœ ordinis supplicio in se concitarat*). Il lui montre comment les peuples sont opprimés quelquefois par les crimes des princes (*ut opprimerentur interdum ob scelera principum populi*) ; enfin, qu'il faut d'abord vaincre l'ennemi qu'on porte caché dans son sein, pour mieux vaincre l'ennemi extérieur.

« Nous avons appris, lui mande-t-il, la sinistre aventure arrivée à ta flotte. Dans cette circonstance, notre très cher fils, considère, je t'en prie, attentivement ce qui se passe à

[1] Raynald., Ann. Ecc., ad ann.

fond de ta conscience, et si elle ne te dit rien au sujet de cette concubine à laquelle tu n'as été que trop longtemps attaché pour ton salut et pour ta gloire. Considère surtout, qu'à cause d'elle, tu as, au mépris des préceptes canoniques, porté des mains violentes, jusqu'à l'extinction de sa vie terrestre, sur feu le grand-maitre d'Alcantara, personnage pieux et revêtu du caractère ecclésiastique. Livre à ta passion un combat intérieur; fais-toi à toi-même une guerre animée et incessante dans les replis de ton cœur royal, afin que, te corrigeant et changeant incontinent de vie, tu éloignes de ta cohabitation cette femme, et te disposes à obtenir le bénéfice d'une absolution selon le véritable esprit de l'Église. De cette façon seulement, la paix fermement et salutairement rétablie dans ta conscience, et rentré en grâce auprès de Dieu, par qui tu règnes et gouverneras revenu à lui, tu pourras plus sûrement commencer la guerre contre les ennemis[1]... »

Les cinq galères qui avaient pu se sauver du combat, et qui s'étaient retirées à Tarifa, donnèrent avis de tout à l'alcayde de la place, Martin Fernandez Portocarrero. Il partit en personne pour en avertir le roi; il le trouva à Las Cabeças de San-Juan, comme nous l'avons dit, le samedi veille du dimanche des Rameaux, vers minuit (dans la nuit du 7 au 8 avril), et lui fit part de la malheureuse journée et de la mort de l'amiral. Le peu de diligence du roi, l'abandon où il avait laissé la garnison de Tarifa, en proie à toutes les angoisses de la disette, déterminèrent Portocarrero à quitter le service d'Alfonse, quant à la défense de Tarifa; et le roi passa à Xerez, d'où il envoya ravitailler la place réduite aux derniers abois de la faim[2].

C'est à ce moment si critique pour la Castille que les deux

[1] Sicque pace in tua conscientia firmiter et salubriter stabilita, teque accepto apud Deum, per quem regnas et regeris reddito, securius inire bellum poteris contra hostes.. Dat. Avin. XIII kal. julii, anno VI (1340), t. VI, Epist. secr. 104.
[2] Chr. del Rey Alonso el XI, c. 243.

Alfonse de Castille et de Portugal, le beau-père et le gendre, se réunirent pour parer au danger qui menaçait tous les états chrétiens d'en deçà du détroit. Pressé par les circonstances, Alfonse XI se tourna le premier vers son beau-père, ou plutôt vers sa femme doña Maria, que de Xerez il envoya prier d'écrire au roi de Portugal, à l'effet d'en obtenir le secours de quelques vaisseaux, pendant qu'il ferait construire de nouvelles galères ou en enverrait demander à des peuples plus éloignés. Doña Maria était alors à Séville où elle vivait presque en recluse avec son fils Pierre, dans le couvent de Saint-Clément, appartenant à des religieuses bernardines [1]. Touchée de cette prière et n'envisageant que l'intérêt général de la chrétienté, la reine mit en oubli tous les torts de son mari à son égard, et ne se montra sensible qu'au malheur qui venait de le frapper. Elle écrivit à son père en termes pressans et animés, et chargea son chancelier, le doyen de Tolède, don Velasco ou Vasco Fernandez, qui fut depuis évêque de Palencia, d'aller exposer de vive voix au roi de Portugal toute la gravité de la situation, et le besoin urgent que le roi de Castille avait de ses secours; d'aller en un mot le prier de vouloir bien oublier lui-même, en ce moment, quelque grief que ce fût contre son gendre, et lui dire qu'il ferait en cela une chose bonne en soi, utile à la chrétienté, et particulièrement agréable à la reine sa fille [2].

Le roi de Castille revint à Séville, et, peu de jours après, des messagers du roi de Portugal s'y rendirent pour lui annoncer la prochaine arrivée de la flotte que doña Maria avait obtenue de son père. Alfonse de Castille, dès qu'il avait

[1] Zuñiga, Anales de Sevilla, ad ann., num. 4.

[2] Le embió á dezir (con sus cartas muy encarecidas) como se perdiera la flotta del rey de Castilla, y los Moros mataron su almirante; que le rogava y le pedia por merced que tuviesse por bien de embiarle su flotta en ayuda .... y que no quisiesse en este tiempo buscar contro el rey de Castilla otro mal talante, y que en esto haria grande ayuda, y buena obra al rey de Castilla, y á ella haria en ello mucho bien (Chr. etc., c. 214).

songé à recourir à Alfonse de Portugal, avait fait rendre à la liberté et renvoyé en Portugal l'amiral génois Manuel Pesaño et son fils Charles, détenus prisonniers dans le château de Xerez; car malgré la trève du 22 décembre 1338, on avait gardé de part et d'autre les prisonniers faits dans le cours de la dernière guerre; et ce furent le même Manuel Pesaño et son fils Charles qu'Alfonse IV chargea de conduire la flotte portugaise à Séville. Elle y arriva dans la seconde quinzaine de mai, et Alfonse témoigna à Pesaño son désir qu'il allât au détroit avec ses vaisseaux; mais celui-ci ne le voulut point, et déclara qu'il ne pouvait aller se poster que dans le port de Cadiz. On a justement conjecturé que l'amiral devait avoir des ordres secrets du roi son seigneur, qui voulait sans doute faire sentir au roi de Castille la nécessité de ses secours dans la situation présente, et l'obliger par là de conclure une paix solide. Il est possible cependant que Pesano n'eût d'autre motif que le motif allégué par lui, savoir la crainte que lui inspirait la disproportion de ses forces maritimes comparées à celles dont Aboul-Hassan disposait. Le roi avait besoin de lui, et il lui dit qu'il allât où il voudrait, et demeurât où il le jugerait le plus convenable [1].

Sans attendre l'effet de sa démarche près du roi de Portugal, Alfonse avait aussi, de Xerez, envoyé D. Juan Martinez de Leyva porter à Gênes un message dans lequel il priait la république de lui vendre à prix d'argent le secours de ses vaisseaux. Il songea, dit la chronique, à s'adresser aux Génois parce que c'étaient des hommes très experts dans les guerres maritimes, (*muy sabidores de las guerras de la mar*), et possesseurs de nombreuses galères. Pour les attirer plus sûrement à son service, il pensa qu'il était bon d'avoir un amiral de leur nation et qui fût parent du doge, estimant qu'il

[1] Y el rey le dixó, que estuviesse donde mas fuesse su voluntad (l. c.).

tirerait de cela deux avantages : le premier, de les avoir à son aide et à son service ; le second, non moins grand, de ne les avoir pas contre lui. « Car les Génois, ajoute le chroniqueur, eurent de tout temps la coutume d'aider qui les paie, sans tenir compte ni de la chrétienté ni d'aucune autre raison[1]. »

Il leur demanda en conséquence pour son amiral Egidio Bocanegra, frère du doge (*dux*) Simon Bocanegra (le premier citoyen de Gênes qui fut revêtu de la dignité de doge créée l'année précédente). On convint qu'il irait avec quinze galères, et que le roi de Castille lui donnerait mensuellement pour chacune 800 florins d'or, et 1,500 pour la capitane que devait montait l'amiral, sans compter le biscuit pour la nourriture de l'escadre entière. Les Génois s'engagèrent à fournir au même prix, au roi, autant de vaisseaux qu'il en voudrait. Dans ce même voyage, mais au retour, Leyva avait mission d'aller solliciter près de Benoit XII, à Avignon, les indulgences de la croisade et les autres auxiliaires spirituels que les papes avaient coutume d'accorder en semblable occurrence aux rois chrétiens. Benoit XII les accorda pour trois mois à Alfonse, par une bulle du mois d'août. Enfin, Alfonse requit, du roi d'Aragon Pierre le Cérémonieux, par le même ambassadeur, l'envoi d'une nouvelle escadre, aux termes de leurs récents traités d'alliance ; mais, craignant que Pierre ne le pût, faute d'argent, Martinez de Leyva fut chargé de lui dire que le roi son seigneur en avancerait la paie pour trois mois à titre de prêt à la couronne d'Aragon. L'Aragonais promit douze galères sous les ordres de l'amiral catalan En Pierre de Moncada. Ce En Pierre de Moncada était fils de En Ot (Othon) de Moncada et de Constance de Loria, fille du grand amiral d'Aragon et de Sicile, Roger de Loria[2].

Il faut tenir compte à Alfonse de sa prévoyance : il agissait

[1] Porque los Genoveses tuvieron siempre costumbre de ayudar á quien le diesse dineros, y sobre esto no catavan christianidad ni otro bien ninguno (c. 215).

[2] Zurita, Anales de Aragon., t. II, ad ann.

là en bon politique. Mais tout cela exigeait un temps et des délais considérables ; les vaisseaux promis de Gênes et d'Aragon n'arrivaient pas, le temps s'écoulait. Il sentit l'urgence d'une plus étroite alliance avec son beau-père, et il lui envoya une ambassade pour le remercier d'abord des premiers secours qu'il en avait reçus à la prière de la reine de Castille, et pour négocier près de lui un traité de paix définitif qui mît un terme à tous les différends qui s'étaient élevés entre les deux couronnes. Le roi de Portugal accepta avec plaisir la proposition du monarque castillan, et donna de Santarem, le 31 mai, ses pleins pouvoirs pour conclure la paix avec la Castille à trois principaux seigneurs de son royaume: Gonçalo Vaz, trésorier de Viseu, Gonçalo Vasquez de Moura, et Gonçalo Esteban de Tabarès. Ils se rendirent à Séville, et le roi de Castille, ayant donné de son côté les mêmes pouvoirs à Martin Fernandez Portocarrero, qu'il avait nommé depuis peu son majordome, et à Ferdinand Sanchez de Valladolid son premier secrétaire, la paix fut conclue aux conditions suivantes: « Qu'on oublierait tous les sujets de guerre et les dommages commis dans ces derniers temps, de part et d'autre; que les deux puissances se restitueraient réciproquement toutes les places qu'elles s'étaient prises, et qu'elles avaient gardées malgré la trêve conclue entre elles à la fin de 1338; qu'on se rendrait tous les prisonniers qui avaient été faits des deux parts durant la guerre ; que le roi de Castille permettrait de bonne foi de conduire en Portugal Constance, fille de don Juan Manuel, pour y être mariée à l'infant dom Pierre, ce à quoi le roi de Castille s'était si singulièrement opposé jusque-là ; que doña Blanca serait rendue à la Castille avec les villes qui constituaient sa dot ; que les deux rois, enfin, seraient si étroitement liés, qu'aucun des deux ne pourrait, sans le consentement de l'autre, faire de trêve avec le roi de Marok. » Ce traité fut dressé à Séville et signé le 10 juillet par Alfonse, roi de Castille, assisté de la reine Marie sa femme,

de son fils l'infant don Pierre, de don Juan Manuel, de don Juan Alfonse d'Albuquerque, et de tous les seigneurs que j'appellerai du parti portugais. Don Juan Manuel baisa la main au roi, en signe de gratitude et de soumission; il envoya sur-le-champ chercher sa fille à Villena, où elle vivait retirée sous la protection du roi d'Aragon, depuis la rupture de son premier mariage avec Alfonse de Castille, et d'où celui-ci n'avait jamais voulu consentir qu'elle partît, toute fiancée qu'elle était depuis longtemps à l'infant de Portugal dom Pierre, beau-frère du roi castillan. Le traité fut tout d'abord exécuté dans celles de ses clauses qui pouvaient l'être: Constance fut conduite en Portugal par son père don Juan Manuel, et ensuite à Lisbonne où elle était attendue du roi, de la reine et de l'infant; son mariage avec celui-ci y fut célébré dans le mois d'août, le jour de la Saint-Barthélemi. Le roi de Portugal ratifia, ce jour-là même, le traité de Séville, et remit doña Blanca entre les mains de Martin Fernandez Portocarrero, qui la ramena en Castille. Nous avons dit ailleurs quelles causes avaient fait annuler son mariage avec l'infant dom Pierre de Portugal, avant qu'il fût consommé. Elle prit le voile, et finit ses jours dans le monastère de las Huelgas de Burgos[1].

Cependant l'automne approchait. L'amiral Pesano, avec ses galères génoises au service du Portugal, persistait à ne pas vouloir quitter Cadiz. Justement inquiet, Alfonse fit presser l'équipement des galères neuves qu'il avait fait construire dans l'arsenal de Séville. Il avait fait remettre en bon état tout ce qu'on avait pu trouver de vaisseaux désarmés dans les ports de l'Andalousie; il en avait fait venir quelques-uns des ports de la Galice et des Asturies, et de tout cela, avec les cinq galères qui lui restaient du désastre de Tenorio, il était parvenu à grand'peine à composer une petite flotte destinée à aller veiller à la hauteur de Tarifa; il réunit ainsi environ

[1] Chr. de don Alonso el XI, c. 216; Ruy de Piña, et Raynaldus, ad ann.

vingt galères et douze vaisseaux, et en donna le commandement en chef à frère Alfonse Ortiz Calderon, prieur de Saint-Jean [1].

Pendant cinq mois, aucune flotte chrétienne n'ayant occupé le détroit depuis la défaite de Tenorio, les vaisseaux d'Aboul-Hassan étaient restés maîtres de la porte des défilés (Bâb-el-Zekak). Déjà, selon quelques relations, plus de deux cent mille Africains avaient franchi le détroit en divers voyages. Il en est qui portent le nombre des chevaux à soixante-dix mille et celui des gens de pied à quatre cent mille, nombre qui, s'il était vrai, aurait suffi à couvrir de musulmans la face de l'Espagne, mieux qu'au temps même de Rodrigue, où un bien moindre nombre suffit à la conquête et à la prise de possession de la presqu'île tout entière.

Aboul Hassan passa enfin en Espagne vers le milieu de septembre; l'émir de Grenade vint le joindre à Algésiras avec une armée nombreuse, et, tous deux réunis, mirent le siége devant Tarifa, le 23 de ce même mois.

Ce fut une faute peut-être. Le mieux, ce semble, eut été de réunir toute l'armée musulmane, et de tenter la fortune des armes au cœur de l'Andalousie, au lieu de s'attacher à ce siége; mais Tarifa leur parut à tous deux un point important à conquérir avant tout autre, et ils l'entreprirent.

Il faut dire ici un mot de cette ville, dont la prise de possession et la conquête paraissaient si désirables aux deux émirs.

Tarifa est située par les 36° 00′ 30″ de latitude nord, dans la partie la plus méridionale de l'Europe, sur le détroit, à 8 lieues de Gibraltar; elle a pour appendice une île fortifiée, au sud-sud-ouest [2]. Son château, ouvrage des Arabes antérieur à la bataille du Salado, et en partie tel qu'il était lors de cette bataille, subsiste encore aujour-

[1] Y hablo (el rey) con frey Alonso Ortiz Calderon prior de san Juan, que fuesse con ellas por mayoral (Chr. etc.. c. 216).

[2] L'île de Tarifa est située dans la partie la plus resserrée du détroit de Gibraltar,

d'hui. La ville est environnée de murailles à tourelles avec deux portes, une qu'on appelle de la Mer, l'autre de Xérez. La campagne qui l'entoure est très fertile et très verte, et abondante en arbres fruitiers; elle produit particulièrement des oranges qui passent pour les meilleures de l'Andalousie. Elle a soutenu un siége avec succès, à la fin de 1812, contre nos armes. Les deux émirs la pressèrent de toutes parts, et Aboul Hassan fit venir de Ceuta des machines et des engins pour en abattre les murailles. Mais, dit la chronique, il y avait dans Tarifa de bons chevaliers qui la défendirent bien. Alfonse Fernandez Coronel avait été, un peu avant le siége, remplacé par Juan Alfonse de Benavidès, hijo d'algo du lignage des meilleurs chevaliers. Les assiégés firent des prodiges de valeur. Quatre fois ils renversèrent dans leurs sorties une tour de bois que les Arabes avaient construite pour gagner le haut du mur de la place.

Le roi de Castille ordonna, en attendant, au prieur de Saint-Jean Alfonse Ortiz Calderon, d'aller dans le détroit avec les vaisseaux qu'il commandait, pour rendre quelque courage aux défenseurs de Tarifa, et empêcher, s'il le pouvait, le débarquement de nouvelles troupes africaines sur le rivage espagnol. Mais lorsque le prieur fut avec sa flotte à la hauteur de la ville, il s'éleva une si grande tempête que la plupart des galères ne purent résister à la violence de la tourmente, et furent jetées à la côte. Le prieur s'échappa avec trois galères, et les navires, ayant déployé leurs voiles, relâchèrent les uns à Carthagène, les autres sur la côte de Valence. Les musulmans coururent aux galères échouées, et prirent ou tuèrent tous les chrétiens qui y étaient. Quelques-uns des prisonniers, pressés de prononcer la profession de foi musul-

large seulement d'une lieue en cet endroit; elle est éloignée de la ville de 1000 vares castillanes, et elle a des bords très escarpés. Elle était séparée par un bras d'eau d'un courant très rapide du continent, auquel elle a été réunie en 1808 par une chaussée d'une grande solidité.

mane [1], apostasièrent, à la persuasion d'Aboul Hassan, qui, tout joyeux, disait que, comme sa religion était la véritable, Dieu envoyait des tempêtes et des bourrasques pour la favoriser. Il y eut là plusieurs martyrs obscurs qui, refusant d'apostasier, furent égorgés. De ce nombre fut Juan Alonso de Salcedo. On l'emmena en vie à dessein de lui faire embrasser le mahométisme; mais il donna des preuves singulières de courage et de constance. Aboul-Hassan, à qui il fut présenté, employa inutilement les promesses et les menaces pour lui faire abjurer sa religion. Salcedo fut décollé, et mérite de compter au rang des martyrs [2].

La nouvelle de ces préliminaires désastreux fut portée à Alfonse, à Séville, et, selon le bon usage de Castille, dit un historien, il convoqua les prélats, les grands-maîtres des ordres militaires et les riches-hommes. Ils s'assemblèrent à son appel dans une salle du palais de Séville, et le roi, mettant sa couronne et son épée sur une table, leur dit que, comme ils ne pouvaient pas ignorer tous ses embarras depuis qu'Aboul-Hassan avait assiégé Tarifa, il les avait mandés pour les consulter sur les mesures à prendre en cet extrême péril et sur ce qu'il devait faire pour sa propre gloire et le bien de ses états, ajoutant qu'afin de leur laisser une liberté plus entière de décider pour le bien commun, il croyait devoir se retirer, et les laisser maîtres de la couronne et du glaive. Quand le roi fut hors de la salle, la plupart furent d'avis qu'il fallait secourir Tarifa, aux risques même d'une bataille, et que la gloire du roi y était intéressée. Quelques-uns, considérant cependant combien l'ennemi leur était supérieur en forces, furent d'un avis contraire : ce serait commettre aux hasards d'une bataille le sort de la monarchie entière; perdue, la ruine totale de la Castille et de toute l'Espagne pourrait

[1] Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète.
[2] Chr. de Rey don Alonso el XI, c. 248.

s'ensuivre; malheur auquel la prudence conseillait de ne pas s'exposer. Le roi rentra pour connaître leur résolution; et, ayant appris que les sentimens étaient partagés, il se déclara pour le premier parti, et fit par là pencher la balance. Il fut résolu dans l'assemblée qu'on entreprendrait courageusement de faire lever le siége de Tarifa, quelque chose qui pût arriver, et qu'on inviterait les rois de Portugal et d'Aragon à prendre part à une expédition qui touchait de si près au salut commun des chrétiens.

Sur cela, et pour déterminer le premier de ces deux rois à venir en personne, Alfonse XI pria la reine doña Maria de solliciter la venue de son père. Elle voulut bien se rendre elle-même en Portugal à cet effet, et Alfonse IV, ayant appris le départ de sa fille pour venir le voir, alla au-devant d'elle et il se rencontrèrent à Évora; il prit l'affaire à cœur, et promit de venir joindre le roi son gendre à Séville, dès qu'il aurait réuni un corps de troupes suffisant. Alfonse XI s'impatienta et se rendit lui-même en Portugal. Il vit son beau-père à Jurumena, et il en reçut l'assurance que, dans quelques jours, il serait à Séville avec les siens. Le Castillan s'en retourna là-dessus pour tout préparer pour le départ.

Vers la mi-octobre, presque en même temps que l'étendard de la croisade, que le roi de Castille alla recevoir avec tous les évêques et les seigneurs réunis auprès de lui, le Portugais arriva enfin à Séville avec l'armée peu considérable, mais composée des principaux seigneurs portugais, avec laquelle il venait porter secours à son gendre, et l'on ne songea plus qu'à se mettre en campagne.

Depuis quelques jours, l'inquiétude du roi de Castille était des plus vives. Il avait reçu la nouvelle que deux chevaliers s'étaient rendus de Tarifa au camp d'Abou'l Hassan, et il craignit que ce ne fût avec la mission de capituler. Dans cette crainte, il eût voulu pouvoir sur l'heure secourir la place. Mais comme pour y jeter des secours il fallait

traverser, les armes à la main, les rangs serrés des musulmans dont les tentes couvraient tout le contrefort du détroit de l'une à l'autre mer, et par conséquent courir les chances d'une bataille rangée contre une armée si supérieure en nombre à la sienne, il résolut d'attendre le roi de Portugal et les troupes auxiliaires qu'il amenait à son aide. Cependant, il envoyait journellement de Séville à Tarifa des messagers avec des lettres dans lesquelles il mandait aux défenseurs de la place que d'un jour à l'autre il marcherait à son secours, et qu'avec lui serait aussi le roi de Portugal; en conséquence, qu'ils ne se décourageassent point de la perte de l'escadre ni d'aucun autre revers; qu'en très peu de temps il serait avec eux. Il leur ordonna aussi de ne point sortir de la forteresse pour escarmoucher avec les Arabes, parce que de ces sorties il pourrait leur arriver malheur, et qu'un de leurs compagnons blessé ou tué leur ferait plus faute à eux qu'aux Arabes cinquante. Ce fut sur ces entrefaites, et peu de jours après que le roi de Castille fut de retour du Portugal à Séville, que le roi de Portugal y arriva avec l'élite de ses chevaliers. On donna aussitôt l'ordre du départ, et on prit le chemin de Tarifa par le Guadaira, Utrera, Locas, Cabezas de San-Juan, Cuevas de Toyos, rio Salado, Guadalete, Berrueco de Medina-Sidonia jusqu'à la peña del Ciervo (Hijarahyel) qui est près de Tarifa. L'armée des deux rois chrétiens était de dix-huit mille cavaliers et de cent vingt mille gens de pied, nombre de beaucoup au dessous de celui de l'ennemi.

Les détails que donne à cet égard la chronique sont pleins d'intérêt.

Les deux rois partirent de Séville le 20 octobre et allèrent camper à une lieue au-delà d'Alcala de Guadaira. Ils se rendirent le lendemain à Utrera; ils s'avancèrent ainsi à très petites journées pour donner aux troupes qu'ils avaient laissées à Séville, ou qui devaient s'y rendre, le temps néces-

saire pour recueillir des vivres et des munitions, et se pourvoir de tout ce dont elles avaient besoin pour cette campagne périlleuse. Ils furent, ce jour-là même, rejoints à Utrera par le plus grand nombre des troupes qu'ils avaient laissées à Séville. Ils partirent d'Utrera le lendemain, et se rendirent à Locas ; de là, le lendemain, ils mirent une journée encore pour arriver à Las Cabezas de San-Juan ; en chacun de ces lieux les rejoignirent quelques compagnies qui devaient faire partie de l'armée générale. De Las Cabezas de San-Juan ils partirent le jour suivant, et ne poussèrent que jusqu'à Las Cuevas de Toyos; ils arrivèrent le lendemain presque à la source d'une petite rivière appelée le Salado, qui coule à la hauteur de Xérez, à une lieue à l'est de cette ville [1]. Ils n'entrèrent pas dans Xerez, dit la chronique royale, pour épargner aux habitans les dommages qu'une armée si nombreuse ne pouvait manquer de faire, par son seul passage, à leurs jardins, à leurs vignes et à leurs oliviers [2]. Ils allèrent camper, le jour suivant, près du Guadalète. Et parce qu'un très grand nombre des compagnies qu'ils attendaient n'étaient pas encore arrivées, et parce qu'ils jugèrent convenable d'envoyer chercher à Xérez plus de vivres qu'ils n'en avaient emporté de Séville, ils s'arrêtèrent là trois jours sur la rive gauche et au-delà du Guadalète. Ils y furent rejoints par plusieurs

[1] Il s'agit ici d'un Salado qui prend sa source au nord de Médina-Sidonia, va former une lagune au nord-ouest au-dessus de Xérès, et se change en un faible tirant d'eau avant d'aboutir au Guadalquivir. — Il y a plusieurs *rios* de ce nom de Salado en Andalousie, outre celui qui coule à une demi-lieue au couchant de Tarifa et dont nous allons parler tout à l'heure : 1° le Salado d'Arjona, qui prend sa source près de Valdepeñas, court du sud au nord, en passant par Torre de Don Ximeno, à l'est d'Arjona et au nord de Arjonilla, et va se jeter dans le Guadalquivir près de Marmolejo ; 2° le Salado de Porcuna, qui prend aussi sa source près de Valdepeñas, court d'abord du sud-est au nord-ouest, et ensuite du sud au nord, passe à l'ouest de Porcuña, et entre dans le Guadalquivir près d'Aldea del Rio ; 3° enfin, le Salado de Moron, qui va aussi se jeter dans le Guadalquivir au-dessous d'Alcantarilla

[2] Chronica del Rey don Alonso el XI, c. 251.

compagnies qui venaient de Portugal ; le même jour parut en vue du détroit Pierre de Moncada, amiral du roi d'Aragon, avec les galères que le roi d'Aragon envoyait armées aux frais du roi de Castille.

Le lendemain, les rois partirent de là avec leur armée au complet, et allèrent camper près de Medina-Sidonia, dans un lieu appelé el Berrueco, et le jour suivant près du ruisseau appelé Barruate (le rio Barbate). Le jour suivant, au-delà du rio Celemin, sur le plateau d'Irualu ; puis encore, le jour suivant, tant le camp avait de peine à se mouvoir, près du rio Almodavar. Ils arrivèrent enfin le dimanche 29 au soir, avec toute leur armée, en un lieu appelé Hidja-Rayel par les Arabes (la Roche du Cerf), et Peña del Ciervo, qui en est la traduction littérale, par les Castillans, à deux lieues environ de Tarifa.

Les troupes confédérées de Castille et de Portugal mirent neuf jours à faire ce trajet, c'est-à-dire à faire environ vingt-sept lieues d'Espagne ; car on ne compte pas plus de Séville à Tarifa. Cette ville est située en effet à 27 lieues de Séville, à 15 au sud-est de Cadiz, et à 3 à l'ouest d'Algésiras. De Vejer à la venta de Taïbilla, il y a 5 heures et 1/2 de chemin militaire, et 5 heures environ de là à Tarifa, en traversant différens courans d'eaux et en passant par los caserios (hameaux) de Rosalejo et de Porras. Ce fut par ce chemin que vinrent les deux rois.

Arrêtons-nous un moment, en cette heure solennelle, avec l'armée chrétienne, à la Peña del Ciervo, et disons un mot de la composition de cette armée. Dans tous les dénombremens, depuis Homère, on s'est contenté de marquer « les capitaines et les vaisseaux. »

Il y avait d'abord les deux rois de Castille et de Portugal, les deux Alfonse.

Le premier, Alfonse XI, avait en ce moment vingt-neuf ans accomplis. Son compagnon de guerre portugais, son

beau-père, l'aïeul de l'héritier de la couronne de Castille et de Léon alors âgé de sept ans[1], Alfonse IV, n'en avait lui-même que quarante-neuf (il était né le 8 février 1291). Leur allié le roi d'Aragon, Pierre IV le Cérémonieux, qui ne prit point part de sa personne à l'expédition, n'était âgé que de vingt-et-un an[2].

Du côté des Musulmans enfin (Berbères principalement, Zénètes, Masmoudes et Touariks, Arabes ou Andaloux), figuraient deux rois également vaillans, l'un extrêmement jeune, Yousouf Aboul-Hedjadj de Grenade, l'autre, Aboul-Hassan Ali le Merinite, dans toute la force de l'âge.

On prodiguait à ce dernier, selon l'usage des Arabes, les surnoms les plus pompeux : *El Fadhl*, l'excellent; *El Kaffal*, le serrurier; *Nedjm ed Dyn*, l'étoile de la religion; *Sadid ed Dawlah*, celui qui suit le droit chemin de l'empire; mais par excellence celui de *Malek el Kaïm* (roi subsistant).

La chronique d'Alfonse nomme les principaux seigneurs qui s'étaient rangés sous la bannière des deux rois chrétiens: avec le roi de Castille étaient don Gil Albornoz, archevêque de Tolède; don Martin Fernandez de Grez, archevêque de Saint-Jacques; don Fernando Tello, archevêque de Séville; don Juan de Saavedra, évêque de Palence; don Alfonse de Viedma, évêque de Mondoñedo; les grands-maîtres de Saint-Jacques et de Calatrava, Alfonse Melendez de Guzman et Juan Nuñez de Prado; le lieutenant du prieur de Saint-Jean; don Juan Manuel, don Juan Nuñez de Lara, don Pedro Fernandez de Castro; don Juan Alfonse d'Albuquerque, don Juan de la Cerda, don Diego Lopez de Haro; don Ruy Gonçalez, don Juan Alfonse de Guzman, don Pedro Ponce de Léon, don Alvar Perez de Guzman, don Henrique Henriquez; don

[1] Pierre, surnommé le Cruel, et justement diffamé dans l'histoire pour ses crimes; il était né, comme nous l'avons dit, le 30 août 1334.

[2] Pierre IV d'Aragon était né le 15 septembre 1319.

Ferdinand Rodriguez de Villalobos; don Diégo Lopez de Haro; don Pierre Nuñez de Guzman, don Lope Diaz d'Almazan, don Juan Garcia Manrique, don Gonçalo d'Aguilar, don Gonçalo Ruiz Giron, don Gonçalo Martinez de Roza, don Alfonse Tellez de Haro, et nombre d'autres, tant de Biscaye, des Asturies, de Galice et de Léon, que de la vieille et de la nouvelle Castille, du Guadalajara et de l'Andaloúsie, outre don Gonçalo Garcia d'Aragon; enfin tous les Guzman en titre qu'Éléonore avait fait pourvoir d'emplois éminens par tout le royaume.

Le roi de Portugal avait avec lui dom Gonçalo Pereira, archevêque de Braga; dom Alvar Gonçalez Pereira, prieur de Crato; dom Gil Fernandez Carvalho, grand-maître de l'ordre de Saint-Jacques en Portugal; le grand-maître d'Avis; dom Lope Fernandez Pacheco, seigneur de Ferreira; dom Gonçalo Gomez de Sousa, dom Gonzalo d'Azevedo, son premier porte-étendard, et un grand nombre d'autres. Venaient ensuite les grandes compagnies des villes, chacune avec sa bannière et son cri : Zamora, Salamanque, Ciudad-Rodrigo, Badajoz, Séville, Carmona, Ecija, Cordoue, Jaen, Arcos, Xerez, etc. De Portugal il n'était venu avec le roi Alfonse IV que mille hommes à cheval, et ceux-ci étaient, dit la chronique, dom Alvar Gonzalez Pereyra, prieur de Crato; dom Estevan Gonçalez Leyron, grand-maître d'Avis; dom Juan Christis, dom Diégo de Sousa, Lope Fernandez Pacheco, Ruy Gonçalez de Castil, Pay de Mera, Fernand Gonçalez Cogonino et beaucoup d'autres chevaliers, chacun avec environ cent vingt-cinq chevaux. Le roi de Grenade en avait sept mille et le roi de Castille dut en donner à son beau-père un certain nombre, et il lui envoya la bannière et les vassaux de l'infant don Pierre, premier héritier de la couronne de Castille et de Léon. Sa bannière était portée par don Nuño Fernandez de Castrillo.

Aussitôt que les chefs musulmans surent la venue de l'ar-

mée chrétienne, ils levèrent le siége de Tarifa, mirent le feu à leurs balistes et à leurs catapultes, et assirent leur camp séparément dans un cerro, où ils résolurent d'attendre les chrétiens.

Dès que ceux-ci furent arrivés à la peña del Ciervo, le dimanche 29 octobre 1340, ils s'apprêtèrent à donner la bataille le jour suivant, sans s'effrayer de la formidable multitude des ennemis, quoiqu'ils eussent appris là, avec certitude, que ceux-ci avaient cinquante mille chevaux et, dit-on, six cent mille fantassins ; c'est au moins le chiffre qu'on a généralement admis. Le plan de la bataille fut que le roi de Castille attaquerait l'émir de Marok, et le roi de Portugal l'émir de Grenade. Comme nous l'avons dit, le roi de Portugal avait avec lui mille chevaux, et l'émir de Grenade en avait sept mille ; il fallut qu'Alfonse en donnât trois mille à son beau-père avec un grand nombre de ses meilleurs chevaliers.

Sur ces entrefaites était arrivé au détroit Pierre de Moncada avec la flotte d'Aragon, et, avec trois galères et douze navires, le prieur de Saint-Jean. Le roi de Castille leur envoya l'ordre de débarquer le lendemain tous leurs hommes, et d'attaquer les Arabes par le flanc ; il envoya un ordre semblable à la garnison de Tarifa, avec un détachement de mille cavaliers et de quatre mille fantassins pour la renforcer. La nuit était arrivée lorsque ceux-ci marchèrent sur Tarifa ; et, quoiqu'ils eussent pris un détour pour tromper l'ennemi, ils ne purent passer sans être aperçus. Ils furent attaqués en chemin par deux mille cavaliers africains, près du rio Salado, et durent s'ouvrir un passage l'épée à la main, ce qui ne put s'effectuer sans un combat, dans lequel périrent trois chrétiens. Enfin, ils arrivèrent sans autre rencontre et entrèrent à Tarifa. Les Berbers, selon leur usage, coupèrent la tête aux trois chrétiens tués, et l'envoyèrent à Aboul-Hassan, auquel ils transmirent avec ces têtes la fausse nouvelle qu'ils n'avaient laissé passer aucun chrétien à Tarifa.

Cependant, le roi ne pouvait se tranquilliser un moment, dans le doute si les chrétiens avaient ou non été interceptés aux gués du Salado. Mais lorsqu'il fut déjà plus de minuit sans qu'il eût reçu aucun avis, il estima qu'ils avaient fait bonne route.

Le lundi, 30 octobre, avant que le soleil fût levé, l'archevêque de Tolède célébra la messe dans la tente du roi, et le roi communia avec toutes ses troupes. La même chose firent les autres corps de l'armée, chacun dans ses quartiers respectifs, se préparant à la bataille comme de vrais chrétiens. Aussitôt tous s'apprêtèrent, et l'armée se rangea en ordre de bataille aux premiers rayons du jour, à peu de distance de l'ennemi.

Ceux de Tarifa, s'étant levés aussi avant le jour, communièrent, et, sortant de leurs murailles, se rangèrent devant la place en ordre de bataille. Les musulmans étaient aussi prêts au combat de leur côté; mais Aboul-Hassan se troubla visiblement à l'aspect de ces troupes chrétiennes rangées en si bon ordre devant Tarifa. Bientot, le roi de Castille se mit en mouvement avec toute sa division à la gauche d'Aboul-Hassan, et lui enleva la plage de la mer jusqu'à la bouche du Salado. Le roi de Portugal, avec la sienne, prit place à l'autre extrémité, devant le camp du roi de Grenade. Arrivée sur la rive droite du Salado, l'avant-garde de Castille trouva tous les gués occupés par les musulmans, et s'arrêta. Seuls deux soldats méprisèrent le péril, passèrent l'eau, et attaquèrent les Arabes; mais il succombèrent aussitôt. La chronique, toute partiale contre tous ceux qu'Alfonse n'aimait pas, accuse ici gravement D. Juan Manuel de n'avoir voulu passer le Salado, ni en ce moment, malgré les ordres du roi, ni plus tard, lorsque tous l'en pressaient et que quelques-uns lui faisaient honte de son inaction. Était-ce prudence de la part de ce chef? était-ce l'effet de ses sentimens pour le roi qu'il méprisait? on ne sait. Mais la chronique seule ne peut trancher

la question : sa haine est visible contre D. Juan Manuel et ne perce pas seulement en cet endroit. L'expression de cette haine, froidement répandue dans l'œuvre du chroniqueur toutes les fois qu'il s'agit du prince de Villena, est passée de son œuvre, comme d'écho en écho, jusque dans les histoires les plus modernes. Ferreras surtout adopte toutes les accusations qu'elle porte ou insinue contre D. Juan Manuel; et on est allé jusqu'à dire qu'il avait eu des intelligences avec les musulmans, dans le camp desquels il comptait des amis. Par les plus indulgens il n'est accusé que d'avoir voulu, par une politique égoïste, faire sentir au roi, en cette rencontre comme toujours, le prix de son appui.

Quoi qu'il en soit, les deux frères Lassos de la Vega firent honte de son inaction au petit-fils de saint Ferdinand, en vaillans, mais en zélés courtisans. Ils passèrent eux-mêmes intrépidement le Salado sur un petit pont de bois, avec leurs pennons et leurs hommes, au nombre à peine de huit cents, attaquèrent bravement un gros d'ennemis composé de plus de deux mille cinq cents chevaux, qui gardait le pont de l'autre côté du Salado, et le culbutèrent. Les cavaliers berbères revinrent impétueusement pour reprendre le terrain perdu; mais les Castillans qui s'en étaient emparés les reçurent de pied ferme, et maintinrent libre derrière eux le passage du pont; un fort détachement fut en ce moment envoyé par le roi de Castille au secours des deux Lassos, qui en avaient grand besoin, car l'un des frères, Garci-Lasso, était déjà blessé, et se soutenait avec peine, bien qu'il ne voulût pas quitter le combat.

Cependant, de même que D. Juan Manuel et D. Juan Nuñez de Lara, D. Alfonse Melendez de Guzman, grand-maître de l'ordre de Saint-Jacques, n'avait pas voulu passer le Salado, et il faut croire que c'était, comme les deux premiers, par d'autres raisons que celles qu'exprime la chronique. Quand le roi arriva près d'eux et les eut vus ainsi arrê-

tés, il leur donna ordre de se porter en avant, et ils firent mouvoir leurs bannières, passèrent le rio et entrèrent dans la bataille que d'autres gens plus loyaux, au dire des historiens courtisans, soutenaient déjà. Ceux qui portaient leurs bannières prirent leur chemin autour de quelques collines, sans doute pour éviter les épais bataillons berbères qui encombraient la vallée. Tous les soldats de leurs compagnies les suivirent, croyant que c'était l'ordre des chefs, et vinrent donner dans la partie du camp d'Aboul-Hassan où étaient ses femmes, gardées par un corps de Zénètes. Ceux-ci ne purent soutenir cette attaque inattendue, et firent un mouvement rétrograde vers Tarifa. Ce fut alors que la vaillante garnison de la place prit par derrière le centre des ennemis; ce centre se composait de trois mille chevaux et de huit mille fantassins, nombre triple peut-être de celui des assaillans ; ce mouvement inattendu l'ébranla ; il ne put soutenir le combat, et se dispersa dans les bois voisins, non sans laisser un assez grand nombre de morts sur la place.

En ce moment le roi de Castille passa le Salado avec sa bannière et ses menées. Pedro Ruiz Carrillo, qui portait l'étendard de Castille, courut vers un petit mont qui était devant lui, sans prendre garde qu'il laissait le roi en arrière avec quelques chevaliers seulement. Les musulmans, dont le plus grand nombre était réuni dans cette vallée avec Aboul-Hassan, profitèrent de cet instant, et se portèrent contre le roi et le peu de chevaliers qui l'accompagnaient : la décharge de dards qu'ils firent sur l'escadron royal fut terrible ; une flèche alla se planter à l'arçon de la selle d'Alfonse, qui, s'animant dans le péril, dit aux siens : « Frappez-les! ne suis je pas le roi Don Alfonse? Aujourd'hui, je verrai ce que valent mes fidèles, et ils verront, eux, ce que je vaux. » Disant cela, il donna de l'éperon à son cheval, et il allait se jeter dans la mêlée, quand l'archevèque de Tolède D. Gil Albornoz, qui fut tout ce jour là aux côtés du roi, l'en empêcha, faisant

en cela la même chose, disent avec complaisance les chroniqueurs, que cet autre archevêque de Tolède D. Rodrigo Ximenez, à la bataille de las Navas, fit avec le roi Alfonse VIII. Il saisit les rênes du cheval, et lui dit : « Seigneur, demeurez tranquille, et ne mettez pas la Castille en péril. Les Maures, seigneur, sont à nous ; je m'en fie à la miséricorde de Dieu, vous serez vainqueur aujourd'hui. » Au même instant descendaient de la colline les chrétiens qui avaient pris le camp des Africains, blessant et tuant autant d'ennemis qu'il s'en présentait devant eux. Les musulmans commencèrent dès ce moment à fuir de tous côtés vers la ville d'Algésiras, et le roi de Castille à les poursuivre. La même chose firent dans les autres parties du champ de bataille les chefs des troupes chrétiennes. Le champ allait se couvrant d'ennemis morts, et le Salado coulait teint de sang. . . . . . .

D'un autre côté et dans le même temps combattait le roi de Portugal contre le roi de Grenade ; mais la résistance des Grenadins fut moindre que celle des Africains. Après un combat assez court, se déclara leur fuite vers Algésiras, et ils se mêlèrent aux autres fugitifs. Les deux rois chrétiens s'unirent dans la poursuite de l'ennemi au bord du Guadalmesi ; leurs troupes traversèrent la petite rivière, et continuèrent de donner la chasse aux fuyards. Ceux qui moururent ou qui se perdirent dans cette célèbre bataille montèrent, dit-on, à deux cent mille ; exagération évidente. Il est à croire que beaucoup s'échappèrent par des chemins détournés et se jetèrent dans le royaume de Grenade. Les prisonniers aussi furent très nombreux, bien que les auteurs n'en expriment pas le nombre[1]. Parmi ces derniers était Abohamar (probablement Abou Amer), fils d'Aboul Hassan. C'était le meilleur lancier (alrammah) de toute l'armée musulmane. Dans les tentes royales du camp africain les vainqueurs tuè-

[1] Chr. del Rey D. Alonso el XI, l. c.

rent jusqu'à des femmes et à des enfans. De ce nombre furent Fatima, fille du roi de Tunis et femme d'Aboul-Hassan Ali, une de ses sœurs appelée Maïmouna, et trois autres femmes de son harem. Fatima était la plus honorée de toutes, à titre d'épouse et de mère. Quelques autres femmes musulmanes et chrétiennes furent aussi tuées, et l'on mit à mort deux de ses fils en bas âge [1]. Beaucoup d'autres femmes furent faites prisonnières. On prit aussi un neveu de l'émir, fils de son frère Abou-Ali, qui avait été roi de Sedjelmessa : le roi de Castille les renvoya au Marocain plus tard, lors de la reddition d'Algésiras. Celui-ci et le Grenadin arrivèrent à Algésiras ensemble en fuyant, comme la nuit était presque tombée; mais ils ne s'y arrêtèrent que peu d'instans, supposant que les chrétiens entreprendraient aussitôt le siége de la place. Aboul-Hassan passa à Gibraltar, et le Grenadin à Marbella et de là à Grenade. L'émir africain poussait, dit-on, des cris de rage de sa défaite. Une étrange crainte le tourmentait aussi. Il avait laissé à Marok son fils Abd-el-Rahman, et il appréhendait que ce fils, ambitieux et d'humeur entreprenante, ne s'emparât de son royaume, si la nouvelle de sa déroute arrivait avant lui-même en Afrique. Aussi ne se donna-t-il pas même un instant de repos et il aurait voulu s'embarquer tout de suite, mais il craignit de tomber entre les mains de la flotte chrétienne. Il envoya plusieurs bateaux en diverses fois et de tous côtés pour découvrir où était cette flotte, et voyant libre le détroit, il entra dans une galère avec une de ses femmes et une partie de ses trésors qu'il avait laissés à Gibraltar, et débarqua sur la rive opposée avant le jour.

Les auteurs castillans accusent l'amiral aragonais Moncada d'avoir mal fait son devoir en cette occasion, et de n'avoir pas empêché, comme il le pouvait et le devait, disent-ils, le monarque africain de repasser dans ses états. Mais on sait que

[1] Y mataronle allí otros dos hijos que eran moços pequeños (Ibid., l. c.).

ces accusations sont familières aux amis du Castillan contre ceux qui ne faisaient pas plier la fortune à ses désirs ou à ses caprices. Moncada avait ordre, selon eux, de veiller à cela mieux qu'il ne le fit, dans l'intérêt du roi à la solde duquel il était, et si l'émir échappa, il en fallait imputer la faute à Moncada et non au roi. Le roi don Alfonse de Castille et de Léon, dit la chronique, dès qu'il eut vu la nuit venir, avait pressenti que l'émir marocain tenterait, cette nuit-là même, de passer d'une rive à l'autre, et il avait donné commandement exprès à Moncada de veiller soigneusement, pendant toute cette nuit, à la garde du détroit; mais il ne le fit point, ajoute-t-elle amèrement, « bien que sa flotte fut armée avec l'argent du roi de Castille [1]. » Aboul-Hassan trouva ainsi la mer ouverte à sa fuite, et le roi de Grenade put s'en aller également par mer à Marbella. Et ce ne fut pas en cela seulement que l'amiral aragonais se conduisit mal à l'égard du roi de Castille, si l'on en croit le chroniqueur; le jour même de la bataille il ne sortit point de sa galère, ni ne permit à personne de sa flotte de descendre à terre pour aider les chrétiens.

Quoi qu'il en soit, les rois de Castille et de Portugal regagnèrent dans la nuit leur camp, assis, comme on l'a vu, près de la Peña del Ciervo, d'où ils étaient sortis le matin pour la bataille. Ils passèrent à Tarifa le jour suivant, 31 octobre, et le roi de Castille fit réparer les murailles et relever les almenas de la tour dite de Don Juan, en partie ruinées par les efforts des assiégeans. Le lendemain mercredi de bonne heure, avant qu'il partit de la Peña del Ciervo, il arma deux chevaliers appelés l'un Gonçalo Ruyz de la Vega et l'autre Garci Gonçalez de Grijalva, parce que, dit la chronique, ils l'avaient servi très bien dans la bataille.

[1] Y no lo quiso hazer, aunque toda aquella flota venia armada de los dineros del rey de Castilla.

Ce qui donnerait à penser que ceux qui s'y conduisirent au gré du roi furent en bien petit nombre, puisqu'il en trouva si peu de dignes du même honneur, si l'on ne connaissait l'humeur difficile et le caractère ombrageux du roi, qui donnait tout à la faveur et selon son caprice du moment, par des considérations indépendantes de la valeur personnelle des hommes, et ne se rapportant qu'à lui. Les deux rois se mirent de là en marche pour Séville le même jour, 1er novembre. Ce brusque départ était motivé, d'après la chronique, par le manque de subsistances, et ce fut là ce qui empêcha de tenter au moins la prise d'Algésiras. On n'avait de vivres dans l'armée des chrétiens que pour quatre jours, et on en avait besoin pour gagner Xérez où ils comptaient pouvoir en trouver. Avant son départ, le Castillan parla, dit la chronique, à l'amiral Don Pedro de Moncada, et le pria de demeurer quelque temps encore à la garde du détroit avec les galères qu'il commandait, puisque, après tout, ces galères avaient été armées de son argent à lui. Alfonse, Le roi de Castille sentait, comme on voit, le prix des choses, et son chroniqueur insiste à plusieurs reprises sur le droit tout particulier que lui donnait sur ces galères et sur cet amiral cette particularité qu'il les *payait;* Alfonse voulait en avoir, comme on dit, pour son argent [1].

La chronique d'Alfonse met en parallèle la victoire du Salado avec celle que remporta Alfonse VIII de Castille sur le Miramolin, en 1212, dans les champs de las Navas de Tolosa [2]. Elle les tient toutes deux pour miraculeuses, et pour opérées par le secours divin. En effet, dit à ce sujet un historien, comment est-il possible qu'une telle multitude de

[1] Y los reyes fueron de alli para Sevilla, y antes que de alli partiessen hablo el de Castilla con don Pedro de Moncada almirante del rey de Aragon, y rogole que pues aquella galeras venian armadas de sus dineros, que estuviessen en la guarda de la mar por algun tiempo (Ibid., c. 254).

[2] Voir c. 255.

Maures aguerris et vaillans, comme ceux qui combattirent là, n'aient tué que si peu de chrétiens, le combat ayant duré plusieurs heures? Si les anges n'avaient fait jouer leur glaive exterminateur, y aurait-il eu, dans l'armée du Christ, assez de bras pour tuer deux cents mille hommes sans succomber à la fatigue? C'est là, sans nul doute, une exagération ou de patriote ou de courtisan. Mais il n'en est pas moins certain que les pertes de l'ennemi furent considérables, son armée dispersée, sa déroute complète; que les chrétiens combattirent longtemps avec avantage dans les vallons qui sillonnent le contrefort du détroit, formé, comme on sait, d'une série de petites collines amoncelées comme les vagues d'une mer houleuse, dans les obliques sentiers, dans les ravins étroits et sinueux qu'elles forment entr'elles, à leur base; que de tous côtés les lances, les épées et les flèches des Castillans et des Portugais y abattirent les musulmans par milliers. La chronique porte, en termes peu précis, le nombre de leurs morts au chiffre qu'on a vu plus haut, de deux cents fois mille personnes (*podian ser los muertos mas de dozientas vezes mil personas*). Suivant le même auteur, Aboul-Hassan, dès qu'il fut revenu à lui, envoya près du roi de Castille un Génois pour s'informer de ce qu'il en était de ses femmes et de ses fils, s'ils étaient morts ou prisonniers, comme aussi des autres Maures notables dont il ignorait la destinée; et ce Génois dit qu'Aboul-Hassan, ayant fait rechercher les tables sur lesquelles avaient été inscrits les noms de tous ceux qui avaient passé en Espagne avec lui, on avait trouvé qu'il manquait quatre cents fois mille personnes. Ils étaient passés en cinq mois et sur soixante galères, et ceux qui en revinrent purent être reportés en Afrique sur douze galères en quinze jours [1].

[1] Tanta mortandad de Moros hizo mayor el portento y milagro de no haber muerto sino 15 ó 20 cristianos, disent les historiens castillans modernes. La chronique d'Alfonse dit les choses d'une façon plus simple, quel que soit son désir évident de les grossir : — Y Dios, que fue vencedor en esta santa lid, tuvó por bien que no,

Voici comment les Arabes racontent à leur tour cette célèbre bataille. Nous les laisserons parler exclusivement ;

Les chrétiens qui étaient assiégés (dans Tarifa) voyaient chaque jour s'augmenter le camp des musulmans, et leur multitude innombrable couvrir les montagnes et les plaines. Ils envoyèrent des lettres pour répéter à leurs rois la prière de les secourir, tant au roi de Castille qu'à celui de Portugal. Celui de Castille était alors dans la cité de Séville ; il assembla aussitôt ses troupes et vint avec une puissante armée ; celui de Portugal vint aussi avec une cavalerie choisie ; ces deux tyrans arrivèrent avec une multitude infinie, et quand ils parvinrent à Hijarayel [1], ils aperçurent le camp des musulmans, qui aussitôt s'ébranla contre eux, car les éclaireurs avaient annoncé l'approche de l'ennemi. Les deux émirs commandaient leurs vaillantes troupes, et les deux tyrans rangèrent leurs escadrons pour le combat ; mais, comme on était déjà au coucher du soleil, il parut aux uns et aux autres que ce qui restait de jour était trop peu pour se livrer bataille, et ils ne voulaient pas que la nuit déjà prochaine vint mettre trêve à leurs hostiles desseins ; en sorte que ce soir-là les campéadores ne quittèrent point leurs rangs ; que l'on ne permit point d'aller escarmoucher avec les ennemis, et que les deux armées se craignirent et se respectèrent mutuellement. On passa cette nuit

muriessen allí mas de quinze ó veynte christianos *de los de á cavallo*. — Il s'agit, comme on voit, seulement de vingt chevaliers, c'est-à-dire de vingt chefs, de vingt personnages considérables, et le texte du chroniqueur laisse le champ libre à l'interprétation relativement au chiffre des soldats et des chefs obscurs tués dans la bataille. — Quant au chiffre des pertes de l'ennemi, nous croyons que le véritable ou l'approchant, et c'est bien assez, se trouve dans ce passage de Villani, mentionnant cette victoire, très glorieuse après tout, dont le bruit était parvenu jusqu'à lui en Italie : — Nel detto anno (1340), in calen di novembre, furono sconfitti i Saracini di Setta e del altro paganesimo di Barberia e di Levante, ch' erano passati di quà da mare innumerabile quantità al soccorso di quelli di Granata, per lo buono re di Spagna ; e rimasene tra morti e presi più di ventimilla con molto tesoro e arnesi di Saracini (Giovani Vill, l. XI, c. 119).

[1] La Roche du Cerf.

à attendre avec impatience, avec incertitude et crainte, la venue de l'aube. Les généraux donnèrent leurs ordres aux capitaines et adalides, et ceux-ci, dans leurs tentes, excitaient leurs troupes au combat, leur promettant la victoire si elles soutenaient avec courage et fermeté la sanglante lutte. A la venue de l'aube et au moment où le jour commençait à poindre, on entendit les trompettes des ennemis, et la terre trembla au fracas des tambours musulmans, pendant que le son aigu des lelilies et des cornets se confondait avec le bruit du tahlil et du takbir[1]. Entre les deux camps coulait le Wadacelito; les campeadores chrétiens s'avancèrent pour passer la rivière; les vaillans Zanètes et Gomares ainsi que la cavalerie de Grenade accoururent à toute bride à leur rencontre : les deux armées engagèrent le combat avec une valeur et une fermeté égales; mais au plus fort de la sanglante bataille commencèrent à se débander certaines kabilehs alarabes, culbutées par la cavalerie armée et couverte de fer qui les chargea, en sorte qu'elles furent mises et en déroute et défaites par les ennemis. En même temps sortirent de la cité les assiégés, qui s'emparèrent du camp d'Aboul-Hassan, de son harem et de ses richesses, et aussitôt tous les Africains abandonnèrent le champ de bataille que conservèrent seuls un moment encore les Andalous commandés par leur émir Youssouf. Celui-ci, voyant la fleur de l'armée ennemie charger sur les siens et les Africains fuir de tous côtés, commanda à ses enseignes de se replier en combattant vers Algésiras avant que toute l'armée victorieuse les

[1] Nous avons eu occasion de dire déjà ce que c'était que le *tahlil* et le *takbir*, que des hérauts étaient chargés de répéter à haute voix dans les batailles, jusqu'à ce que Dieu eût fait vaincre les siens, ou leur eût fait cueillir « la palme du martyre. » — Le tahlil se disait principalement au commencement de la bataille, et le takbir pendant tout le temps qu'elle durait. Le tahlil consistait dans ces paroles : *Il n'y a pas de force et il n'y a pas de puissance, si ce n'est en Dieu, en cet être suprême, en cet être puissant.* Et le takbir dans celles-ci : *Dieu est grand! Dieu est grand! Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu! Dieu est grand! Dieu est grand!*

enveloppât, et c'est ce qu'ils firent, laissant de sanglantes traces de leur retraite. Aboul-Hassan se réfugia à Djébaltarik, et dans ce même funeste jour de la bataille il s'embarqua et passa à Cebta. Cette cruelle bataille du Wadacelito eut lieu le lundi 9 de djoumada-el-awal de l'année 741. Le champ demeura couvert d'armes et de cadavres; ce fût une mémorable boucherie, et ce jour fatal passa en proverbe parmi les ennemis.

Les éclaireurs avertirent l'émir Youssouf ben Ismael que les ennemis en multitude innombrable leur coupaient les passages de leur retraite; il retourna donc à Grenade par mer, sur ses vaisseaux, et débarqua à Almounecab. Il y eut un grand deuil dans la cité parce que dans cette bataille avaient péri beaucoup de nobles grenadins, entr'autres le principal cadi de l'Andalousie, Abou-Abdallah Mohammed El Askari. Après cette victoire le roi de Castille marcha sur Calayaseb, l'assiégea et la battit avec des machines, et ceux de la cité intimidés se rendirent au roi Alfonse par capitulation, à condition que les habitàns sortiraient saufs. Priego et Benamexi se rendirent également par capitulation, car tout cédait à la fortune des ennemis. L'année suivante les armes musulmanes furent également malheureuses; les vaisseaux d'Afrique et de Grenade eurent, aux bouches du Wada-Menzil, une sanglante bataille contre ceux des chrétiens; les ennemis en brûlèrent un grand nombre, et les émirs qui commandaient la flotte périrent en combattant [1].

De retour à Séville, les deux rois y furent reçus processionnellement par le clergé et le peuple, aux acclamations de la multitude, avec des cris et des pleurs de joie. Le butin qu'ils traînaient à leur suite était immense, quoique déjà

[1] Conde, IIIe part., c. 21. — Ebn el Katheb, dans Casiri, t. II, rapporte les mêmes choses avec moins de vague redondance. Il dit que le siége traîna en longueur; qu'à l'arrivée des chrétiens la discorde se mit dans le camp des musulmans,

d'innombrables soldats en eussent emporté une grande partie en Navarre, en Aragon et dans d'autres pays où ils s'étaient retirés sans prendre les ordres du roi. Des pièces d'or aux légendes des Almoravides (Morabethyns), des Almohades et des Merynites, des barres d'or préparées pour battre monnaie, de l'argent monnayé, des colliers et des bracelets du même métal, des bijoux, des pierres précieuses, des épées et des cimeterres garnis d'or et de pierreries, des éperons d'or et d'argent émaillés et ornés de rubis et de saphirs, des habits d'or et de soie, des tentes de soie et de brocart, composaient cet inestimable butin dont quelques parties figurent encore aujourd'hui à l'Armeria real de Madrid, sans compter les captifs de haut parage dont on se promettait de riches rançons. Telle était la quantité d'or et d'argent recueillie par les chrétiens, que la valeur de ces métaux baissa d'un sixième

et que la fameuse défaite en fut la conséquence. Il dit aussi que la mémoire de cet événement passa en proverbe. On rapporte, ajoute-t-il, que jamais encore infortune semblable à celle-ci n'était arrivée aux musulmans : — Quarum casus postea in proverbium abiit. Infortunium alterum huic simile Mahometanis nunquam accidisse fertur (in Casiri, l. c.). — Ainsi que Conde, Casiri lit par erreur, dans le manuscrit de l'Escurial, *le lundi 7 de djoumada-el-akher*, pour *le lundi* 9 *de djoumada-el-awal* (30 octobre 1340). C'est là en effet la date certaine de la bataille de Tarifa. Mal rapportée par la chronique d'Alfonse, dont la plupart des dates ont souffert de graves altérations de la part des copistes, elle est fixée par un grand nombre de diplômes, entre autres par un privilége d'Alfonse en date du 23 juin 1341, qu'on peut voir dans la Historia de S. Agustin de Salamanca, p. 225, où il est dit que l'année du triomphe de Tarifa n'expirerait que le 30 octobre suivant, et par un autre privilége conservé aux archives de S. Milian de la Cogulla, document plus précieux encore, donné par Alfonse *en Segobia cinco dias andados de octubre era de* 1382 *años*. Il a pour conclusion : — Fernan Martinez de Agreda (teniente lugar de los privilegios rodados, por Fernando Rodriguez, camarero del rey, é camarero-mayor del infante D. Pedro, su hijo primogenito heredero), lo mandó facer por mandado del rey en el año quarto quel rey D. Alfonso venció al poder de Albohacen, rey de Marruecos, é de Fez, é de Sujulmeça, é de Tremeza, é al rey de Granada, en la batalla de Tarifa, que fue á 30 dias de octubre, era de 1378 años, é en el año quel sobredicho rey ganó á Algecira de los Moros, en 32 años quel sobredicho rey D. Alfonso regnó. — Enfin, l'église métropolitaine de Tolède a célébré dès l'origine et célèbre encore tous les ans l'anniversaire de cette bataille, par une fête commémorative, le 30 octobre.

non-seulement en Espagne, mais encore en France, à Avignon et à Paris[1]. Alfonse de Castille fit rassembler toutes ces richesses dans un palais de Séville, les pièces monnayées et les matières métalliques d'un côté, les selles, les freins, les éperons et les bijoux de l'autre. Il fit rassembler tous les prisonniers de marque, attachés avec des cordes, dans la cour de ce palais, et pria son beau-père, le roi de Portugal, d'y choisir ce qui lui plairait le plus. Celui-ci prit quelques armes, des freins et des éperons d'or, mais il ne voulut rien de plus. Le Castillan insista, mais en vain pour qu'il prît une partie de l'argent et de l'or monnayé; il n'accepta sur ces instances que quelques captifs, parmi lesquels figurait un des fils d'Aboul-Hassan. Avec cela le Portugais s'en retourna dans son pays, couvert de gloire, et le Castillan l'accompagna jusques à Cazalla de la Sierra.

Le bruit de la victoire du Salado retentit dans le monde. Ce triomphe décisif des armes chrétiennes eut pour premier effet d'affaiblir l'alliance des Arabes andalousiens et des musulmans d'Afrique. Les uns et les autres s'accusèrent du mauvais succès de la bataille, mais l'accusation n'était fondée que d'un côté. On peut inférer effectivement, de divers indices, que les Grenadins ne soutinrent pas le combat avec toute l'énergie qui eût pu empêcher ou du moins qui eût pu atténuer la défaite. L'émir de Marok avait pris position sur un tertre, selon l'usage, avec son alfanèque (pavillon de campagne) et le Koran ouvert devant lui. Il y avait parmi ses défenseurs quelques-uns des principaux chevaliers de Grenade, qui, tandis que les belliqueux Zénètes de sa garde et les Touariks porteurs du latsam, se faisaient tuer pour protéger l'*atrium* de son camp, l'abandonnèrent et battirent

[1] Tanto fue el aver que fue llevado fuera del reyno, que en Paris, y en Aviñon, y en Valencia, y en Barcélona, y en Pamplona, y en Estella, y en todos estos lugares, baxó el oro y la plata la sesta parte menos de como valia antes (Chr. del rey D. Alonso el XI, c. 256).

précipitamment en retraite vers Algésiras, avant même que tout fût désespéré.

Après s'être reposé quelques jours à Séville, le roi de Castille songea à faire, des dépouilles de l'ennemi et de ses propres armes, une part pour le père des fidèles, qui siégeait alors à Avignon. Il envoya le rico-hombre Juan Martinez de Leyva à Benoît XII. Leyva arriva à Avignon dans les premiers jours de 1341. Il apportait au Saint-Père, outre vingt-quatre bannières musulmanes prises aux ennemis après leur défaite, la grande bannière de Castille qu'Alfonse avait toujours eue près de lui dans la glorieuse journée du détroit, et lui amenait le cheval sur lequel le roi avait combattu à Tarifa, équipé comme il l'était le jour même de la bataille, couvert d'un riche caparaçon formé de mailles d'acier brunies et dorées, et fixées sur une pièce d'étoffe de soie rouge, avec la selle en forme de fauteuil, et l'étrier large et court, dont les chrétiens avaient emprunté la mode aux Arabes. Venaient ensuite cent des plus beaux chevaux pris à l'ennemi, et autant de prisonniers richement vêtus menant ces chevaux en lesse. De la selle de chacun des chevaux, pendaient une épée et un bouclier d'acier de fabrique africaine. Avertis de leur arrivée, les cardinaux et la foule allèrent au-devant de Martinez à deux lieues de distance d'Avignon. Arrivé devant le pape, Leyva s'agenouilla à ses pieds, et lui fit hommage des présens qu'Alfonse lui envoyait en signe visible de sa victoire. Benoît descendit de sa chaire apostolique, et, prenant dans ses mains l'étendard royal de Castille, entonna avec des larmes de joie le *Vexilla regis prodeunt* : *Fulget crucis mysterium,* etc.; les cardinaux et le clergé poursuivirent l'hymne sacré jusqu'au bout. Le jour suivant, le pape ordonna qu'on rendît des actions de grâces au Tout-Puissant, fit faire des processions, accorda des indulgences, célébra la messe en personne, et prêcha avec éloquence, comparant la victoire du Salado à celle que

remporta David sur les Philistins. Il mit aussi dans un juste parallèle le présent que lui faisait le roi de Castille avec celui qu'Antiochus envoya, dans une occasion semblable, au souverain pontife Siméon en témoignage de son respect pour le souverain sacerdoce. La bannière du vainqueur Alfonse et les dépouilles du vaincu Aboul-Hassan furent appendues par son ordre à la chapelle pontificale, pour en conserver la mémoire aux âges futurs, et le peuple célébra ce nouveau triomphe de la croix par des illuminations et des feux de joie[1].

[1] Partæ de Saracenis Granatensibus et Africanis victoriæ jam a nobis memoratæ gloriam Christo relaturus Alfonsus Castellæ rex, illius in terris vicario spolia anno a virginis partu quadragesimo primo supra millesimum trecentesimum indictione nona transmisit, de quibus meminit Hispanicarum rerum scriptor his verbis : *Avenionem equi centum gladii parmæque e corio totidem e preda Maurica Benedicto Pontifici missa sunt : quatuor Præterea et vigenti Maurica signa, equus vexillumque Regis quibus in prælio usus erat, alia. Leiva legatus*, (is in pontificis literis Joannes Martini dicitur), *aliquanto spatio a cardinalibus obviis exceptus, Pontificis voce, cum sacris de more esset operatus, Alfonsi regis laudes maximo principum hominumque concursu celebratæ sunt*. Defixa victi Albohaceni victorisque Alfonsi signa pontificio sacello fuisse ad secuturam ætatum memoriam testatur his verbis MS. Vaticanum : *Hujus papæ temporibus dominus Alfonsus rex Hispaniæ contra regem Marrochiæ conserto prælio triumphavit et in signum victoriæ idem rex vexillum suum domino papæ misit quod usque hodie in capella papæ Avenionensi conservatur.*

CHAPITRE DOUZIÈME.

Suite du règne d'Alfonse XI. — Siége et prise d'Algésiras par la couronne de Castille. — Premier emploi de la poudre à canon par les Arabes à ce siége (1344). — Établissement de l'impôt connu sous le nom d'Alcavala. — Situation intérieure du royaume de Grenade sous le règne de Youssouf Aboul-Hedjadj.— Ordonnances civiles et religieuses de cet émir. — État de l'architecture. — Embellissemens et inscriptions de l'Alhambra sous ce règne. — Cortès d'Alcala de Hénarès. — Siége de Gibraltar par Alfonse de Castille. — Sa mort. — Situation dans laquelle il laisse son royaume. — Mort de Youssouf Aboul-Hedjadj de Grenade.

De 1340 à 1350.

La suite du règne d'Alfonse XI n'offrit plus en quelque façon que la répétition des mêmes scènes, et il n'y eut plus guère de notable que son expédition d'Algésiras et sa mort au siége de Gibraltar. Il poursuivit, en 1341, la guerre contre les Maures, leur prit (le 26 août, après vingt-six jours de siége) Alcala de Benzayde, aujourd'hui Alcala-la-Real, et quelques autres places. Il disposa aussi toutes choses pour asseoir définitivement la puissance chrétienne dans le détroit, mais il fut arrêté par le manque d'hommes et d'argent, et dut remettre à l'année suivante toute tentative de ce côté. Enfin, une partie des troupes qu'il avait mandées s'étant réunies sous ses ordres, il partit de Séville pour aller faire le siége d'Algésiras, le 25 juillet 1342, jour de la fête de saint Jacques, apôtre et patron de l'Espagne, et mit le siége devant la place le 3 août.

La fortune était en ce temps-là, disent les Arabes, déclarée contre les musulmans. Le roi Alfonse, enflé de ses victoires, désirait s'emparer d'Algésiras, porte de l'Espagne, cité belle et forte, dans des campagnes fertiles; et il vint l'assié-

ger à la tête de ses troupes. Les chrétiens arrivèrent devant Algésiras au milieu de l'été et y campèrent, entourant leur camp de fossés et de creux profonds. Les assiégés faisaient des sorties pour empêcher leurs travaux et leur donnaient chaque jour de sanglantes alertes, où ils tuaient beaucoup de leurs meilleurs chevaliers ; et bien des fois ils combattirent en rase campagne, avec des succès balancés, contre tous les chrétiens qui étaient au siége. Les chrétiens élevèrent de grandes machines et des tours de charpente pour assaillir la ville, mais les musulmans les détruisaient avec des pierres envoyées de leurs murailles et avec des balles de fer brûlantes lancées avec des éclairs et des tonnerres [1], qui les renversaient et faisaient grand mal à ceux du camp. L'émir Youssouf ben Ismaël sortit de Grenade avec sa cavalerie pour secourir les assiégés, et campa sur les bords du Wadijaro. Il eût bien voulu combattre sur le champs les ennemis; mais ses généraux n'osaient pas en venir à une bataille, ni attaquer les chrétiens dans leur camp fortifié, tant était grande la terreur que ceux-ci leur inspiraient depuis la bataille de Tarifa. Craignant toutefois que la cité ne fût réduite à l'extrémité et perdue s'il ne la secourait pas en temps utile, Youssouf excita ses troupes et arriva un matin au point du jour au bord de la rivière Palmones, qui séparait les deux camps. Il lui sembla qu'une surprise serait fort importante, et il ordonna en conséquence d'attaquer avant le jour, lorsque les chrétiens y penseraient le moins. L'attaque fut très vive et très impétueuse, et elle mit les ennemis dans un grand trouble; mais les creux profonds et les larges fossés qui les défendaient mirent fort en désordre les cavaliers musulmans, qui ne purent faire tout l'effet qu'ils désiraient. Néanmoins ils enfoncèrent et culbutèrent tout ce qui se présenta devant eux. Une si grande multitude accourut à la défense de ces quartiers que ce fut prudence de la part

[1] Il y a textuellement dans l'arabe *rououd*, pluriel de *rada*, tonnerre.

des généraux musulmans de rétrograder sans entrer plus avant dans ces tranchées si bien gardées. Ceux de la cité, qui souffraient beaucoup du manque de provisions et voyaient que le roi Youssouf ne pouvait forcer les chrétiens à lever le siége, lui envoyèrent dire par un des petits bateaux qui approvisionnaient la cité pendant la nuit, qu'ils ne pouvaient plus se maintenir, et qu'il cherchât à faire un accommodement avec les chrétiens. Youssouf ben Ismaël envoya à Ceuta demander du secours à l'émir Aboul Hassan; mais celui-ci s'excusa sur l'état de ses affaires domestiques et lui conseilla de faire la paix avec le roi de Castille. C'est ce que Youssouf chercha à faire; mais le roi Alfonse ne voulut prêter l'oreille à aucune proposition à moins qu'on ne lui livrât la cité. Il fallut en effet la lui livrer, et l'on convint de la reddition de la place, à condition que les musulmans pourraient passer de la cité nouvelle à l'ancienne avec tout ce qu'ils avaient et se retirer ensuite de là, dans un délai convenable, où bon leur semblerait, avec tout leurs biens, sous la foi et la protection du roi de Castille; ils conclurent en même temps une trève de dix ans pour se refaire d'une si longue guerre. Les chrétiens entrèrent en conséquence à Algésiras après dix-neuf mois et vingt-trois jours de siége, le 12 de djoulkada 744 de l'hégire (26 mars 1344)[1].

Il ne saurait y avoir de doute sur l'usage que les Arabes firent à ce siége de la poudre appliquée au canon.

« Los Moros de la ciudad, dit la Chronique, c. 273, lanzaban muchos truenos contra la hueste, en que lanzaban pellas de fierro grandes, tamañas como manzanas muy grandes; y lanzabanlas tan lejos de la ciudad, que pasaban allende de la hueste. Otro si lanzaban saetas en los truenos

[1] Conde met la prise d'Algésiras en moharrem 744 (mai ou juin 1343), mais c'est une erreur contredite par ce qu'il dit lui-même, que le siége, commencé au milieu de l'été, dura vingt mois.

muy grandes y muy gruesas : asi que habia hi saetas que eran muy gruesas sin guisa [1]. »

Il semble que les paroles de cette narration ne peuvent se rapporter aux catapultes et aux balistes ; le mot truenos, du moins, va mieux en parlant de l'artillerie moderne.

Il y a beaucoup à dire sur l'effet du canon, et peut-être le principal a-t-il été de rendre les guerres moins meurtrières. L'artillerie n'a certainement pas, dans la pratique de la guerre, toute la puissance qu'on lui attribue communément. Si l'on en croit quelques officiers d'artillerie, le canon seul gagne les batailles. Au lieu de songer à former de bonnes et fortes armées, il faut seulement se préparer une artillerie nombreuse et formidable. On ne peut, disent-ils, déboucher devant une batterie, on ne peut marcher à elle ni l'attaquer sans être infailliblement détruit. Enfin, ils tuent tout et jamais on ne les tue. Ils croient sur leur terrain d'exercice que l'ennemi reste là comme leurs buttes et leurs cibles. Il est sûr pourtant que ces canonniers qui tirent si bien dans les polygones, quand ils se trouvent au milieu d'une campagne dont ils ne connaissent ni les ondulations ni les distances, quand ils tirent sur des troupes en mouve-

[1] Voici quelques passages plus décisifs encore : dans le chapitre 280, la Chronique dit que les assiégés *lanzaban muchas pellas de fierro con los truenos*. Elle répète la même chose, ch. 285 et ch. 292 ; dans ce dernier, de cette manière : *Et otro si, muchas pellas de fierro que les tiraban, de que los homes habian muy gran espanto, ca en qualquier miembro del home que diesen aquellas pellas llevabanlo cercen como si lo cortasen con cuchillo ; e quanto quiera, por poco que home fuese ferido dellas, luego era muerto, y non habia cirujano ninguno que le podiese aprovechar ; lo uno por que venian ardiendo como fuego : lo otro porque los polvos con que las lanzaban eran de tal manera, que qualquier llaga que ficiesen, luego era muerto el home; y venia tan recia, que pasaba un home con todas sus armas*. Enfin, dans le ch. 337, elle dit qu'il arrivait aux Maures *barcos cargados de polvora con que lanzaban los truenos*, ce qui est plus explicite encore que tout le reste. Ces passages et quelques autres ne peuvent guère laisser de doute, je le répète, que les Arabes ne connussent dès lors l'usage de la poudre, des canons, et même du boulet rouge.

ment, quand de plus on tire sur eux, perdent une bien grande partie de leur justesse.

Le canon sans doute est de la plus grande utilité et du plus grand effet; mais ce n'est qu'un accessoire. C'est une arme, et qui, par cette raison, doit être subordonnée non-seulement aux opérations des armées, aux manœuvres des troupes, mais encore à leur organisation, à leur constitution, à leur ordre. On ne forme point des armées, on n'établit point un ordre de bataille pour le canon; mais on fait des canons pour les armées et pour les troupes, dans quelque ordre de bataille qu'elles se mettent et de quelque manière qu'elles soient constituées.

La foi, l'amour de la patrie, la simple ardeur militaire, ce je ne sais quoi qui fait les braves proprement dits, sont aussi des armes contre le canon. Ceux qui ont vu à l'œuvre nos soldats républicains de 93 et nos révolutionnaires de 1830, savent ce que peut contre lui la colère ou l'enthousiasme, et que la seule indignation populaire peut enclouer en trois jours cette *dernière raison des rois* [1].

Ce fut aussi à l'occasion de ce siége d'Algésiras que fut établi en Castille l'impôt célèbre connu sous le nom d'Alcavala (la gabelle).

Pour subvenir aux frais de l'expédition, Alfonse assembla les cortès à Burgos. Il leur fit part du besoin qu'il avait de ressources extraordinaires pour faire face aux dépenses extraordinaires qu'exigeait l'entreprise, et il en obtint un nouvel impôt pour toute la durée de la campagne, impôt indirect en quelque façon, devant être prélevé sur toutes les marchandises qui se vendraient dans le royaume, dans la proportion à peu près d'un cinquième ou de vingt pour cent, et qu'on

[1] Nous avons vu en 1830 la fameuse devise monarchique retournée, et dans l'*Ultima ratio regum* le mot *regum* gratté, auquel quelque gamin de Paris, qui savait le latin, avait substitué, non pas *populi*, mais un généreux pluriel : *Ultima ratio populorum*.

appela *alcavala ;* c'est donc sous ce règne que prit commencement dans les royaumes de Castille et de Léon cet impôt, deux fois plus onéreux que la dîme française.

L'origine du mot *alcavala* est incertaine. Les uns croient qu'il vient de l'hébreu *cabala*, qui signifie *réception d'une main à l'autre*, et dérive du verbe *cabal*, recevoir. Les autres le font venir du latin barbare *gabela*, gabelle, auquel aurait été joint l'article arabe *al*, selon la coutume espagnole. D'autres croient qu'il est arabe, signifiant chose que l'on paie au sultan ; d'autres enfin qu'il est purement castillan, et tiré de la formule suivant laquelle il fut concédé, les procureurs des villes ayant dit, selon eux, en l'accordant : « *No le darèmos pecho*, *mas darèmosle* AL QUE VALA *tanto como lo que nos ha pedido* (Nous ne lui donnerons pas d'impôt, mais nous lui donnerons *chose qui vaille* autant que ce qu'il nous a demandé). » Salazar croit qu'il faut s'en tenir à la première étymologie, et qu'*alcavala* s'est formé en effet de l'article arabe *al* et de l'hébreu *cabala* ; et il n'est pas étonnant, dit-il, que les Arabes et les Juifs aient contribué à la formation de ce mot, les uns et les autres s'étant chargés de la perception de ce nouveau droit, tant du temps de ce roi que sous quelques-uns de ses successeurs.

Quoi qu'il en soit, l'*alcavala* fut établie dans les cortès de Burgos de 1342, et perçue pour la première fois au profit d'Alfonse XI. Ses inventeurs furent les ministres du roi, toujours féconds en semblables découvertes ; son prétexte, l'utilité publique et le vide du trésor épuisé par les guerres continuelles ; sa quotité et son assiette, un cinquième sur tout ce qui était objet de commerce ou de consommation ; sa destination, l'entretien de la guerre contre les infidèles ; sa limite enfin, la durée du siége d'Algésiras. Cela fut expressément statué ; mais telle est la magie des impôts, que lorsqu'une fois ils sont établis, ils s'attachent au corps social comme la robe de Nessus au corps d'Hercule. L'*alca-*

vala, proposée d'abord comme un soulagement momentané, parut dans la suite un droit incontestable. C'est ainsi que s'introduisit en Espagne ce tribut désastreux, qui put alors être utile, et même nécessaire, pour empêcher l'Espagne de retomber en partie sous le joug des Sarrasins, mais dont la continuation prolongée a été, suivant le père Isla, de la compagnie de Jésus, auteur de *Fray Gerundio*, la véritable cause de la dépopulation, et lui paraissait devoir être un jour celle de la ruine totale de la monarchie espagnole. L'*alcavala*, dit-il, est une dénomination véritablement arabe, par la signification et par les effets, et l'on peut dire qu'en se retirant de l'Espagne, les Mahométans, encore bien qu'ils en aient emporté avec eux leurs alfanges et leurs cimeterres, y ont laissé pour sa destruction ce poignard qu'elle porte et qui la frappe au-dedans d'elle-même.

Pendant le long temps qui suivit sa trève avec le roi de Castille, Youssouf s'occupa du bonheur de ses peuples; il fit ouvrir dans toutes les mosquées, ou dans les édifices qui en dépendaient, des *medrisah*, des *mekteb* et des *kitab-kisna* [1]. Il ordonna que dans les villes où il y avait une mosquée principale, on prêchât et l'on fît la lecture tous les djuomas; que dans les mesquitas (paroisses) où il y avait plus de douze cents habitans on fît la khotba, et qu'il y eût un faki et un imam; qu'il n'y eût pas de mosquée où l'on ne pût dire, tant en hiver qu'en été, les cinq azalas à leurs heures convenables d'el-zohbi, el-dhohar, el-azar, el-maghreb et el-àtema; que dans la khotba on observât la pieuse coutume de louer Dieu, de faire l'azala sur le bienheureux Mahomet, de répéter des versets du Koran pour avertir et instruire le peuple, avec des explications et des exemples pour que tout le monde comprît, et de demander pardon et miséricorde pour

[1] *Medrisah*, écoles supérieures; *mekteb*, écoles secondaires, et *kitab-kisna*, trésor des livres, bibliothèques.

tous. Dans la seconde prière, après les louanges à Dieu, on devait faire une honorable mention de ceux de la Sihaba comme premiers généraux des musulmans, et exalter la loi de Mahomet sur toutes les autres, en demandant pardon pour tous, ainsi que prospérité et toutes sortes de biens pour le sultan, sa famille et son royaume. Il voulut qu'à l'heure de l'azala du vendredi, on ne pût vendre ni acheter ni se livrer à aucune occupation profane. Que l'on ne fît pas l'Albotba dans deux mosquées lorsque le crieur de l'une pourrait être entendu dans l'autre, mais qu'on la fît dans la plus noble ou la plus ancienne. Que tout le monde fût obligé d'aller à la khotba du vendredi, quelque chemin qu'on eût à faire pour l'aller entendre à temps en partant de chez soi au lever du soleil et y rentrant également avec le soleil. Il régla que personne ne demeurerait à plus de deux lieues d'un endroit habité, et que dans les hameaux où il y aurait plus de douze maisons fût bâtie une mosquée. Que dans les mosquées les jeunes fussent placés derrière les vieux, et les femmes derrière les jeunes gens et séparées de tous les hommes; qu'à la sortie les hommes et les jeunes gens demeurassent en repos jusqu'à ce qu'ils sussent que les femmes seraient sorties: que les jeunes filles n'allassent point aux mosquées s'il n'y avait point un endroit séparé, et lorsqu'il y serait, qu'elles y fussent très couvertes et avec beaucoup de décence. Il ordonna qu'au jour sacré (le vendredi) tous les musulmans missent leurs meilleurs vêtemens, montrant par leur propreté et leur parure extérieures celles qu'ils devaient avoir dans leur cœur; qu'ils s'occupassent à visiter et à secourir les pauvres, à s'entretenir avec les savans, et à converser entre eux de sujets agréables et vertueux. Il renouvela pareillement les pieuses pratiques de la sunna pour la célébration des deux pâques, celle d'Alfitra ou de la fin de Ramadhan, et celle des victimes ou fête des brebis: dans l'une et l'autre s'étaient introduites des coutumes profanes et des folies

mondaines; les hommes couraient dans les rues comme des fous, se jetant à la tête des eaux de senteur, se lançant des oranges et d'autres fruits; des troupes de jeunes garçons et de danseuses parcouraient les rues avec des danses bruyantes: il proscrivit ces désordres, et ordonna qu'on célébrât ces fêtes par d'honnêtes réjouissances, par une parure propre et brillante appropriée à l'état de chacun, par des fleurs et des parfums aromatiques en l'honneur des pâques; qu'on s'occupât à aller aux mosquées, à visiter les pauvres, les infirmes et les sages, et à distribuer des aumônes chacun suivant ses facultés, et pour en tirer plus d'avantage, il faisait réunir l'asadaka ou aumône de chaque cité ou hameau, soit en argent, soit en nature, en pain, en grains ou en fruits, et la faisait ensuite distribuer par deux ou plusieurs personnes de confiance; et si l'aumône était fort abondante, on mettait le grain en dépôt pour le distribuer aux pauvres et aux orphelins, pour racheter les captifs, pour réparer les mosquées, les fontaines, les routes et les ponts, et autres passages difficiles ou pénibles. Il défendit que les processions pour avoir de la pluie se fissent dans les rues, parce que les rues ni les places ne sont des lieux de clémence ni d'adoration, et il ordonna que dans les temps de sécheresse ou de manque d'eau, où la procession paraîtrait nécessaire, on allât dans les champs avec beaucoup de dévotion et d'humilité demander à Dieu, à plusieurs reprises, le pardon de ses péchés. Il fit lui-même, à cet effet, la prière suivante: « Compatissant seigneur Allah, tu nous » as créés de rien, et tu connais nos fautes; par ta bonté, » Seigneur, daigne ne nous point détruire; ne regarde » point nos péchés, ne consulte, Seigneur, que ta bonté » et ta clémence, car tu n'as pas besoin de nos services. » Seigneur, use de pitié envers les créatures innocentes, les » animaux faibles et les oiseaux du ciel qui ne trouvent » pas de quoi manger; regarde la terre que tu as créée et ses » plantes flétries par le manque d'eau. Seigneur, ouvre-leur

» tes cieux, rends-leur tes eaux, rends-leur tes vents et ren-
» voie-leur tes bontés pour rafraîchir, arroser et vivifier la
» terre morte ainsi que les plantes qui la couvrent; donne la
» nourriture à tes créatures, afin que les infidèles ne disent
» point que tu n'écoutes pas tes croyans. Sois-nous clément
» et miséricordieux, car tu es compatissant par-dessus
» tout, Seigneur, et nous t'adorons, et nous croyons en toi
» et nous espérons de toi le pardon de nos fautes et un remède
» à nos besoins. »

Il défendit aussi les réunions de diverses familles en veillées nocturnes dans les mosquées, et aux femmes de faire des neuvaines sans leurs maris; à moins que ce ne fût avec d'autres femmes ou avec des hommes de ceux avec lesquels elles ne peuvent se marier, tels que leur père, leurs frères, leurs oncles ou leurs neveux. Il ne voulait point qu'il fût permis aux jeunes filles d'aller à des neuvaines, non plus que de suivre ni d'accompagner des enterremens. Il ordonna qu'on n'enterrât personne avec un linceul de soie, ni d'argent, ni d'or, mais que le corps fût seulement enveloppé dans une pièce de toile blanche par dessus la chemise, après avoir été bien lavé et parfumé de bonnes odeurs. Il ordonna qu'il n'y eût à cette opération d'autre femme que l'épouse, la mère, la nourrice ou la hala du défunt, que l'on ne fît point de cris ni d'éclats de voix, et qu'il n'y eût point de pleureuses louées pour manifester des sentimens et des regrets qu'elles n'éprouvaient point. Il défendit que des éloges du défunt fussent faits par personne, et voulut seulement que le faki, ou la personne la plus honorable du cortége, levant les mains au ciel, et le visage tourné du côté de la kibla, dît : « Allah hou Akbar!
» Louanges à Dieu, qui tue et ressuscite! La grandeur et
» la puissance appartiennent à Dieu, et il est puissant par
» dessus toutes choses. Seigneur, bénis Mahomet et ceux
» de Mahomet; aie compassion de Mahomet et de ceux de
» Mahomet. Seigneur, il fut ton serviteur; tu l'as créé et

» nourri, et tu le ressusciteras ; tu sais son secret et sa sanc» tification. Nous venons te prier pour ce mort, Seigneur; » nous nous approchons de toi, car tu es comblé d'hommages. » Seigneur, secours-le dans l'épreuve de la fosse, sauve-le » des peines du djihannan. Seigneur, pardonne-lui et honore » sa demeure, élargis sa fosse, nettoie ses taches et ses pé» chés; donne-lui une demeure meilleure que sa demeure; » donne-lui une compagnie meilleure que celle qu'il a. Sei» gneur, s'il fût bon, rends son repos plus doux, et s'il est » vrai qu'il faillit à te servir, pardonne-lui ses fautes et ses » péchés, car tu es compatissant et puissant par-dessus » toutes choses. Seigneur, affermis sa langue et donne-lui du » courage au temps de la question de sa fosse; ne le réprouve » point, Seigneur, et ne l'accuse pas de ce dont tu sais qu'il » n'avait pas le pouvoir de se défendre. Pardonne-lui, Sei» gneur, pardonne-lui; ne lui refuse pas ta miséricorde, et » ne le prive pas de ta récompense. »

Aussitôt après avoir dit trois fois : « Allah hou Akbar ! » on devait dire : « Seigneur Allah, pardonne à nos vivans et à » nos morts, aux présens et aux absens, aux grands et aux » petits, aux hommes et aux femmes, car tu connais nos des» tinées ; nous avons l'espoir que ta miséricorde laissera pas» ser nos fautes. Seigneur Allah, augmente la bonté de celui » qui a fait le bien, et pardonne ses péchés à celui qui a fait » le mal. Seigneur Allah, défends-nous et donne-nous du » courage dans la fosse, délivre-nous des peines du djihan» nan, et accorde-nous une heureuse fin de nos jours. »

En jetant le mort dans la fosse, l'imam devait dire : « Sei» gneur, notre frère retourne à toi ; accueille-le, Seigneur, » et couvre-le de ta miséricorde. »

Il défendit d'écrire la question avec la réponse de la fosse et de l'enterrer avec le défunt, ainsi que de lui mettre à la tête ou sur la poitrine des versets bénis et des talismans. Dans les fêtes natales instituées pour nommer solennellement les nouveaux-nés, dans les noces et les autres fêtes de

famille il permettait qu'il y eût des danses, mais réglées et décentes; que les walimas ou festins fussent somptueux, mais il y défendit rigoureusement l'usage du vin, et la présence des mimes et des baladins, diseurs de bonne aventure, qui faisaient régner la licence en ces sortes de fêtes. Il améliora la police de la cité et établit des maîtres de quartiers, et un maître spécialement préposé aux ventes et à la surveillance des marchés. Il régla que l'on barrerait et fermerait la nuit les divers quartiers de la ville, et qu'il y aurait dans chacun des rondes nocturnes, et des heures fixes pour fermer et pour ouvrir les portes, de même que pour les portes principales de la cité. Il composa aussi des ordonnances sur la guerre et la garde des frontières, ainsi que sur la disposition et l'ordre des expéditions. Il prononça la peine de mort contre les cavaliers qui fuiraient devant les ennemis quand ceux-ci ne seraient pas deux fois plus nombreux que les musulmans, à moins que ce ne fût par l'ordre de leurs généraux, lesquels connaissent les secrets et les stratagèmes de la guerre, et quand il convient d'attaquer et quand il convient de se retirer du combat. Il défendit aux campéadors et aux almogavares, ainsi qu'à tous les autres gens de guerre, de tuer, sous quelque prétexte que ce fût, les enfans, les femmes, les vieillards débiles, les infirmes, non plus que les moines menant une vie retirée, sauf quand ils seraient pris les armes à la main et aidant les ennemis de leurs bras.

Il ordonna que les dépouilles et le butin provenant des algarades musulmanes sur les terres des chrétiens fussent répartis également et avec justice, et les vivres distribués avec ordre, suivant l'ancien usage: aux cavaliers deux parts, au fantassin une. Quant à ceux qui travaillaient dans l'armée, l'émir les récompensait à sa volonté d'après les rapports des généraux. A celui qui se fesait musulman dans une ville ou forteresse conquise, il voulut qu'on restituât tout ce qui lui appartenait, et si la distribution en était déjà faite, qu'on lui en remboursât le juste prix. Il défendit que les fils de famille

pussent être menés à la guerre sans le consentement de leurs parens, hors dans les cas d'urgence ou pour la défense de leur ville; il régla de même qu'ils ne pourraient faire leur pèlerinage à la sainte Kaaba de la Mekke, sans la permission expresse de leur père et de leur mère, ou, à leur défaut, de leurs aïeux ou de leurs oncles; il ordonna, dans les procès d'adultère, d'homicide et autres délits emportant la peine de mort, si les coupables et les complices n'avouaient pas, que le magistrat ne pourrait appliquer cette peine à moins qu'il n'y eût quatre témoins oculaires qui déposassent du fait en pleine connaissance de cause. Les adultères étaient condamnés à mourir lapidés, et les gens non mariés qui se livraient notoirement au libertinage étaient punis de cent coups de fouet, l'homme tout nu, et la femme dans un sac de toile. L'homme subissait de plus un bannissement d'un an. Il ordonna qu'il y aurait lieu, pour ce genre de délits, à l'arbitrage du juge, qui mettrait préalablement les coupables en prison, et au cas d'égalité de conditions les forcerait à se marier et l'homme à payer une dot à la femme. Il ordonna également qu'on lavât et enveloppât ceux qui avaient été mis à mort par jugement, et qu'on les enterrât avec les mêmes prières et dans les mêmes cimetières que les autres musulmans. Il établit pareillement qu'il y aurait lieu à l'arbitrage du juge pour les peines concernant les voleurs. L'ancienne loi portait contre quiconque volerait dans une maison, dans un jardin ou terrain clos non en friche, désert ou sans gardien, quelque chose qui eût une valeur d'un quart de dobla d'or, ou le poids de trois dirhems d'argent et au-dessus, la peine de la mutilation, qu'il fût homme ou femme, esclave ou libre, pourvu cependant que l'homme eût au moins quinze ans et la femme treize. Pour le premier vol on coupait la main droite; pour le second, le pied gauche; pour le troisième, la main gauche; pour le quatrième, le pied droit; pour le cinquième, on mettait à la torture et dans une prison perpétuelle. Youssouf adoucit

la rigueur de cette loi autant qu'il fut en lui, et réduisit le châtiment pour le premier vol à la peine du fouet et à l'emprisonnement, ne laissant subsister que pour le second la peine de la section d'une main (la main gauche) ou celle du pied, au choix du condamné.

Mais l'architecture surtout occupa les loisirs d'Youssouf, et on lui dut l'achèvement ou l'édification de plusieurs belles parties de l'Alhambra et nombre d'autres édifices remarquables. A l'exemple du prince, les grands bâtissaient de splendides demeures, et la ville fut bientôt remplie de maisons élevées, construites avec élégance, ayant de nombreuses tours en bois de cèdre, et merveilleusement travaillées, d'autres en pierre, et ornées de brillans chapiteaux de métal. Dans l'intérieur de ces palais, on trouvait de grandes cours (*patios*), avec des galeries délicatement sculptées, autour desquelles étaient distribuées des salles de diverse grandeur, remarquables par la délicatesse des décorations de leurs parois et de leurs plafonds, peints en or et en azur; les pavés même de ces salles et des cours étaient exécutés au moyen de petites pièces de faïence (*azulejos*) formant des mosaïques. Ces ornemens se trouvaient dans les maisons de presque tous les citoyens aisés; dans celles des grands, les pièces principales offraient, en outre, d'admirables fontaines d'eau vive, qui y répandaient la fraîcheur; et tout ce luxe d'architecture était si généralement en usage, que Grenade, à cette époque, semblait, suivant l'expression d'un auteur arabe, *une coupe d'argent remplie d'hyacinthes et d'émeraudes* [1].

Quelques-unes des maisons de Grenade ont conservé, malgré l'effet du temps et des révolutions, leur distribution et leur aspect primitifs; les plus belles paraissent remonter à ce règne. Ces maisons ressemblent à celles qu'on voit encore sur les côtes d'Afrique. Elles ont à l'entrée, du

[1] Conde, t. III, pag. 146.

côté de la rue, un vestibule plus ou moins étroit et obscur, véritable *atrium* des Romains, lequel aboutit à un *patio* ou *cavædium*, et celui-ci offre sa fontaine jaillissante entourée d'orangers, ainsi que ses galeries à colonnettes, servant d'entrée aux salles disposées tout autour de la cour. Souvent encore, comme au temps des Maures, les chambres et les salles ne reçoivent le jour que de l'intérieur, du côté du patio; du côté de la rue, les habitations offrent un mur entièrement nu, ayant à peine quelques ouvertures fermées par des grilles. L'art monumental marcha de pair, ou plus exactement stimula ce progrès général de l'architecture appliquée aux besoins ordinaires de la vie.

Il y a, dans l'histoire de l'architecture chez les peuples musulmans de la Péninsule, trois époques distinctes. Dans la première, qui se place sous les règnes des premiers émirs ommyades de Cordoue, un caractère particulier se remarque : c'est l'imitation de l'art arabe, tel qu'il s'était produit sous les premiers khalifes de Damas, de la dynastie des Ommyades.

Lorsque, dans la seconde moitié du VIIIe siècle, le jeune Abd-el-Rahman ben Moawiah, qui transplanta cette dynastie dans la Péninsule, eut fondé en Espagne l'émirat indépendant de Cordoue, les hommes de Syrie, d'Égypte et de Mésopotamie qui étaient restés fidèles à la cause des Ommyades, affluèrent en Andalousie. Ils s'y établirent à demeure fixe comme leur chef, et, comme lui, pleins du regret et du souvenir de leur première patrie, ils multiplièrent près d'eux tout ce qui pouvait leur en retracer l'image. Déjà l'architecture arabe comptait, en Orient, divers monumens remarquables; ces monumens furent les modèles que se proposèrent naturellement de reproduire dans la Péninsule les architectes orientaux. Comme nous l'avons vu en son lieu, ce fut Abd-el Rahman Ier qui traça, en 786, le plan de la mosquée de Cordoue, et il voulut que cette mosquée, construite sur le modèle de celle que sa famille avait fait élever à Damas, sur-

passât en magnificence et en grandeur celle que les ennemis de sa famille (les Abbassides) faisaient en ce moment même construire à Bagdad, leur nouvelle capitale. De là, le premier genre d'architecture introduit par les Arabes dans la Péninsule.

On peut, dans la mosquée de Cordoue, malgré les additions et les changemens qu'on y a faits pour l'approprier au culte chrétien, reconnaître aisément le style qui marqua cette première époque de l'art musulman en Espagne. Ce qui frappe d'abord dans cet édifice[1], c'est une partie de la disposition des basiliques chrétiennes à cette époque. L'imitation est évidente. L'église de Saint-Ambroise, à Milan, et la cathédrale de Salerne, sont précédées l'une et l'autre, comme la mosquée de Cordoue, d'une vaste cour entourée de galeries. Il y a plus : les églises décrites par Eusèbe de Césarée, dans sa vie de Constantin, édifices qui réunissaient des cours, des portiques, des fontaines et des logemens pour les prêtres, ont conduit naturellement, suivant la juste remarque d'un savant orientaliste[2], aux mosquées de Jérusalem, de Damas et de Fosthath, et devaient être imitées d'autant plus facilement, qu'elles se prêtaient davantage aux besoins du nouveau culte.

Ce premier genre fut donc un genre composite, dans lequel, comme l'a fort attentivement observé M. Girault de Prangey, l'imitation des édifices chrétiens, romains et byzantins, ne porte pas seulement sur l'ensemble. Il y eut plus que l'imitation des formes et des ornemens architechtoniques, il y eut emprunt des matériaux mêmes de construction. Des édifices romains ruinés par les Barbares, et dont les débris subsistaient épars dans quelques villes espagnoles, les conquérans tirèrent les principales assises, les colonnes et les ornemens des édifices nouveaux qu'ils accom-

[1] Voir les Monumens arabes et maures de Cordoue, Séville et Grenade, et l'Essai sur l'Architecture des Arabes, par M. Girault de Prangey.

[2] M. Reinaud, de l'Institut.

modaient à leurs mœurs et à leurs idées, et de là sortit cette architecture vieille à la fois et nouvelle; vieille dans quelques-unes de ses parties, nouvelle par l'arrangement et la mise en œuvre; d'imitation enfin, et plus que d'imitation, d'emprunt en certains endroits (pour abréger le travail), et cependant au plus haut degré merveilleuse dans les détails et originale dans l'ensemble.

Le plus magnifique reste de cette première architecture des Arabes andalousiens porte les traces évidentes de cette mise à contribution de matériaux antérieurement employés, tout-à-coup appelés à s'élever dans un ordre nouveau. Abd-el-Rahman, à ce qu'il semble, entra le premier dans cette voie, au moins d'une large manière. Il fut conduit par la nécessité à adopter ce système. Il était pressé par le temps, il manquait de matériaux et d'ouvriers; il avait conçu et tracé, d'après ses souvenirs et en y ajoutant, le vaste plan de la mosquée qu'il avait hâte d'édifier; il la voulait faire de marbre et digne du Dieu de Mahomet. Il songea à faire servir à sa construction les restes précieux des édifices romains qui abondaient en Espagne. Il fit recueillir et mettre en œuvre leurs riches débris; il dépouilla et fit même disparaître entièrement quelques-uns de ces édifices, que sa mosquée absorba. Des colonnes, des chapiteaux d'une construction évidemment romaine, y entrèrent comme élément de composition, et y prirent place à côté les uns des autres, souvent avec discordance; les colonnes y furent ajustées ensemble tant bien que mal par les architectes, quelquefois avec les inégalités les plus contraires aux règles de l'art. Il en résulta, malgré tout, ce vaste édifice, d'un ensemble si imposant, soutenu par une forêt de colonnes, et tout rempli encore de grâce et de majesté, malgré les altérations fâcheuses qu'on y a apportées en le consacrant au culte chrétien, et qui en ont rompu l'ordre et l'harmonie primitives[1].

[1] Les chrétiens, dit un voyageur (Nouveau Voyage en Espagne, etc., t. III, p. 147),

Cette première période de l'art arabe en Occident, qui dura un peu moins de deux siècles, fut cependant soumise aux variations ordinaires du goût et de la mode, et, comme on ne cessa presque, pendant tout ce temps, d'ajouter à l'embellissement ou à l'agrandissement de la mosquée d'Abd-el-Rahman Ier, ces variations s'y découvrent encore d'une manière sensible. Le regard exercé de l'archéologue peut y suivre, en quelque façon, les tatonnemens et la marche de l'art chrétien contemporain, depuis la fin du huitième siècle jusque dans la seconde moitié du dixième, époque à laquelle on vit se développer chez les Arabes, d'une façon très marquée, le goût des décorations éclatantes et surchargées de détails. La forme des arcs, jusque-là bornée au plein-ceintre outrepassé, s'enrichit et se complique de festons et de courbes variées ; l'ornementation byzantine, déjà si recherchée et si somptueuse elle-même, ne suffit plus aux exigences du caprice et de la mode. L'exemple le plus frappant de cette phase de l'art est la chapelle de la mosquée de Cordoue, connue aujourd'hui sous le nom de capilla Villaviciosa, chapelle décorée, d'après une inscription arabe qui fait elle-même partie de sa décoration, sous le khalifat et par l'ordre d'El Hakem II, vers l'an 965 de notre ère. La chapelle Villaviciosa résume, suivant M. Girault de Prangey, toutes les connaissances acquises par les Arabes à la fin du dixième siècle, dans les diverses parties de la construction et de l'ornementation.

Là s'arrête l'art arabe proprement dit, et commence une deuxième époque de transition. Après la chute du khalifat de Cordoue, lorsque, dans le dernier quart du onzième siècle, les émirs musulmans qui s'étaient partagé l'Espagne en principautés indépendantes, se virent contraints d'appeler l'Afri-

en consacrant cette mosquée au culte du vrai Dieu, ne l'ont pas embellie. Ils ont pris sur ses dimensions pour y établir leurs chapelles principales.... Il n'est guère de rangées de colonnes qui ne soit interrompue par quelque porte ou quelque chapelle, etc.

cain Youssouf ben Taschfyn au secours de l'islamisme en péril, l'esprit arabe fut dominé et modifié par un esprit nouveau. La venue du chef des Almoravides changea toutes choses en Espagne. Secourus en 1086 par les Almoravides, les émirs andalousiens furent, en effet, sauvés un moment à Zalaka; mais, comme parle Homaïdi, ils éprouvèrent bientôt que si Youssouf avait brisé les chaînes que leur apportait Alfonse, le conquérant africain se préparait à charger leur cou de chaînes plus pesantes encore, et qu'ils ne pourraient supporter. Youssouf, en effet, détrôna successivement tous ces rois qu'il venait de sauver des mains du roi de Castille. L'Espagne musulmane fut par lui soumise à l'influence des Africains, influence qui continua sous les Almohades, et c'est alors que se développa dans l'art monumental ce nouveau genre auquel on a justement donné le nom distinctif d'art mauresque; art non entièrement nouveau, mais profondément modifié, et qui conduisit naturellement à la troisième et dernière transformation dont les édifices de Grenade sont la plus éclatante expression. « Les monumens romains, dit M. Reinaud, qui pendant longtemps avaient fourni des matériaux pour les nouvelles constructions, n'offraient plus les mêmes ressources. A côté de l'arc pesant et simple de la Grèce et de Rome, s'élève l'arc à ogive, plus ou moins élancé; à l'ornementation byzantine régulière, succèdent les broderies et les ornemens les plus capricieux; aux mosaïques en verre et en marbre de Cordoue, on pourrait dire de Byzance et de Ravenne, sont subtituées des pièces de faïence aux couleurs éclatantes, qu'un art nouveau dispose géométriquement. L'emploi des mosaïques en faïence se remarque pour la première fois dans chapelle Villaviciosa. Ce goût devint général, et on le fit servir au pavement des salles et à la décoration des lambris et des fontaines. Ce nouveau système acquit tout son développement dans la dernière moitié du douzième siècle, sous la dynastie des princes Almohades, qui régnaient

également sur l'Espagne et sur la partie nord-ouest de l'Afrique. Les échantillons les plus brillans de cette phase de l'art se trouvent à Séville, alors siége de la puissance des nouveaux maîtres de la Péninsule. Ce sont la Giralda, les débris de la mosquée qui a été remplacée par la catédrale actuelle, et certaines portions de l'Alcaçar [1]. »

Ce fut par ce chemin que les Arabes arrivèrent enfin à la troisième et dernière transformation, dont l'Alhambra est demeuré le produit le plus imposant. L'impulsion donnée à l'art par l'émir fondateur de la dynastie des Nasserides de Grenade se maintint sous ses descendans pendant près d'un siècle et demi. Les constructions de l'Alhambra, commencées vers le milieu du treizième siècle, sous Mohammed Al-Ahmar, se poursuivirent, en effet, jusque vers la fin du quatorzième. Les Arabes consacrant par des inscriptions les monumens qu'ils élevaient ou embellissaient, il a été possible d'assigner à chaque partie de l'édifice l'époque à laquelle elle a été construite. Les portions importantes de l'Alhambra qui furent exécutées par les soins d'Aboul-Hedjadj Youssouf témoignent d'un degré de perfection qui ne fut qu'égalé sous son fils Mohammed V, et l'on peut dire que l'architecture sarrasine atteignit en ce temps son apogée.

Jusque dans l'ornementation, l'architecture des Arabes andalousiens porte le cachet particulier des idées religieuses, des mœurs et des habitudes sociales de la nation. Un élément original la distingue : c'est l'emploi de l'écriture comme motif de décoration. On l'a remarqué : l'écriture arabe, avec ses formes déliées, contournées, mystérieuses, se prête merveilleusement à cet usage. On sait que les Musulmans, partageant les préjugés des Juifs, s'interdisent toute représentation de

[1] Ces différentes constructions furent élevées sous le règne de Yakoub el Mansour, qui avait le goût des arts, et de qui il existe encore des monumens analogues à Fèz et à Marok.

ce qui a eu vie. Il existe, à la vérité, des exceptions; mais le principe n'en est pas moins absolu, et, en général, on s'y conforme. Pour varier leurs couleurs, les artistes musulmans ont été obligés de s'attacher à des détails qui, pour nous, ne sont que très secondaires. Sur les parties les plus anciennes de la mosquée de Cordoue, on voit dominer l'écriture koufique, écriture d'un trait mâle, et à lignes droites. Peu à peu l'écriture koufique se mêle aux ornemens capricieux qui l'entourent. Enfin cette écriture fait place aux caractères neskhys ou cursifs, caractères bien plus légers de forme, et qui se combinent mieux avec les fleurs et les entrelacs; l'écriture neskhy, comparée au koufique, rappelle l'élégance de notre écriture cursive, opposée à la sévérité d'aspect des anciennes lettres onciales. Les plafonds, les fenêtres, les parois et les portes de l'Alhambra, les frises, les soubassemens, sont tout chamarrés de versets du Koran peints en caractères neskhys, ou quelquefois de pièces de vers choisies parmi les meilleures des poètes le plus en renom. Le nesky domine à Grenade. Ces inscriptions sont, à tout prendre, fort précieuses pour l'histoire. Ce sont comme les références traditionnelles de l'architecture. Il y a toute une anthologie arabe écrite sur les murs de l'Alhambra. Les pièces de vers, sculptées ou peintes sur certaines portions de l'édifice et qui se rapportent au règne d'Aboul-Hedjadj Youssouf, sont très nombreuses. Elles déterminent quelle part il eut à l'édification du monument. On lui doit, outre plusieurs autres embellissemens, la construction de la salle des Ambassadeurs, de l'Antisala, de l'Alcaïseria et de l'Alberca. Ce fut lui aussi qui fit construire la porte connue sous le nom de Porte du Jugement (Puerta del Juicio), proprement en arabe Porte de la Loi (Bab el Schéryé). L'inscription suivante, placée parmi les ornemens qui la décorent, en a consacré le souvenir :

« L'ordre de construire cette porte, nommée la Porte du

Jugement (que Dieu fasse prospérer par elle la loi de l'Islam, comme il en a fait une gloire éternelle), a été donné par notre maître l'émir des Musulmans, le sultan valeureux et équitable, Aboul-Hedjadj Youssouf, fils de notre maître, le sultan valeureux et saint, Aboul-Walid, fils de Nasr, que Dieu récompense ses actions pures pour l'islamisme, et qu'il agrée ses exploits dans l'intérêt de la religion. Elle fut construite dans le noble mois de la nativité[1], l'an sept cent quarante-neuf[2]. Puisse Dieu faire de cette porte un boulevard protecteur, et l'inscrire parmi les œuvres bonnes et durables! »

Dans la salle des Ambassadeurs, on lit, sur la fenêtre droite, une pièce de vers contenant la description de sa beauté :

« Je suis le siége orné de la fiancée, brillant de beauté et de perfection.

» Regarde seulement ce vase, et tu reconnaîtras la parfaite vérité de mes paroles.

» Regarde aussi ma couronne, tu la trouveras semblable à celle du croissant.

» Le fils de Nasr est le soleil qui donne à ma sphère la splendeur et la beauté.

» Qu'il reste toujours à la hauteur de son rang, assuré contre le temps du déclin. »

Sur la fenêtre qui est en face de la première, on lit ce qui suit, se rapportant toujours au même émir :

« Je suis la glorification de la prière[3] qui prend la direction du bonheur; tu pourrais regarder ce vase comme quelqu'un qui est debout pour faire sa prière.

[1] C'est-à-dire de la nativité du prophète; c'est le mois de rabi-el-awal.

[2] Juin 1348. — Le mois de juin arabe, *rabi el awal*, courut cette année du 29 mai au 27 juin.

[3] C'est là une locution familière aux Arabes. « Une mosquée, toujours fréquentée par les personnes qui viennent y faire leurs dévotions, dit M. Dernburg, peut, à juste titre, être appelée *la glorification de la prière*. »

» A peine est-elle finie, qu'il se hâte de la répéter.

» Et par mon maître Ebn-Nasr, puisse Dieu exalter ses serviteurs!

» Par lui, dont l'origine remonte jusqu'au prince khasredjite Saad, fils d'Abada[1]. »

Sur la fenêtre suivante on remarque de la prose; de même dans la fenêtre en face. Sur chacune d'elles on lit aussi de la poésie :

» Je surpasse les plus belles par ma robe et par ma couronne; aussi les astres les plus brillans du zodiaque m'envoient-ils des rayons d'amour.

» Le vase d'eau paraît en moi comme un fidèle qui, dans la kiblah du sanctuaire, vient s'entretenir avec Dieu.

» Mes bienfaits garantissent, malgré les vicissitudes du temps, l'homme altéré et souffrant du besoin (de la soif).

» Ainsi, dans mes effets, je semble être nourrie de libéralité[2] par la main de notre maître Aboul-Hedjadj.

» Puisse-t-il ne jamais cesser d'éclairer mon ciel, tant que la pleine lune reviendra briller dans les ténèbres de la nuit! »

Sur la fenêtre de gauche, est un morceau de poésie; le voici :

« Les doigts d'un artiste m'ont délicatement brodée, après qu'on eut disposé les joyaux de ma couronne.

» Ainsi je ressemble au trône d'une jeune fiancée, et je l'emporte même sur lui, car j'assure la félicité de l'union.

» Quiconque s'approche de moi en se plaignant de la soif,

[1] Le besoin de faire honneur d'une origine illustre à ceux qu'ils prennent pour maîtres a toujours dominé les hommes. Saad, fils d'Abada, qu'on donne ici, très gratuitement, pour aïeul à Youssouf, était un des ansars, ou compagnons médinois de Mahomet, de la tribu des Benou-Khasredj.

[2] En arabe : l'humidité. La main humide veut toujours dire la main de l'homme généreux, de même que la main sèche indique celle de l'avare.

je lui prête mon secours et lui offre un liquide frais, doux et sans mélange.

» Je suis comme l'arc-en-ciel, quand il paraît, et notre maître Aboul Hedjàdj est le soleil qui me fait être.

» Puisse sa demeure ne jamais cesser d'être sous la protection du ciel, aussi longtemps que la maison de Dieu continuera à être le lieu du pélerinage! »

Dans la salle dorée du milieu, qui était comme le siége de la royauté, on lit une pièce de poésie, placée en une seule ligne, au-dessus des fenêtres du côté du nord de la salle des Ambassadeurs :

« Que les bouches des vœux, du bonheur, de la prospérité et de l'allégresse, te saluent de ma part, le matin et le soir !

» Voici le dôme sublime! Nous voici, nous, ses filles! mais c'est à moi qu'appartient l'excellence et la prééminence dans ma famille!

» Si l'on nous regarde comme les membres d'un corps, je suis, sans contredit, le cœur au milieu d'eux. Or, c'est dans le cœur que la force de l'esprit et de l'âme prend naissance.

» Et si mes compagnes représentent les signes du zodiaque de son ciel, c'est en moi que la splendeur du soleil les dépasse.

» Youssouf, mon maître, secouru de Dieu, m'a ornée de vêtemens de gloire, et, sans contredit, de prédilection.

» Il a fait de moi le trône de l'empire, et moi, j'ai maintenant sa grandeur, par celui auquel appartient la lumière, le siége et le trône du ciel. »

On sait ce qu'est encore l'Alhambra aujourd'hui. Une partie de l'ancienne résidence des rois de Grenade fut détruite dans la dernière moitié du seizième siècle par l'ordre de l'empereur Charles-Quint, pour faire place au palais d'Alonzo Berruguete, bâti dans le goût de l'époque, et qui, bien que

remarquable en soi, fait disparate, par sa lourdeur, à côté de la svelte et capricieuse architecture du reste de l'édifice. Minées par le temps ou détériorées par des restaurations maladroites, quelques autres parties ont perdu leur grâce et leur suavité premières. Mais les admirables restes qui ont échappé au temps et aux restaurations suffisent pour donner l'idée de sa magnificence avant toute altération. Le voyageur toutefois, qui cherche de l'œil, en arrivant à Grenade, l'Alhambra, comme un diadème éclatant au front de la cité, est tout étonné de ne voir d'abord qu'une masse de murailles rougeâtres d'assez monotone apparence [1]. Mais cela ne tient à aucune cause étrangère. Telle est encore aujourd'hui la manière de construire des Orientaux. L'extérieur des édifices mauresques, simple, presque sans décoration, à peine percé de quelques fenêtres fermées par des treillages, rappelle partout la vie sédentaire et purement intérieure que commandaient au Maure sa religion et ses habitudes. Aussi, à Grenade, dans tous les édifices publics, mosquées, colléges, bains, comme dans les habitations privées, tout l'éclat des décors, toutes les recherches du luxe, étaient pour l'intérieur. Rien, au dehors de l'Alhambra, n'annonce la salle des Ambassadeurs ou celle des Deux-Sœurs; l'entrée même de la vaste villa mauresque n'offre qu'un arc immense, orné de quelques emblêmes et d'une inscription renfermant le nom du prince qui l'avait fait élever; tandis que, dans l'intérieur du palais, tout justifie l'idée que le nom seul d'Alhambra fait naître. « Quel spectacle inattendu! quelle réunion de tout ce qui peut flatter les sens! L'eau circule partout : ici s'élancent des jets qui rafraîchissent l'air; là roulent des cascades dans des rigoles de marbre; puis, l'eau se recueille au centre des *patios*, dans des réservoirs entourés de plates-bandes

[1] Au dehors, on ne voit, dit un auteur français, que de grosses tours massives, couleur de brique ou de pain grillé.

d'arbustes et de fleurs. Les salles sont percées de nombreuses fenêtres à claire-voie et découpées en broderies de stuc, qui tempèrent l'éclat de la lumière. Cette disposition de fenêtres élevées est favorable au renouvellement continuel de l'air, et permet de jouir plus complétement de l'effet des couleurs. Partout la vue est frappée d'inscriptions, tantôt choisies parmi les vers des poètes les plus en faveur, tantôt rappelant certains passages du Koran, tantôt exprimant des vœux pour le prince qui a élevé cette partie de l'édifice. »

C'est là surtout ce qui distingue les monumens de cette architecture particulière aux musulmans de Grenade. C'est la légéreté, l'exquise délicatesse des détails et des ornemens, la grâce et le mouvement intérieur des colonnes et des dentelures, la riche disposition des couleurs et des entrelacs, enfin l'ingénieux et habile emploi de l'écriture comme motif de décoration. En aucun pays cette architecture ne s'est produite avec tant d'éclat, n'a laissé de vestiges plus brillans, plus gracieux qu'à Grenade, un plus imposant ensemble d'arabesques et de merveilles. Sur la côte d'Afrique, à Alger, à Tunis, à Palerme, subsistent quelques monumens remarquables, pareillement d'origine arabe ou mauresque. Mais la Ziza et la Cuba, de Palerme, sont dans un état de dégradation, ou ont subi des modifications telles, que l'ordre primitif en a presque disparu. Tunis possède encore de vastes édifices, et les écrivains arabes citent l'antique mosquée de Kaïrouan comme le sanctuaire du Maghreb. Enfin, il existe à Marok, à Fez, et même à Tanger, quelques beaux restes d'édifices evidemment construits suivant les mêmes idées architechtoniques qui ont présidé aux constructions de Grenade; mais tous sont consacrés aux services religieux, et l'on sait avec quelle rigueur les musulmans en défendent l'approche et surtout l'étude aux infidèles. Le dessin par suite n'a pu les reproduire, et nous en ignorons la valeur, mais personne ne songe à les comparer au

chef-d'œuvre de l'architecture hispano-mauresque. Restent les édifices civils, les seuls qu'il ait été donné aux voyageurs et aux archéologues de voir et de pouvoir dessiner; mais, presque tous de construction moderne, ils n'offrent qu'une imitation presque grossière, et tout au moins fort décolorée des édifices de Cordoue, de Séville et de Grenade. « A Tunis et à Alger, dit l'écrivain le plus compétent sur la matière[1], nous n'avons rencontré aucun monument civil qui remontât à une époque ancienne, aucune portion d'édifice qui appartînt à la grande époque de l'art mauresque. Des colonnes d'un goût vulgaire, souvent polygones ou torses, toujours à chapitaux plus ou moins grossiers; des ornemens en stuc, où l'on retrouve à peine quelque réminiscence du mauresque d'Espagne; des mosaïques formées, en général, de carreaux de faïence bariolés sans goût et tirés d'Europe, comme les colonnes, voilà les ornemens des palais actuels de la Barbarie. Dans les formes tourmentées de certains détails d'ornementation, il est facile de reconnaître partout l'influence du goût bizarre de nos meubles et de nos constructions du siècle dernier. » *Sic transit gloria mundi!* — Les Arabes-Maures d'Afrique passent à bon droit pour des barbares, comparés à leurs aïeux les Arabes-Maures d'Andalousie.

Youssouf encouragea aussi par diverses ordonnances l'éducation et l'amélioration de la race chevaline. Il aimait beaucoup la botanique et les sciences naturelles, et il avait fait faire plusieurs copies des ouvrages d'Abdallah Ibn Albaythar (fils du Vétérinaire), habile médecin et savant naturaliste, natif de Malaga, ou plutôt de Benana, village voisin de Malaga. C'était un philosophe et un médecin illustre, dit Alboulféda, tellement versé dans la botanique que cette science importante sembla entièrement épuisée par lui seul.

[1] M. Girault de Prangey, Essai sur l'architecture arabe.

On avait une telle confiance dans ses assertions, et ses opinions sur cette matière jouissaient d'un tel crédit, que chacun le consultait et le considérait comme un oracle. A l'exemple de Pline et des autres philosophes, pour se procurer une connaissance parfaite des simples et des plantes, il parcourut l'Égypte, la Grèce et les provinces d'orient et d'occident, et là cet homme, dont le génie et la pénétration ne le cédaient à personne, avait consulté avec empressement les personnages les plus instruits. Par un vote unanime de toutes les académies, il fut nommé *archiatre*, ou premier médecin de l'Égypte, et laissa plusieurs monumens variés et choisis de son talent, au nombre desquels est le célèbre livre des médicamens simples. Il fut accueilli avec de grands honneurs par Malek El Kamel, roi de Damas, qui en fit son *rasis* ou directeur-général de ses jardins. Casiri, dans sa Bibliothèque Hispano-Arabe de l'Escurial, donne une notice étendue sur la vie d'Ibn Albaythar et sur le contenu et le mérite de son principal ouvrage; il en a publié la préface entière en arabe et en latin, dans laquelle l'auteur expose tout son plan et sa méthode [1]. Cet ouvrage, qui fait le plus grand honneur à notre Ibn Albaythar, est intitulé : *Djamè aladouiat almofredat* (Recueil des médicamens simples, ou mieux : Des Simples comme médicamens). Dans quelques manuscrits il porte le titre plus court de : *Kitab almofredat* (Livre des Simples). C'est une histoire générale des simples et de toute la botanique, distribuée par ordre alphabétique en quatre volumes, qui traitent de toutes les herbes, plantes, pierres, métaux, animaux, de leur emploi et de leur vertu, avec tant de perfection et de soin, que les précédens ouvrages de Dioscoride, de Galien, d'Eginète et d'Oribase, qui jouissaient déjà d'un certain crédit, y sont non seulement éclaircis et corrigés,

1 Casiri, Bibliotheca Hisp.-Arab. Escurialensis, t. I, p. 275 et suiv. Cette préface est également rapportée par Assemani dans le catalogue des manuscrits orientaux de la bibliothèque Nanione, 2e part., p. 248.

mais encore augmentés d'une infinité d'articles inconnus d'eux. Une note anonyme manuscrite d'une des copies de l'Escurial, note rapportée par Hottinger dans sa Bibliothèque orientale, parlant du premier livre seulement, dit qu'il contient plus de deux mille simples qui ne se trouvent pas dans Dioscoride. « Il n'existait pas, dit Andrès, de livre grec, arabe ou espagnol, traitant de cette matière, qu'Ebn Albaythar n'eût attentivement étudié. Il acquit par là une si vaste et si profonde érudition que seule elle aurait suffi pour lui mériter un nom célèbre parmi les écrivains botanistes; mais il ne se contenta pas de ces connaissances puisées dans les livres et dans la retraite de son cabinet. Il parcourut l'Espagne, la Grèce, l'Afrique, l'occident et l'orient, pour rechercher de nouvelles plantes, et pour mieux connaître qu'il n'avait pu le faire dans les livres le sol qui leur est propre. Il n'affirme rien et n'écrit rien concernant ces mêmes plantes, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, sans en avoir obtenu la preuve par une longue expérience et par d'attentives observations [1]. » On ne doit donc pas s'étonner que Casiri ait loué, à diverses reprises, un ouvrage aussi distingué, et l'ait trouvé digne, à plus d'un titre, d'être traduit en latin. Il y a plusieurs exemplaires de l'original arabe dans la Bibliothèque bodléyenne, dans la Bibliothèque royale de Paris, à l'Escurial, et dans la Bibliothèque impériale de Vienne. Casiri consulta ses autres ouvrages. Un traité sur les Citronniers, par le même Ibn el Baythar, fut traduit en latin par Alpage et imprimé à Paris en 1602.

Nous avons vu qu'Algésiras s'était rendue à Alfonse XI le 26 mars 1344, après avoir soutenu un siége de vingt mois. Aboul-Hassan et Alfonse conclurent une trêve de dix ans; mais, environ huit ans après, Abou Hamou, ce même fils

[1] Giovanni Andres, Origine e Progressi d'ogni letteratura, t. v, p. 59.

d'Aboul-Hassan que les Castillans avaient fait prisonnier à la bataille de Tarifa, s'étant levé contre son père, Alfonse XI se crut dégagé de la trève, et saisit avec empressement ce prétexte de la rompre. Il convoqua à cet effet les cortès générales de ses royaumes à Alcala de Hénarès.

L'endroit où les cortès s'assemblaient n'était point fixe: tour à tour il était désigné par le roi, tantôt dans une ville, tantôt dans une autre, selon le besoin du moment et à sa volonté. Il était d'usage toutefois, dans les grandes occasions, lorsque le roi voulait que se réunissent effectivement tous les députés des villes ayant droit de représentation, de les convoquer sur un des points voisins des ports qui divisaient la Castille-Vieille du royaume de Tolède. Et c'est pourquoi il choisit Alcala de Hénarès.

Les cortès générales qui s'y assemblèrent furent, pour ainsi parler, plus générales qu'elles ne l'avaient encore été sous ce règne. Suivant l'antique usage, elles se composaient des prélats de l'ordre ecclésiastique, archevêques, évêques et abbés, des comtes, des ricos-homes, des caballeros et des grands-maîtres des trois ordres militaires de Saint-Jacques, d'Alcantara et de Calatrava, représentant l'ordre de la noblesse. Dix-sept villes y envoyèrent des représentans. C'étaient Burgos, Léon, Tolède, qui, ville libre, s'était dispensée jusque-là de fournir son contingent de guerre, Cordoue, Murcie, Jaen, Séville, Cuenca, Zamora, Saint-Jacques de Compostelle, Guadalaxara, Valladolid, Salamanque, Avila, Soria, Ségovie et Toro. Chacune de ces villes envoyait ses deux principaux magistrats (*regidores*) pour la représenter dans les cortès, excepté Séville et Toro, qui n'envoyaient qu'un magistrat et un jurat. Burgos, Léon, Séville, Cordoue, Murcie et Tolède y avaient droit de préséance, comme capitales des principales provinces du royaume (*cabezas de reyno*). Les autres villes se plaçaient dans l'ordre que leur donnait le hasard au moment de l'assemblée. Elles votaient

les premières par rang d'ancienneté, et siégeaient dans le même ordre. Plusieurs villes, avant toute délibération, réclamèrent la confirmation de leur fueros, et Tolède la première. On allait ouvrir la séance. Les membres de ce grand congrès national étaient rassemblés encore, pour ainsi parler, pêle-mêle dans la salle. On allait prendre rang, lorsqu'un des députés de Tolède s'avança vers le roi, et, après s'être incliné respectueusement devant lui, réclama les privilèges de sa ville. Sa demande lui fut accordée, et la décision du roi fut qu'on ne changerait rien aux anciens usages de Tolède : on donna à ce député le certificat de ses droits, et il se retira.

L'assemblée écouta ensuite debout, et les rangs confondus, dans l'hémicycle qui entourait le trône, le discours que le roi prononça lui-même. Après avoir dit qu'il allait instruire tous les députés des raisons qui l'avaient décidé à les réunir, il ordonna à son président de lire ce qu'il avait à leur apprendre, afin qu'ils pussent délibérer sur ses projets : après quoi, il fit signe à chacun de se placer.

Les représentans de Burgos et de Tolède se levèrent et s'avancèrent en ce moment vers le roi : il était évident qu'une question de préséance s'était élevée entre les deux villes. Burgos, en l'absence de Tolède, avait parlé la première jusque-là. Tolède présente lui disputait cet honneur. Le droit de chacune des deux villes fut vivement défendu, et l'assemblée était divisée presqu'en nombre égal pour l'une et pour l'autre. D. Juan Nuñez de Lara soutenait le parti de Burgos comme capitale de la Castille (*cabeza de Castilla*); D. Juan Manuel, celui de Tolède, comme capitale de l'Espagne entière (*cabeza de España*). Le roi, pris pour juge du différend, y mit fin par une subtilité : « Ceux de Tolède feront volontiers ce que je leur ordonnerai de faire, dit-il ; je m'en porte garant. Que Burgos parle. » Cette sentence fut acceptée des deux parts comme un compromis honorable. Quant à

la place des députés, on trouva aussi un biais d'accommodement : Burgos prit la première place qu'elle avait accoutumé de tenir jusque-là, et Tolède fut placée à part, sur un banc distinct, en face du roi. Cet ordre a toujours été observé dans la suite par ces deux *cabezas de reyno* (têtes de royaumes), et c'est ainsi dès lors que Burgos et Tolède ont toujours siégé et voté dans les anciennes cortès générales de la monarchie [1].

Ce fut en conséquence de ce qu'on décida dans celles-ci qu'Alfonse vint mettre le siége devant Gibraltar. « Cette entreprise lui devint funeste, disent les mémoires arabes. Quelques années après qu'il eut défait les musulmans dans la grande bataille de Tarifa, et conquis Algésiras, il songea à continuer ses prospères expéditions contre les musulmans, et il vint avec de grandes forces assiéger la cité de Gibaltaric, qu'il avait le plus vif regret d'avoir perdue, comme on le lui disait, par sa faute. Ayant rassemblé ses troupes, il campa sur la plage près de la mer, entre la ville et Algésiras, au printemps de l'année 750 (1349), et il l'attaqua aussitôt avec des engins et des machines ; cependant, comme la cité était naturellement très forte et avait une bonne et vaillante garnison, il ne faisait rien de profitable ; il cessa de l'attaquer et prit soin de la tenir bloquée, espérant la prendre par famine ; mais Dieu voulut que ce vaillant roi, ennemi acharné de l'islam, et qui croyait s'emparer de tout ce que les musulmans possédaient en Espagne, mourût de la peste le 16 de moharrem de l'an 751 (26 mars 1350), jour de djouma. Sa taille était moyenne et bien proportionnée, et de bonne façon ; il avait le teint blanc et rosé, les yeux verts et

[1] Quiso el rey ser juez de esta causa, y sentencióla en esta forma : « Los de Toledo harán lo que yo les mandáre, y asi lo digo yo por ellos : Hable Burgos. » Esta sentencia tuvieron las partes por buena, y la consintieron, pareciendoles que era en favor de cada una. En lo del asiento, Burgos se quedó en el que solia tener, y á Toledo se le pusó en aparte un banco distinto de los demás, enfrente del rey. Esta orden se ha guardado desde entonces acá en el votar y en el asiento.

sérieux ; il était très fort, d'un bon tempérament, très poli et gracieux dans son parler, plein d'ardeur et de courage, noble, franc et heureux à la guerre pour le malheur des musulmans. Le roi de Grenade, ajoutent-ils, était en chemin pour venir en aide aux Africains. Il faisait des courses et des chevauchées depuis Ronda, Zahara, Estepona et Marbella, et il amenait de bonnes compagnies de chevaux contre les chrétiens qui assiégeaient Djibaltaric, lorsqu'il apprit la mort du roi de Castille. Bien que dans son cœur, ainsi que pour le bien et la sûreté de ses domaines, il se réjouît de sa mort, néanmoins il manifesta des regrets, et dit qu'en ce roi était mort un des plus grands princes du monde, qui savait honorer tous les braves, tant amis qu'ennemis. Beaucoup de cavaliers musulmans prirent le deuil pour le roi Alfonse, et ceux qui commandaient les troupes de renfort pour Djibaltaric, n'incommodèrent point les chrétiens à leur départ lorsqu'ils portèrent le corps de leur roi de Djibaltaric à Séville[1]. »

Les récits chrétiens sont sur cette expédition et sur cette mort moins explicites et plus brefs que le sujet ne semblerait le comporter; ils se contentent de rapporter qu'Alfonse marcha sur Gibraltar dans les derniers jours de juillet 1349. L'escadre castillane, renforcée de huit galères d'Aragon et d'un certain nombre de galères génoises à la solde du roi de Castille, sous les ordres de ce même amiral génois, Simon Boccanegra, qu'il avait eu pour auxiliaire dix ans auparavant lors de la victoire du Salado, vint seconder les opérations du siége. Mais la place résista jusqu'au printemps de l'année suivante, à l'approche duquel la peste sévit avec violence dans le camp des chrétiens, et Alfonse, attaqué de la conta-

[1] La chronique de don Pèdre fait à peu près du roi Alfonse le même portrait qu'en font ici les Arabes : — Fue este rey don Alfonso no muy grande de cuerpo ; mas de buen talle, é de buena fuerza, é blanco, é rubio, é franco, é esforzado, é venturoso en guerras.

gion qui décimait son armée, mourut là, le Vendredi-Saint, 26 mars 1350.

Alfonse XI n'avait eu de sa femme légitime, Marie de Portugal, que deux fils, dont le premier avait reçu au baptême le nom de Ferdinand, et le second celui de Pierre. Le premier était mort enfant, comme nous l'avons dit, en 1333, ou, au plus tard, en 1334. Le second lui succéda, et fut le célèbre D. Pedro le Cruel. Nous avons déjà touché quelque chose de ce dernier et son histoire fera l'objet du chapitre suivant. La reine-veuve demeura, après la mort d'Alfonse, six ans en Castille, après quoi elle passa en Portugal, et y mourut, comme nous le verrons, en 1357. De son commerce non interrompu avec Éléonore de Guzman, dont toute son histoire est pleine, le roi de Castille eut neuf fils au moins, et une fille. La plupart, ainsi que leur mère Éléonore, périrent tragiquement sous le règne de Pierre, leur frère consanguin; mais l'aîné de tous régna après lui. La chrétienté espagnole acquit sous Alfonse XI, entre autres villes, Alcala de Ben Zayde, aujourd'hui Alcala-la-Real, Priego, Rute, Locubin, Carcabuey et Benameji. Alcala, ville d'assez d'étendue, posséda au moyen-âge une abbaye des plus renommées d'Espagne et des plus riches; une partie de ses produits en nature et de ses revenus en espèces fut depuis appliquée par l'autorité ecclésiastique au service de la chapelle royale de Grenade, quoique l'abbé fût suffragant de l'archevêque de Tolède.

Ainsi finit Alfonse de Castille, onzième et dernier de ce nom. Quant aux causes de sa réputation, nous les avons, croyons-nous, suffisamment indiquées. Telle est la justice des hommes. Son fils, pour une suite de meurtres commandés par les circonstances, et bien moins entachés de trahison que les siens, a été surnommé le Cruel. A lui les louanges ont été prodiguées, bien que son règne n'ait pas été, moins que celui de son fils, souillé d'assassinats, de cruautés et de violences. La gloire de Tarifa a couvert tout le reste.

Nous avons justement attribué au commerce d'Alfonse XI avec Éléonore de Guzman la plupart des malheurs de son règne. Le roi de Castille ne reculait devant aucun crime, et employait volontiers la trahison pour frapper plus commodément ses ennemis. La moindre marque d'insoumission, à moins qu'on ne fût assez puissant pour balancer son mauvais vouloir, suffisait pour attirer sur soi la mort. On l'a vu dans l'affaire du grand-maître d'Alcantara, Gonçalo Martinez d'Oviédo. Gonçalo avait eu le malheur de déplaire à la maîtresse du roi; il fut aussitôt, à l'instigation de cette femme, d'abord maltraité, puis menacé; il connaissait le roi et le fond qu'on pouvoit faire sur sa parole. Il résolut de mourir plutôt que de se livrer à Alfonse. C'est ainsi que la persécution le jeta dans la révolte.

L'histoire d'Alfonse XI est pleine de ses faiblesses non-seulement pour Éléonore, mais pour toute la famille d'Éléonore, qui, comme je l'ai déjà dit, était devenue comme sa propre famille. La reine Marie de Portugal et son fils Pierre, quand ils ne vivaient pas à Séville dans la sévère solitude du couvent de Saint-Clément, avaient sans cesse sous les yeux, à la cour, le spectacle de cette famille que le roi s'était faite par l'adultère, le spectacle de cette concubine et de ces bâtards envieux et insolens comme s'ils fussent nés pour le trône. Éléonore suivait presque constamment le roi avec ses fils. Elle habitait, à Séville, à Mérida, à Cordoue, à Madrid, le palais du roi, et y faisait ses couches avec autant de liberté, et, pour mieux parler, avec plus de liberté que la reine. On ne saurait ici trop s'étonner de cette façon toute royale d'afficher l'adultère devant des évêques et des seigneurs chrétiens. Mais ce qui est à peine concevable, ce sont les honteuses et ridicules adulations prodiguées, en Espagne comme en France, aux maîtresses des rois; c'est-à-dire, suivant l'expression d'un excellent maître, à des créatures payées pour vivre publiquement en concubinage et en adultère, et recevant

effrontément, en beaux deniers comptans et en titres d'honneurs, le prix de leur déshonneur.

Là, ce nous semble, est tout le secret de la lutte qui remplit vingt années de ce siècle après la mort d'Alfonse. Comment, en effet, l'unité pouvait-elle se constituer dans un royaume ainsi travaillé par les divisions de ses maîtres, tiré, pour ainsi parler, en sens divers, d'un côté par les partisans sincères ou intéressés des droits sévères de la famille, et de l'autre par ceux du concubinage et des effets du concubinage royal? Comment ne pas pressentir, après la mort du roi, l'implacable rivalité de ces deux partis, d'après le rapport même du chroniqueur qui s'attacha au second? Pedro Lopez de Ayala nous dit tout d'abord, qu'au retour de Gibraltar, Éléonore et les siens, craignant de tomber, en rentrant à Séville, au pouvoir de la reine et de son fils, se retirèrent, avec le corps du roi qu'ils ramenaient, à Médina-Sidonia, ville que le roi avait donnée à Éléonore. La séparation des deux partis se marqua dès ce moment, et nous ne verrons plus s'en dérouler que les inévitables conséquences.

C'est ici, à la fin de ce règne, et au début du règne de Pierre, un témoignage précieux à recueillir, que cette division en deux camps, qui s'opéra par la force des choses. Les partisans du roi légitime craignirent, dit Ayala, que cette entrée d'Éléonore à Médina ne cachât un projet plus haut que celui de se mettre à l'abri des volontés du parti contraire, tant étaient grands et puissans déjà, dans le royaume, les fils que doña Éléonore avait eus du roi Alfonse, tant étaient grands et puissans les parens de la favorite qui formaient en ce moment son cortége et comme sa cour. C'étaient, en effet, pour ne mentionner que les hauts et puissans seigneurs de sa famille même, les plus considérables de l'Andalousie: Pedro Ponce de Léon, seigneur de Marchena; Ferran Ponce, grand-maître d'Alcantara; Juan Alfonse de Guzman, sei-

gneur de San Lucar de Barrameda et de Vejer; Alvar Perez de Guzman, seigneur d'Olvera ; Henrique Henriquez ; Ferdinand Henriquez, son fils, et beaucoup d'autres dont la chronique tait les noms[1].

Quelques années plus tard, l'émir de Grenade se trouvant dans la mosquée, le jour de Id-Alfitra, 1er de schawal 755 (18 octobre 1354), un homme obscur se jeta sur lui comme il terminait sa prière, et le frappa d'un poignard; le roi blessé cria, la prière fut interrompue, on s'ameuta dans la mosquée. Nous nous hâtâmes et nous accourûmes tous, dit un témoin oculaire, l'épée nue, et nous trouvâmes le roi expirant; nous le portâmes dans nos bras au palais, où il expira quand nous arrivâmes; le meurtrier fut mis en pièces et son corps brûlé devant le peuple. Ainsi mourut Aboul Hedjadj Youssouf, septième roi de Grenade, à l'âge de 38 ans, après en avoir régné 22 moins 1 mois. Son corps fut enterré le soir, aux flambeaux, en un magnifique tombeau préparé pour lui dans le cimetière de son alcaçar; on y mit une épitaphe en prose et en vers que composa Sadid ben Amah, et que l'on grava sur le marbre en lettres d'or et d'azur; elle était ainsi conçue :

« Ci-gît le roi martyr et de noble lignage, brave, docte, » vertueux, dont le royaume de Grenade publie la bonté, la » clémence et les autres excellentes qualités ; la félicité de son » règne fera époque dans l'histoire. Souverain prince, illustre

[1] Il est bon de mettre ici ce passage remarquable de la Chronique de Pedro Lopez de Ayala, qui est comme la clé de ce qui va suivre : — Por esta entrada de la dicha doña Leonor en Medina, dit Ayala, fue muy gran movimiento entre los señores é caballeros que llevaban el cuerpo del rey, temiendo que la entrada de doña Leonor en Medina se facia por otra entencion : Ca tenia doña Lenor del rey D. Alfonso hijos ya grandes e poderosos en el reino, é grandes parientes, de los cuales estaban aquel dia alli don Pedro Ponce de Leon, señor de Marchena, é don Ferran Ponce, maestre de Alcantara, é D. Juan Alfonso de Guzman, señor de San Lucar de Barrameda é de Bejer, é D. Alvar Perez de Guzman, señor de Olvera, é D. Enrique Enriquez é Fernan Enriquez su hijo, é otros (Cron. del rey D. Pedre, año 1ro, c. 3).

» général, épée tranchante du peuple musulman, vaillant » alférez entre les plus vaillans rois; qui, par la grâce de Dieu, » surpassa tout le monde dans le gouvernement, en paix et en » guerre; qui défendit l'état par sa prudence et sa valeur » et obtint le but de ses désirs avec l'aide de Dieu, l'émir » des fidèles Youssouf Aboul Hedjadj, fils du grand roi Aboul » Walid, et petit-fils de l'excellent roi Abou Saïd Faradj ben » Ismaël, de la famille Nassride, dont le fondateur fut le lion » de Dieu, invincible dompteur de ses ennemis et preneur » de villes, mainteneur des peuples dans la voie juste; au » moyen des lois, défenseur de la religion avec l'épée et la » lance, et digne de l'éternel souvenir des hommes. Celui-ci » (que Dieu l'ait dans sa miséricorde et le place parmi les » bienheureux!) fut la colonne et l'ornement de sa famille, » gouverna le royaume en paix et le rendit heureux, veil- » lant à la prospérité publique et particulière, et faisant » paraître, en tout ce qu'il fit, sa prudence, sa justice et sa » bonne volonté, jusqu'à ce que Dieu tout-puissant l'ait tiré » de ce monde, comblé de mérites, le couronnant aupara- » vant de la couronne du martyre; car lorsqu'après avoir » accompli l'obligation du jeûne, il était humblement à prier, » prosterné dans la mosquée, demandant à Dieu pardon de » ses faiblesses et de ses fautes, la main violente d'un impie » lui ôta la vie, au moment où il était le plus près de » la grâce du Tout-Puissant. Ce qui arriva le 1er jour de » schawal 755 (14 octobre 1354). Plaise à Dieu que cette » mort, que le lieu et la circonstance ont rendue illustre, » ait été récompensée, et qu'il ait été reçu dans les déli- » cieuses demeures du paradis, parmi ses ancêtres glorieux! » Il commença à régner le mercredi 14 de djoulhedja 733 » (25 août 1333). Il était né le 28e jour de rabi el akher » 718 (28 juin 1318). Loué soit le Dieu unique et éter- » nel, qui donne la mort aux hommes et les récompense » par la béatitude! »

Aboul Hedjadj Youssouf est le dernier roi de Grenade dont on trouve l'épitaphe dans Casiri et dans Conde; cette distinction, peu usitée chez les Musulmans, cessa probablement d'être accordée à ses successeurs. Suivant Cardonne, Youssouf périt victime d'une révolte excitée contre lui par son oncle Aboul-Walid, qui, après l'avoir renversé du trône, y monta après lui, et le fit mettre à mort. Mais on ne sait où Cardonne a puisé son récit. Tous les historiens s'accordent à donner pour successeur à Youssouf son fils Mohammed (Abou-Abdallah Mohammed V), huitième roi de la dynastie des Nassrides de Grenade descendans d'Alhamar. Il se peut, toutefois, que l'assassinat de Youssouf ait été provoqué par cet Aboul Walid, en vain pour son ambition, et que, faute de preuves, ou pour toute autre raison, les historiens aient passé sous silence cette tentative non suivie d'effet.

CHAPITRE TREIZIÈME.

Avénement de Pierre-le-Cruel. — Situation d'Éléonore de Guzman, de ses fils et de sa famille. — Emprisonnement d'Éléonore à Séville. — Toute-puissance de D. Juan Alfonso d'Albuquerque et de la reine-mère, Marie de Portugal. — Henri de Trastamare. — Son mariage avec Juana Manuel, fille de D. Juan Manuel. — Nouvelles rigueurs contre Éléonore de Guzman. — Fuite de Henri de Trastamare dans les Asturies. — Meurtre d'Éléonore à Talavera de la Reyna. — Cortès de Valladolid. — Mariage de Pierre avec Blanche de Bourbon. — Siége de Gijon. — Amours de Pierre avec Maria de Padilla. — Abandon et captivité de Blanche. — Meurtre d'Alfonse Fernandez Coronel à Aguilar. — Disgrâce d'Albuquerque. — Mariage frauduleux de Pierre, *in facie ecclesiæ,* avec Juana de Castro. — Troubles et révoltes. — Captivité et délivrance du roi à Toro. — Soulèvement de Tolède. — Meurtre de D. Frédéric, grand-maître des chevaliers de Saint-Jacques, frère du roi. — Meurtre de Gutier Fernandez de Toledo à Alfaro. — Meurtres de Blanche de Bourbon à Xérès et du roi de Grenade à Séville. — Mort de Marie de Padilla. — Ses enfans. — État général de la Péninsule.

De 1350 à 1362.

Pierre, le seul fils légitime que laissât Alfonse XI et le seul aussi qui ait porté ce nom de Pierre parmi les rois de Castille, lui succéda au trône. Il se trouvait à Séville avec sa mère, lorsque Alfonse mourut à Gibraltar. Il avait à peine quinze ans et sept mois. Son éducation avait été fort négligée. Tout absorbé par sa tendresse pour les fils d'Éléonore, Alfonse avait abandonné Pierre aux soins maternels de Marie de Portugal, qui l'avait nourri à Séville dans un chagrin noir et peut-être dans des idées ultérieures de vengeance, auxquelles il était d'ailleurs naturellement dis-

posé. C'était assurément un triste spectacle pour un jeune homme né avec de la fougue, que celui des amours publiques de son père avec une maîtresse traitée en reine, et que celui de la jalousie et des justes griefs de sa mère contre l'homme qui la délaissait pour une autre, sans chercher même à couvrir son abandon de quelque spécieux prétexte.

Telles étaient les circonstances au milieu desquelles Pierre arrivait presque enfant à la royauté. Des députés du camp de Gibraltar chargés de lui apporter la triste nouvelle de la mort de son père vinrent aussitôt le saluer roi, et tous les seigneurs et chevaliers qui étaient à Séville l'y proclamèrent; il en fut de même de tous ceux des royaumes de Castille et de Léon à mesure qu'ils apprirent la perte qu'ils avaient faite de leur roi.

Comme lors du premier siége de Gibraltar, qu'il avait entrepris aussitôt après que Vasco de Meyra l'eut livré (1333), Alfonse s'était retranché, en 1348, dans ce qu'on appelle l'Arénal, où fut établi, à la fin du dernier siècle, le camp de Saint-Roch, et il y occupait avec les siens la place où se voit aujourd'hui le village de la Huerta de las Gazieras avec ses plants de vignes et ses moulins à vent. Là s'élevaient les tentes royales, et c'était là que le roi était mort. Le reste du camp s'étendait fort avant vers Algésiras, bien que le gros en fût surtout autour des tentes royales, depuis les ruines modernes du fort Saint-Philippe et les retranchemens élevés en 1777 pour ôter aux Anglais la communication avec l'Espagne jusqu'au rocher même de Gibraltar et à la tour du Diable [1], à l'entrée du Pas du Berger (Camino del Cabrero).

C'était là que les chrétiens préparaient le char funèbre qui devait porter à Séville les restes mortels de leur roi. Ils ne voulaient pas abandonner pour cela le siége de la place, et ils ordonnèrent que le camp fut maintenu et que personne

[1] Devil-Tower.

n'en sortît sans permission; que les gardes veillassent sur tous les points contre les Maures, tant contre ceux qui étaient assiégés dans Gibraltar, que contre ceux des royaumes de Marok et de Grenade, qui des châteaux-frontières venaient chaque jour faire des incursions jusqu'à l'entrée du camp; les chefs de l'armée envoyèrent des ordres pareils à la flotte chrétienne qui était mouillée dans le golfe. Une espèce de trêve de fait s'établit cependant entre les deux nations, comme pour laisser le temps aux chrétiens de célébrer les funérailles de leur roi. Les Maures de la ville et du château de Gibraltar, en effet, dès qu'ils eurent appris que le roi Alfonse était mort, comme par un accord unanime avaient suspendu d'eux-mêmes toutes les hostilités; et le jour que les chrétiens partirent du camp avec le corps du roi Alfonse, les Maures de la ville en sortirent et vinrent, presque sans armes et sans aucune intention hostile, assister au départ des chrétiens [1].

L'infant Ferdinand d'Aragon, marquis de Tortose et seigneur d'Albarracin, fils du feu roi d'Aragon et de sa seconde femme Éléonore de Castille, sœur du roi Alfonse de Castille; don Juan Nuñez de Lara, seigneur de Biscaye; les deux fils aînés du roi et d'Éléonore de Guzman, qui avaient toujours été au camp devant Gibraltar avec leur père (don Henri, comte de Trastamare, et don Frédéric, grand-maître de Saint-Jacques); don Juan Alfonso d'Albuquerque; don Ferdinand Manuel, seigneur de Villena, et tous les seigneurs, maîtres, riches-hommes et chevaliers qui étaient pour lors au camp, partirent avec le corps du roi pour Séville et passèrent devant Medina-Sidonia [2], ville fortifiée qui était sur leur route

[1] Todos los Moros de la villa de Gibraltar salieron fuera... é non consintieron que ningunos saliesen á pelear; salvo que miraban como partian dende los Christianos.

[2] Appelée Medina Sidonia de las Abreheras dans la *Cronica Abreviada* de Pedro Lopez de Ayala.

et que le roi Alfonse, comme nous l'avons dit, avait donnée à Éléonore de Guzman.

Parmi tous ces grands, brillaient, à divers titres, les seigneurs considérables que nous avons nommés plus haut, tous parens de la favorite, et formant, pour ainsi parler, la remuante et puissante tribu des Guzman : les Pero Ponce et les Ferdinand Perez Ponce de Léon, les Juan Alfonso et les Alvar Perez de Guzman, propriétaires ou à peu près des trois quarts de l'Andalousie, ainsi que leurs nombreux alliés dont la chronique rapporte soigneusement les noms, au premier rang desquels il faut placer Henrique Henriquez et Ferdinand Henriquez, son fils, qui étaient de la maison royale et demeuraient habituellement à Séville. Henrique Henriquez était fils de ce Henri de Castille, sénateur de Rome, dont nous avons si souvent parlé, et Ferdinand Henriquez, son fils, était marié à une sœur d'Éléonore de Guzman. Il est fait mention de celui-ci et d'un de ses frères, nommé Alfonse Henriquez, dans la chronique d'Alfonse, à propos du siége d'Algésiras [1].

Avec ce cortège et le char funèbre, Éléonore de Guzman entra dans Médina-Sidonia. Elle y entra, dit-on, par les conseils de don Juan Nuñez de Lara, seigneur de Biscaye, fort ami de la favorite-veuve, et qui était déjà presque de sa famille, ayant marié une fille à lui, nommée Juana, avec don Tello, fils du feu roi et d'Éléonore. Aussi celle-ci trouva-t-elle en lui un assez grand appui dans un moment où son crédit était naturellement fort ébranlé, sinon entièrement perdu, et elle eut lieu de se louer de ses conseils et de ses services. Éléonore était, à Médina-Sidonia, dans ses domaines. Elle trouva toutefois dans cette Médina-Sidonia, où elle était d'abord entrée avec joie, quelques sujets de mécomptes et de tristesse, et elle en conçut de vives craintes

[1] Chr. del rey D. Alonso el onceno, c. 283.

pour l'avenir. C'est ainsi qu'à son arrivée dans la place, le gouverneur, don Alfonse Fernandez Coronel, capitaine illustre qui, du vivant d'Alfonse, avait été investi de ce gouvernement au nom d'Éléonore, crut devoir lui dire ce jour-là même : « Madame, je n'ignore pas que je tiens de vous et que je vous dois l'hommage de cette ville de Médina, et je vous demande comme une faveur que vous vouliez bien la faire prendre et en confier la garde à qui il vous plaira dans votre grâce, et que vous me teniez quitte du serment et de l'hommage que je vous ai faits pour cette ville; car ce n'est pas ma volonté d'y demeurer plus longtemps. » Déjà Alfonse Fernandez Coronel avait, dit-on, été gagné par Juan Alfonse d'Albuquerque. Quand Éléonore entendit ces paroles, elle se troubla et en eut un profond ennui ; car elle comprit que c'était là le signe de sa disgrâce et la marque certaine de l'abandon où elle allait être de la part de ses meilleurs amis. Elle répondit à Coronel : « En vérité, compère et ami, vous me rendez ma ville dans un bien triste moment, et je ne sais maintenant qui voudra la garder pour moi. » Coronel insista pour être dégagé de sa foi et de son hommage, et elle ne trouva en effet personne qui voulût la prendre d'elle ni prêter serment entre ses mains [1].

Éléonore de Guzman s'était d'abord arrêtée avec le corps du roi à Médina-Sidonia par crainte, à ce que tout indique. Elle hésita à poursuivre sa route vers Séville; et il y eut un moment où le parti opposé au sien craignit ou parut craindre que cette entrée à Médina n'eût été faite dans de mauvais desseins; le bruit courut que les fils d'Éléonore, le cœur plein d'appréhensions et de terreurs, ne voulaient pas se rendre près du nouveau roi et de la reine-mère et allaient se déclarer indépendans dans leurs domaines. Les fils d'Éléo-

[1] E non falló quien la quisiese tomar ni facer omenaje por ella (Cronica del rey Don Pedro, año 1ero, c. 3).

nore apprirent eux-mêmes, sur ces entrefaites, à Médina-Sidonia, que Juan Alonso de Albuquerque opinait qu'on les arrêtât, et quittèrent de fait le service du roi; ils refusèrent avec les parens de leur mère, de se rendre à Séville, dans la crainte d'y être retenus prisonniers. En conséquence, le comte don Henrique, dit Lopez de Ayala, et le maître de Santiago don Fadrique son frère jumeau, don Pero Ponce de Léon, don Ferran Perez Ponce de Léon, grand-maître d'Alcantara, et plusieurs autres de leurs parens et de leurs amis, prirent leur chemin vers le château de Monron, forteresse importante, qui appartenait à l'ordre d'Alcantara. Ils ne jugèrent pas prudent d'y demeurer tous, et on pensa qu'ils seraient plus en sûreté, les uns à Algésiras, les autres sur d'autres points. Le comte don Henri et don Pero Ponce de Léon partirent pour Algésiras, que ce dernier commandait, et le grand-maître don Frédéric pour les terres de son ordre. Le grand-maître d'Alcantara Ferdinand Perez Ponce demeura à Moron.

Ce ne fut qu'après cette dispersion que le corps d'Alfonse fut porté à Séville. Le roi et sa mère vinrent le recevoir à une assez grande distance de la ville, et, après les cérémonies d'usage, on l'inhuma provisoirement dans la chapelle des rois de Sainte-Marie de Séville, jusqu'à ce qu'on pût réaliser son vœu d'être enterré à Cordoue, dans la chapelle où gisait le roi Ferdinand son père.

Cela fait, on avisa à la constitution de la cour, si je puis ainsi dire, à la distribution des offices du palais et de l'État, qui étaient à la nomination du roi. D. Juan Nuñez de Lara était alferez-mayor du roi Alfonse, et il fut maintenu en cette qualité près du roi Pierre. D. Ferdinand de Castro, fils de don Pedro de la Guerra, qui était encore fort jeune et demeurait en Galice, fut nommé mayordomo-mayor, en considération des bons services de son père. Le commandement en chef de la Castille (*el adelantamiento de Castilla*) était

entre les mains de Ferdinand Perez Puertocarrero, et, à la prière de Juan Nuñez de Lara, seigneur de Biscaye, il fut donné à Garcilasso de la Vega.

Le corps spécialement attaché d'une manière permanente à la garde du roi passa des mains de Lope Diaz d'Almazan en celles de Gutier Fernandez de Tolède. Les offices du palais furent distribués de cette manière : l'échansonnerie était à Alfonse Fernandez Coronel, et on la lui laissa. L'*écuellerie*, qu'avait sous le feu roi Garcilasso de la Vega, fut donnée à Ferdinand Perez Puertocarrero, à qui, pour Garcilasso, on avait ôté l'adelantamiento de Castille. La chambre du roi fut le partage de Pero Suarez de Tolède, qui avait été camarero-mayor de Pierre quand il était infant. La fauconnerie passa de Pero Ferrandez de Guadalajara à Pero Suarez de Tolède le Jeune, frère du camarero-mayor. Le commandement en chef de la frontière fut ôté à Frédéric, qui avait pour lieutenant dans cet office Ferrand Enriquez, fils de Enrique Enriquez, et fut donné à don Ferdinand d'Aragon, marquis de Tortose et cousin du roi. Enfin, celui du royaume de Murcie dont Alfonse avait investi Ferdinand Manuel, seigneur de Villena (fils de don Juan Manuel, mort deux ans auparavant, en 1348), fut confirmé à ce seigneur qui, comme nous le verrons, n'en jouit que peu et eut bientôt pour successeur Martin Gil, fils de Juan Alfonso d'Albuquerque.

Éléonore avait suivi le cortége funèbre à Séville par les conseils d'un homme attaché, comme nous l'avons déjà dit, à son parti, Juan Nuñez de Lara, et elle y était venue avec toutes sortes d'assurances et de promesses; mais, dès qu'elle y fut arrivée, Albuquerque la fit littéralement garder prisonnière, soit qu'il voulût en cela plaire à la reine-veuve, soit qu'il craignît la puissance et les relations de famille de l'ex-favorite. Il conseilla aussi au roi de ne point laisser les fils d'Éléonore dans un état de séparation et d'indépendance où ils pouvaient se rendre redoutables, et de s'assurer de leur

obéissance ou de les attirer à son service sans plus de retard. Il craignait surtout l'ambition de Henri et de Frédéric, âgés déjà de près de dix-sept ans, et qu'Alfonse avait toujours traités avec une faveur marquée. Henri, comme nous l'avons vu, s'était réfugié à Algésiras. On l'y fit espionner par le commandant de la Torre de Cartagena, nommé Lope de Cañizares; on y envoya quelques galères et enfin une petite armée sous les ordres de Gutier Ferrandez de Toledo, un des plus terribles exécuteurs des ordres du roi, qui, ainsi que nous le verrons plus tard, périt lui-même tragiquement par les mêmes ordres. Il aborda de grand matin à Algésiras. La population était bien préparée, et on le reçut du côté de la porte de la mer, aux cris de : *Castille! Castille pour le roi don Pedro!*

Henri s'échappa par une autre porte, et se retira à Moron près de son parent Ferrand Perez Ponce, grand-maître d'Alcantara. Mais bientôt, pressé par divers messages du roi, il vint à Séville avec Pero Ponce de Léon, et y fut fort bien accueilli. Il paraît que, dans ces premiers temps, et quelles que fussent ses dispositions secrètes, le roi se montra pour lui assez bienveillant; non content de recevoir Henri de la sorte, il écrivit à son frère Frédéric, grand-maître de Saint-Jacques, qu'il l'irait voir amicalement dans ses domaines. Il accomplit même, *proprio motu*, à ce que tout porte à croire, divers actes de justice; c'est ainsi que par un rescrit sous la date du 28 juin, il rendit à ce même Frédéric et à son ordre un assez grand nombre de lieux qui lui appartenaient et que son père, dans un besoin d'argent, avait vendus à don Gil Albornoz, archevêque de Tolède. Frédéric toutefois ne vint pas à Séville, mais Henri, comme nous l'avons dit, y fut très bien accueilli par le roi.

Pendant ce temps de bon accord, qui dura peu, Henri demeura toujours à Séville, et il allait voir chaque jour Éléonore sa mère, dans le palais qu'on lui avait donné pour prison.

Éléonore avait auprès d'elle doña Juana, fille de don Juan Manuel, qui avait été fiancée au comte de Trastamare avant la mort de don Juan Manuel (en 1348). Ayant appris que Ferdinand, seigneur de Villena, frère de Juana, poussé par des vues ambitieuses, travaillait à empêcher le mariage de sa sœur avec le comte, et qu'il négociait le mariage de Juana, soit avec le roi Pierre lui-même, soit avec l'infant Ferdinand d'Aragon, cousin du roi, Éléonore pressa le mariage de son fils avec la jeune fille, et les deux fiancés reçurent sans pompe le sacrement du mariage dans le mois de juillet de cette même année 1350. Le mariage effectué, on ne s'en cacha point. Mais le roi, la reine-mère et don Juan Alfonse d'Albuquerque en furent très mécontens ; ils resserrèrent plus étroitement Éléonore dans sa prison et firent défense au comte de la voir, ainsi qu'à toute autre personne de son parti. On n'essaya point cependant de rompre le mariage consommé ; doña Juana demeura en qualité d'épouse avec le comte et prit de ce moment le titre de comtesse. Mais peu de jours après, on conduisit leur mère dans le château de Carmona, et Henri, ayant été averti que le roi voulait le faire emprisonner, s'enfuit de Séville et prit le chemin des Asturies, dans la compagnie de deux chevaliers, lesquels se nommaient Pero Carillo et Men Rodriguez de Senabria. Ils voyagèrent masqués, ou plutôt le visage protégé de visières de cuir, pour ne pas être reconnus en chemin, et traversèrent en effet tout le royaume sans nul inconvénient jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés dans les Asturies.

Tels furent les premiers rapports de Pierre avec ses frères. Tout cela se passa dans les quatre premiers mois qui suivirent la mort d'Alfonse. Le mariage de Henri de Trastamare avec Juana Manuel est de la fin de juin; son départ, ou, si l'on veut, sa fuite pour les Asturies, du milieu de juillet. Pierre tomba malade au mois d'août, assez gravement pour faire craindre pour sa vie; de telle sorte qu'on pensa à lui donner

un successeur. Juan Alfonse d'Albuquerque et beaucoup d'autres seigneurs se déclarèrent en faveur de l'infant don Ferdinand, marquis de Tortose, fils d'Éléonore, reine d'Aragon, sœur du feu roi de Castille. Alfonse Fernandez Coronel, Garcilasso de la Véga et d'autres seigneurs castillans prétendirent que le droit de succéder au trône appartenait à don Juan Nuñez de Lara, comme issu des infans de La Cerda par les femmes. Les ambitions s'éveillèrent; d'assez vifs débats s'ensuivirent entre les prétendans. Le roi revint à la santé; les débats cessèrent; mais Pierre n'oublia jamais ceux qu'on avait désignés comme ayant droit à la succession. Il fit surtout mauvais visage à Juan Nuñez de Lara, au point de lui faire appréhender le séjour de Séville. Juan Nuñez prit congé du roi, et se retira mécontent à Burgos. Comme il était très puissant dans cette ville, et qu'il y avait un grand nombre de partisans, il y forma un parti contre l'influence étrangère d'Albuquerque, dont le caractère et les idées étaient antipathtiques aux Castillans. Le crédit qu'Albuquerque avait sur l'esprit du roi, qui, dans les commencemens, ne se gouvernait que par ses conseils et ceux de la reine-mère, firent craindre en lui un premier ministre absolu. Le pronunciamento de Juan Nuñez de Lara fut appuyé par les principaux seigneurs castillans, qui avaient contre cet Albuquerque les mêmes défiances et les mêmes griefs, ou, si l'on veut, les mêmes sujets de mécontentement et de jalousie que lui, et peut-être allait-on prendre les armes, et demander hautement la chute et l'éloignement du favori, lorsque Juan Nuñez de Lara mourut subitement à Burgos le 28 novembre, et reçut la sépulture au couvent de Saint-Paul. Peu après Ferdinand Manuel termina aussi sa vie à Villena. Il avait été l'un des premiers à se prononcer contre Albuquerque, et ces deux morts, survenues si à propos, ne laissèrent pas d'exciter des soupçons que l'histoire ne peut ni accepter ni dissiper entièrement.

D. Juan Manuel avait eu en héritage de son père l'infant D. Manuel, fils de saint Ferdinand et frère d'Alfonse-le-Sage, les villes d'Agra, d'Escalona, de Roa, de Santa Ololla, de Cuellar, de Peñafiel, d'Elche, d'Yecla, et toutes celles qui composaient le marquisat de Villena. Il légua cet héritage, considérablement accru, à son fils Ferdinand et à ses filles de deux lits différens : Constance, mariée à l'infant de Portugal don Pedro, et Juana, fiancée avant sa mort à don Henrique de Trastamare. D. Ferdinand Manuel était fils de doña Blanca, sœur de D. Juan Nuñez de Lara, et neveu par conséquent de celui-ci. Il laissa de sa femme Juana, du sang royal d'Aragon, et portant le titre de Despina [1], une fille nommée Blanche qui fut depuis amenée à Séville par l'ordre de Pierre, et qui y mourut bientôt sans laisser d'héritiers, de telle sorte que son riche domaine, connu alors sous le nom de terre de Don Juan, et plus tard sous celui de Marquesado, passa tout entier à Pierre, qui s'en empara.

Quoiqu'après la mort d'Alfonse, on eût continué le siége de Gibraltar, le nouveau roi ne tarda pas à le faire lever, et il interrompit même entièrement la guerre contre les Africains par le conseil des seigneurs ses favoris. Aucune trève dans les formes cependant n'ayant été ni conclue ni signée avec les musulmans, on mit à la garde des frontières tout ce qu'on put de capitaines vaillans ou supposés tels et de troupes aguerries, et on y employa même imprudemment ou avec intention plusieurs membres de la famille des Guzman. Ainsi, on envoya à Ecija le grand-maître de Saint-Jacques, à Jaen celui de Calatrava avec don Henri Henriquez, à Moron le grand-maître d'Alcantara avec don Pedro Ponce de

[1] Elle était fille de l'infant d'Aragon D. Ramon Béranger, cinquième fils de Jacques II. Ramon Béranger avait épousé sa cousine-germaine Blanche, fille du prince de Tarente, fils de Charles II. Par la mort de Philippe, son frère, elle hérita du despotat de Romanie, de Morée et d'Arta, dont les héritiers s'intitulaient despotes et es héritières *Despinas*, et le transmit à sa fille Juana, femme de Ferdinand Manuel.

Léon, à Xerez don Juan Alfonse de Guzman avec don Alvar Perez de Guzman, et l'on fit don Ferdinand, marquis de Tortose et infant d'Aragon, cousin-germain du roi, adelantado-mayor de cette frontière.

La chronique d'Alfonse néglige de mentionner sous cette année un combat naval important qui eut lieu le 29 août entre les Biscayens et les Anglais [1].

L'année précédente, à ce qu'il rapporte, des Espagnols avaient cruellement pillé et mis à mort des marchands anglais revenant de Gascogne sur des vaisseaux chargés de vins et d'autres marchandises. Le roi Édouard, voulant venger le sang des siens, mit une flotte en mer dans l'été de cette année 1350, vint en personne contre les Espagnols, et, leur ayant livré bataille à la date marquée plus haut, jour de la décollation de saint Jean-Baptiste, les vainquit et fit mettre à mort tous les Espagnols qui étaient dans vingt-quatre gros vaisseaux, quoiqu'ils fussent très bien armés et pourvus de toutes sortes d'armes défensives; car, par dureté de cœur, ils aimèrent mieux mourir que se rendre (*maluerunt nempè, præ cordis duritia, mori quam subjici*). Vingt-six autres grands navires furent pris et le reste coulé bas ou mis en fuite [2].

Villani dit formellement, selon sa coutume d'ajouter des circonstances incertaines aux faits qu'il rapporte, que le roi de Castille fit de grands efforts pour armer en cette occasion beaucoup de navires (*molte navi*); mais il n'est pas sûr que

[1] Le chroniqueur anglais Wallshingham dit que ce fut : *juxta villam Vinchelse.*

[2] Wallshing., Chr., ad ann.— Nel tempo, dit Matteo Villani, (l. II, c. 67), delle tregue del Re di Francia, e di quello di Inghiltera, gli Spagnuoli, i quali usavano con le lore cocche e navilij di navicare in mare di Fiandra, comminciarono a dannegiare i navilij di Inghilterra, et a rubare in corso loro mercatancie..... Il parle de l'injure qu'ils firent aux Anglais, et que leur roi ne put se dispenser de venger : — E però accolse suo navilio, et in persona con due suoi figluoli assai giovani si mise in mare per andare in Ispagna. Il re di Castella, che sentí l'armata del Re di Inghilterra, fece suo sforzo d'amarre molte navi, etc.

Pierre ait pris part à cette guerre, au moins si l'on en juge par le silence gardé sur ces armemens et sur cette bataille par tous les écrivains de chroniques contemporains. Il est possible toutefois qu'ils aient voulu tous d'un commun accord passer sous silence un fait peu honorable pour les armes espagnoles, mais il paraît plus probable que le roi de Castille demeura étranger à ce conflit et que les habitans des côtes maritimes de la Cantabrie firent cette guerre de leur propre autorité, pour des motifs de commerce. C'est là du moins ce qui semble résulter de divers documens faisant partie de la Collection des actes de Rymer.

Edouard écrit en effet de Westminster à ceux de Bayonne, en date du 8 septembre 1350, une lettre dans laquelle il leur apprend son triomphe sans leur parler un instant du roi de Castille; et il leur en écrit une autre, du 11 octobre, où il attribue à la guerre les mêmes causes, savoir le mauvais traitement fait, l'année précédente, aux Anglais qui avaient été en Gascogne pour y chercher du vin (*pro vinis quærendis transituris*, etc.). Il établit par cette dernière un droit momentané sur les vins qu'on embarquerait à Bordeaux avec destination pour l'Angleterre, la Cornouaille et l'Irlande, afin de parer aux dépenses de la guerre [1].

Enfin, par une autre du 11 novembre, il donne pouvoir à quatre de ses fidèles de traiter de la paix avec les patrons et les marins et les autres hommes d'Espagne demeurant au port del Swyne et tous les autres, habitant les Flandres, qui dernièrement lui ont fait la guerre, pour pacifier et régler les différends qu'il a eus avec les hommes d'Espagne. On ne voit intervenir dans tout cela le nom du roi de Castille qu'incidemment dans le traité qui fut conclu en conséquence

[1] Par une autre du 2 novembre, il pardonne à Thomas Bonastre la mort qu'il a vait donnée à Radulphe Blakeburu, — pro bono servitio quod... in conflictu inter nos et Ispanos supra mare nuper habito, nobis, in comitiva dilecti sanguinei et fidelis nostri Henrici, Comitis Lancastriæ, impendit.

de ces pouvoirs, à Londres, le 1er août de l'année suivante, et qui commence :

« Sachent touz, que come debatz et dissensions fuissent meuz entre les Engleys d'une part, et les gentz de les villes de la marisme de la Seignurie du roi de Castell et del countee de Viscaye d'autre part, par cause de mals et damages faits d'une part et d'autre, les gentz des villes susdites envoyerent devers le tres doute prince le roi d'Engleterre et de France lour messages, cest à dire, Johan Loupes de Salcedo, et Diago Sanches de Lupard, et Martyn Perys de Golyndano, ov plein poair pur traiter sur les debatz et dissensions avantdites, et pur demander, prendre et faire emendez de les mals et damages susditz, et pur requere et prendre treues et soeffrances de guerre a un certein temps en espoir de final pais qui se purra tailler durant les treues avantdites. Et depuis, assemblez en la citee de Loundres les deputez de l'dit tres doute Prince le Roi d'Engleterre et de France d'une part, et lesditz messages d'autre part, lesditz messages demanderent : Primetament emendes et satisfaction de les mals et damages queux ils ount pris et receux en la meer par les Engleys del tems du Roi don Petro ore roi de Castell : et les deputez de part le Roi d'Engleterre avantdit ount demandé de les deputez de les villes susdites emendes et satisfactions de tous les malz et damages faitz as gentz d'Engleterre, de Gascoigne, et as autres subgitz ledit Roi d'Engleterre et de France, par les gentz ledit Roi de Castell, et del Countee de Viscaye par ledit temps.... »

Ils stipulent en conséquence une trève de vingt ans, tant par mer que par terre, entre tous les sujets du roi d'Angleterre (excepté ceux de Bayonne et de Biaritz qui en avaient déjà fait une de quatre ans) et les sujets du roi de Castille et du counté de Biscaye [1].

[1] Voyez Rymer, Fœd., ad ann. — Les villes maritimes de la Cantabrie faisaient

Pierre fut malade à Séville jusqu'à la fin de l'année, et y demeura convalescent jusqu'au commencement de l'année suivante (1351), qu'il partit pour la Castille, avec sa mère et son ministre, Juan-Alfonse d'Albuquerque. Celui-ci, cousin-germain de la reine[1], gouvernait et réglait tout despotiquement. Par ses ordres, on envoya chercher, à Carmona, Éléonore, qu'on y avait envoyée prisonnière; et la reine-veuve la mena partout à sa suite, satisfaite enfin de voir abattu l'orgueil de cette rivale, naguère si insolente par la faveur du roi. A Lléréna, Frédéric, maître de Sant-Yago, demanda au roi la permission de voir sa mère, et l'obtint; la mère et le fils se virent, et telle fut leur douleur et leurs tristes préoccupations dans cette entrevue, que, pendant une heure que dura la visite, ils ne purent se dire une parole et demeurèrent pleurans dans les bras l'un de l'autre. Les gardiens d'Éléonore ordonnèrent à son fils de se retirer, et ce fut la dernière fois qu'il vit sa mère.

De Llerena, par le conseil de sa mère et d'Albuquerque, Pierre fit conduire Éléonore à Talavera, ville appartenant en propre à la reine-mère, avec ordre de l'enfermer dans l'alcaçar de cette ville. Elle n'y fut pas longtemps prisonnière. Quelques jours après, la reine y envoya un certain Alfonso Fernandez d'Olmedo, avec l'ordre de lui ôter la vie, dans l'alcaçar même, et il l'exécuta en arrivant. Ainsi, dit Ortiz, Dieu

en ce temps un grand commerce avec les côtes de France et de Flandre, où les négocians de ces villes avaient des factoreries et des comptoirs. On trouve dans Rymer une lettre d'Édouard, datée de Westminster, 6 de mars 1361, dans laquelle il dit : Supplicarunt nobis mercatores et marinarii villarum de marina Castellæ et de Lapusca in dicta villa de Rupella commorantes, ut cum ipsi, et alii mercatores de locis prædictis, ad dictam villam cum bonis et mercanditis suis venientes, etc... Il prend sous sa protection et défense spéciale les marchands desdites villes qui demeuraient à la Rochelle, ainsi que les patrons, les marins et les marchands qui viendront commercer dans son port avec leurs navires.

[1] Albuquerque était petit-fils de Denis, par un fils naturel de celui-ci, nommé Alfonse Sanchez, frère naturel par conséquent d'Alfonse IV, roi de Portugal, père de Marie.

châtia les offenses qui par cette femme avaient été faites pendant tant d'années à ses commandemens, et le long et pernicieux scandale de sa vie. Encore bien, ajoute-t-il, qu'à cet égard il faille, pour être juste, en faire remonter la principale responsabilité au roi don Alfonse.

Tel fut le premier acte du règne de Pierre. La suite répondit à ces commencemens.

« Ce premier crime, a-t-on dit, est moins le sien que celui de sa mère, qui n'avait pu pardonner à sa rivale de lui avoir enlevé, avec le cœur de son mari, le crédit et la puissance dont elle aurait pu jouir. Cette cruauté en entraîna d'autres. Les amis d'Éléonore de Guzman furent les victimes de leur attachement pour elle, ou de la faiblesse si commune qui leur avait fait préférer une maîtresse toute-puissante à une reine sans crédit. Il en coûta cher, par la suite, à Marie de Portugal, d'avoir ainsi accoutumé son fils au meurtre et à la violence. »

Déjà, comme nous l'avons vu, après la translation de sa mère à Carmona, après son mariage avec Juana, fille de don Juan Manuel, mariage qui avait si fort déplu au roi, Henri de Trastamare s'était retiré dans les Asturies. Irrité du meurtre de sa mère, il fut sur le point d'éclater, mais il ajourna sa vengeance.

Cependant, le roi, sa mère et son tout-puissant gouverneur et premier ministre Albuquerque passèrent les monts, et prirent leur chemin vers Burgos.

Don Tello s'était retiré à Palenzuela, ville qui faisait partie de l'apanage de sa mère. Pierre en avait conçu quelque ombrage, et il envoya don Juan Garcia Manrique pour y observer les démarches de ce fils de doña Eléonore dans lequel, comme dans tous les fils de cette femme abhorrée, il pressentait un ennemi. Pierre poursuivit sa route vers la Castille, et, arrivé à Palencia, il y fut joint par don Tello, qui venait lui rendre hommage comme à son seigneur.

Le jeune roi lui fit grand accueil, « en considération, dit un historien, de la manière dont il dissimula la douleur et le ressentiment que la mort de sa mère devait lui causer. »

Don Tello, en effet, se montra en cette occasion d'une faiblesse et d'une soumission extrêmes. Fût-ce par la terreur naturelle qu'inspirait Pierre à ses frères issus d'Éléonore, ou par le sentiment du devoir monarchique? Quoi qu'il en soit, il vint vers le roi, et, dès qu'il fut en sa présence, il s'avança vers lui et lui baisa les mains; le roi lui dit : « Don Tello, vous savez comment votre mère doña Léonore est morte. » Et don Tello, par le conseil de don Juan Garcia Manrique qui l'avait instruit à répondre ainsi, dit au roi : « Seigneur, je n'ai d'autre père et d'autre mère que votre grâce [1]. »

Jusque-là Pierre n'avait de son chef ordonné directement aucun meurtre, et, comme quelques-uns le croient, il est douteux qu'il se fût réjoui de celui de la malheureuse femme qu'avait aimée et élevée Alfonse quasi au rang de reine.

Pierre cependant avait envoyé devant lui à Burgos un de ses officiers pour y ordonner le recouvrement de l'alcavala, quoique cet impôt ne lui eût pas été accordé par les cortès qu'il venait de réunir à Valladolid. Burgos protesta. Les principaux habitans refusèrent de payer, et le peuple tua le collecteur du roi, qui voulait employer la force pour percevoir un impôt illégal. Cela parut au jeune roi un attentat contre son autorité, et il trouva dans Albuquerque un conseiller porté au despotisme, qui l'engagea à punir cet acte d'insoumission avec la dernière rigueur. Les habitans de Burgos, qui en eurent avis, prirent les armes, et Garcilasso de la Véga, adelantado-mayor de Castille, reconnut la légitimité de leur refus; comme eux, il craignait le caractère despotique d'Albuquerque, qui, après tout, était pour eux un

[1] Señor, yo non he otro padre, nin otra madre salvo que vuestra merced (Pedro Lopez de Ayala, año II, c. 14.)

étranger. Une députation fut envoyée au roi pour le prier de ne point amener avec lui son premier ministre, odieux aux Castillans, et dont Garcilasso particulièrement, qui était mal avec lui, craignait la violence. Pierre ne tint aucun compte de cette ambassade, et continua sa marche vers Burgos dans la compagnie d'Albuquerque. Instruit de cette marche, Garcilasso adoucit les esprits, et engagea les habitans de Burgos à recevoir le roi et son favori sans résistance. En même temps, soit pour faire honneur au roi, soit pour lui montrer à quels hommes il commandait, Garcilasso alla au devant de lui avec une partie du peuple et une escorte imposante de chevaliers armés et bardés de fer. Pierre cacha le dépit que lui causait cette réception, et résolut de faire mettre à mort Garcilasso par trahison; il avait reçu en cela l'exemple de son père, et Albuquerque n'hésita pas à entrer dans ce plan ou à le lui suggérer. Il aidait à l'endurcissement de ce cœur, déjà si préparé à la cruauté par l'exemple paternel, et lui faisait faire ainsi, sous lui, à seize ans, l'apprentissage de l'assassinat, comme moyen de gouvernement.

« Lorsque le roi, dit la chronique, fut arrivé à un bourg appelé Celada, à quatre lieues de Burgos, un jeudi du mois de mai, il y trouva Garcilasso qui était sorti pour le recevoir. En sa compagnie étaient Ruy Gonzalez de Castañeda, ricoome marié à doña Elvira Lassa, sœur de Garcilasso, et Pero Ruiz Carillo, marié à une autre sœur du même, appelée (selon l'usage du temps) doña Urraca Lassa, et ils menaient avec eux Gomez Carillo, fils de Pero Ruiz Carillo, et beaucoup d'autres chevaliers et écuyers. Le frère du roi, don Tello, arriva ce même jour à Celada avec ses gardiens don Juan Garcia Manrique et Pero Ruiz de Villegas; c'étaient des ennemis particuliers de Garcilasso et ils eurent devant le roi, avec le commandant général de la Castille, une assez vive altercation de paroles. Le roi les fit taire, et ce jour-là il n'y eut rien de plus. Le lendemain, qui était un vendredi, tandis

que le roi, après avoir entendu la messe, chevauchait pour se rendre à Tardajos, hameau à deux lieues de Burgos, il ne put empêcher ces ennemis de se prendre de querelle, et on fut sur le point d'en venir aux mains. Le roi arriva le lendemain samedi à Burgos, et alla demeurer avec sa mère doña Maria au palais de l'évêque, appelé el Sarmental. Ce samedi même, dans la soirée, il tint conseil, et quelques-uns lui dirent que Garcilasso avait toujours tranché du maître en Castille, sans presque jamais parler du roi; et, en outre, que, lorsque le roi avait été malade à Séville et qu'on croyait qu'il mourrait, Garcilasso et don Alfonse Ferrandez Coronel, entr'autres, avaient voulu que don Juan Nuñez devînt roi. Cela, et beaucoup d'autres choses, furent dites, calculées exprès pour animer le roi contre son adelantado de Castille, et Albuquerque surtout dit qu'il fallait le tuer.

La reine Marie eut pitié du malheureux Garcilasso; elle lui envoya dire, dans la nuit, de se tenir sur ses gardes, et de ne pas venir au palais le lendemain dimanche, quelque chose qu'on pût lui dire. Mais, ne se sentant coupable d'aucun crime, il ne profita pas de l'avis. « Il ne le voulut pas croire, dit Pedro Lopez de Ayala, et au contraire vint le lendemain dimanche de grand matin au palais. Les portes en étaient bien gardées, et Garcilasso entra avec Ruy Gonzalez de Castañeda, Pero Ruiz Carillo, ses beaux-frères, mariés à ses sœurs, Gomez Carillo, fils de Pero Ruiz Carillo, et quelques autres chevaliers et écuyers. Dès qu'ils furent entrés où le roi était, la reine passa dans une autre chambre avec don Vasco, évêque de Palencia, son chancelier. Et aussitôt que la reine se fut retirée, don Juan Alfonse d'Albuquerque fit arrêter trois hommes de la cité de Burgos qui étaient venus avec Garcilasso, et qu'on nommait l'un Pero Fernandez de Medina, l'autre Alfonse Fernandez, notaire, et le troisième Alfonse Garcia de Camargo, surnommé le Gaucher (el Izquierdo), et il les fit enfermer à part. Après quoi don Juan Alfonse de

Albuquerque dit à un alcade du roi qui était présent, et qui se nommait Domingo Juan de Salamanca : « Alcade, vous savez ce que vous avez à faire. » Et l'alcade alla vers le roi et lui dit : « Seigneur, ordonnez vous-même, je ne puis l'ordonner. » Et alors le roi dit très bas : « *Archers, arrêtez Garcilasso.* » Don Juan Alfonse avait amené là trois écuyers, élevés chez lui, armés de poignards, d'épées et de dagues; et quand le roi eut dit ces paroles, d'arrêter Garcilasso, les trois écuyers s'avancèrent très intrépidement vers lui. Et Garcilasso dit au roi : « Seigneur, que ce soit votre plaisir de m'envoyer un prêtre à qui je puisse me confesser; et vous Rui Fernandez, mon ami, je vous prie d'aller trouver doña Léonor, ma femme, et de lui demander un écrit du pape où se trouve une absolution. » Rui Fernandez s'en excusa. Et on lui donna un prêtre qui se trouvait là par hasard; et Garcilasso le prit à part, et, causant avec lui sous un petit portail donnant sur la rue, il commença à lui parler de pénitence. Et le prêtre dit par la suite qu'il avait tâté les habits de Garcilasso pour savoir s'il n'avait point de dague sur lui. Et alors les amis de Garcilasso se retirèrent ensemble en un coin. Albuquerque dit au roi : « Seigneur, ordonnez ce qu'il vous plait qu'on fasse de lui. » Le roi n'osait répondre, et il dit : *Faites!* Et deux chevaliers furent chargés de porter cet ordre aux archers, et ces derniers n'osaient pas; l'un d'eux alla vers le roi et dit : « Seigneur que faut-il faire de Garcilasso? » — « Albuquerque dit que vous le tuiez, » reprit le roi. Et alors l'archer donna un grand coup de masse sur la tête de Garcilasso, et on lui donna beaucoup de coups jusqu'à ce qu'il mourût. Le roi voulut qu'on le jetât dans la rue, ce que l'on fit. Et ce jour de dimanche il y avait devant le palais une course de taureaux, à cause de l'arrivée du roi; et le roi voyant comment le corps gisait par terre, et comment les taureaux le foulaient aux pieds, le fit poser sur un banc devant le palais, et il resta là tout le jour. On le plaça depuis

dans un cercueil sur le mur de la ville, près de la *Compa-randa*, où il demeura fort longtemps. Beaucoup d'autres personnes furent tuées alors, ou mises en prison à Burgos, entr'autres, les trois citoyens de Burgos, Pero Fernandez de Medina, Alfonse Fernandez et Alfonse Garcia de Camargo, qui avaient été arrêtés le jour qu'on tua Garcilasso. Le roi les fit amener devant lui, à quelques jours de là, comme il était à table avec Albuquerque, et les fit tous trois tuer dans la salle voisine. Beaucoup d'autres émigrèrent de la ville, par la crainte d'un traitement pareil. On arrêta la femme de Garcilasso, doña Leonor de Cornago ou Córnado. Garcilasso laissait un fils de son nom, que le roi donna aussi l'ordre d'arrêter. Mais quelques-uns des amis de son père parvinrent à le sauver, et se refugièrent avec lui dans les Asturies, où était le comte Henri de Trastamare. Celui-ci était à Oviédo le 16 mai de cette année, comme il appert par un acte qu'il y fit en faveur de Gutierre Bernaldo de Quirro. Pierre donna le commandement-général de Castille, qu'avait eu Garcilasso, à D. Juan Garcia Manrique [1].

Ce sont, comme on voit, toujours des péripéties de partis, des reviremens de cour inattendus, à l'espagnole, sans règle, sans principes, sans droit, des jeux de la fortune et du hasard dans les limbes du despotisme, dans le prétendu siècle de la chevalerie, et entre des gens se disant chrétiens.

Cet acte, qui faisait pressentir aux seigneurs, et en général à tous ceux qui étaient ou qui possédaient quelque chose, une suite de caprices meurtriers comme ceux qui avaient marqué le règne d'Alfonse XI, souleva naturellement la colère et l'appréhension de tous. Alfonse Ferrandez Coronel, vaillant capitaine, mais qui avait eu le tort de servir, comme on l'a vu, d'instrument aux vengeances du feu roi, se retira dans son château d'Aguilar, en Andalousie, et n'en voulut

[1] Chronica del Rey don Pedro, etc.

plus sortir. La plupart des grands se liguèrent contre le roi, ou se tinrent dans une défensive armée. Quelques-uns se tournèrent vers Henri de Trastamare; mais celui-ci n'osa pas même demeurer dans les Asturies dès qu'il eut appris le meurtre de Garcilasso, et alla chercher un refuge plus sûr en Portugal.

Pierre avait seize ans et quelques mois, et il n'y avait pas encore un an et demi qu'il régnait, que déjà il était lancé dans cette voie de sang. Imbu tout enfant, et par l'exemple de son père, de cette maxime qu'on ne règne que par la force, il frappait ou laissait frapper, persuadé que la rigueur devait être le suprême régulateur de toutes choses.

Si l'on réfléchit cependant que ceux qui eurent le dessus immédiatement après le meurtre de Pierre dans la tente de Duguesclin, demeurèrent maîtres, pour ainsi dire, de l'histoire comme du trône, et qu'ils eurent dans les mains tous les moyens d'étouffer la vérité et d'accréditer le mensonge; qu'en exagérant la cruauté de Pierre et en chargeant sa mémoire, on faisait sa cour à celui qui s'était emparé de la couronne par le fratricide, on restera convaincu qu'il n'a pas tenu à eux de jeter le vernis le plus odieux sur les actes de Pierre, et que leurs accusations intéressées peuvent être à bon droit suspectes jusqu'à plus ample informé.

Est-ce à dire qu'on puisse réhabiliter sa mémoire? qu'il faille, comme l'ont fait certains écrivains, chercher une excuse légitime à chacun de ses meurtres? Il a plu à Voltaire de l'essayer. Révolté par la partialité évidente des accusations, il a entrevu une partie de la vérité; mais, comme il arrive, il a dépassé le but en sens inverse dans une réhabilitation juste en principe. Les épouvantables mœurs de son siècle avaient entraîné Pierre; c'est tout ce qu'on peut dire de mieux en sa faveur.

Du jour où il eut fait tuer Garcilasso, nous voyons, en effet, Pierre s'agiter toujours, toujours menaçant, toujours

menacé, avec une autorité absolue de nom, mais inquiète et précaire de fait, multiplier les meurtres et les violences pour régner, et ne régner jamais.

Tel est le train ordinaire de l'usurpation et du despotisme. Dans le domaine de la force et de la volonté sans principes et sans droit, tout est action et réaction. Il n'y a qu'heur et malheur dans la lutte éternelle ouverte entre le despotisme et les intérêts. On l'a dit avec raison : un jeune prince, transporté d'une violente passion, avec un pouvoir souverain, n'a pas besoin d'autre titre pour faire toutes les extravagances qu'il voudra. Tel avait été Alfonse. Tel fut Pierre.

Comme son père, Pierre s'irritait de toute résistance. Son premier mouvement, d'ordinaire suivi d'effet, était d'ordonner la mort de quiconque faisait obstacle à ses volontés. Garcilasso lui déplut, et il le fit tuer. Don Juan Nuñez lui avait déplu, il était mort, mais il avait laissé un fils auquel revenait, par droit d'héritage, la seigneurie de Biscaye. Pierre voulut l'avoir entre ses mains, par haine sans doute pour son père, mais aussi et surtout pour lui extorquer par la violence, ou en l'assassinant, cette principauté de Biscaye, éternel objet de convoitise pour les rois de Castille.

Ce fils de Juan Nuñez de Lara, nommé Nuño de Lara, était à peine âgé de trois ans, et il était élevé non loin de Burgos, à Paredes de Nava, dans la Tierra de Campos, par les soins de Diego Perez Sarmiento, ancien majordome de son père, par doña Mencia ou Milia, femme de Martin Roiz de Avendaño, et par Juan de Avendaño, fils de doña Mencia. Pierre songeait à l'envoyer chercher pour l'avoir près de lui, lorsqu'il apprit que sa gouvernante, instruite du meurtre de Garcilasso, avait pris la fuite avec l'enfant et se dirigeait vers la Biscaye. Il se mit aussitôt en personne à la poursuite de l'escorte qui emportait l'enfant et le pourchassa jusqu'à une petite ville nommée Sancta-Gadea, sur le chemin du port de la Peña d'Orduña, par où l'on descend en Biscaye; mais il

apprit là que don Nuño et les siens étaient déjà hors de sa portée, n'ayant eu de repos dans leur fuite qu'ils n'eussent passé le pont de la Rad sur l'Èbre. Ils en avaient, pour plus de sûreté, rompu une arche, et ils continuèrent leur marche précipitée jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés avec l'enfant dans la ville de Bermeo, « qui est en Biscaye sur la mer, et dont il était seigneur, » dit Ayala. « Et le roi, ajoute-t-il, voyant qu'il ne pouvait prendre don Nuño parce qu'il n'avait avec lui que quelques hommes montés sur des mulets, persuadé d'ailleurs, comme il l'était, de ce qu'on lui disait, que les Biscayens défendraient leur seigneur et l'iraient mettre, au besoin, en sûreté, par mer, à la Rochelle, qui est dans le royaume de France, ou à Bayonne, qui est de la seigneurie de l'Angleterre, et qui sont des lieux sur la mer voisins de la Biscaye, il s'en revint de là [1]. »

Il ne partit point cependant de Sancta-Gadea sans envoyer en Biscaye Lope Diaz de Rojas, qui était un des meilleurs chevaliers de Castille et seigneur de Poza, en qualité de grand bénéficiaire de Biscaye (*por prestamero mayor de Viscaya*), pour parlementer avec les Biscayens, dit Ayala, et les pacifier, en réalité pour tenter ou tromper les tuteurs de l'héritier de don Juan Nuñez de Lara, et lui ravir son héritage. Lope Diaz de Rojas entra en Biscaye, et s'aboucha avec les Biscayens; mais il n'en put obtenir l'enfant qu'il avait mission de ramener. Éconduit diplomatiquement, il voulut essayer de la guerre; il requit les hommes de toutes les villes du roi voisines des Vascongades, et assiégea Orozco [2] qui appartenait à D. Juan de Avendaño, et où se trouvaient un assez

[1] E allí sopo el rey que don Nuño era puesto en salvo..... E veyendo el rey que non podia tomar á Don Nuño, por quanto non levaba el rey consigo si non omes de mulas, entendiendo que los Vizcayanos le defenderian é le pornian en salvo por la mar en la Rochela, que es en el regno de Francia, o en Bayona, que es del Señorío de Inglaterra, é son lugares por la mar cerca de Vizcaya, tornose de allí.

[2] La Casa de Orozco, dit la chronique.

grand nombre d'écuyers de Biscaye qui la défendirent très bien. Ils avaient pour chefs deux écuyers, dont l'un avait nom Juan Perez Dalpide et l'autre Iñigo de Bedia. Lope Diaz fut arrêté deux mois et demi devant Orozco qui finit par capituler. Juan Avendaño, qui était natif de cette province, et, comme nous l'avons dit, fils de la gouvernante de don Nuño, était dans le château voisin d'Unzuela[1], et refusa constamment de traiter et même de voir Lope Diaz de Rojas.

Ce succès donna à Pierre l'idée de faire poursuivre la guerre en Biscaye jusqu'à l'annexion de celle-ci à la couronne de Castille; il envoya en conséquence Lope Ferrand Perez de Ayala, père de Pedro Lopez de Ayala, auteur de la *Cronica del rey don Pedro*, à laquelle nous empruntons ces détails. Lope Ferrand Perez de Ayala était chargé d'abord de s'emparer d'une enclave nommée *las Incartaciones*. On donne ce nom à une portion du Señorio de Biscaye, baignée au nord, l'espace de deux lieues, par l'océan Cantabrique, confinant à l'ouest avec Castro-Urdiale et les vallées de Soba, Villaverde et Mena, de la province de Castille-Vieille ; au sud, avec les vals d'Ayala et d'Oguendo, de la province d'Alava, et à l'est avec le reste du Señorio et le bras de mer qui pénètre par Portugalète jusqu'à Bilbao[2]. Ayala était natif de cette contrée et tirait son nom d'une des vallées qui la bornent ; il réunit ses troupes dans la ville de Valmaseda, entra dans las Incartaciones et s'empara d'un castillar qui en faisait partie, appelé Arangua[3] ; le fit répa-

[1] On lit, dans quelques manuscrits de la chronique, *Uceta*, et dans d'autres *Unceta*. Dans l'ancienne édition il y a *Uncueran*. C'est évidemment une faute à corriger. Les trois autres formes n'ont rien d'hybride, mais *Uceta* est le nom actuel.

[2] Las Incartaciones ont 7 lieues dans leur plus grande longueur, sur un peu plus de 3 lieues et 1/2 de large, et 18 lieues environ de tour. Le terrain en est extrêmement boisé et montueux, mais très fertile et très riche en minerai.

[3] Dans quelques manuscrits, on lit : — E cobró un castellar que y era, que decian

rer et le remplit de ses troupes. Dix mille Biscayens s'opposaient à sa conquête, lorsque survint la mort du petit Nuño (vers la fin de l'année). Il restait deux sœurs de cet enfant appelées l'une Juana et l'autre Isabelle, lesquelles furent livrées au roi par ceux que l'habileté d'Ayala détermina à se rendre auprès du roi aux cortès de Valladolid, et qui vinrent en effet, avec la procuration de toute la contrée, se soumettre à son obéissance. Toutes les terres de Lara firent de même et se déclarèrent pour le roi [1].

Disons, avant d'aller plus loin, l'état de l'Europe au moment où nous sommes.

En cette année 1351, la chaire de saint Pierre était occupée à Avignon par Clément VI (pape depuis le 9 mai 1342), successeur de Benoît XII; l'Empire était à Charles IV, fils du roi de Bohème; il l'occupait depuis 1347. En France, Philippe de Valois, à qui le trône était échu faute d'héritiers mâles en ligne directe, étant mort le 22 août 1350, à l'âge de cinquante-sept ans, Jean II son fils lui avait succédé, et avait été sacré à Rheims, le 22 septembre; en Angleterre, régnait Édouard III; à Naples, la reine Jeanne, veuve d'André, frère du roi de Hongrie. Enfin, Alfonse IV, fils de Denis, était roi de Portugal; Pierre IV, dit le Cérémonieux, roi d'Aragon, et Charles-le-Mauvais, roi de Navarre.

Le 16 novembre 1350, le roi d'Aragon se trouvant à Perpignan avait rendu un décret par lequel il était enjoint à tous les officiers ministériels de son royaume de ne plus dater leurs actes selon l'ancien calendrier romain par kalendes,

Aranguti. Dans d'autres il y *Arangun*, et dans quelques-uns *Aragunte;* le vrai nom basque est *Aranguren*.

[1] Juan Nuñez de Lara, seigneur de Biscaye, avait eu ce fils et ces filles (Nuño, Juana et Isabelle), de doña Maria, fille de don Juan le Contrefait (el Tuerto), qu'Alfonse XI prit en traître et fit tuer à Toro, et qui était fils de l'infant D. Juan, celui qui périt dans la Véga de Grenade. Ce fut par Marie, avec laquelle s'unit Juan Nuñez, qu'il devint seigneur de la Biscaye.

ides et nones, comme ils l'avaient fait jusque-là, mais par le simple quantième du mois, soit en langue romane, soit en latin. Il abolit aussi l'ère de César communément usitée en Espagne, et ordonna de ne plus dater l'année *ab incarnatione Dei*, mais *à nativitate Domini*. Ce décret fut confirmé par les cortès tenues dans cette même ville de Perpignan, le 14 mars 1351. Depuis lors l'année civile commença en Aragon, comme en Italie, du jour de Noël, coutume qui plus tard s'étendit à toute la Péninsule et qui dura jusqu'en 1514. Le 27 décembre, troisième jour de l'an 1351, suivant le nouveau style, la reine d'Aragon (Marie de Navarre, première femme de Pierre IV, roi d'Aragon) était accouchée à Perpignan d'un fils qui fut nommé Jean et qui succéda à son père sous le nom de Jean Ier.

Nous avons à mesure mentionné les vicissitudes du royaume de Navarre et ses rapports politiques avec la Castille, l'Aragon et la France. Nous avons dit comment ce royaume était passé par mariage dans la maison française des comtes de Champagne et de Brie. Du jour où, à la bataille de las Navas do Tolosa, Sanche, à la tête de ses braves Navarrais, eut brisé les chaînes qui entouraient la tente-rouge du Miramolin, la Navarre eut ses armes parlantes: des chaînes d'or enchevêtrées dans un champ de gueule; chaînes qui, à deux époques, sont venues remplir la moitié de l'écusson des rois de France, jusqu'au dernier qu'une révolution victorieuse a chassé de Paris sous nos yeux. Nous avons successivement marqué la série des rois de Navarre depuis Sancho-le-Fort. On sait que Thibaut Ier, dit le Posthume, comte de Champagne, fils de doña Blanca, sœur de Sanche-le-Fort, roi de Navarre, adopta, en 1224, son neveu comme successeur à la couronne de Navarre. Thibaut devint roi de Navarre dix ans après (en 1234), et mourut à Pampelune le 8 juillet 1253. Il laissa de Marguerite de Bourbon, sa femme, deux fils, Thibaut et Henri, qui furent successivement rois de Navarre.

L'an 1270, Thibaut, qui avait accompagné saint Louis, son beau-père, au siége de Tunis, mourut à Trapani, comme nous l'avons vu, au retour de la malheureuse croisade de Tunis, le 5 décembre, sans laisser d'enfans. Henri, frère de Thibaut II, lui succéda et fut proclamé roi de Navarre à Pampelune le 1er mars 1271, sacré le 24 mai 1273. Ayant perdu Thibaut son fils, il fit reconnaître Jeanne, âgée de deux ans, héritière de la couronne. Il meurt en 1274, le 21, le 22 ou le 28 juillet; Jeanne succéda à son père à trois ans.

L'an 1284, le 15 d'août, Jeanne, héritière du royaume de Navarre, épouse Philippe-le-Bel, fils de Philippe-le-Hardi. L'an 1304 elle meurt à Paris, le 2 avril, âgée d'environ trente-deux ans.

Toute la succession des affaires de Navarre eut lieu de cette manière : par son mariage précité avec la reine Jeanne (héritière du royaume de Navarre ainsi que dés comtés de Champagne et de Brie par la mort de Thibaut son père), Philippe-le-Bel joignit la couronne de Navarre à celle de France. C'est par là que les rois de France sont devenus une première fois rois de Navarre et comtes de Champagne et de Brie.

Louis-le-Hutin (Louis X), fils de Philippe-le-Bel et de Jeanne de Navarre, hérita du royaume de Navarre du chef de sa mère, comme du royaume de France du chef de son père. Mais, après lui, la Navarre sortit de nouveau de la couronne. Louis-le-Hutin ne laissa, comme on le sait, à sa mort, qu'une fille, nommée Jeanne comme son aïeule la mère de son père. Exclue de la couronne de France par la loi salique, cette fille était l'héritière légitime de la Navarre et des comtés de Champagne et de Brie, états où la loi salique ne fut jamais en vigueur.

Jeanne II n'avait que quatre ans et demi à la mort de son père Louis-le-Hutin (1316). Ses oncles Philippe-le-Long et Charles-le-Bel, qui furent successivement les tuteurs de leur

nièce, prirent sans droit le titre de rois de Navarre, sans dessein, dit-on, de s'approprier ce royaume, mais seulement comme tuteurs de leur nièce, et suivant un ancien usage en vertu duquel les princes et les grands seigneurs prenaient le titre des terres de leurs pupilles. On sait par quelles négociations Philippe de Valois, successeur de Charles-le-Bel, obtint de Jeanne la cession de la Champagne et de la Brie: il restitua la Navarre à ce prix.

Jeanne, par son mariage avec Philippe (1328), comte d'Évreux, arrière-petit-fils de saint Louis, et héritier du comté d'Evreux du chef de son père, Louis, comte d'Evreux, issu du second mariage de Philippe-le-Hardi avec Marie de Brabant, porta ses droits dans la branche royale d'Evreux; et Philippe, comte d'Evreux, devint roi de Navarre du chef de sa femme. C'est de leur mariage que naquit ce Charles de Navarre si fameux dans l'histoire, et si justement surnommé le Mauvais, qui fut roi de Paris et devint presque roi de France durant la captivité du roi Jean son beau-père, et ne cessa d'agiter la France sous les règnes de Charles V, son beau-frère, et de Charles VI, son neveu.

Philippe d'Évreux était mort le 16 septembre 1343, et son fils Charles lui avait succédé sous la tutelle de sa mère, qui elle-même mourut à Conflans le 6 octobre 1349 et fut inhumée à Saint-Denis, près de Louis-le-Hutin son père. Charles lui succéda; mais il ne fut couronné et proclamé à Pampelune que le 27 juin 1351. Il était âgé de vingt-un ans. Sachant que le roi de Castille, de beaucoup plus jeune que lui, était en ce moment à Burgos, il s'y rendit pour le visiter; c'était peu après l'expédition de Pierre contre le jeune Nuño de Lara. Le Castillan reçut Charles de Navarre avec la plus grande pompe et lui fit présent de chevaux, de mules et de bijoux. Le roi de Navarre demeura plusieurs jours avec le roi Pierre à Burgos, et s'en retourna ensuite dans son royaume, dit Ayala, « très content et très ami du roi de Castille. »

Mariana parle de la cour des deux rois, et dit que rien n'était plus poli et plus brillant que ces deux cours; qu'elles étaient nombreuses; que tout y était galant, superbe, magnifique; que les courtisans, aussi bien que les deux jeunes rois, semblaient le disputer de politesse et de magnificence; que la conformité de l'âge, mais plus encore le rapport de génie et d'humeur (ils étaient, en effet, dignes de se comprendre) formèrent entre eux une amitié très étroite. Le roi de Navarre avait avec lui le prince Philippe, son frère; il demeura quelques jours à Burgos, et tout ce temps fut employé en fêtes, en spectacles, en tournois, en parties de chasse et de plaisir [1].

Pierre partit de Burgos après l'exécution de Garcilasso et se rendit à Valladolid, où il avait convoqué les cortès générales de son royaume; c'étaient les premières qui se réunissaient sous son règne. On y fit un grand nombre d'ordonnances et on y résolut divers points importans d'intérêt général.

Les deux hommes chargés d'exposer et de soutenir les vues et les intérêts de la cour à ces cortès étaient Juan Alfonse d'Albuquerque, premier chancelier du roi et mayordomo-mayor de la reine, et don Vasco, évêque de Palencia et depuis archevêque de Tolède, qui était alors notaire-mayor du royaume et premier chancelier de la reine. Il était frère de Pero Suarez et de Gutier Ferrandez de Toledo, et c'était, dit la chronique, un bon prélat, dont nous raconterons plus loin la disgrâce. Les mêmes difficultés qui s'étaient élevées aux cortès d'Alcala de Hénarès sous Alfonse XI, entre Tolède et Burgos, se reproduisirent d'abord dans celles-ci, et le roi eut recours au même moyen que son père avait employé pour mettre d'accord les deux villes; il répéta presque les mêmes paroles qu'Alfonse avait dites, huit ans auparavant, en semblable occurrence : « Ceux de Tolède feront tout ce

[1] Cron. del Rey D. Pedro, año II°, c. 11.

que je leur commanderai, et je le dis ainsi pour eux : et maintenant, que Burgos parle. » Il en fut fait ainsi, et d'une et d'autre part on se tint pour content. Le roi, toutefois, donna, sous la date du 9 novembre de cette année, un privilége à la ville de Tolède, où sa prééminence sur toutes les autres villes d'Espagne et sa qualité de ville impériale sont fort explicitement reconnues [1].

On fit dans ces cortès de nombreux réglemens sur toutes sortes de matières civiles et politiques ; entr'autres, l'*Ordenamiento de los Menestrales*, curieuse loi publiée pour la première fois en 1779 par Llaguno Amirola, à la suite de son excellente édition de la chronique d'Ayala, avec les cahiers des choses réclamées par les villes au commencement de ce règne, *Quaderno de Peticiones*. On y consacra de nouveau, en l'amendant, l'*Ordenamiento de Alcalá*, et on y donna une nouvelle sanction au *Fuero Viejo de Castilla*, que publia le roi Pierre en 1356. Mais ce qui surtout distingua ces cortès, fut la discussion vive qui s'y éleva au sujet des Behetrias. Disons d'abord ce que signifiait ce mot Behetria.

[1] Sepan, porte ce privilége, quantos esta carta vieren como yo Don Pedro por la gracia de Dios rey de Castilla, de Toledo, de Leon, de Galicia, de Sevilla, de Cordova, de Murcia, de Jaen, de Algezira, é señor de Molina (il ne prenait pas encore le titre de *señor de Vizcaya*), porque fallé que Toledo fué é es cabeza del Imperio de España de tiempo de los Reyes Godos acá, é fué é es poblada de caballeros fijosdalgo de los buenos solares de España, é non les dieron pendon nin sello, é fueron é son merced de los reyes onde yo vengo, nin han sino el mio, é los sellos de los mios oficiales : é porque lo falló asi el rey Don Alfonso mio padre, que Dios perdone, en las Cortes que fizó en Alcalá de Henares, é era contienda quales fablarian primeramente en las cortes, por esta razon tuvó él por bien de fablar en las dichas cortes primeramente por Toledo. E por esto yo tuve por bien de fablar en las Cortes que yo agora fize aqui en Valladolid primeramente por Toledo : é de esto mande dar á los de Toledo esta mi carta, sellada con mi sello de plomo. — Dada en las Cortes de Valladolid, nueve dias de noviembre, era de mil é trecientos ochenta é nueve años. Yo el Rey. — La coutume de se disputer la préséance s'est perpétuée entre Tolède et Burgos dans les cortès subséquentes jusque dans le dernier siècle, non-seulement aux cortès, mais aussi dans les cérémonies du serment prêté aux rois et aux princes, et le roi y mettait fin toujours par les mêmes

Behetria, suivant quelques étymologistes, est un mot grec dérivé de *Heteria* par la substitution du B à l'aspiration H. *Beteria* veut dire, et c'est en effet le sens du mot grec, société d'hommes libres et choisis, qui ne veut point de maître ou croit n'en point avoir. C'est en ce sens qu'il est employé dans les Institutes de Gaïus : *Sodales sunt illi quos Græci* Heterias *vocant, his autem potestatem facit lex pactionem quam sibi velint ferre*. Depuis, suivant les mêmes auteurs, on a exprimé la même chose, en espagnol, par les mots *Benefatia* ou *Belfatia*, *Benefactoria*, d'où finalement et par corruption *Behetria*. Le sens politique et social de ce dernier mot, de quelque part qu'il vienne, est d'ailleurs parfaitement déterminé par une loi des *Partidas* : « Behetria est le domaine propre et franc de celui qui y vit, et qui peut prendre pour seigneur celui qui le sert le mieux ; et tous ceux qui sont possessionnés dans la Béhétrie peuvent prendre pour chef qui ils veulent, lequel sera tenu de la payer dans les neuf jours, et quiconque dans les neuf jours ne la paiera point, la doit payer le double à celui dont il l'a reçue ; et il est tenu de payer au roi sa quote, à savoir, pour chaque chose qu'il reçoit, quarante maravedis. Et de tout subside que les Fijosdalgo lèveront sur la Béhétrie, le roi doit en avoir la moitié, et il n'en pourra être établi de nouvelles sans l'octroi du roi [1]. »

Puisque nous avons fait mention des Behetrias, dit la chro-

paroles ou par des paroles équivalentes. C'est ainsi qu'au serment de 1760, et pour la dernière fois, je crois, les députés de Tolède et de Burgos se présentèrent en même temps, et le roi leur dit : —« Toledo jurára quando yo lo mandáre : jure Burgos. »

[1] Behetria es un heredamiento suyo é quito de aquel que vive en él, é puede recebir por señor á quien quisiere que mejor le faga, e todos los que fueren enseñoreados en la Behetria pueden tomar conducho cada que quieran, como son tenudos de lo pagar á nueve dias : é qualquiera que fasta los nueve dias no lo pagase, debelo pechar doblado á aquel á quien lo tomó : é es tenudo de pechar al rey el coto, que es, por cada cosa que tomó, quarenta maravedis. E de todo pecho que los Fijosdalgo llevaren de la Behetria, debe haber el rey la mitad : é Behetria no se puede hacer nuevamente sin otorgamiento del rey.

nique d'Ayala, nous voulons dire, selon ce que nous avons entendu, ce que furent, au commencement, ces lieux (*lugares*) qui sont appelés Behetrias. Elles s'établirent au temps où les chrétiens s'étant mis à guerroyer contre les Maures, des secours leur venaient de toutes parts. Il n'y avait alors sur la terre d'Espagne que très peu de forteresses, et qui était seigneur du champ était seigneur de la terre. Les chevaliers réunis en troupes s'emparaient d'une plaine où ils asseyaient leur camp, et se nourissaient de ce qu'ils y trouvaient; ils s'y maintenaient et la peuplaient, et se la partageaient entr'eux; mais tel était leur état de division que chaque lignage, *solar* ou maison prétendit élire un seigneur à sa convenance, sans s'embarrasser de ses voisins : ainsi se manifestait la tendance naturelle au morcellement ou à l'individualité; les uns élurent le chef de la famille ou mieux de la tribu; les autres n'importe qui, pourvu qu'il fût hidalgo d'Espagne. Celles des Behetrias ou Caserias qui élisaient leurs chefs où elles voulaient parmi les hidalgos d'Espagne s'appelaient de *mar á mar* (d'une mer à l'autre), ce qui voulait dire qu'elles pouvaient choisir leur seigneur de l'océan Cantabrique à la Méditerranée ou de la Biscaye à l'Andalousie. Celles qui n'étaient pas de *mar á mar*, bien qu'elles pussent changer de seigneur, n'en pouvaient prendre un nouveau que dans le lignage de celui à qui elles s'étaient une fois données. D'autres pouvaient changer de seigneur jusqu'à sept fois par jour; ce qui se disait pour exprimer à quel point était illimité leur droit à cet égard [1].

[1] Il en était de même de ce côté-ci des Pyrénées, chez les peuples voisins de ces montagnes. On lit dans le recueil manuscrit des *Fors* de Béarn, conservé aux archives de Pau, où j'en ai fait moi-même une transcription complète à mon usage, le passage suivant, fort caractéristique dans son acerbité : — Aqueltz son los fors de Bearn en lo quaus fe mention que antiquament en Bearn no have senhor, et en aqueltz temps audem laudar un ung cavaler en Begorre, et anam lo coelher et femlo senhor ung an. Et apres no los volo tenir en fors et en costumes et la cort de Bearn se amassa lasbetz a Pau, et requireronlo que teniensenos en fors et costumes et

Les Behetrias n'accordaient que de faibles subsides à leurs seigneurs, en ayant bien soin toujours de protester que ledit octroi n'avait rien d'obligatoire et ne procédait que d'un acte spontané de leur volonté. A certains hijosdalgo elles donnaient aussi *algo* (*aliquid*), quelque chose pour se fournir d'armes et soutenir la guerre pour leur défense; ce « quelque chose » ou subside s'appelait *diviseria*, et on appelait *diviseros* ceux qui le recevaient. Aux comtes de Castille elles payaient (dans l'intérêt général) la *martiniega* et ce qu'on appelait l'argent du dehors (*monedà forera*), impôt également tout volontaire, et qu'un sentiment instinctif de défense commune, ou, comme on dit aujourd'hui, de nationalité, les portait à donner à titre gratuit [1].

Ces Behetrias devinrent avec le temps ce qu'on appelle en Espagne des *Poblaciones*, c'est-à-dire des *civitas*, dans le sens primitif du mot [2]. Quelques-unes prirent un développement tel, qu'il y avait à la fois dans leur circonscription légale des maisons ou familles de grands parens (*casas de parientes mayores*), d'autres de vassaux ressortissant du roi (*realengas*),

eg no abolo far et lasbetz aucigonlo en la cort. Item après hom los lauda ung prudom cavaler en Auvergne, etc.

[1] Je n'ai pu découvrir l'origine de ce nom de *Martiniega*, donné au subside payé aux comtes de Castille pour subvenir à la défense du territoire.

[2] César (de Bell. Gall., l. VI) fait connaître que *civitas* n'est pas autre chose que, *societas hominum qui uno agro ac tractu habitant, iisdem legibus et institutis utuntur.* — On ne doit donc pas entendre précisément par le mot *civitas* un grand nombre de maisons et de bâtimens contigus, occupant une même enceinte divisée par des rues, et entourée de murs et de fossés, mais un lieu d'assemblée, que le besoin qu'ont les hommes de se communiquer leurs secours et leurs idées a fait choisir à un même peuple. Cicéron (*in oratione pro Sestio*) indique très bien en deux mots la différence qu'il y a entre *civitas* et *urbs* : *Cùm conventicula*, dit-il, *quas posteà civitates nominaverunt, tùm domicilia conjuncta, quas urbes dicimus.* — Pomponius sur diverses lois, et Varron (de Ling. Lat., l. IV, c. 32) font connaître que le mot *urbs* vient du verbe *urbare* ou *urvare*, c'est-à-dire, *aratro definire.* Le même Varron ajoute que les Romains avaient eux-mêmes emprunté cet usage des Toscans : *Etrusco more, hoc est, junctis bobus tauro et vaccâ, interiore aratro circumagebant sulcum.*

d'autres relevant d'une abbaye (*de abadengo*); enfin les familles dites *solariegas*, qui, propriétaires de terres dans d'autres parties de l'Espagne, n'avaient que des possessions peu considérables dans la Behetria qu'elles habitaient. Les Behetrias *de mar à mar*, qui pouvaient prendre seigneur, comme on disait, soit de Séville, soit de Biscaye (d'une mer à l'autre), étaient au nombre de quatre, à savoir : Becerril, Avia, Palacios de Meneses et Villasilos. Dans toutes, les élections avaient lieu, par la nature même des choses, assez tumultuairement; de là deux expressions proverbiales, longtemps et encore en usage dans quelques provinces : l'une, pour exprimer un tumulte électoral ou même simplement populaire : *cosa de Behetria;* l'autre, *con villano de Behetria, no te tomes à porfia*, pour dire qu'il ne faut point se mêler dans les disputes des paysans de Behetria.

Dans les cortès de Valladolid, le roi Pierre et son ministre Albuquerque demandèrent qu'on procédât à une répartition et à une organisation nouvelles des Béhétrias de Castille, avec la pensée, à ce qu'il semble, de les rendre héréditaires, alléguant pour raison, surtout, que, dans leur état présent, elles étaient une occasion de discorde et d'inimitiés entre les hijosdalgo [1]. Ayala nous apprend qu'Albuquerque avait au changement sollicité un grand intérêt particulier, en raison de ses alliances de famille. Il était, en effet, par sa femme Isabelle, fille de D. Tello de Meneses, en possession de plusieurs terres béhétriales, si je puis ainsi dire, et il espérait avoir une grande part de celles qui, par la mort de plusieurs seigneurs, et entr'autres de D. Juan Nuñez de Lara, manquaient en ce moment de seigneurs [2]. Mais il ne plut pas aux cheva-

[1] Diciendo que eran ocasion por dó los Fijosdalgo avían sus enemistades (Cron. del Rey D. Pedro, año IIº, c. 13).

[2] D. Juan Affonso de Alburquerque (nous écrivons Albuquerque, conformément à l'usage moderne) était fils de D. Affonso Sanchez, et petit-fils, comme nous l'avons dit, de Don Doniz (Denis), roi de Portugal. Sa mère était fille de D. Juan Affonso Tellez,

liers de Castille, dit fièrement Ayala, de consentir à cette répartition (*non plogó á los caballeros de Castilla de consentir en ello*); ils craignaient qu'elle ne se fît avec inégalité, et à l'avantage de leurs ennemis ou de l'autorité royale, et ils tinrent bon contre l'insistance et les prières d'Albuquerque et du roi. Parmi les défenseurs de l'ancienne constitution des Béhétrias se fit surtout remarquer un des principaux chevaliers de Castille, D. Juan Rodriguez de Sandoval, qui était né lui-même dans les Behetrias de ce royaume. Ses raisons prévalurent; le partage ne se fit point, et les choses demeurèrent dans l'état où elles étaient auparavant (*é asi non se partieron, é fincaron como primero estaban*)[1].

Le père de Pierre avait aussi conçu le projet de détruire les Béhétrias, et il avait, dans ce but, chargé plusieurs personnes habiles de faire un relevé exact et détaillé des lieux et des maisons (*lugares é caserias*) qui avaient le caractère de la Béhétrie, ainsi que des familles (*linages*) qui les habitaient, de leurs seigneurs et de leurs *diviseros*. Alors fut commencé le livre célèbre connu sous le nom de *Becerro*, archives singulières d'une partie considérable de l'ancienne noblesse espagnole; mais ce qui alors ne put avoir son effet, l'eut avec le temps, et les rois s'emparèrent dans la suite des Béhétrias comme de toutes choses, et en dépouillèrent les anciens seigneurs pour en faire un instrument de règne et la récompense de leurs créatures et serviteurs de tout genre. « On portait toujours le livre du Becerro, dit Ayala, dans la chambre du roi, et bien que, suivant ce qu'en disent quelques vieux chevaliers, il ne soit pas sans erreurs, cependant il partage beaucoup de différends, et mieux il vaut encore souffrir le peu

seigneur de Albuquerque; fils et héritier de don Affonso Tellez, fondateur (*poblador*) de cette ville. — Doña Isabel de Meneses, femme de notre Albuquerque, était fille de D. Tello de Meneses, fils de D. Alfonse de Molina, lequel était frère de la reine doña Maria de Molina, femme du roi D. Sancho.

[1] Cron. del Rey D. Pedro; año IIº; c. 18.

d'erreur qu'il y a, que de n'avoir aucun document écrit sur la matière [1]. »

On peut, par quelques actes authentiques, estimer la longue durée de ces cortès de Valladolid qui, ouvertes au commencement de l'automne 1351, prolongèrent leur session jusqu'au printemps de l'année suivante. Le roi y demeura certainement jusqu'après le 20 mars de cette année; et ce fut peut-être la seule et courte période politique de sa vie où il ait essayé de régner suivant les principes de l'ancienne constitution du royaume. Non seulement dans le cours de cette session il ne commit aucune nouvelle violence, mais il se montra même bienveillant envers plusieurs familles qui avaient souffert sous son père. C'est ainsi qu'il fit à Diego Gonçalez d'Oviédo, fils du grand-maître d'Alcantara Gonçalo Martinez d'Oviédo, donation de diverses terres, en compensation d'autres que le roi Alfonse lui avait enlevées, et il confirma cette donation à Valladolid par un acte du 8 octobre de cette année (1352) [2].

Il ne se montra pas opposé non plus (si ce n'est, par les conseils d'Albuquerque, en ce qui concernait les Béhétrias) aux anciennes libertés connues sous le nom de Fueros, et il fit plusieurs actes de gouvernement et d'administration, de leur nature assez recommandables, dans la teneur desquels se trouvent, çà et là, de bons principes et de fort bons sentimens convenablement exprimés, dont il faut lui faire honneur, si tant est qu'ils ne soient pas l'œuvre de ses secrétaires. Tels sont la confirmation des Fueros de Naxera, en date du

[1] ..... E traenlo siempre en la cámara del rey : é como quier, que segund dicen algunos caballeros antigos, hay en él algunos yerros ; pero parte muchas contiendas, pues está ordenado : é mas vale sofrir algun poco de yerro que en él haya, que non haver alguna declaracion sobre tales porfias de las Behetrias (Pedro Lopez de Ayala , año II°, c. 14).

[2] E yo veyendo, dit Pierre dans l'acte de confirmation du 8 octobre 1332, que el sobredicho Rey mio padre ficiera pecado en vos desheredar sin merescimiento, é por que la su alma non aya pena, etc. (Zuñiga, Anales de Sevilla, p. 207.)

15 janvier 1352; le privilége qu'il expédia, le 20 février, en faveur du chapitre (*cavildo*) de Castro-Xeriz, et surtout l'acte par lequel il donna, le 20 mars, une nouvelle sanction très explicite et très nette en faveur de don Fadrique son frère, grand-maître de Santiago, au privilége jusque-là mal observé que Ferdinand IV, son aïeul, avait accordé au grand-maître D. Juan Osorez, portant affranchissement, pour tous les vassaux de l'ordre, de la moitié des services et subsides (*servicios é pedidos*) auxquels ils étaient tenus envers le roi [1].

Ce fut pendant le séjour de Pierre à Valladolid pour la tenue de ces cortès, que Marie de Portugal et Albuquerque songèrent à le marier.

Quoiqu'il n'eut guère en ce moment que dix-sept ans, il avait été fiancé déjà, du vivant de son père Alfonse, à Jeanne, fille du roi d'Angleterre Édouard III. Jeanne était tout enfant. C'était alors l'usage des rois et des grands de préparer ainsi de loin, par des traités, le mariage de leurs fils et de leurs filles, longtemps avant qu'ils fussent nubiles. Mais la future reine de Castille était morte de la peste à Bordeaux, au commencement de l'année, et il fallut chercher pour Pierre une épouse d'un autre côté [2].

Édouard avait eu si fort à cœur le mariage de sa fille avec l'héritier de la couronne de Castille et de Léon, que, dans les négociations à cet effet, il alla jusqu'à charger ses ambassadeurs d'offrir soixante mille livres sterling pour la dot de Jeanne, somme considérable pour le temps (équivalant à environ quatre millions trois cent vingt mille francs d'aujourd'hui). On voit toutefois, par sa correspondance à cette occasion, qu'il voulut réduire plus tard cette somme, sans

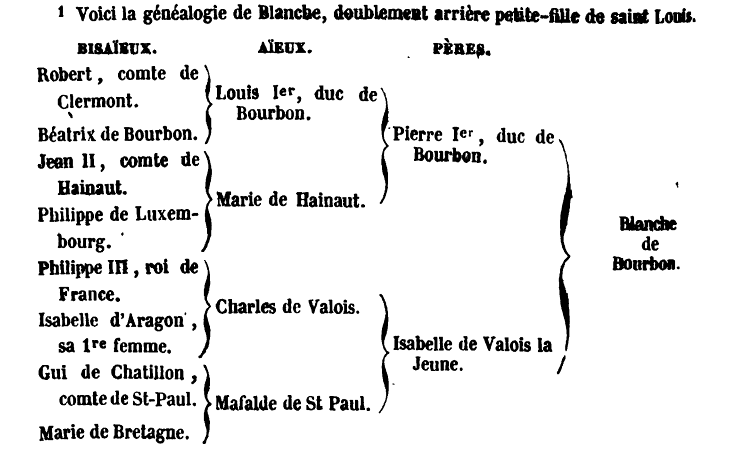
[1] Voyez Salazar, Casa de Lara, t. I, p. 335; Herrera, Historia del Convento d S. Augustin de Salamanca, p. 120 ; et le Bullario de Santiago, p. 321.

[2] Rymer, Fœdera, ad ann.

doute par crainte de ne pouvoir la payer, et qu'il sollicita Alfonse de lui accorder en tout cas un certain temps pour l'acquitter, se fondant sur les dépenses considérables qu'il était obligé de faire pour soutenir la guerre contre ses ennemis. Il était alors, en effet, au plus fort de sa guerre avec la France, guerre qu'il avait commencée dès 1336, en soutenant la révolte des Flamands et en revendiquant, les armes à la main, le titre de roi de France qu'il prétendait lui appartenir comme petit-fils, par sa mère, de Philippe-le-Bel. Ce fut, comme on sait, dans le cours de cette guerre désastreuse que Philippe de Valois fut défait à Crécy (le 26 août 1346), et que son compétiteur lui enleva, le 3 août 1347, après un siége d'onze mois et quelques jours, la ville de Calais, dont les Anglais restèrent maîtres jusqu'en 1558.

Edouard n'avait plus de fille à donner à Pierre, et l'on résolut d'aller lui chercher femme en France ; on y envoya, comme ambassadeurs à cet effet, don Juan de las Ruelas, évêque de Burgos, et don Alvar Garcia de Albornoz, qui, ayant vu les filles du duc de Bourbon Pierre Ier, cousin du roi de France, demandèrent la main de Blanche [1] sa fille,

[1] Voici la généalogie de Blanche, doublement arrière petite-fille de saint Louis.



BISAÏEUX.	AÏEUX.	PÈRES.	
Robert, comte de Clermont.	Louis Ier, duc de Bourbon.	Pierre Ier, duc de Bourbon.	Blanche de Bourbon.
Béatrix de Bourbon.			
Jean II, comte de Hainaut.	Marie de Hainaut.		
Philippe de Luxembourg.			
Philippe III, roi de France.	Charles de Valois.	Isabelle de Valois la Jeune.	
Isabelle d'Aragon, sa 1re femme.			
Gui de Chatillon, comte de St-Paul.	Mafalde de St Paul.		
Marie de Bretagne.			

sœur de la reine Jeanne de Bourbon, femme de Charles V. Cette mission et peut-être même le départ d'Espagne eurent lieu en 1351 ; mais le contrat de mariage ne fut signé qu'en juillet de l'année suivante. Il y fut assigné une dot de trois cent mille florins d'or. Les fiançailles se firent sur parole d'après les pouvoirs conférés à cet effet par le roi de Castille à ses ambassadeurs, il les ratifia ; mais diverses circonstances retardèrent fatalement l'arrivée de la princesse française en Espagne.

De Valladolid le jeune roi passa, vers la fin de mars 1352, à Ciudad-Rodrigo, où le roi de Portugal Alfonse IV avait fait inviter sa fille et son petit-fils à se rendre. Albuquerque avait préparé et pressé cette entrevue, dont il espérait tirer parti pour lui-même. Pierre arriva le premier au rendez-vous, et se logea dans le faubourg de la ville, qui était alors très grande, et Alfonse IV fut reçu dans la ville même, et installé dans le palais du roi. Ils se virent et eurent là leurs conférences ; un traité d'alliance y fut signé, et Alfonse de Portugal donna, dit-on, de sages conseils à sa fille et à son petit-fils pour le bon gouvernement de leur royaume ; il recommanda surtout à Pierre, et ceci fut le point capital de ces conseils, de vivre en bonne intelligence avec ses frères consanguins, s'il ne voulait pas voir ses états continuellement agités par des troubles domestiques, et opéra ainsi, par sa haute médiation, la réconciliation apparente, la réconciliation officielle et politique, si l'on veut, du fils légitime d'Alfonse XI avec le fils naturel du même Alfonse XI, le comte Henri de Trastamare [1].

Henri avait été, par un arrangement particulier ménagé en sa faveur par son père, institué héritier d'un rico-ome des Asturies, célibataire ou sans enfans, D. Rodrigo Alvarez de las

[1] On écrit indifféremment Trastamare ou Transtamare. *Tras* est la forme espagnole ; *trans*, la forme latine originaire. Nous avons adopté la première, qui est celle de la Chronique et des actes du temps.

Asturias, seigneur de Noreña et de Gijon, auquel Alfonse avait donné, pour les transmettre au fils d'Éléonore, les seigneuries de Cabrera, de Ribera, de Lemos et de Sarria avec le titre de comte de Trastamara. D. Rodrigo Alvarez de las Asturias était mort, et Henri était allé chercher naturellement une retraite dans les Asturies; comme le dit un historien, *vinó á suceder á estos regnos*: il était là dans ses domaines, dans ses états. Lorsque de Séville il passa dans les Asturies, il était donc déjà « conde de Trastamara, Lemos y Sarria, señor de Noreña y Gijon, etc. » Et c'était dans cette dernière ville qu'il s'était retiré et établi avec sa femme Juana Manuel, fille de D. Juan Manuel. Le bruit de la mort de Garcilasso et de la violence du roi l'avait effrayé, et non-seulement l'avait empêché de paraître aux cortès de Valladolid, mais l'avait fait se retirer en Portugal, où il avait été bien accueilli par Alfonse IV. Alfonse invita Pierre à donner à Henri quelques marques de bienveillance et la confirmation expresse de tous ses titres et de toutes ses possessions, afin qu'il en pût user sans scrupule et avec le bon plaisir du roi son seigneur. Pierre y consentit, et Henri retourna, en effet, dans les Asturies, rentré en grâce auprès du roi, sans cesser cependant de se défier de son caractère et de celui de D. Juan Alfonse d'Albuquerque son favori, dont il se tint éloigné prudemment, sachant de quoi celui-ci était capable [1].

A la suite de cette entrevue du roi de Castille avec Alfonse de Portugal, son aïeul, à Ciudad-Rodrigo, le roi de Castille passa en Andalousie pour y avoir raison d'Alfonse Ferrandez Coronel, qui avait dédaigné ou cru devoir s'abstenir, par prudence, de se rendre aux cortès de Valladolid. Pierre savait de plus que Coronel n'avait cessé de remplir d'hommes et de munitions de guerre ses châteaux et ses villes d'Andalousie et de Castille, particulièrement son château et sa ville d'Agui-

[1] Chr. del Rey D. Pedro, año II, c. 20.

lar, la plus importante de ses possessions, et il résolut de faire un nouvel et terrible exemple de ce vassal puissant dont il redoutait les menées.

Nous connaissons Alfonse Ferrandez Coronel. Nous l'avons vu dévoué à Alfonse XI jusqu'à servir ses plus despotiques passions, non moins dévoué à Éléonore de Guzman du vivant d'Alfonse, et gouverneur de la ville de Médina-Sidonia pour la favorite à qui le roi avait donné cette ville. Jusqu'à la mort d'Alfonse devant Gibraltar, tel avait été Coronel. Alfonse mort, il avait presque changé de parti par ambition : il s'était, comme nous l'avons vu, dès les premiers jours du règne du fils d'Alfonse, éloigné d'Éléonore et rapproché d'Albuquerque, dont il avait un moment gagné l'appui par l'offre d'un château comme prix des services qu'il attendait de l'ambitieux et avide ministre.

Pour l'intelligence non-seulement des faits qui vont suivre, mais de toute cette période, il faut savoir qu'Alfonse Ferrandez Coronel, du vivant d'Alfonse XI, avait longtemps et obstinément demandé Aguilar, qu'il disait lui appartenir comme héritage de sa lignée. Il y a plusieurs villes de ce nom dans la Péninsule. Disons d'abord qu'il s'agit ici d'Aguilar de la Frontera (l'ancienne Attegua), ville aujourd'hui encore considérable de la province et de l'évêché de Cordoue, à sept lieues de cette capitale, partido (district) de Montilla, ayant une population de douze mille habitans et plus, avec un alcade-mayor et deux ordinaires. Une assez vive contestation s'était élevée, sous le feu roi, au sujet de cette ville, entre don Alfonse Ferrandez Coronel et don Bernard de Cabrera, un vicomte et grand seigneur, dit la chronique, qui était venu d'Aragon, disant que c'était à lui qu'appartenait la ville d'Aguilar, par droit d'héritage; et don Alfonse Ferrandez Coronel disait qu'elle appartenait à lui [1]. Ne vou-

[1] Un Vizconde é gran Señor que vino de Aragon diciendo que le pertenescia á él

lant mécontenter ni l'un ni l'autre, s'il était possible, et voulant garder Aguilar pour lui, Alfonse vida le procès à sa guise : il donna à don Bernard de Cabrera, qu'il voulait d'ailleurs s'attacher, en compensation d'Aguilar (*en emienda de Aguilar*), la Puebla de Alcocer, qu'il prit pour cela, il est vrai, à la ville de Tolède, laquelle, depuis, la racheta de ce même don Bernard ; et à notre Alfonse Ferrandez Coronel, Capilla, château très fort et d'un très bon revenu, qui avait appartenu à l'ordre du Temple ; et le roi prit Aguilar pour lui et ne le donna à personne [1]. Toujours ainsi, partout et sous toutes les formes, apparaissent les lois agraires. Mais il est convenu, dans les hauts conseils de la sagesse humaine, que ces lois ne sont criminelles que quand on les réclame pour les pauvres et pour les petits ; les autres ne sauraient trop avoir, de quelque façon qu'ils acquièrent [2]. Le roi donna ainsi ce que nous venons de dire, ajoute Ayala, à don Bernard de Cabrera et à don Alfonse Ferrandez Coronel, comme indemnité pour Aguilar, si tant est qu'ils eussent quelque droit sur elle ; car le roi Alfonse prétendait que don Gonzalo Ferrandez, dernier seigneur d'Aguilar [3], avait perdu tout droit à cette ville, pour avoir fait de là la guerre aux terres royales et avoir fait battre monnaie en son nom : par où don Gonzalo avait été justement, selon le roi, dépouillé de sa ville, qui avait fait retour à la couronne.

la villa de Aguilar por herencia ; é Don Alfonso Ferrandez decia que pertenescia á él (2e année, c. 21).

[1] E el Rey tomó á Aguilar para sí, é non la dió á ninguno.

[2] Il a paru toujours tout simple de laisser prendre ou de donner plus à qui plus a, et il y a longtemps que Martial a dit ce qu'on a essayé de rendre en ces deux vers français :

Ami, si tu n'as rien, n'attends rien de personne :
Les riches sont ici les gueux à qui l'on donne.

[3] Puissant seigneur de ce temps, qui a donné son nom à une petite ville située non loin d'Aguilar, sur la rive droite du Xénil, appelée encore aujourd'hui chevaleresquement Puente de Don Gonzalo.

D'autres disaient qu'après qu'il en eut été fait ainsi, depuis, le roi Alfonse avait pardonné à don Gonzalo, et que celui-ci l'avait très bien servi ; mais qu'étant mort sans laisser d'héritiers, Aguilar était venue ainsi entre les mains du roi [1].

Quoi qu'il en soit, dès que Pierre fut venu à régner, Alfonse Ferrandez Coronel avait redemandé Aguilar (il y tenait) et s'était immédiatement adressé, pour l'obtenir, à Juan Alfonse d'Albuquerque, qui avait le roi sous sa dépendance (*que tenia al rey en su gobernanza*). Par lui se faisaient toutes les distributions seigneuriales du royaume *(por el se facian todos los libramientos del Regno)*, et Coronel lui promit le château de Burguillos en toute propriété personnelle si, par son intermédiaire, il obtenait que le roi lui livrât Aguilar, à lui Coronel, le fît rico-ome et lui donnât la Bannière et la Chaudière (car jusque-là, dit Ayala, il avait été tenu pour chevalier, et des meilleurs de Castille, mais jamais encore on ne l'avait tenu pour riche-homme). La chronique nous apprend que Burguillos avait été donné par le roi Alfonse à Coronel en récompense de ses services ; c'était une ancienne commanderie de l'ordre du Temple, et ce ne fut pas le seul bien de l'ordre qui échut en partage à ce capitaine dans la distribution que fit Alfonse de ces biens à ses chevaliers : il eut encore alors Montalvan, et depuis Capilla, deux des plus beaux et des plus forts châteaux de Castille [2].

A cette condition donc, que Coronel donnerait en toute propriété Burguillos à Albuquerque, celui-ci avait fait si bien que Pierre avait, dans le second ou troisième mois de son règne, donné Aguilar à Coronel, l'avait fait Rico-Ome, et lui avait

[1] Otros decian, que puesto que asi fuera, despues perdonára el Rey Don Alfonso á Don Gonzalo, é le serviera él muy bien ; mas que non fincáran herederos que lo pudiesen demandar, é que quedó asi.

[2] Don Alfonso Ferrandez ovo dende grand parte, dit la Cronica Abreviada, ca ovo Burguillos é Montalvan : é despues le dió el Rey, segund dicho avemos, á Capilla, que son tres castillos de los mas fermosos é fuertes que son en el regno de Castilla, é de grand renta.

donné la bannière et la chaudière (Pendon y Caldera), selon la coutume de Castille. Don Alfonse Ferrandez Coronel, dit Ayala, fit la veillée d'armes à sa bannière dans l'église de Sainte-Anne de Séville (dans le faubourg de Triana, sur la rive droite du Guadalquivir), et alla ensuite prendre possession d'Aguilar, qu'on lui livra par l'ordre du roi. Il avait eu auparavant pour armes cinq aigles d'argent en champ de gueule, et il eut depuis un aigle d'azur en champ d'argent, qui étaient alors les armes d'Aguilar; et de ce jour il fut riche-homme[1]. »

Tout ceci s'était passé antérieurement au mois d'août 1350. Jusque-là Alfonse Ferrandez Coronel avait été bien avec Albuquerque, par l'entremise duquel (entremise intéressée, on vient de le voir) il avait été élevé au rang de riche-homme; mais, quand le roi fut tombé malade à Séville, et qu'on crut qu'il allait mourir, Coronel, par des calculs d'ambition sans doute pareils à ceux qui l'avaient rapproché d'Albuquerque, avait embrassé le parti de Juan Nuñez de Lara, et par là indisposé contre lui le premier ministre. On se souvient qu'Albuquerque voulait que le roi de Castille fût, si Pierre malade venait à mourir, l'infant d'Aragon Ferdinand, marquis de Tortose, cousin-germain du roi. Il y a plus : non-seulement, dans ce moment critique, contrairement aux vues et à la politique d'Albuquerque, Coronel s'était ligué avec Garcilasso de la Véga, mais il avait favorisé un plan selon lequel, pour mieux assurer les droits de Lara, celui-ci aurait épousé la veuve d'Alfonse et régné avec elle. Quand ces dissentimens éclatèrent, Coronel s'était déjà impatronisé dans Aguilar, bien qu'il n'eût pas encore livré Burguillos à Albuquerque, et il avait éludé depuis toutes les demandes à cet égard.

De là l'inimitié implacable d'Albuquerque contre Coronel, contre lequel il avait habilement nourri la haine et les res-

[1] E de aquel dia en adelante fué llamado Don Alfonso Ferrandez Coronel rico-ome.

sentimens du roi en l'accusant d'avoir voulu faire tuer Pierre à Séville durant sa maladie. « Et pour toutes ces causes, dit Ayala, Alfonse Ferrandez Coronel avait grande crainte dudit D. Juan Alfonse, principalement dès qu'il eut appris la mort de D. Juan Nuñez, et c'était la raison qui l'avait fait s'enfermer dans Aguilar, et refuser de paraître aux cortès de Valladolid. D. Juan de la Cerda, fils de Louis de la Cerda, était marié avec doña Maria Coronel, fille de D. Alfonse Ferrandez Coronel, et il ne fut pas non plus aux cortès de Valladolid. Et pour toutes ces raisons, prévoyant bien qu'il serait attaqué, D. Alfonse Ferrandez Coronel avait fortifié et approvisionné ses forteresses, car il en avait plusieurs et des meilleures, savoir : Aguilar, Montalvan, Capilla, Burguillos et Torrija, et dans la tierra de Campos la maison (la Casa) de Bolaños [1]. »

Albuquerque n'eut pas de peine à exciter le roi contre un si puissant seigneur, possédant d'importans châteaux dans le voisinage des frontières de Grenade, pouvant s'allier avec les Maures, et ayant pour gendre don Juan de la Cerda, personnage non moins redoutable par sa puissance et par les prétentions qu'il pouvait élever contre le roi. C'est pourquoi Pierre, après son entrevue avec son aïeul, résolut de réduire Coronel dans Aguilar.

Par tous ces motifs donc, depuis le départ du roi de Séville pour Burgos, Alfonse Ferrandez Coronel était demeuré dans ses domaines, particulièrement à Aguilar, avec son gendre don Juan de la Cerda.

On était dans l'été de 1352. Le roi envoya en avant, de Cordoue contre Coronel, un corps de troupes et d'hommes d'armes, avec sa bannière, sous les ordres de Gutier Ferrandez de Tolède, son camerero-mayor, et de Sancho Ferrandez de Rojas, chef de ses arbalétriers, « pour parlementer avec

[1] Ibid., l. c.

lui, dit la chronique, et savoir s'il recevrait le roi dans la ville d'Aguilar.» Ils y furent, et requirent Alfonse Ferrandez Coronel d'y recevoir le roi. A quoi il répondit qu'il voyait avec le roi don Juan Alfonse d'Albuquerque, son ennemi privé et dont il avait tout à craindre, tout puissant auprès du roi et jouissant de toute sa faveur, et que pour cela il ne l'osait pas recevoir. Et pour donner à son excuse une couleur légale plus prononcée, il ajouta que le roi lui avait donné cette ville en souveraineté presque absolue et avec tant de libertés, que, suivant ses priviléges, il n'était pas tenu de le recevoir de la façon qu'il venait. La véritable raison de sa conduite en cette circonstance, cependant, c'était la crainte qu'il avait personnellement d'Albuquerque, et c'était là surtout, disait-il, ce qui le faisait agir comme il agissait.

Les chevaliers qui portaient le pennon du roi, dès qu'ils eurent reçu la réponse de Coronel par laquelle il déclarait qu'il ne recevrait pas le roi, parurent à la porte de la ville avec leurs hommes d'armes et engagèrent une escarmouche aux barrières. Le pennon royal était porté ce jour-là par Dia Gomez de Tolède, chef des écuyers de la garde du roi. Mais aucun assaut en règle ne fut donné à la ville, et tout se borna à une attaque sans résultat, dans laquelle des flèches et des pierres furent tirées de la ville sur les troupes et la bannière royales. Les assaillans s'en retournèrent auprès du roi, et l'instruisirent de la réponse d'Alfonse Ferrandez Coronel, et de l'accueil qu'il avait fait à ses envoyés et à son pennon. Et ce jour-là même quelques amis de Coronel lui représentèrent la témérité de son entreprise et lui dirent qu'il tînt pour certain, s'il ne s'empressait de recevoir le roi et de traiter avec lui, que le roi rendrait sentence contre sa personne et ses biens. En même temps d'autres amis obtenaient pour lui une sorte de traité mixte par lequel, s'il consentait à livrer au roi toutes les forteresses qu'il avait dans le royaume de Castille et à s'exiler dans un pays de son

choix avec son gendre don Juan de la Cerda, le roi promettait qu'ensuite on aviserait au moyen de lui accorder un entier pardon et de lui rendre ses biens. Mais telle était la crainte que Coronel avait d'Albuquerque qu'il ne voulut point accepter ce traité qu'on obtint pour lui. Les chevaliers ses amis lui représentèrent tout ce qui pouvait lui arriver de mal et de dommage s'il voulait persévérer en cela. Mais il persista à ne vouloir rien entendre; et le roi, dans ce même jour, aussitôt que furent retournés près de lui Gutier Ferrandez de Tolède et Sancho Sanchez de Rojas, qu'il avait envoyés avec sa bannière pour requérir Alfonse Ferrandez, et qu'il eut vu sa bannière trouée par les pierres (*su pendon roto de las piedras*), porta sentence contre le rebelle, déclara tous ses biens confisqués et les distribua à sa guise, sauf à s'en rendre maître, ce qu'il résolut de faire dans le moins de temps qu'il pourrait. Il partit ensuite, appelé dans le nord de ses royaumes par les armemens de son frère, laissant don Juan Nuñez de Prado, grand-maître de Calatrava, Men Rodriguez de Biedma, évêque de Jaen, et d'autres chevaliers de Castille et de Cordoue, à la garde des frontières d'Aguilar (*por fronteros de Aguilar*), en des lieux très voisins de la place, et se dirigea incontinent vers la Castille.

Pierre quittait ainsi la partie contre Coronel par le grave motif que nous venons de dire, parce qu'il avait appris que le comte Henri faisait approvisionner ses forteresses des Asturies. Il avait hâte d'en juger par lui-même. Chemin faisant toutefois, il passa par les terres où étaient les châteaux de Montalvan, de Burguillos, de Capilla et de Torija, qui appartenaient à D. Alfonse Ferrandez Coronel, et il les prit sans peine, car aussitôt on les lui livra sur une simple sommation. Un écuyer nommé Arias Gonzalez Quexada commandait à Montalvan pour Coronel, et à Capilla un autre écuyer qu'on appelait Suer Alfonso de Mallean, qui était Asturien, et tous deux s'empressèrent d'en ouvrir les portes au roi. Le châ-

teau de Burguillos l'arrêta quelque temps; un écuyer y commandait, nommé Juan Ferrandez de Cañedo, très jeune et pour lequel Coronel avait été très bon dès l'enfance; il résista; le roi le fit assiéger avec des forces supérieures, et prit avec le château ce Juan Ferrandez de Cañedo, auquel il fit couper les mains. Cet écuyer valait mieux que ce roi: les blessures de ses mains guéries (lorsque le fils d'Alfonse revint plus tard assiéger Aguilar pour la seconde fois, comme plus avant nous le dirons), le jeune alcayde mutilé lui demanda en grâce de le laisser s'enfermer dans la ville d'Aguilar, afin qu'il pût mourir là avec son seigneur D. Alfonso Ferrandez, et le roi l'ordonna ainsi [1]. « Et aussitôt que le roi fut parti du siége d'Aguilar pour aller en Castille, dit Ayala, aussitôt D. Juan de la Cerda, gendre de D. Alfonse Ferrandez Coronel, était sorti d'Aguilar, et était passé dans le royaume de Grenade, et de là s'en était allé au-delà de la mer, pour voir s'il trouverait quelques secours chez les Maures pour aider D. Alfonse Ferrandez son beau-père; mais il n'en put rien obtenir; il y demeura quelque temps, et se trouva là dans une bataille que le roi Abulhacen eut avec son fils Aboanen, et où le premier fut vaincu; et D. Juan était du parti du fils, et il fut ce jour-là très bon cavalier dans cette bataille, et très loué. Et depuis (mais après la mort de son beau-père), il s'en vint en Portugal, suivant ce que plus en avant nous dirons [2].»

« Quand le roi Pierre partit d'Aguilar, selon ce que dit

[1] E el castillo de Burguillos detuvose algund tiempo, é teniale un escudero criado de Don Alfonso Ferrandez Coronel que decian Juan Ferrandez de Cañedo; pero despues le cobró el Rey mandandole cercar, é faciendole poner bastidas, é fué preso el dicho alcayde, é cortaronle las manos : é desque fué sano de las manos fuese para Aguilar quando el rey la cercó despues otra vez, secund adelante dirémos, é pidióle por merced que le mandase poner dentro en la villa de Aguilar, para que allí pudiese morir con su señor Don Alfonso Ferrandez; é el rey mandólo asi.

[2] Cronica del Rey D. Pedro, año III, c. 3.

nous avons, et s'en venait vers la Castille, poursuit notre chroniqueur, don Tello son frère, fils du roi don Alfonse et de doña Léonor de Guzman, était dans la ville d'Aranda de Duero qui était sienne. Et quand il sut que le roi venait, il eut grande peur de lui, et avec son mayordome-mayor Pierre Ruiz de Villegas, qui se trouvait en sa compagnie, ils partirent d'Aranda, et, se dirigeant vers l'Aragon, ils rencontrèrent et enlevèrent la *recua*[1] qui de Burgos se rendait à la foire d'Alcala de Hénarès, chargée de riches objets de toutes sortes; et don Tello passa à Montagudo, qui était à lui et est frontière de l'Aragon : et dans la suite nous conterons ce qui fut de lui[2]. »

Ayant appris sur ces entrefaites avec certitude, en arrivant en Castille, que le comte Henri de Trastamare, depuis son retour de Portugal, n'avait cessé de fortifier Gijon, Pierre marcha dans cette direction et assit bientôt son camp devant la place[3].

Le comte n'osa pas attendre le roi à Gijon, et il avait cherché un réfuge dans les Asturies, sur une montagne très escarpée appelée Monteyo, où il demeura tout le temps que le roi fut à son camp devant Gijon. N'ayant point d'argent, le comte payait ceux qui le servaient avec les bijoux que sa mère, prisonnière à Séville, avait donnés à doña Juana Manuel au moment de son mariage avec son fils. La comtesse (fille, comme on sait, de don Juan Manuel et de sa seconde femme doña Blanca, fille de don Juan Nuñez de Lara) s'était

[1] Troupes d'ânes, de mules, de mulets, de chevaux attachés à la queue les uns des autres. *Jumentorum agmen.*

[2] Cronica del Rey Don Pedro, ibid., c. 4.

[3] Un privilége qu'il accorda à la ville de Briones, à son retour des Asturies, sert à déterminer à peu près la date de cette expédition ; elle dut avoir lieu dans le courant d'avril ou de mai, et en tout cas antérieurement au 26 juin 1352 ; l'acte dont nous parlons porte en effet la date du 26 juin 1390 de l'ère d'Espagne (Voir Geronimo Gudiel, Compendio de algunas historias de España, y especialmente de la familia de los Girones, p. 68.)

retirée à Monteyo avec son mari, et attendait là les événemens [1].

Cependant, le roi était à peine depuis quelques jours à ce siége, que ceux qui tenaient la place pour Henri, sous les ordres de Pedro Carillo, capitulèrent et firent hommage au roi, à la condition qu'il pardonnerait au comte, celui-ci s'engageant de son côté à ne se faire ni de Gijon ni d'aucune autre forteresse de son apanage une occasion de guerre. Ce traité fut fait par le commandant de Gijon, Pedro Carillo, au nom du comte Henri; et Henri, qu'on en instruisit dans sa retraite de Monteyo, revint aussitôt à Gijon et confirma le traité par une déclaration écrite ou serment (*pleyto*), que Pedro Carillo s'empressa de porter au roi, déjà parti des Asturies. Carillo avait avec lui à Gijon, entr'autres chevaliers distingués, Pero Ferrandez Quexada Furtado Diaz de Mendoza, et plusieurs écuyers asturiens des domaines de Henri [2].

[1] E el conde non quisó atender allí en Gijon, é pusóse en Asturias en una montaña muy fuerte que decian Monteyo, é allí se defendió. E daba el conde sueldo á los que con él eran joyas muy nobles de piedras é aljofar que le diera su madre doña Leonor en Sevilla quando estaba presa, por quanto non tenia dineros.

[2] Henri sanctionna ces conditions par l'acte suivant, qu'il rendit en cette occasion, acte très important et qui jette le plus grand jour sur les hommes et sur les situations du temps: — Sepan, y est-il dit, quantos esta carta vieren como yo Don Enrique, fijo del muy noble Rey Don Alfon, conde de Trastamara, de Lemos é de Sarria, é señor de Noreña é de Cabrera é de Rivera. Por que vos el muy alto, é muy noble, é mucho honrado Señor Rey Don Pedro de Castiella, por me facer bien, tovistes por bien de me otorgar las peticiones que vos envie pedir, señaladament que perdonastes á mi, é á todos los que conmigo fueron en facer esta guerra, de todos los maleficios que hayamos fecho fastaqui. Et otrosi que mandastes dar é tornar á mi, é á la condessa Doña Jhoana mi muger, todas las heredades que nos fueron tomadas despues que el dicho Rey mio padre, que Dios perdone, finó, acá, asi villas, é castillos, é casas fuertes é tierras llanas, et nos mandastes degembargar á Orduña, é Valmaseda, é Sancta Olalla, é Izcar.... Otorgastes de facer que Doña Leonor, é Diego Perez Sarmiento su fijo nos farian cartas de firmeza dello, é tendrien de vos por juro de heredat á Castañeda, en enmienda de lo que y avien de aver por herencia de Don Ferrando, padre de la dicha Doña Leonor. Et otrosi me quitastes (me fîtes abandon, me restituâtes) vos, é la muy noble Reyna mi señora vuestra madre todo el

Notons ici en passant un fait qui aura la plus grande influence sur la suite de la vie et de l'histoire de Pierre. Ce fut dans ce voyage, en se rendant à Gijon pour en faire le siége, qu'il vit pour la première fois [1], une femme qui devait jouer un si grand rôle dans sa vie entière; il prit, dit simplement la chronique (*tomó*), à Sant Fagund (Sahagun), où il s'arrêta quelques jours, Maria de Padilla, personne très belle et très jeune, élevée dans la maison d'Isabelle de Meneses, femme de D. Juan Alfonse d'Albuquerque, et que Juan Ferrandez de Henestrosa son oncle, frère de doña Maria Gonzalez sa mère, amena là au roi, à ce que tout porte à croire, exprès pour ce qui arriva [2]. La chronique va plus loin : « Et tout cela eut lieu, dit-elle, par le conseil de D. Juan Alfonse de Albuquerque, suivant ce que plus avant

mueble que yo avie de Doña Leonor mi madre. Et otrosi otorgastes de facer á Doña Maria, é Doña Ines que me cumplan de derecho en razon de Trigueros, Azueros, é Rueda. Et otrosi confirmastes todas las donaciones quel dicho Rey mio padre me dió de qualquier cosas, sin condicion alguna. Et otrosi otorgastes de me librar, é mandar librar que tenga de vos en tierra cierta para de cada año ciento é ochenta mil maravedis en logares ciertos. Et otrosi que fué la vuestra voluntad et otorgastes, quel testamento de Don Ferrando mio hermano que lo librase un letrado de Castiella é otro de Portogal; é si estos letrados non se acordaren en uno á lo librar, qué lo librasedes vos, por que yo oviese cumplimiento de derecho. Et otrosi por que otorgastes que rogariedes é mandariedes á Don Jhoan Alfon, que la demanda que ha contra mi sobre la herencia que fué de Don Rodrigo Alvarez por Doña Isabel su muger, que lo ponga en manos del Rey de Portogal, para que lo libre entre nos. Et otras mercedes que me otorgastes, aquellas que vos envie pedir,... etc. — Cet acte singulier, qui ressemble si fort à un acte notarié ou sous seing privé mettant fin plutôt à une contestation d'affaires qu'à une lutte de passion ou d'honneur, est daté de la Puebla de Gijon, le 26 juin, an de l'ère 1390, et signé : — Yo el Conde. Pelicer (Informe de la Casa de los Sarmientos de Villamayor, fol. 26) en avait vu l'original, portant un cachet de cire pendant, timbré aux armes du comte, savoir deux lions au haut de l'écu, et un château au bas, et pour orle huit *escaques de veros* et huit chèvres.

[1] C'est-à-dire, à ce que tout indique, en mai ou avril (plutôt ce dernier) 1352.

[2] E en este tiempo, yendo el Rey á Gijon tomó á doña Maria de Padilla, que era una doncella muy fermosa, é andaba en casa de doña Isabel, muger de D. Juan Alfonso de Albuquerque, que la criaba. E traxogela á Sant Fagund Juan Ferrandez de Henestrosa su tio, etc.

nous dirons. » Tenons pour certain seulement ici, que le roi la prit, et prenons acte de la date, qui importe à la suite de notre récit [1].

Pierre se rendit de Gijon à Valladolid, et apprit là que D. Tello son frère, avec Pero Ruiz de Villegas son majordome, après qu'ils eurent enlevé la recua de Burgos qui passait par Aranda, ville de D. Tello, s'en étaient allés à Montagudo, ville appartenant également à D. Tello, sur la frontière de l'Aragon; que D. Tello s'était rendu près du roi d'Aragon, et que Pero Ruiz était demeuré à Montagudo avec des compagnies d'hommes d'armes, d'où il faisait des courses sur les terres du roi. Le roi marcha d'abord sur Aranda, qui le reçut sans résistance [2]. Cependant Fuente-Dueña, qui appartenait à D. Tello, et Monox (sans doute Muñoz) qui appartenait à Pero Ruiz de Villegas (*que era de Pero Ruiz de Villegas*), dans le voisinage d'Aranda, refusèrent de recevoir le roi, et il les assiégea; elles résistèrent quelques jours, puis capitulèrent. Le roi n'y fit aucune exécution, à en juger par le silence de la chronique. Il allait ensuite marcher sur Montagudo, lorsque Pero Ruiz lui envoya faire sa soumission, si l'on peut donner ce nom à une espèce de traité de puissance à puissance par lequel il s'engagea à cesser de faire la guerre aux terres du roi, à condition que celui-ci s'éloignerait de Montagudo, et ne l'y viendrait pas assiéger. Le roi accepta, pressé qu'il était d'aller châtier Alfonse Ferrandez Coronel dans Aguilar, d'où ce riche-homme et ceux qui étaient avec lui faisaient de grands dommages par toute la terre d'Andalousie. Avant de s'y rendre toutefois, et d'y rejoindre à Cordoue cette Maria de Padilla avec laquelle il venait de passer deux ou trois

[1] E todo esto fué de D. Juan Alfonso de Albuquerque, como adelante dirémos.

[2] Il y était le 14 septembre de cette année 1352, comme il appert par la confirmation d'un mayorazgo, citée par D. Alvaro de Ulloa Memorial, fol. 34.

mois, et qu'il y avait envoyée comme pour faire avec elle le siége d'Aguilar, le roi entra dans Soria, et là vinrent à lui des messagers de Pierre IV, roi d'Aragon, avec la mission de renouveler l'ancienne alliance des deux couronnes, telle que le roi Pierre d'Aragon l'avait eue avec le roi Alfonse père du roi de Castille, et de le prier de pardonner à D. Tello. Le Castillan se prêta volontiers aux désirs de l'Aragonais, et pour assurer l'ancienne paix à des conditions nouvelles, on convint qu'une conférence aurait lieu entre D. Bernard de Cabrera pour le roi d'Aragon et D. Juan Alfonse d'Albuquerque pour le roi de Castille, à Tarazona, où les deux plénipotentiaires dressèrent et signèrent en effet un traité, pour l'un et l'autre royaume, le 4 octobre de cette année. Il y fut stipulé, entr'autres choses, que les deux rois regarderaient et traiteraient comme amis ou comme ennemis les amis et les ennemis l'un de l'autre, et qu'ils pardonneraient réciproquement, le roi de Castille à D. Tello, et le roi d'Aragon à D. Ferdinand son frère [1].

Une réflexion nous frappe ici : tous ces ennemis, ce fils légitime d'Alfonse, ces princes, ces frères, fils de l'adultère, ces maîtres et seigneurs dont les historiens monarchiques parlent avec un si profond respect qu'on les prendrait pour des hommes considérables et agissant dans la plénitude de la science et de la puissance humaines, ce roi qui va être père, ce comte, qui se révolte et se soumet, tout en rêvant déjà peut-être qu'il sera roi, étaient presque des enfans : le plus âgé des fils d'Éléonore n'avait pas vingt ans, le fils de Marie de Portugal en avait à peine dix-huit. Mais poursuivons notre récit.

Cela fait en Castille et sur les frontières d'Aragon, Pierre

[1] Zurita rapporte dans tous ses détails ce qu'on arrêta dans cette conférence de Tarazona (Anales de Aragon, l. VIII, c. 49), le 4 octobre 1352, c'est-à-dire à une date postérieure au retour de Pierre en Andalousie.

partit pour l'Andalousie, où D. Alfonse Ferrandez Coronel, et ceux qui étaient avec lui dans Aguilar, faisaient en ce moment une très vive guerre à ceux que le roi avait laissés sur cette frontière pour les contenir, si bien qu'ils avaient fait prisonnier dans un combat le chef des troupes royales, Men Rodriguez de Biedma, coadjuteur ou évêque (*cabdillo*) de l'évêché de Jaen, que le roi avait fait commandant de la frontière (*que el rey dexara por frontero*). Pierre apprit à Soria ce redoublement d'hostilités, et aussi que D. Juan de la Cerda, gendre d'Alfonse Ferrandez, était parti d'Aguilar où d'abord il était avec D. Alfonse Ferrandez son beau-père, et était passé dans le royaume de Grenade et dans le Marok pour y chercher des secours. Il arriva en Andalousie, et aussitôt alla mettre le siége devant la ville d'Aguilar, le 2 ou le 3 octobre de cette année. On dirigea contre elle toute l'artillerie de siége alors en usage, on creusa des mines au pied des murailles ; mais tout fut inutile. La place résista d'abord à toutes les attaques, non sans perdre pourtant, à chaque assaut, quelque brave défenseur : ainsi fut tué, entr'autres, d'un coup de pierre lancée par un engin, Juan Estebanez de Burgos, qui avait été un des plus intimes favoris du roi Alfonse XI et son chancelier privé, et que la persécution avait forcé de chercher là un refuge près de Coronel contre la prétendue justice du roi.

Quatre mois durant Aguilar tint bon contre tous les efforts du roi. Située au bord du rio Cabra, l'un des affluens du Xénil, sur une hauteur au penchant de laquelle, au nord et au sud, s'étend une partie de sa population actuelle, l'ancienne Aguilar de Don Gonzalo devait, avec ses fortifications de fabrique mauresque puissamment restaurées par Coronel, présenter alors l'aspect d'une place imposante et de difficile accès, et l'on conçoit sans peine, à la voir telle qu'elle est et à l'imaginer telle qu'elle devait être au XIVe siècle, qu'elle ait pu arrêter plusieurs mois même une armée royale.

Le siége avait ainsi traîné en longueur. On était à la fin de janvier 1353. Fatigué d'être tenu en échec si longtemps, le roi ordonna de faire jouer toutes les mines et de tenter un assaut général.

Le jeudi 1er février on mit le feu aux fascines dont on avait rempli une mine profondément creusée au pied des murailles, et une grande partie du mur s'écroula. Beaucoup d'habitans de la ville en sortirent et vinrent se mettre à la merci du roi. Les troupes du roi ne purent cependant pénétrer dans la ville ce jour-là; mais, le lendemain vendredi 2 février, tout fut prêt pour l'exidium. Ayala raconte avec des détails dramatiques cette prise d'Aguilar et la mort du seigneur qui la défendait contre le roi. Comme les troupes du roi allaient se mettre en marche pour prendre possession de la place, un ancien et très grand ami d'Alfonse Ferrandez, Gutier Ferrandez de Tolède y entra seul, et rencontra Coronel à cheval, cherchant à ranimer le courage des siens et à faire mettre de nouvelles barrières pour arrêter les troupes du roi. Mais laissons parler Ayala :

« Et Gutier Ferrandez dit à don Alfonse Ferrandez Coronel: « Compère mon ami, combien il me peine de la querelle que vous avez soulevée! » Et don Alfonse Ferrandez lui répondit : « Gutier Ferrandez, croyez-vous qu'il y ait quelque remède? » — « En vérité, je ne le pense pas, lui répondit Gutier, dans l'état où sont les choses. » Et don Alfonse dit : « Pour moi, j'y vois un remède. » — « Lequel, don Alfonse? » — Et celui-ci reprit : « Gutier Ferrandez mon ami, le remède que j'y vois, c'est de mourir aussi bravement que je pourrai comme chevalier. » — Et il s'arma d'un gambax, d'une cuirasse et d'un heaume, et il alla ainsi ouïr la messe, et étant dans l'église un de ses écuyers vint lui dire : « Que faites-vous, don Alfonse Ferrandez? On entre dans la ville par la brèche du mur qui est tombé, et déjà don Pedro Estebanez Carpentero, commandeur de Ca-

latrava, y est entré avec beaucoup de gens d'armes. » Et don Alfonse Ferrandez répondit : « Quoi qu'il en puisse être, je commencerai par aller voir Dieu. » Et il demeura tranquille jusqu'au moment où le prêtre éleva le corps de Dieu; puis il sortit de l'église et vit que les gens du roi étaient déjà entrés dans la ville, et se retira dans une tour, armé comme il était. Là vint le prendre Dia Gomez de Tolède, chef des écuyers du corps du roi. Et quand don Alfonse Ferrandez le vit, il lui dit : « Dia Gomez mon ami, pouvez-vous me mettre vivant en la présence du roi mon seigneur? » Et Dia Gomez dit : « Je ne sais si je le pourrai faire; mais soyez assuré, don Alfonse, que je ferai tout mon possible pour cela. » — « Eh bien! menez-moi avec vous, Dia Gomez mon ami, et dites à vos hommes qu'ils fassent ce qu'ils pourront pour préserver mes enfans qui sont en ma maison, et empêcher qu'il ne leur advienne mal. » Il descendit alors de la tour et fut pris aussitôt et désarmé sauf de son gambax[1], et il fut en cet état mené au roi par deux écuyers du corps du roi, nommés l'un Ferrando Diaz Calderon, et l'autre Alfonse Ruiz de Torices, sur l'ordre de Dia Gomez de Tolède. Ils rencontrèrent, chemin faisant, Alburquerque, qui, le voyant ainsi fait, lui dit : « Quelle querelle avez-vous soulevée sans raison, étant si bien venu et considéré dans ce royaume? » Et don Alfonse Ferrandez lui dit : « Nous sommes en Castille et vous savez ce que l'on dit communément : Castille fait les hommes et Castille les perd. Je l'avais souvent entendu dire, et ma destinée n'a pas été d'échapper à ce malheur, et je vous demande en grâce de me faire donner aujourd'hui cette même mort que j'ai fait donner, au même jour et à la même heure, à don Gonçalo Martinez d'Oviédo, maître d'Alcantara. » Il avait été chargé, en effet par Alfonse XI, de

[1] Espèce de caban ou de justeaucorps de feutre, à capuchon.

donner la mort à ce seigneur, qui avait déplu à Éléonore de Guzman. Et il confessa sa faute d'avoir été en cette occasion complice du roi et de sa maîtresse[1]. Les troupes du roi étaient cependant entrées dans la ville, et, le roi en tête, arrivaient en ce moment au lieu où Albuquerque et Coronel avaient ce colloque. Le roi vit bien Coronel, mais ne lui adressa aucune parole, et Coronel de son côté s'abstint de tout salut, et incontinent il fut livré aux alguacils du roi qui le tuèrent à la place même où tous étaient. A treize ans de distance, jour par jour, l'exécuteur de Gonçalo Martinez d'Oviédo périssait ainsi de la même mort et dans des circonstances presque de tous points identiques. Avec Coronel furent aussi tués et décapités là, sous les yeux de Pierre, plusieurs autres braves chevaliers : Juan Alfonse Carrillo, frère de Pedro Carrillo, commandant de Gijon pour le comte Henri, chevalier très noble et très bon, compère et grand ami de Coronel, dit Ayala, qui avait commandé pour Éléonore de Guzman, jusqu'à son emprisonnement, Cabra et Lucena, et qui était venu s'enfermer dans Aguilar avec son ami au moment où celui-ci y courait le plus grand péril ; le jeune alcayde de Burguillos, Juan Ferrandez de Cañedo, à qui le roi avait fait couper les mains dix mois auparavant lors de la prise de Burguillos, et qui avait voulu mourir avec son seigneur ; Pedro Coronel, neveu d'Alfonse Ferrandez ; Don Juan Gonzalez de Deza, Ponce Diaz de Quesada, et Rodrigo Iñiguez de Biedma. Après quoi il fit raser les murailles de la place, et en fit proclamer, peu de jours après, sa fille Béatrix, une fille qui venait de lui naître à Cordoue (âgée de deux ou trois jours), propriétaire[2].

[1] On a vu ci-dev., c. 12, comment Gonzalo Martinez, après avoir vaincu les Africains au bord du rio Patute, le mardi 20 octobre 1339, dans un combat où périt Abd el Melek, fils d'Aboul Hassan, avait été mis à mort par Alfonse Ferrandez Coronel, sur l'ordre du roi Alfonse XI, à Valencia de Alcantara, le 2 février 1340.

[2] Cronica del Rey D. Pedro, año IV, c. 1 et 2. — Au bord du chemin qui va d'A-

Béatrix était née de cette Marie de Padilla qu'Albuquerque et les Hinestrosa avaient mise, pour ainsi dire, dans le lit de Pierre, à Sahagun, au mois d'avril ou de mai de l'année précédente, lors du voyage du roi à Gijon, et dont il ne s'était plus séparé depuis ; qu'il avait amenée avec lui au camp devant Gijon, à Valladolid, à Aranda, à Soria, et enfin à Cordoue, où elle venait d'accoucher de Béatrix. Béatrix était le premier fruit des amours précoces et honteusement suscitées de Pierre avec cette femme dont l'influence sur lui dura plus longtemps que celle d'aucune autre, et Pierre ne se contenta pas de faire proclamer propriétaire d'Aguilar une enfant à la bavette ; il fit des autres biens d'Alfonse Ferrandez Coronel, dont il dépouilla les héritiers, notamment des châteaux de Montalvan, de Capilla, de Burguillos et des terres de Mondejar et de Yuncos, un apanage considérable pour cette fille qui mourut depuis, jeune encore, à Bayonne d'Angleterre, comme dit Ayala [1].

Doña Maria de Padilla était d'une famille de chevaliers alliée à la noble famille des Zuñiga ; elle était fille de don Juan Garcia de Padilla, seigneur de Villagera et de sa femme doña Maria Gonzalez de Hinestrosa, arrière petite-fille de doña Maria de Zuñiga et de don Pedro Ruiz de Hinestrosa.

guilar à Puente de Don Gonzalo, il y a une lagune appelée de Zonar, d'une demi-lieue de diamètre, et dont la profondeur est inconnue, où l'on dit que Pierre envoya jeter les corps de tous ceux qui avaient été tués là avec Coronel. — La distance d'Aguilar de la Frontera à Cordoue, comme nous l'avons dit, est de sept lieues d'Espagne (à une lieue au sud de Montilla). Ses armes actuelles, qu'elle tient de Charles-Quint, sont un aigle couronné aux ailes éployées, qui de ses serres soutient un collier et la toison d'or, et portant sur sa poitrine un écu au champ d'or, à trois pals de gueule. Elle avait porté le nom de Castillo de Perolas jusqu'à l'année 1257, qu'Alfonse le Sage lui donna le nom d'Aguilar.

[1] E naciόle allí (à Cordoue) de doña Maria de Padilla una fija que dixeron doña Beatriz, laqual morió despues en Bayona de Inglaterra, segund adelante dirémos. E dió el Rey á doña Beatriz, su fija, los castillos de Montalvan, é Capilla, é Burguillos, é el lugar de Mondejar, é Yuncos, que fueran de don Alfonso Ferrandez Coronel.

Les Padilla tiraient leur origine et leur nom d'un lieu appelé Padilla ou Padiella de Yuso, Béhétrie de la mérindad de Castro-Xeriz, où ils possédaient des terres si considérables [1] et avec de si grands droits que, suivant le livre du Becerro, ils y levaient la moitié de l'impôt de la Martiniega, qui, dans les autres Behétrias, appartenait entièrement au roi. Le nom des Padilla commence à figurer pour la première fois dans les actes authentiques en 1033; leur illustration et leurs dignités ne firent que s'accroître depuis. Il est fait mention de Juan Garcia de Padilla, seigneur de Villagera, parmi les députés qui assistèrent au couronnement d'Alfonse XI à Burgos. D. Juan Garcia eut trois enfans de sa femme doña Maria Gonzalez de Hinestrosa : D. Diego Garcia de Padilla qui fut depuis grand-maître de Calatrava; D. Pedro Garcia de Padilla, commandeur du même ordre, et doña Maria de Padilla; et un fils hors mariage nommé Juan Garcia de Villagera, qui fut depuis grand-maître de Santiago. Ces nobles personnages du reste entendaient l'honneur à leur manière, et Pierre avait obtenu les faveurs de la jeune Padilla, ainsi que nous l'avons dit, sur-le-champ, ce qui servit à accréditer plus tard l'idée qu'il s'était uni tout d'abord à elle par un mariage clandestin, réel ou simulé [2].

Tout cela était antérieur à l'arrivée de Blanche de Bourbon dans la Péninsule, et c'est ici le lieu de parler de cette malheureuse femme dont la vie, depuis qu'elle eut mis les pieds en Espagne, ne fut qu'un long enchaînement de dégoûts et d'infortunes.

Nous avons vu que les fiançailles du roi avec Blanche de Bourbon; que les paroles données par les ambassadeurs d'a-

[1] Proprement : où ils étaient si grands propriétaires terriens, *donde eran tan solariegos*.

[2] Voyez Pellicer, Casa de Zuñiga, f. 128 ; Argote de Molina, Nobleza de Andalucia, fol. 93, et Sandoval, Cronica de D. Alonso VII, p. 445.

près les pouvoirs qu'ils avaient reçus et ratifiées par le roi, qu'enfin l'ordre d'amener la reine en Castille avaient précédé l'entrevue du roi avec Marie de Padilla à Sahagun, qui n'eut lieu que l'année suivante (1352); nous savons aussi que les retards qu'entraînèrent les négociations du mariage et les difficultés d'un long voyage ne permirent à la princesse française d'arriver en Espagne qu'environ dix mois après les nœuds formés par Pierre avec la Padilla, et quand il était déjà père. Blanche de Bourbon, disent les auteurs de l'Histoire de Languedoc, traversa la sénéchaussée de Beaucaire à la fin de l'année (1352) pour aller en Espagne, par le Roussillon, épouser Pierre, roi de Castille, à qui le roi donna vingt-cinq mille florins d'or sur la recette de Beaucaire en faveur de ce mariage. Blanche était à Bagnols le 17 décembre : elle partit de Nîmes le 26, et demeura à Narbonne pendant dix jours, en attendant les ambassadeurs de Castille qui vinrent la prendre [1].

Cependant, Pierre était parti de Cordoue pour la Castille quelques jours après l'exécution d'Alfonse Ferrandez Coronel à Aguilar, et s'était arrêté en un lieu nommé Torrijos, à cinq lieues de Tolède; il avait avec lui Marie de Padilla. Il y établit sa cour, et y donna plusieurs tournois, un entre autres, dans lequel il entra de sa personne, et fut blessé à la main droite de la pointe d'une épée, tellement qu'il fut un moment en péril, parce qu'on ne pouvait arrêter le sang qui s'échappait de sa blessure, et il demeura là jusqu'à ce qu'il fût guéri [1].

Blanche de Bourbon arriva enfin à Valladolid, le lundi 25 février 1353, accompagnée du vicomte de Narbonne et

[1] Histoire de Languedoc, t. IV, p. 281. — Registre du domaine de la Sénéchaussée de Beaucaire.

[2] E fizó el Rey facer allí un torneo, é entró en él, é fué ferido en la mano derecha de una punta de espada, eu guisa que estovo en grand peligro. que le non podian tomar la sangre, é estovo allí fasta que sanó.

de plusieurs autres grands seigneurs français. Elle fut reçue par la reine Marie, mère du roi, qui était restée à Valladolid.

Pierre apprit à Torrijos, où il s'était installé avec Marie de Padilla, la nouvelle de cette arrivée et s'en montra vivement contrarié; il était en ce moment tout entier à son amour, le premier et le seul véritable qu'il ait, à ce qu'il semble, éprouvé. Il ne s'empressa point de se rendre auprès de sa fiancée. Cependant, la raison politique, à défaut de toute autre considération, exigeait qu'il tînt envers Blanche les engagemens pris en son nom par ses ambassadeurs.

Albuquerque était venu, vers le milieu de mai, rejoindre Pierre à Torrijos. Le roi l'avait envoyé en ambassade, aussitôt après la prise d'Aguilar, avec de pleins pouvoirs, auprès du roi de Portugal Alfonse IV, pour traiter de toutes les questions pendantes entre les deux couronnes, et il en revenait, amenant avec lui D. Juan de la Cerda, fils de D. Louis de la Cerda, ce gendre de Coronel que nous avons vu quitter son beau-père pour aller lui chercher des auxiliaires en Afrique. Don Juan de la Cerda était passé d'Afrique en Portugal vers le temps de la chute de Coronel, et le roi de Portugal avait obtenu pour lui une amnistie de la part du plénipotentiaire castillan. Pierre reçut bien D. Juan de la Cerda, mais ne lui rendit aucun des biens de Coronel, dont il avait disposé. En effet, outre les plus forts châteaux et les plus belles terres de l'héritage de ce seigneur, dont il avait largement doté sa fille première née Béatrix, il avait donné jusqu'au dernier bourg du vaincu à ses plus dévoués serviteurs : la Casa de Bolaños, à Pero Suarez de Tolède le Jeune (el Mozo), son repostero-mayor; Casarubios del Monte, à Dia Gomez de Tolède, frère de Pero Suarez, qui était son notaire-mayor pour le royaume de Tolède; Torija à Iñigo Lopez de Orozco, et les autres menus biens de l'exécuté d'Aguilar à de moindres personnages.

Touché de la gravité de la situation, et peut-être aussi, suivant Ayala, pour arracher le roi aux ambitieux parens de Marie de Padilla qui l'entouraient et qu'il traitait avec une faveur marquée et inquiétante pour le premier ministre, Albuquerque représenta tout ce que la politique put suggérer de sages considérations sur la conduite à tenir dans une si délicate circonstance. Pierre lui ayant témoigné sans ambages sa répugnance à se rendre à Valladolid pour la célébration de ses noces avec la jeune princesse française, il n'épargna rien pour lui faire sentir l'énormité de sa faute s'il se refusait à épouser Blanche : c'était l'intérêt du roi avant tout; il n'ignorait pas à quel point la partie était liée ; dans quelle agitation avait été le royaume lorsque lui, Pierre, avait été en danger de mort à Séville, et quels partis nombreux l'avaient divisé par l'incertitude ou la presque égalité des droits qu'avaient fait valoir à cette occasion les divers prétendans à la couronne; dès qu'il aurait des enfans légitimes de la nièce du roi de France à laquelle il avait été officiellement fiancé à Paris, toute incertitude à l'égard de la succession cesserait; il devait prendre garde aux mécontentemens qu'il exciterait en manquant à sa parole si solennellement engagée, et ne pas oublier que doña Léonore d'Aragon, sa tante, et ses fils les infans don Ferdinand et don Juan, étaient considérés par leurs partisans comme les héritiers naturels de sa couronne; enfin, si on ne le voyait pas marié légitimement avec Blanche; si, au mépris de ses engagemens et de son honneur, il la repoussait de son lit après l'avoir fait venir de France, de grands troubles pourraient en naître, la guerre civile à coup sûr, et peut-être la guerre étrangère ; ce qu'il priait Dieu de détourner du royaume et du roi !

Cédant à ces diverses considérations, et surtout à l'ascendant d'Albuquerque, le roi annonça enfin qu'il se rendrait à Valladolid, à la fin de mai, auprès de sa mère et de

Blanche de Bourbon, pour célébrer son mariage avec celle-ci.

On peut s'étonner déjà et considérer ce peu d'empressement de son fiancé à la venir recevoir, ces délais étranges apportés à son mariage, comme un malheur de funeste présage pour la jeune reine. Elle fut en Espagne trois mois et quelques jours à la portée du roi, pour ainsi parler, sans voir le roi. Tous les historiens s'accordent cependant à dire que Blanche était très belle ; « blonde et rose, » dit Ayala, qui avait pu en juger par ses propres yeux, et qui la loue en maint endroit de sa beauté sans oublier de mentionner qu'elle sortait du lignage des rois de France et de la Fleur de Lis [1]. Elle avait seize ans à peine. Pierre en avait un peu plus de dix-huit et demi. Il ne l'avait pas vue encore, et déjà il avait pour elle plus que de l'éloignement, il avait de l'aversion. La cause de cette aversion n'était donc pas en elle ; elle était toute dans cette passion que d'infâmes courtisans avaient cru pouvoir faire naître sans conséquence dans le cœur du roi, pour mieux le maîtriser, et qui, par hasard, se tourna dans le cœur de cet homme, pour tout le reste si dur, en un amour véritable et profond, touchant presque en quelques-unes de ses manifestations ultérieures, et non moins ardent que celui d'Alfonse pour Éléonore de Guzman.

Voilà donc la situation qu'avait faite la politique : d'un côté une femme aimée et digne d'être la femme du roi, dont un ministre ambitieux ne veut faire qu'une maîtresse du roi, mais qui est reine en secret, reine en réalité, reine par les influences, reine par le cœur ; de l'autre, une femme digne aussi d'être aimée, mais qui, toute belle qu'elle est, toute

[1] E era (la dicha doña Blanca) muger bien fermosa.... blanca é ruvia, é de buen donayre, é de buen seso, del linage del rey de Francia de la Flor de Lis, de los de Borbon, que han por armas un escudo con flores de Lis como el Rey de Francia, é una vanda colorada por el escudo.

fille de sang royal qu'elle est, quelque puissamment alliée qu'elle soit, trouve plus que de l'indifférence dans son mari, dont elle vient, innocente du reste, troubler et contrarier l'attachement pour une autre, née dans les rangs ordinaires des simples hijosdalgo castillans. Une simple fille de chevaliers était ainsi préférée par un roi à une Capet, à la petite-fille de Philippe-Auguste et de saint Louis. Ce sont là comme des moyens ménagés de Dieu pour empêcher l'égalité humaine de se prescrire.

C'est ainsi que, contraint et forcé en quelque façon, Pierre consentit à épouser Blanche de Bourbon, dans un temps où il n'avait pas volonté de se marier avec elle, et au plus fort de sa passion pour Marie de Padilla, qui était, elle aussi, très belle, *muy fermosa*, petite de corps, mais de bon entendement[1]. Tristement vaincu par toutes les remontrances qu'on lui fit, il convoqua résolument à Valladolid, pour son mariage avec Blanche, les prélats et les seigneurs de son royaume; et y passa lui-même peu de temps après, laissant la Padilla à Montalvan, dit un historien, avec son âme et son cœur.

« Le roi don Pierre, raconte Ayala avec ses redites ordinaires à la Froissart, non, à ce qu'il semble, de très bonne volonté, agit ainsi selon ce que D. Juan Alfonse lui conseillait, et laissa doña Maria de Padilla dans le château de Montalvan, près de Tolède, qui est un château très fort (un de ceux que Pierre venait de confisquer à Coronel et de donner à sa fille Béatrix); et il y laissa avec elle un frère bâtard à elle qu'on appelait Juan Garcia, qui fut depuis grand-maître de Santiago, et d'autres à qui le roi se fiait, pour qu'elle y

[1] É el Rey tenia estonce consigo, que la havia tomado en el Real sobre Gijon, segund dicho avemos, á doña Maria de Padilla : É el Rey amaba mucho á la dicha doña Maria de Padilla, tanto que ya non avia voluntad de casar con la dicha doña Blanca de Borbon su esposa; ca sabed que era doña Maria muy fermosa, é de buen entendimiento, é pequeña de cuerpo.

fût en sûreté; car il avait crainte de D. Juan Alfonse qui se montrait chagrin de l'amour du roi pour doña Maria, quoique, au commencement, il eût lui-même conseillé au roi de la prendre, parce qu'étant de sa maison, attachée à doña Isabelle sa femme, il crut se rendre par elle plus maître du roi qu'il ne l'était; mais cela n'avait pas eu lieu ainsi depuis; et le roi partit de Torrijos, et fut à Valladolid, où étaient déjà réunis par son ordre, pour la cérémonie du mariage, tous les grands du royaume. Et aussitôt qu'il y fût arrivé, il ordonna qu'on préparât promptement toutes choses pour la célébration de son mariage avec doña Blanche de Bourbon sa fiancée, qui était âgée de seize années, très belle femme, et du lignage du roi de France, de la Fleur de Lis[1]. »

Une scène d'un caractère seigneurial singulier marqua les préliminaires de la réunion des personnages qui assistèrent à ces noces à Valladolid.

Le roi apprit, en y arrivant, que le comte D. Enrique et D. Tello ses frères venaient à ses noces, comme il les en avait fait prier ; mais qu'ils y venaient traînant à leur suite de nombreuses troupes d'hommes à cheval et à pied. Ils étaient en ce moment au bourg de Cigales, à deux lieues de Valladolid, disant qu'ils n'entreraient pas dans la ville, à moins que toutes leurs troupes n'y entrassent avec eux, et il sut qu'ils disaient cela par la crainte qu'ils avaient de D. Juan Alfonse d'Albuquerque qu'ils voyaient là très puissant, duquel ils avaient peur. Et le jour suivant, dit la chronique, par les conseils dudit D. Juan Alfonse d'Albuquerque, le roi résolut d'aller prendre ou tuer le comte et D. Tello à Cigales, et il agissait ainsi à l'instigation d'Albuquerque, lequel ne cessait de répéter au roi que le comte et D. Tello ne venaient pas à ses noces comme ils devaient y venir, et que c'était en agir mal pour le service du roi, et à sa honte,

[1] Cronica del Rey D. Pedro, ubi supra, l. c.

que d'y venir en si pompeux et redoutable équipage et avec tant d'ostentation.

Le roi, persuadé ou non par Albuquerque, partit cependant le dernier samedi du mois de mai [1], de grand matin, et se rendit à Cigales avec toutes les compagnies de gens d'armes qui étaient avec lui à Valladolid : il avait avec lui, ce jour-là, les infans d'Aragon D. Ferdinand et D. Juan ses cousins, D. Juan de la Cerda, D. Juan Alfonse seigneur d'Albuquerque, et beaucoup d'autres riches-hommes et chevaliers.

Comme, en leur compagnie, il marchait vers Cigales, un écuyer vint à lui, que lui envoyait le comte D. Henri pour s'assurer si effectivement ce qu'on lui avait dit de la marche du roi sur Cigales était vrai. Cet écuyer s'appelait Alvaro de Carreño et était Asturien, et il venait monté sur un cheval castagne, revêtu d'un lorigon, de ses quexotes et canilleras, et avec deux autres écuyers. Et il dit au roi que le comte lui baisait les mains, et l'envoyait lui, Alvaro de Carreño, vers sa grâce, pour lui conter comment le comte et D. Tello son frère s'en venaient, suivant son ordre, aux noces du roi, et comment, par crainte de D. Juan Alfonse d'Albuquerque dont les vassaux et les partisans organisés en troupes armées remplissaient Valladolid, ils ne pouvaient venir en sûreté auxdites noces que si le roi avait pour agréable qu'ils y vinssent, eux aussi, accompagnés de manière à pouvoir se défendre ; qu'ils lui demandaient en grâce de ne point leur imputer à crime cette précaution ; qu'ils étaient à Cigales avec leur suite et leurs partisans, mais prêts à faire tout ce qu'il plairait au roi de leur ordonner, pourvu qu'ils pussent, par eux-mêmes, se défendre au besoin du mauvais vouloir d'Albuquerque son favori, dont la grande puissance dans le royaume pouvait être à bon droit redoutée de tous.

[1] Le dernier samedi du mois de mai tomba, en cette année, le 25, veille du deuxième dimanche d'après la Pentecôte.

Sur quoi le roi dit à son ministre : « Examinez ces raisons que le comte et D. Tello m'envoient dire par cet écuyer, car elles vous concernent [1]. »

Albuquerque répondit que ce n'étaient pas là de bonnes raisons, et que ni le comte ni D. Tello n'avaient d'excuses valables pour venir avec tant de bruit, à la tête de troupes à pied et à cheval, armées de lances et d'épées, à l'endroit où le roi étant devait assurer le salut de tous à sa coûr, et maintenir la paix entre tous ceux qui s'y rendraient. Excellente raison sans doute, si plus d'une fois déjà l'expérience n'avait démontré qu'elle était impuissante à sauver ceux dont la perte avait été jurée. Il ajouta qu'ils pouvaient venir sans aucune crainte de qui que ce fût aux noces du roi. Le roi, dit-il, l'avait envoyé dire au comte et à D. Tello, et le leur avait écrit lui-même lorsque, par Juan Gonçalez de Bazan, il les avait envoyé prier d'y assister, et le doute ne pouvait leur être permis; et il répéta qu'ils ne devaient pas venir ainsi près de leur roi et seigneur, en quelque façon à la tête d'une armée, et accusa un chevalier puissant du parti des deux frères, dont le nom nous est connu, Pero Ruiz de Villegas, de les avoir mis en doute de la foi du roi.

Pierre dit là-dessus à l'écuyer de s'en retourner vers le comte, et de lui dire et ordonner de sa part qu'il eût à venir et à se remettre sans retard à sa discrétion; qu'il lui donnait assurance, ainsi qu'à son frère D. Tello, que rien de ce qu'ils redoutaient n'était pour eux à craindre, et qu'en conséquence ils eussent à renvoyer dans leurs terres les troupes qu'ils avaient amenées à Cigales.

Alvaro de Carreño, ces raisons entendues, dit Ayala, n'osa répondre sinon pour dire qu'il retournerait vers son seigneur le comte et lui dirait tout ce que le roi souhaitait qu'on lui dît; et incontinent il rebroussa chemin vers Cigales.

[1] Ved estas razones que el Conde é Don Tello me envian á decir con este escudero, pues atañen á vos.

Nous avons dit que les fils d'Éléonore venaient en quelque sorte à la tête d'une armée. Le comte D. Enrique avait, en effet, avec lui à Cigales six cents chevaliers bardés de fer et montés sur des chevaux superbes, et quinze cents hommes de pied, Asturiens. Dès que son écuyer Alvaro de Carreño lui eut appris l'état des choses, et rendu la réponse ou plutôt l'ordre du roi, il tint conseil sur ce qu'il avait à faire. Et encore bien que quelques-uns des siens lui conseillassent de ne pas attendre le roi, et d'autres d'aller se mettre incontinent à sa discrétion, le comte n'en voulut rien faire, et, au contraire, il fit armer toutes ses compagnies, sortit du bourg de Cigales (*salió del aldea de Cigales*), et s'arrêta en avant du bourg, du côté de Valladolid, dans une plaine qu'il y a. Pierre arriva de son côté au moment où Henri opérait ce mouvement, et se plaça dans des vignes qui étaient à peu de distance près d'un petit ermitage voisin. Un petit ruisseau coulait au milieu, entre les troupes d'hommes d'armes et les chevaliers des deux frères. Le roi n'avait pas de dessein formé contre le comte, ni envie d'en venir aux mains avec lui, par la raison, dit Pedro Lopez d'Ayala, que déjà il n'aimait plus tant D. Juan Alfonse d'Albuquerque que de coutume; encore bien que tout le monde ne comprît pas la chose ainsi (*como quier que lo non entendian asi todos*). C'était là une petite trahison royale, et le témoignage à la fois de la faveur des Padilla et de la disgrace d'Albuquerque. Et en effet, suivant le même rapporteur (qui parle en témoin oculaire de toutes ces intrigues), les parens de Marie de Padilla, Juan Ferrandez de Hinestrosa son oncle, Diego Garcia de Padilla son frère, et les autres chevaliers qui étaient avec eux, s'entendaient avec le comte, au su du roi, contre Albuquerque, devenu l'objet d'une secrète conspiration de palais, à l'espagnole, et comme il s'en est tant vu depuis à la cour d'Espagne, sous toutes les dynasties. Le roi était entré fort avant, et depuis assez longtemps, dans cette conspiration étrange contre son ex-favori, par l'intermé-

diaire d'un chevalier des terres du comte, appelé Juan Gonzalez de Bazan, qui était venu passer trois mois à sa cour, à Torrijos, et qui avait su ménager l'alliance des Padilla avec les deux fils d'Éléonore, D. Henri et D. Tello, avec l'agrément du roi [1].

Néanmoins il exigea quelques marques de soumission. Ce même jour (jour de l'arrivée de Pierre non loin du bourg de Cigales), dit Ayala non-seulement témoin oculaire, mais acteur dans cette scène, comme on va le voir, ce même jour le roi vit courir devant les compagnies du comte, les rangeant en bataille, un chevalier revêtu des insignes de l'ordre de la bande rouge fondé par Alfonse XI, et il demanda qui c'était; quelques-uns le reconnurent, et lui dirent que c'était Pero Carrillo. Ces insignes consistaient en une large bande de tabis rouge avec une bordure d'or. Pierre lui envoya aussitôt un de ses pages, appelé Pedro de Ayala (lequel n'était autre que notre chroniqueur en personne)[2]. Ce page était chargé de dire à Pero Carrillo, que, n'étant pas vassal du roi, il n'avait pas le droit de porter la bande rouge, ordre qui n'était conféré qu'à un très petit nombre d'hommes choisis, d'en-

[1] Trataban ya con el Conde, sabiendolo el Rey, contra Don Juan Alfonso..... E era el que traia estas pleytesias entre ellos un Caballero que era del Conde, é décianle Juan Gonzalez de Bazan, é avia estado antes desto tres meses en la corte del Rey trayendo todas estas pleytesias sabiendolo el Rey.

[2] Le chroniqueur don Pedro Lopez de Ayala était alors très jeune et page de Pierre (doncel), il se trouva plus tard aux conférences de Tejadillo avec ceux qui favorisaient la reine doña Blanca; néanmoins il ne fut pas de ceux qui accompagnèrent D. Henri hors de Castille. Il servit Pierre, jusqu'à ce que Henri fut de retour dans le royaume et se fut appelé roi. Lorsque Pierre sortit en fugitif de Séville, il fut du petit nombre des chevaliers qui l'accompagnèrent (voir la Chronique, p. 404), et il ne l'abandonna point jusqu'à ce que la plus grande partie des cités, des villes et des chevaliers se fût séparée de son obéissance; il n'embrassa enfin le parti de Henri que lorsqu'il le vit proclamé roi par la nation presque tout entière. Depuis lors il garda fidélité à Don Henri, comme auparavant il l'avait gardée à Don Pierre, sans qu'aucune particularité porte à concevoir qu'il eût aucun motif de haine contre ce roi, dont les défenseurs ont eu peu de raison de l'appeler l'ennemi.

tre les premiers et les plus grands du royaume, ayant qualité de vassaux du roi ou de son fils aîné héritier de la couronne, et non d'aucune autre façon; et le page du roi arriva devant Pero Carrillo, et lui dit tout ce que le roi l'avait chargé de lui dire. Et tout aussitôt Pero Carrillo tira de dessus lui les insignes qu'il portait, et s'adressant au page: « Dites à mon seigneur le roi, que quand Aboul Hassan, roi de Benamarin, assiégait la ville de Tarifa, le roi don Alfonse son père m'ordonna d'aller me mettre pour la défendre parmi les autres nobles et bons qui s'étaient mis dans cette ville; et une nuit nous eûmes un combat avec les Maures qui voulaient entrer par une porte basse de la ville, laquelle était tombée sous les coups redoublés de leurs engins, et dans le combat de cette nuit mourut le seigneur des Montagnes-Lumineuses (de los Montes-Claros), qui était un chef puissant d'entre les Maures et avait là beaucoup de vassaux. Et, à quinze jours de là, mon seigneur le roi don Alfonse, m'envoya cette soubreveste, de ses propres habits, et l'ordre de porter la bande; depuis lors je l'ai eue; mais dorénavant je ne la porterai plus sans la permission du roi, puisque cela ne lui plaît point. » Il lui disait cela en parlant la face tournée du côté où était le roi, lequel parut content de voir Pero Carrillo tirer de ses épaules si promptement la bande rouge d'Alfonse. Il n'y avait presque entre eux que le petit ruisseau dont nous avons parlé, et ils étaient si près les uns des autres qu'ils se voyaient distinctement[1].

Le jour s'avançait, et quoique D. Juan Alfonse fît tout ce qui était en lui pour que le roi en vînt aux mains, ce jour-là, avec le comte, faisant remarquer que le soir approchait

[1] Que tan cerca estaban los unos de los otros que se veian bien. — E esta regla, ajoute le chroniqueur, se guardó siempre en la Orden de la Vanda en las cortes de los Reyes de Castilla, que ome que non fuese vassallo del rey, ó de su fijo heredero, non traxiese Vanda.

et que le comte l'entretenait en ces pourparlers pour atteindre la nuit et pour fuir, cependant le roi ne souhaitait ni n'avait la volonté expresse de l'attaquer, on a vu pourquoi. Au contraire, il envoya, en qualité de messagers au comte, D. Alvar Garcia de Albornoz, grand-officier du gobelet (*copero-mayor*) de la princesse Blanche qui allait être sa femme, et Sancho Sanchez de Rojas, son chef des arbalétriers, par lesquels il lui fit dire que s'il voulait venir avec son frère, accompagnés seulement de quelques chevaliers, ils seraient bien reçus l'un et l'autre. Ce qui eut lieu, en effet, par les conseils de Juan Gonzalez de Bazan qui, ayant longtemps séjourné à la cour du roi, et par ses relations avec les Padilla, connaissait en ce moment la sincérité de ses intentions. L'un et l'autre quittèrent leur armure; autant en firent trente chevaliers environ de leur parti, et tous ensemble s'en vinrent ainsi désarmés et à pied par devers le roi qui les reçut à cheval. Tous ceux qui étaient avec lui étaient pareillement à cheval et armés, et aucun ne mit pied à terre; seulement ils formèrent la haie pour donner passage au comte et à don Tello, et les deux frères baisèrent le pied et ensuite les mains du roi, qui descendit alors de cheval et entra avec eux dans l'hermitage près duquel il les avait reçus [1]. Là le comte dit au roi : « Seigneur, don Tello mon frère et moi, et les chevaliers qui sont avec nous, et au nom de tous les autres qui marchent avec nous, nous venons à votre merci; et si plus tôt nous ne l'avons fait, ce ne fut point pour n'avoir pas eu la volonté de vous servir, mais uniquement par l'appréhension où nous étions de certaines choses qu'on nous avait dit vous avoir été suggérées contre nous par quelques-uns de vos favoris. Et maintenant, seigneur, que nous sommes venus à votre grâce, dorénavant faites de nous et des nôtres ce que vous aurez pour agréable; nous nous mettons,

[1] ... Descavalgó el Rey del caballo, é entró en una hermita que allí estaba.

nous et les nôtres, en votre pouvoir et en votre grâce. »

Le roi lui répondit : « Comte frère, je me réjouis fort aujourd'hui de votre venue et de celle de D. Tello mon frère et de tous les vôtres à ma merci ; et je vous ferai, à vous et à eux, des grâces telles que vous soyez tous contens. » Et cela fait, le roi remonta à cheval et fit donner des chevaux au comte, à D. Tello et aux chevaliers qui avec eux étaient venus, et leur commanda d'y monter ; et tous ensemble avec lui retournèrent à Valladolid avant la nuit, ce qui plut à beaucoup et déplut à quelques-uns. Les mécontens de cette affaire étaient D. Juan Alfonse d'Albuquerque et ceux de son parti, comme la suite des événemens le prouvera. Néanmoins ils soupèrent cette nuit tous ensemble avec Albuquerque, et ce dernier fit même assez bien sa cour à celui que, peu d'heures auparavant, il s'était efforcé de perdre, cherchant maintenant à gagner son amitié. Pierre, d'ailleurs, avait demandé et obtenu des gages de soumission des deux fils d'Éléonore, et il ne leur donnait point gratuitement toutes ces marques d'intérêt. Il avait réclamé d'eux, dans les pourparlers de Cigales, des otages qui lui répondissent de la reddition prochaine d'un certain nombre de forteresses dont il leur contestait la possession à titre légitime et qu'ils avaient promis de lui rendre, et ils s'exécutèrent là-dessus de bonne grâce. Sept chevaliers furent aussitôt livrés comme otages, choisis entre les principaux de leur parti, savoir : Per Alvarez Osorio, Pero Carrillo, Pero Ruiz de Villegas, Gonzalo Bernal de Quiros, Juan Ruiz de Villegas le Chauve, Ferrand Alvarez de Nava et Garcilasso de la Vega, fils de ce Garcilasso de la Vega que nous avons vu tuer à Burgos. Ce dernier était un enfant. Tous sept ils furent mis au pouvoir de D. Juan Alfonse de Benavides, alguacil-mayor du roi, pour être gardés par lui jusqu'à parfaite restitution des châteaux usurpés[1].

[1] J'ai tenu à rapporter dans presque tous ses détails ce curieux épisode qu'Ayala

Telle fut cette première réconciliation, dit un historien, qui fit voir, dans ces jeunes princes, une dissimulation profonde, telle qu'on eût pu l'attendre de courtisans consommés dans l'art de déguiser leurs véritables sentimens sous un masque politique.

Le mariage de Pierre ne fut pas la moindre de ces dissimulations de la part de ce roi. La célébration s'en fit avec la plus grande pompe. Pierre reçut pour femme solennellement Blanche de Bourbon, dans l'église de Sainte-Marie-la-Nouvelle de Valladolid; il y fit avec elle la veillée nuptiale le 2 juin, et le lendemain 3 juin eurent lieu les fêtes du mariage.

Des joûtes, des tournois remplirent ces deux journées. Les prélats, les seigneurs et les chevaliers de toutes les parties du royaume y parurent dans leurs plus riches costumes, et accompagnés de leurs vassaux, pour faire honneur à la nouvelle reine. La suite qui avait amené Blanche de Bourbon en Espagne était encore tout entière à Valladolid. La chronique de Pierre ne nomme pas les seigneurs français qui la composaient; mais nous savons par les chroniques de la France méridionale que le vicomte de Narbonne Aymeric VIII assistait à la cérémonie, dans laquelle figurait aux côtés de Blanche, suivant la coutume de Castille, comme demoiselle d'honneur, Marguerite de Lara, alors très jeune, et qui jamais n'avait été ni ne devait être mariée.

Le roi était vêtu d'un habit d'étoffe d'or bordé d'hermine,

raconte plus minutieusement encore, afin de donner au lecteur une idée complète de ces hommes étranges, à la fois cérémonieux et grossiers, puérils et cruels, prétendus chrétiens qui ne sacrifiaient qu'à leurs passions et à leur égoïsme, et ne subissaient pas plus en réalité le joug de la religion que celui de la raison et de la loi. Tels étaient ces hommes, tels étaient l'ordre et la sécurité de ces temps monarchiques. L'ignorance peut les regretter et en vanter les mœurs chevaleresques. Il y a deux espèces d'aveuglement, dit Tertullien : celui de ceux qui ne voient pas ce qui est, et celui de ceux qui croient voir ce qui n'est pas (*Duæ sunt cæcitatis species, ut qui non videant quæ sunt, et qui videre videantur quæ non sunt.* Tertull. Apolog., c. 10).

et monté sur un beau cheval blanc conduit par Albuquerque. La reine, richement parée, également montée sur une haquenée blanche, était menée par le comte de Trastamare et D. Tello; elle était accompagnée d'un cortége composé de D. Ferrando de Castro, de D. Juan de la Cerda, du grand-maître de Calatrava D. Juan Nuñez de Prado, de D. Pedro de Haro et d'une grande quantité de seigneurs espagnols et français. C'est à tort que quelques-uns ont nommé D. Fadrique, grand-maître de Santiago, parmi les personnages qui assistèrent à ces noces [1].

Le marquis de Tortose conduisait la haquenée de la reine d'Aragon sa mère. Venait ensuite la reine-douairière de Castille, accompagnée de l'infant D. Juan d'Aragon et d'une nombreuse suite de chevaliers castillans.

Mais comme si tout devait être étrange dans l'histoire du fils d'Alfonse, on ne sait pas même si ce mariage fut consommé. Il passa bien, près de Blanche de Bourbon, après la cérémonie que nous venons de décrire, deux grands jours; mais à la façon dont il fut avec elle pendant ces deux jours, qui lui parurent d'une longueur mortelle, on sent qu'il n'y fut, pour ainsi parler, qu'à son corps défendant et pour faire acte de bonne volonté; on sent en un mot, que leur mariage put demeurer à l'état de mariage diplomatique, fort beau sur le papier, sans plus de conséquence. Quoi qu'il en soit, ce qui est certain, c'est que le troisième jour (mercredi 5 juin) Pierre partit tout à coup de Valladolid avec quelques compagnons, et laissa là Blanche, seule et désespérée. Le bruit s'était répandu dans la matinée du mercredi que le roi se préparait à sortir secrètement de Valladolid,

[1] On a dit aussi par erreur que Frédéric avait été chargé d'aller au-devant de Blanche de Bourbon jusqu'à Narbonne. Nous venons de dire qu'il n'assista pas aux noces de Valladolid. Le roi l'avait vu en 1351 à Llerena, et lui avait permis de demeurer dans les possessions de l'ordre dont il était grand-maître. Il l'avait dispensé, pour cette année-là même, de prendre part aux cortès de Valladolid.

que tout était disposé pour son départ, et qu'au mépris des convenances et de tous ses devoirs de chrétien et d'honnête homme, il se disposait à quitter la reine.

La famille de Pierre, la famille royale et toute la cour étaient logées dans les maisons (las casas) de l'abbé de Santander, qui étaient près du monastère de las Huelgas. Le roi, ce jour-là, voulut manger seul dans une pièce retirée. Instruites de ses projets, les deux reines titulaires de Castille et d'Aragon, Marie et Éléonore, sa mère et sa tante, vinrent l'y trouver en pleurant, dit Ayala. Le roi se leva de table, et elles lui dirent, selon ce qu'on a depuis appris d'elles-mêmes : « Il nous a été dit, seigneur, que vous voulez partir incontinent d'ici pour aller où est doña Maria de Padilla, et nous venons vous prier en grâce de ne le point faire. Vous feriez une chose très dommageable à votre honneur en délaissant ainsi votre femme aussitôt après l'avoir épousée, alors que sont encore ici réunis tous les plus grands et les meilleurs hommes de vos royaumes. D'un autre côté, le roi de France se tiendrait pour très mécontent de vous, lui qui, par ce mariage, est devenu votre allié, s'il savait abandonnée cette nièce à lui, que vous lui avez fait demander pour vous marier avec elle, et qu'il vous a envoyée avec grand honneur, comme c'était raison, et très bien accompagnée. Et de plus, seigneur, vous causeriez un grand scandale dans tous vos royaumes en partant de la sorte d'ici, où se sont réunis tous les plus grands de la Castille, de l'Andalousie et de la Galice, tous venus ici par vos ordres; et ce serait peu fait pour les attacher à votre service, que de partir ainsi sans prendre congé d'eux, et sans leur rien dire[1]. »

La fausseté de Pierre égalait la violence de ses passions. Il assura les deux reines qu'il n'avait jamais eu la pensée de quitter ainsi ni Valladolid ni sa femme; les deux reines se retirèrent sans le croire; plus il protestait que rien n'était

[1] Cronica del Rey D. Pedro, año IV, c. 12.

plus faux, qu'on les avait trompées, qu'il n'avait ni la volonté ni le désir de faire semblable chose, plus elles doutaient de sa sincérité, tant il avait déjà fait apprécier la valeur de sa parole royale ; et en effet, deux heures après, il demanda des mules, disant qu'il voulait aller à la chasse, désigna ceux dont il y voulait être accompagné, et sortit avec eux de Valladolid. Dès la veille il avait donné ordre qu'on lui tînt des mules fraîches et toutes scellées en des lieux disignés par lui. Il n'avait pris avec lui, sans doute pour donner moins d'ombrage, que quatre personnes, quatre affidés à toute épreuve, montés comme lui sur des mules, et qui en changeaient de relai en relai : C'étaient Diego Garcia de Padilla, frère de Marie de Padilla; Juan Tenorio, son repostero mayor; Suer Perez de Quiñones, son capitaine des gardes, et Juan Garcia de Villagera, frère batard de Marie et de Diego Garcia de Padilla. Il alla ce jour-là coucher à Pajarès, hameau au delà d'Olmedo, à seize lieues de Valladolid, et dès le lendemain arriva à la Puebla de Montalvan, à deux lieues en deçà du château de Montalvan, où il trouva Marie de Padilla. Il l'avait fait avertir la veille de venir l'attendre à la Puebla. Il y demeura deux jours, et en partit le troisième pour Tolède, où il emmena avec lui sa concubine, mère à moins de dix-sept ans. Il surprit en quelque sorte la ville par son arrivée, et alla se loger à l'Alcazar, où il installa près de lui la Padilla. Le premier acte politique du roi en arrivant ainsi à l'improviste à Tolède fut d'en changer l'alguacil-mayor et les autres dépositaires de l'autorité royale qu'y avait placés Albuquerque; il les remplaça par ses nouveaux favoris. C'est ainsi qu'il ôta l'alguacilazgo-mayor de Tolède à Suer Tellez de Meneses beau-frère d'Albuquerque, pour le donner à Alfonse Jufré Tenorio, frère de D. Juan Tenorio, son repostero-mayor et son grand familier, lequel était au mieux avec les Padilla [1].

Telle fut d'abord sa conduite envers l'épouse qu'on avait

[1] Cron. del Rey D. Pedro, año IV, c. 16 et 20.

été chercher et qu'on lui avait amenée de si loin. Tel fut l'accueil que don Pierre lui fit en Castille.

Cette belle équipée amoureuse et royale fut l'origine de toutes les divisions et de tous les malheurs qui suivirent; chacun prit parti selon ses intérêts ou ses passions, et le royaume se divisa en deux camps : celui de Blanche de Bourbon et celui de Marie de Padilla. Nous voyons à ce moment les fils d'Eléonore suivre ce dernier. Deux jours à peine après le départ du roi, partirent de Valladolid, pour aller le rejoindre, le comte D. Henrique, D. Tello, et avec eux, D. Juan de la Cerda, fils de ce Louis de la Cerda que Clément VI avait fait à Avignon roi des îles Fortunées. Les infans d'Aragon, cousins du roi, D. Ferdinand, marquis de Tortose et seigneur d'Albarracin, et D. Juan son frère, partirent le troisième jour pour la même destination, tous voulant se faire amis des parens de Marie de Padilla, dit la chronique, pour faire plaisir au roi (*por facer placer al rey*), et en haine d'Albuquerque. D'un autre côté, D. Ferdinand de Castro, puissant seigneur de Galice, qui était venu à Valladolid sur l'invitation du roi pour assister à ses noces, reprit le chemin de la Galice. Avant de partir de Valladolid, et pour payer en quelque façon l'alliance de ses frères bâtards, Pierre avait fait mettre en liberté les ôtages qu'il avait exigés d'eux pour lui répondre des châteaux qu'il leur avait redemandés, et ces ôtages suivirent les deux frères.

Le brusque départ du roi surprit et divisa ainsi d'abord tous ceux qui étaient à Valladolid, la cour et la ville.

D. Juan Alfonse d'Albuquerque cependant, et le grand-maître de Calatrava D. Juan Nuñez de Prado, prirent seuls nettement parti pour la bonne cause, celle de la foi jurée, quels que fussent les motifs qui les y déterminassent ; ils allèrent voir les reines doña Maria mère du roi, doña Blanca sa femme et doña Lenor d'Aragon sa tante, et les trouvèrent très affligées. Tous les autres chevaliers et seigneurs eurent

le pressentiment des troubles et des malheurs que la déloyauté du roi allait déchaîner sur la Castille ; ils tinrent conseil, et l'on y déclara sans hésiter que le roi avait mal agi en se séparant ainsi de sa femme; tous en témoignèrent hautement leur désapprobation, et il fut résolu que D. Juan Alfonse et le grand-maître de Calatrava D. Juan Nuñez de Prado se rendraient aussitôt, accompagnés de la plupart des seigneurs présens, auprès du roi pour le solliciter de revenir près de sa femme.

Albuquerque partit le premier, menant avec lui quinze cents hommes montés sur des mules et des chevaux, ayant à leur tête des chefs expérimentés. Ceux-ci étaient des meilleurs chevaliers de Castille, de Léon et de Galice : Juan Rodriguez de Cisneros, Juan Rodriguez de Sandoval, Alvar Rodriguez d'Aza, Lope Rodriguez de Villalobos, Ferrand Ruiz Giron, Alfonse Tellez Giron, Juan Alfonse Giron, D. Alvar Perez de Castro, frère de D. Ferdinand de Castro, D. Garci Ferrandez Manrique, Lope Ferrand Perez de Ayala, Lope Diaz de Rojas, Rui Gonzalez de Castañeda, Suer Yañez de Parada, Alvar Gonzalez Moran, Garci Juffré Tenorio, frère de l'alguacil mayor de Tolède, Gutier Gomez de Tolède, Juan Martinez de Rojas, lesquels étaient vassaux du roi. Les vassaux particuliers de D. Juan Alfonse n'étaient ni moins illustres ni moins braves : c'étaient Diego Perez Sarmiento, Rui Diaz Cabeza de Vaca, son majordome-mayor, Ferrand Garcia Duque, Pero Diaz de Sandoval et Ferrand Gutierrez son frère, Ferrand Sanchez de Tovor, Martin Alfonse de Arenillas et Juan Ferrandez Cabeza de Vaca el romo (le Camus). Et le mercredi, huit jours après que le roi fut parti de Valladolid, sortit de la même ville D. Juan Alfonse avec ces chevaliers et leurs hommes, et tous ensemble prirent le chemin de Tolède où était le roi.

Ayala trace l'itinéraire qu'ils suivirent, et peut-être était-il de leur compagnie, dont on vient de voir que faisait partie son père Lope Ferrand Perez de Ayala.

Albuquerque arriva le premier jour, avant le soir, avec tout son monde, et s'arrêta dans des hameaux situés dans le voisinage d'Olmedo. Il alla, le lendemain jeudi, coucher à Parraces; le vendredi ils dînèrent à l'Espinar de Ségovie, et allèrent coucher au Filipal; le samedi ils dînèrent et couchèrent à Sant-Martin de Val de Iglesias, et le dimanche à Almorox, bourg à peu de distance d'Escalona.

Cependant Pierre avait appris leur marche, et dans ce même bourg d'Almorox où ils étaient, à minuit, arriva, pour parler à Albuquerque de la part du roi, D. Samuel Lévi, trésorier-mayor du roi et alors son favori et conseiller, lequel servait autant qu'il était en lui doña Marie de Padilla, et il dit à D. Juan Alfonse d'Albuquerque que le roi l'envoyait à lui pour presser sa venue à Tolède où la cour était; qu'il n'eût à avoir aucune crainte; que le roi disait qu'il voulait tout faire par ses conseils comme jusque-là il avait fait; que les parens de doña Maria disaient que c'était bien; que seulement le roi trouvait qu'il n'était pas nécessaire que D. Juan Alfonse menât avec lui pour cela autant de gens armés qu'on én voyait à sa suite et sous ses ordres, et le priait d'ordonner qu'ils s'en retournassent.

D. Samuel en savait plus qu'il ne voulait en dire sur les desseins du roi; mais quelques personnes de sa suite racontèrent en forme de nouvelles, dans la maison de D. Juan Alfonse, comment le roi, instruit que D. Juan Alfonse menait avec lui de nombreuses compagnies, avait ordonné de garder toutes les portes de Tolède, et comment il n'y en avait qu'une d'ouverte, savoir la porte de Visagra, ajoutant qu'il avait ôté le commandement en chef (el alguacilazgo mayor) de ladite cité à Suer Tellez de Meneses parce que celui-ci voulait du bien à D. Juan Alfonse, et avait donné cet office à Alfonse Jufré Tenorio, grand ami des parens de Marie de Padilla. Et D. Juan Alfonse dès qu'il sut ces nouvelles qu'avaient racontées par légèreté ou indiscrétion ceux qui

étaient venus avec D. Samuel, et que D. Samuel lui avait cachées, tint conseil avec les riches-hommes et les chevaliers qui venaient avec lui, et ils convinrent de se retirer le lendemain sur Fuentsalida, hameau de la route de Tolède, d'où ils enverraient un héraut d'armes au roi pour savoir où en étaient au juste les choses.

Ayant eu ce conseil, D. Juan Alfonse voulut partir d'Almorox ; et lorsque déjà les bagages et les mulets qui les portaient étaient partis par le chemin de Fuentsalida, un chevalier arriva, que le roi envoyait par surcroît à Albuquerque; on l'appelait Pero Gonzalez Orejon; il était natif de Liebana dans les Asturies, et c'était un des chevaliers asturiens vassaux du comte D. Henrique, qui l'avait suivi près du roi, et en qui le roi avait pris une grande confiance; le roi l'envoyait à D. Juan Alfonse pour presser de plus belle son arrivée à Tolède. Albuquerque conçut de grands soupçons de ces invitations réitérées; il connaissait l'homme à qui il avait affaire et tant d'empressement lui parut avec raison suspect. Il eut crainte de toutes ces caresses que le roi lui faisait. Il assembla en conséquence les siens sur la route même, et tint conseil avec eux, et ils convinrent qu'il s'en reviendrait (à Almorox), et que tous s'uniraient à lui pour faire entendre la vérité au roi, et ils firent courir après leurs bagages et leurs mulets qui étaient déjà partis, pour qu'on les ramenât. Sur quoi tous ceux qui venaient près de D. Juan Alfonse cherchèrent à lui dônner courage, en lui disant qu'en aucune manière le roi ne pouvait vouloir le perdre, et qu'en attendant il s'en retournât et envoyât au roi des messagers, et ne s'exposât d'ailleurs à aucune autre aventure. D. Juan Alfonse consentit à suivre leur conseil, et il envoya au roi Rui Diaz Cabeza de Vaca, un bon chevalier qui était son premier majordome. Celui-ci arriva à Tolède, et trouva le roi hors de la ville, qui allait chevauchant par la campagne, et avec lui tous les seigneurs et chevaliers qui là étaient

venus à lui. Rui Diaz Cabeza de Vaca se présenta au roi, et lui parla devant tous ceux qui là étaient en sa compagnie, de cette façon :

« Seigneur, D. Juan Alfonse vous baise les mains et se recommande à votre grâce, et il vous fait savoir que, comme il venait vers vous, il a su que quelques-uns de vos familiers l'avaient diffamé près de vous, et il a eu peur d'être tué s'il venait; c'est pourquoi il a rebroussé chemin. Vous savez, seigneur, quels titres a D. Juan Alfonse à votre grâce et à celle de madame la reine doña Maria votre mère : depuis que vous êtes né, il a été votre majordome, et il a eu à courir de nombreux dangers pour vous au temps du roi D. Alfonse votre père, et où doña Éléonore de Guzman avait pouvoir en cet état; et il dit qu'il ne peut savoir par quelle raison vous avez mécontentement de lui; et si quelqu'un ou quelques-uns disent qu'il ait fait contre votre service quelque chose, il est prêt à se laver de ce reproche, de la façon, seigneur, que vous l'ordonnerez. Ici même, au surplus, si quelque chevalier voulait dire quelque chose contre D. Juan Alfonse qui fût opposé à ce que, moi, j'en dis, seigneur, je suis prêt, et comme vassal et comme majordome, à exposer mon corps pour tout ce qui sera du service de mon seigneur D. Juan Alfonse [1]. »

Ces raisons entendues, le roi répondit en peu de paroles à Rui Diaz Cabeza de Vaca, que D. Juan Alfonse en avait fait à sa volonté en s'en retournant et en croyant de telles choses, mais qu'il eût mieux fait, assurément, de s'en venir, comme il le devait, à sa merci. Et il ordonna là-dessus à Rui Diaz Cabeza de Vaca de s'en retourner vers D. Juan Alfonse, non sans le charger préalablement de le presser de venir près de lui, et il fit sur-le-champ de sa main des lettres de sûreté pour D. Juan Alfonse, qu'il donna commission à Rui Diaz de

[1] Cronica del Rey D. Pedro, año IV, c. 17.

remettre à son seigneur, afin qu'il ne craignît plus de venir près du roi. Rui Diaz repartit incontinent, et rejoignit D. Juan Alfonse à Santa-Olalla[1]. Il lui conta la réception que lui avait faite le roi, et lui remit les lettres de sûreté dont il l'avait chargé pour lui; mais cette réponse et ces lettres rassurèrent peu D. Juan Alfonse, et il considéra les unes et les autres comme illusoires, tant était grande la terreur qu'il avait du roi, et mauvaise l'opinion qu'il s'était faite de sa foi jurée. Il l'avait vu à l'œuvre, et il pensait que le plus sûr était de ne pas s'y fier.

En conséquence, il poursuivit sa retraite. Au lieu appelé le Ferradon (el Ferradon), il rencontra D. Juan Nuñez de Prado, grand-maître de Calatrava, qui venait de Valladolid et voulait aller à Tolède où était le roi, ainsi que cela avait été convenu entre eux à Valladolid; c'était un grand ami d'Albuquerque, et ils conférèrent ensemble. D. Juan Alfonse conta au grand-maître tout ce que lui avait appris son envoyé Rui Diaz Cabeza de Vaca de la cour du roi, et lui dit les raisons pour lesquelles il avait jugé prudent de s'en retourner, raisons qui parurent excellentes à D. Juan Nuñez de Prado, et le grand-maître eut, lui aussi, soupçon et crainte du roi, pour avoir blamé, avec D. Juan Alfonse, son départ de Valladolid et l'abandon qu'il avait fait de la reine Blanche de Bourbon. Et ils convinrent ensemble que le grand-maître de Calatrava se retirerait dans les terres de son ordre et D. Juan Alfonse dans les châteaux qu'il avait sur les frontières du Portugal, et qu'ils attendraient là l'issue des événemens. Et le lendemain, dit Ayala, D. Juan Alfonse partit du Ferradon et fut dîner à une aldea de Avila appelée Sancto-Domingo; et là il ordonna que les siens prissent le chemin de Carvajales, qui était à lui, ville-forteresse située dans la terre de Alba de Liste, à l'exception des plus grands qu'il

[1] La Chronique dit à Santa-Maria del Temblo.

garda près de lui au nombre d'environ deux cents mules; il prit avec eux le chemin de Valladolid, et là vit dans le monastère de las Huelgas, qui était alors hors de la ville, la reine doña Maria mère du roi et la reine doña Blanca sa femme; mais il n'entra pas dans Valladolid; et sans retard il partit de là, et s'en alla à Ampudia, puis à Montalegre, à Castromonte, à Villalva del Alcor, toutes villes de sa dépendance, et en emporta de grands trésors qu'il y avait; il passa ensuite par Castrotorafe, qui avait appartenu à l'ordre de Saint-Jacques, et qu'il tenait du grand-maître de cet ordre, D. Fadrique, fils du roi D. Alfonse, et de là enfin à Carvajales; et là se joignirent à lui toutes les autres compagnies qui y était venues par d'autres chemins et qui déjà faisaient sur les terres du roi des incursions de pillage[1].

Pierre, dès qu'il eut appris que D. Juan Alfonse d'Albu-

[1] Le grand-maître de l'ordre de Saint-Jacques, de la façon du feu roi D. Alfonse, D. Fadrique, fils d'Éléonore (on a vu comment il avait été fait grand-maître) avait donné la ville et le château de Castrotorafe à D. Juan Alfonse de Albuquerque, en mai 1351, par les motifs exprimés par la cédule suivante du roi D. Pierre : — Don Pedro, etc. Por quanto yo envié rogar por mi carta á vos Don Fadrique, Maestre de la Caballeria de la Orden de Santiago, é á los otros Freyres de la vuestra Orden que se ayuntaron con vusco en el Cuervo á cabildo general en el mes de mayo que agora pasó de la era desta carta, que diesedes á Don Johan Alfonso de Alburquerque, mio vassallo é mio Chanciller mayor este vuestro castiello de Castrotorafe, con su villa é con su término, que lo toviese de vos para en sus dias: é vos por complir mio ruego, otrosi por ayudas quel dicho Don Johan Alfonso fizo é fará á vos é á vuestra Orden, tovistes por bien dél dar el dicho castiello. E sobresto Don Bernaldo comendador de Oreja, vuestro Freyre é vuestro procurador, pidiome merced que vos mandase asegurar, é asegurase que despues de sus dias fincará á la Orden libre.... etc. — Dada en Valladolid á 4 dias de julio era de 1389 años. — Par suite, à la date du 7 de ce même mois de juillet, le grand-maître octroya une charte de propriété dans laquelle il déclarait qu'il tenait pour bon, conformément aux désirs du roi, que *D. Johan Alfonso* tînt de lui et de son ordre, pour tout le temps de sa vie, leur château de Castrotorafe (*de nos é de nuestra Orden, para en todos los dias de su vida, el nuestro castiello de Castrotorafe*), et D. Juan Alfonse lui fit hommage et serment pour ce château (Bullario de Santiago, ad ann.)

querque et le grand-maître de Calatrava n'avaient pas osé se fier à sa parole de roi, et que l'un était dans les terres de son ordre et l'autre sur la frontière de Portugal où il avait des possessions considérables et une sorte de royaume, commença à craindre et voulut leur donner une satisfaction qui les empêchât de lui faire une guerre plus vive et plus dangereuse, selon la maxime des lâches : qu'il faut baiser la main qu'on ne peut couper.

Ce grave refus de concours de la part de deux puissans seigneurs, les murmures qui de toutes parts s'élevaient contre l'abandon qu'il avait fait de Blanche de Bourbon le troisième jour après l'avoir épousée solennellement à la face de Dieu et des hommes, et plus que tout cela, à ce qu'il semble, les remontrances et les conseils de ceux-là même qui lui avaient montré un constant dévouement, de Gutier Ferrandez de Tolède, de Juan Tenorio, de Suer Perez de Quiñones, mais surtout des parens mêmes de Maria de Padilla, de Juan de Hinestrosa son oncle et de Diego Garcia de Padilla son frère, tout cela l'émut à la fin, et lui fit prendre une héroïque résolution, celle de sauver du moins les apparences, de quitter la favorite et de revenir à la femme légitime.

La politique, comme nous l'avons dit, la raison d'état et peut-être la peur furent les mobiles de Pierre en cette circonstance; il craignait encore Albuquerque; cela semble résulter de la démarche qu'il fit près de lui, dès qu'il fut décidé à essayer de vivre avec la reine, à moins qu'on ne suppose que, par ce semblant de retour vers Blanche, par une indigne comédie, il ait voulu, avec préméditation, faire tomber Albuquerque dans un piége. Quoi qu'il en soit, une fois son retour à Valladolid décidé, il résolut d'en envoyer instruire Albuquerque; il dépêcha près de son ancien et tout-puissant ministre, retiré à Carvajales dans la terre d'Alba de Liste, deux messagers qu'on peut croire sincèrement per-

suadés des bonnes intentions du roi, car c'étaient deux des conseillers qui l'avaient engagé à retourner à Valladolid près de la reine, savoir Juan Tenorio, son repostero-mayor, et Suer Perez de Quiñones, son proto-spatarius (ayant la charge de porter l'épée, *el cuchillo*, devant lui). Le roi partit de Tolède pour Valladolid le même jour que Tenorio et Quiñones partaient pour Carvajales, où ils trouvèrent Albuquerque et lui apprirent le départ du roi et l'objet de ce départ, tout à fait conforme à ses vœux. Il n'avait plus de motifs de se séparer du roi, et ils lui offrirent en son nom la paix et sa faveur, pourvu qu'il s'engageât par un acte authentique à ne faire la guerre au roi ni du château de Carvajales ni d'aucune des autres forteresses qu'il avait en Castille. A cette condition le roi s'engageait de son côté à respecter ses vassaux et ses domaines, le laissant libre de passer en Portugal si telle était sa volonté. Mais il fallait au roi quelques sûretés, et ils demandèrent et obtinrent qu'Albuquerque lui donnerait son fils D. Martin Gil pour ôtage. D. Martin Gil était le seul fils légitime qu'Albuquerque eût de doña Isabelle sa femme, fille de D. Tello de Meneses; il l'envoya au roi avec Juan Tenorio et Suer Perez de Quiñones, et fit sur le champ cesser la guerre que les siens faisaient déjà dc toutes ses forteresses et de toutes ses terres aux terres et aux forteresses du roi.

Pierre avait ordonné expressément aux siens d'exiger ce gage d'Albuquerque, et, tandis que ces choses se passaient à Carvajales [1], il était, comme il l'avait fait dire à son ancien ministre, retourné près des deux reines à Valladolid. Était-ce avec le ferme propos de traiter en reine sa femme légitime Blanche de Bourbon, ou ne faisait-il cela que pour tromper tout le monde? On ne sait. Cependant, il vint, il revit,

[1] En Carvajales, en tierra de Alva de Liste, dit la Chronique. — Alba de Aliste est une petite ville de la Castille vieille, située aux environs de Zamora, dans un terrain appelé *los campos de Zamora*, les champs de Zamora.

il reprit Blanche. Mais telle était son indomptable passion pour Marie de Padilla que rien ne put le retenir auprès de celle à qui la politique et la religion l'avaient indissolublement lié; il y demeura deux jours encore, puis partit de nouveau de Valladolid, sans plus de cérémonie, et se rendit ou plutôt s'enfuit à Mojados, hameau voisin, d'où il gagna le lendemain Olmédo; il ne tarda pas à y faire venir Marie de Padilla, et ne voulut jamais plus revoir Blanche de Bourbon. Blessés de ce nouvel abandon, le vicomte de Narbonne et les autres chevaliers français qui avaient accompagné la jeune reine en Castille partirent alors sans prendre congé du roi, et s'en retournèrent en France, indignés et pleins de mépris pour le déloyal sans foi ni loi dont ils n'espéraient plus rien, laissant la jeune reine sous la protection de Marie de Portugal, qui chercha par tous les moyens possibles à consoler la pauvre Blanche de cet abandon étrange; elle l'emmena avec elle à Tordesillas, ville de son apanage particulier, et lui prodigua toutes les marques d'intérêt. Marie de Padilla vint aussitôt rejoindre le roi à Olmédo, sur son ordre. Au moment de son second départ de Valladolid, celui-ci avait envoyé cet ordre à Tolède, où il avait laissé en partant sa belle maîtresse dans l'alcazar maure, et, chose étrange, et qui montre bien toute la dégradation de cette triste époque, ce fut un des plus nobles seigneurs du temps, issu de saint Louis et de saint Ferdinand, qui fut assez bas pour lui servir d'émissaire en cette grave affaire; D. Juan de la Cerda, fils de Louis de la Cerda (le roi des îles Fortunées), gendre d'Alfonse Ferrandez Coronel, ne rougit point d'aller chercher à Tolède la jeune maîtresse du roi, et de la lui amener à Olmédo, où le roi avait résolu de demeurer quelque temps avec sa cour, et de réunir, s'il lui était possible, une armée.

Tandis que Pierre reprenait et quittait ainsi Blanche de Bourbon pour la seconde fois, Albuquerque, en vertu des

dernières conventions auxquelles il n'avait souscrit que sur l'assurance à lui donnée par les envoyés royaux des loyales intentions du prince à l'égard de la reine, Albuquerque, dis-je, envoyait au roi l'ôtage promis, savoir son fils D. Martin Gil, et avec lui Diego Alfonse, un autre de ses fils, bâtard; car tous ces seigneurs chrétiens, à ce qu'ils disaient, ne se faisaient faute d'avoir des fils de ce genre et qu'ils traitaient on ne peut mieux. Pareillement il consentit à envoyer au roi, en signe d'hommage et de réconciliation plénière, plusieurs seigneurs qui l'avaient suivi à Carvajales, d'entre ceux qui s'étaient prononcés non précisément contre Marie de Padilla, bonne et simple femme, autant qu'on en peut juger, que ses parens avaient vendue et livrée, vierge et presque enfant, aux embrassemens d'un tyran précoce; non contre cette femme évidemment sacrifiée et entraînée fatalement au mal, mais contre le scandale qui, par elle, se faisait dans le royaume[1]. Au nombre de ces seigneurs étaient D. Alvar Perez de Castro, Juan Martinez de Rojas, fils de Rui Diaz Cencerro, Gutier Gomez de Tolède, frère de Gutier Ferrandez de Tolède, serviteur très dévoué de Pierre, mais d'un dévouement aussi rigide que sincère, lquel était en ce moment même auprès du roi, Alvar Gonzalez Moran, et Diego Gonzalez d'Oviédo, fils du grand-maître d'Alcantara qu'Alfonse avait fait si injustement mourir.

Tous ces chevaliers et riches-hommes étaient vassaux du roi; mais ils avaient embrassé le parti de D. Juan Alfonse,

[1] Autant qu'on le peut inférer d'indices toujours incertains en matière si délicate, il semble que la malheureuse Padilla eut pu dire à cet homme, aux passions duquel on l'avait jetée comme une proie, ce que disait une autre victime de l'amour à un autre Pierre plus éloquent, et d'une nature supérieure, mais bien détestable séducteur aussi : — Concupiscentia te mihi potiùs quàm amicitia sociavit; libidinis ardor potiùs quam amor (Petro Abailardo Heloissa). — A tous égards, nous croyons que Marie de Padilla, maîtresse de Pierre, valait mieux que la maîtresse du père de celui-ci, Eléonore de Guzman; ce qui du reste n'est peut-être pas beaucoup dire.

par considération pour sa personne, et parce qu'ils croyaient servir le roi, plus qu'il ne savait se servir lui-même, en le contraignant à ne pas se jouer de sa parole et des engagemens les plus sacrés. Albuquerque les envoyait librement au roi, qu'il croyait sincèrement disposé à s'amender, pour lui bien expliquer ses intentions et comment sa volonté avait toujours été, et était encore, de le servir. Ils partirent de Carvajales dans ce dessein, pour être agréables à Albuquerque et faire acte de soumission envers le roi, et le premier jour se rendirent à Zamora. Ils marchaient à petites journées, avec une escorte d'élite, et suivirent d'abord le cours du Duero, couchèrent le second jour à Toro, le troisième jour à Villalar, et le quatrième à Tordesillas, où ils trouvèrent les reines doña Maria et doña Blanca. Ils ignoraient ce qui s'était passé à la cour de Valladolid et les derniers actes du roi. Sur ce qu'on leur en dit à Tordesillas, quelques-uns eurent peur d'aller plus avant. Juan Martinez de Rojas, fils de Rui Diaz Cencerro, Gutier Gomez de Tolède et Diego Gonzalez d'Oviédo résolurent de se retirer sur leurs terres. Juan Martinez de Rojas put arriver dans les siennes ; mais Ferrand Perez Puertocarrero ne tarda pas à l'y arrêter par l'ordre du roi qui, peu après, le fit mettre en liberté. Gutier Gomez de Tolède fut pris le lendemain de sa séparation d'avec D. Martin Gil à Tordesillas, et on l'amena prisonnier au roi à Olmédo, avec une chaîne au cou ; il s'attendait à être mis à mort, mais doña Maria de Padilla intercéda pour lui à la prière des parens que Gutier Gomez avait à la cour [1], et obtint son pardon du roi. Nous disons pardon, entraîné par le langage de la chronique, car il n'avait rien fait de mal et il n'avait aucun pardon à requérir ; il fut aussi mis en liberté.

[1] Il avait près du roi, comme on l'a vu plus haut, un frère, Gutier Ferrandez de Tolède, naguère conseiller intime de Pierre, mais qui lui avait récemment déplu par la franchise et la sévérité de ses conseils. Leur frère aîné D. Vasco était archevêque de la ville dont leur famille portait le nom à titre d'honneur.

D. Martin Gil, D. Alvar Perez de Castro, Alvar Gonzalez Moran et Diego Gonzalez d'Oviédo reprirent cependant leur route vers Olmédo où était le roi. Personne ne vint à leur rencontre, à l'exception de D. Samuel Lévi, grand-trésorier du roi, qui venait pour les assurer de la foi du roi. Ils poursuivaient leur chemin avec lui, lorsque, à peu de distance de la ville, survint un écuyer qui prit à part D. Alvar Perez de Castro et Alvar Gonzalez Moran, et leur dit que doña Maria de Padilla l'avait chargé de venir les instruire dans le plus grand secret des dispositions du roi à leur égard, pour qu'ils se missent aussitôt en sûreté; que, s'ils entraient dans la ville, ils étaient morts. Et aussitôt tous les deux montèrent sur de forts chevaux et rebroussèrent chemin avec tous leurs compagnons et leurs hommes. Et ceci, répète par deux fois la chronique, le leur envoya dire doña Maria de Padilla par bonté, car elle ne prenait guère plaisir à beaucoup de choses que faisait le roi; et il était vérité que si lesdits D. Alvar Perez de Castro et Alvar Gonzalez Moran fussent arrivés à la portée du roi, aussitôt ils devaient être mis à mort. Le roi en avait donné l'ordre devant Maria de Padilla, et ce fut ce qui les sauva [1].

Tel était ce misérable jeune homme gâté par le pouvoir et les passions, qu'il devint furieux en apprenant que sa proie lui échappait; il en rugit sans doute à la façon de la hyène, et ordonna à Juan Alfonse de Benavides, son alguacil-mayor et grand justicier de sa maison (très haut emploi qui devait revenir à peu près à l'office du bourreau, près du roi Pierre), il lui ordonna, disons-nous, de courir après les deux

[1] É llegó á ellos un escudero antes que entrasen en la villa, é dixoles que les enviaba decir doña Maria de Padilla muy secretamente que se pusiesen en salvo, ca si entrasen en la villa, que eran muertos. E como esto oyeron..... subieron en sendos caballos, é volvieronse del camino, é todos los suyos con ellos. É esto les envió decir doña Maria de Padilla con bondad, ca non le placia de muchas cosas que el rey facia.

fugitifs, de les prendre à quelque prix que ce fût, et de les lui ramener prisonniers [1].

Juan Alfonse de Benavides partit aussitôt d'Olmédo, et courut après eux pour les prendre, comme le roi le lui avait ordonné. Il se mit, par le chemin indiqué, aux trousses des fugitifs.

La reine-mère et la jeune reine sa bru s'étaient rapprochées d'Olmédo, et étaient en ce moment à Médina del Campo, à peu de distance du roi, comme pour l'obliger à quelques démarches envers elles, ou pour gagner Tolède, d'où la veuve d'Alfonse et la femme du roi pouvaient espérer traiter avec lui. D. Alvar Perez de Castro et Alvar Perez Moran, passant dans leur fuite par Médina del Campo, les y rencontrèrent et leur racontèrent comment ils allaient fuyant sur l'avis que leur avait fait donner doña Maria de Padilla des intentions du roi à leur égard. « Leurs chevaux étaient harrassés, la reine-mère leur en fit donner deux très bons de ses écuries : et ainsi remontés, D. Alvar Gonzalez Moran prit le chemin de Salamanque et D. Alvar Perez de Castro celui de Castro-Nuño. Juan Alfonse de Benavides, l'alguacil-mayor du roi, suivit de préférence ce dernier, et prit d'abord à D. Alvar Perez de Castro tous les hommes de sa suite et les bêtes de somme qui portaient ses bagages ; il délivra les hommes qu'il ne pouvait garder avec sûreté, et retint seulement les montures et les bagages ; mais il ne put prendre D. Alvar Perez de Castro, qui avait de l'avance, et qui arriva à Castro-Nuño. D. Alvar trouva là le Prieur de Saint-Jean, qui était pour lors D. Ferrand Perez de Aza, et le pria de lui donner un cheval frais, celui que la reine lui avait donné étant très fatigué. Comme D. Alvar Perez de Castro parlait de cela au Prieur de Saint-Jean, entra D. Juan Alfonse de Benavides dans la ville de Castro-Nuño, et D. Alvar Perez de Castro, à

[1] Mandó á Juan Alfonso de Benavides, su alguacil é justicia mayor de la su casa, que fuese empos dellos, é los prendiese é ge los traxiese presos.

qui on l'annonça, n'eut que le temps de remonter sur le cheval de la reine Marie avec lequel il était venu; il sortit par l'autre porte de la ville, passa le Duero, et prit le chemin de Tiedra, qui était un château de D. Juan Alfonse d'Albuquerque. A Castro-Nuño, pendant ce temps, D. Juan Alfonse de Benavides et ceux qui allaient avec lui fouillaient la ville pour voir s'ils y trouveraient D. Alvar Perez de Castro, croyant qu'il y était caché dans quelque maison, car ils savaient qu'il était entré dans la ville. Le fugitif, après avoir passé le Duero, marcha vers Moralès; il n'avait avec lui qu'Alfonse Gomez de Lira, un chevalier de Galice, qui le suivai sur une mule. D. Juan Alfonse Benavides, après l'avoir cherché en vain à Castro-Nuño, s'était remis à ses trousses. Et après que D. Alvar eut passé Moralès un tiers de lieue, Juan Alfonse de Benavides y arriva, et trouva là un chevalier appelé Alvar Rodriguez Osorio, auquel il dit comment il allait par ordre du roi à la poursuite de D. Alvar Perez de Castro, et que lui et les siens avaient leurs chevaux si fatigués qu'ils ne le pouvaient suivre en raison de la grande avance qu'il avait prise sur eux. Juan Alfonse de Benavides rèquit en conséquence Alvar Rodriguez Osorio, au nom du roi, de monter sur un cheval qu'il menait en laisse avec lui, et d'aller avec ses hommes à la poursuite de D. Alvar Perez de Castro. Et Alvar Rodriguez Osorio, cela lui étant dit par Juan Alfonse de Benavides, qui était alguacil-mayor du roi, eut à obéir, et, bien qu'à contre-cœur, se mit à la poursuite de D. Alvar Perez de Castro, et l'atteignit près de Tiedra, château, comme on l'a vu, de D. Juan Alfonse d'Albuquerque, mais il ne l'arrêta point, et, au contraire, lui conseilla de ne s'enfermer en aucune manière dans Tiedra, alors sans défenseurs, s'il ne voulait qu'on l'y prît, et lui montra un chemin qui menait à Castro-Torafe, où était D. Juan Alfonse d'Albuquerque. Et D. Alvar Perez de Castro en agit comme Alvar Rodriguez Osorio le lui conseillait, et l'en remercia beaucoup.

Et il arriva bientôt à Castro-Torafe, et trouva là D. Juan Alfonse d'Albuquerque, qui avait de nombreuses compagnies, et eut grand plaisir de le voir, et il lui conta tout ce qui lui était arrivé, et comment le roi avait voulu le faire tuer. Et dès que D. Juan Alfonse d'Albuquerque eut entendu quelle était la volonté du roi, aussitôt, le lendemain, il retourna à Carvajales et ensuite s'en alla en Portugal; car il ne se tint pas pour assuré de demeurer là par la crainte du roi, parce que les choses empiraient chaque jour davantage; et déjà D. Juan Alfonse en était aux regrets d'avoir envoyé son fils D. Martin Gil en ôtage au roi; mais il n'avait pu croire que le roi le trompât. D. Alvar Perez de Castro, voyant aussi qu'il ne pouvait demeurer avec sûreté dans le royaume de Castille, poursuivi comme il l'était par le roi, s'en fut en Portugal, auprès de l'infant don Pedro de Portugal, qui fut depuis roi, lequel avait près de lui doña Inès de Castro, sœur de D. Alvar, à laquelle cet infant D. Pedro, lorsqu'il fut roi de Portugal, dit qu'il était (dès lors) marié et la fit appeler la reine doña Inès; et elle gît enterrée avec ledit roi D. Pedro de Portugal dans le monastère d'Alcobaza. Et eut d'elle ledit roi don Pedro pour fils l'infant D. Juan et l'infant D. Denis, et l'infante doña Béatrix qui se maria avec le comte D. Sancho, frère du roi D. Enrique de Castille, desquels nous parlerons en leur lieu. Et ledit infant D. Pedro de Portugal reçut très bien ledit D. Alvar Perez de Castro, et lui fit beaucoup de bien et beaucoup de grâces, et lui donna de grands domaines dans le royaume de Portugal, et là il mena sa vie [1]. »

Pierre était alors dans les meilleurs termes avec ses frères consanguins. Étrange mystère du cœur humain, scandale impondérable; depuis qu'il avait une concubine à lui, il

[1] Cron. del Rey D. Pedro, año IV, c. 24, et seq. — Alvar Perez de Castro, alors extrêmement jeune, fut par la suite le premier connétable de Portugal, lors de l'établissement de cette dignité sous le règne de Ferdinand, en 1382.

haïssait moins les fils de la concubine de son père. D'Olmédo il se rendit à Cuellar où D. Fadrique vint lui baiser les mains; Fadrique s'y lia étroitement, et l'on pourrait ajouter lâchement, avec Juan Fernandez de Hinestrosa et Diégo Garcia de Padilla, qui étaient alors les plus chers favoris du roi.

« D. Fadrique, maître de Santiago, frère du roi don Pedro, dit la chronique, et fils du roi D. Alfonse et de doña Léonor de Guzman, arriva en la ville de Cuellar où le roi était, et le roi le reçut très bien; le roi n'avait pas vu le maître depuis qu'il était venu à lui, comme nous l'avons raconté, à Llerena, quand on emmenait prisonnière à Talavera doña Léonor de Guzman, sa mère. Et le maître étant avec le roi à Cuellar, ils enlevèrent de concert la grande commanderie de Castille à D. Rui Chacon pour la donner à Juan Garcia de Villagera, frère de doña Maria de Padilla, et ce fut par ce chemin que le maître se mit bien avec ladite doña Maria de Padilla, avec Juan Ferrandez de Hinestrosa son oncle et avec Diégo Garcia de Padilla son frère, pour faire plaisir au roi [1]. »

Pierre était à Cuellar le 29 juillet de cette année 1353, comme il appert d'une charte accordant à diverses populations de l'évêché de Ségovie l'exemption de l'impôt acemilas et fonsaderas [2], et il dut y passer quelque temps. Un événement que nous raconterons tout à l'heure nous fait croire qu'il vit là pour la première fois une femme qui comptera, comme nous le verrons, parmi les victimes de sa foi mentie,

[1] Cron. del Rey D. Pedro, año IV, c. 27. — Rui Chacon, le commandeur dépossédé, s'unit peu après aux ennemis du grand-maître D. Fadrique, et chercha à le brouiller avec le roi. Le grand-maître, accompagné de Sancho Sanchez, commandeur d'Uclès, et d'autres chevaliers, poursuivit Chacon à main armée jusqu'à la ville de Consuegra, où il se réfugia dans une église : Fadrique l'en fit extraire, et le fit décapiter sous ses yeux. Il recourut au pape pour avoir l'absolution de cet acte, pour lui et ses complices, absolution que lui accorda le vice-pénitentiaire apostolique par lettres données à Avignon, le 13 août de cette année (Bull. de Santiago, ad ann.).

[2] Colmenares, p. 276.

une femme de grand état, belle et illustre à plusieurs titres, doña Juana de Castro, sœur de D. Fernand Perez et de D. Alvar Perez de Castro, et veuve de D. Diego de Haro, fils de D. Lope de Haro et petit-fils de ce Haro qui mourut devant Algésiras lors du siége de cette place par le roi Ferdinand IV. La chronique d'Ayala connue sous le nom d'Abrégée (la Abreviada) raconte d'une manière très circonstanciée la venue à Cuellar, dans ce même temps, de D. Pedro de Xerica auprès du roi Pierre, particularité omise dans la grande chronique, si riche d'ailleurs de détails, qui sert de base à nos récits. D. Pedro de Xerica, dit la Abreviada, grand seigneur du royaume d'Aragon et de la maison royale, vint voir le roi Pierre à Cuellar en cette occasion et lui faire révérence (*é á le facer reverencia*), et lui apporta en présent un grand nombre de faucons, sachant le roi grand amateur de la chasse aux oiseaux. Il lui donna aussi beaucoup de harnais pour joûtes et tournois, des armes et d'autres joyaux. Et le roi le reçut très bien et lui fit grand honneur, et lui donna de ses joyaux et des chevaux de ses écuries, et leurs gens joûtèrent là pour réjouir leurs seigneurs. Le roi accorda une rente annuelle sur ses revenus audit D. Pedro de Xerica, et l'eut depuis pour allié. Pierre eut là par lui connaissance du mariage arrêté entre l'infant D. Ferdinand d'Aragon, son cousin, et l'infante doña Maria, sa cousine, fille de l'infant D. Pierre de Portugal et de doña Constance Manuel, et apprit, dit-on, avec plaisir ce mariage, dont la célébration devait se faire à Evora [1].

C'est ici le lieu peut-être d'examiner ce qu'avait fait le grand-maître de Santiago D. Fadrique depuis son entrevue à Llerena avec le roi peu de jours avant qu'on tuât à Talavera sa mère Éléonore de Guzman.

On voit par la chronique qu'il « demeura (après cette entre-

[1] Chr. Abrev., año IX., c. 27.

vue de Llerena) assuré de la faveur du roi, lequel lui ordonna de vivre dans ses terres ou dans celles de son ordre, et lui donna la permission de ne point assister aux cortès qui devaient se tenir à Valladolid [1]. » Il n'y assista point en effet, et s'y fit représenter par son procureur D. Bernard, commandeur d'Oreja [2].

La mort violente de sa mère le remplit de douleur, mais ne le jeta point dans la révolte; il ne prit point part cependant à l'expédition contre D. Alfonse Ferrandez Coronel, ne figura point aux fêtes du mariage à Valladolid, ni ne se trouva mêlé aux troubles qui s'élevèrent à la suite de l'abandon de Blanche. Il n'est pas facile de déterminer en quels lieux il vécut depuis le mois de mars 1351 jusqu'à la fin de février 1353 : il semble néanmoins hors de doute qu'il dut résider pendant tout ce temps, conformément à la permission ou à l'injonction que lui en avait donnée le roi à Llerena, dans les terres et les commanderies de son ordre, principalement en Estramadure. Nous l'y trouvons du moins d'une façon certaine, le 4 mars 1353, à la Fuente de Cantos, où il concéda à divers lieux de la Manche, dépendans de son maestrago, le privilége de former des municipalités libres et élues (ayuntamientos de comun). Le 19 du même mois, il était à Usagre, où, du consentement de D. Rui Chacon, commandeur général, et des autres commandeurs et chevaliers de Castille, il confirma les décharges d'impôts accordées par l'Ordre aux habitans de la Puebla de Sancho Perez. Enfin, le 1er avril, il se trouvait avec différens commandeurs à la Fuente del Maestre, où il conféra à Fernan Ruiz de Tauste la grande commanderie de Montalvan en Aragon.

[1] Fincó asegurado en la merced del Rey, é mandóle que se fuese para su tierra, é dióle licencia que non fuese á las cortes que se avian de facer en Valladolid (Cron. del Rey D. Pedro, año II, c. 2).

[2] Voir ci-devant, p. 303, note 1.

Deux mois après se célébrèrent à Valladolid les noces du roi avec Blanche de Bourbon, et, comme nous l'avons dit, Frédéric n'y assista point. Ainsi tombe la légende accréditée par le Romancero des amours de Frédéric avec Blanche de Bourbon, dont il se serait épris et se serait fait aimer en l'amenant de Narbonne à Valladolid. Il n'avait pas encore vu Blanche au moment où nous en sommes, loin de l'avoir été chercher à Narbonne, et tous les documens originaux attestent qu'il ne la vit que plus tard, et quelques momens à peine, à Tolède [1].

Dans sa bienveillance très réelle et très vive pour ses frères bâtards, au temps où nous en sommes, bienveillance dont on va voir trop tôt le triste revers, Pierre passa de Cuellar à Ségovie, et y maria D. Tello, son frère, avec doña Juana de Lara, fille et héritière de Don Juan Nuñez de Lara, *señora de Viscaya*, comme l'appelle la chronique. D. Tello et Juana de Lara avaient été fiancés du vivant d'Alfonse XI, lorsque tous deux étaient encore enfans. Arrivés à l'âge nubile, leur mariage avait été retardé par des causes indépendantes de leur volonté. Il se fit à l'instigation de l'oncle et du frère de la favorite, qui voulaient gagner alors l'affection de tous les fils d'Éléonore, et n'épargnaient rien pour les faire bien traiter par le roi, pensant peut-être que plus ils reconnaîtraient de droits aux fils de la favorite d'Alfonse, plus ils en assureraient à ceux de la favorite de Pierre. Remarquons en passant les continuelles marches et contremarches des rois et des grands de ce temps. Ils fatiguent l'historien à les suivre. Ainsi nous voyons Pierre aller sans cesse d'un point à un autre de ses royaumes, toujours en

[1] Voyez sur tout ce qui concerne Frédéric dans ces deux années, et jusqu'à sa mort, Chaves, Apunt., fol. 50, et le Bullario de Santiago, l. c. — Le bruit que le roi ne haïssait Blanche de Bourbon que parce qu'elle s'était laissé courtiser par D. Fadrique et avait répondu à ses désirs quand il la conduisit de Narbonne en Espagne, ne se fonde du reste que sur des romances chevaleresques, cette peste de l'histoire (Voyez Garibay, l. XIV, c. 29).

mouvement, parcourant, pour ainsi parler, toutes les cases de son échiquier, poursuivant ou poursuivi. S'il est vrai, comme nous le croyons, que la connaissance exacte des lieux ne soit pas moins indispensable que la connaissance exacte des dates à la compréhension réelle des faits, le récit d'aucun moment de l'histoire plus que celui-ci n'oblige l'historien à être géographe, et non géographe vulgaire, qui sait en gros les choses, mais géographe imperturbable, plein de la carte d'Espagne, de son dessin, de ses lignes, de leurs rapports, de leur valeur stratégique et politique, ou, pour tout dire en mot, historique. Au même titre que la chronologie, la géographie fait partie intégrante de l'histoire; et ce n'est pas tout encore pour ne rien altérer ou confondre dans le récit des faits. « Ce qu'il y a de plus difficile, disait le général Foy, c'est de savoir les faits; et quand on les sait, c'est de les raconter sans altérer la vérité. »

Dans le même temps, le roi fit enlever Blanche de Bourbon de Médina del Campo et la fit conduire à Arévalo, avec l'ordre qu'on l'y détînt de manière à ce qu'elle n'y pût voir personne, pas même la reine-mère. Car il l'y faisait garder déjà, dit Ayala, comme prisonnière, par les soins, de don Pero Gudiel, évêque de Ségovie, de Tel Gonzalez Palomeque, chevalier tolédan, de Juan Manso de Valladolid, officiers de la maison de la reine, et d'un écuyer asturien appelé Suer Gutierrez de Navales, créature de Ferrand Perez Puertocarrero, qui servait l'écuelle de la reine pour lui[1].

Cet acte de rigueur, qui ajoutait à l'affront fait précédemment à Blanche, était l'œuvre du vieil Hinestrosa et de Diego Garcia de Padilla. Par la même influence, le roi changea alors tous les oficiers de sa maison, tous ceux du moins qu'Albuquerque avait placés auprès de lui. Il donna sa chambre (l'office de chambellan), qu'avait Gutier Ferrandez de

[1] Cron. del Rey D. Pedro, año IV, c. 28.

Tolède, à Diego Garcia de Padilla, frère de doña Maria; ôta la Coupe (l'office de grand échanson) à Juan Rodriguez de Biedma, neveu de Gutier Ferrandez, et la donna à Alvar Garcia d'Albornoz; l'écuelle passa de Gutier Gomez de Tolède à Pero Gonzalez de Mendoza, et de la sorte tous les amis d'Albuquerque furent éloignés [1].

Pierre passa l'automne de cette année (1353) à Ségovie, occupé de ces changemens, et aussi beaucoup de l'éducation des faucons. Il en connaissait à merveille les sept espèces différentes décrites par les fauconniers du temps et peut-être par lui-même : Le Sacre, le Girifatte, le Niebli, le Bahari, l'Alfanique, le Borni et le Taragote. Il savait les qualités par où chaque espèce brille, et on le croit communément l'auteur de la stance où sont célébrés : « Les ailes du Niebli, le courage du Bahari, la tête du Borni, la vitesse et les serres du Sacre, le corps et le cou du Girifatte, les yeux de l'Alfanique et le bec du Taragote. »

Alas de Niebli;
Corazon de Bahari;
Cabeza de Borni;
Manos de Sacre;
Cuerpo de Girifatte;
Ojos de Alfanique;
Pico de Taragote.

Autrement, et d'une façon plus moderne :

Alas de Niebli;
Corazon de Bahari;
Cuerpo y cola de Girifatte;
Ojos y vista de Borni;
Presa y garra de Sacre;
Seguridad de Alfanique;
Y risa de Taragote.

Il avait le goût le plus vif pour ce genre d'amusement, et on le voyait souvent, armé d'une lance et d'un bouclier, portant un faucon sur l'épaule ou sur le poing.

[1] Ibid., l. c.

Pierre n'avait pas encore vingt ans, et déjà il avait goûté toutes les douceurs de l'amour et de la puissance. La loi de succession qui l'avait investi de la royauté lui donnait le droit ou le pouvoir de tout régler à sa guise. Il passa bientôt à Séville[1] et y continua ses épurations. Il donna carrière à sa haine contre Albuquerque en poursuivant et frappant de destitution tous ceux qui tenaient de lui leurs emplois, grands et petits, non seulement à sa cour, mais dans tout le royaume. Les parens de Marie de Padilla n'avaient qu'à parler; le roi leur laissait disposer de ces emplois comme ils voulaient, et tout ce qu'ils faisaient il le tenait pour bien fait[2].

Le frère et l'oncle de la favorite étaient ainsi comblés de faveurs; le roi accordait tout à leur demande. Il donna aux Padilla jusqu'à des droits sur les marchandises; singulier principe d'économie politique et manière désintéressée, comme on voit, de faire du bien. « Les modernes, pendant longtemps, n'ont pas été plus avancés, même après s'être décrassés de la barbarie du moyen-âge, dit Jean-Baptiste Say. Henri IV accordait à ses favoris et à ses maîtresses, comme des faveurs qui ne lui coûtaient rien, la permission d'exercer mille petites exactions, et de percevoir à leur profit mille petits droits sur différentes parties du commerce; il autorisa le comte de Soissons à lever un droit de quinze sous sur chaque ballot de marchandise qui sortirait du royaume[3]. » Pierre donna avec la même libéralité les plus hauts emplois de l'État aux amis de la même famille, quels que fussent les motifs qui les en eussent rapprochés.

Je suis ici encore avec plaisir cette naïve et étrange chro-

[1] Il y était le 30 novembre 1353. On a, sous cette date et sous celle du 2 décembre, deux actes donnés à Séville, touchant les *Penas y Calonas*, cités dans l'Informe de Toledo sobre Pesos y Medidas, p. 104 et seq.

[2] É todo lo que ellos facian avia el rey por bien fecho.

[3] J.-B. Say, Traité d'Économie politique, Disc. prélim. — Mém. de Sully, l. XVI.

nique d'Ayala, si instructive, si détaillée, qui nous fait pénétrer au cœur même de toutes ces intrigues où le népotisme et la faveur jouent un si grand rôle. Tout venait des Padilla ou s'y rapportait. L'alguacilago-mayor de Séville fut donné à D. Juan de la Cerda pour avoir amené au roi sa maîtresse, de Tolède à Olmédo. D. Garcia Ferrandez Manrique avait l'adelantamiento de Castille : on le lui ôta, dit Ayala, parce que Manrique était marié à doña Teresa, nièce de Gutier Ferrandez de Tolède, uniquement par la raison que l'archevèque de Tolède, D. Vasco, frère de Gutier Ferrandez, et tous ceux de cette famille voulaient du bien à Albuquerque, et on le donna à Ferrand Perez Puertocarrero, homme assez bas de cœur et de façons. Le comte Henri (le futur successeur de Pierre) était alors très bien aussi avec les Padilla, ainsi que le grand-maître de Santiago D. Fadrique, D. Tello son frère, et le grand-maître d'Alcantara D. Ferrand Perez Ponce de Léon, leur parent. Le roi rendit alors à celui-ci les châteaux de Moron et de Cote, et d'autres châteaux de l'ordre d'Alcantara qu'il lui avait enlevés au commencement de son règne en raison de la parenté de Ferrand Perez Ponce avec doña Léonor de Guzman ; il les lui rendit en personne et avec cérémonie au mois de novembre de cette année. — Il y eut à Séville en cette même année une grande crue des eaux du Guadalquivir, de telle sorte qu'on ferma et calfeutra les portes de la ville, et que la ville entière courut les plus grands dangers[1].

Mais ce n'était pas assez pour l'ambition du jeune D. Diego Garcia de Padilla. Il lui fallait dans le royaume un plus haut emploi que celui de chambellan du roi, de plus riches attributions, et il convoita la grande-maîtrise de Calatrava, dont le grand-maître actuel avait encouru la disgrâce du roi en

[1] E este año ovo en Sevilla muy grandes crescimientos del rio Guadalquivir, en guisa que cerraron é calfetearon las portas de la ciudad, etc.

prenant avec Albuquerque le parti de Blanche de Bourbon. Le roi entra dans ses vues et l'on songea à faire venir en la grâce du roi, c'est-à-dire à déposséder et à tuer le grand-maître, selon l'usage général du temps et les principes particuliers du jeune roi issu de saint Ferdinand. Et voici comment on s'y prit.

Nous avons dit que, lorsqu'Albuquerque s'était retiré en Portugal, de sa terre de Sant Felices de los Gallegos, D. Juan Nuñez de Prado s'était retiré de son côté dans les terres de son ordre. Il avait, peu après, comme Albuquerque, jugé prudent de quitter le royaume, et il était entré en Aragon. L'ordre de Calatrava avait diverses commanderies dans ce dernier royaume; Juan Nuñez avait gagné la plus importante, celle d'Alcaniz, et il y attendait les événemens.

Ce fut de là que le roi songea à le tirer par l'appât de son pardon, lorsqu'il eut résolu de le perdre pour donner sa grande maîtrise au frère de la favorite. Il lui écrivit, au mois de novembre ou de décembre de cette année, et lui envoya, avec des lettres de sûreté, l'ordre de rentrer en Castille. D. Juan Nuñez s'empressa d'obéir, et revint avec ses meilleurs chevaliers prendre gîte au château d'Almagro, qui appartenait à son ordre, et d'où il envoya remercier le roi. C'était où celui-ci l'attendait. Aussitôt Pierre part de Séville pour Almagro avec un dessein formé que la suite des événemens fait connaître assez, dépêche en avant D. Juan de la Cerda avec la mission d'investir la place, et arrive bientôt lui-même à Villa-Réal. Il en requiert les habitans pour le service de guerre auquel ils étaient tenus sur l'appel du roi; et, avec eux et la troupe de chevaliers qu'il avait amenée, annonce qu'il ira prêter main-forte à son lieutenant D. Juan de la Cerda. Il y avait à Almagro avec D. Juan Nuñez un chevalier de Calatrava, appelé Pero Moñiz de Godoy, créature et parent du grand-maître, qui plus tard fut lui-même grand-maître de son ordre, lequel dit à D. Juan Nuñez, sur

ces nouvelles : — « Seigneur, vous avez ici cent cinquante chevaliers maîtres, et un corps d'hommes d'armes à pied : vous connaissez le roi et combien il est irrité contre vous. Si vous tombez en son pouvoir, rien ne vous sauvera de la mort. C'est pourquoi mon avis est que vous sortiez contre D. Juan de la Cerda et le battiez, et vous pourrez alors retourner en Aragon avant que le roi vienne ; sinon, mourez au combat [1]. »

Mais tel ne fut pas l'avis du maître : il dit que jamais il n'avait manqué ni ne manquerait de foi au roi, et qu'il aimait mieux s'en remettre à sa grâce.

Le roi arriva le lendemain en vue d'Almagro, et le grand-maître alla spontanément lui rendre hommage ; mais il fut fait aussitôt prisonnier, et déposé de sa grande maîtrise, sans autre forme de procès. Le roi, dit Ayala, ordonna aux Frères de Calatrava d'avoir pour grand-maître D. Diego Garcia de Padilla ; et il n'attendit pas que les Frères eussent d'autre délibération là-dessus, voulant que de toutes façons il en fût fait ainsi (*salvo que quiso que en todas guisas se ficiese asi*). Tous les châteaux de l'ordre de Calatrava furent immédiatement remis à D. Diego Garcia de Padilla, et tous les Frères reconnurent le nouveau grand-maître qui leur avait été donné par la grâce du roi, sans autre raison ni autorité pontificale que son plaisir (*sin mas causa nin autoridad pontificia que su gusto*).

Ce fut de cette façon très royale, mais assez peu canonique, que Pierre, dans sa haute sagesse et de sa pleine science et autorité souveraine, fit du frère de sa maîtresse un grand-maître de Calatrava, comme son père Alfonse avait fait un grand-maître de Santiago du fils de la sienne (D. Frédéric), alors âgé de neuf ans. C'est ainsi que nous

[1] Por ende mi consejo es que salgades á pelear con D. Juan de la Cerda, é le desbaratades, é podredes tornar para Aragon antes que el Rey venga ; ó morid en el campo.

voyons de plus en plus l'ordre monarchique s'établir, affermir la morale et la religion, et tourner à l'utilité générale. C'est à ces grands coups de vertu de la part des rois qu'on les reconnaît à toutes les époques. Le droit divin ou humain de la royauté sort ainsi à mesure du domaine de la discussion et des vaines disputes, et l'autorité royale monte à cette sphère élevée où plus rien des faiblesses humaines ne semble lui être resté. Institution véritablement ordonnée de Dieu pour l'éternel salut des peuples et le plus grand bonheur du genre humain.

D. Juan Nuñez de Prado, pris ainsi comme au trébuchet, fut aussitôt livré par le roi à son beau-frère naturel pour qu'il en fît ce qu'il voudrait sans doute, et celui-ci l'envoya prisonnier au château de Maquéda, sous la garde d'un chevalier originaire d'Avila, vassal et instrument des Padilla, appelé Estevan Domingo el Mozo [1].

D. Juan Nuñez était un grand criminel aux yeux de Diego Garcia de Padilla, et le nouveau grand-maître, ayant là en son pouvoir un homme qu'il avait si légalement supplanté, eût manqué à toutes les lois d'une saine politique, s'il l'eût laissé vivre. Aussi n'eut-il garde de commettre cette faute, et un de ses écuyers, nommé Diégo Lopez de Porras, alla bientôt, par son ordre, tuer dans Maquéda ce rival importun [2]. Il paraît toutefois que ce meurtre politique fut généralement peu goûté, et que des voix nombreuses s'élevèrent pour le blâmer; le pape du moins, et quelques évêques, le condamnèrent; si bien que le roi crut devoir désavouer cet acte tout haut, et l'imputer uniquement à son favori; ce qui ne l'empêcha pas de le traiter toujours

[1] É él envlólo preso al alcazar de Maqueda en poder de un caballero que decian Estevan Domingo el Mozo, que era un caballero de Avila, é era vassallo del dicho Don Diego Garcia, Maestre.

[2] É envió Don Diego Garcia á matar al dicho Don Juan Nuñez á un escudero que vivia con él, que decian Diego Lopez de Porras; el qual fizolo así.

avec une égale faveur. Quelques-uns ajoutaient que D. Juan Nuñez de Prado avait contribué à faire déposséder autrefois, à peu près aussi injustement qu'il venait de l'être lui-même, son prédécesseur Don Garci Lopez qui l'avait reçu frère de l'ordre, et qu'ainsi venaient les jugemens de Dieu [1].

Après la mort du grand-maître de Calatrava, le roi résolut de dépouiller Albuquerque son allié et occupa la ville et le château de Médellin, que lui livra son châtelain, Diego Gomez de Silva, mais Silva ne voulut le faire qu'après en avoir référé à son seigneur [2]. Le roi y consentit, et D. Juan Alfonse ayant envoyé ordre de remettre la ville et le château au roi, celui-ci les fit incontinent démolir.

Le château de Médellin rasé, le roi marcha sur la ville et le château d'Albuquerque, lesquels relevaient alors de la couronne de Portugal; mais on ne lui en ouvrit point les portes : il fit en vain sommer le châtelain qui y commandait pour D. Juan Alfonse, seigneur du lieu, d'avoir à l'y recevoir : ce châtelain, nommé Martin Alfonse Botello, était Portugais, et refusa de livrer la place; il avait auprès de lui en ce moment D. Pedro Estebanez Carpentero, neveu du grand-

[1] E decian algunos que el dicho maestre Don Juan Nuñez fuera en deposcer del maestrago al maestre de Calatrava Don Garci Lopez que le freylara, é que así venian los juicios de Dios. — La force des choses entraîne ici le bon Ferreras lui-même hors des limites ordinaires de son obséquiosité monarchique, et l'emporte jusqu'à lui faire oublier le respect dû aux personnes royales, « respect dû » qu'il manque rarement de prêcher d'exemple, quelque indigne qu'en soit le sujet. « Comme il y avait à craindre, dit-il (non cependant encore sans quelque timidité), qu'on ne dit que la renonciation de D. Juan Nuñez de Prado était forcée, et l'élection de D. Diego Garcia de Padilla invalide, on ôta la vie, par ordre du roi et du nouveau grand-maître de Calatrava, au légitime grand-maître qui était prisonnier à Maquéda, le roi violant ainsi sa parole pour couvrir sa vengeance : action détestable que tout chrétien ne pourra jamais justifier en aucune manière (Ferreras, Hist. de Esp., VIII part., année 1353). »

[2] Il fit sommer ce gouverneur de lui remettre la place, dit Ferreras; mais celui-ci lui demanda permission de faire savoir à D. Juan Alfonse l'état où il était, et promit d'obéir, dès qu'il aurait reçu sa réponse.

maître de Calatrava D. Juan Nuñez de Prado, et commandeur de première classe de l'ordre, qui s'était refugié à Albuquerque lors de la déposition et de l'assassinat de D. Juan Nuñez son oncle à Maquéda. Pierre rendit sentence contre ces deux chevaliers, et la leur fit signifier par un héraut d'armes. Mais D. Pedro Estebanez Carpentero répondit que le roi de Castille n'avait pas raison de sévir contre lui; qu'il ne commandait ni la ville ni le château d'Albuquerque, et qu'il ne s'y était mis que par la crainte du roi; que jamais il n'avait fait défaut à son service; qu'au contraire il l'avait servi en mainte occasion, et que le roi le savait bien. Et à son tour Martin Alfonse Botello, qui était alcayde de la ville et du château, dit qu'il était Portugais, et qu'à ce titre le roi ne pouvait rien contre lui. Comme l'expédition ne paraissait pas facile, le roi l'abandonna, et alla investir Cobdesera, qui appartenait aussi à Albuquerque; mais il y trouva la même résistance, et, renonçant à réduire à force ouverte les villes et les châteaux d'Albuquerque, ravagea cruellement les campagnes environnantes, puis se retira, laissant pour commandant de la frontière (fronteros) à Badajoz le comte D. Henri, et le grand-maître de Santiago D. Fadrique, ses frères, avec D. Juan Garcia de Villagera, frère de doña Maria de Padilla pour lieutenant. Ce dernier était frère de Santiago, et commandeur-général de l'ordre [1]. Un nouveau projet d'amour adultère appelait en ce moment Pierre en Castille, mais, dans sa haine implacable contre son ancien ministre, il ne sortit pas tout d'abord de l'Estramadure; il passa à Caceres, et envoya de là des messagers au roi Alfonse de Portugal son aïeul pour lui demander Albuquerque. Ces messagers étaient D. Enrique Enriquez, qui était, dit la Abre-

[1] Il les laissa proprement à la garde des frontières d'Albuquerque : — É el Rey dexó estonce por fronteros de Alburquerque en Badajoz al conde Don Enrique, é al maestre de Santiago Don Fadrique sus hermanos.

viada, du lignage des rois et habitait Séville, et D. Ferrand Sanchez de Valladolid, chancelier privé du roi.

Tous deux arrivèrent à Évora dans le temps qu'on y célébrait le mariage de l'infante doña Maria, petite-fille du roi de Portugal (fille de l'infant D. Pedro et de Constance Manuel), avec l'infant D. Ferdinand d'Aragon, marquis de Tortose. D. Juan Alfonse d'Albuquerque, la reine d'Aragon doña Léonor, tante du roi de Castille, doña Maria de Portugal sa mère, l'infant D. Pedro, se trouvaient réunis à Évora pour les fêtes du mariage. « Et il arriva, dit Ayala, que le jour des noces de l'infant, le roi étant à table avec toute la cour et tous les chevaliers de Portugal dans le palais de Sant Francisco d'Évora que l'infant habitait, les ambassadeurs du roi de Castille que nous avons nommés s'y présentèrent pour dire au roi de Portugal ce qu'ils étaient chargés de lui dire; et dès qu'Albuquerque les vit, avant qu'ils eussent rien dit, se levant et prenant la parole :

« Seigneur, dit-il au roi de Portugal, que votre grâce me pardonne, si, en un si grand jour qu'aujourd'hui, jour de fête, dans lequel, seigneur, vous célébrez les noces de votre petite-fille l'infante doña Maria avec l'infant D. Ferrand marquis de Tortose, fils du roi d'Aragon, je me hasarde, seigneur, à dire quelques paroles nécessaires. »

Le roi lui permit de parler et de dire ce qu'il voudrait. Et don Juan Alfonse alors reprenant : « Seigneur, on me dit qu'il y a ici des messagers du roi de Castille mon seigneur, venus exprès pour vous faire des plaintes de moi, ce que Dieu sait être pour moi un grand déplaisir. A cela je réponds, seigneur, brièvement et en peu de paroles, pour ne pas vous fatiguer, que, s'il y a quelqu'un en Castille qui dise que j'aie fait jamais chose qui ne fût pas pour le service du roi de Castille mon seigneur, je suis prêt à en venir aux mains avec lui, si vous, seigneur, trouvez que je doive le faire; pourvu toutefois que vous soyez juge du camp, par cette

raison que je ne me tiendrais point en sûreté devant le roi de Castille mon seigneur. Et si cela plaît au comte D. Enrique et au grand-maître D. Fadrique son frère,de prendre en main cette querelle et de soutenir contre moi que j'ai fait quelque chose contre le roi de Castille mon seigneur, j'en viendrai aux mains avec eux, un contre un, ou cent contre cent. Et en raison de ce que le comte D. Enrique a dans son parti le grand-maître de Santiago de Castille, son frère, je prendrai pour tenant le grand-maître de Santiago de Portugal, D. Gil Ferrandez de Carvallo, ici présent, qui veut bien m'assister de son concours. Quoi qu'il arrive d'ailleurs, la vérité est, seigneur, qu'aussitôt que le roi D. Pierre de Castille, votre petit-fils et mon seigneur, vint à régner, je mis la main pour son service dans toutes les affaires que je compris pouvoir mener à bien pour lui et le profit de son royaume, et je m'y employai le plus loyalement que je le pus ou que je le sus faire. C'était mon devoir, car j'étais son majordome en ce temps où il n'était encore qu'infant, et j'ai souffert alors pour lui de grands maux et couru de grands dangers près de doña Léonor de Guzman, mère du comte D. Enrique et du grand-maître D. Fadrique, et à cause des autres enfans qu'avait d'elle le roi D. Alfonse. Et dès que vint à régner mon seigneur le roi D. Pierre, je trouvai que c'était raison que je le servisse mieux encore que par le passé, en raison surtout de ce que je lui dois et lui suis par ma famille du côté de madame la reine doña Maria sa mère, votre fille. Et, seigneur, il est de notoriété générale que, dans tout ce que j'ai fait depuis lors, soit par moi-même, soit par ceux que j'ai placés dans les diverses charges du royaume de Castille, jamais rien ne l'a été à son préjudice. J'ai mis dans ces charges des hommes bons et estimés tels, et qui dira le contraire ne dira pas vérité. Que si d'ailleurs quelqu'un d'entr'eux a fait quelque chose au détriment du royaume, qu'on lui en demande compte. S'il a prévariqué,

et qu'on le prouve, j'en répondrai de ma personne et de mes biens, et paierai ce qu'il conviendra, ces hommes ayant été mis par moi dans ces offices où ils auraient mal fait. Et je dis ceci relativement à ce qui touche à l'argent et aux revenus de son royaume, seigneur : qu'il veuille bien faire comparaître devant lui ses comptables; s'il trouve que j'ai pris, de ses rentes ou de ses trésors, quoi que ce soit que je n'en dusse prendre, je suis prêt à le payer à l'instant, et ce sera justice. Qu'il le fasse, je n'ai pas autrement à me justifier. Il trouvera que jamais je n'ai pris d'autre argent que celui qui, au temps du roi D. Alfonse son père, avait coutume de m'être livré. Jamais non plus je ne lui demandai indemnité ni héritage pour moi, ni ne consentis qu'il en donnât à personne, à l'exception des biens de Garcilasso et de D. Alfonse Ferrandez Coronel, qu'il a donnés à qui il a voulu et non à moi. J'ai fait, de plus, beaucoup pour lui faire trouver un bon mariage, car je le mis en rapport et l'unis avec la maison de France et avec une femme du lignage du roi de France, nièce de ce roi. J'ai fait ses amis des rois ses voisins, du roi de Navarre et du roi d'Aragon, et je les ai faits tels plus qu'ils ne l'avaient été jamais du roi D. Alfonse son père. Et tout cela, seigneur, est vérité et notoire dans le royaume de Castille, et je tenais à le dire devant vous. »

Il se rassit, et les ambassadeurs du roi de Castille, qui étaient là, dirent que D. Juan Alfonse s'était appliqué à répondre avant de savoir ce qu'ils venaient demander. Ce que le roi de Castille, leur seigneur, les envoyait dire au roi de Portugal son aïeul, était ceci : Que le roi de Castille leur seigneur prétendait et demandait que D. Juan Alfonse vînt en Castille rendre compte de tout ce qu'il avait fait dans ce royaume depuis que le roi D. Pierre avait commencé d'y régner, et que là il pourrait dire et alléguer tout ce qu'il venait d'exprimer si longuement; que c'était l'unique objet pour lequel ils étaient venus et qu'ils avaient à demander et

à requérir du roi de Portugal, au nom du roi de Castille, leur seigneur.

Le roi de Portugal les avait laissé s'expliquer librement; mais il avait écouté Albuquerque avec une faveur marquée, disant qu'il lui paraissait avoir raison, au moins jusqu'à plus ample informé. On ne voit point qu'en considération de sa parenté avec les deux parties intéressées, il promît, comme le dit Ferreras, de faire en sorte que tout s'accommodât à l'amiable, ni qu'il ait congédié les ambassadeurs castillans en les chargeant de dire à son petit-fils qu'il passerait à Estrémoz, où ils pourraient s'aboucher ensemble pour terminer cette affaire. Il dit seulement qu'il voulait sur tout ceci envoyer ses messagers au roi de Castille son petit-fils [1].

Là même, au rapport d'Ayala, les messagers du roi de Castille énoncèrent avec chaleur devant le roi de Portugal les griefs de leur seigneur contre Albuquerque, et s'éleva entre les deux partis une sorte de rixe qui un moment fit craindre qu'ils n'en vinssent aux mains. C'est du moins ce que l'on peut comprendre du récit du chroniqueur. Albuquerque trouva un chaleureux défenseur dans le maître des chevaliers de Santiago de Portugal, D. Gil Ferrandez de Carvallo; d'autres chevaliers castillans, venus aux noces avec l'infant D. Ferrand d'Aragon, prirent parti pour les envoyés du roi de Castille, si bien qu'on craignit qu'il n'y eût du bruit, dit Ayala; mais le roi s'interposa, et leur ordonna à tous de demeurer tranquilles; ce qu'ils firent [2].

Les ambassadeurs du roi de Castille s'en retournèrent d'Évora vers leur seigneur, et se rendirent près de lui à Caseres, tandis que toute la cour, les nouveaux mariés, le roi de Portugal, la reine Béatrix sa femme, l'infant D. Pierre

[1] Dixó á los dichos mensageros, que Don Juan Alfonso se ponia en razon, segund á él parescia; é que el queria enviar sus mensageros al Rey de Castilla su nieto sobre todo esto.

[2] Pero el Rey de Portogal mandó á todos que estoviesen quedos; é asi lo ficieron.

leur fils, et la reine doña Maria leur fille, quittaient Évora avec tous ceux qui y étaient venus pour les fêtes du mariage; le roi Pierre d'Aragon avait rendu à son frère l'infant D. Fernand, marquis de Tortose, tous ses biens à l'occasion de ce mariage, et toute sa nouvelle famille l'accompagna jusqu'à plusieurs lieues d'Évora.

Albuquerque s'était arrêté avec le roi de Portugal à Estrémoz, ville de la frontière de Portugal, à douze lieues environ de Badajoz, et non loin de ses propres états, lorsque un moine de l'ordre de Saint-François, Fray Diégo Lopez de Ribadaneyra, qui était confesseur du comte D. Henri et maître en théologie, y vint de Badajoz, secrètement chargé de traiter avec Albuquerque de la part du comte et du grand-maître D. Fadrique. Suivant la chronique du comte Pero Niño, Albuquerque aurait provoqué lui-même ces conférences; elle raconte en effet que, comme les deux frères étaient occupés, pour réduire le petit état d'Albuquerque dont la ville et le château de ce nom étaient le centre, à le faire entourer d'une muraille de tapiée, Albuquerque se rendit seul, une nuit dans leur camp, les surprit sous leur tente, et leur persuada de se détacher du roi, dont ils n'avaient à espérer que la trahison et la mort [1]. Ayala se borne à dire que Fray Diégo Lopez vint à Estrémoz pour proposer à Albuquerque l'alliance des deux frères, ou, en d'autres termes, un pacte d'amitié en vertu duquel ils s'entr'aideraient et entreraient tous ensemble en Castille. Les pourparlers de l'ancien ministre de Pierre avec l'envoyé des deux frères, aumônier du comte D. Henri, furent tenus secrets, Albuquerque ne voulant pas que le roi de Portugal en connût l'objet, de peur qu'il ne s'y opposât; et il fut convenu que D. Juan Alfonse aurait une entrevue avec D. Henri et le grand-maître son frère pour la confirmation de tout ce qui avait été arrêté

[1] Cronica del Conde Pero Niño, 1re part., c. 2.

entre eux, et que cette entrevue aurait lieu sur les bords du rio Caya (en Riba de Caya), dit la chronique, entre Yelves (Elvas) et Badajoz.

L'accord fait, et comme les deux frères se disposaient à se rendre au lieu du rendez-vous, ils jugèrent prudent, avant de quitter Badajoz, de s'assurer de la personne de Juan Garcia de Villagera, frère de Marie de Padilla, commandeur-général de l'ordre de Saint-Jacques en Castille, et l'un des trois lieutenans que le roi avait laissés sur les frontières d'Albuquerque; mais, gardé peu étroitement, il put s'échapper deux jours après avoir été arrêté; ce ne fut toutefois pas lui qui apprit au roi la ligue d'Albuquerque et des fils d'Éléonore, soit qu'il fût mal informé du lieu où était le roi, soit qu'il crût devoir se rendre d'abord près de sa sœur, en ce moment publiquement trahie par son royal amant. Les confédérés se virent en Riba de Caya; Albuquerque compta deux cent mille maravédis à ses nouveaux alliés pour subvenir aux frais de la guerre, et livra à leur lieutenant, Pero Ruiz de Villegas, le château d'Albuquerque et les châteaux de Cobdesera, d'Azagala et d'Alconchel pour leur sûreté commune [1].

Les nouveaux confédérés étant encore dans Albuquerque, D. Alvar Perez de Castro y arriva; il venait voir D. Juan Alfonse d'Albuquerque son ami. Ils l'instruisirent de tout, et l'engagèrent à déterminer l'infant D. Pierre de Portugal, avec lequel il était au mieux, à se prêter à leurs projets : il était petit-fils légitime de Sancho-le-Brave, roi de Castille, par sa mère doña Béatrix, fille de Sancho et de doña Maria de Molina; qu'il y consentît, et ils élèveraient la voix pour le faire roi de Castille. D. Alvar se chargea d'en parler à l'infant D. Pierre, et celui-ci goûta la proposition. Inès de Castro n'avait pas encore été tuée et fût devenue ainsi reine de Castille. Mais le fait ne put être caché au roi de Portu-

[1] Por que todos fuesen seguros de se guardar verdad.

gal; le projet lui déplut, et il envoya aussitôt vers l'infant D. Pierre, pour l'en dissuader, ses messagers, savoir un chevalier et un maître ès-lois, Ferrand Gonzalez Cogomino, et maître Juan de la Leyes, qui étaient de son conseil et ses favoris; ils conférèrent avec l'infant de Portugal et lui persuadèrent de ne faire aucune réponse à D. Alvar Perez de Castro de laquelle pussent être contens ceux qui sur ce fait l'avaient envoyé entretenir [1].

Tout ceci avait lieu quelques jours après le mariage de l'infant d'Aragon à Évora, et la reine douairière de Castille étant encore en Portugal, où elle s'était rendue avec la permission de son fils pour voir le roi Alfonse son père, et assister aux noces de sa nièce, fille de l'infant Pierre son frère. Elle eut peur que son fils ne la soupçonnât d'être entrée dans la ligue d'Albuquerque et du comte, parce qu'Albuquerque était son parent et qu'elle lui avait toujours voulu du bien; et, pour détourner ces soupçons, elle résolut de s'éloigner du théâtre où cette ligue s'était formée. Elle prit en conséquence, au rapport d'Ayala, le chemin de Ronches (Arronches), chemin de Portalègre; et s'arrêta là quatre jours, incertaine sur ce qu'elle ferait, tandis que les deux frères avaient leur entrevue avec Albuquerque dans le château de ce nom. Il faut lire dans Ayala le curieux chapitre où il rend compte du retour de Marie de Portugal en Castille. Le titre même de ce chapitre est curieux; il porte : « Comment la reine doña Maria, mère du roi D. Pedro, craignit que le roi son fils ne la crût partie contractante au traité d'alliance du comte et du grand-maître avec D. Juan Alfonse, et comment elle agit [2]. »

« En ce temps-là, dit-il, partit la reine doña Maria de Portalègre où nous avons dit qu'elle s'était arrêtée, et elle ne

[1] E tiraronle de facer respuesta alguna á Don Alvar Perez de Castro de que fuesen contentos los que este fecho le enviaron acometer (Chr. del Rey D. Pedro, año v, c. 8).

[2] C'est le 9e de la ve année.

voulut point venir où étaient le comte et D. Juan Alfonse, et prit un autre chemin (pour s'en retourner en Castille). Et allait avec elle l'infant D. Pedro, son frère, qui fut depuis roi de Portugal, et D. Alvar de Castro, et D. Rodrigo Yañez, grand-maître de Christus dans le royaume de Portugal : et ils allèrent d'abord (remontant vers le nord) à Niza (on lit dans un manuscrit Casaniza), et ensuite (passant le Tage) à Castil Blanco (Castelo Branco), et là ils s'arrêtèrent huit jours; ils se rendirent de là à Sant Vicente de la Vera (de la frontière), au sud de la Sierra de Moradal; et Martin Alfonse Tello dans ce voyage menait la reine doña Maria par la bride de sa mule, d'où vint le bruit qui se répandit dans la suite sur leur compte. Et de là ils furent (toujours en remontant vers le nord et en s'éloignant davantage d'Albuquerque) à Cobillana (aujourd'hui Covilhao), et ensuite (franchissant la Sierra de Estrella) à Guarda; ensuite à Trancoso, et ensuite à la Torre de Montecorbo, et à Mogadoyro[1]; et l'infant D. Pedro, et D. Alvar Perez de Castro, et le grand-maître de Christus furent avec la reine jusque hors du royaume de Portugal, et s'en retournèrent de là. La reine passa à Zamora, et de là à Toro; et avec elle était toujours Martin Alfonse Tello; et là elle trouva le roi D. Pierre son fils[2].

L'excellent chroniqueur nous apprend ici ce qu'avait fait le roi de Castille dans l'espace de temps que durèrent les noces de sa cousine, les négociations d'Albuquerque et du comte, et ce retour de sa mère d'Évora en Castille, en suivant parallèlement, du sud au nord, la frontière des deux royaumes. Pendant que ces choses se passait en Portugal, Pierre s'était livré en Castille à de nouveaux déportemens, et c'était pour s'y livrer, ce semble, qu'il n'avait pas persévéré au

[1] On lit dans la Abreviada : É á Trancoso, é á Marialva, é á la torre de Montecorvo, é á Mogadoyro, é á Mirandel, é iba con ella el infante Don Pedro.

[2] É allí fallaron al Rey D. Pedro su fijo; ces derniers mots manquent dans la Abreviada.

siége d'Albuquerque. S'il y a lieu de s'étonner que Pierre ait épousé solennellement Blanche de Bourbon, lorsque, si l'on en croit ce qu'il jura plus tard, il était déjà marié à Marie de Padilla, il est plus étonnant encore que, du vivant de ces deux femmes, il ait voulu en prendre une troisième. C'est ce qu'il fit cependant au moment où nous en sommes. Il avait vu, quelque temps auparavant, à Cuellar, comme nous l'avons dit, une femme d'une grande beauté, pour laquelle il avait conçu, à ce qu'il paraît, une violente passion. C'était Juana de Castro, qui avait reçu par excellence le surnom de la Fermosa. Voulant à tout prix la posséder, et n'en pouvant faire sa maîtresse, il eut recours à une de ces ruses que la religion et l'honneur réprouvent également. Il lui promit, avec son cœur, sa main et le titre de reine. Juana, comme toute la Castille, le savait marié à Blanche de Bourbon, et connaissait sa liaison avec Marie de Padilla. Il lui persuada, sans trop de peine, qu'il n'avait eu pour celle-ci qu'une passion passagère et désormais éteinte. Le mariage solennel qui l'unissait à Blanche de Bourbon était un obstacle plus difficile à lever; mais il vainquit les scrupules religieux de Juana de Castro, à l'aide de deux lâches évêques que la crainte fit ses complices : il fit par eux déclarer nul, au nom de l'Église, son mariage avec Blanche. Après quoi Juana n'eut plus d'objection à opposer à la passion du roi, et ces mêmes évêques, par le même abus d'autorité, les marièrent.

Il faut entendre là-dessus Ayala, avec son accent simple, vrai, et gravement castillan, pour bien saisir les nuances de cette affaire singulière entre toutes les autres de ce règne.

« Racontons, dit Ayala, ce que fit le roi D. Pierre depuis qu'il eut laissé le comte D. Enrique et le grand-maître D. Fadrique aux frontières d'Albuquerque. Le roi s'en vint à Valladolid et de là mena une négociation avec doña Juana de Castro, fille de D. Pedro de Castro dit de la Guerra, et veuve de D. Diego de Haro, qu'il avait vue à Cuellar où elle

habitait, et dont il était demeuré secrètement amoureux. Et était cette doña Juana femme très belle, et le roi disait qu'il voulait se marier avec elle; et de ce mariage traitait entre eux un chevalier de Galice qu'on appelait Men Rodriguez de Senabria : et d'autre part lui était favorable (par intérêt, à ce qu'il semble), D. Enrique Enriquez, qui avait été marié avec doña Urraca, tante de ladite doña Juana, sœur de doña Isabelle sa mère. Mais doña Juana de Castro disait que le roi était marié avec doña Blanca de Bourbon, et qu'il montrât d'abord comment il pourrait légitimement se séparer d'elle, et alors qu'à elle il plairait de se marier avec lui. Et le roi disait qu'il lui montrerait qu'à bon droit il pouvait se séparer de ladite doña Blanca, laquelle n'était pas sa femme; et ils convinrent de cela. Et le contrat arrêté, D. Enrique Enriquez, qui avait été marié, comme il vient d'être dit, avec doña Urraca, sœur de doña Isabelle, mère de ladite doña Juana de Castro, voulant raffermir ce fait, et pour sûreté que le mariage se ferait, demanda que le roi lui livrât l'alcazar de Jaen, le château de Dueñas, et le château de Castro-Xériz; le roi livra lesdits châteaux à Enrique Enriquez, et se rendit à Cuellar, où il trouva Juana de Castro, qui avait ses principales possessions dans le voisinage de cette ville. Il envoya chercher les évêques d'Avila et de Salamanque, et leur dit qu'il n'était pas marié avec doña Blanca de Bourbon, qu'il avait toujours protesté contre ce prétendu mariage, et exposa devant eux les raisons par lesquelles il ne se croyait pas lié à la reine, et leur ordonnait de prononcer qu'il pouvait se marier avec qui il lui plairait. Et lesdits évêques, par la grande crainte qu'ils eurent, le firent ainsi, et dirent, par l'ordre du roi, à ladite doña Juana de Castro, que le mariage que le roi avait fait avec doña Blanca de Bourbon était nul, et que bien pouvait le roi se marier avec qui il voudrait. Et doña Juana se rendit à ces raisons; et aussitôt se firent publiquement, dans ladite ville de Cuellar, les noces du

roi et de doña Juana, et on l'appela la reine doña Juana, et l'évêque de Salamanque les couvrit du voile nuptial dans l'église, aussi solennellement qu'il lui fut possible de le faire [1]. »

Ce même jour des noces que le roi faisait avec doña Juana de Castro à Cuellar, à l'heure de vêpres, arriva un chevalier qu'on appelait Diego Gutierrez de Zaballos, vassal du roi, que le roi avait laissé près du comte D. Enrique à Badajoz contre Albuquerque, et il apprit au roi tout ce qui venait de se passer entre ses frères et Albuquerque, dans le château de ce nom, et comment ils avaient fait prisonnier D. Juan Garcia de Villagera, frère de doña Maria de Padilla, et commandeur général de Castille ; et comment tous ces seigneurs avaient réuni leurs forces près de Badajoz, et se disposaient à entrer en Castille. C'était, répète par deux fois la chronique d'Ayala, le jour même de la célébration de son frauduleux mariage avec Juana de Castro que le roi apprit ces nouvelles ; et dès le lendemain Juana put compter au nombre des victimes de la bonne foi du jeune roi. Il partit de Cuellar pour Castro-Xériz et jamais ne vit plus Juana de Castro. Il lui fit toutefois livrer la ville de Dueñas, où elle vécut et porta longtemps le nom de reine, quoique cela ne plût pas au roi. Mais il reprit, ou se fit restituer, on ne dit pas si ce fut par ruse ou par force, les châteaux de Jaen et de Castro-Xériz qu'il avait, quelque temps auparavant, donnés à D. Enrique Enriquez pour gage de sa parole. Il appela en même temps à Castro-Xériz, où il s'était rendu après avoir abandonné Juana de Castro à Cuellar, doña Maria de Padilla, avec laquelle il fit sa paix, bien qu'on ne conçoive guère par quelles excuses il put pallier son dernier abandon, et y appela également les infans d'Aragon D. Fernand et D. Juan ses cousins, qui s'étaient arrêtés à Tolède à leur retour de Portugal, où nous venons de voir célébrer le mariage de l'aîné avec l'infante

[1] Cronica del Rey D. Pedro, año v, c. 10.

doña Maria, fille de l'infant D. Pedro. Tous deux vinrent à Castro-Xériz où le roi réunissait en ce moment de grandes forces, et il y maria le plus jeune de ses deux cousins avec doña Isabelle, seconde fille de D. Juan Nuñez de Lara, par la raison, dit Ayala, qu'il savait D. Tello, son frère, en communauté de parti avec le comte et le grand-maître, Henri et Frédéric, et par conséquent du parti d'Albuquerque, et voulait lui ôter la Biscaye, que D. Tello tenait du chef de sa femme Juana, sœur aînée d'Isabelle de Lara, pour la donner à D. Juan d'Aragon. C'était sa volonté, et le mariage se fit à cette intention. Nouvelle preuve de la solidité des principes du temps en matière de droit héréditaire et de propriété. Il partit là-dessus pour Toro, laissant à Castro-Xériz Marie de Padilla dans un état de grossesse si avancé qu'elle y accoucha peu après, au mois de juillet, d'une fille, laquelle reçut le nom de Constance, et fut mariée depuis au duc de Lancastre, dont elle eut la reine doña Catalina, qui est maintenant, dit Ayala, femme du roi D. Henri (Henri de Castille)[1].

Ainsi se jouait des sentimens et des sermens les plus sacrés ce misérable roi de vingt ans, aussi puéril qu'atroce tyran, esclave et jouet de ses passions, que la loi de l'hérédité ou de la légitimité monarchique, comme on voudra, c'est tout un, avait mis à la tête d'une grande nation par sa seule force virtuelle, et qu'un autre mal non moins grand, l'usurpation, pouvait seule ôter du pouvoir.

Dira-t-on que l'esprit ou même la simple connaissance du christianisme était dans ces hommes, malgré le chevaleresque manteau dont ils se couvraient, aussi sordidement voués au culte des intérêts matériels, avides et rapaces que les mar-

[1] E este año (1354), en el mes de julio, ovo nuevas el Rey que le nasciera una fija de doña Maria de Padilla en la villa de Castro Xeriz, que le dixeron doña Constanza, la qual casó despues con el Duque de Alencastre, é ovieron fija á la Reyna doña Catalina, que es agora muger del Rey Don Enrique.

chands et les juifs qu'ils méprisaient? Rois, comtes, riches-hommes ou grands d'Espagne, voilà de qui vous descendez. Moins vous ressemblerez à vos illustres ancêtres, mieux vous vaudrez; et l'on est en droit, quand on connaît bien l'histoire de vos aïeux, de croire pour l'Espagne à un avenir d'autant meilleur qu'il sera moins l'image du passé.

Quant à nous, nous disons les choses comme elles se sont produites: ce que furent les hommes, comment ils vivaient, comment ils agirent à chaque époque; comment on acquérait; à quel degré on respectait le bien d'autrui ou le droit naturel et les droits imprescriptibles de l'homme; ce qu'on entendait par propriété, et quel rôle jouaient au milieu de tout cela la religion et la morale [1].

Qui niera la loi du progrès cependant? Même dans nos temps mauvais, qui dira que nous valions moins que ces hommes des siècles chevaleresques que nous avons à peindre? Le monde, quoi qu'on en dise, s'améliore et croît en moralité en même temps qu'en lumières. L'époque barbare du moyen-âge valait mieux elle-même que l'époque des empereurs de la décrépitude romaine.

« J'ai voulu m'accabler moi-même de confusion, écrivait Paul Orose à saint Augustin au vme siècle, pour avoir cru quelquefois les temps actuels démesurément pénibles et désordonnés; car j'ai trouvé que les jours passés n'étaient pas seulement aussi lourds que ceux-ci, mais bien plus atrocement misérables, d'autant qu'ils étaient plus éloignés des consolations de la vraie foi; et, par cette recherche, il a été clair pour moi que la mort avide de sang a régné tant qu'a été ignorée la religion qui proscrit le sang. Aux premières lueurs de cette religion, la mort a été plongée dans la stupeur : elle cessera d'exister quand la religion régnera seule.»

[1] C'est là, après tout, le propre de l'histoire : Unde humanitas, doctrina, religio, fruges, leges ortæ, atque in omnes terras distributæ. Cic., pro L. Flacco, 26.

Effrayons-nous salutairement de ces spectacles de ruse, de perfidie et de mort, qui sont le fond même de l'histoire qui nous occupe; disons-nous du moins à nous-mêmes, et répétons-nous souvent, pour nous encourager à la pénible tâche qui nous oblige à retracer tous ces monstrueux aspects de la nature humaine dans ces âges intermédiaires plus particulièrement dénués de sens moral, répétons-nous souvent ces fortes et consolantes paroles du chrétien [1].

Voilà donc le roi Pierre, à moins de vingt ans, on ne saurait trop insister sur ce point, à un âge où la loi française ne reconnaît pas encore aux simples citoyens le droit de disposer librement de leurs personnes, marié à deux femmes à la fois, *in facie Ecclesiæ*, publiquement et selon toutes les lois civiles et religieuses du temps, et marié secrètement, à ce qu'il prétendit depuis, à Marie de Padilla, dont il avait déjà deux filles, Béatrix et Constance; c'est-à-dire plus que bigame. Ce roi, qui se disait chrétien, ne pouvait afficher un tel scandale sans que le chef du monde chrétien s'en émût, avec d'autant plus de raison que Pierre, au commencement de l'année, avait indignement trompé le pontife. Détaché de Marie de Padilla par sa nouvelle passion, il avait écrit en effet à Innocent VI qu'il était prêt à se séparer de sa maîtresse et à revenir à sa femme légitime, et il avait poussé l'hypocrisie jusqu'à demander au pape l'autorisation de fonder un monastère sous l'invocation de sainte Claire, où Marie de Padilla pût se consacrer tout entière à Dieu. Le pape lui avait accordé cette permission avec joie, par un bref daté d'Avignon, le 6 avril, au moment même où, au mépris de toute loi et de toute morale, Pierre consommait à Cuellar son étrange mariage avec Juana de Castro. Le pape applaudissait dans ce bref aux sages déterminations du roi, l'exhortait à suivre désormais les inspirations de sa conscience, et louait,

[1] Pauli Orosii Hispani Histor. l. I, ad Aurelium Augustinum, in princip.

par une mention spéciale, la méritoire soumission de Marie de Padilla aux lois de l'Église et du monde[1].

L'indignation du pape fut au comble lorsqu'il apprit, peu de jours après, le 28 avril, qu'il avait été joué par cet enfant si précocement pervers; il fut d'autant plus surpris et irrité qu'il avait plus espéré de la retraite de Marie de Padilla, et il donna aussitôt commission à Bertrand, évêque de Sienne, son internonce, de citer devant le Saint-Siége les évêques Jean, de Salamanque, et Sancho, d'Avila, qui avaient déclaré le roi libre de mariage, et d'obliger le roi, par ses censures, à vivre avec doña Blanca, en procédant suivant le droit contre lui et contre les grands qui flattaient son bon plaisir à cet égard[2].

Le pape, dans le nouveau bref qu'il chargea Bertrand de Sienne de remettre à Pierre, laissa éclater toute son indignation : « Voilà que déjà l'univers retentit du bruit de tes crimes, lui écrit-il[3]. Voilà que déjà sonne aux oreilles de tous la renommée répandue de tes péchés, par lesquels ton salut est compromis, l'éclat de ton nom obscurci, ta gloire voilée, ta dignité abaissée, ton honneur flétri, et ta renommée

[1] Voici le commencement de la lettre du pape : — *Innocentius*, etc., *Petro Regi Castellæ et Legionis illustri.* Age, fili, et sicut ipsius mulieris (nimirum Mariæ Padiliæ) favisti desiderio, precibus sic ad hujusmodi operis, quod est Dei, cujus perfecta sunt opera, perfectionis operam solerter impende, ut omnis in te aboleatur infamia, et omne fiat a te periculum alienum, etc. — Dat. Avin. VIII, id. Aprilis, anno II (scilicet 1354).

[2] Ob contempta hæc pontificis monita, dit l'auteur des Annales Ecclésiastiques, anno 1354, num. 21, Petrum misere periisse visuri sumus : interim ille vitiorum volutabra commutans, in conjugii speciem Castriam sibi junxit : paucisque apud eam diebus moratus, expleta libidine, ad Mariam Padiliam reversus est. Quibus auditis Pontifex Bertrando episcopo Senecensi pontificio internuntio dedit imperia, ut Sanctio Abulensi et Joanni Salamaticensi episcopis, qui Petri cum Blanca matrimonium dissolvere erant ausi, diem diceret, eosque causam suam acturos ad sedem apostolicam se conferre juberet : Petrum ad Blancam revocandam censuris compelleret; actum in eum, tum in proceres, qui regiis cupiditatibus lenocinarentur, legibus et jure judiciario ageret : subjectasque gravissimas literas regi porrigere jussit.

[3] Ecce jam quasi orbis scelerum tuorum rumoribus perstrepit, etc.

royale naissante, souillée à ses commencemens, déchirée par les lèvres de la multitude.

» Et c'est au moment où l'on pensait que toi, qui avais été comme perdu jusque-là dans les illicites caresses et les embrassemens insidieux de cette concubine admise ouvertement près de toi, pour laquelle tu as dédaigné le lit pudique de notre très chère fille en Christ, Blanche, reine de Castille et de Léon, ta femme d'illustre naissance, et t'es jeté dans le champ d'une volupté presque publique; c'est lorsqu'on pensait que, revenant à la vie animé d'un juste esprit de componction, et fortifiant ton âme dans la vertu de cette même reine qui t'a été unie d'un lien indissoluble par le sacrement du mariage, tu allais éloigner entièrement de toi, détacher et rejeter de tes flancs cette même concubine comme un serpent venimeux rongeant ton corps et ton âme, et allais rappeler à la place qui lui appartient dans le lit royal, pour la traiter désormais avec les honneurs et la décence convenables, cette jeune reine ornée de tous les dons de l'esprit et du corps, et, comme par l'éclat du nom et du sang, remarquable par l'éclat des vertus; c'est à ce moment qu'on te voit tout-à-coup, comme si tu avais exilé de toi la raison, non-seulement ne pas renvoyer, mais retenir la concubine; non-seulement ne pas rappeler, mais éloigner plus honteusement la reine, couverte de plus de mépris et de confusion, et, pécheur endurci, prendre de plus cette autre adultère avec laquelle tu as osé contracter de fait un mariage, ou plutôt une association grossière, en vertu de je ne sais quelles confessions vaines arrachées à la reine par la force et la crainte, qui ne font pas fléchir seulement la faiblesse de la femme, mais la constance même de l'homme, et dont tu as fait comme le manteau du crime et le voile de l'iniquité; puis, comme si ce n'était pas assez, te faire un jouet de cette nouvelle victime que tu as irritée elle-même au-delà de tout ce qui est permis par tes actes subséquens, démentant aussitôt tes feintes assu-

rances; injure grave à ton Créateur, et qui met le comble à tes désordres, à la honte de tous ceux que la splendeur de la dignité royale décore. Insensé! qui ne veux pas te souvenir que si grandes sont la force et la vertu du sacrement du mariage institué par le Seigneur, que personne n'a assez d'autorité pour en rompre ou pour en délier les nœuds.

» O scélérat, ô injuste! Prince établi de Dieu pour corriger les déportemens des autres, tu les fais dévier par l'exemple de tes perfidies, et le glaive, qu'il t'a été accordé de porter pour le châtiment des malfaiteurs et pour le plus grand avantage des bons, tu le lèves pour la terreur d'une faible et innocente femme. O scélérat, ô injuste! Roi, tu entraînes hors du bon chemin et des voies droites de la justice les peuples que tu as reçu la mission de diriger; tu corromps par ta duplicité non-seulement les hommes qu'il t'a été donné de régir, mais encore tu verses le poison de ton corps en celui de chacun d'eux. C'est pourquoi je t'en adjure, s'il en est temps encore : Reviens, reviens du pays de la dissimulation; détache-toi des liens du péché, et, sortant du joug de la puissance égyptienne, entre dans la terre de la liberté et du salut. Couvre ta tête des cendres de la pénitence; rejette l'huile encrassante des pécheresses. Efface les ordures de ta conscience avec les larmes du repentir, et, lavant des eaux salutaires de la contrition les taches de ton âme, reprends la crainte de Dieu, car heureux est l'homme qui craint Dieu, et sa postérité sera puissante sur la terre; de peur que (ce qu'à Dieu ne plaise!) tu ne t'endormes comme plongé dans le péché, et que Dieu jaloux, excitant ta propre passion contre toi-même pour sa vengeance, ne t'enlève comme une ombre et ne perde ta mémoire sur la terre.

» Espérant encore que les choses que je viens de te dire, tu les recevras d'un cœur soumis, et comme émanées de notre charité paternelle, roi, de telle sorte que, pénétrant doucement dans ton cœur filial, elles y portent les

fruits que nous en attendons par un effet de la grâce divine, nous avertissons ta grandeur, nous la requérons et l'exhortons dans le Seigneur, nous la prions avec effort, nous adressant plus expressément à toi au nom de ton honneur et de ton salut, nous t'adjurons de rejeter et de repousser de toi entièrement la première et la seconde de ces adultères (Marie de Padilla et Juana de Castro) et de reprendre ladite reine, à laquelle tant d'outrages ont été prodigués, qui a été saturée de tant d'opprobres, et vers laquelle, s'il te reste encore quelque chose d'humain, tu dois être ramené par la compassion seule; nous t'adjurons, non de la reprendre seulement, mais de la traiter comme il convient à une si grande princesse unie par le mariage à un si grand prince, et d'exciter pour elle ton ardeur si tiède jusqu'ici; de telle sorte qu'elle et toi, joints à l'envi autant par le mariage que par l'amour, vous demeuriez unis en Dieu, et que Dieu même vivant avec vous, vous accorde une longue et heureuse vie et une postérité par laquelle le faîte royal, exempt entièrement des périls d'une succession étrangère, soit stable et ferme à jamais, par la faveur d'en haut [1].

» Enfin, à nos prières et à nos exhortations (afin que tu prêtes une foi entière à ce que de notre part te rapportera notre vénérable frère Bertrand, évêque de Sienne, nonce du

[1] Sperantes igitur quod ea, quæ præmisimus, sic benigne recipies, sicque in filiali tua mente dulscescent emanantia, rex, paternæ dulcedine charitatis, quod auctore Deo fructus afferent expectatos ; magnitudinem tuam monemus, requirimus, et hortamur in Domino, illam attente rogantes, tibique tuæ salutis et honoris intuitu expressius injungentes, quatenus priorem et secundam adulteras ipsas omnino abjicias et repellas, dictamque Reginam, ad quam tot explectam contumeliis, totque opprobriis saturatam etiam humanitatis gratia pia debes compassione moveri, ad te reversus admittas, honorificentia, quæ tantæ principissæ tantoque principi matrimonio copulatæ conveniat, prosequaris ; et hucusque tepescentem ad eam excites zelum tuum : sicque tu et ipsa invicem juncti sicut matrimonio, sic etiam charitate, maneatis in Deo, et in vobis etiam Deus manens, concedat vobis longævæ ac felicis vitæ spatia, et prolem, per quam culmen regium, translationis ad exteros vitatis omnino periculis, stabile maneat, largiatur.. ..

Saint-Siége apostolique, porteur des présentes, lequel, pour ces choses et pour plusieurs autres, nous destinons à te visiter en notre nom), nous ajoutons ce dernier avis : Que tu ne négliges pas le prompt accomplissement de tes promesses, et réjouisses par là l'Église romaine ta mère, affligée de tous ces désordres par un effet même de son affection maternelle, si tu ne veux que nous songions à y appliquer salutairement nous-même les remèdes qu'après mûr examen nous jugerons les plus convenables pour que la volonté de l'homme ne prévaille pas sur celle de Dieu ; car il ne se peut pas que nous voulions attendre qu'il soit demandé à nos mains un compte sévère de ta vie, non plus que de celle des autres qui par ta faute ont été entraînés avec toi dans le crime.

»Fait à Avignon, le 28 avril de la deuxième année de notre pontificat (1354) [1]. »

Rendu à Toro, où nous avons vu qu'il était venu trouver sa mère après avoir trompé Juana de Castro, Pierre y apprit que les confédérés d'Albuquerque s'étaient réunis à Ciudad-Rodrigo, ville de l'Estramadure, pour agir de concert contre lui. Là, les confédérés s'étaient distribué les rôles. Le but avoué de leurs démarches était, du reste, légitime : ils voulaient forcer le roi à reprendre Blanche de Bourbon et à ne plus gouverner le royaume au gré de ses caprices. Quels que fussent leur but secret et leurs projets ultérieurs, et les accusât-on d'ambition effrénée, leur but, leurs projets, leur ambition étaient fondés sur d'aussi bons titres après tout,

[1] Dat. Avin. IV kal. maii anno II (vide Raynald. Ann. Eccl., anno 1354, num. 21). Telle était la sollicitude du pape en cette affaire. Que devient après cela la ridicule et ignorante assertion de ceux qui, pour justifier Pierre, ont intrépidement allégué que sa conduite envers Blanche de Bourbon n'avait été l'objet d'aucune réclamation de la part du pape et du roi de France ? De celui-ci, nous ne connaissons aucun document officiel relatif à la princesse française ; quant au pape, les Annales Ecclésiastiques de Raynaldus sont pleines d'éloquentes protestations contre la conduite du roi Pierre à son égard, et il le reprend vivement en cela et en plusieurs autres points encore, comme nous le verrons.

n'avaient rien de plus contraire à la morale que les actes du roi mineur et détestable qu'ils combattaient, et s'il est difficile d'affirmer que la justice et le bon droit fussent de leur côté, il est certain du moins qu'ils n'étaient pas du côté de Pierre. Voilà ce qu'étaient ces hommes ; voilà ce qu'ils faisaient : que le lecteur en tire la conclusion qu'il voudra ; notre rôle est de le constater.

D. Fadrique se sépara du comte son frère à Ciudad-Rodrigo, et s'en alla par les terres de son Ordre, s'emparant des forteresses, et réunissant autour de lui le plus de troupes qu'il pouvait. Il arriva ainsi à Montiel, qui était un château de l'Ordre, très bon ; mais Pero Ruiz de Sandoval, commandeur de Montiel, ne l'y voulut point recevoir, disant qu'il avait fait pour ce château hommage au roi dès le commencement de son règne. Il y laissa un écuyer avec l'ordre de livrer le château de Montiel au roi, en raison de cet hommage, et s'en vint de sa personne près du grand-maître D. Fadrique, par la raison qu'il était son frère et chevalier de son Ordre ; et tous trouvèrent que le chevalier avait fait en cela ce qu'il devait faire [1]. D. Fadrique ne put prendre possession de Montiel dans l'intérêt et au nom de la ligue d'Albuquerque ; mais il fut facilement accueilli dans tous les autres domaines de l'Ordre : il le fut à Segura de la Sierra notamment, bon et fort château, par D. Lope Sanchez de Bendaña, l'un des grands commandeurs de Saint-Jacques en Castille, et à Fornos, autre très beau et très bon château du voisinage, par Gomez Carrillo de Quintana, fils de Rui Diaz Carrillo. Gomez Carrillo n'était pas chevalier de Saint-Jacques, mais grand ami et vassal du grand-maître, et commandant pour lui le château et les terres de Fornos [2].

1 Por quanto era su Freyre é caballero de la su Orden ; é tovieron todos que ficiera el caballero lo que debia facer.

2 Cronica del Rey D. Pedro, año v, c. 14.

Pendant que la ligue se fortifiait ainsi en Castille, le roi cherchait à l'entamer dans la tierra de Campos. De Castro-Xériz il avait envoyé quelques troupes à Salamanque et aux lieux qu'il savait le plus voisins de ceux où le comte D. Henri et D. Juan Alfonse avaient rassemblé les leurs. Pierre vint lui-même bientôt dans la tierra de Campos mettre le siége devant un des châteaux d'Albuquerque, nommé Montalègre, dans lequel était en ce moment renfermée doña Isabelle, femme de D. Juan Alfonse, avec plusieurs chevaliers ses vassaux, lesquels étaient : Rui Diaz Cabeza de Vaca, son vaillant et fidèle majordome, Ferrand Sanchez de Tovar, Ferrand Garcia Duque, Juan Ferrandez Cabeza de Vaca, Ferrand Gutierrez de Sandoval, Ferrand Sanchez de Rojas, Pero Diaz de Sandoval, Martin Alfonse de Arenillas, et beaucoup d'autres chevaliers et écuyers très bons, tous vassaux d'Albuquerque. Les troupes du roi engagèrent en arrivant un combat aux barrières avec ceux-ci, mais elles furent repoussées; l'un des principaux chevaliers du roi, Juan Martinez de Rojas, fils de Rui Diaz Cencerro, fut blessé au visage d'un coup de lance dont il mourut quelques jours après ; et le roi ne put prendre alors Montalegre[1]. Il prit cependant avec facilité quelques autres châteaux moindres, de la dépendance d'Albuquerque, qu'on lui livra, ou dont il put s'emparer sans de trop grands efforts de vaillance, entre autres Ampudia et Villalva del Alcor, voisins de Montalegre, et laissa l'infant D. Juan d'Aragon, son cousin, à Palacios de Meneses contre les confédérés de cette frontière. Il fut de là à Sahagun (Sant Fagund), et, dans les contrées environnantes, prit ou détruisit tout ce qui tenait pour Albuquerque : Cea, Grajal, etc. Et de là donna ordre à l'infant D. Ferrand, marquis de Tortose, son cousin, et à quelques-uns de ses plus grands vassaux, de se porter sur Salamanque pour y combattre le comte D. Henri,

[1] É el Rey non tomó el lugar de Montalegre estonce (Cron., etc., l. c., c. 15).

D. Juan Alfonse d'Albuquerque, et les autres chevaliers qui avec eux s'étaient réunis là.

Le comte et Albuquerque avaient, pendant ces vaines agitations du roi, gagné à leur parti un nouvel et puissant auxiliaire. D. Ferrand de Castro s'était, comme on l'a vu, retiré sur ses terres de Galice deux jours après l'abandon de Blanche par le roi à Valladolid. Dès les premiers momens de leur alliance, ils l'avaient envoyé solliciter d'y entrer, et diverses causes l'y engagèrent, mais surtout l'offre qu'ils lui firent de le marier avec la sœur du comte, doña Juana, fille d'Alfonse XI et d'Éléonore de Guzman, de laquelle depuis longtemps déjà D. Ferrand de Castro était amoureux [1]. Il était, d'un autre côté, allié par le sang à Albuquerque. Enfin, Pierre venait de faire un affront sanglant à doña Juana de Castro, sa sœur. C'était plus qu'il n'en fallait pour le détacher du roi. Il répondit que leur proposition lui plaisait, les fit assurer de son concours, et partit au mois de juillet de Monforte de Lemos pour les rejoindre. Avec une petite armée levée dans ses domaines et entretenue à ses frais, selon l'usage féodal, il se rendit d'abord en un lieu appelé Monzon (Monçaô), château de Portugal sur la rive gauche du Miño, près de Salvatierra, qui de l'autre côté relève de la Castille. « Il posa là son camp près dudit lieu neuf jours : et chaque jour, après la messe, il passait le fleuve et allait à Salvatierra, et là, devant un notaire public, disait qu'il se dégageait et se dénaturalisait du roi D. Pierre de Castille et de Léon, parce que, sans qu'il l'eût mérité, le roi l'avait voulu tuer dans un tournoi qui s'était fait à Valladolid quand il s'y était marié, et aussi parce qu'il avait déshonoré doña Juana de Castro sa sœur, en disant qu'il se mariait avec elle et en

[1] De la qual avia grand tiempo que el dicho Don Ferrando de Castro andaba enamorado.

lui faisant prendre le titre de reine, pour l'abandonner ensuite et la mépriser. Et chaque jour de ces neuf jours il prenait un nouveau témoin. Cela fait, il partit de Monzón, et fut à Orense, et ensuite à Valdeorras, et là fit un appel à tous ses vassaux. Et dès que tous furent arrivés près de lui, il partit de là et fut à Cacavelos : et de là partit avec sept cent trente hommes de cheval et mille deux cents hommes de pied, et fut à Ponferrada, qui appartenait à sa sœur doña Juana de Castro, celle qu'on appelait reine de Castille. Et il fut là dix jours attendant que le comte et D. Juan Alfonse lui fissent savoir où ils étaient et où il pourrait aller les rejoindre; et chaque jour les uns et les autres délibéraient sur ce qu'ils avaient à faire [1]. »

Ayala revient ici avec des détails fort remarquables sur ce qu'avaient fait le comte D. Henri, le grand-maître D. Fadrique et Albuquerque après leur alliance : « Le comte D. Henri, dit-il, et le grand-maître D. Fadrique son frère, et D. Juan Alfonse d'Albuquerque, dès qu'ils eurent arrêté les termes de leur traité dans Albuquerque, demeurèrent quelques jours dans la contrée, ravageant toutes les terres voisines de Badajoz ; ils passèrent ensuite le Tage à Alcantara, menant avec eux quatre cents chevaliers, et s'arrêtèrent à Ciudad-Rodrigo, d'où il firent solliciter de se joindre à eux, d'une part, comme on vient de le voir, D. Ferrand de Castro, et de l'autre, le grand-maître d'Alcantara, D. Ferrand Perez Ponce. Il demandèrent à celui-ci, pour sûreté de sa parole, le château de Santivañez, mais ils ne purent s'accorder, et le grand-maître demeura neutre sur ses terres entre eux et le roi. Ce fut alors que D. Fadrique les quitta pour faire déclarer en leur faveur les villes et les châteaux de son Ordre. La frontière de Salamanque était tenue à cette heure pour le roi par l'infant Ferdinand d'Aragon que le

[1] Cronica del Rey D. Pedro, año v, c. 17.

roi y avait placé, et qui bientôt y fut rejoint par son frère l'infant D. Juan. Le comte D. Henri et Albuquerque se portèrent sur Robreda près de Fuente Aguinaldo, et passèrent ensemble le fleuve Tormes, entre Alba de Tormes et Salamanque.

« Et les infans d'Aragon, qui avaient été mis à Salamanque de la part du roi, poursuit Ayala, ne voulurent point combattre contre eux, quoiqu'ils eussent de nombreuses troupes sous leurs ordres, et aucuns disaient qu'ils étaient entrés en négociation avec les confédérés pour s'entendre avec eux, comme depuis ils le firent, et que c'était pour cela qu'ils demeuraient inactifs. » Albuquerque et le comte purent ainsi traverser librement le pays, entre Salamanque et Toro, où était le roi, passer le Duero entre Zamora et cette dernière ville, et cantonner leurs troupes dans un hameau à quatre lieues de Zamora, appelé Montamarta, d'où ils firent pendant huit jours des courses de pillage dans les campagnes environnantes, et enfin se rendre à los Barrios de Salas, où Albuquerque fut près d'un mois, y attendant D. Ferrand de Castro qu'il avait envoyé avertir de son arrivée. Le comte D. Henri l'y laissa seul pour aller chercher des gens de pied dans ses domaines des Asturies; moins d'un mois après il y fut de retour; ce fut là que vint s'unir à eux D. Ferrand de Castro, et tous les trois s'y concertèrent pour porter la guerre plus avant en Castille, et rassemblèrent pour cela leurs forces à los Barrios de Salas [1].

Dans le temps même que les trois premières têtes de la ligue préparaient ainsi leurs forces, le roi, après son expédition contre Cea et Grajal de Campos, se rendit à Tolède, pour marcher de là contre Ségura, à l'effet d'y réduire son frère

[1] E los infantes de Aragon, que estaban en Salamanca por fronteros de la parte del Rey, non quisieron pelear con ellos, maguer tenian muchas mas compañas; é algunos decian que traian sus fablas para se avenir, segund se avinieron despues, é que por tanto non quisieron pelear.

D. Fadrique, qui l'avait soulevée au nom de la ligue d'Albuquerque. Pierre s'arrêta quatre jours à Tolède, et y donna l'ordre à Juan Ferrandez de Hinestrosa, son camarero-mayor, oncle de Marie de Padilla, d'aller chercher à Arévalo la reine Blanche de Bourbon sa femme, et de l'amener de là, à Tolède, pour l'y faire garder à vue dans l'Alcazar.

Le bruit de cet ordre, donné par le roi l'avant-veille de son départ de Tolède pour Ségura, se répandit promptement dans la ville, et la plupart des chevaliers de Tolède se prononcèrent contre cette arrestation, tenant à déshonneur que leur cité fût choisie pour prison de la jeune reine. Quelques chevaliers de la cour du roi s'en montrèrent eux-mêmes mécontens, et eurent là-dessus des conférences avec ceux de Tolède, et tous ensemble cherchaient par quel moyen ils pourraient mettre empêchement à l'exécution de cet ordre : on parla de ne pas laisser partir Hinestrosa, et beaucoup opinèrent qu'on le tuât. Il y avait alors à Tolède un très-grand nombre d'hommes de guerre rassemblés, et plus de sept cents chevaliers l'habitaient; cependant, ils ne donnèrent pas suite à ce dernier projet, de peur que ce meurtre, accompli en présence du roi, n'amenât quelque collision sanglante, et ils en ajournèrent l'exécution au temps où Hinestrosa conduirait la reine Blanche à Tolède, en l'absence du roi.

Le roi partit pour Ségura le quatrième jour, emmenant avec lui le plus qu'il put de chevaliers et d'écuyers de la ville, tandis que Hinestrosa allait chercher la reine à Arévalo, d'où il ne tarda pas à la ramener à Tolède avec ses gardiens d'Arévalo, qui pouvaient passer plutôt pour ses fidèles serviteurs : l'évêque de Ségovie D. Pero Gomez Gudiel et Tel Gonzalez Palomèque, tous deux de Tolède. Ils s'étaient attachés à Blanche dans l'exercice même de la dure commission qu'ils exerçaient près d'elle de la part du roi, et furent, près de leurs parens et amis de Tolède, les premiers instiga-

teurs d'un pronunciamento en faveur de la pauvre prisonnière couronnée. Tout en entrant dans la ville, Blanche de Bourbon demanda à faire ses oraisons dans l'église de Sainte-Marie qui se trouvait sur son passage, et dès qu'elle y fut entrée, refusa d'en sortir, *con miedo que avia de prision ó de muerte*, dit la chronique; et tout cela avait eu lieu par le conseil de l'évêque de Ségovie et de ceux qui étaient venus avec elle d'Arévalo. Juan Ferrandez d'Hinestrosa la pria en grâce de vouloir bien se rendre en son palais, l'alcazar du roi, où elle trouverait une très bonne habitation [1]; mais elle ne le voulut pas faire, et Hinestrosa n'osa pas la faire sortir de l'église contre sa volonté, car il était, dit Ayala, bon chevalier, soigneux et mesuré, outre qu'il avait peur de ceux de la cité, car il voyait bien que tous étaient mécontens de l'emprisonnement de la reine. C'est pourquoi, quand il se fut assuré de l'intérêt général et passionné qu'inspirait la reine aux Tolédans, il jugea convenable, avant d'aller plus loin, d'en instruire le roi. Il quitta Tolède, averti peut-être de ce qu'on méditait contre lui, alla trouver Pierre devant Segura, et lui raconta tout ce qui s'était passé à Tolède depuis son départ, comment Blanche de Bourbon, à son arrivée, s'était réfugiée dans l'église de Sainte-Marie et n'avait plus voulu en sortir, et comment il n'avait rien osé faire sans son ordre à l'égard de sa femme, et le pria d'ordonner sur cela ce qui serait de sa grâce. A quoi le roi répondit qu'il irait lui-même à Tolède et ferait ce qui conviendrait le mieux à son service sur ce point [2].

Depuis plusieurs jours déjà Pierre se voyait arrêté devant Segura, place forte et bien défendue, et où le grand-maître était en ce moment renfermé.

Segura avait un alcayde dans une position exceptionnelle.

[1] Que quisiese ir al Alcazar del Rey, é suyo, ca tenia allí muy buena posada.
[2] Cronica del Rey D. Pedro, año V, c. 19.

C'était le commandeur D. Lope Sanchez de Bendaña, originaire de Galice, et qui fut depuis commandeur mayor de Castille. Le roi en arrivant le fit sommer de lui livrer le château de Segura et de l'y accueillir, en raison de l'hommage qu'il lui avait fait pour ledit château. D. Lope Sanchez de Bendaña était dans le même cas que ce commandeur que nous avons vu livrer le château de Montiel au roi, pour rester fidèle au serment qu'il lui avait prêté, tout en se dévouant de son corps au grand-maître, son seigneur et son ami. Mais Bendaña ne l'imita point en ceci. Sur la sommation du roi, il parut avec une chaîne au cou sur les murailles, disant que le grand-maître, son seigneur, qui était là avec lui, lui avait fait mettre cette chaîne au cou parce qu'il se défiait de lui, et que pour cette raison il n'était pas en son pouvoir libre d'accueillir le roi dans son château. Et le roi, dit notre auteur, fut fort en colère de cela, voyant bien que c'était là une feinte, et que le commandeur D. Lope Sanchez de Bendaña s'entendait en ceci avec son grand-maître. Les troupes royales engagèrent aussitôt un combat aux barrières de la ville avec celles de D. Fadrique; mais elles furent repoussées, et le roi, ne pouvant s'emparer aisément du château de Segura ni de la ville, selon sa coutume d'abandonner les entreprises difficiles, laissa des troupes contre son frère autour de Segura et retourna en Castille. Il ne se rendit point d'abord à Tolède, comme il l'avait annoncé, pour y faire mettre Blanche dans l'Alcazar. Voulant avant tout satisfaire sa vengeance contre le grand-maître, il partit de devant Ségura, où il laissa D. Fadrique, et vint à Ocaña, y fit assembler les chevaliers et les frères de l'ordre de Saint-Jacques qui étaient avec lui, et leur ordonna de déposer Fadrique, et de nommer à sa place D. Juan Garcia de Villagera, frère de doña Maria de Padilla, « quoiqu'il fût marié et bâtard. » Ce qui fut fait. Coup d'état religieux

dont son père Alfonse lui avait donné l'exemple, lorsque, par les mêmes moyens, la contrainte ou l'abus des influences, il avait fait, en 1339, donner cette grande-maîtrise à un frère de sa maîtresse Éléonore de Guzman, pour la garder à son fils né en 1332, et qu'il en fit définitivement investir en 1343, c'est-à-dire à l'âge de moins de onze ans. Ce fut le premier exemple d'un grand-maître de Saint-Jacques marié, et il y en eut plusieurs autres depuis[1].

Tandis que ces choses se passaient à Ségura et à Ocaña, Tolède avait fait une révolution en faveur de Blanche de Bourbon. Aussitôt après le départ d'Hinestrosa, la jeune reine avait été, dans l'asile sacré où elle avait cherché un abri contre le mauvais vouloir des officiers de son mari, l'objet des plus vifs témoignages d'intérêt. Elle y avait reçu la visite de plusieurs femmes des premières familles de la ville, et s'y était entretenue avec elles de ses craintes (*fabló con muchas grandes dueñas de la cibdad que eran allí*). Elle leur dit que le roi allait venir à Tolède pour l'y faire emprisonner ou tuer (*por la facer prender ó matar*), et les pria de lui venir en aide en ce danger. Blanche avait pour conseillère et pour guide en ceci, étant encore très jeune (à peine comptait-elle dix-huit ans), une gouvernante de haute noblesse, qu'avait placée près d'elle la reine-mère. C'était une riche dame (*una rica dueña*) appelée doña Léonor de Saldaña, fille de D. Ferrand Roiz de Saldaña, et femme de D. Alfonse Lopez de Haro, fils de D. Juan Alfonse de Haro, seigneur de los Cameros. Touchées de ce que leur disaient la jeune reine et sa gouvernante, les dames de Tolède s'émurent vivement en faveur de Blanche, parlèrent à leurs maris et à leurs parens, et les déterminèrent à prendre parti pour sa cause, par cette considération surtout qu'il y aurait danger non seulement pour sa liberté,

[1] Voir le Bullaire de Saint-Jacques, ad ann.

mais encore pour sa vie, si on la laissait livrée aux Padilla. Ce serait une tache ineffaçable à l'honneur de Tolède, qu'une si noble reine, qui était une créature sans péché, et de si grand lignage, venue en Espagne sur la foi des traités, fût mise traîtreusement à mort dans la ville où ils étaient; ils avaient le pouvoir d'empêcher cet acte de cruelle trahison, et ils le devaient. Blanche leur disait que Juan Ferrandez de Hinestrosa allait revenir avec l'ordre du roi de l'arracher à son asile pour l'enfermer dans l'Alcazar, où elle était bien certaine qu'on ne la laisserait pas vivre longtemps : elle croyait que ce n'était pas la volonté spontanée du roi qu'on l'y tuât; mais que ses conseillers, parens de Marie de Padilla, sauraient bien lui en arracher l'ordre et l'exécuteraient avec empressement; qu'un temps viendrait où le roi, leur seigneur, leur saurait gré de lui avoir épargné un crime en sauvant de la mort la reine sa femme, et que, loin de trouver mauvais qu'ils en eussent agi ainsi, il leur en tiendrait compte comme d'une chose faite pour son service.

Touchés à leur tour, la plupart des habitans les plus considérables de Tolède suivirent les conseils de leurs femmes, et prirent les armes pour la reine, n'hésitant pas à mettre en péril pour elle, et en grande aventure, leurs corps et tout ce qu'ils avaient [1]. Ils parlèrent en ce sens à quelques hommes de bien de l'administration municipale de la cité, et les trouvèrent tout disposés à cette bonne œuvre, sauf trois ou quatre chevaliers, les deux principaux alcades et l'alguacil-mayor qui tenaient la ville pour le roi, lesquels ne voulurent pas se prononcer. Tous les autres, sans considérer les périls qui en pourraient surgir, comme plus tard il arriva, se prononcèrent: Et quand tous surent [2] que Juan Ferrandez de Hinestrosa voulait venir à Tolède, quoique il fut encore au-

[1] Los mas d'ellos movieronse á defender la Reyna á todo su poder, é á poner por ello á qualquier aventura cuerpos é quanto avian.

[2] E quando sopieron los Caballeros é Escuderos é Omes buenos de la cibdad, etc.

près du roi, pensant que, s'il venait, il ferait immédiatement prendre ou tuer Blanche, selon qu'on le leur avait fait entendre, ils la tirèrent de l'église de Santa-Maria où elle était, et la conduisirent à l'Alcazar de leur ville, à l'heure de tierce, le jeudi 14 août, veille de la Sainte-Marie d'août. Les tours, tant de l'Alcazar que de la ville, furent aussitôt mises au pouvoir et confiées à la garde de chevaliers et d'hommes notables de la simple bourgeoisie de Tolède ; car tous voulurent coopérer à cette œuvre de bonne volonté. Et, ce jour-là même, D. Martin Ferrandez, qui avait été gouverneur du roi D. Alfonse et était alors alcade-mayor de Tolède, D. Gonzalo Ferrandez Palomeque, second alcade de la ville, D. Suer Tellez de Meneses, l'un des premiers chevaliers de Tolède, furent arrêtés, et conduits prisonniers dans l'Alcazar par leurs propres parens. Le vieux D. Martin Ferrandez, peu de jours après, y tomba malade, et on le transporta à sa maison où il mourut. D. Gonzalo Ferrandez, D. Suer Tellez de Meneses et leurs compagnons de captivité ne tardèrent pas cependant à être mis en liberté, et allèrent rejoindre le roi. Le premier qui fut mis en liberté fut Alfonse Jufré Tenorio. Cette levée de boucliers alarma quelques hommes prudens; car c'était, dit Ayala, une entreprise très périlleuse, comme il y parut bien par la suite [1].

Cela fait, et pour donner plus de force à leur entreprise, les Tolédans envoyèrent sur-le-champ dire au grand-maître de Saint-Jacques D. Fadrique, qui était encore à Ségura, de venir aussitôt à Tolède, et qu'ils l'y recevraient avec toutes les troupes qu'il mènerait avee lui; ils envoyèrent dire pareillement au comte D. Henri, à D. Ferrand de Castro et à D. Juan Alfonse d'Albuquerque, que, puisqu'ils demandaient au roi de reprendre sa femme, qui était ce qu'ils voulaient

[1] Ca la obra fué muy peligrosa, segund que adelante paresció (Cronica del Rey D. Pedro, año v, c. 21).

eux-mêmes, ils leur offraient d'être avec eux en cette demande, d'un seul cœur, car c'était là uniquement ce qu'ils voulaient, que le roi reprît et traitât avec honneur Blanche de Bourbon. Et sur cette nouvelle, les chevaliers de Tolède que le roi avait laissés contre le grand-maître devant Ségura, traitèrent et s'unirent avec D. Fadrique dans les mêmes vœux, et tous ensemble s'en revinrent à Tolède dans sa compagnie; il avait sous ses ordres, tant à lui que de Tolède, jusqu'à sept cents chevaliers qui vinrent ainsi se joindre à ceux qui déjà s'étaient déclarés en faveur de Blanche dans la cité royale. Ils prirent logement, à leur arrivée, dans le faubourg de la ville, et le grand-maître fut aussitôt voir la reine à l'Alcazar et lui prêter serment, ce que firent aussi avec lui, en grande cérémonie, les principaux habitans de Tolède.

Cuenca, Cordoue, l'évêché de Jaen, Talavera, Ubeda, Baeza, etc., ne tardèrent pas à suivre l'exemple de Tolède, et un grand nombre de chevaliers et de seigneurs se prononcèrent dans le même sens. Mais, quoique tout cela fût fait avec bonne intention par quelques-uns, cependant, répète encore ici Ayala, c'était œuvre de grande aventure, dont ne se trouvèrent pas bien dans la suite ceux qui en furent, selon que ci-après on le racontera dans cette histoire [1].

Pierre, au commencement d'août, après avoir fait déposséder D. Fadrique et avoir fait donner tyranniquement la grande-maîtrise de Saint-Jacques à Juan Garcia de Villagera, à Ocaña, n'avait pas osé se rendre à Tolède; il avait voulu s'entendre préalablement avec sa mère, et s'était rendu à Médina del Campo, où Marie de Portugal résidait. Il était là près d'elle le jour même que les Tolédans avaient conduit

[1] E como quier que todo esto fué con buena entencion de algunos, pero fué obra de grande aventura, por loqual despues non se fallaron bien dello los que en ello fueron, segund que adelante se contrará en este libro (Cronica del Rey D. Pedro, ubi supra, c. 22).

Blanche, de l'église Sainte-Marie dans l'Alcazar de Tolède. On voit effectivement Pierre confirmer à Médina del Campo, le 16 août de cette année, un acte par lequel, à la date du 15 de ce mois, la reine sa mère avait fait, dans cette ville, donation du lieu appelé Vallecillo, qui était de ses domaines, à Juan Ferrandez Cabeza de Vaca, frère du grand majordome d'Albuquerque, et ce n'est pas sans étonnement qu'on voit le roi, dans cette confirmation, nonobstant son récent mariage public avec Juana de Castro et sa conduite ultérieure envers Blanche, donner à celle-ci le titre de reine, et l'appeler sa femme :

« Moi, D. Pedro, par la grâce de Dieu, roi de Castille et de Léon, etc., conjointement avec la reine doña Blanca ma femme, dit-il dans cet acte, au vu d'une lettre de la reine doña Maria ma mère [1]..., etc. »

Il se rendit quelques jours après à Tordehumos, et ce fut là qu'il apprit ce que les habitans de Tolède venaient de faire en faveur de sa femme, et l'appel qu'ils avaient fait du grand-maître D. Fadrique dans leurs murs. La nouvelle lui en fut désagréable ; mais elle plut beaucoup aux cousins du roi et à plusieurs chevaliers de haut parage qui se trouvaient là avec lui, et qui, mécontens de la façon dont il gouvernait son royaume et sa maison, avaient résolu de se séparer de lui.

Le roi D. Pierre, dit Ayala, était en ce temps à Tordehumos, et, s'il fut très chagrin de ce qu'on lui dit de Tolède, beaucoup de ceux qui étaient avec lui, tant les infans d'Aragon D. Ferdinand et D. Juan, ses cousins, que d'autres, eurent de ces nouvelles grand plaisir, ne pouvant leur plaire

[1] Yo Don Pedro por la gracia de Dios, Rey de Castilla é Leon, etc....., regnant en uno con la Reyna doña Blanca mi muger, vi una carta de la Reyna doña Maria mi madre, etc. (Pellicer, Casa de Cabeza de Vaca, fol. 102 et 103). — Ainsi s'exprimait-il cinq mois apres avoir fait déclarer nul son mariage avec Blanche et avoir épousé solennellement à Cuellar la sœur d'Inès de Castro, et quoiqu'il ait prétendu, quelques années plus tard, être marié aussi en légitime mariage, dès 1352, avec Marie de Padilla.

de voir le roi gouverner le royaume et sa maison comme il faisait, et aussitôt ils commencèrent à traiter les uns avec les autres pour se départir du roi, comme ils le firent, et que nous le conterons plus loin. En même temps, D. Juan Alfonse de Haro, fils de D. Alfonse Lopez de Haro et de cette dame d'honneur, doña Léonor de Saldaña, que nous avons vue à Tolède agir si efficacement comme gouvernante de la reine doña Blanca, se sépara du roi, et s'en fut à Montalègre, lieu qui appartenait à D. Juan Alfonse d'Albuquerque; il y entra avec des troupes de cheval et de pied levées et soldées à ses frais. Et à peu de jours de là s'en fut au même lieu de Montalègre D. Alvar Garcia de Albornoz, lequel s'arrêta là avec les autres qui le gardaient. Et ainsi chaque jour se ralliaient de nombreuses compagnies au comte D. Henri et à D. Juan Alfonse, et se séparaient du roi les seigneurs et les chevaliers [1].

Lorsque les infans d'Aragon et les chevaliers avec lesquels ils traitaient furent décidés à se rapprocher du comte D. Henri et d'Albuquerque, pour s'entendre et traiter avec eux, ils se séparèrent ouvertement du roi, se réunirent, et furent à un lieu voisin de Tordehumos appelé Villabraxima : et là, ils prirent la reine doña Léonor, leur mère, et se portèrent avec elle à Montalègre, qui était à D. Juan Alfonse de Albuquerque (entre Médina de Rioseco et Ampudia, à l'est de Tordehumos); ils y furent très bien reçus, et ils demeurèrent là quelques jours, et ensuite furent à Cuenca de Tamariz [2]. Et les chevaliers qui, avec les infans, se séparèrent du roi furent D. Diego Perez Sarmiento, Pero Gonzales de Aguero, Ferrand Perez de Ayala, et sept ou huit autres.

« Et dès que les infans et les chevaliers qui avec eux étaient furent à Cuenca de Tamariz, ils écrivirent pour faire savoir au roi, continue Ayala, comment tous étaient affectionnés à son

[1] Cronica del Rey D. Pedro, año v., c. 23.

[2] On appelle aujourd'hui la ville qu'Ayala désigne ainsi Cuenca de Campos.

service, et ne s'étaient séparés de sa cour que parce qu'il avait abandonné la reine doña Blanca sa femme, ce qui était contraire à son honneur; que les troubles qui régnaient dans le royaume et parmi les seigneurs tiraient leur origine du scandale public qu'il causait en ne vivant point avec la reine et en s'abandonnant entièrement à la Padilla et à ses parens, par les conseils de qui tout se faisait, pour le malheur du royaume. Mais que si, comme ils l'en priaient, il voulait bien apporter à ceci l'unique bon remède pour qu'ils pussent demeurer en sa cour et à son service avec honneur et sûreté (le renvoi des Padilla et le rappel de la reine), ils étaient prêts à y rentrer et à reprendre tous leurs fonctions auprès de lui. Et au fond ils disaient vrai. Si le roi eût changé de conduite, il les eût par cela même vaincus et ramenés. C'est toujours le principe juste et sage des oppositions: elles croient que les princes leur sauront gré de ne pas leur laisser faire des fautes qui, plus tard, tournent contre eux-mêmes. Mais Pierre n'écouta que ses passions, et ne tint aucun compte de leurs remontrances. Il ne daigna leur faire que des réponses évasives, et les poussa ainsi définitivement dans l'opposition armée vers laquelle ils inclinaient. Ils n'attendirent plus, dès lors, que le moment de s'allier ouvertement avec Albuquerque, le comte D. Henri et D. Ferrand de Castro, qui venaient de se réunir avec toutes leurs forces à los Barrios de Salas, et dont on leur avait annoncé la marche vers Cuenca de Tamariz [1].

La jonction de toutes les forces des trois premiers grands confédérés s'était opérée, peu auparavant, à los Barrios de Salas. Nous avons dit que le comte D. Henri avait d'abord quitté Albuquerque pour aller chercher dans les Asturies des troupes de pied : il était venu rejoindre D. Juan Alfonse

[1] Il contraignit par ses mauvaises mœurs et ses turpitudes, dit l'auteur des Annales Ecclésiastiques, les princes castillans à prendre les armes pour corriger sa folie : — ... Corripuisse principes castellanos arma ad sanandam Petri regis vesaniam.

déjà réuni à los Barrios de Salas avec D. Ferrand de Castro, et tous les trois en partirent un mercredi du commencement d'août. Ils avaient mille deux cents chevaux et trois mille cinq cents hommes de pied, et ils furent ce jour-là coucher à Val de Sant Lorenzo; le lendemain, jeudi, ils passèrent le pont d'Astorga, et furent coucher au pont d'Orvigo; ils prirent le lendemain le chemin de Valence (Valencia de Don Juan), et furent dîner à Nava, hameau à deux lieues de Mayorga; ils y firent la sieste, et partirent de là sur le soir, passèrent de nuit à Mayorga, et quand le jour parut, le lendemain samedi, ils étaient à la porte de Villalon, qui était une ville de D. Tello. Ils apprirent là comment les infans d'Aragon et D. Tello s'étaient réunis, et étaient en ce moment à Cuenca de Tamariz avec deux mille chevaux, pour combattre, leur disait-on, contre eux [1]. Le comte, Albuquerque et D. Ferrand de Castro ignoraient encore l'intention des infans. En arrivant près de Cuenca de Tamariz, ils firent halte, et le comte, par mesure de précaution, envoya en avant trois éclaireurs à cheval avec l'ordre de se placer en observation (en vedette, *por atalaya*) sur une colline qui était devant eux, entre eux et la ville, et d'où l'on pouvait la voir. Et tous mangèrent, et firent manger à leurs chevaux de l'avoine fraîche qui se trouvait là sur des aires où l'on venait d'en recueillir, car on était au mois d'août, au temps où l'on moissonne et recueille l'avoine. Et, à peu d'heures de là, revint un des éclaireurs, disant qu'ils avaient vu sortir de Cuenca cinquante hommes à cheval, la lance à la main, lesquels venaient à toutes brides contre eux. Le comte et D. Juan Alfonse donnèrent l'ordre à tous de remonter à cheval et se portèrent aussitôt vers le monticule où étaient leurs vedettes, où ils s'arrêtèrent et se mirent en bataille dans l'ordre suivant : leurs trois bannières en une, les hommes à cheval

[1] Con dos mil de caballo para pelear con ellos. ....

réunis autour, et les hommes de pied, la moitié d'un côté des chevaux, et l'autre moitié de l'autre [1].

Les cinquante hommes à cheval que les vedettes avaient vu sortir de Cuenca de Tamariz avaient à leur tête Diego Perez Sarmiento, Lope Diaz de Rojas et Juan de Abendaño; et dès qu'ils furent arrivés où étaient e comte, D. Juan Alfonse et D. Ferrand de Castro, ils leur parlèrent à part. Ce qu'ils leur dirent, on l'ignore; mais on les vit, peu d'instans après, se mettre tous en mouvement et marcher ensemble vers Cuenca de Tamariz. Arrivés à la porte de la ville, il fut ordonné à tous d'en sortir, et les trois seigneurs y entrèrent et avec eux quatre de leurs chevaliers : Pero Ruiz de Villegas, Juan Gonzalez de Bazan, Suer Yañez de Parada et André Sanchez de Grez; ils trouvèrent dedans la reine doña Léonore et les infans ses fils. Et les infans, le comte D. Henri, D. Juan Alfonse, D. Ferrand de Castro et D. Tello s'entretinrent l'espace d'une grande heure avec la reine doña Léonore. Les compagnies du comte, de D. Juan Alfonse et de D. Ferrand de Castro, qui étaient au dehors, le tenaient pour merveille, et commençaient à s'inquiéter de leurs seigneurs, lorsqu'enfin ceux-ci sortirent de Cuenca accompagnés de D. Tello, avec lequel, eux et leurs troupes, se rendirent à Villalon, qui était, comme nous l'avons déjà dit, à D. Tello; on les y accueillit bien, et ils y restèrent deux jours. La reine doña Léonore et les infans ses fils restèrent à Cuenca. Et tous ensemble envoyèrent de là, le lendemain, des messages aux villes de Tolède, de Cordoue, de Cuenca del Xucar, de Jaen, d'Ubeda, de Baeza et de Talavera, qui toutes s'étaient dejà prononcées dans le sens de la ligue [2], pour leur faire savoir comment eux tous s'étaient entendus pour ne former

[1] E pusieron sus batallas en esta ordenanza : los pendones todos tres en uno, é los de caballo juntos en una haz ; é los peones la metad de la una parte de los caballos, é la otra metad de la otra parte.

[2] Que todas estaban alzadas por que el Rey dejase á doña Maria de Padilla, é ficiese vida con la Reyna doña Blanca de Borbon su muger.

plus qu'un parti. En même temps ils écrivirent au roi pour le prier en grâce de quitter Marie de Padilla et de bien vivre avec la reine Blanche de Bourbon sa femme légitime; et aussi, que ce fût son bon plaisir de mettre le bon ordre dans le royaume et dans sa maison, pour que ceux qui devaient le servir eussent honneurs et biens de lui, chacun selon son état et la nature de ses services. Ils écrivirent pareillement à la reine doña Blanca, à Tolède, et lui firent savoir comment eux tous étaient à son service, armés pour sa juste cause, et entendaient pousser l'affaire jusqu'au bout, avec l'aide de Dieu [1].

Les confédérés avaient jusqu'à cinq mille chevaux et une infanterie plus nombreuse encore, forces très supérieures à celles du roi, à qui il ne restait plus qu'environ six cents hommes à cheval [2]. Se voyant presque sans troupes et craignant d'être fait prisonnier dans Tordehumos, il prit le parti d'aller s'enfermer dans Tordesillas, ville forte et de difficile accès, et il emmena avec lui la reine doña Maria sa mère et doña Maria de Padilla sa maîtresse. Mais les confédérés se mirent en devoir de suivre ce mouvement, se réunirent tous à Montalegre où ils demeurèrent quelques jours, et ensuite en partirent, et se rendirent aux environs de Tordesillas, prenant leurs quartiers, les infans d'Aragon et la reine doña Léonore leur mère, à Villalar; le comte D. Henri, D. Tello et D. Juan Alfonse, à Pedrosa; et D. Ferrand de Castro à Casasola. D. Juan de la Cerda vint de Séville se joindre à eux, et se logea avec ce dernier à Casasola. Et de là, tenant Tordesillas en quelque façon bloquée, ils résolurent d'ex-

[1] É que asi lo entendian levar adelante con lo ayuda de Dios.

[2] É non fincaron con él mas de seiscientos de caballo, los quales eran estos, dit Ayala : Don Diego Garcia de Padilla maestre de Calatrava, é D. Pero Nuñez de Guzman, é Don Garci Ferrandez Manrique, ó Juan Alfonso de Benavides, é Iñigo Lopez de Orozco, é Juan Ferrandez de Henestrosa, é Pero Gonzalez de Mendoza, é Gutier Ferrandez de Toledo, é otros Caballeros; pero todos non eran mas de seiscientos de cabello.

poser de nouveau au roi les causes qui les obligeaient à se tenir hors de son service. La reine d'Aragon sa tante se chargea du message. Accompagnée seulement de quelques femmes de sa suite, elle se rendit à Tordesillas pour parler au roi, et lui renouvela la demande des confédérés : qu'il reprît la reine Blanche sa femme et la menât avec lui, comme c'était raison ; qu'il exilât ou plutôt envoyât vivre, avec des rentes suffisantes, doña Maria de Padilla, dans le royaume de France ou dans celui d'Aragon; qu'il cessât de tout faire par les conseils des parens de cette femme : à ce prix, tous ses vassaux, qui maintenant se tenaient éloignés de lui, lui reviendraient fidèles et dévoués. Mais le roi, bien qu'il eût écouté attentivement tout ce que lui dit sa tante, ne fit aucune réponse satisfaisante ; moins que jamais il paraissait disposé à se séparer de Marie de Padilla, et la négociation en resta là. La reine d'Aragon revint auprès des seigneurs qui l'avait priée d'aller parler au roi, et leur fit part du peu de succès de sa mission. Ils furent dévastant alors la banlieue de Tordesillas bien dix jours; après quoi ils en partirent pour aller courir la Tierra de Campos. La reine-mère, qui était avec le roi à Tordesillas, le voyant si obstiné dans le mal, lui demanda la permission de le quitter pour se rendre à Toro. Il la lui donna, et demeura à Tordesillas avec la Padilla [1].

[1] Pierre et la reine doña Maria sa mère étaient déjà à Oterdesillas (Tordesillas), le 6 septembre de cette année, comme le prouve un acte de la reine, donné de cette ville, sous cette date, par lequel elle fit donation de *Cillero de Armellada á Juan Alfonso de Benavides justicia mayor de la Casa del muy noble Rey Don Pedro mio fijo, é mayordomo mayor de la Reyna Dona Blanca su muger, etc.* (Voyez Argote, Nobleza de Andaluzia, fol. 203). — Pierre écrivit de la même ville, le 28 octobre, à l'infant D. Pierre d'Aragon, lieutenant-général de ce royaume en l'absence du roi Pierre IV, une lettre par laquelle il lui fit part de la défection des deux infants d'Aragon dont il parle comme il suit : — Facemos vos saber que los infantes Don Fernando é Don Juan mis primos, é hermanos del Rey de Aragon, viviendo con nusco et en nuestro señorio, é seyendo nuestros vassallos, é teniendo de nos grandes oficios de la nuestra casa é del nuestro Regno, el infante Don Fernando Adelantado mayor de la Frontera é nuestro Canceller mayor, é el

Les confédérés firent cependant des courses de guerre, d'un coté, jusqu'aux portes de Valladolid, où ils avaient des intelligences avec Juan Alfonse Tello, frère de Martin Alfonse Tello, qui avait les offices de Valladolid, et de l'autre, jusqu'aux portes de Salamanque, où un de leur amis, Alvar Gonzalez Moran, qui en était, tâcha de les introduire; mais ils ne purent entrer dans l'une ni dans l'autre ville. Ils furent plus heureux à Médina-del Campo; cette place tenait pour le roi et avait une garnison de chevaliers d'élite. Les ligués l'attaquèrent, et y entrèrent de vive force le 28 septembre, veille de la saint Michel[1].

Les vainqueurs se logèrent avec leurs troupes dans la ville et y trouvèrent des vivres en abondance. Mais ils y perdirent bientôt un de leurs chefs, celui à qui le roi en voulait le plus. Au commencement d'octobre, Albuquerque fut atteint d'un mal inconnu, dont il mourut presque subitement. Il sentit d'où cette mort lui venait. Suivant ce qu'on sut depuis, dit la chronique, sa mort eut lieu de cette manière : quelques jours après être entré à Médina del Campo, D. Juan Alfonse fut pris de la fièvre; il y avait près de l'infant D. Ferrand d'Aragon un médecin romain, appelé maître Paul, qui fut chargé de donner des soins au malade. Le roi Pierre le sut, et envoya dire secrètement à ce médecin que, s'il voulait empoisonner Albuquerque, il l'enrichirait et lui ferait maintes fa-

infante Don Juan nuestro Alferez mayor, é teniendo muy grandes tierras de nos por que nos avian á servir, é levando sueldo de nos contra el Conde é Don Fernando de Castro, etc.—Cette lettre n'eut aucun résultat (Voir Zurita, Anales de Aragon, l. VIII, c. 56). Enfin, le roi était encore à Oterdesillas le 10 novembre, comme on le voit par la date d'un acte par lequel il fit donation de la ville de Villafranca de Valcarcel à Juan Alfonse de Benavides (Voir Argote, ubi supra, l. c.).

[1] Les chevaliers que le roi y avait envoyés pour sa défense, dit Ayala, se réfugièrent dans la ville vieille, au château de Médina, et obtinrent de là qu'on les laisserait sortir saufs; lesquels étaient ceux-ci : Juan Rodriguez de Cisneros, Pero Gonzalez de Mendoza, Ferrand Alvarez de Tolède, Garci Alvarez son frère, Gomez Carrillo, fils de Gutier Ferrandez de Tolède, Suer Martinez, clavero d'Alcantara, Men Rodriguez Tenorio, qui avait la charge de D. Juan, fils de D. Pero Ponce, et d'autres.

veurs. Paul donna à Albuquerque du poison dans un sirop, dont celui-ci mourut, et depuis le roi tint parole, et donna à maître Paul de grands biens, et entre autres une terre de la valeur de cent mille maravédis, aux environs de Séville, et le nomma son comptable mayor (contador mayor)[1].

Cette mort fut moins fatale à la ligue que le roi ne se l'était promis; tous les vassaux de D. Juan Alfonse jurèrent de demeurer avec son corps au service des autres seigneurs confédérés, et de ne point l'enterrer qu'on n'eût mené à fin l'entreprise commencée ainsi que lui-même l'avait ordonné sur son lit de mort. Et dans toutes leurs assemblées, ils le supposaient vivant, et Ruiz Diaz Cabeza de Vaca, qui avait été son fidèle majordome mayor, parlait en son lieu[2].

Cependant, le grand-maître D. Fadrique, qui était à Tolède, ainsi que nous l'avons dit, dès qu'il sut que les infans d'Aragon, le comte D. Henri, D. Tello, D. Ferrand de Castro, D. Juan Alfonse d'Albuquerque, D. Juan de la Cerda, et les autres riches-hommes et chevaliers s'étaient réunis et faisaient cause commune, résolut, avec l'assentiment de la reine doña Blanca, et de l'avis des habitans de Tolède, d'aller se joindre à eux. Il apprit en route, à Guadarrama, hameau du Réal de Manzanarès (il paraît que c'était alors le nom qu'on donnait à la campagne qui s'étend au nord de Madrid), comment était mort Albuquerque à Médina del Campo, et en fut très chagrin. Fadrique menait avec lui six cents hommes de cheval, et beaucoup d'argent qu'il avait trouvé (ou pris) à Tolède, dans les maisons qu'y possédait D. Samuel el Levi. La reine Blanche l'avait chargé aussi de porter à ces seigneurs

[1] E envió tratar con el dicho maestre Pablo que diese hiervas á Don Juan Alfonso é que él le heredaria, é le faria muchas mercedes : é el físico fizolo asi, é dió las hiervas á Don Juan Alfonso en un jarope, de que morió. E despues, etc. (Cronica del Rey D. Pedro, ubi supra, c. 27).

[2] E cada vez que facian estos señores su consejo fablaba en lugar de Don Juan Alfonso Rui Diaz Cabeza de Vaca, que fuera su mayordomo mayor.

ligués pour sa cause tout l'argent qu'elle avait pu réunir. Et les seigneurs, dit Ayala, qui étaient pour lors à Médina dans ce dessein, et auxquels vint se joindre le grand-maître de Saint-Jacques D. Fadrique, étaient l'infant D. Ferrand d'Aragon, marquis de Tortose et seigneur d'Albarracin; l'infant D. Juan son frère; le comte D. Henri; D. Tello son frère; D. Ferrand de Castro; D. Juan de la Cerda; et enfin les compagnies et les vassaux de D. Juan Alfonse d'Albuquerque, avec le corps de leur seigneur, que celui-ci mourant leur avait fait jurer de porter toujours devant les bannières des grands vassaux en révolte, jusqu'après la victoire.

Le grand-maître les rejoignit dans Médina del Campo, et tous ensemble résolurent d'envoyer de nouveau des messagers au roi, qui était passé de Tordesillas à Toro au commencement de novembre. Ils choisirent, pour lui porter l'expression des griefs et lui réitérer les vœux de la ligue, Pero Carrillo, fils de Gomez Carrillo de Mazuelo, Juan Gonzalez de Bazan, et Pero Gonzalez de Aguero. Il y avait à Toro, près du roi, quelques chevaliers qui connaissaient et aimaient beaucoup les nouveaux venus, et qui, à leur arrivée, voulurent les emmener dans leurs demeures pour leur faire honneur, et ils se disputèrent à qui les aurait. Ferrand Alvarez de Tolède voulait emmener avec lui Pero Carrillo, qui était son ami; et Alfonse Jufré Tenorio, qui ne voulait pas de bien audit Ferrand Alvarez, voulut emmener de son côté ledit Pero Carrillo, et le lui enleva. Et sur cela se prirent de paroles Ferrand Alvarez et Alfonse Jufré, si vivement qu'Alfonse Jufré fut sur le point de donner de sa dague audit Ferrand Alvarez. Il s'éleva là-dessus un tumulte assez grand; Juan Alfonse de Benavides, justicia mayor de la maison du roi, qui était parent d'Alfonse Jufré, lui vint en aide avec Pero Gonzalez de Mendoza; d'autres aidèrent Ferrand Alvarez de Tolède : de ce nombre fut Gutier Ferrandez de Tolède, et à lui se joignirent d'autres chevaliers en

assez grand nombre. Men Rodriguez Tenorio, frère d'Alfonse Jufré, et Juan Alfonse de Benavides, furent blessés; un neveu de Gutier Ferrandez de Tolède fut tué. Et à la suite de ce combat se séparèrent de la cour du roi, et passèrent dans le camp des seigneurs confédérés, Juan Tenorio, repostero-mayor du roi, Men Rodriguez Tenorio et Alfonse Jufré Tenorio, ses frères, parce que le roi s'était montré ce jour-là partisan du combat de Gutier Ferrandez de Tolède, et ils eurent peur de demeurer près du roi. Et dès que ces chevaliers se furent séparés du roi, il donna la reposteria-mayor, qu'avait Juan Tenorio, à Gutier Ferrandez de Tolède, et l'alguacilazgo, qu'avait Alfonse Jufré Tenorio, à Suer Tellez de Meneses, parent dudit Gutier Ferrandez de Tolède[1].

Ce tumulte apaisé, Pero Carrillo, Juan Gonzalez de Bazan et Pero Gonzalez de Aguero, au nom des seigneurs réunis à Medina del Campo, parlèrent au roi, et lui dirent que leurs seigneurs les envoyaient à lui avec des lettres de créance (et ils les lui présentèrent), pour lui dire certaines choses touchant son service; et le roi leur dit qu'il lui plaisait de les ouïr. Ils lui exposèrent alors les vœux de leurs seigneurs relativement à la reine Blanche sa femme, à Marie de Padilla et à ses parens : ils pressèrent le roi de mettre Marie dans un couvent en France ou en Aragon; et, quant à ses parens, qu'il les comblât de faveurs (*que les ficiese merced en al*), mais que ni lui ni le royaume ne se gouvernassent plus par leurs conseils, etc.; c'était tout ce qu'il avait à faire : tous aussitôt, seigneurs et chevaliers, reprendraient leur service auprès de lui, etc.[2].

Après que ces chevaliers envoyés par les seigneurs au roi

[1] Cronica del Rey D. Pedro, año v, chapitre 29, intitulé : — Comment les seigneurs qui étaient dans Médina envoyèrent leurs messagers au roi, et du combat qui eut lieu dans Toro entre quelques chevaliers.

[2] Quel pedian por merced que quisiese tornar á la dicha reyna su muger, é traerla consigo como debia, é poner en un monasterio en Francia ó en Aragon monja á la dicha doña Maria de Padilla, etc.

lui eurent dit tout ce qui leur était ordonné[1], le roi leur répondit que ces raisons qu'ils lui avaient dites de la part de ceux qui les envoyaient vers lui, étaient trop longues pour qu'il pût y répondre aussitôt, et que, sur toutes ces choses, sa volonté était de voir les infans, le comte, le grand-maître, D. Tello, D. Ferrand de Castro, D. Juan de la Cerda, et les autres grands et chevaliers qui étaient dans leur compagnie; qu'il croyait que tout s'arrangerait dès qu'ils seraient avec lui et qu'il leur aurait parlé. Et il fut convenu que cinquante seigneurs et chevaliers du parti du roi conféreraient avec cinquante seigneurs et chevaliers des confédérés. Le jour fut pris et le lieu désigné. Tous, des deux côtés, devaient être armés de cuirasses, d'almofares, de quexotes, de canilleras et d'épées; mais aucun d'eux ne devait porter de lance, sauf le roi et l'infant D. Ferrand d'Aragon. Et ces trois chevaliers, qui étaient venus avec cette mission au roi, dès que tout fut convenu, revinrent vers les seigneurs qui les avaient envoyés, à Médina del Campo, où ceux-ci étaient restés, et leur contèrent toute la réponse que leur avait faite le roi, et comment sa volonté était qu'ils se vissent, eux et lui, cinquante de chaque côté. Et aussitôt ils partirent de Médina del Campo et vinrent dans la campagne de Toro pour être plus près du roi, et ils prirent là leurs quartiers de cette manière : à Morales, le comte D. Henri et le grand-maître D. Fadrique son frère; à Sant Roman de Ornija, l'infant D. Ferrand d'Aragon et son frère l'infant D. Juan ensemble avec D. Ferrand de Castro et D. Juan Alfonse d'Albuquerque mort, dont les vassaux menaient partout avec eux le corps qu'ils ne voulaient point enterrer, répète encore ici Ayala, qu'ils n'eussent mené à fin l'entreprise commencée, ainsi que leur seigneur mourant l'avait ordonné; ledit corps était en

[1] Le chapitre d'où ceci est tiré est intitulé : — Comment répondit le roi aux messagers que les seigneurs lui envoyèrent, et comment ils convinrent qu'ils se verraient avec le roi (Cronica del rey D. Pedro, año v, c. 31).

ce lieu de Sant Roman de Ornija placé dans l'église, où on le veillait la nuit avec des cierges; enfin, D. Tello et D. Juan de la Cerda avaient pris leurs logemens à Siete-Iglesias.

L'entrevue eut lieu entre Toro et Moralès, dans un lieu appelé Tejadillo, à une demi-lieue de l'un et de l'autre. Ils y vinrent à cheval, armés tous de cuirasses, avec des chapeaux de fer, et ceints de l'épée; mais aucun d'eux ne portait la lance ni n'avait de page à cheval, si ce n'est, d'un côté, le roi, et de l'autre, l'infant D. Ferrand d'Aragon, qui en avaient chacun un, portant leur lance et leur casque; et tous avaient des devises à leurs armes. Les chevaliers qui se trouvèrent là de chaque côté furent, du côté du roi, dit littéralement Ayala, ces cinquante :

Premièrement le roi D. Pedro, et avec lui, dans l'ordre suivant, D. Diego Garcia de Padilla, grand-maître de Calatrava; D. Garci Ferrandez Manrique, adelantado-mayor de Castille; D. Pero Nuñez de Guzman, adelantado-mayor de Léon; Juan Alfonse de Benavides, justicia-mayor de la maison du roi; Juan Ferrandez de Hinestrosa, camarero-mayor du roi; Pero Gonzalez de Mendoza; Gutier Ferrandez de Tolède, alcade-mayor de Tolède; Pero Suarez de Tolède, son frère; Ferrand Garcia Duque; Diego Gomez de Tolède, notaire-mayor du royaume de Tolède; D. Garci Alvarez de Tolède, et Ferrand Alvarez, son frère; Iñigo Lopez de Orozco; Gutier Gomez de Tolède; Pero Suarez de Tolède le Jeune; Suer Perez de Quiñones; Juan Rodriguez de Cisneros; Ferrand Sanchez de Tovar; D. Juan Rodriguez de Sandoval; Sancho Sanchez de Rojas, et Juan Martinez de Rojas, son fils; Iñigo Ortiz de las Cuevas; Rui Perez de Soto; Pero Alvarez Osorio; Ferrand Gutierrez de Sandoval, et Dia Gomez de Sandoval; Diego Gutierrez de Zavallos; Pero Gomez de Porras le Vieux, et Suer Martinez Clavero d'Alcantara; Ferrand Ruiz Giron, et Alfonso Tellez Giron; Lope Rodriguez de Villalobos; Pero Ferrandez Quexada, et Rui

Martinez de Solorzano ; Lope Garcia de Porras ; Alvar Gonzalez Moran ; Gomez Perez de Porras ; Juan Sanchez de Ayala ; Men Rodriguez de Senabria ; Juan Alfonse Giron ; Martin Alfonso Tello ; Garcia Ferrandez de Villodre ; Gomez Carrillo, fils de Pero Ruiz Carrillo ; Pero Gonzalez Orejon ; Gonzalo Gonzalez de Lucio ; Diego Ferrandez de Cordoue, alcayde des pages de la cour ; Rodrigo Rodriguez de Torquemada ; Men Rodriguez de Biedma ; Juan Ferrandez de Tovar, et un page du roi qui portait sa lance.

Et de l'autre côté, ceux qui tenaient le parti de la reine Blanche, qui se virent avec le roi dans le susdit lieu de Tejadillo, étaient : l'infant D. Ferrand, marquis de Tortose, seigneur d'Albarracin, et l'infant D. Juan, son frère ; D. Henrique, comte de Trastamare ; D. Fadrique, son frère, grand-maître de Santiago, et D. Tello, son frère, seigneur de Biscaye, de Lara et d'Aguilar ; D. Ferrand de Castro ; D. Juan de la Cerda, et D. Alvar Perez de Castro ; D. Alvar Nuñez de Guzman, commandeur-mayor de Léon ; D. Lope Sanchez de Bendaña, commandeur-mayor de Castille ; Pero Carrillo ; D. Ferrand Perez de Ayala ; Diego Perez Sarmiento ; Pero Ruiz de Villegas ; Andres Sanchez de Grez ; Suer Yañez de Parada ; Ferrand Yañez de Sotomayor ; Pero Gonzalez de Aguero ; Rui Gonzalez de Castañeda ; l'archidiacre D. Diego Arias Maldonado ; Sancho Ruiz de Rojas ; Juan Rodriguez de Villegas ; Gutier Ferrandez Delgadillo ; Sancho Sanchez de Moscoso ; Alvar Rodriguez Daza ; Juan Remirez de Guzman ; Rui Diaz de Rojas ; Pero Ferrandez de Velasco ; Juan Alfonso de Haro ; Rui Diaz Cabeza de Vaca ; Furtado Diaz de Mendoza ; Pero Ruiz de Sandoval ; Alfonso Gomez de Lira ; Gonzalo Sanchez de Ulloa ; Lope Perez de Moscoso ; Juan Martinez de Huelgue, frère de Santiago, commandeur d'Alhange ; D. Ramon de Rocafull ; Ferrand Sanchez de Rojas ; Diego Gutierrez Calderon ; Gomez Manrique de Uruñuela ; Alvar Rodriguez de Bendaña, commandeur de Montemolin ;

Ferrand Sanchez Manuel, petit-fils de D. Juan Manuel; Gomez Carrillo de Quintana; Pero Ferrandez de Villagrande; Ferrand Alvarez de Escobar; Alvar Diaz de Escobar; Juan de Herrera; Dia Sanchez de Terrazas; Ferrand Alvarez de Nava; Gonzalo Bernal de Quiros, et un page de l'infant D. Ferrand, qui lui portait sa lance, son casque, et menait son cheval; ce dernier page était Pedro de Ayala, fils de Fernan Perez de Ayala [1].

Arrivés à Tejadillo, tous mirent pied à terre et saluèrent le roi; et Gutier Ferrandez de Tolède, son repostero-mayor, prit en son nom la parole, et leur dit: que le roi voyait avec beaucoup de regret, séparés de lui, d'aussi grands seigneurs et d'aussi bons chevaliers que ceux qui étaient là; que, bien qu'ils alléguassent pour raison de leur alliance la conduite du roi envers la reine doña Blanca, le roi savait bien qu'ils étaient mus par un autre motif, et mécontens d'autre chose, spécialement de voir en si grande faveur près de lui les parens de doña Maria de Padilla et quelques autres favoris; qu'ils ne devaient pas tenir cela pour merveille; car toujours dans le monde on avait vu les rois et les princes avoir ainsi pour favoris qui bon leur avait semblé; que, cependant, le roi voulait honorer et traiter favorablement tous ceux qui dépendaient de son royaume, particulièrement les grands et les chevaliers qui lui faisaient présentement requête, et que, s'il y avait dans son royaume et dans sa maison quelques hauts emplois qui leur appartinssent, il les leur donnerait, et leur ferait beaucoup d'autres grâces et faveurs. Mais qu'ils renvoyassent ces nombreuses troupes qu'ils menaient à leur suite et qui dévastaient le royaume; qu'il était messéant de faire un si grand bruit d'armes autour de la personne du roi; et quant à ce qu'ils

[1] E un doncel del infante Don Fernando que levava su lanza, é su yelmo, é un caballo, é era Pedro de Ayala fijo de Fernan Perez de Ayala (año v, c. 32).

disaient de la reine doña Blanca, que le roi l'enverrait chercher, la mènerait avec lui comme sa femme, et l'honorerait comme il le devait. Gutier Ferrandez termina en disant qu'en considération de la nature de leurs devoirs envers le roi, il leur disait cela de sa part; et, se tournant vers lui : « Seigneur, lui demanda Gutier Ferrandez, n'est-ce pas que vous m'avez ordonné de leur parler ainsi, et de leur faire de votre part cette requête? » Et le roi dit : « Oui. »

Sur cette ouverture, les infans et les seigneurs s'assemblèrent de leur côté en conseil, et décidèrent que, puisqu'un chevalier avait parlé pour le roi, un chevalier parlerait pour eux, et non aucun d'entre eux. Et ils ordonnèrent à D. Ferrand Perez d'Ayala, qui était un chevalier sage et de grande raison, de dire pour eux leur réponse. Ils retournèrent là-dessus où était le roi, et D. Ferrand Perez lui parla ainsi en leur nom : « Seigneur, les seigneurs et les autres riches-hommes et chevaliers vos vassaux ici présens, et qui, sur votre appel, sont venus ici vers vous, vous prient premièrement de vouloir bien leur pardonner d'être venus armés devant vous à cette entrevue; s'ils y sont ainsi venus, c'est avec votre permission, selon que vous le leur avez accordé par une lettre signée de votre nom et scellée de votre sceau privé; car tous ceux qui sont ici vous reconnaissent pour leur roi et seigneur naturel, et vous doivent servir. Mais ils voudraient que vous fussiez tel, dans le gouvernement de votre royaume et de votre maison, que vos vassaux n'eussent point à avoir crainte de vous. Et quoique Gutier Ferrandez de Tolède, seigneur, ait dit en votre nom, de ces seigneurs qui sont ici et des autres riches-hommes et chevaliers vos vassaux qui marchent unis pour la cause de la reine doña Blanca, votre femme, qu'il n'en est pas ainsi, et que seulement ils ne se tiennent pas pour satisfaits de quelques-uns de vos favoris; avec un humble respect de votre royale grandeur, seigneur, ils répondent à cela que véritablement leur

intention est de vous demander en grâce d'honorer la reine doña Blanca, votre femme, comme vous le devez, et que le furent les autres reines de Castille, et que vous la meniez avec vous comme votre femme légitime; et ceci ils vous le demandent en grâce, comme une chose éminemment juste, et bonne et nécessaire pour tous. Car, seigneur, vous savez que quand vous vous mariâtes avec la reine doña Blanca, votre femme, à Valladolid, vous appelâtes par vos lettres tous ceux qui sont ici, et d'autres grands de votre royaume, aux lieux où vous étiez, pour assister à votre mariage avec ladite reine; et, par votre commandement, le jour de vos noces, ils baisèrent la main à la reine doña Blanca comme à leur reine et à leur souveraine. Et ils pensent que si vous, seigneur, l'avez depuis quittée et fait conduire à Tolède, ça été pour accomplir votre bon plaisir, et par le conseil de doña Maria de Padilla et de ses parens, mais contrairement à ce que vous deviez faire, et à votre propre préjudice. Quelques-uns de vos vassaux, en effet, à qui cela ne plut pas ni ne parut bien, ayant montré leur chagrin que vous ne fissiez point en cela ce qui était votre devoir, vous en témoignâtes une grande colère, qui ne tarda pas à se traduire en actes; car, parce que plusieurs, à Valladolid et ailleurs, avaient pensé ainsi, vous vous tournâtes contre eux, suivant votre bon plaisir : vous fîtes emprisonner et déposer de sa dignité le grand-maître de Calatrava D. Juan Nuñez de Prado, qui fut depuis tué étant au pouvoir des parens de doña Maria de Padilla, et vous chassâtes du royaume D. Juan Alfonse d'Albuquerque, à qui vous ôtâtes toutes celles de ses terres que vous pûtes lui prendre, quoiqu'il vous eût envoyé pour ôtage son fils D. Martin Gil, le seul fils qu'il eût. Et parce que vos favoris vous ont donné de tels conseils, et continuent de vous en donner de semblables, tous les seigneurs et chevaliers ici présens devant votre grâce, et ceux qui, n'étant pas venus ici, pensent comme eux, sont dans une crainte continuelle de

vous, et se sont, pour cette raison, retirés de votre cour. Donc, seigneur, trouvez bon, d'abord, qu'ils vous supplient de mettre en sûreté la reine votre femme, notre souveraine, et de la traiter comme elle doit l'être, selon qu'il est de votre devoir et de votre honneur de le faire. D'autre part, que ces seigneurs et chevaliers soient en sûreté dans votre royaume et dans votre maison, et vous puissent servir : ils sont, quant à eux, tous prêts à le faire, ainsi qu'ils le doivent, et comme c'est raison, car vous êtes notre roi et notre seigneur naturel. » Il ajouta quelques autres raisons encore à celles-là ; puis finit par demander qu'à cause de la difficulté de tout régler sur place en ce moment, le roi voulût bien donner à quatre chevaliers ses pleins pouvoirs pour s'entendre avec quatre chevaliers que les seigneurs choisiraient de leur côté et investiraient de leurs pleins pouvoirs pour décider tous les points en litige des deux parts ; et ledit D. Ferrand Perez de Ayala demanda en terminant aux seigneurs qui étaient là, et qui l'avaient chargé de répondre pour eux, s'ils lui avaient ordonné de parler ainsi ; et ils dirent tous : « Oui. » Sur quoi le roi dit qu'il lui plaisait qu'il en fût ainsi fait, qu'il choisirait quatre chevaliers de son côté pour s'entendre avec les quatre du leur. Et aussitôt on se sépara ; le roi retourna vers Toro, et les seigneurs vers les lieux où ils avaient pris leurs quartiers en arrivant.

Telle fut cette entrevue de Tejadillo qui n'amena aucun résultat ; car le roi, rentré dans Toro, ne tint point ce qu'il avait promis, et, au lieu de nommer les quatre amiables compositeurs à la décision desquels il s'en remettrait, fit assez connaître qu'il n'agissait pas de bonne foi en essayant de diviser la ligue par des promesses et des faveurs offertes à ses principaux chefs. Il échoua, et les seigneurs, ayant perdu toute espérance de réussir par les voies pacifiques, ne comptèrent plus que sur la force pour contraindre et mâter le roi.

Cependant l'hiver approchait. Les vivres commençaient à manquer à Morales, à Sant Roman et aux autres lieux où s'étaient cantonnés les confédérés, et ils résolurent de passer devant Toro et de gagner les campagnes de Zamora, où tout se trouvait en abondance, et où ils pourraient commodément attendre l'heure d'agir. Ils se réunirent tous à cet effet dans Morales, et, le jour suivant, passèrent devant la ville de Toro où était le roi. Et les chevaliers et écuyers, vassaux de D. Juan Alfonse, qui étaient nombreux et bons, portaient le corps de leur seigneur D. Juan Alfonse, et quand tous les seigneurs furent devant la ville de Toro, tous mirent pied à terre, et prirent eux-mêmes le corps de D. Juan Alfonse sur une civière couverte d'un drap d'or, et le passèrent ainsi sous les murs de Toro, à la vue du roi. Pierre n'avait avec lui en ce moment que huit cents hommes à cheval, tandis que les confédérés en avaient jusqu'à cinq mille, sans compter un nombre considérable de gens de pied. Ils allèrent prendre gîte, ce jour-là, dans un village voisin de Toro, appelé Conteros, et dans les campagnes environnantes. Ce même jour, le roi partit de Toro, emmenant avec lui environ cent chevaliers castillans et chevaux-légers, et s'en fut à Urueña, où était doña Maria de Padilla. Il l'y avait laissée avec quelques-uns de ses parens, parce que la ville était très forte. Et dans cette même nuit, lesdits seigneurs étant à Conteros et aux environs où ils campaient pour partir le lendemain et s'en aller vers la terre de Zamora, selon ce qu'ils avaient résolu, à l'heure de minuit survint un messager de la reine doña Maria, mère du roi, avec des lettres d'elle par lesquelles elle leur mandait qu'aussitôt après leur passage devant Toro, le roi en était parti et s'était rendu à Urueña, où était Maria de Padilla, e qu'ils fussent certains que le roi n'avait aucun souci d'exécuter rien de ce qui avait été convenu entre lui et eux dans les entrevues de Tejadillo; ce dont elle avait beaucoup de chagrin. Cela étant, qu'elle les priait de venir tous près d'elle

à Toro, dont elle leur ferait ouvrir les portes; pensant que lorsque le roi les saurait tous réunis et elle avec eux, il se rendrait peut-être à la raison et reprendait sa femme la reine doña Blanca; qu'ils ne missent à venir ni incertitude ni lenteur; que s'ils agissaient d'une autre manière elle serait dans un grand péril près du roi son fils, lorsqu'il saurait qu'elle leur avait écrit pour les appeler près d'elle. Et les seigneurs eurent de ces lettres une très grande joie, et tous aussitôt partirent et revinrent vers Toro, de sorte qu'ils y arrivèrent à la pointe du jour. Les portes leur en furent ouvertes, et ils allèrent voir la reine doña Maria qui leur fit assigner à tous de bons logemens dans la ville. Ils envoyèrent aussitôt vers la reine doña Éléonore d'Aragon, mère des infans, vers la comtesse doña Juana, femme du comte D. Henri, et vers doña Isabelle de Meneses, veuve de D. Juan Alfonse d'Albuquerque, qui étaient restées à Montalegre, pour qu'elles vinssent à Toro où ils étaient; et elles y vinrent aussitôt, et tous se trouvèrent ainsi réunis dans Toro; et dès qu'ils y furent, tous de concert, de l'avis de la reine doña Maria, mère du roi, et de la reine doña Éléonore d'Aragon, écrivirent au roi pour le prier de rentrer dans Toro; là, lui mandaient-ils, seraient facilement aplanies entre eux toutes les difficultés qui divisaient en ce moment le royaume. Et, par l'ordre des reines et des seigneurs, furent chargés de porter leur lettre au roi, à Urueña, D. Juan Rodriguez de Sandoval, qui était un chevalier en qui le roi avait la plus grande confiance, et un autre chevalier du comte D. Henri, qui se nommait Juan Gonzalez de Bazan; ils arrivèrent près du roi, et lui dirent toutes les raisons que les reines doña Maria et doña Éléonore et les seigneurs qui étaient dans Toro les avaient chargés d'exposer devant lui [1].

[1] Voyez le chapitre 33 (año v) de la Cronica del Rey D. Pedro : — Comment les infants d'Aragon Don Ferrand et Don Juan, et le comte Don Enrique, et les autres

Pierre, sur ce message, prit, comme de coutume, conseil des Padilla. « Le roi D. Pedro, dit Ayala, étant dans Urueña, où il était allé parce que là était doña Maria de Padilla, selon ce que nous avons dit, quand il apprit que la reine sa mère avait envoyé vers les seigneurs, et comment eux étaient venus à Toro, et comment ils étaient là avec la reine doña Maria unis d'intention, et de plus que la reine doña Éléonore d'Aragon et les autres dames qui étaient dans Montalegre étaient venues aussi à Toro, il augura mal de tout cela. Et dès qu'il eut reçu les lettres qu'ils lui envoyèrent par les chevaliers que nous avons nommés, dans lesquelles ils lui envoyaient demander par grâce qu'il vînt à Toro et que là se conclueraient toutes choses comme il convenait à son service, et qu'il eût entendu les raisons que D. Juan Rodriguez de Sandoval et Juan Gonzalez de Bazan lui dirent, il tint conseil avec Juan Ferrandez de Hinestrosa, D. Diego Garcia de Padilla, grand-maître de Calatrava, Gutier Ferrandez de Tolède, et d'autres. Et quelques-uns d'entre eux lui dirent que, par leur conseil, il n'irait pas se mettre au pouvoir de ces seigneurs; car ils craignaient qu'il ne courût grand danger de sa personne en cela; et que si lui voulait y aller, eux n'iraient pas avec lui, car eux craignaient d'être tués. » Les opposans furent, comme on voit, ceux qui, dans l'entourage du roi, pouvaient être supposés avoir été conseillers ou complices de la mort d'Éléonore de Guzman et du grand-maître de Calatrava D. Juan Nuñez de Prado. Hinestrosa seul fut d'un avis contraire, et le motiva. « Juan Ferrandez de Hinestrosa, poursuit Ayala, oncle de doña Maria de Padilla, (frère de sa mère), était un bon chevalier, et il dit au roi que son conseil était que lui s'en fût à Toro où étaient les reines doña Maria, sa mère, et doña Leonor, sa tante, et en outre tous les grands seigneurs du royaume, et qu'il s'accordât avec

seigneurs, passèrent devant la ville de Toro où était le roi ; et comment le roi partit de Toro, et la reine doña Maria sa mère envoya vers les seigneurs, et les reçut dans Toro.

eux, et que ni pour lui ni pour D. Diego Garcia, grand-maître de Calatrava, frère de doña Maria de Padilla, il ne mît son royaume en aventure. » Les raisons qu'Hinestrosa donna pour persuader le roi, et c'étaient de véritables raisons politiques, furent que, n'ayant point d'enfans légitimes, héritiers naturels du royaume, les confédérés pourraient en prendre occasion de nommer et de faire proclamer immédiatement pour successeur du roi, en cas de mort ou de déchéance, l'infant D. Ferrand d'Aragon, son cousin. Nouvel et grave embarras pour le royaume; cause de guerre certaine avec l'Aragon. Au défaut de cet infant, n'y avait-il pas le prince héritier présomptif de la couronne de Portugal? D. Pierre de Portugal, oncle du roi, fils de doña Béatrix, sœur du roi Ferdinand IV l'Assigné, aïeul du roi D. Pierre de Castille, n'était pas sans droit à sa couronne. C'était un coup de partie : il ne fallait qu'un peu d'audace chez les confédérés, et qui sait si l'audace ne leur réussirait pas à l'heure critique où l'on en était? Que les enfans de Marie de Padilla ne fussent pas légitimes (et par conséquent qu'il n'y eût point de mariage entre elle et le roi), le roi lui-même alors le confessait, et il n'y contredit jamais, si ce n'est depuis, après la mort de sa maîtresse. Au contraire, que doña Blanca fût sa femme légitime, et reine de Castille et de Léon, son mariage public, les traités, vingt actes authentiques émanés successivement de Pierre lui-même, le témoignaient. Mais la religion, la vérité, la raison, les bonnes coutumes étaient considérées par le roi comme vassales de sa volonté, et il faisait chaque jour la constitution ou la loi selon laquelle il voulait que chaque jour ces vassales lui obéissent. N'était-il pas le Roi, c'est-à-dire, suivant le principe monarchique sous nos yeux encore énoncé : la loi vivante[1]? Quand bien même tous les chevaliers ici présens, disait Hinestrosa, s'excuseraient de vous accompagner par la crainte de ce qui

[1] « Le Roi est la loi vivante. » *Journal des Débats*, du mois de juin 1847.

pourrait en advenir pour leurs personnes, je vous accompagnerai moi, seigneur, bien que ce soit au risque de ce que me tuent ceux qui mal me veulent [1].

Pierre céda aux conseils de Juan Ferrandez de Hinestrosa, et consentit à se rendre le lendemain à Toro avec ce même Hinestrosa, D. Samuel el Lévi, son grand trésorier, et D. Ferrand Sanchez de Valladolid, son chancelier, accompagnés d'une escorte d'environ cent hommes montés sur des mules. Les seigneurs qui étaient à Toro vinrent au-devant de lui pour le recevoir, armés secrètement de cuirasses sous leurs vêtemens; ils lui baisèrent la main, et il se rendit directement au monastère des frères Prêcheurs de l'ordre de saint Dominique, qu'habitaient la reine Marie de Portugal, sa mère, et Éléonore d'Aragon, sa tante. Sa mère l'embrassa, et lui dit qu'elle voyait un heureux jour dans sa bienvenue, qui rallierait autour de lui tous les seigneurs et tous les chevaliers ses vassaux, pour peu qu'il voulût se montrer juste et sage. La reine d'Aragon, sa tante, lui dit plus explicitement : « Seigneur neveu, il doit vous paraître meilleur, je crois, d'être entouré, comme en ce moment vous l'êtes, de tous les grands et des hommes bons de vos royaumes, que de vivre comme jusqu'ici vous avez vécu, délaissant votre femme légitime la reine doña Blanca, et courant de château en château avec votre maîtresse. Ce n'est pas votre faute si vous vivez ainsi; ce sont vos familiers qui vous le conseillent, car vous êtes bien jeune encore (le roi était alors âgé de vingt et un ans); et de ces familiers l'un est Juan Ferrandez de Hinestrosa, qui est ici avec vous; D. Samuel el Levi en est aussi; et il sera bien que vous les éloigniez de vous, et que vous soyiez dirigé dorénavant par d'autres hommes plus estimés, et qui agissent mieux pour votre service et pour votre honneur. »

[1] Si todos estos caballeros se escusan de acompañaros por miedo que tienen, os acompanaré yo, señor, aunque sea con riesgo de que me maten los que mal me quieren.

Pierre dit que Juan Ferrandez de Hinestrosa n'avait point de reproches à se faire ; qu'il était venu volontairement avec lui, et que ce serait lui causer un grand ennui, à lui, le roi, que de faire à Hinestrosa quoi que ce fût. Mais déjà il avait été convenu qu'on s'emparerait du favori, et on l'arrêta là en présence des deux reines ; il fut mis immédiatement sous la garde de l'infant D. Ferrand marquis de Tortose. Ils arrêtèrent également D. Samuel el Levi, trésorier principal du roi, qui fut mis sous la garde de D. Tello. Maîtres du roi, ils disposèrent là, sur-le-champ, avant que le roi ne quittât sa mère, des offices de la maison royale, de cette façon : D. Fadrique, grand-maître de Santiago, fut nommé camarero-mayor du roi à la place d'Hinestrosa ; l'infant D. Ferrand d'Aragon remplaça D. Ferrand Sanchez de Valladolid dans la charge de grand chancelier ; et on garda prisonnier D. Ferrand Sanchez de Valladolid jusqu'à ce qu'il eût remis à son successeur les sceaux de Castille qu'il faisait difficulté de rendre. L'infant D. Juan d'Aragon reprit l'office d'alferez-mayor du roi (porte-étendard) qu'il avait précédemment occupé, et les bannières royales lui firent remises [1]. Enfin, D. Ferrand de Castro fut fait majordome-mayor. Le roi fut logé dans les maisons que l'évêque de Zamora possédait dans la ville de Toro, et le grand-maître de Saint-Jacques, son frère, alla s'y loger avec lui en qualité de camarero-mayor. L'infant D. Ferrand emmena avec lui Juan Ferrandez de Hinestrosa, et D. Tello se chargea de D. Ferrand Sanchez de Valladolid et de D. Samuel el Levi.

Pierre fut d'ailleurs fort respectueusement traité, mais on ne le laissait pas librement parler avec ceux qui venaient le voir, et il se considérait lui-même comme prisonnier en voyant surtout qu'un si grand seigneur que le grand-maître son frère voulait être son camarero-mayor ; car cet office

[1] Les deux infants avaient rempli déjà ces emplois comme le prouve la lettre de Pierre que nous avons citée ci-devant, page 363, note 1.

avait été rempli jusque-là par un simple chevalier, et jamais un si grand seigneur que l'était le grand-maître de Saint-Jacques n'avait été camarero-mayor jusqu'à cette heure, dit Ayala, qu'avait voulu l'être le grand-maître son frère. D'un autre côté le roi se plaignait de voir D. Lope Sanchez de Bendaña, grand commandeur de Castille, le même qui n'avait pas voulu lui livrer le château de Ségura, remplir ces fonctions auprès de lui comme substitut du grand-maître, et il avait peur que des choses comme celles-là ne se fissent pour en venir à pis que cela [1].

Il prit là-dessus le parti de dissimuler. Il céda en apparence à toutes les demandes des ligués. Il jura de renoncer à jamais aux Padilla, et promit de rétablir la reine Blanche de Bourbon dans tous ses droits. Le rigide légat du pape, Bertrand de Sienne, alors dans Toro, s'y laissa prendre lui-même. On crut que tout allait rentrer dans l'ordre, et D. Ferrand de Castro épousa doña Juana Alfonsez, sœur naturelle du roi (fille du feu roi Alfonse XI et d'Eléonore de Guzman), conformément à la promesse que le comte D. Henri lui avait faite de la main de Juana lorsqu'ils s'étaient alliés. Le roi permit ce mariage de sa sœur naturelle, bien que, dit-on, il ne lui plût point pour plusieurs raisons ; et les noces de Ferrand de Castro et de Juana furent célébrées à Toro avec son concours [2].

[1] E avia el Rey miedo que tales cosas como estas non se facian salvo por venir á lo peor que esto.

[2] Ainsi fut d'abord mariée doña Juana, fille d'Alfonse XI et d'Éléonore de Guzman, avec D. Ferrand de Castro, seigneur de Monforte de Lemos et autres lieux. Leur mariage fut dissous plus tard parce qu'ils s'étaient mariés sans dispense, étant cousins au second degré par leurs mères. Henri, devenu roi, maria sa sœur, séparée de Ferdinand de Castro par sentence ecclésiastique, avec un autre Castro, d'une autre partie du royaume, D. Philippe de Castro, riche-homme aragonais, seigneur de la baronnie de Castro y Peralta en Aragon et Navarre. Ce Philippe fut tué dans une émeute, à Paredes de Nava. Il sortit de ce mariage une fille appelée doña Leonor de Castro, qui fut señora de Tordehumos et de Medina de Rio Seco du chef de sa mère.

Le but de la ligue parut alors atteint. Le roi avait promis d'en exécuter de point en point le programme; il avait signé tout ce qu'avaient voulu les confédérés, et le moment marqué pour l'enterrement d'Albuquerque, suivant ses dernières volontés, sembla venu. Les chefs naturels du mouvement, les infans d'Aragon et le comte D. Henri, en donnèrent la permission à ses vassaux; et sa veuve doña Isabelle de Meneses, la reine doña Éléonore d'Aragon, D. Tello, D. Juan de la Cerda et Rui Diaz Cabeza de Vaca partirent de Toro avec le cercueil, et le conduisirent, en grande pompe, au monastère de l'Espina, couvent de moines blancs, qu'il avait lui-même désigné pour sa sépulture, et allèrent l'y enterrer avec les honneurs dus à son rang. C'était comme le signe visible de la pacification du royaume; et, l'inhumation achevée, tous s'en revinrent à Toro, où étaient restés le roi et les autres seigneurs et chevaliers[1].

Cependant Pierre ne considérait que comme des violences tout ce qu'on lui avait fait faire à Toro. Sa captivité, loin de dompter ses instincts despotiques, ne fit qu'allumer en lui une soif de vengeance que des flots de sang ne purent éteindre dans la suite, et ses actes subséquens prouvèrent qu'il conçut mal de mort contre tous ceux qui coopérèrent à cette captivité, si nécessaire cependant pour contraindre le tyran. Il amassa de sourdes haines contre ceux-là mêmes qu'il voulut séduire; et il médita à Toro, selon l'expression d'un historien, cette longue vengeance que toute sa vie a cherchée et accomplie, dans l'agitation d'un constant effort, et que sa mort a expiée.

Ainsi captif, répétons-le, il fait de nécessité vertu. Il cède en apparence; mais il travaille en secret son entourage. Il gagne les infans d'Aragon par des promesses et des cessions de territoires. Il montre qu'il sait et pratique très bien, tout

[1] Cronica del rey D. Pedro, año v, c. 37.

jeune qu'il est, cet art des rois, ce secret merveilleux non pas seulement de diviser, mais de corrompre pour régner. On le laissait chaque jour chevaucher et aller à la chasse, toujours, il est vrai, en la compagnie de quelques-uns des seigneurs ou des chevaliers, qui, sous prétexte de lui faire honneur et de le servir, étaient chargés de le garder à vue, et répondaient de sa personne. Il s'étudia, dans ces courses à travers champs, à en capter au moins un certain nombre; il commença par gagner sa tante, la reine douairière d'Aragon, à qui il promit la ville de Roa; il promit à D. Ferdinand d'Aragon, son cousin, la ville de Madrigal, le Real de Manzanarès, Aranda, et diverses possessions en Andalousie; à l'infant D. Juan, frère de Ferdinand, la Biscaye et Lara, Valdecorneja, Oropesa, et l'adelantamiento-mayor de la frontière; à Pero Ruiz de Villegas, l'adelantamiento-mayor de Castille et la ville de Caracena; à D. Juan de la Cerda, Gibraléon et Véas; à Diego Perez Sarmiento, une terre dans le Treviño de Ayuda, appelée Añastro, et une autre de Villalva de Losa, appelée Berberana, et une autre de Peña Cerrada, appelée Verganzon, et Villasana en Mena; il donna à D. Alvar Perez de Castro, frère de D. Ferrand Perez de Castro, une ville en Galice, Salvatierra, sur la frontière nord de l'Entre-Douro-y-Miño; à Sancho Ruiz de Rojas, la merindad de Burgos, et un accroissement de possessions en Castille. A ce prix, ils lui promettent d'être à lui, de le servir en tous ses desseins, et de renoncer à toutes autres demandes. D. Henri, cependant, le grand-maître de Saint-Jacques, et D. Tello, ses frères, D. Ferrand Perez de Castro, et tout l'entourage de la reine-mère, se montrèrent peu disposés à accepter des propositions semblables; ils soupçonnèrent les intrigues de leurs co-associés dans l'entreprise, sans en connaître bien précisément la nature et l'objet; ils ne pouvaient d'ailleurs les empêcher; le nombre de ceux qui avaient traité ainsi secrètement avec le roi était si grand qu'ils n'y pouvaient rien. Il résolut alors

de mettre son dessein à exécution. Par un jour nébuleux du mois de décembre, il monta à cheval de grand matin sous prétexte d'aller à la chasse, et sortit de Toro. Il faisait ce jour-là un brouillard très épais, et dès qu'il se vit à quelque distance de la ville, il pressa tant qu'il put le pas de son cheval sur le chemin de Ségovie, ayant en sa compagnie deux cents hommes environ, montés sur des mules et sur des chevaux, et D. Samuel el Levi, son ancien trésorier mayor, qu'on laissait aller en liberté à sa suite, à cause d'une forte somme d'argent qu'il avait payée à D. Tello [1].

Selon la chronique du comte Don Pero Niño, la partie de chasse arrêtée, il fit, par un confident, placer à quelque distance un cheval; y fit porter par un écuyer gagné une épée et une lance. Arrivé là, il ceignit l'épée, monta le cheval, et prit la lance; puis vint aux gens de sa suite, et leur dit: — « Vous qui êtes miens, venez avec moi : vous qui êtes au comte, allez avec lui; car moi, je veux prendre un autre chemin. » D. Ferrand de Castro dit : « Ah! seigneur, comment me faites-vous tomber aujourd'hui dans cette trahison! » Le roi dit : « Vous, D. Ferrand, à qui devez-vous plus grande loyauté en Castille qu'à moi? je ne sais qui me tient de vous donner un coup de cette lance. » D. Ferrand dit: « Seigneur, ordonnez-vous que j'aille avec vous? » Le roi dit : « Faites comme vous croirez devoir faire. » — « Alors, dit D. Ferrand, seigneur, avec vous j'irai, et pour ne vous plus quitter jusqu'à la mort. » Et il le fit ainsi, car jamais il ne se sépara de lui dans la suite; toujours il fut avec lui, ainsi que

[1] Por muchos dineros que avia pechado á Don Tello.— Pierre était encore à Toro le 3 décembre, comme on le voit par un acte rapporté par Salazar (Casa de Lara, t. I, p. 336) sous cette date, dans lequel il donne à Juan Rodriguez de Cisneros, *su vasallo, é guarda mayor de su cuerpo*, la ville, la forteresse et la banlieue de Guardo, qu'il chargea Garci Ferrandez Manrique, *adelantado mayor de Castilla*, de remettre audit Juan Rodriguez de Cisneros. — Son évasion eut lieu par conséquent postérieurement à cette date, mais toujours dans le mois de décembre de cette année 1354.

plus avant vous le verrez.» Mais cette version est contredite par la chronique d'Ayala, qui met positivement D. Ferrand de Castro parmi les confédérés qui demeurèrent à Toro près de la reine-mère. Le départ du roi remplit de surprise et de crainte sa mère et tous ceux des confédérés qui n'étaient pas dans le secret. Les autres, c'est-à-dire ceux qui s'étaient secrètement engagés avec lui, dissimulèrent ou feignirent, ce qui est, dit Ortiz, toute la science des cours[1].

Arrivé à Ségovie, le roi envoya demander à Toro sa chancellerie et ses sceaux qu'il y avait laissés, par une lettre à sa mère dans laquelle déjà perçait la menace : si on refusait de les lui renvoyer, il saurait bien trouver de l'argent et du fer pour en faire d'autres. On les lui renvoya avec ses chanceliers et ses notaires[2].

« Ceci fait, dit Ayala, c'est-à-dire, à ce qu'indique la place qu'occupe ce chapitre dans sa chronique, au commencement de janvier de l'année suivante 1355, la reine doña Léonor et les infants ses fils partirent de Toro, et s'en furent vers la ville de Roa, que le roi devait leur donner; et sur-le-champ il la leur fit livrer. Et de là aussitôt les infants s'en furent vers le roi; car tous les lieux et tous les emplois qu'il leur avait promis dans Toro pour qu'ils vinssent vers lui, il les leur avait fait livrer. Pareillement, s'en fut vers le roi don Juan de la Cerda, et le roi lui fit livrer Gibraléon selon ce qu'il lui avait promis. Et don Alvar Perez de Castro fut vers le roi, qui lui fit donner Salvatierra sur le Miño, en Galice. Et Pero Ruiz de Villegas fut vers le roi, et il lui donna l'adelantamiento-mayor de Castille, qu'avait don Garcia Ferrandez Manrique, auquel fut donné en dédomma-

[1] La Reyna de Aragon Doña Leonor, é sus fijos los infantes non ficieron muestra ninguna que les placia de la partida del Rey, porque era su trato encubierto fasta aqui. — .... Disimulaban ó fingian, que es toda la ciencia de los palacios.

[2] E si non, que sopiesen que él podria bien aver plata é fierro para facer otros sellos.

gement la lieutenance des villes d'Algésiras. Diego Perez Sarmiento s'en fut aussi près du roi, qui lui donna les lieux que ci-dessus nous avons dit qu'il lui avait promis. Le grand-maître don Fadrique, dès qu'il vit comment les choses allaient, tint conseil avec la reine doña Maria et avec le comte don Enrique, son frère, et s'en fut vers Talavera, qui tenait pour lui, et où il avait laissé des troupes à lui. Le comte don Enrique resta à Toro avec la reine doña Maria mère du roi; don Ferrand de Castro, avec sa femme doña Juana, qu'il avait épousée à Toro selon ce que nous avons dit, s'en fut en Galice, et don Tello se rendit en Biscaye, laissant quelques-uns de ses chevaliers dans le Rioja, en un lieu à lui nommé Trepiana. Et ainsi depuis lors il commença à y avoir grande division entre ces seigneurs [1]. »

C'est ainsi que successivement arrivèrent à Ségovie les infants d'Aragon, leur mère, et les autres confédérés gagnés ou vendus au roi. Il y fit venir Marie de Padilla, et la ligue resta désunie et quasi dissoute. Quelques nouveaux chevaliers vinrent lui offrir leurs services; mais bien peu lui apportèrent des armes et de l'argent.

Pierre ne demeura que peu de jours à Ségovie, et se rendit bientôt à Burgos, où il réunit un semblant de cortès, un ayuntamiento de Fijos-d'Algo, et de quelques hommes des villes, comme parle Ayala (des villes voisines sans doute, car il n'eut pas eu le temps de les convoquer toutes à y envoyer des représentans). Les infants d'Aragon y siégèrent, et il se plaignit de ant tous d'avoir été pris et retenu à Toro, en quelque sorte comme prisonnier; il invita l'assemblée à l'aider à faire rentrer sous son obéissance la reine sa mère, qui avait été comme l'âme de tout ce qu'on lui avait fait à Toro, et à réduire par la force, s'il était nécessaire, le comte D. Henri, D. Fadrique, grand-maître de Santiago, et D. Tello,

[1] Cronica del Rey D. Pedro, año VI, c. 1.

ses frères, ainsi que D. Ferrand de Castro, qui lui faisaient encore la guerre. Il demanda aussi quelques subsides et un contingent d'hommes de guerre, et tous, dit Ayala, dirent qu'ils l'enverraient, et le firent en effet. Après quoi, rassuré et ne respirant que vengeance, il se rendit à Médina del Campo, désignée comme point de rassemblement à différens corps destinés au siége de Toro. Il arriva à Médina del Campo l'avant-veille du dimanche des Rameaux (fin mars 1355), et y fit incontinent tuer dans son palais, à l'heure de la sieste, Pero Ruiz de Villegas, adelantado-mayor de Castille, Sancho Ruiz de Rojas, et un écuyer de Pero Ruiz de Villegas, appelé Martin Nuñez de Arandia; il fit arrêter Juan Rodriguez de Cisneros et Suer Perez de Quiñones, mais il se contenta de leur ôter leurs charges et de les envoyer prisonniers au château de Castro-Xeriz, leur faisant grâce provisoirement de la vie. Il donna l'adelantamiento de Castille, qu'avait Pero Ruiz de Villegas, à Diego Perez Sarmiento, et la charge de porte-glaive, qu'avait Suer Perez de Quiñones, à Gonzalo Gonzalez de Lucio. Il n'y avait pas quatre mois que Pierre avait donné ces deux grands offices aux deux titulaires qu'il venait d'en dépouiller, et dont il faisait ainsi tuer l'un et emprisonner l'autre, sans autre forme de procès. Il assembla ensuite son armée, et marcha avec elle de Médina del Campo contre sa mère, le comte D. Henri et les autres chevaliers de la ligue qui étaient demeurés à Toro. Il attaqua en arrivant les faubourgs du côté de Santa-Maria de la Vega, et engagea un combat aux barrières avec les confédérés, dans lequel fut tué, parmi les siens, Ferrand Ruiz Giron. Le frère de celui-ci, Alfonse Tellez Giron, demanda au roi les biens et les faveurs dont jouissait le défunt; le roi les lui refusa, et Alfonse Tellez, quatre jours après, passa à la ligue et fut reçu dans Toro avec trente chevaux. On dirait le jeu, le va-et-vient méprisable de ces chefs parlementaires, qui, par ambition déçue, passent du camp du ministère au camp de l'opposi-

tion avec les voix de leurs amis; ce qui ne se voit, du reste, que là où les emplois et les avantages sociaux dépendent du chef de l'État, c'est-à-dire dans les pays où le gouvernement, dit faussement représentatif, fonctionne entravé d'un roi. Hinestrosa trompa, dans le même temps, la reine-mère et le comte en leur promettant, s'ils voulaient accepter quatre chevaliers à lui en otages et le laisser aller parler au roi, d'en obtenir un bon accommodement. Ils le laissèrent sortir libre de Toro sur cette promesse, et il passa au camp du roi. Mais, soit mauvaise foi, soit impuissance à agir sur le roi, Hinestrosa ne fit pas faire un pas à la paix, ni ne se souvint des otages laissés qu'il abandonna au hasard de leur fortune. Ces otages se nommaient Diego Gutierrez de Zaballos, Iñigo Ortiz de las Cuebas, Pero Gomez de Porres le Vieux et Juan Diaz de Caduerniga. Les trois premiers, parens d'Hinestrosa, avaient figuré à l'entrevue de Tejadillo parmi ceux du roi. La reine-mère, ne voyant point revenir Hinestrosa, les mit en liberté et leur permit d'aller au roi; mais l'un d'eux, Juan Diaz de Caduerniga, indigné de cet abandon, ne le voulut point, et resta dans Toro au service de la reine et du comte. C'est encore Ayala qui nous fournit ce curieux détail. Le moyen âge respire tout entier dans sa belle et curieuse chronique. Là on trouve des témoignages continuels du désordre des mœurs, des manques de foi des princes et des chevaliers. C'est un témoin qui, dans un exact et tranquille récit, nous révèle l'état des mœurs, la condition des diverses classes, l'état des esprits, le degré des lumières.

Tolède tenait toujours, et plus que jamais en ce moment, pour la reine Blanche de Bourbon, et le roi, suivant son habitude d'inconstance et d'agitation, après être demeuré quelques jours dans la banlieue de Toro, en quitta le siége pour marcher sur Tolède. Ce mouvement pouvant mettre en péril le grand-maître D. Fadrique, qui s'était rendu à Talavéra avec ses compagnies, le comte son frère partit de Toro

pour l'y aller rejoindre, et se porter de là avec lui au secours de Tolède. Des espions avertirent le roi, à peu de distance de Toro, du départ du comte et de la route qu'il avait prise pour se rendre à Talavera par le port del Pico, et Pierre envoya ordonner aux gens d'Avila et de Colmenar de l'attaquer au passage. Ils s'embusquèrent dans le port del Pico, en assez grand nombre, et quand il fut arrivé à leur portée, l'attaquèrent et lui tuèrent plusieurs chevaliers d'élite, entr'autres Ferrand Sanchez Manuel, fils de Sancho Manuel el Mozo (petit-fils de D. Juan Manuel) et neveu de la femme du comte. Il traversa néanmoins ces bandes armées qui l'avaient si rudement assailli, et put franchir le défilé; mais ceux de Colmenar le poursuivirent et le harcelèrent dans la plaine, entre la sierra et le Tage, jusqu'aux portes de Talavera. Il opéra là sa jonction avec le grand-maître, et, furieux de cette attaque imprévue, en repartit le lendemain avant le jour avec son frère et toutes les troupes qui se trouvaient à Talavera pour aller châtier dans sa colère ses agresseurs de la veille, surprit Colmenar, le brûla, et en tua la plupart des habitans, auxquels il en voulait durement de l'avoir si fort maltraité dans son chemin, lui, dont ils n'avaient jamais eu à se plaindre et qui jamais ne leur avait fait de mal[1].

De Colmenar, le comte et le grand-maître revinrent à Talavera, où ils ne tardèrent pas à apprendre que le roi avait passé le port de la Tablada et était en ce moment à Torrijos, à cinq lieues de Tolède; aussitôt ils partirent de Talavera et se dirigerent sur Tolède par la rive gauche du Tage, laissant le fleuve entre eux et les troupes du roi réunies à Torrijos. Ils arrivèrent un samedi du mois de mai (le 7), de grand

[1] Cronica del Rey D. Pedro, año VI, c. 5 : — Comment le comte Don Enrique fut maltraité par les habitans de Colmenar et d'Avila dans le défilé del Pico; et comment après il revint sur eux et leur fit grand dommage.

matin, au pont de Saint-Martin de Tolède, et, dès que les chevaliers de la ville le surent, ils leur firent apporter beaucoup de vivres, et demander la cause de leur arrivée là; à quoi le comte et le grand-maître répondirent qu'ayant appris d'une manière certaine que le roi était à Torrijos, à cinq lieues de Tolède, ils avaient craint, s'il entrait dans la ville, qu'il n'en arrivât malheur à la reine doña Blanca qui s'y trouvait, et à ceux de la ville qui avaient pris son parti avec eux, et que, pour cette raison, ils étaient là venus pour les secourir et rester avec eux, suivant le serment qu'ils en avaient fait; qu'ils les priaient en conséquence de vouloir bien les accueillir dans la ville. Ils firent valoir surtout pour argument que, lorsque le roi les verrait tous là réunis et dans un commun dessein, il leur serait d'autant plus facile de terminer toutes choses à leur honneur.

Les chevaliers de Tolède, qui étaient sortis pour venir leur parler au pont de Saint-Martin, leur dirent pour réponse qu'ils tenaient à grand honneur leur arrivée; mais que, dans l'état des choses, ils avaient cru devoir négocier avec le roi pour amener quelque bon arrangement et ne pas mettre tout en plus grand péril, et lui avaient envoyé à cet effet des chevaliers, leurs parens, à Torrijos, pour traiter avec lui et lui demander d'être favorable à leurs vœux; que tout ce que ces chevaliers étaient chargés de demander au roi était en l'honneur et à l'avantage desdits comte et grand-maître de Saint-Jacques, et de tous ceux qui, avec eux, voulaient la même chose; qu'ils croyaient le roi adouci et disposé dans son cœur à faire un bon arrangement, tant pour honorer sa femme la reine doña Blanca, que pour éloigner de lui l'ennui que lui causaient ceux qui avaient pris parti pour elle, et que si maintenant ils accueillaient lesdits comte et grand-maître dans la ville de Tolède, qui était une ville du roi et une place si noble et si forte, il n'était pas douteux que la négociation ne se rompît, et que les choses, qui étaient en

bon état, ne tournassent à mal. Ils ajoutèrent que, puisque le comte et le grand-maître avaient à eux la ville de Talavera, qui était très forte et en un site escarpé, et dans laquelle ils avaient beaucoup de vivres et de troupes, ils voulussent bien y retourner, jusqu'à ce qu'ils eussent vu quelles seraient les intentions du roi; que, d'ailleurs, quelle que fût sa réponse, ils la leur feraient savoir aussitôt, et ne feraient rien que si cela leur plaisait, et par leurs conseils.

Le comte et le grand-maître ne se tinrent pas pour satisfaits de cette réponse; il y avait près des deux frères quelques chevaliers et écuyers de Tolède, leurs vassaux, qui étaient venus avec eux de Talavera; d'autres, dans la ville, bien que n'étant point leurs vassaux, leur voulaient du bien et désiraient à tout prix les voir entrer dans Tolède; ils dirent au comte que, puisque par ce pont de Saint-Martin on ne les voulait pas recevoir, ils fissent le tour du fleuve jusqu'aux jardins du roi, situés en face et à l'entrée du pont d'Alcantara, où ils pourraient camper, et qu'une fois là, leurs amis du dedans tâcheraient de les faire entrer par ce côté. Ils redescendirent et tournèrent en effet le Tage, dans le demi-cercle qu'il forme du pont de Saint-Martin au pont d'Alcantara, et s'arrêtèrent à l'entrée de ce dernier pont, à l'endroit où passe aujourd'hui le chemin de Corbellos Layos. Ils y furent le reste du samedi, y passèrent la nuit, et le lendemain dimanche, à midi, ceux de leurs partisans qui les appelaient à Tolède leur en ouvrirent les portes et les reçurent. Ce fut une bonne journée pour le comte et le grand-maître, car ils ne traitaient d'aucun accord avec le roi, ni ne se fiaient à lui, et ils tenaient à devenir maîtres, à quelque prix que ce fût, d'une cité aussi forte et aussi importante que l'était Tolède, jusqu'à ce qu'ils eussent obtenu du roi une sûreté telle qu'ils la désiraient. Et, comme, à cette heure de midi, tous étaient sans crainte dans la cité, ne pensant à rien de semblable, on ne s'y douta de rien,

si ce n'est lorsque entrèrent par le pont d'Alcantara les hommes d'armes et les bannières du comte et du grand-maître. La ville se divisa là-dessus : ceux des chevaliers de Tolède et des habitans à qui plaisait cette entrée des deux frères se joignirent incontinent à eux ; ceux à qui elle ne plaisait point se réfugièrent dans l'Alcazar, et envoyèrent mettre en défense le château de la grande Juiverie (la Juderia mayor) qui était entourée d'un mur d'enceinte. Et un grand tumulte se fit aussitôt par toute la ville [1].

Ceux de la ville de Tolède, dit Ayala [2], à qui ne plut pas l'entrée du comte don Enrique et du grand-maître de Santiago, quand ils les virent entrés dans Tolède selon ce que nous avons dit, le reprochèrent vivement au grand-maître, et lui dirent que par lui adviendrait à leur ville grand dommage ; et aussitôt ils envoyèrent des lettres au roi D. Pedro, qui était à Torrijos, à cinq lieues de là, par lesquelles ils le priaient en grâce de venir vers sa ville de Tolède, où ils le recevraient. Le comte et le grand-maître, de leur côté, dès qu'ils furent entrés dans la ville, se mirent au repos dans leurs logis ; mais leurs troupes commencèrent à attaquer une juiverie écartée qu'on appelait l'*Alcana*. C'est ainsi qu'on nomme encore aujourd'hui à Tolède une rue où il n'y a guère que des marchands merciers, et qui donnait alors son nom à un quartier exclusivement habité par les Juifs. Elles la pillèrent, et tuèrent, des Juifs qui s'y trouvaient, jusqu'à mille deux cents, hommes et femmes, grands et petits. Mais elles ne purent prendre la grande Juiverie, qui était fortifiée, et remplie d'une population nombreuse. Quelques chevaliers, qui tenaient pour le parti du roi, y prêtaient main-

[1] E ovo luego muy grand revuelta en toda la cibdad (Cronica del Rey D. Pedro, año VI, c. 6).

[2] Año VI, c. 7 : — Comment quelques-uns de la ville de Tolède, à qui ne plut pas l'entrée du comte et du grand-maître, envoyèrent vers le roi Don Pedro, et comment il vint immédiatement le jour suivant, et ce qui arriva.

forte aux Juifs, et défendirent avec eux la grande Juiverie. On envoyait cependant d'heure en heure presser le roi de venir en toute hâte à Tolède, et le lendemain lundi, 8 mai, de grand matin, sur ces invitations réitérées, Pierre partit de Torrijos, passa le Tage par un gué qui était en ce moment fort bas, près d'un hameau appelé Pertusa, et remonta le fleuve du côté du pont de Saint-Martin de Tolède; il vint par ce chemin parce que le pont de Saint-Martin était lié à la grande Juiverie, qui s'était déclarée pour lui. Ceux de son parti lui avaient envoyé dire de venir de ce côté, parce que les écluses du Tage, dépendantes de la Juiverie, étant en ce moment à sec, ceux qui tenaient pour lui dans la place pourraient par là donner entrée aux siens. Le roi amenait avec lui de nombreuses troupes, et fit en arrivant attaquer le pont de Saint-Martin; quelques-uns des siens commencèrent aussitôt à passer par les écluses qui étaient à la droite de la juiverie (en aval du pont de Saint-Martin), lesquelles étaient alors plus à sec, dit Ayala, qu'elles ne l'avaient été depuis vingt ans. Près de trois cents hommes d'armes passèrent ainsi, les Juifs de l'intérieur de la Juiverie les aidant, avec des cordes de chanvre qu'ils leur tendaient, à passer le fleuve et à monter par les écluses en se tenant aux cordes. Ceux qui purent ainsi passer entrèrent dans la grande Juiverie, et se joignirent fort à propos à ceux qui en ce moment la défendaient; car déjà les troupes du comte commençaient à y entrer par les brèches qui s'ouvraient sous leurs efforts, et les pans de murailles écroulés de l'enceinte défensive [1].

Le comte D. Henri, le grand-maître de Saint-Jacques D. Frédéric son frère, et D. Pedro Estevanez Carpentero, qui s'intitulait grand-maître de Calatrava (neveu du grand-maître de cet ordre D. Juan Nuñez de Prado, que Diego Garcia de Padilla avait supplanté et avait fait mourir dans Maqueda),

[1] Cronica del Rey D. Pedro, año VI, c. 7.

tandis que le gros de leurs hommes assiégeait ainsi le quartier des Juifs, étaient accourus à la défense de la porte et du pont de Saint-Martin avec leurs meilleurs chevaliers et une partie de la population de la ville. Quelques-uns des leurs se jetèrent intrépidement dans la tour du pont, mais ils n'y trouvèrent ni pierres ni armes de trait. C'étaient D. Pero Ruiz de Sandoval, commandeur de Montiel, de l'ordre de Saint-Jacques, Alfonse Jufré Tenorio, Ferrand Sanchez de Rojas, et un chevalier de Calatrava appelé Pero Alvarez. Ils firent les plus grands efforts pour s'y maintenir, malgré l'innombrable quantité de flèches que faisaient pleuvoir sur eux les archers du roi, mais ils ne le purent, et presque tous se retirèrent blessés. On mit alors à la garde de la porte quelques habitans et un certain nombre de chevaliers de bonne volonté. Cependant, le comte D. Henri, le grand-maître D. Frédéric son frère, D. Pedro Estevanez Carpentero, qui s'intitulait grand-maître de Calatrava, comme ne manque jamais de l'appeler Ayala, et les chevaliers qui avec eux étaient, voyant de moment en moment les hommes du roi passer dans la ville par les écluses en aval du pont et leurs propres hommes repoussés de la grande Juiverie, tinrent conseil, et, pensant que si le roi entrait une fois, tous ceux de la ville tiendraient pour lui, résolurent de mourir plutôt en rase campagne que par les rues de Tolède. C'est pourquoi ils sortirent tous aussitôt de la ville par le pont d'Alcantara, et prirent leur chemin le long du tournant du Tage vers le pont de Saint-Martin, où était le roi, pour l'aller combattre; mais, comme ils sortaient dans ce dessein par la porte du côté de l'ouest, du côté de l'est le roi faisait mettre le feu à la porte du pont de Saint-Martin, et entrait avec toutes ses compagnies et toutes ses bannières. Lorsqu'ils arrivèrent au pont de Saint-Martin, déjà le roi était dans Tolède avec toute son armée. Toutefois, l'arrière-garde, les bagages et les chariots n'avaient pu encore entrer, tant la presse était grande; les

gens du comte, du grand-maître et de D. Pedro Estevanez Carpentero les attaquèrent, pillèrent les charrois et les bêtes de somme, et les emmenèrent avec eux vers Talavera; le soleil était déjà couché quand ceci avait lieu. Le roi avait ce jour-là avec lui deux mille cinq cents hommes à cheval castillans et six cents chevaux-légers. Les affaires de Pierre se rétablissaient, comme on voit; il avait reconstitué sa majorité militaire, comme d'autres reconstituent leur majorité parlementaire, car sous toutes les formes de la monarchie, qu'on se l'avoue ou qu'on se le cache, il faut toujours compter avec le nombre, l'étonner, le gagner, le séduire, le contraindre, le corrompre, ou l'opprimer. Le comte et le grand-maître son frère, et ceux qui avec eux allaient, pouvaient s'élever en tout à huit cents chevaux; mais tel était leur désespoir qu'ils étaient sortis pour livrer bataille au roi, s'ils l'eussent trouvé encore arrêté au pont de Saint-Martin, et qu'ils eussent tenté contre lui à tous risques la fortune des armes [1].

Pierre, apprenant, comme il était déjà engagé assez avant dans Tolède, ce qui se passait au-delà du Tage, et le pillage des bagages de son armée, revint en toute hâte au pont de Saint-Martin et sortit de la ville pour aller combattre ses frères; mais déjà ils avaient fait un assez long trajet sur le chemin de Talavera; il courut à leur poursuite l'espace d'une lieue, jusqu'à l'endroit appelé la Pedrosilla, sans pouvoir les atteindre. Lorsqu'il y arriva, il était déjà tard; il avait avec lui peu de monde; car, dit Ayala, la plupart des siens étaient restés dans la ville pour y prendre leurs logemens, et quelques-uns pillaient ceux que venaient de quitter les gens du comte D. Henri, du grand-maître, et de D. Pedro Estevanez Carpentero; et il se détermina à retourner à Tolède par diverses raisons très sages [2]. Il y rentra comme la nuit était tout à

[1] Cronica del Rey D. Pedro, año v, c.

[2] E el Rey ovo su acuerdo de se volver, ca lo uno levaba muy poca compaña,

fait tombée, et alla se loger dans la maison où était mort recemment Martin Ferrandez, surnommée el Ayo parce qu'il avait été gouverneur du roi Alfonse, père de Pierre; il ne voulut pas aller se loger à l'Alcazar, dit Ayala, parce que la reine doña Blanca sa femme y était; « il ne la voulut pas voir, ni ne la vit jamais depuis [1]. » Mais Hinestrosa fut chargé de se rendre à l'Alcazar, et d'y veiller à ce que Blanche n'en pût sortir, sous quelque prétexte que ce fût, jusqu'à ce que le roi eût décidé de ce qu'on ferait d'elle. Quatre jours après son entrée, Pierre fit arrêter l'évêque de Siguenza, qui était de Tolède et s'y trouvait en ce moment, parce qu'il s'était prononcé pour le parti de la reine : on appelait cet évêque D. Pedro Gomez Barroso, et il fut depuis cardinal; tout son avoir lui fut pris et volé (*robado*), et Pierre envoya Hinestrosa prendre possession en son nom de l'alcazar et des châteaux de l'évêque, à Siguenza, et y fit conduire le même jour Blanche prisonnière. Hinestrosa l'y conduisit avec son impassibilité accoutumée, et l'y laissa sous la garde de deux chevaliers vassaux du roi : Iñigo Ortiz de las Cuevas et Rui Perez de Soto; mais, à peu de jours de là, Iñigo Ortiz resta seul chargé de cette garde. Prenons date de ceci (mai 1355); car Iñigo Ortiz ne quittera plus la reine jusqu'à sa mort. Alors seulement Pierre s'installa dans l'alcazar de Tolède dont il avait exilé la reine, et avec son intrépidité de mensonge ordinaire écrivit au pape qu'il l'avait reprise pour la traiter avec décence et honneur [2].

otrosi que lo avia de aver con omes desesperados; é tornose para Toledo, ca ya era cerca de noche.

[1] E non quiso ir al Alcazar, porque estaba ay la Reyna doña Blanca su muger, nin la quiso ver, nin la vió nunca despues.

[2] Le pape lui répond le 8 juillet de cette année (Raynald., ad ann. 1355, num. 31) : Litteras tuas, per quas ingressum tuum in civitatem Toletanam, et charissimæ in Christo filiæ nostræ Blanchæ Reginæ Castellæ et Legionis illustris uxoris tuæ revocationem ipsius nobis diffusius intimasti, benigne recepimus. Dat. Av. VIII, id. julii, anno III.

Pierre fit le même jour tuer à Tolède, sur la place publique et lui présent, Ferrand Sanchez de Rojas, Alfonse Gomez, commandeur de Otos, de l'ordre de Calatrava, et vingt-deux hommes bons de la population plébéïenne. Entre les condamnés était un orfèvre âgé de quatre-vingts ans. Au moment où il allait recevoir la mort, un de ses fils, âgé de dix-huit ans, supplia le roi de le faire mourir à la place de son père, et de mettre celui-ci en liberté. Il le fit faire ainsi; mais, dit Ayala, il aurait plu à tout le monde que le roi n'eût fait tuer aucun des deux, ni le père ni le fils. Pareillement le roi ordonna de tuer quatre des meilleurs chevaliers de Tolède, Gonzalo Melendez, Lope de Velasco, Tel Gonzalez Palomèque et Pero Diaz, son frère, mais on ne les tua pas tout de suite; ils furent d'abord arrêtés et envoyés dans le château de Mora; les deux premiers ne tardèrent pas à y périr, les deux autres, qui étaient frères de pères différens, périrent plus tard à Aguilar del Campo, où on les transféra. L'évêque de Siguenza fut aussi envoyé à Aguilar del Campo, où il resta longtemps prisonnier, sous la garde de Gonzalo Gonzalez de Lucio [1].

De Tolède le roi partit pour Cuenca, à ce que tout indique dans le courant de ce même mois, tant il se dépêchait en toutes choses. Cuenca, comme nous l'avons dit, s'était prononcée pour la reine Blanche, et D. Alvar Garcia d'Albornoz avec D. Ferrand Gomez son frère y élevaient D. Sancho, l'un des fils du feu roi Alfonse et d'Éléonore de Guzman. Le roi avait donc un double intérêt à réduire cette place, s'il pouvait du même coup s'emparer de son frère naturel. La place toutefois était forte et de difficile réduction, et Pierre s'arrêta dans un hameau qu'on appelle Javega, à une lieue de Cuenca, et il fut là une quinzaine de jours; il entra de ce point en négociation avec D. Alvar Garcia et

[1] Cronica del Rey D. Pedro, año VI, c. 11.

D. Ferrand Gomez son frère; le temps lui manquait pour assiéger Cuenca en forme, dans un moment où un autre intérêt l'appelait au bord du Duero, celui d'y aller combattre le comte, le grand-maître et D. Pero Estevanez Carpentero, qui de Talavera s'étaient allés enfermer dans Toro avec la reine-mère, d'où ils faisaient une vive guerre à toute la contrée; et ce fut pourquoi le roi fit avec les chevaliers qui étaient dans Cuenca un traité par lequel ils s'engagèrent à ne point lui faire la guerre, à la condition que lui-même n'entrerait pas plus avant sur les terres de la ville. La vérité est que, trouvant les habitans plus unis que ceux de Tolède, et certain que la place se défendrait avec la dernière obstination, il n'osa pas en venir à la violence, ni attaquer une place si forte, et qu'il reçut à composition le même D. Alvar Garcia d'Albornoz, qu'il eût probablement fait mettre à mort s'il l'eût tenu entre ses mains [1].

Ce traité fait, le roi partit de l'aldea, voisine de Cuenca, où il s'était arrêté, et envoya Iñigo de Orozco, Pero Gonzalez de Mendoza et d'autres chevaliers à la ville de Sancta Olalla à la garde des frontières de Talavera, où le comte et le grand-maître avaient laissé de nombreuses compagnies. Et le roi s'en alla à Ségovie, et ensuite à Oterdesillas, et de là à Toro, ou plutôt vers Toro, où, comme nous venons de le dire, le comte D. Henri, le grand-maître D. Fadrique et D. Pedro Estevanez Carpentero, « grand-maître, comme il s'appelait, de Calatrava, parce que beaucoup de frères, reçus dans l'ordre par son oncle le grand-maître D. Juan Nuñez, l'avaient élu pour grand-maître depuis que la ligue s'était formée, et qui était très bon chevalier, » étaient en ce

[1] Rizo, dans l'Historia de Cuenca, p. 69, cite la cédule favorable qu'octroya Pierre à tous les citoyens de Cuenca, et particulièrement à Alvar Garcia, Garci Alvarez, Fernand Gomez, et Gomez Garcia, tous de la famille des Albornoz. Il dit qu'elle existe dans les archives de cette église.

moment avec la reine-mère, près de laquelle ils s'étaient rendus de Talavera peu après leur retraite de Tolède; ils avaient à Toro, tant de leurs chevaliers et hommes d'armes que de ceux qui étaient restés dans cette dernière ville près de la reine Marie, environ mille deux cents chevaux et beaucoup de gens de pied. Ils y étaient venus sur l'appel même de Marie de Portugal, mère du roi, après l'entrée de celui-ci à Tolède. Elle leur aurait envoyé dire, au rapport d'Ayala, que, puisqu'elle les avait accueillis une première fois déjà dans cette ville de Toro, et s'était perdue pour eux auprès du roi son fils, elle les priait maintenant de venir à son secours, car si le roi arrivait avant eux à Toro, comme on le lui avait annoncé, elle serait dans un grand péril. Et eux, dès qu'il eurent reçu ses lettres, aussitôt se rendirent à Toro avec tout ce qu'ils avaient pu réunir d'hommes à cheval et à pied. Le roi vint d'Oterdesillas à Castro-Nuño, qui est à trois lieues de Toro, y rassembla toutes ses forces, et avec elles se présenta devant Toro et fit sommer la place de se rendre; mais aucun de ceux qui y étaient ne voulut se fier à lui. Il restait à la reine-mère un nombreux parti encore; il y avait dans Toro auprès d'elle, outre le comte, le grand-maître et D. Pedro Estevanez Carpentero, dont nous venons de parler, qui étaient les trois chefs principaux de la ligue en ce moment, Rui Gonzalez de Castañeda, Alfonse Tellez Giron, le Portugais favori de Marie de Portugal, Martin Alfonse Tello, qui l'avait accompagnée quand elle était revenue de Portugal deux ans auparavant, et des chevaliers et écuyers nombreux et bons de toutes les parties de l'Espagne, s'élevant, comme on l'a dit, à douze cents chevaux, et à un nombre beaucoup plus considérable de gens de pied. Et ceux qui gardaient les barrières se battirent avec les gens du roi, et il y eut des hommes morts de l'un et de l'autre côté, mais il ne mourut ce jour-là aucun homme de marque. Le roi s'en

retourna à Castro-Nuño, et ensuite, après huit jours, de l'autre côté, aux hameaux de Pozo Antigo, de Vez Marvan et de Bezames, dont il détruisit et ravagea les vignes et les moissons ; mais il n'y put rester parce qu'il n'y avait pas d'eau pour son armée, sauf une citerne. Il partit de là, laissant à Pozo Antigo D. Juan de la Cerda, fils de D. Louis, et D. Pero Nuñez de Guzman avec des gens d'armes. Et le roi fut tendre une ambuscade à ceux de Toro contre le chemin de Zamora, mais il ne sortit personne de la ville, et il ne put combattre avec eux ; il s'en retourna à Pozo Antigo, et de là s'en vint à un hameau de Toro, appelé Moralès, et là trouva de l'eau pour une partie des siens. Et des autres troupes à lui qui là étaient avec lui, il envoya trois cents hommes d'armes à Sant Roman de Ornija, et d'autres dans d'autres hameaux autour de cette banlieue. Et deux jours par semaine, il se présentait avec les siens devant Toro, et faisait combattre les siens avec ceux de la ville aux barrières [1].

« Comment le roi partit de Moralès, et fut à Valderas, et la fit combattre, et ne la put prendre ; et comment il y retourna une autre fois, et la prit; et comment il combattit Rueda [2]. »

Étant le roi à Moralès, près de Toro, on lui envoya dire que les chevaliers et écuyers qui tenaient pour le comte dans la ville de Valderas, de la tierra de Campos, faisaient beaucoup de dommages dans toute la contrée autour d'eux. Et le roi partit de Moralès avec un certain nombre de compagnies, laissant à Moralès l'infant D. Ferrand, son cousin, D. Juan de la Cerda, Juan Ferrandez de Hinestrosa, son camarero-mayor et son favori, le grand-maître de Calatrava D. Diego Garcia de Padilla, D. Juan Alfonse de Benavides, Gutier Ferrandez de Tolède, et beaucoup d'autres chevaliers

[1] Cronica del Rey D. Pedro, año VI, 12.
[2] Ibid., año VI, c. 13.

à la garde des frontières de Toro; et le roi s'en fut à Valderas, et la combattit, et ne la put prendre, et s'en revint à Moralès. Et de là à quinze jours il prit une plus grande ballisterie, et fut une autre fois sur Valderas, et la combattit, et la prit. Gomez Manrique, qu'on appelait d'Uruñuela, qui était capitaine de la place, Pero Ferrandez de Villagrand, Pero Ferrandez de Villacarlon, Juan Ferrandez de Ferrera, se réfugièrent dans un petit château qu'il y avait, et firent demander au roi qu'il mît saufs dans Toro ceux qui là voudraient aller, et pardonnât et fît grace àceux qui avec lui voudraient demeurer. Et le roi y consentit : quelques-uns furent à Toro, et d'autres se mirent à la merci du roi. Cela fait, le roi partit de Valderas, et fut à Rueda, une très bonne ville qui est dans la province de Léon, laquelle tenait pour le comte D. Henri, et que, par l'ordre du roi, tenait assiégée D. Pero Nuñez de Guzman, adelantado-mayor de la province de Léon; et le roi la fit combattre, et ne la put prendre, en raison de la vive résistance que lui opposèrent Alvar Diaz de Escobar, Ferrand Alvarez de Escobar son fils, et les autres chevaliers et écuyers du comte D. Henri qui étaient chargés de sa défense [1].

« Comment le roi sut que le comte D. Henri était parti de Toro pour la Galice; et d'autres choses qui arrivèrent en ce temps. »

Étant le roi D. Pedro sur Rueda, il eut nouvelle comment le comte D. Henri était parti de Toro, et était allé en Galice se joindre à D. Ferrand de Castro. Et les uns disaient que le comte était parti de Toro pour aller se joindre à D. Ferrand de Castro, qui était en Galice, pour presser celui-ci de faire la guerre, afin que le roi abandonnât le siége de Toro; et les autres que c'était pour ne pas être lui-même assiégé, et qu'il en avait toujours agi ainsi : à Gijon, par

[1] Cronica del Rey D. Pedro, año VI, c. 13.

exemple, où il ne voulut pas attendre le roi. Et le roi, dès qu'il sut que le comte était parti de Toro, partit de devant Rueda, et vint à Moralès, et y tint conseil sur ce qu'il avait à faire, et un moment il fut près de laisser des troupes à Moralès contre Toro, et de s'en aller, lui, en Galice, où étaient le comte D. Henri et D. Ferrand de Castro; il fit même disposer à cet effet le village de Moralès et faire des cavas et des cadahalsos pour y laisser des compagnies, tandis qu'il irait en Galice; mais depuis il fut d'avis de ne point partir de Moralès, et de ne point abandonner la contrée où il était, jusqu'à ce qu'il eût pris la ville de Toro et que ceux qui la défendaient fussent venus à sa merci.

Comme, en cette année, le roi était à Moralès, près de Toro, il lui naquit à Tordesillas une fille de doña Maria de Padilla, à laquelle on donna le nom d'Isabelle, qui se maria depuis avec Mosen Aymon (Edmond, fils du roi Edouard d'Angleterre, qui fut plus tard duc d'Yorck)[1]. En même temps il apprit comment son cousin D. Juan d'Aragon avait pris par capitulation Trepeana, lieu de D. Tello son frère, qui était sorti de son service, et comment s'étaient remis à sa merci Pero Ferrandez de Velasco, Gonzalo Alfonse Carrillo de Quintana, Pero Gonzalez Carrillo son fils, et quelques autres qui étaient dans la ville de Trepeana pour le service de D. Tello. Et le roi envoya dire à l'infant D. Juan d'Aragon, qu'il fût vers Sancta-Gadea, qui est une ville du señorio de Biscaye, et que de là il fît la guerre à D. Tello. Et l'infant D. Juan le fit ainsi, et fut vers Sancta-Gadea; mais il ne s'éloigna pas de cette ville et de sa banlieue, n'osant s'aventurer à entrer en Biscaye, en raison de ce que cette terre est très forte. Et dans ce même temps entrèrent des compagnies de l'infant

[1] Pierre-le-Cruel avait ainsi déjà, de Marie de Padilla, à la fin de cette année 1355, trois filles, savoir :

1° Béatrix, née à Cordoue, en janvier 1353 ;

2° Constance, née à Castro-Xeriz, en juillet 1354 ;

3° Isabelle, née à Tordesillas, en août ou septembre 1355.

D. Juan à Gordojuela, qui confine avec les Incartaciones de Biscaye, qui tenaient pour D. Tello : la terre y est très boisée; et les compagnies de l'infant étant à cheval, les gens de pied des Incartaciones coururent sur eux et les battirent. En cette année, une seconde fois l'infant D. Juan envoya des chevaliers et des écuyers vassaux du roi et siens contre la Biscaye, et ils entrèrent à Ochandiano, près de Durango, et ils trouvèrent là Juan de Abendaño, un chevalier de Biscaye, qui tenait pour D. Tello, avec plusieurs compagnies; et ceux qui à cheval allaient pour le service de l'infant D. Juan furent défaits et quelques-uns tués : car la terre est, comme on l'a dit, très fournie d'arbres, et de très rude accès pour les gens à cheval [1].

Nous voulons maintenant vous raconter, dit ici Ayala, quelques incidens qui se passèrent dans la maison du roi en ce temps. Il advint qu'en cette année, le roi D. Pedro étant dans l'aldea de Moralès, qui est à une lieue de Toro, un jour, comme il jouait aux dés et qu'un de ses officiers tenait près de lui des corbeilles avec des doblas, le roi dit que tout son trésor était celui-là, lequel pouvait s'élever à mille doubles en or et en argent, et n'en avait point d'autres.

Le roi étant à Moralès, près de Toro, comme nous l'avons dit, eut nouvelle de la mort de D. Ferrand Perez Ponce de Léon, grand-maître d'Alcantara, et ordonna aux frères de l'ordre qui là avec lui étaient de prendre pour grand-maître D. Diego Gutierrez de Zavallos, qui était un grand chevalier, à qui le roi voulait beaucoup de bien. Et les frères le prirent, non de bonne volonté toutefois, d'autant plus que ledit D. Diego Gutierrez n'était pas frère de leur ordre. Cependant, sur le commandement du roi, ils le prirent pour maître, n'osant faire autrement ; et ceci eut lieu le dimanche 13 septembre. Peu après le roi sut comment Dia Sanchez de

[1] Muy esquiva por la gente de caballo (Cron. del Rey D. Pedro, año VI, c. 14).

Terrazas et Juan de Herrera son frère, et d'autres qui étaient dans Palenzuela, avaient tué D. Juan Rodriguez de Sandoval, qui était par l'ordre du roi frontero de Palenzuela, et comment ils l'avaient fait tomber dans une embuscade en un lieu appelé Monte de Negredo. La chose était arrivée de cette façon : D. Juan Rodriguez de Sandoval étant dans un lieu à lui appelé Quintana de la Puente, quelques coureurs détachés de l'embuscade vinrent l'y insulter; il sortit sur ces coureurs; ceux de l'embuscade alors coururent sur lui : il fut poursuivi jusques à Quintana de la Puente, et on le tua à la porte du lieu; car ceux qui se réfugièrent les premiers à Quintana en fermèrent la porte, et D. Juan Rodriguez ne put entrer, et là, à la porte, ils tuèrent d'abord son cheval, et ensuite lui. Et le roi envoya ledit D. Diego Gutierrez, qu'il venait de faire faire grand-maître d'Alcantara, avec une bonne compagnie d'hommes d'armes qu'il avait à sa solde, comme frontero de Palenzuela, et le mit dans l'aldea de Quintana, à ce qu'il semble, à ses dépens, si l'on en juge par un acte du temps[1]. Il n'y était que depuis peu de jours, lorsque le roi lui envoya dire qu'il vînt aussitôt à lui, qu'il le mandait pour certaines choses concernant son service. Diego Gutierrez laissa à Quintana, avec sa compagnie, le grand-commandeur d'Alcantara D. Pero Manuel Feyto, et Sancho Manuel, petit-fils de D. Juan Manuel, et cousin dudit grand-maître du côté des Castañeda[2]. Et le grand-maître vint au roi : mais parce que quelques parens de doña Maria de Padilla ne lui voulaient pas de bien, pour certaines raisons de palais, ils

[1] Alonso Perez Martel, vassal du roi, alcade-mayor de Séville, et doña Estefania Mate sa femme, selon acte fait à Quintana de la Puente, le 26 octobre, remirent en prêt au maître d'Alcantara don Diego Gutierrez de Cevallos, cousin de doña Estefania, cent mille maravédis de trois deniers, pour payer la solde due à ceux qui étaient, au camp devant Toro et à Quintana de la Puente, fronteros de Palenzuela. Voyez Pelicer, Memorial.

[2] Les Castañeda étaient alliés aux Juan Manuel par les femmes. Zurita (Enmiendas) conjecture que la mère de Sancho Manuel le Jeune (el Mozo), dont il est ici

avaient tourné l'esprit du roi contre lui ; et aussitôt qu'il arriva au roi, le roi le fit arrêter ; et cela eut lieu le mardi 10 novembre ; en sorte que D. Diego Gutierrez ne demeura pas plus de cinquante-huit jours en son état de grand-maître. Et dès qu'il fut prisonnier, ils le livrèrent à Juan-Alfonse de Benavidès, alguazil-mayor du roi, et il l'envoya à l'alcazar de Zamora qu'il gardait pour le roi. Mais peu de jours après que ledit grand-maître eut été mis prisonnier à Zamora, Juan Ferrandez de Hinestrosa, camarero-mayor du roi, le demanda au roi, parce qu'il était son parent, et le tint prisonnier dans une maison à lui appelée Sant Pedro de la Zarza, et ensuite fit en sorte Juan Ferrandez de Hinestrosa que D. Diego Gutierrez s'enfuit de prison, et s'en fut en Aragon. Et aussitôt que D. Diego Gutierrez fut prisonnier, le roi, venu lui-même devant Palenzuela, ordonna de faire grand-maître d'Alcantara le Clavero d'Alcantara, qu'on appelait D. Suer Martinez, qui était Asturien. Ainsi tout devait se faire à sa volonté [1].

Le roi D. Pedro partit de Moralès, qui est à une lieue de Toro, où il était demeuré, selon que nous avons dit, deux mois et demi [2] : premièrement parce qu'il n'y avait pas d'eau et qu'il ne pouvait entretenir l'armée ; secondement parce que la ville de Toro n'avait pas maintenant autant de

question, femme de Sancho Manuel, fils de D. Juan Manuel, était fille de Rui Gonzalez de Castañeda, de qui D. Juan tint si grand compte quand il se sépara du service du roi don Alfonse de Castille, qu'il le mit et le fit figurer seul nominativement dans son acte de séparation après ses deux fils : — E ovo este acuerdo oy martes 30 dias del mes de Junio, que fué en la Era de 1374, que despidiese natura á mi, é á Sancho Manuel mio fijo, é á Roi Gonzalez de Castañeda, é á todos los mios fijos, é mios vassallos.

[1] Cronica del Rey D. Pedro, año VI, c. 16. — Torres y Tapia, Cronica de Alcántara (t. II, p. 80), nous apprend cette particularité curieuse que la mère de Pedro Lopez de Ayala, doña Elvira, était fille de Diego Gutierrez de Zavallos. Notre chroniqueur nous parle là, par conséquent, de son propre aïeul maternel.

[2] Il était revenu à Moralès vers le 5 juillet ; il faut placer par conséquent nécessairement la naissance d'Isabelle à Tordesillas, entre le 5 juillet et le 20 septembre 1355.

troupes qu'au commencement quand le roi y vint, car les uns s'en étaient allés avec le comte D. Henri en Galice, et les autres s'en venaient chaque jour au roi, d'autres étaient morts dans les combats. Le roi, par toutes ces raisons, résolut de s'approcher davantage de la ville de Toro, et il ne le put faire par aucun autre côté, si ce n'est par le côté des jardins situés contre le pont de la ville qui est sur le Duero. Il assit là son camp dans le mois de septembre de la même année, y plaça aussitôt beaucoup de machines de guerre, et fit faire diverses constructions de siége (cadahalzos) sur le pont de Toro et sur toute la ligne du Duero.

Étant le roi dans le camp des jardins près Toro, selon ce que nous avons dit, les siens eurent plusieurs combats avec ceux de la ville, et on tua là Juan Diaz de Caduerniga, et d'autres qui étaient de la ville de Toro. D'un autre côté, le roi eut nouvelle comment D. Juan Garcia de Villagera, frère de doña Maria de Padilla, que le roi avait fait grand-maître de Saint-Jacques, étant allé par la terre de l'ordre, en était venu aux mains avec D. Gonzalo Mexia Comendador-mayor de Castille, et avec Gomez Carrillo fils de Rui Diaz Carrillo, entre Tarancon et Ucles; et que ceux-ci l'avaient vaincu et tué dans la mêlée. La mort de D. Juan Garcia de Villagera eut lieu le 27 de novembre de cette année. Le roi eut de cette nouvelle un très grand chagrin; mais il ne fit nommer personne à la grande-maîtrise de Saint-Jacques alors, pensant, sans doute, qu'il pourrait en faire bientôt l'objet d'un traité avec le grand-maître D. Fadrique, son frère, qui était parmi ceux de la ville de Toro.

Trois jours avant la mort de Villagera, le 24 novembre de cette année (1355), était arrivé près du roi, au camp des Jardins de Toro, comme on l'appelait, le cardinal Guillaume de Judice, cardinal de Sainte-Marie en Cosmedin, lequel venait, en qualité de légat du pape Innocent VI, avec la mission d'enjoindre au roi de vivre bien avec sa femme Blanche de

Bourbon et avec les seigneurs et vassaux de son royaume. Avant de faire part au roi de ses instructions, le cardinal-légat le pria, de la part du pape, de vouloir bien faire mettre en liberté D. Pedro Gomez Barroso, que Pierre avait fait arrêter à Tolède lors de la prise de la ville, et fait depuis détenir prisonnier dans Aguilar del Campo, sous la garde d'un chevalier nommé Gonzalo Gonzalez de Lucio. Le roi y consentit, et envoya aussitôt à Gonzalo Gonzalez de Lucio l'ordre de mettre Barroso en liberté. C'était faire à la fois acte de courtoisie et de fine politique; car, à cette mise en liberté, bien que demandée sans condition, était attachée, et il était facile au roi de le deviner, la levée de l'interdit qu'Innocent VI avait mis sur le royaume en raison même de la détention de l'évêque de Siguenza. Et cet évêque fut depuis évêque de Coïmbre, dit la chronique d'Ayala, et ensuite évêque de Lisbonne en Portugal, puis archevêque de Séville, et cardinal d'Espagne. Une fois Barroso élargi, le cardinal communiqua au roi l'objet principal de sa mission, consistant à établir une harmonie chrétienne, de devoir et de droit, entre le roi et sa femme, comme aussi dans ses états, « troublés par tant de scandales et d'offenses envers Dieu. » Mais, quelque zèle qu'il mît à manifester et à réitérer les instances du pape auprès du roi à ce sujet, jamais celui-ci ne voulut ouvrir là-dessus aucune conférence sérieuse ni accepter aucune médiation, ni, en faveur de ses grands vassaux en révolte, déposer les armes un seul instant. Au contraire, il animait chaque jour et resserrait davantage le siége de Toro, où étaient rassemblés ses principaux et ses plus hauts ennemis [1].

Le 24 décembre, le roi prit la tour du pont, qui, quoique basse et peu fortifiée, s'était défendue très valeureusement. A cette prise D. Diego de Padilla, grand-maître de Calatrava,

[1] Voir Raynald., ad ann.

eut le bras cassé d'un coup de pierre. Cependant les troupes des confédérés souffraient dans Toro du manque de vivres, non que les habitans n'en eussent en abondance, mais parce que la garnison n'avait pas d'argent pour les acheter. Cela fut cause de plus d'une désertion, et aussi de la démarche que fit auprès du roi un habitant appelé Garci Alonso Triguero, lequel vint lui offrir secrètement, s'il voulait l'assurer de son pardon, lui et les autres habitans, de lui ouvrir pendant la nuit la porte dite de Sainte-Catherine, par où il pourrait entrer avec les siens dans la cité; le traité fut tenu si secret que personne ne le sut, hors le roi, Juan Ferrandez de Hinestrosa, le traître Triguero et ses parens.

On était au 4 janvier 1356. Ayala raconte que, peu d'heures avant le moment où cette porte devait être livrée par Triguero, le maître de Saint-Jacques don Fadrique, se promenant au déclin du jour avec six chevaliers et écuyers à cheval dans une petite île que forme le Duero en face de la ville, Juan Ferrandez de Hinestrosa s'approcha de ce côté, et d'un bord à l'autre, appela le maître et lui dit : « Maître, seigneur, je vous prie de vous en venir plus près par ici, et de vouloir bien m'entendre. » Le maître demanda quel était l'homme qui lui parlait; on lui dit que c'était Juan Ferrandez de Hinestrosa, et il répondit : « Je le veux bien; dites ce que vous voulez, je vous entendrai bien. » — « Maître, seigneur, reprit Hinestrosa, quand le roi don Alfonse votre père, à qui Dieu pardonne! voulut former votre maison avant que vous fussiez maître de Saint-Jacques, et vous donna des chevaliers et des écuyers pour vassaux, entre les autres il me donna à vous pour vassal, et je le fus, et reçus de vous beaucoup de faveurs. Et Dieu sait qu'à l'exception du roi mon seigneur, je ne suis tenu de servir aucun homme au monde plus que vous. C'est pourquoi je voudrais et je veux votre bien, et vous garder de dommage et de mal partout où je le pourrai, si ce n'est au détriment du service du roi. Et parce que je sais qu'il vous

importe d'agir ainsi, je vous prie en grâces, et vous donne conseil de venir incontinent à la merci du roi mon seigneur et votre frère, et vous avertis que, si vous ne le faites, ce sera grandement au péril de votre personne. Et je vous le dis en présence des chevaliers et des écuyers qui sont avec vous, et de ceux qui de cet autre côté sont, pour que si vous ne le faisiez, et qu'il vous en advînt quelque mal et dommage, vous ne disiez point, ni vous ni aucun autre, que je ne vous en ai pas averti, et que j'ai été pour quelque chose dans votre mal. Que s'il vous en arrivait maintenant, je suis quitte envers vous, et tiens qu'en vous disant cela et en vous en avertissant, j'ai rempli le devoir auquel j'étais obligé comme ayant été autrefois votre vassal. »

Et cela, poursuit Ayala, Juan Ferrandez le disait parce qu'il savait, suivant ce que l'on a vu, que Garci Alfonse Triguero devait, dans la nuit ou le lendemain, livrer au roi la porte de Sainte-Catherine, par où le roi devait entrer et prendre la ville, et tuer le maître, et qui il voudrait, ou faire d'eux à son bon plaisir. Hinestrosa donc sachant ce qui devait arriver, était bien aise de ménager le retour de don Fadrique au roi, et peut-être la chose était-elle concertée avec le roi lui-même, comme on pourrait l'inférer d'un incident du récit qui frappera le lecteur tout à l'heure : « Juan Ferrandez, je vous ai connu toujours pour bon chevalier, répondit don Fadrique à Hinestrosa, et c'est vérité que vous fûtes mon vassal, et me servîtes toujours bien et loyalement; cependant, en ce moment, il me semble que vous ne me donnez pas un bon conseil en ceci, que je quitte et abandonne madame la reine doña Maria qui est dans cette ville, et ma sœur la comtesse doña Juana femme du comte don Henri mon frère, et tous ces bons chevaliers et écuyers qui ont été et qui sont dans cette ville pour servir la reine, jusqu'à ce que soient vidés convenablement nos différends avec le roi mon seigneur, et que nous soyons tous en sa grâce. Mais si sa volonté était de recevoir madame

la reine sa mère, et tous ceux qui sommes ici pour elle, en sa grâce et merci, et de mettre tout ressentiment du passé en oubli, ce serait fort son avantage, et vous le lui devriez bien conseiller. » Juan Ferrandez répliqua : « Maître, seigneur, je vous ai dit ce que je dois et ce que je sais. Soyez certain que si vous ne venez aussitôt à la merci du roi mon seigneur votre frère, qui est ici, vous êtes en péril de mort. Il ne m'est pas donné de vous pouvoir avertir davantage ; et je prends à témoins tous ceux qui m'entendent. » Le maître de Saint-Jacques, entendant cela, eût grande crainte ; car il connaissait Juan Ferrandez pour bon chevalier et homme de vérité, qui n'eût pas dit ces paroles s'il n'eût été instruit de certaines choses qui devaient se faire, par où le maître se verrait en péril. Bien qu'il ne sût rien de la trahison de Triguero, et ne se doutât pas que l'événement fût si près de s'accomplir, don Fadrique n'avait pas été sans remarquer le mécontentement qu'éprouvaient les habitans d'un siége si prolongé, et les dispositions où ils étaient de se rendre ou de chercher eux-mêmes les moyens de faire que le roi recouvrât la ville. Ébranlé par les paroles d'Hinestrosa, le maître lui dit : « Juan Ferrandez, comment me conseillez-vous de me livrer à la merci du roi sans sauf-conduit de lui ? » A ce moment, le roi, qui était sur le bord du Duero non loin d'Hinestrosa, et qui avait entendu toutes les paroles échangées des deux rives, cria au maître, de manière à ce qu'il l'entendît : « Frère grand-maître, Juan Ferrandez vous conseille bien. Venez à ma merci, je vous pardonne, et vous donne un sauf-conduit à vous et à ces chevaliers et écuyers qui sont dans cette île avec vous. » Ce qu'entendant le grand-maître, il lui redemanda : « Seigneur, me pardonnez-vous et me donnez-vous un sauf-conduit, à moi, et à ceux-ci qui sont ici avec moi ? » Le roi répondit : « Oui, je vous l'ai dit ; c'est pourquoi, frère, venez-vous-en incontinent à moi. » Le grand-maître et ceux qui avec lui étaient dans la petite

ils passèrent alors le bras du fleuve qui les séparait de la rive où était le roi, et allèrent à lui, et lui baisèrent la main. Ceux de la ville qui avaient pu voir cet entretien du haut des murailles ne savaient ce dont le grand-maître traitait avec le roi. Mais le voyant passer ainsi dans son camp et à sa merci, ils se tinrent pour perdus. Et il s'éleva un grand bruit par la cité. « Nous sommes morts, criait-on de toutes parts, le maître est passé au roi et nous abandonne. » La reine doña Maria, mère du roi, et doña Juana, femme du comte don Henri, surprises de la nouvelle, se retirèrent dans le château, accompagnées de quelques chevaliers. Ceci se passait à l'entrée de la nuit. La nuit venue, le roi fit armer tous les siens, et passa aussitôt le fleuve. Arrivés à la porte de Sainte-Catherine, ils la trouvèrent ouverte comme Triguero l'avait promis, et entrèrent sans embarras aucun. Cette nuit, qui était celle du lundi 4 au mardi 5 janvier 1356, on ne fit rien que donner des logemens aux troupes [1].

Prolonger la lutte semblait impossible. Les chevaliers et les écuyers qui étaient à Toro comprirent qu'il ne leur restait plus qu'à se soustraire à la colère du roi, soit en la conjurant, soit en s'y dérobant. Quelques-uns se réfugièrent dans l'alcazar avec la reine et la comtesse; d'autres se cachèrent comme il purent dans les maisons de la ville. La plupart auraient voulu sortir de la place et s'enfuir, mais ils ne le purent, le roi ayant mis des gardes à toutes les portes, au dehors et tout autour des murailles. Le mardi 5, dans

[1] Cronica del Rey D. Pedro, año VI, c. 17. — Dans quelques exemplaires manuscrits de cette chronique, on lit que Toro fut prise le mardi 25 janvier. — Le savant éditeur de l'édition qui nous sert de guide (Llaguno Amirola) a préféré et adopté cette leçon, sans apporter aucune raison de cette préférence, pour laquelle il ne s'était pas sans doute déterminé sans quelque motif. Quoi qu'il en soit, comme, en cette année 1356, le 25 janvier ne fut pas un mardi, et que le 5 le fut, il convient, ce semble, de s'arrêter à cette date pour la prise de Toro; c'est celle, du reste, que portent la plupart des manuscrits, et qu'a adoptée Zurita (l. IX, c. 1).

la matinée, il s'approcha du château fortifié de Toro, où étaient la reine et la comtesse avec leurs adhérens. Aux barrières, un chevalier appelé Martin Abarca, qui était originaire de Navarre, mais qui depuis longtemps vivait en Castille, s'avança, tenant par la main un frère du roi, appelé don Juan, qui était seigneur de Ledesma, alors âgé de quatorze ans, et il dit au roi, qui était alors si proche de l'alcazar qu'il pouvait l'entendre : « Seigneur, que ce soit un effet de votre clémence de me pardonner, et j'irai à vous, et je vous apporterai D. Juan votre frère. » Le roi dit: « A D. Juan mon frère je pardonne, mais à vous, non, Martin Abarca, et tenez pour certain que, si vous venez à moi, je vous ferai tuer. » A quoi Martin Abarca répondit : « Seigneur, faites de moi ce qui sera votre volonté. » Et prenant D. Juan dans ses bras il s'en vint au roi; mais le roi ne le fit pas tuer; et cela plut beaucoup, dit la chronique, aux chevaliers qui étaient avec le roi qu'il ne le fît pas tuer. La suite toutefois montra que ce n'était là qu'une feinte clémence pour encourager les autres, ainsi que sa mère et la comtesse, qui étaient encore dans l'alcazar, à se rendre. Il envoya aussitôt dire à doña Maria, sa mère, de sortir de l'alcazar et de venir à lui. La reine lui envoya demander grâce pour les chevaliers et pour tous ceux qui étaient enfermés là avec elle ; il lui envoya dire qu'elle vînt, elle, sans crainte; qu'il verrait ensuite ce qu'il ferait des autres. Parmi ceux-ci était Rui Gonzalez de Castañeda, qui avait traité secrètement avec le roi quelques jours auparavant, et en avait obtenu un alvala de pardon. Castañeda avait pleine confiance en ce pardon, et il dit à la reine : « Madame, allez au roi, car nous n'avons rien à craindre de lui. » Doña Maria prit confiance sur ces paroles et sortit de l'alcazar, et avec elle la comtesse doña Juana Manuel, femme du comte D. Henri, D. Pero Estevanez Carpentero, qui, depuis la mort de Juan Nuñez de Prado, se faisait appeler

grand-maître de Calatrava, Rui Gonzalez de Castañeda, Alfonse Tellez Giron et Martin Alfonse Telho. Carpentero et Castañeda étaient aux côtés de la reine, qui s'appuyait sur leur bras ; les autres marchaient autour d'elle et à sa suite. Rui Gonzalez de Castañeda tenait à la main et montrait l'alvala de pardon que le roi lui avait envoyé quelques jours auparavant, disant que le roi lui pardonnerait en raison de cet alvala. Mais Pierre lui cria que le terme qu'il lui avait assigné pour venir à sa merci était passé, et que l'alvala ne valait plus rien. Enhardis par la récente conduite du roi à l'égard de Martin Abarca, tous malgré cela passèrent outre.

Arrivés en-deçà du petit pont qui était devant la porte principale de l'alcazar, ils s'avancèrent vers le roi, arrêté à la tête d'un corps d'arbalétriers. C'était où Pierre les attendait. Un écuyer de D. Diego Garcia de Padilla, appelé Juan Sanchez de Otero, se détachant du groupe où était le roi, s'avança vers eux et frappa d'abord de sa masse d'armes à la tête D. Pero Estevanez Carpentero, d'une telle force qu'il le jeta à terre aux pieds de la reine, où on l'acheva. Un autre écuyer, appelé Alfonse Ferrandez de Castrillo, vint sur Rui Gonzalez de Castañeda, lui traversa la gorge d'un coup d'épée, le fit tomber et le tua. De même un autre écuyer tua Martin Alfonse Telho, et un autre Alfonse Tellez Giron. Tout cela se fit en moins de temps que nous n'en mettons à le raconter. La reine, à cette vue, tomba par terre comme morte, et avec elle la comtesse doña Juana. L'une et l'autre demeurèrent assez longtemps sans que personne les secourût. Lorsqu'enfin on les releva et que doña Maria vit morts autour d'elle tous ces chevaliers meurtris et nus, car déjà on les avait dépouillés de leurs vêtemens, elle se mit à pousser des clameurs de désespoir, et à maudire le roi son fils, disant qu'il l'avait déshonorée et désolée

pour toujours, et que la vie lui serait désormais plus dure que la mort. Le roi, sans lui dire une parole, la fit conduire, désespérée, et plus morte que vive, au palais qu'elle possédait dans Toro, d'où peu de temps après elle fit demander à son fils de l'envoyer en Portugal; il le lui permit, et l'année suivante elle mourut à Evora, non sans soupçon d'empoisonnement, le 18 janvier 1357 [1].

Le roi fit arrêter, ce jour-là même, doña Juana Manuel, femme du comte D. Henri, et la fit garder étroitement dans le château de Toro. Nous verrons par quel stratagème un officier de son mari la tira dans la suite des griffes de Pierre. Il se mit à faire tuer, les jours suivans, plusieurs autres de ceux qui avaient été pris à Toro, et il en fit chercher quelques-uns jusque dans les maisons particulières où ils s'étaient cachés. De ce nombre furent Gomez Manrique de Uruñuela, et Alfonse Gomez, commandeur de Otos, de l'ordre de Calatrava [2]. Le bruit de ces terribles exécutions répandit la terreur parmi tous ceux qui avaient pris part au pronunciamento en faveur de la ligue, et dès que D. Alvar Garcia d'Albornoz et D. Ferrand Gomez son frère l'apprirent à Cuenca, où ils élevaient D. Sancho, troisième fils d'Alfonse XI et d'Éléonore de Guzman, ils passèrent en Aragon avec l'infant, craignant que le roi ne vînt exprès pour faire tuer son frère. Par

[1] Il est difficile d'admettre qu'elle soit demeurée à Toro du 5 janvier 1356, jour de la prise de la ville par le roi Pierre, jusqu'au 10 janvier de l'année suivante. On lit cependant dans Torres (Cronica de Alcántara, t. II, p. 26), un acte d'elle daté de Toro, le 10 janvier 1357, par lequel elle déclare que les biens de l'ordre d'Alcantara, situés à Puente de Orvego, Labañeza, et Palacio de Valduerna, qui lui avaient été donnés pour en jouir sa vie durant, devaient faire retour à l'ordre après sa mort; mais il est à croire que c'est par une erreur de copiste, que cet acte porte la date de 1357, et qu'il fut rendu quelques jours avant son départ pour le Portugal, en 1356.

[2] El rey entró en la villa, dit la curieuse chronique du comte Pero Niño, é mató catorze caballeros los mejores de Castilla, é tuvó presa a su madre, é presa murió en Portogal.

une crainte semblable passèrent en Aragon D. Gonzalo Gomez Mexia, commandeur-mayor de Saint-Jacques, et Gomez Carrillo de Quintana[1].

Toutes les villes des opposans cependant n'étaient pas réduites. Le roi marcha contre Palenzuela, occupée en ce moment par des adhérens du comte. Dia Sanchez de Terrazas et Juan de Herrera, son frère, y commandaient pour D. Henri; ces deux chevaliers, pendant que le roi assiégeait Toro, avaient couru les terres voisines et tué D. Juan Rodriguez de Sandoval, un des meilleurs officiers du roi. Pierre les assiégea rudement. Comme il était occupé à les réduire, vinrent à lui de Biscaye des messagers de D. Tello son frère, qui s'était réfugié en Biscaye, lesquels venaient supplier le roi de lui pardonner comme il avait fait à son frère D. Fadrique, disant que D. Tello voulait passer à son service. Pierre lui envoya des lettres de pardon, avec l'ordre de venir sur-le-champ près de lui. Tout ceci se faisait à l'instigation d'un personnage très important et très influent en Biscaye, appelé Juan de Avendaño. Muni du sauf-conduit reçu, D. Tello annonça son départ. Ce que le roi ayant appris, dit la chronique, il s'en réjouit beaucoup par le grand désir qu'il avait de le tuer. Il n'avait pas un désir moins grand de faire tuer les deux infans d'Aragon D. Ferdinand, marquis de Tortose, et le frère de celui-ci D. Juan, en même temps que le maître de Saint-Jacques D. Fadrique et D. Juan de la

[1] Alvar Garcia et Ferrand Gomez d'Albornoz étaient frères du cardinal Don Gil de Albornoz, ancien archevêque de Tolède, alors légat du Saint-Siége en Italie. Raynaldus (Ann. Eccl., ad ann.) dit que le roi fit occuper cette année les rentes que Don Gil possédait dans son royaume. Il semble que ce dut être à l'occasion de cette émigration de ses frères en Aragon, à moins que ce n'ait été quand le cardinal espagnol avait accepté la légation papale d'Italie contre la volonté du roi, ainsi que le rapporte le même Raynaldus à l'année 1353, num. 1. — Le roi tenait à rançoner ses vassaux ecclésiastiques, et il avait saisi l'occasion ou le prétexte du séjour de quelques autres cardinaux à la cour pontificale pour faire pareillement saisir leurs rentes; le pape Innocent VI lui adressa à ce sujet un bref daté du 10 mars de cette année, que Raynaldus publie en son lieu.

Cerda, auxquels il avait aussi pardonné, et qui étaient près de lui. C'était, ce semble, le cas de répéter ce refrain d'une chanson bien connue en Espagne :

Espagnols, que Dieu vous garde
Du pardon de votre roi !

Il n'en fit rien cependant, et différa de les faire tuer, dans l'espoir de voir bientôt D. Tello venir se mettre à sa discrétion, il pourrait alors le faire tuer là avec eux du même coup, et repaître ses yeux d'une scène de mort aussi belle et aussi complète, plus agréable encore que celle qui avait ensanglanté la place du palais de Toro, en ce qu'elle ne compterait pour victimes que des personnes de sang royal. Il prépara l'affaire avec Hinestrosa, et lui demanda comment il pourrait s'y prendre pour les tuer ensemble tous les cinq, lorsque serait arrivé D. Tello. Hinestrosa voulait du bien à Juan de Herrera et à Dia Sanchez, qui défendaient Palenzuela, et il essaya de les sauver en disant au roi : — « Seigneur, pardonnez maintenant à ceux que vous tenez ici assiégés, pourvu qu'ils vous livrent la place, et ensuite vous pourrez faire des autres ce qui sera votre bon plaisir. Palenzuela occupée, je prendrai, moi, le petit château que vous voyez là, et je feindrai d'être malade. Vous viendrez me voir, en disant que vous voulez là jouer aux dés ; et en faisant appeler ces seigneurs pour jouer avec vous, vous pourrez les tuer ensemble sans difficulté aucune. »

Le tyran goûta ce bon conseil. Il fit proposer aussitôt une capitulation honorable à Herrera et à Dia Sanchez, et ils lui livrèrent la ville et la forteresse. Hinestrosa occupa celle-ci ; mais on n'y put perpétrer les cinq meurtres projetés. L'affaire manqua par la non-arrivée de D. Tello, que de vagues pressentimens ou quelque avis secret détournèrent de se rendre auprès de son frère ; car, pour attendre D. Tello afin de le faire tuer avec les quatre autres, le roi ne fit point tuer

ceux-ci, comme il en avait conçu le projet, projet qu'il avoua dans la suite devant plusieurs personnes, au rapport d'Ayala, et qui, quoi qu'on en ait voulu dire, était bien dans le caractère de l'homme et dans le génie du temps[1].

Rude et triste besogne d'avoir à enregistrer incessamment, dans l'histoire de ce règne, assassinats sur assassinats; quand Pierre en médite et qu'ils manquent, ce n'est pas de sa faute; l'intention y est bien, mais les moyens font défaut au désir et à la volonté; la peur aussi quelquefois le retient. C'est ainsi qu'après la prise de Palenzuela, désespérant d'y voir venir D. Tello, il se rendit à Tordesillas, où résidait en ce moment Marie de Padilla, et y ordonna en arrivant un tournois, dans lequel il avait résolu de faire tuer don Fadrique, seul cette fois, et comme par accident. Il l'avait résolu dans son cœur, mais il n'osa s'en ouvrir à ceux qu'il comptait charger de faire le coup, et en qui il craignit de ne pas trouver, à ce qu'il semble, d'assez faciles complices. C'était à Tordésillas, devant Marie de Padilla, non avertie sans doute, que l'affaire devait avoir lieu; à Tordésillas, où la favorite venait d'accoucher d'Isabelle, et où, pour le roi, était en ce moment la cour, que nous allons lui voir fixer bientôt d'une manière plus stable à Séville.

Jusqu'à présent en effet nous voyons Pierre, en dépit du vers du poète :

Nil miserabiliùs quàm incertâ sede vagari,

n'avoir pas un an durant la même résidence, et donner à l'Espagne le spectacle de la cour la plus errante qu'on eût vue peut-être depuis les premiers rois asturiens.

[1] Pedro Lopez de Ayala dit expressément (año VII, c. 3) :— Por esperar á D. Tello para le matar con los otros quatro que estaban con él, non mató á los otros que tenia acordado de matar. E esto dixo el rey D. Pedro despues delante muchos, que asi lo quisiera facer, que todos estos fueran muertos en uno.

Là où est son plaisir, là aussi est le centre du gouvernement, centre ambulant que le roi déplace et porte sans cesse d'un point à un autre, avec son cortége de chevaliers et de seigneurs, sa chancellerie et sa maison, selon les lieux où est sa maîtresse. D'ordinaire, les lieux, quels qu'ils soient, où se tient cette cour nomade, deviennent le théâtre de quelque tragique et sanglante aventure. Ces mœurs d'une barbarie rusée ont quelque chose d'odieux, surtout parce que la plus basse trahison s'y mêle. Il serait difficile d'imaginer un homme livré à de plus grossières passions, et d'une brutalité plus égoïste, que ce prétendu roi chrétien, en qui la soif du sang et des plaisirs sensuels était devenue un besoin. Froid, astucieux, dissimulé, meurtrier, il cachait sous un extérieur fier et inexorable et le masque de la sévérité, les plus bas entraînemens des sens et de la matière et un goût effréné des plus viles jouissances. Tel fut don Pèdre, sérieusement livré aux passions qui eussent fait de lui le type de don Juan, si son esprit borné s'y fût joué en les satisfaisant. Ceux qui l'ont appelé sarrasin et mécréant n'ont pas eu tort, il l'était au moins à demi par les mœurs[1].

Contraint, comme nous venons de le voir, d'ajourner l'assouvissement de sa haine, et de rage de n'avoir pu faire assassiner à Tordesillas, dans le tournoi dont nous venons de parler, son frère D. Fadrique, Pierre s'en prit à deux bons serviteurs du grand-maître, dont la clairvoyance peut-être, en cette occasion, avait pénétré l'atroce dessein du roi contre leur seigneur. Tout à coup, le lendemain du tournoi qu'il n'avait osé faire ensanglanter du sang de son frère, de très grand matin, dit Ayala, il part pour Villalpando, petite ville assez voisine de Tordesillas, et envoie aussitôt en y arrivant, l'ordre à son frère de l'y venir joindre en toute

[1] Petrus Castellæ rex, dit Raynaldus, Saracenicos mores in effusa libidinum licentia imitatus.

hâte. D. Fadrique y accourt précipitamment, avec à peine un ou deux écuyers, laissant sa suite à Tordesillas, où la colère de Pierre devait se manifester en son absence. En effet, sitôt le maître parti, les alguacils du roi, à qui cela était ordonné, saisirent un homme considéré (*ome honrado*) de Valladolid, de la garde du maître, appelé Juan Manso, et sur-le-champ le tuèrent; conformément aux mêmes instructions, un autre homme de cette même garde, bourgeois de Tolède, appelé Pero Alfonse, fut également saisi et tué sans autre forme de procès. Le maître fut très chagrin en apprenant, à Villalpando, cette double exécution si peu motivée, et il en conçut de grandes craintes pour lui-même; toutefois, le roi lui dit qu'il ne devait point s'en préoccuper ni surtout en prendre aucun ombrage; que ces deux hommes lui avaient donné de justes sujets de plainte, et que c'était pour cela qu'il les avait fait mettre à mort. Mais cette hypocrite assurance ne dissipa point les soupçons du maître, car il savait bien que ces hommes n'avaient rien fait pour mériter la mort, et ne l'avaient reçue en effet pour aucune autre cause que pour lui avoir été dévoués, et l'avoir servi avec zèle et courage dans les troubles passés [1].

Comme on en peut juger, l'influence de la religion était petite sur un tel homme, et il est à supposer que le car-

[1] Cronica del Rey D. Pedro, año VII, c. 4. — Pierre paraît avoir été, au moins un moment, vers le temps où nous en sommes, à Valladolid; il y était certainement au mois de mars de cette année, si les copistes des *Fueros y Privilegios de Caceres* n'ont pas lu et écrit par erreur Valladolid pour Villalpando: on voit en effet, dans lesdits *Fueros y Privilegios*, un acte de Pierre, daté de la première de ces deux villes, à l'occasion d'une demande de Caceres relative à un droit que prétendait l'évêque de Coria sur les habitans de cette ville qui recevaient la tonsure, droit connu sous le nom de droit des tonsurés (*el derecho de los coronados*), et pour le recouvrement duquel il était obligé de les excommunier tous les ans. Des envoyés de Caceres étant venus trouver le roi pour le prier de leur accorder la faculté de ne payer, pour s'acquitter, que mille maravédis par an à l'évêque, le roi, sur leur prière, ordonna une enquête sur les causes qui avaient porté l'évêque à établir ce droit des tonsurés, etc... — Acte daté de Valladolid, le 13 de mars 1356.

dinal Guillaume dut rendre compte au pape, dans ce même temps, du peu de succès de sa légation en faveur de Blanche de Bourbon, et de ce qu'il avait vu dès son arrivée au camp devant Toro. Rainaldus dit que le Saint-Père, irrité, d'une part, de la conduite du roi, craignant d'autre part, s'il agissait dans toute la rigueur de son droit de censure, d'augmenter le péril que courait Blanche, se consulta avec le roi de France, et qu'à la fin, avant de procéder selon toute la sévérité de son mandat, il fut décidé qu'il exhorterait une fois de plus le roi à quitter la Padilla, et à s'unir avec la reine [1].

Nous venons de voir les premières suites de la reddition de Toro. Bien que, de guerre lasse, il parût triompher de tous ses ennemis du dedans, le règne de Pierre ne fut plus qu'une longue suite de meurtres et de violences : il n'essaya pas même de se contraindre, et donna, plus que par le passé, s'il est possible, un libre cours à son humeur sanguinaire, mais il ne put jamais rien contre son frère de Trastamare. Les sanglantes exécutions de Toro rendirent celui-ci à jamais circonspect. Il conserva encore quelque déférence pour le roi, mais il conçut de ses desseins une irremédiable défiance. La ligue étant dissoute, il ne se crut en sûreté dans aucune partie de la Péninsule. Le comte D. Henri, qui était en Galice, dit la Chronique, dès qu'il apprit que la ville de Toro était rendue, et qu'avaient été tués tant de chevaliers distingués de son parti; que, de plus, Palenzuela était prise, et son frère D. Fadrique avec le roi, comprit qu'il ne lui convenait pas de persévérer davantage dans cette guerre, non plus que de demeurer dans le royaume, et il envoya demander au roi la permission de traverser les terres dépendantes de sa couronne pour se retirer en

[1] Rainald. Annal. Eccl., ad ann.

France; ce que le roi lui accorda, mais avec l'intention de le faire assaillir en chemin et de lui ôter la vie.

Et en effet, il envoya aussitôt à l'infant don Juan d'Aragon, à Diego Perez Sarmiento, adelantado de Castille, et aux autres officiers et chevaliers investis de commandemens dans les pays par lesquels il présumait que devait passer son frère, l'ordre de l'arrêter au passage, et de le tuer. Je laisse parler la chronique[1].

Le comte don Henri, dit-elle, dès qu'il eut fait ses conditions avec le roi pour sortir du royaume, et reçu ses lettres de sûreté, se prépara à partir; mais on l'avertit de l'ordre que venait de donner le roi; il prit son chemin par les Asturies, parce que de ce côté l'ordre du roi n'avait pas été envoyé, ne pensant pas que le comte s'en irait par cette terre; et c'est pourquoi il marcha en toute hâte vers la Biscaye, où était son frère don Tello, et de là s'en alla par mer à La Rochelle où était le roi Jean de France. Celui-ci était alors en guerre avec l'Angleterre, et don Henri prit du service sous lui. Par les mêmes raisons que don Henri, don Gonzalo Mexia et Gomez Carrillo, ayant tué le grand-maître don Juan Garcia de Villagera, comme nous l'avons vu, ne se crurent plus en sûreté en Espagne, et s'en vinrent en France, à Toulouse, où, à l'exemple de don Henri, ils prirent du service sous le comte d'Armagnac, qui y commandait pour le roi de France. Ils y trouvèrent d'autres chevaliers de Castille du parti de don Henri, qui, comme eux, avaient fui la colère du roi, et étaient venus en France rejoindre leur chef. D. Tello fit, dans ce même temps, assassiner à Bilbao, sur le soupçon d'avoir correspondu avec le roi à son dommage, Juan de Avendaño, chevalier naturel de Biscaye; par quoi don Tello,

[1] Año VII, c. 6 : — « Comment le roi ordonna à l'infant don Juan et à Diego Perez Sarmiento, adelantado de Castille, et à tous ceux des montagnes, qu'ils coupassent le chemin au comte don Enrique; et comment pour cette raison s'en fut le comte par les Asturies : et des autres choses qui arrivèrent en cette année. »

dit tranquillement Ayala, demeura plus seigneur en Biscaye qu'il ne l'était auparavant[1].

Cette année fut marquée, peu après les événemens dont nous parlons, la veille de la Saint-Barthélemy (23 août), par un grand tremblement de terre qui se fit sentir par toute la Péninsule, et dont Matthieu Villani fait mention dans son Histoire de Venise. La date seule lui en fut mal rapportée. Les effets en furent surtout terribles en Portugal et en Andalousie ; à Séville, les pommes dorées de la tour de Sainte-Marie-de-Séville tombèrent ; plusieurs édifices furent endommagés dans les Algarves, et la chapelle de Lisbonne, construite par le roi Alfonse, régnant en ce moment, fut renversée[2].

Plus de huit mois cependant s'étaient écoulés depuis la prise de Toro. Pierre demeura à Villalpando quelque temps encore, dans l'espoir (on sait pourquoi) d'y voir venir D. Tello son frère. Mais, par instinct ou sur de bons avis, ce dernier se garda bien toujours, et bien lui en prit, de se mettre, comme on dit, dans la gueule du loup, et Pierre, renonçant pour le moment à sa vengeance, et la remettant à des jours meilleurs, partit enfin de Villalpando, et passa en Andalousie[3]. Il s'établit à Séville, où il comptait, selon

[1] É desque Juan de Avendaño fué muerto, Don Tello fincó mas señor en Viscaya que de primero (Ibid., l. c.).

[2] *Les pommes de la tour de Séville*. C'étaient de grandes boules de cuivre doré qui servaient de *remate*. Voyez Zuñiga, Anales de Sevilla. — Matteo Villani parle de ce tremblement de terre, l. VI, c. 84 : — In questo anno MCCCLVI, all'uscita del mese di settembre, e alquanti dì all'entrata d'ottobre, furono in Spagna grandissimi tremuoti, i quali lasciarono in Cordova e in Sibilia grandi e gravi ruine di molti dificii in quelle due grandi città, e nelle loro circustanze : nelle quali perirono huomini, femmine e fanciugli in grandissimo numero, facendo sepultura delle loro case.

[3] Pierre se trouvait à Villalpando au mois de septembre de cette année (1356), d'où il expédia une charte, enjoignant à tous ceux qui avaient des terres et des maisons dans la juridiction de Cardeña de payer le tribut (*martiniega*) au monas-

toute apparence, vivre dans les plaisirs et plus royalement que par le passé, avec Marie de Padilla, lorsqu'une petite et singulière aventure le jeta dans une grande et longue guerre contre son homonyme Pierre IV d'Aragon.

Étant à Séville, dit Ayala, qu'il me plaît de suivre encore ici du plus près que je pourrai, il ordonna d'armer une galère pour aller *folgar*, suivant la vieille expression castillane (jouer, se divertir), et voir pêcher les thons dans la madrague à la côte voisine. Le roi partit dans la galère, et s'en vint à San-Lucar de Barrameda; il trouva dans ce port dix galères et un vaisseau catalans commandés par un amiral de haut parage appelé Mosen Francès de Perellos, qui allait avec ces dix galères au secours du roi de France alors en guerre avec le roi d'Angleterre. Perellos était entré dans le port de Barrameda pour y prendre des vivres; trouvant là deux barques génoises chargées d'huiles pour Alexandrie [1], il s'en empara, disant qu'elles appartenaient aux Génois avec qui les Catalans étaient alors en guerre. Choqué de cette capture faite pour ainsi dire sous ses yeux, dans le port même de Sant-Lucar de Barrameda, Pierre envoya au capitaine aragonais un de ses chevaliers, appelé Gutier Gomez de Tolède, et un de ses secrétaires, appelé Juan Alfonse de Mayorga, lesquels le requirent, au nom du roi, ces bateaux étant dans son port, de ne pas les prendre, ne fût-ce que par respect pour ledit roi, là présent. Mais le commandant

tère de cette ville. — Berganza (Antigued., t. II, p. 206) remarque que cette charte était la première qu'il eût vue avec un sceau de cire empreint sur le papier même où elle était écrite.

[1] Une seule, suivant l'Abreviada, une galéasse ayant nom *l'Estovalina*. La grande chronique porte *dos bageles de Placentines*, etc. J'avoue que je n'ai pu déterminer ce qu'elle entend précisément par cette désignation, car ni les diverses Placentia espagnoles, sans en excepter la biscaïenne, située à quatre lieues de Bilbao, dans l'intérieur des terres, ni la Plaisance d'Italie, ne sont des villes maritimes. Que ces deux barques, d'ailleurs, appartinssent aux Génois, c'est ce qui est formellement exprimé dans la grande chronique comme dans *l'Abreviada*.

répondit que ces gens n'étaient pas amis du roi d'Aragon et qu'il les pouvait prendre de bonne guerre. Sur quoi le roi lui envoya une seconde fois Gutier Gomez de Tolède, pour lui dire qu'il fût certain, si lui Perellos ne laissait pas ces barques, que lui, le roi, enverrait l'ordre à Séville de faire prisonniers tous les marchands catalans qui s'y trouvaient, et de leur enlever tous leurs biens. Le capitaine aragonais, malgré tout cela, ne voulut pas rendre la prise, et vendit aussitôt là les deux bateaux, l'un pour 500 doblas et l'autre pour 200, et s'en alla avec ses galères par le cap Saint-Vincent vers la France. « Et le roi, dans la colère qu'il eut de cela, envoya aussitôt à Séville un de ses chanceliers du sceau royal, appelé Juan Ferrandez Melgarejo, lequel fit arrêter instantanément et sans avertissement préalable tous les marchands catalans qui s'y trouvaient, et séquestrer leurs biens. Le lendemain, vers le milieu du jour, le roi partit lui-même de San-Lucar par terre pour Séville, et chevaucha quatorze lieues; et en arrivant fit mettre les Catalans aux fers et vendre tous leurs biens aux enchères publiques[1]. »

Pierre tint conseil à Séville touchant ce qui lui était advenu à Barrameda, et chercha comment il aurait raison de la conduite de l'amiral aragonais. Ses conseillers ordinaires, presque tous de la famille de Marie de Padilla, étaient en ce moment moins bien avec lui que de coutume; c'est Ayala qui nous l'apprend, sans nous dire à quelle cause était due cette diminution d'influence. Ils pensèrent que si le roi était en nécessité de guerre, il les apprécierait davantage ayant besoin d'eux; car tous ayant amassé de grandes richesses et acquis de grands biens dans sa faveur, tenaient pour

[1] *En publica almoneda.*— Dieu nous garde, s'écrie à cette occasion l'excellent docteur Cascales dans ses discours sur l'histoire de Murcie, Dieu nous garde de la colère d'un roi jeune, qui, en tant que roi peut faire le mal, et en tant que jeune, commettre des actes insensés : — Guardenos Dios de furia de rey moço, que como rey puede hazer daños, y como moço desatinos, p. 95.

certain que le roi ferait plus grand compte d'eux dans la guerre que dans la paix ; ils dirent en conséquence au roi que ce capitaine aragonais lui avait fait un grand affront, qu'il serait mal séant à lui de souffrir, et qu'il serait bon qu'il envoyât au roi d'Aragon un chevalier ou un écuyer de quelque importance (fijodalgo), avec la mission de requérir de lui justice contre Francès de Perellos, et de lui demander de le livrer prisonnier au roi de Castille ; que si le roi d'Aragon ne voulait pas en agir ainsi, il le défiât et lui fît la guerre. C'était conseiller à Pierre ce qu'il désirait, et plaire aux velléités guerrières d'un roi de vingt-trois ans. Il se rendit avec joie à leurs conseils, et envoya en effet, peu de jours après, au roi d'Aragon, un alcade de sa cour appelé Gil Vélasquez de Ségovie, chargé de lui demander la satisfaction qu'exigeait le roi de Castille, à savoir, entr'autres choses, et principalement, qu'il voulût bien lui faire livrer le commandant aragonais, qui, à San-Lucar, s'était conduit envers lui, le roi de Castille, avec si peu de respect, et lui avait fait affront publiquement[1]. Il était chargé en même temps d'exposer au roi d'Aragon un autre grief du roi de Castille : D. Pero Moñiz de Godoy, commandeur de Caracuel, commanderie de l'Ordre de Calatrava, était passé en Aragon, en état de pleine désobéissance, et le roi d'Aragon lui avait donné la commanderie d'Alcañiz, bien qu'il sût que cette commanderie dépendait du grand-maître de Calatrava de Castille. Pierre, en conséquence, demandait que cette commanderie d'Alcañiz fût ôtée à don Pero Moñiz, et remise à la disposition de la Castille et de don Diego Garcia de Padilla, grand-maître de Calatrava, comme elle l'avait toujours été jusque-là. Les instructions de Gil Vélasquez de Ségovie étaient précises : il avait ordre, si le roi d'Aragon refusait de faire ces deux

[1] E como aquel caballero suyo Mosen Francés de en Perellós avia fecho grant baldon al Rey de Castilla en la mar, é quel requeria que se lo entregase, ó que se oviese por su desafiádo.

choses, de le *défier* de la part du Castillan, suivant l'expression chevaleresque du temps; c'est-à-dire de lui déclarer formellement la guerre.

Gil Vélasquez de Ségovie arriva en peu de jours à Barcelone, où se trouvait le roi d'Aragon, parut devant lui, et lui dit tout ce que don Pedro l'avait chargé de lui dire. A quoi le roi d'Aragon répondit de cette façon, au rapport d'Ayala: Premièrement, sur ce qu'il disait de ce chevalier Mosen Francès de Perellos, commandant des dix galères et du vaisseau qu'il envoyait au secours du roi de France, lequel avait pris deux bateaux de Placentins dans le port de San-Lucar de Barrameda, qui est dans le royaume de Castille, en la présence du roi de Castille: le roi d'Aragon répondit qu'il lui fâchait que quelque homme que ce fût de ses états eût fait chose quelconque qui fût à déplaisir au roi de Castille; que le chevalier dont celui-ci se plaignait n'était pas en ce moment dans le royaume d'Aragon; que, dès qu'il y serait revenu, il l'entendrait, et en ferait justice de manière à ce que le roi de Castille s'en tînt pour satisfait. Quant à ce qu'on lui disait qu'il retirât la commanderie d'Alcañiz, qui était dans son royaume d'Aragon, à don Pedro Moñiz de Godoy, naturel du royaume de Castille, dont le roi de Castille n'était pas content, pour la remettre à la disposition du grand-maître de Calatrava de Castille, suivant la coutume qui toujours avait été ainsi: le roi d'Aragon répondit que ce chevalier était et vivait sous sa protection, qu'il lui avait fait don de cette commanderie; que cependant, puisque la volonté du roi de Castille lui était contraire, il chercherait autre chose qu'il pût lui donner dans son royaume; mais que jusque-là il ne lui pouvait ôter ladite commanderie. Et Gil Vélasquez, alcade, dit Ayala, dès qu'il eut entendu la réponse du roi d'Aragon, et vu que le roi d'Aragon ne se soumettait pas à ce que le roi de Castille lui envoyait dire, sachant d'autre part quelle était la

volonté du roi de Castille son seigneur dans cette circonstance, répondit, selon ce que lui avaient ordonné le roi et ses conseillers privés, qu'il défiait, de la part du roi de Castille, ledit roi d'Aragon et tout son royaume. Le roi d'Aragon, congédiant là-dessus le messager, lui dit que le roi de Castille faisait en ceci sa volonté, sans avoir aucun juste motif de le défier; qu'au surplus, il s'en remettait de tout, quant à lui, au jugement de Dieu. Et aussitôt il envoya des lettres par tous ses royaumes d'Aragon, pour les avertir qu'ils eussent à se garder [1].

Cependant, et dans le même temps que le porteur de ce message se dirigeait vers le roi d'Aragon, Pierre, pensant qu'il pourrait trouver encore, dans les eaux du Portugal, les dix galères et le vaisseau aragonais de Francès de Perellos qui lui avait fait affront à San-Lucar de Barrameda, avait fait armer en toute hâte, à Séville, sept galères et six vaisseaux pour en tirer préalablement vengeance en personne. Et il mit dans lesdites sept galères un grand nombre de chevaliers et d'écuyers, et beaucoup d'arbalétriers, et il s'en fut avec elles à la poursuite de l'escadre de Perellos. Il fut, dit un mémoire du temps cité par Zuñiga, le premier roi de Castille qui s'embarqua pour faire la guerre sur mer, et personne ne l'en put empêcher; car son ressentiment était tel, qu'il voulait tailler en pièces ceux d'Aragon et Monsieur Perellos [2]. Il courut, dit l'Abreviada, après les dix galères catalanes jusques à Tavira, qui est une ville maritime du Portugal. Il apprit là que le capitaine, avec les dix galères,

[1] Cronica del Rey D. Pedro, año VII, c. 10 : — « Comment arriva le messager du roi de Castille à Barcelone, et dénonça au roi d'Aragon le message qu'il portait, et de la réponse que lui fit le roi d'Aragon. »

[2] Fueron con el rey, dit le mémoire cité par Zuñiga (Anales ecclesiasticos de Sevilla, t. II, p. 141), todos los Ricos omes é caballeros é Homes de facienda de Sevilla, é él lo mandó con asaz enojo, é non lo pudieron impedir que se embarcase; é fué el primer rey de Castilla que contra enemigos se puso en la mar; rá su corage era tal, que quisiera facer piezas á los de Aragon, é á Mosen Perellós.

était passé, il y avait plusieurs jours, en vue du port, et devait être déjà bien loin sur la route de France, sinon arrivé à destination. Le même chroniqueur nous apprend ce que devinrent ces galères : elles arrivèrent en France et désarmèrent à Rochefort, où on les laissa et où elles se perdirent, de telle sorte qu'il n'en revint jamais aucune en Aragon [1].

Le roi s'en retourna là-dessus à Séville, et envoya de là ses galères à Iviça, avec l'ordre de commencer dans ces parages la guerre par mer, tandis que, par Molina, entrerait en Aragon, avec une armée castillane, Gutier Ferrandez de Tolède, qui, à ce qu'il paraît, se porta brusquement vers Daroca, et fut battu par Lope de Luna [2].

Ayala ne donne point la date précise de l'ambassade de Gil Velasquez de Ségovie, mais, par la place qu'elle occupe dans sa chronique, elle dut être envoyée par Pierre de Castille à son homonyme d'Aragon sur la fin de juin ou dans les premiers jours de juillet, immédiatement après sa querelle avec Perellos à San-Lucar de Barrameda. Gil Velasquez revint de Barcelone, à ce que tout indique, au commencement d'août, et rapporta à Pierre la réponse, peu faite pour le satisfaire, que nous avons vue plus haut, et, chose singulière, Pierre, bien que par ses lieutenans il eût déjà commencé la guerre, tint à continuer je ne dirai pas les négociations, mais les explications diplomatiques. Le 8 août, il envoya un nouveau messager au roi d'Aragon, avec une lettre cette fois, répondant à une demande antérieure de Pierre IV, et exprimant, article par article, les griefs qu'avait déjà transmis à celui-ci, de vive voix, le premier mes-

[1] E las galeas de Catalueña fueronse para Francia, é desarmaron en Arafor, é alli dexaron las dichas diez galeas, é alli se perdieron, que nunca las tornaron á Aragon.

[2] E salió á él el conde don Lope Ferrandez de Luna, é pelearon, é fué desbaratado y Gutier Ferrandez... (Cron. del Rey D. Pedro, año VII, c. 11.)

sager castillan Gil Velasquez de Ségovie. Ce second messager avait nom Martin Lopez, ainsi que le roi d'Aragon nous l'apprend dans sa réponse. C'était un officier qui paraît avoir joui, dès ce temps, de toute la confiance de Pierre, et que nous verrons plus tard remplacer près de lui Juan Ferrandez de Hinestrosa.

Pierre IV reçut cette lettre le 4 septembre, au château de Perpignan; c'est lui qui nous le dit lui-même dans ses Mémoires [1].

C'était une réponse, comme nous l'avons dit, à une précédente lettre du roi d'Aragon, dans laquelle celui-ci s'était plaint de ce qu'un vaisseau chargé de fer appartenant à un marchand de Majorque, nommé Ramon de Frexeneta, avait été pris, hommes et choses, par Johan Perez de Yuaga, fils de Pero Jaymes de Yuaga, de Bermeo, ville du comté de Biscaye. Pierre répond qu'il s'étonne que le roi d'Aragon lui écrive de telles paroles, lorsqu'il sait bien qu'au temps où il dit que fut faite cette prise, le comté de Biscaye était soulevé contre lui, et qu'on lui faisait de là la guerre; que par conséquent le mal que qui que ce fût pouvait en avoir reçu ne devait en aucune façon lui être imputé [2].

[1] Les quals letres foren á nos presentades en lo castell de Perpinyá : lo tenor de les quals es aytal :.... Suivent les lettres originales. — Pierre IV, roi d'Aragon, dans ses Mémoires ou registre des choses qui advinrent dans son royaume depuis sa naissance jusqu'à peu de temps avant sa mort (publiés par Miquel Carbonell, dans sa Chronica d'Espanya), emploie presque tout le livre VI à rapporter les événemens de la guerre que lui fit le roi D. Pierre de Castille, omettant quelques faits notables; en racontant d'autres *a manera de relacion de camino*, comme dit Zurita, c'est-à-dire avec beaucoup plus de brièveté que Pedro Lopez de Ayala; il est cependant quelquefois plus étendu qu'Ayala, et contient çà et là des particularités qu'on ne trouve pas dans ce chroniqueur. C'est ainsi qu'il néglige de rapporter l'ambassade que lui envoya le roi de Castille, mais publie textuellement, *in extenso*, les lettres que s'écrivirent à cette occasion les deux rois, lettres dans lesquelles il est fait mention de cette ambassade et de quelques autres faits antérieurs.

[2] Ca bien sabedes que en el tiempo que decides que esto fue tomado, quel condado de Vizcaya estaba alzado contra nos, é nos facien dende guerra; é asi el

Le Castillan s'y vante ensuite d'avoir fait tout ce qui était en lui pour le maintien de la paix, et de ne s'être décidé à rompre avec un ancien allié auquel son père, dit-il, à qui Dieu pardonne, avait toujours rendu de bons et efficaces services, que comme contraint et forcé par ce qu'il devait à son honneur et à son droit. « Et bien que nous eussions déjà depuis longtemps, lui écrit-il, reçu de vous divers dommages sans raison, vous ayant eu pour ami jusque-là, nous n'avons pas voulu vous les reprocher pour garder l'amitié et les traités qui étaient entre nous et vous..... Nous les avons gardés parce que notre volonté a été toujours, et est encore, à quiconque nous avions pour ami, d'être un ami évident et véritable. Et maintenant, ces mauvaises choses nous ayant été faites par vous et par vos nationaux, et aussi parce que cette même lettre que vous nous avez envoyée témoigne que vous n'avez pas gardé envers nous ce que vous nous deviez, nous ne pouvons nous empêcher d'en éprouver un juste ressentiment, et d'y répondre comme il est de notre devoir de le faire pour sauvegarder et notre honneur et notre état..... Et dorénavant, ne nous tenez plus pour ami, dit-il en finissant ; car nous voulons, nous tournant tout entier à cela, vous faire la guerre comme nous le devons et que notre honneur le commande. Fait dans la très noble cité de Séville, le 8 d'août, et scellé de notre sceau, dans l'ère de 1356[1]. »

Pierre IV répliqua par une lettre non moins vive, toute pleine de récriminations et de reproches, et qui prouve que, dès avant le 4 septembre, la guerre avait été de fait commencée contre l'Aragon par les lieutenans du roi de Castille

danno que qualquiera dende recibiese non aviamos nos en de culpa ninguna (dans P. Miquel de Carbonell, l. c.)

[1] Contresigné comme il suit : « Moi Juan Ferrandez l'ai fait écrire par l'ordre du roi. »

sur divers points, notamment par des troupes castillanes parties de Murcie et par d'autres parties de Molina. Après avoir répondu aux deux griefs principaux : « Quant aux autres choses que vous nous faites savoir dans votre lettre, lui dit-il, dans laquelle il est fait mention de la paix qui était de nous à vous, Dieu, qui est entre nous et vous, et qui voit toute la vérité, sait que cette paix, qui entre nous et vous a été confirmée par serment et par hommage, nous l'avons toujours complètement observée, autant par bon amour qu'en raison des traités..... C'est pourquoi nous sommes très étonné d'avoir, avant que cette lettre nous fût présentée, reçu du gouverneur du royaume de Valence la nouvelle certaine que des gens à vous, du royaume de Murcie, sont venus, bannière déployée (*con pendon tendido*), courir les villages de Cinosa et Muntnover, qui sont dans notre dit royaume, et y ont mis le feu. Et pareillement nous avons su d'une façon certaine, du même gouverneur, que les troupes de Requena ont couru et saccagé le village de Siete-Aguas, qui est dudit royaume de Valence. Et pareillement nous avons eu du gouverneur d'Aragon (sans doute Lope Ferdinand de Luna) nouvelle certaine que des gens à vous, venus du côté de Molina, ont couru divers hameaux de Daroca, et y ont mis le feu. Et tout ceci a été fait sans aucune réquisition, et sans déclaration de rupture de paix ou de traité. Et parce que, Roi, de telles œuvres vous nous faites, et nous avez fait savoir que dorénavant nous ne vous avions plus pour notre ami, nous vous répondons que de même vous ne nous teniez plus pour le vôtre. Fait à Perpignan, etc.[1] »

Pierre de Castille avait mis hypocritement, dans cette même lettre, au nombre de ses griefs contre Pierre d'Ara-

[1] Dada en Perpinyá dins nostro siello secreto á quatro dies andados de setiembre, en el anyo de la Natividad de Nuestro Senyor MCCCLVI (Carbonell, l. c.).

gon, certains outrages que celui-ci aurait faits à la reine sa tante et aux infans ses cousins, et que, dit-il, il n'avait pas voulu lui reprocher jusque-là. L'Aragonais lui répond que, sur ce point, il ne croyait avoir rien à se reprocher, et il révèle même un fait grave à la charge de son nouvel ennemi : c'est que (sans doute dans le temps où il avait eu pour adversaires sa tante et ses cousins d'Aragon), il avait excité le roi Pierre IV à les dépouiller des biens qu'ils possédaient en Aragon. « Et sur ce que vous nous dites, lui écrit Pierre IV, de la reine doña Léonor votre tante, et des infans vos cousins-germains, nous vous répondons que nous croyons n'avoir jamais rien fait de contraire aux demandes raisonnables qu'ils peuvent nous avoir adressées ; au contraire, toutes les fois qu'ils nous ont envoyé demander quelque chose, nous avons toujours agi envers eux suivant la justice et la raison. Et vous savez bien que, lorsque, par une lettre de vous, nous fûmes prié de vouloir bien prendre en nos mains tout ce qu'ils ont dans nos royaumes, nous ne le voulûmes pas faire ; c'est pourquoi si eux, ou vous pour eux, vous nous demandez plus qu'il n'est de la raison, nous ne sommes pas tenus de le faire[1]. »

Poursuivant son récit, Pierre IV raconte que, cette lettre envoyée, il notifia à tous ses royaumes la guerre à soutenir, ou plutôt l'invasion à repousser, et fit occuper tous les biens des sujets castillans en Aragon, comme le roi de Castille avait fait occuper les biens des sujets d'Aragon et de Catalogne en Castille ; il ajoute que de Perpignan il vint à Barcelone, d'où il fit appel à tous les barons et chevaliers ses vassaux[2].

Notons ici en passant un synchronisme qui mérite d'être rapporté. Presqu'au moment où nous en sommes, le 19 sep-

[1] Ibid., l. c.
[2] Voyez Carbonell, Chronica d'Espanya, ad ann.

tembre, eut lieu en France la bataille de Poitiers, dans laquelle le roi Jean fut vaincu et fait prisonnier par le prince de Galles, fils du roi Édouard d'Angleterre. Le roi Jean, comme on sait, fut amené à Londres à la suite de cette défaite ; son fils Philippe, alors duc de Bourgogne et de Flandres, fut fait prisonnier avec lui, et le duc Pierre de Bourbon (père de Blanche) fut tué dans la bataille. Ce fut en parant les coups qu'on portait au roi qu'il reçut ceux qui l'étendirent mort à ses pieds. Cette bataille, dit Ayala, fut perdue, comme souvent il arrive, par la mauvaise ordonnance des troupes. Au bruit de cette défaite, Charles-le-Mauvais, roi de Navarre, que le roi Jean avait fait jeter en prison à Paris, fut mis en liberté par la volonté du peuple de Paris, à la suite d'un mouvement insurrectionnel qui mit la ville aux mains du peuple et des petits bourgeois adhérens du prévôt des marchands Marcel, auxquels le chroniqueur castillan donne le nom de *Comunes*[1]. Le succès de la bataille de Poitiers, ou mieux du champ de Maupertuis, près de Beaumont, à quelques lieues au nord de Poitiers, fut dû surtout au prince de Galles, plus populairement connu sous le nom de prince Noir. On sait le retour triomphal des Anglais à Bordeaux lorsqu'avec le roi Jean, Philippe son jeune fils, dix-sept comtes, un archevêque, soixante-dix barons et bannerets, et deux mille hommes d'armes prisonniers, sans compter la foule des fantassins, ils se retirèrent vers la Guienne[2].

[1] Fué suelto por voluntad de los de Paris, por grand movimiento que ovo en la cibdad, que los comunes se apoderaron della.

[2] L'armée anglaise se mit en marche le lendemain de sa victoire avec ses innombrables prisonniers. Elle se dirigea d'abord vers Poitiers. Le prince de Galles croyait sans doute qu'il aurait bon marché de la ville dans ce premier moment de stupeur ; mais il fut trompé. Chevaliers et bourgeois s'étaient armés, et faisaient bonne garde aux portes et sur les tours. « Les Anglais passèrent outre sans point approcher, dit Froissart ; car ils étaient si chargés d'or et d'argent, de joyaux et de bons prisonniers, que ils n'avaient mie loisir ni conseil d'assaillir à leur retour

La guerre étant désormais inévitable ou plutôt commencée entre la Castille et l'Aragon, le roi de ce dernier royaume s'y prépara de son mieux. Le gant lui avait été jeté par le roi de Castille, il le releva sans hésitation, et songea à opposer à son ennemi, non seulement la force des armes, mais encore celle de l'opinion et de la diplomatie. Ne pouvant refuser la guerre, il résolut de la faire bravement, et d'employer contre le roi de Castille tous les moyens que la politique pourrait lui suggérer. Il envoya à cet effet ses messagers au comte don Henri, frère du roi de Castille, qui, comme nous l'avons vu, était alors en France. Ces messagers étaient don Alvar Garcia de Albornoz et don Ferrand Gomez son frère, deux chevaliers de Castille réfugiés en Aragon par peur du roi don Pedro de Castille. Par un acte authentique conservé aux archives d'Aragon, selon toute apparence de la fin d'août, on apprend qu'il envoya des instructions secrètes en ce même sens à un personnage important antérieurement envoyé par lui et accrédité près du roi de France, à savoir ce même amiral contre lequel Pierre était si vivement irrité pour sa conduite à San-Lucar de Barrameda, appelé dans l'acte authentique dont nous parlons Mosen Francesch de Perellos [1]. En se rendant près du comte D. Henri, qui était pour lors à Paris, Alvar et

nulle forteresse; mais leur semblait un grand exploit, si ils pouvaient le roi de France et leur conquets mettre à sauveté en la cité de Bordeaux. Si allaient-ils à petites journées, ni ils ne se pouvaient fort exploiter pour la cause des pesans sommiers et du grand charroi que ils menaient; et ne cheminaient point tous les jours plus de quatre ou six lieues, et se logeaient de haute heure. Et chevauchaient tous ensemble sans eux dérouter, excepté la bataille des maréchaux, le comte de Warwich et le comte de Suffolch, qui allaient devant, à cinq cents armures, pour ouvrir les pas et courir le pays, mais ils ne trouvaient nul arrêt de nul côté, ni nulle rencontre; car tout le pays était si effrayé, pour la grand'déconfiture qui avait été à Poitiers, et l'occision et la prise des nobles du royaume de France, et de la prise du roi, leur seigneur, que nul ne mettait ordonnance ni arroi en soi, pour aller au-devant; mais se tenaient toutes gens d'armes cois, et gardaient leurs forteresses. »

[1] Archiv. gener. de Aragon, regist. 1293 Secretorum.

Ferrand d'Albornoz trouvèrent sur leur chemin d'autres chevaliers de Castille qui avaient pris du service en France, tels que don Gonzalo Mexia, commandeur général de l'ordre de Saint-Jacques en Castille, et Gomez Carrillo, qui étaient dans Toulouse-la-Grande, dit Ayala, à la solde du roi de France. Le comte d'Armagnac était lieutenant-général en Languedoc pour le roi de France, et il prenait là à sa solde tous les étrangers qui y venaient pour prendre du service. Don Alvar Garcia de Albornoz et don Ferrand Gomez traitèrent avec eux à Toulouse, et les appointèrent pour qu'ils attendissent le comte don Henri, et l'accompagnassent ensuite en Aragon. Ils le promirent et se réjouirent fort de cette offre. Les deux frères poursuivirent leur route, et vinrent à Paris, où était le comte : il reçut avec joie les propositions du roi d'Aragon, et partit sur-le-champ de Paris avec ses messagers. Il grossit son cortége, en passant à Toulouse, des réfugiés dont nous venons de parler, et avec eux passa en Aragon.

Quoique la guerre fût engagée déjà sur toute la frontière, Pierre cependant ne crut pas devoir encore sortir des voies diplomatiques ; il écrivit de nouveau, de Séville, au roi d'Aragon, sous la date du 18 octobre :

« Roi, nous vous faisons savoir que nous avons vu votre lettre que nous a remise Eniego (Iñigo) de Lorbes, votre courrier, dans notre cité de Séville, le mercredi 11 de ce mois d'octobre : et selon ce que par cette lettre il paraît, vous n'avez pas répondu à quelques-unes des choses que nous vous avons demandées dans la lettre que nous vous avons dernièrement envoyée. Et, Roi, vos gens ayant fait sur nos terres les maux et dommages au sujet desquels nous vous avons envoyé requérir, et vous ayant fait interpeller sur cela par Gil Blasques, notre alcade de cour, vous n'avez rien fait pour réparer ces dommages, ni ne nous avez fait aucune bonne réponse ; au contraire, depuis, vos officiers, et vos

gens de Majorque, ont pris des vaisseaux de nos domaines, fait prisonniers et tué les hommes qui les montaient, vendu et fait argent publiquement desdits navires et des marchandises dont ils étaient chargés, comme ils eussent fait de navires ennemis. Et certain il est, Roi, que nos vassaux et nos naturels, en faisant ce que vous nous avez fait dire qu'ils avaient fait, par représailles de ce qu'ils avaient reçu, et encore qu'ils eussent fait davantage, vous ne le devriez pas avoir pour déraisonnable. Et puisque vous nous avez envoyé dire que vous n'étiez pas notre ami, nous envoyons devers vous un de nos chevaliers chargé de vous dire certaines choses là-dessus : envoyez-lui une lettre de sûreté à Requena, pour qu'il aille et vienne sans danger. Et si vous désiriez nous envoyer un chevalier, vous pouvez l'envoyer en toute sûreté; car les messagers des rois doivent être assurés [1]. »

Cette lettre, comme nous le verrons, fut remise au roi d'Aragon à Saragosse par deux nouveaux messagers, le 15 novembre, c'est-à-dire quasi un mois après avoir été écrite; c'est le terme moyen que mettaient les ambassadeurs de l'un et de l'autre roi à se rendre d'Andalousie en Aragon et réciproquement, au moins à en juger par cette correspondance.

De Barcelone cependant, où il était passé vers la fin de septembre, le roi d'Aragon s'était rendu peu après à Lérida, et de là à Pina, petite ville située à quelques lieues au sud-est de Saragosse. Il trouva là le comte don Henri, et l'y reçut avec la plus grande courtoisie, lui et les chevaliers de sa compagnie. Le roi et le comte jurèrent à Pina, le 8 novembre, un traité d'alliance offensive et défensive, dont les principales clauses avaient été arrêtées entre les envoyés du roi d'Aragon et le comte, à ce que tout indique, à Paris même; moyennant quoi don Henri avait renoncé au

[1] E si vos quisieredes enviar á nos caballero, bien lo podredes enviar seguro : cá los mensageros de los reyes seguros deben ser (apud Carbonell, l. c.).

rôle de capitaine d'aventure qu'il avait consenti à jouer dans les armées de la France contre l'Anglais.

Le roi d'Aragon donna au comte don Henri, dit Ayala, dès qu'il fut près de lui, quelques villes et villages en Catalogne, à savoir Tarrega, Villagrassa et Montblanch pour y mettre ses hommes, et la solde de huit cents chevaux [1].

C'est tout ce que Ayala nous dit du traité de Pina; l'original s'en est perdu aux archives d'Aragon, mais Zurita, dans ses Annales, en donne un résumé qui paraît avoir été fait sur l'acte authentique même. Le comte s'y déclarait vassal du roi d'Aragon, et lui prêtait hommage et serment de fidélité; il s'engageait à prendre congé et à se *dénaturer* du roi de Castille, et à tenir désormais le roi d'Aragon pour son seigneur naturel. Le roi d'Aragon, de son côté, s'obligeait à défendre le comte pendant toute sa vie (*en toda su vida*), aussi bien dans le royaume de Castille qu'en Aragon, et à lui donner, à titre héréditaire, les lieux que les infants D. Fernand et D. Juan possédaient dans le royaume d'Aragon, à l'exception d'Albarracin, comme aussi ce qu'ils avaient dans le royaume de Murcie, à la condition toutefois de les conquérir, car ils n'étaient pas pour lors aux mains du donataire; conquis, ils devaient être remis au comte. Il lui offrit tous les châteaux que la reine Éléonore, mère des infants, possédait dans le royaume d'Aragon, à la condition qu'il ferait hommage et serment de recevoir dans tous ces châteaux le roi, en colère ou satisfait, content ou mécontent (*irado ó pagado*), et de faire la guerre d'iceux pour lui contre tous ceux qui tenteraient de l'offenser.... Aucune trêve ni paix entre le roi et le roi de Castille ne pouvait être conclue sans la volonté et l'exprès consentement du comte. Il stipula pour l'entretien particulier de celui-ci un traitement annuel de 130,000 sous [2], et, en outre, un subside pour la solde de

[1] É sueldo para ochocientos de caballo (Cron., etc., año VIII, c. 1).

[2] Le sou barcelonais valait un peu plus d'un demi-réal actuel de Castille.

600 chevaux, pendant toute la durée de la guerre, à raison de sept sous par jour pour chaque homme d'armes au cheval bardé de fer, et de cinq pour chaque homme monté à la légère, sans compter celle de 600 fantassins. Une clause remarquable, et qui, venant à être connue plus tard de don Pèdre, peut avoir été pour beaucoup dans un tragique événement que nous aurons à raconter tout à l'heure, est celle qui stipule pour don Fadrique, au cas où il voudrait passer au service du roi d'Aragon et lui faire hommage, l'investiture de toutes les commanderies et possessions de l'ordre de Saint-Jacques situées dans les états dépendans de la couronne d'Aragon. « A ces conditions, dit Zurita, le comte vint de France.... et trouva le roi dans la ville de Pina.... et en ce lieu, le roi et le comte, un mardi 8 de novembre 1356, jurèrent cet acte de concorde.... » Ce qui indique assez clairement que le traité avait été négocié et conclu, à peu de chose près, en France et par fondés de pouvoir, antérieurement à ce serment de Pina, qui en fut comme la dernière sanction[1].

Le comte réunit d'abord sous ses ordres trois cents chevaux armés, c'est-à-dire bardés de fer, et trois cents autres simplement revêtus de housses de cuir ou de toile piquée[2]. D. Henri s'occupa ensuite de prendre possession des villes et lieux que venait de lui donner Pierre IV, dont ce dernier lui-même, dans ses Mémoires ou Registre, comme les appelle Zurita, nous donne le détail, à savoir : en Catalogne, de Montblanch, de Tarrega et de Villagrassa (les seuls nommés par Ayala); dans le royaume de Valence, de Castellon del Campo de Burriana et de Villaréal; dans le royaume d'Aragon, de Tamarit, de Litera et de ses hameaux, enfin de Ricla et

[1] Con estas condiciones se vinó el Conde de Francia... y alcanzó al Rey en la villa de Pina,... y en aquel lugar el Rey y el Conde un martes á 8 de noviembre 1356 juraron esta concordia... (Zurita, Anales de Aragon, l. IX, c. 5, t. II, p. 273 et seq.)

[2] CCC cavalls armats, é altres CCC alforrats (Carbonell, Chronica d'Espanya, p. 184).

d'Épila; lesquels il posséda, ajoute Pierre IV, avec juridiction haute et basse, paisiblement et sans contestation aucune, jusqu'au jour qu'il entra (c'est-à-dire régna) en Castille [1].

Le contre-coup immédiat du traité de Pina, lorsque bientôt après s'en divulguèrent les clauses, fut de porter l'infant Ferdinand d'Aragon à rompre ouvertement avec son frère consanguin le roi d'Aragon, à se *dénaturer* de lui, comme on disait alors, c'est-à-dire à abjurer hautement et par acte authentique le serment et l'hommage qu'il avait faits audit roi comme à son seigneur naturel; il fit plus: par le royaume de Murcie il pénétra dans les domaines du roi d'Aragon, à la tête d'un corps de troupes considérable. Pierre espérait beaucoup de cette attaque. D'aucun autre côté il ne croyait pouvoir faire plus de dommage à l'ennemi que par cette frontière, sur laquelle il tenait déjà les châteaux d'Alicante et d'Orihuela dans le royaume de Valence, que lui avait depuis longtemps donnés l'infant Ferdinand d'Aragon. Mais il avait compté sans son hôte. L'infant eut beau faire appel à la révolte, et en dernier ressort aux armes, personne ne se leva pour lui; loin de faire des conquêtes de ce côté, D. Fernand dut battre en retraite, vigoureusement poursuivi par les compagnies de chevaliers et de fantassins dirigés contre lui par D. Pedro de Xerica et par le comte de Denia; Alicante, enfin, se souleva, et chassa les troupes qui y tenaient garnison pour le roi de Castille [2].

[1] En Catalunya dels lochs de Montblanch, é de Tarrega, é de Vilagrassa: é en el Regne de Valentia, dels lochs de Castelló del Camp de Borriana, é Vilarreyal: é en el Regne d'Aragó, dels lochs de Tamarit, é de Litera ab ses aldees, é de Ricla, é de Epila: los quals ell posehi ab tota juredicció alta é baxa, pacificament, é sen tot contrast, tro al dia que entrá en Castella (Ibid., l. c.). — Il éprouva néanmoins quelques difficultés à faire reconnaître sa juridiction sur les villes de Castellon et de Villaréal, et n'y parvint qu'un assez long temps après, avec l'intervention et sur les ordres répétés du roi de Aragon à ces deux villes d'avoir à lui obéir en cela (Archiv. gener. de Aragon, p. 36 et seq. du registre coté 1543).

[2] Zurita, Anales de Aragon, t. II, p. 275 et seq.

Tout ceci avait lieu au milieu même de ce commerce épistoaire entre les deux rois dont il nous reste à rapporter le dernier message. Nous avons dit que la lettre du roi de Castille du 18 octobre, antérieure par conséquent de vingt jours au traité de Pina, ne fut remise au roi d'Aragon que le 15 novembre, sept jours après la consécration de ce traité. Pierre s'était rendu de Pina à Saragosse, et ce fut dans cette dernière ville qu'il reçut la lettre en question. Soit qu'il fût embarrassé de répondre, soit qu'il eût quelque raison politique d'ajourner la réponse, il n'écrivit à Pierre de Castille que vingt-un jours après, le 6 décembre, et d'un lieu plus rapproché du théâtre de la guerre, de la ville de Calanda, située dans la province de Terruel, non loin du rio Guadalupe, à quelques lieues au sud d'Alcañiz.

Dans cette réponse[1], le roi d'Aragon entre encore en d'assez longs détails justificatifs, et montre avec évidence qu'il n'avait pas dépendu de lui que la guerre n'éclatât pas; il reproche entr'autres choses au roi de Castille l'envoi de douze galères et de quatre vaisseaux venus à Majorque « pour faire dommage à nos gens, dit-il, avec vos enseignes, et votre amiral, et armés dans vos ports. »

« Ni cela n'aurait eu lieu, poursuit-il, si vous ne l'aviez ordonné, ni vos troupes n'auraient couru nos terres avec vos officiers et vos bannières..... Toutes ces raisons, Roi, nous vous les faisons savoir en présence de Dieu pour que tout le monde connaisse la grande justice de notre cause, et l'iniquité de votre attaque. Quant au chevalier que vous nous annoncez devoir venir à nous de Requena, nous vous fai-

1 Elle commence ainsi : « Roi, nous avons reçu votre lettre le mardi 15 de novembre, à nous présentée par Johan Ferrandez d'Arcos et Pero Ferrandez de Ségovie vos messagers, répondant à une réponse que nous avions faite à une autre lettre de vous, que vous nous aviez d'abord envoyée. Dans cette lettre, roi, vous dites que n'avions pas répondu à certaines choses que dans ladite première lettre vous nous aviez envoyé dire, etc. » Voy. Carbonell, Chronica d'Espanya, l. c.

sons savoir que nous lui enverrons une lettre de sûreté, comme aussi à tous les mandaires qui viendront à nous de votre part[1]. »

Jusqu'au commencement de l'année 1357 la guerre se borna à des escarmouches et à des surprises de frontières. Mais dès le mois de janvier elle prit un caractère plus sérieux sur toute la ligne, les hostilités s'envenimèrent, et des deux côtés la guerre s'alluma sur plusieurs points, dure et cruelle pour les deux peuples. Pierre ne tarda pas à vouloir y prendre part de sa personne, et il partit de Séville à la fin de 1356 ou au commencement de 1357, pour se rendre à Molina, sur le rio Gallo, d'où il voulait diriger lui-même une attaque sur le Haut-Aragon.

Les principales villes frontières de l'Aragon, du côté de la Castille, dans une étendue d'environ 140 lieues du nord au sud, étaient Tarazona, sur le rio Queyles, Borja, Calatayud, Daroca, Alcañiz, Terruel, dans l'Aragon proprement dit; Alicante, Guardamar, dans le royaume de Valence; enfin, sur l'extrême frontière-sud, s'élevait Orihuela, sur la Ségura, opposée à Murcie. Du côté de la Castille, s'élevaient dans la même étendue de frontières du nord au sud une longue suite de villes dont quelques-unes très importantes : Agreda, au nord-ouest du Montcayo, contre-partie castillane de Tarazona; Soria, Almazan, Deza, Ariza, Médina-Cœli, Molina d'Aragon, Requena et Murcie. Ce fut, comme nous l'avons vu, sur cette dernière frontière que les hostilités avaient commencé au désavantage des armes castillanes.

Les capitaines du roi d'Aragon, échelonnés, pour ainsi dire, sur la frontière des États castillans, du royaume de Valence jusqu'à la Castille-Vieille, étaient nombreux et renommés. Les

[1] Dada en Calant dins nostro sello secreto á VI dias andados del mes de diciembre en el anyo de la Natividad de Nostro Senyor MIL CCCLVI. Visa. Ró. (dans Carbonell, l. c.).

trois principaux étaient le comte D. Henri, D. Pedro de Xerica et le comte D. Lope Fernandez de Luna : ceux de Castille, le grand-maître de Saint-Jacques D. Fadrique, les deux infants d'Aragon D. Ferdinand et D. Juan, D. Juan de la Cerda fils de Louis d'Espagne (roi des îles Fortunées) et le roi lui-même. Mais le plus redoutable auxiliaire de l'Aragonais était le mécontentement qu'excitait en Castille même la politique despotique et la froide cruauté du roi. Chaque jour, quelque défection nouvelle s'ensuivait, quelque personnage important quittait le parti de Pierre, pour une raison ou pour une autre, et venait grossir celui de son frère et du roi d'Aragon qui le soutenait. Ayala nous en raconte ici un exemple qui mérite d'être rapporté.

Pierre étant au siége d'un château d'Aragon, appelé Cabel, situé dans le voisinage de Molina, reçut avis que D. Juan de la Cerda, fils de Louis, et don Alvar Perez de Guzman, seigneur de Olvera, que le roi avait laissés pour fronteros dans une ville appellée Seron, sur la frontière d'Aragon, en étaient partis, et étaient allés en Andalousie. La raison pour laquelle tous deux étaient partis de Seron, était, à ce qu'on disait, parce que le roi avait voulu avoir la femme de don Alvar Perez de Guzman, laquelle était doña Aldonza Coronel, fille de don Alfonse Ferrandez Coronel, et sœur de doña Maria Coronel, femme de don Juan de la Cerda. Pierre l'avait vue à Séville peu de temps avant son départ pour la frontière d'Aragon, et en était, disait-on, devenu amoureux. Le bruit du moins en avait couru. Si elle s'était en effet déjà donnée à lui, on ne le savait pas alors, mais quelque chose, à ce que donne à penser Ayala, sembla le prouver depuis : c'est que, justement, depuis, le roi la prit pour maîtresse, comme nous le verrons tout à l'heure. Quoi qu'il en fût alors, le bruit qui en courut, comme je viens de le dire, détacha du service du roi les deux hauts seigneurs que je viens de nommer. En apprenant leur départ de Seron, Pierre conçut

de grandes inquiétudes, et craignit un moment que cette défection ne fît tourner à mal la guerre commencée. Il fut sur le point, tant il avait peur que ces deux grands chevaliers (*estos dos grandes caballeros*), très puissans en Andalousie, ne soulevassent toute cette province, de laisser le soin de diriger la guerre d'Aragon à ses lieutenans, et de retourner lui-même dans le cercle de Séville, où ils allaient sans doute opérer quelque dangereuse levée de boucliers. Mais il céda à d'autres conseils, et, ayant résolu de demeurer à la guerre qu'il avait commencée, se contenta d'envoyer au cercle de Séville et à tous les autres cercles de l'Andalousie des ordres précis de se mettre en défense contre la tentative qu'il redoutait. Il apprit, peu de jours après, que D. Juan de la Cerda s'était retiré dans la ville fortifiée de Gibraléon qui était à lui, et que D. Alvar Perez s'était réfugié près des mécontens d'Aragon; l'Abreviada dit avec sa femme doña Aldonza Coronel, mais l'on a plus d'une raison de croire qu'il la laissa à Séville dans le couvent qu'elle habitait avec sa sœur, pensant probablement ou qu'elle ne se donnerait pas à Pierre, ou que celui-ci serait abattu avant d'avoir eu le temps de la prendre, retenu qu'il était d'ailleurs à la frontière par les nécessités de la guerre d'Aragon. Après être demeuré quelques jours encore dans le cercle de Molina, le roi entra sur les terres aragonaises, y prit quelques châteaux, puis se replia sur la ville de Seron, qui était de ses domaines. Il rentra peu après de nouveau en Aragon, et y prit un lieu appelé Bordalva, et un autre appelé Embid. Ce dernier avait pour alcayde un chevalier nommé Ximeno Lopez de Tolo, qui s'y défendit vaillamment, et fut tué par les troupes castillanes, ainsi que l'atteste un privilége concédé à Juan de Tolo son petit-fils par le roi D. Juan II d'Aragon. Pierre rentra à Deza, où vint le trouver le cardinal Guillaume, légat du pape Innocent, chargé de mettre la paix entre les deux rois. Il ne put faire consentir d'abord le roi de Castille qu'à une trêve de quinze jours, et

partit d'auprès de lui pour aller trouver le roi d'Aragon à Saragosse [1].

Ce fut durant ce séjour de Pierre à Déza, que Pierre reçut, vers la fin du mois de février, la nouvelle de la mort de sa mère. Marie de Portugal était morte à Evora, le 18 janvier de cette année, par le poison, suivant le bruit public. Aucun des auteurs contemporains faisant seuls autorité pour moi, et Ayala moins que personne, n'a accusé le roi son fils de cette mort. Néanmoins, dans la suite, la mauvaise réputation de Pierre, qu'on tenait à bon droit pour capable de tout, la lui a fait attribuer. Il paraît que si, en effet, Marie de Portugal mourut par le poison, comme Ayala paraît le croire sans toutefois l'affirmer, ce fut par l'ordre de son père, et à cause des bruits qui couraient sur elle, au sujet sans doute du successeur ou des successeurs obscurs qu'elle avait donnés à son ancien écuyer et amant Portugais Martin Alfonse Telho, tué sous ses yeux à Toro dans la terrible journée du 5 janvier 1356. Le bruit public était, dit Ayala, que le roi D. Alfonse de Portugal son père lui avait fait donner des herbes pour qu'elle mourût, n'étant pas content de ce qu'il entendait dire d'elle [2].

Bien qu'aucune autorité, je le répète, n'ait sérieusement accusé Pierre de la mort de sa mère, ses défenseurs en titre

[1] Cronica del Rey D. Pedro, año VIII, c. 2.

[2] É segund fué la fama, dixeron que el Rey Don Alfonso de Portogal su padre della le ficiera dar hierbas con que moriese, por quanto non se pagaba de la fama que oia della (Ibid., l. c.). — Par le testament que fit la reine Marie de Portugal à Valladolid, le 8 novembre 1351, pendant la première réunion des Cortès sous ce règne, elle nous apprend, entre autres choses, un prénom ignoré de sa rivale Éléonore de Guzman. Après y avoir ordonné qu'à sa mort son corps serait enterré dans la chapelle des rois, à Séville, près du corps de son mari, et avoir réglé diverses restitutions de lieux qu'elle possédait à differens titres, elle y ordonne qu'on vende Madrigal, Palacios de Valduerna et Villadiego, qu'elle tenait du roi son mari, et tous les autres lieux et biens que le roi son fils lui avait donnés sur la frontière à titre héréditaire, lesquels avaient été à Éléonore Anne (ou Inès) de Guzman : — É

ont beaucoup insisté sur l'injustice de l'accusation, et ont sur ce point, on le conçoit, facilement triomphé. Il y a plus, il s'est rencontré un écrivain qui, emporté par son zèle, s'est plu à admettre un moment la chose, et a prétendu prouver que l'empoisonnement de Marie de Portugal du fait du roi son fils eût-il été vrai, c'eût été bien fait, et très juste, suivant le droit monarchique. On trouve cette argumentation sans nom dans l'apologie la plus misérable sans contredit de toutes celles qui ont été faites de Pierre-le-Cruel, œuvre d'un certain Godinez de Paz, abbé de San Cucufat del Vallés au temps du bon roi Ferdinand VII. C'est là assurément un incroyable écrit. On y lit, p. 74, cette admirable théorie monarchique : « Avant tout, je dois avertir, dit le bon apologiste, que, quand même le roi D. Pedro aurait ordonné de lui donner la mort (à sa mère), il n'aurait point agi sans justice, la loi ne reconnaissant ni ne devant reconnaître de parenté. Il est constant qu'elle porte la peine capitale contre les traîtres ; la reine doña Maria le fut envers son fils ; elle en dut supporter la peine. » La loi qui autorise à faire empoisonner sa mère, de loin ! C'est un grand royaliste assurément, mais un bien singulier chrétien que cet abbé de San Cucufat del Vallés, auteur de cette merveilleuse vindication du roi don Pèdre Ier

todos los otros logares é bienes que el Rey mio fijo me dió en la Frontera por juro de heredat, los quales fueron de Leonor Annes de Guzman. — Elle fait mention, dans ce testament, de la dot d'un million et demi de maravédis qu'elle avait reçue de son père lorsqu'elle s'était mariée, et lègue au roi son fils sa couronne d'or et de pierreries. — Voici comment la Chronique de Coïmbre rend compte de sa mort (Chronicon Conimbricense, dans Florez, España Sagrada, t. XXIII) : Feria V, XVIII dias andados do mes de janeiro da Era de mil é CCC é noventa é sinq annos, passou á Reyna Donna Maria de Castella, mulher del Rey Don Alfonso de Castella, é madre del Rey Don Pedro outrosi de Castella, é filha do muy nobre é boa memoria Rey Don Alfonso de Portugal, é da Reyna Domna Beatris : á qual veo á Portugal para veer seo padre é sua madre : é partiósse delles en a villa de Lirea, é morreó en la cidade de Ebora, é dí a levaron para Sevilha, é jas na see da ditta cidade á par de seo marido. — Son corps repose maintenant dans l'église du couvent de Saint-Clément, à Séville.

de Castille. C'est aimer et comprendre *el rey netto*, comme il convenait au bon temps[1].

Ayala ne nous dit rien des sentimens que fit éprouver à Pierre la mort de sa mère ; il se contente d'enregistrer le fait, et nous raconte immédiatement « comment le roi don Pedro partit de Deza, et entra en Aragon, et gagna la ville de Tarazona[2]. »

Le roi don Pedro étant à Deza, nous dit-il, une de ses villes sur la frontière d'Aragon, sut que la ville de Tarazona, qui est du royaume d'Aragon, était une bonne ville, bien pourvue de vivres, peu fortifiée, et n'ayant pas beaucoup de garnison, et qu'elle était près de là. Et il partit de Deza pour Agreda ; et le lendemain partit de là pour Tarazona, et prit dans sa marche un château du roi d'Aragon, appelé Sancta Cruz, et ensuite fut vers Tarazona. Et le jour qu'il arriva là, qui fut le jeudi, neuvième jour de mars de cette dite année, il prit la ville de Tarazona par force, et entra par le côté de la Moreria (l'ancien quartier maure), qui était faible, et auquel donnèrent l'assaut le maître don Fadrique et ses chevaliers ; il y eut là perte de gens des deux côtés. Ceux de la ville se réfugièrent dans une enceinte qui formait comme une autre ville séparée, au milieu de laquelle était une sorte de château ou d'habitation fortifiée, appelée l'Azuda, appartenant à une dame très honorable qui l'habitait, laquelle avait nom doña Guillelma, femme d'un grand seigneur d'Aragon appelé don Garcia de Loriz, qui était gou-

[1] Textuellement : Ante todo, debo advertir que aun cuando el Rey D. Pedro hubiese mandado darla la muerte, no hubiera procedido sino en justicia porque la ley no reconoce ni debe reconocer parentescos. Es constante que esta pone pena capital á los traidores : lo fue contra su hijo la Reina doña Maria ; debió sufrir la pena, etc. (p. 74). — Le titre de l'œuvre de cet apologiste quand même de la royauté est : *Vindicacion del Rey don Pedro Iro de Castilla*, etc., por Onil Pidoca Narcof de Pagne Godinez de Paz, Barcelona, 1831.

[2] Como el Rey D. Pedro partió de Deza, é entró en Aragon, é ganó la cibdad de Tarazona (Cron. del Rey D. Pedro, año VIII, c. 3).

verneur de Valence, et absent en ce moment. Les gens du roi de Castille entrèrent tous ce jour là dans la ville, et à minuit les habitans qui s'étaient réfugiés dans d'Azuda obtinrent qu'on les mît, de leurs personnes et avec tout ce qu'ils pourraient emporter, en sûreté dans la ville de Tudèle de Navarre, qui est à quatre lieues de là, et le roi le fit ainsi. Et en effet le lendemain vendredi, à l'heure de none, partirent de là tous ceux de la cité de Tarazona, et une escorte castillane les conduisit à Tudèle avec tout ce qu'ils purent emporter sur eux [1].

Le roi prit ainsi Tarazona, où ses troupes trouvèrent beaucoup de vivres et de munitions: il s'empara, les jours suivans, de quelques autres châteaux du voisinage: d'Alcala de Véruela, de Ferrejon, qui la plupart lui ouvrirent leurs portes; et d'un château appelé Los Fayos, dont était commandant un chevalier navarrais, déjà connu de nous, Martin Abarca, que nous avons vu, à la prise de l'Alcazar de Toro, venir le premier à la merci du roi et lui amener son frère don Juan. Pierre prit le château, et fit tuer le chevalier, dit Ayala, évidemment à cause de ce souvenir.

Le cardinal Guillaume, légat du pape, accourut sur ces entrefaites à Tarazona, très fâché et reprochant au roi d'avoir pris cette ville avant que fussent écoulés les quinze jours de la trêve conclue par son intercession entre les deux rois, à Deza, dans les derniers jours de février.

Ayala raconte ici, à la manière de Froissart, comment le roi

[1] ... Con todo lo que levar pudieron sobre sus cuerpos (ibid., l. c.).— Pierre IV, dans ses mémoires, attribue à une sorte de trahison ou à la lâcheté du gouverneur de Tarazona, l'entrée du roi de Castille dans la place : É per gran malicia d'En Miquel de Gurrea, cavaller d'Aragó,... no volent se deffendre axi com fer devia, isqué à tratements al dit Rey de Castella.... É desemparada la dita cuitat per lo dit capitá, lo Rey de Castella poderosament entrá en aquella, é gitá tots los pobladors despullats de tots los bens que havien, é no transqueren sino les persones ab lurs vestits (Carbonell, Chronica d'Espanya, p. 185).

don Pedro marcha sur Borja.... Étant, dit-il, dans Tarazona, vinrent à lui de nombreuses troupes de tous les côtés de la Castille, et vint là don Tello son frère, qui était seigneur de Viscaya et de Lara et d'Aguilar, avec de nombreuses troupes de Biscayens; et là était déjà, avec le roi, don Fadrique son frère, maître de Saint-Jacques, qui avait là sept cents chevaux. Et étaient là aussi avec le roi l'Infant don Juan son cousin et don Ferrand de Castro, et don Pedro de Haro, qui était alors encore enfant. Et étaient en outre là, avec le roi, don Diego Garcia de Padilla, maître de Calatrava, don Suer Martinez maître d'Alcantara, et don Adan Arias lieutenant du prieur de Saint-Jean, et autres grands seigneurs et chevaliers du royaume. Les troupes que le roi rassembla ainsi alors dans Tarazona s'élevaient à sept mille cavaliers armés de toutes pièces, et à deux mille génétaires ou cheveau-légers (*dos mil de la gineta*) [1]. Et là aussi arrivèrent au roi le seigneur de Lebret (d'Albret) et ses frères, qui étaient grands seigneurs en Guyenne, avec bonne chevalerie, qui le venaient servir, et ils faisaient cela parce qu'ils avaient su que le comte de Foix, leur ennemi, était venu au roi d'Aragon pour l'aider. Et le roi sut comment le comte don Enrique son frère, et le comte de Foix, avec un grand nombre de seigneurs et chevaliers d'Aragon, étaient venus à Borja, qui est à quatre lieues de Tarazona. Et partit le roi de Castille de Tarazona avec toutes les troupes que là il avait avec lui, et fut à Borja, une ville du roi d'Aragon, et trouva que ces troupes qui tenaient pour le roi d'Aragon s'étaient mises en bataille près de Borja dans un lieu élevé qu'on appelait la Muela: et le roi arriva près d'eux, de manière qu'il y eut quelques escarmouches; mais ceux qui étaient dans la Muela ne quit-

[1] Cavaliers portant la *gineta*, espèce de lance courte, dont le fer était doré, montée sur une petite houppe de fil d'or. On a donné ce nom plus tard au fusil garni de velours rouge et de clous dorés que les capitaines de l'infanterie espagnole portaient à la main au lieu de canne.

tèrent pas de là, et le roi, dès qu'il vit qu'il ne pouvait rien faire, et que les autres ne voulaient pas combattre, s'en revint vers Tarazona. Et ce jour il faisait grande chaleur, et il y eut si grande soif dans le camp du roi, que quelques hommes de pied périrent de soif : et cela était un jeudi dans le mois d'avril. Et le roi d'Aragon était dans Saragosse, et n'avait pas assez de troupes pour combattre avec le roi de Castille; et le cardinal don Guillen, légat du pape, faisait tout son possible pour les réconcilier, ou leur faire du moins signer une trève [1].

Pierre, de retour à Tarazona, apprit comment don Juan de la Cerda (celui-là même que le roi avait commis avec don Alvar Perez de Guzman à la garde des frontières, et que nous avons vu naguère partir de Seron et passer en Andalousie), ayant fait un mouvement sur Séville, le conseil de Séville, les vassaux qui combattaient sous la bannière de don Juan Ponce de Léon, seigneur de Marchena, l'amiral Gil Bocanegra, et d'autres chevaliers et écuyers vassaux du roi, avaient combattu contre ledit don Juan de la Cerda entre Veas et Triguero, près d'une rivière ayant nom Candon, et l'avaient vaincu et fait prisonnier. Conduit à Séville, il y fut, suivant un ancien document rapporté par Zuñiga, renfermé dans la Tour de l'Or. Le roi eut grand plaisir de cette nouvelle, dit Ayala, et aussitôt envoya un message à Séville, par un arbalétrier à lui, appelé Rodrigo Perez de Castro, avec l'ordre de tuer ledit don Juan de la Cerda. Craignant pour la vie de don Juan, Marie Coronel sa femme quitta sur ces entrefaites le monastère de Sainte-Claire, où elle et sa sœur doña Aldonza vivaient en sages matrones en l'absence de leurs maris, et partit pour Tarazona, dans l'espoir d'obtenir du roi la grâce de don Juan. Pierre avait remarqué Marie, dit-on, presque autant que sa sœur Aldonza, pendant le dernier séjour qu'il avait fait à Séville. Il lui donna des lettres de grâce, pour qu'on lui ren-

[1] Cronica del Rey D. Pedro, año VIII, c. 4.

dit son mari sain et sauf, tout en sachant très bien qu'avant que les lettres qu'il donnait arrivassent à Séville, don Juan aurait été mis à mort; et en effet, quand Marie Coronel y accourut, toute pleine de la joie d'avoir sauvé don Juan, celui-ci était exécuté depuis environ huit jours. Ayala ne nous dit pas comment, si ce fut par un coup de masse ou d'épée, ou par le poison [1].

Les instances du cardinal-légat cependant pour faire conclure la paix entre les deux rois de Castille et d'Aragon étaient de jour en jour plus actives. Toutefois, les prétentions des deux parts, surtout de la part du roi de Castille, étaient telles que, désespérant d'arriver à mettre fin à leurs différends par un traité de paix véritable, il s'attacha à leur faire conclure une simple trêve, pendant laquelle il espérait voir les esprits se calmer, et changer ou se modifier les choses dans le sens désiré par lui. Étant le roi don Pedro, dit Ayala, dans la ville de Tarazona, appartenant au royaume d'Aragon, de laquelle il s'était emparé, et le roi don Pedro d'Aragon dans sa ville de Saragosse, le cardinal don Guillen, légat du pape, s'efforçait d'établir la paix entre eux, et ne les pouvait mettre d'accord; et dès qu'il vit qu'il ne pouvait établir la paix entre eux, il traita d'une trêve d'un an, et ils y consentirent; et incontinent ils signèrent cette trêve, et elle fut publiée dans les villes où les rois étaient, le lundi 8 mai de cette année [2].

[1] Un historien moderne a vainement essayé, à l'aide de je ne sais quel calcul tout au moins singulier, sur les heures d'avance que le messager du roi avait sur doña Maria, à quoi le roi, dit-il, ne pouvait rien, de disculper Don Pèdre d'avoir sciemment trompé Marie Coronel en cette occasion; mais Ayala, que cet auteur a évidemment très mal lu, déjoue toutes ces subtilités en nous disant expressément qu'au retour de Marie Coronel à Séville, Don Juan avait été, comme nous venons de le dire, mis à mort depuis huit jours : — É asi fué que quando doña Maria llegó á Sevilla, fuera Don Juan muerto bien avia ochos dias (Cron. del Rey D. Pedro, año VIII, c. 5).

[2] É luego firmaron treguas, é se pregonaron en las cibdades dó los Reyes estaban, lunes ocho de mayo deste dicho año (1357).

Les négociations eurent lieu à Tudèle, en Navarre, avec l'assentiment du régent de Navarre, Louis, frère de Charles-le-Mauvais, qui gouvernait la Navarre en l'absence de celui-ci, alors tout occupé en France de ses intrigues et de ses vengeances contre le dauphin, régent du royaume. Les plénipotentiaires des deux rois étaient, pour le Castillan, Juan Ferrandez de Hinestrosa, son camarero-mayor, Juan Alfonse de Benavidès, alguacil-mayor du palais, et Iñigo Lopez de Orozco, mayordomo-mayor de doña Blanca de Villena, sœur de la comtesse, femme de don Henri de Trastamare; pour le roi d'Aragon, D. Pedro de Xerica, D. Bernard de Cabrera et Alvar Garcia de Albornoz. Ce dernier, naturel de Castille, semblait chargé surtout de stipuler pour les émigrés de ce royaume: on n'a pas oublié que, par le traité de Pina, renouvelé plus tard à Saragosse dans le même sens, le roi d'Aragon ne pouvait faire avec le roi de Castille ni paix ni trève sans le consentement du chef des émigrés castillans. Les intérêts de don Henri furent fort bien défendus sans doute par Alvar Garcia de Albornoz, car nous lui voyons obtenir pour le comte et ses adhérens la levée du séquestre de leurs biens en Castille, et régler avec Iñigo Lopez de Orozco diverses questions délicates touchant l'héritage de doña Juana Manuel de Villena. Une des principales clauses du traité portait que le roi de Castille aurait à remettre en dépôt entre les mains du légat, dans l'espace de quinze jours à un mois, la ville de Tarazona et les divers châteaux dont il s'était emparé sur le territoire aragonais. Dans le même terme, le roi d'Aragon s'engageait à livrer au même légat, et au même titre, la ville et le château d'Alicante, ainsi que les autres châteaux et villages pris par les Aragonais sur les Castillans. Le légat devait les garder sous sa dépendance jusqu'à ce qu'eussent été applanies toutes les difficultés pendantes entre les deux contendans; il consentait à laisser Tarazona sous la garde toute de confiance de Juan de Hinestrosa, en attendant qu'il en fût définitivement

ordonné. Jusqu'à la Noël prochaine les plénipotentiaires des deux côtés devaient faire valoir les droits ou les prétentions de leurs seigneurs, et, s'ils ne pouvaient se mettre d'accord dans cet intervalle, l'arbitrage définitif était dévolu au légat. Six mois lui étaient accordés pour régler toutes choses. La sentence promulguée après ce terme, que les rois la ratifiassent ou non, un nouveau terme d'un an était fixé, au bout duquel seulement les hostilités pourraient être reprises. Le traité laissait ainsi une latitude d'une année aux négociations laïques, et une année et quelques mois à l'arbitrage du légat (à la rigueur un an et six mois). Au nom de leurs seigneurs respectifs, les négociateurs établirent pour sanction pénale contre les infractions, une amende de 100,000 marcs d'argent, moitié pour le saint-siége, moitié pour la partie contractante qui demeurerait fidèle aux conditions stipulées. L'acte porte de plus l'accompagnement ordinaire de sermens et d'hommages entre les parties, et d'excommunication et d'interdit contre le réfractaire, dans les termes et selon toutes les formules diplomatiques du temps [1].

Pierre eut l'air d'accepter le traité ; mais il interpréta à sa manière la clause concernant Tarazona. Il y mit bien pour gouverner Hinestrosa, comme c'était convenu, mais il persista à la considérer comme sienne. Hinestrosa délégua lui-même ses pouvoirs à un chevalier de Castille son parent, dont le nom n'est pas nouveau pour nous, Gonzalo Gonzalez de Lucio ; toutefois, c'était le roi qui payait la solde et le service de ceux qui y tenaient garnison, et, quoique le cardinal dît qu'il laissait ainsi la ville de Tarazona en dépôt (*en fialdad*), cependant le roi prétendait qu'elle était à lui ; il la fit peupler de gens de son royaume, et en partagea les propriétés, terres et maisons, à ces nou-

[1] Zurita, Anales de Aragon, l. IX, c. 11, et Archivo general de Aragon, register 1394 Pacium et Treugarum, in princip.

veaux venus, si bien qu'elle était déjà très bien peuplée, et qu'on y comptait dès lors trois cents hommes d'armes ou chevaliers Fijosdalgo, qui s'y établirent à demeure (*que alli tomaron vecindad*)[1].

Pierre, en commettant ainsi cette population et ces hommes d'armes à la garde et à la conservation de Tarazona sous les ordres de Juan Ferrandez de Hinestrosa et du lieutenant de celui-ci, Gonzalo Gonzalez de Lucio, exécutait fort à son avantage et d'une façon toute léonine la clause qui l'obligeait envers le légat Guillaume de la Jugie, qui d'abord ne s'en plaignit pas trop ouvertement; il espérait sans doute ramener bientôt le roi à plus de modération, mais c'était un bien vain espoir. Pierre quitta enfin Tarazona, où il laissa, avec Juan Ferrandez de Hinestrosa, Iñigo Lopez de Orosco (majordomo-mayor, ainsi qu'a toujours soin de le dire Ayala toutes les fois que ce nom se rencontre sous sa plume, de doña Blanca de Villena), pour l'exécution de certaines choses qui devaient être tenues et gardées en vertu des dites trèves. On ne sait si les plénipotentiaires du comte D. Henri, dans les conférences de Tudèle, réclamèrent la mise en liberté de la femme du comte, doña Juana Manuel de Villena, détenue prisonnière en Castille depuis la prise de Toro, et à quoi tint qu'ils ne purent l'obtenir. Quoi qu'il en soit, Pierre se rendit de Tarazona à Agreda, où étaient rassemblés les principaux seigneurs qui étaient venus se réunir sous sa bannière avec leurs compagnies d'hommes d'armes pour l'aider dans cette guerre, et que nous avons nommés plus haut; il y demeura une quinzaine de jours, et, pour la seconde fois, il eut, là, le désir de se défaire à la fois de trois hommes qu'il ménageait publiquement et abhorrait en secret, savoir ses deux frères don Fadrique et don Tello, et son cousin don Juan d'Aragon, qui se trouvaient tous trois en ce moment auprès de lui;

[1] Cron. del Rey D. Pedro, año VIII, 6.

mais, comme précédemment à Villalpando, il n'osa passer du désir à l'exécution. Diverses considérations paraissent l'avoir retenu : il n'avait pas encore perdu tout espoir de ramener à son obéissance son frère D. Henri, en raison même du précieux ôtage qu'il gardait par devers lui, et quand il l'aurait sous la main avec les autres, il comptait se défaire de tous d'un seul coup, selon qu'il le dit lui-même depuis (*segund él lo dixo despues*). D'un autre côté, il n'osait trop agir en roi à sa manière, dans le milieu où il se trouvait à Agreda; en effet, bien que son intention fût toujours, dit Ayala, de tuer les infans d'Aragon ses cousins, le maître de Saint-Jacques don Fadrique et don Tello ses frères, par rancune de ce qu'ils avaient fait contre lui à Toro, cependant il ne le voulut pas faire alors, parce que ces seigneurs, ayant près d'eux en ce moment de nombreuses compagnies, et le roi d'Aragon étant tout près, il avait peur que beaucoup des siens ne passassent en Aragon, et que cela ne rompît tout; car, encore bien que les trèves fussent publiées, il restait beaucoup de formalités à accomplir, et il appréhenda que ces meurtres ne tournassent à grand dommage pour lui en éloignant beaucoup de puissans personnages de son service; autrement, il n'eût pas manqué de les tuer, répète Ayala, car il voulait grand mal à ces seigneurs, depuis qu'ils avaient été ligués contre lui à Toro lorsqu'il y fut prisonnier en leur pouvoir, et jamais il ne leur voulut de bien depuis, selon ce qu'il a été dit [1].

[1] É como quier que su voluntad siempre era de matar á los infantes de Aragon sus primos, é al maestre Don Fadrique, é á Don Tello sus hermanos, por la saña que de ellos avia por lo de Toro que avemos ya contado, quando el Rey fué alli detenido; pero dejólo de facer estonce, por quanto se trataba que el Conde Don Enrique, que estaba en Aragon, viniese á la merced del Rey, é quisieralos matar todos juntos en uno..... — Ayala revient avec trop d'insistance sur ce point et en termes trop explicites pour que le fait de cette intention ne soit pas pour nous hors de doute. Il dit ensuite l'autre crainte du roi, celle de voir passer les siens au camp ennemi par l'effet même de ces meurtres intempestifs. Puis il ajoute ce dont les derniers mots de notre récit sont la simple traduction littérale : — En otra manera

Telle était la situation des choses sur la frontière après la trêve de Tudèle. Pierre y laissa ses troupes et les commissaires chargés de poursuivre les négociations de la paix pendant la trêve, et retourna à Séville, principalement, dit-on, pour y préparer une flotte formidable, avec laquelle il avait résolu d'attaquer l'Aragon par mer à l'expiration de la trêve. Il y trouva Marie de Padilla installée à demeure dans l'Alcaçar des anciens émirs arabes de Séville, qu'elle habita depuis plus habituellement qu'aucun autre château du roi. Elle avait fait, à Séville, dans ces derniers temps, divers actes d'autorité seigneuriale, selon son droit, et concédé, entr'autres choses, le 8 juillet, la communauté de pâturage à ses villes de Huelva et de Niebla (*comunidad de pastos à sus villas de Huelva y Niebla*) [1].

Alfonse IV, roi de Portugal, surnommé le Brave et le Fier, grand-père maternel du roi de Castille, mourut vers ce temps (le 28 mai 1357), peu de mois après la mort de sa fille, dont on l'accusa, comme nous l'avons vu, d'être l'auteur; il eut pour successeur son fils Pierre Ier, particulièrement célèbre par ses amours avec Inez de Castro, sœur de deux seigneurs que nous connaissons, D. Ferrand et D. Alvar de Castro, et de cette Juana de Castro que le roi de Castille avait fait semblant d'épouser quelques années auparavant [2]. On ne sait si Pierre de Castille apprit cette mort et l'avénement de son oncle Pierre, premier du nom en Portugal comme lui-même l'était en Castille, s'il apprit, dis-je, cette mort et cet avénement à Agreda ou à Séville. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les meur-

el Rey non dexára de los matar, ca queria muy grand mal á estos señores : ca despues que fueron en Toro contra él quando estovo como preso en su poder dellos, nunca bien los quiso, segund dicho es.

[1] Huelva ilustrada, ad ann.

[2] On sait qu'Alfonse IV avait fait tuer, en 1355, par quelques-uns de ses officiers, de peur que son fils ne l'épousât, la belle Inez, surnommée *Cuello de Garza*, à cause de la beauté de son cou.

triers d'Inez de Castro, Pero Coelho, Diego Lopez Pacheco, et Alvaro Gonzalez, s'étant réfugiés en Castille aussitôt après la mort d'Alfonse IV pour fuir la colère du nouveau roi, celui-ci entra en négociation, dès son avénement, avec son neveu de Castille, à l'effet d'en obtenir l'extradition de ces chevaliers. Hinestrosa se rendit même en Portugal pour y traiter de cette affaire, à la fin de cette année ou au commencement de la suivante. Elle traîna en longueur, mais Pierre de Portugal obtint enfin ce qu'il voulait : Pero Coelho et Alvaro Gonzalez lui furent livrés en échange de quelques transfuges castillans. Diego Lopez Pacheco, averti à temps, s'enfuit en Aragon. L'oncle du roi de Castille était, à tout prendre, un singulier et bizarre personnage, fort justicier à la manière du temps, et même un peu bourreau, fouettant au besoin de sa main les patiens qui relevaient de sa grâce ; il portait toujours, dit un de ses historiens, un fouet à la ceinture pour n'avoir pas à perdre de temps à le chercher[1] ; très tendre d'ailleurs et très amoureux, et poète comme son homonyme d'Aragon Pierre IV, mais poète dans une langue qui devait être celle de Camoëns. Nous citerons ici de lui quatre vers adressés à Inez de Castro au temps de leur plus intime union, et qui, à l'orthographe près d'un mot, ne diffèrent en rien de la langue portugaise actuelle :

Mais dyna de ser servida
Que senhora de este mundo !
Vos soes o meu Deos segundo,
Vos soes meu bem de esta vida.

« Plus digne d'être servie qu'aucune autre dame de ce monde, vous êtes mon second Dieu, vous êtes mon bien dans cette vie. »

Après la mort tragique d'Inez, Pierre exhala en vers ses regrets, que de sanglantes représailles devaient seules calmer.

[1] Na cinta trazia sempre o açoutep or não haver dilação em o buscar (Duarte do Liao, Chronicas dos Reis de Portugal, ad ann., t. II, p. 199).

Il fit sur ce sujet la complainte suivante, inspirée par un sentiment profond, pleine de mouvement et de passion, et qui figure parmi les meilleures pièces de la poésie portugaise; M. Balbi en a donné le texte dans le second volume de son *Essai statistique du Portugal* :

« Celui qui vous a tuée, madame, a besoin de la protection puissante du sort et des astres, puisqu'il n'a pas craint de nous causer tant de tristesse et tant de douleur à vous et à moi.

» Et puisque je n'ai pu arriver pour empêcher votre triste fin, je vous reçois, ma vie, comme maîtresse et comme reine de ces royaumes et de moi.

» Ces blessures mortelles qu'on vous a faites à cause de moi, elles n'ont point terminé une seule vie, elles en ont frappé deux.

» La vôtre, qui ne fut point coupable, est déjà achevée, et la mienne, qui demeure encore, sera pour jamais remplie de l'angoisse des tristes souvenirs.

» Oh! cruauté affreuse, injustice énorme! vit-on jamais dans les Espagnes une mort si cruelle et si triste?

» On contera comme une merveille la sincérité de mon cœur. Puisque vous êtes morte de cette manière, je serai la tourterelle qui est veuve de sa compagne.

» Soyez en repos, madame, puisque je vous reste en ce monde; votre mort, si je vis, sera bien vengée : c'est pour cela que je veux vivre; si ce n'était pas ainsi, me vaudrait mieux, madame, mourir tout de suite avec vous.

» Qu'est-ce que j'ai? où me suis-je ensanglanté, madame? Je vous ai donné la mort et vous me l'avez donnée. Sang de mon cœur, cœur qui m'appartenait et que l'on a frappé, qu'est-ce qui a pu vous déchirer sans raison? A celui-là je lui arracherai le sien. »

Et Pierre tint parole, à la lettre. Lorsqu'enfin lui furent livrés deux des meurtriers d'Inez, Pedro Coelho et Alvaro Gonzalez (nous avons vu qu'il ne put avoir le troisième, Diego Lopez Pacheco, qui se déroba à toute poursuite en passant en Aragon), il fit arracher le cœur au premier par la poitrine et au second par les épaules, et taillader ensuite et disperser leurs corps par lambeaux.

Dom Pedro de Portugal, premier du nom, était né le 8 avril 1320 ; il commença à régner à la mort de son père (28 mai 1357), et mourut après neuf ans et huit mois de règne le 18 janvier 1367; il fut enterré au monastère d'Alcobaça. Chose singulière, on voit à cette époque trois Pierre contemporains occupant le trône des trois grandes monarchies chrétiennes de la Peninsule: Pierre IV en Aragon, de 1336 à 1388; Pierre le Cruel, unique de ce nom en Castille, de 1350 à 1369, et Pierre 1er en Portugal, de 1357 à 1367 : tous trois fils de pères portant le nom d'Alfonse, et tous trois marqués du surnom de Cruels et de Justiciers, quoique le premier de ces surnoms ait été plus particulièrement affecté par l'inexorable histoire à Pierre de Castille.

Cependant, la trève entre la Castille et l'Aragon était mal observée, du moins d'un côté : la ville de Tarazona n'avait pas été mise à la disposition du cardinal à l'expiration du terme marqué de quinze jours, et, pour cette raison, après un délai expiré de quinze autres jours, le cardinal déclara que le roi de Castille n'avait pas rempli les conditions jurées, et, à la date du 26 juin, rendit une sentence d'excommunication contre lui, prononçant qu'il avait encouru les peines portées contre l'infracteur, et que ses royaumes étaient mis en interdit jusqu'à ce qu'il eût satisfait aux clauses stipulées. Par là se trouva rompue de droit la trève; mais en fait les choses demeurèrent sur le pied pacifique où elles étaient. On ne reprit pas la guerre, et le but du légat n'était pas non plus qu'on la reprît; mais, joué, il avait cru devoir agir et formuler ses griefs. De son côté, le pape, à la date du 21 du même mois, avait adressé au roi de Castille un nouveau bref où, en dehors de l'affaire qui nous occupe, il l'exhortait à réfléchir sur l'énormité de sa conduite à l'égard de sa femme légitime, qu'il gardait toujours en prison contre toute raison et contre tout droit, lui représentant, que, par le mépris où il tenait la reine, il offensait Dieu

gravement, obscurcissait sa renommée, et mettait en péril son salut[1].

Ce bref n'ayant en rien sorti effet, le pontife donna, peu après, de nouvelles instructions au cardinal-légat, plus sévères et plus précises, le chargeant de fulminer en son nom, contre son fils rebelle, et avec redoublement de censures, l'excommunication et l'interdit pour récidive, non plus seulement cette fois contre le roi, mais encore contre ses conseils et ses fauteurs. « Ne voulant pas, dit-il dans ce nouveau bref, que notre patience nous soit imputée à négligence, et ne voulant pas déférer plus longtemps à l'homme contre Dieu, après en avoir mûrement délibéré avec nos frères (les cardinaux), nous avons ordonné, la justice nous en faisant un devoir, de procéder contre le même roi selon que la nature d'une si grande affaire l'exige, qu'un si grand mépris des clefs de saint Pierre le nécessite, et que la misérable condition de l'église et des royaumes du dit roi le requiert[2]. »

Pierre ne tint nul compte de ces censures, non plus que de l'excommunication et de l'interdit, et il ne paraît pas qu'il ait eu beaucoup à souffrir des obstacles et de l'état de choses que ces actes du souverain pontife semblaient devoir créer autour de lui. Il continua son genre de vie, ne sortit pas de ses habitudes les plus mauvaises, et fit presser à Séville l'armement des galères et préparer toutes choses pour la grande expédition maritime qu'il méditait contre l'Aragon. Il y a plus, loin d'obéir en fils respectueux ou de s'efforcer d'obéir à l'Église, il multiplia et aggrava ses torts envers elle. Manquant d'argent, il eut recours, pour s'en procurer, à des moyens qui

[1] Voir Raynaldus, Annal. eccl., ad ann.

[2] Intendentes quod patientia nostra negligentiæ notaretur, nec intendentes deferre ampliùs homini contrà Deum, habitâ cum fratribus nostris deliberatione maturâ, decrevimus adversus eumdem regem, justiciâ suadente, procedere, prout tanti negotii qualitas exigit, tantusque contemptus clavium exposcit, ecclesiæ et regnorum dicti regis conditio miseranda requirit.

témoignaient de son peu de respect pour les choses sacrées; il fit dépouiller de leurs ornemens et de leurs richesses les statues qui décoraient les tombeaux de ses plus illustres aïeux. Le 24 août et le 27 novembre, il donna à Guillen Fernandez, aumônier de la chapelle des rois à Séville, deux reçus des pierres précieuses que, au moment d'entreprendre la guerre d'Aragon, pour les garder plus sûrement, y est-il dit, il avait ôtées aux couronnes d'Alfonse-le-Sage et de la reine Béatrix, femme de ce roi, couronnes conservées dans cette chapelle. L'historien de Séville, Zuñiga, copie un ancien inventaire des ornemens en or, argent et pierres précieuses qu'avaient l'image de la Vierge et les tombeaux des rois saint Ferdinand et Alfonse-le-Sage, ornemens qui manquaient de son temps, et soupçonne Pierre d'avoir été l'auteur de ces regrettables soustractions, et de se les être appropriées sans autre forme de procès, au temps où nous en sommes[1].

Pierre, comme nous l'avons indiqué plus haut, s'était flatté, jusqu'à ces derniers temps, de l'espoir de voir venir à récipiscence son frère don Henri, de quelque manière que ce fût; mais, bien que le bruit eût couru que le comte désirait se réconcilier avec le roi son frère, celui-ci ne tarda pas à perdre tout espoir. Jusque-là, le comte n'avait pu oublier que doña Juana Manuel de Villena, comtesse de Trastamare, était prisonnière du Cruel, et l'on conçoit combien la détention de sa femme devait peser au cœur du comte, et à quel point elle devait paralyser ses mouvemens. Pierre faisait tuer les femmes comme les hommes, et tant que doña Juana Manuel de Villena serait entre ses mains, il était impossible que don Henri fût sans crainte. Il aimait d'ailleurs beaucoup sa femme, et souffrait de cette longue séparation. Un de ses amis, un chevalier de Castille, depuis longtemps

[1] Zuñiga, Anales ecclesiasticos de Sevilla, p. 213.

attaché à son parti, Pero Carillo, fils de Gomez Carillo de Mazuelo, résolut de la lui rendre, à quelque prix que ce fût. Il profita de la trêve pour faire savoir secrètement à Pierre qu'il était prêt à lui faire sa soumission, et à quitter le comte pour passer au service du roi, si celui-ci voulait le recevoir en sa grâce et l'apanager en Castille. Cette défection, tendant à affaiblir le parti du comte en même temps qu'à fortifier celui du roi, plut fort à ce dernier.

Pero Carillo passa donc en Castille, et le roi lui donna, à titre héréditaire, Tamariz, avec l'investiture des terres qui en relevaient, et lui promit beaucoup d'autres faveurs. Après s'être établi en Castille et dans tous ses droits seigneuriaux comme s'il n'y fût venu que pour cela, Pero Carillo chercha comment il ferait pour tirer la femme du comte de la prison où elle était détenue depuis plus de dix-huit mois, depuis la prise de Toro. Il parvint à se mettre en communication avec elle, et au moment où personne n'y pensait, l'enleva et l'amena en Aragon au comte son mari. Cette fuite de doña Juana dut avoir lieu dans la première moitié du mois de novembre au plus tard, et elle ne fut pas sans influence sur l'avenir de l'Espagne, car, neuf mois après, doña Juana donna à son mari, le 24 août, jour de la Saint-Barthélemy, à Tamarit de Litera d'Aragon, un fils qu'on appela D. Juan, et qui fut depuis roi de Castille. Et selon qu'il parut, dit Ayala, la venue de Pero Carrillo au roi ne fut point à d'autre fin qu'à celle de la délivrance de la comtesse, et le roi don Pedro en eut, dès qu'il le sut, un très grand ennui[1].

Les hostilités cependant demeuraient toujours suspendues de fait, et, à la faveur de cette suspension, Pierre IV gagna son frère l'infant Ferdinand, marquis de Tortose. L'infant s'était, comme on l'a vu, quelques mois auparavant, *dénaturé*

[1] É segund parescio, la venida de Pero Carrillo al Rey non fué por ál, salvo por esto : é ovo el Rey Don Pedro, desque lo sopo, muy grand enojo.

du roi d'Aragon; il défit ce qu'il avait fait, et se *dénatura*, vers ce temps, du roi de Castille, à la suite d'un traité de paix et de réconciliation signé à la Cañada del Pozuelo, le 7 décembre 1357, avec le roi son frère. Pierre IV lui rendit toutes ses possessions aragonaises, s'engagea à lui fournir la solde des Castillans qu'il avait et qu'il pourrait attirer sous sa bannière, et enfin à ne faire ni paix ni trève avec le roi de Castille que de son exprès consentement [1].

Pierre ne quitta point Séville de toute la fin de cette année ni au commencement de la suivante. Si du moins il s'en éloigna, comme quelques actes datés de divers lieux voisins peuvent le faire supposer, ce ne dut être que pour quelques jours, pour aller à la chasse, peut-être. Il était certainement à Séville le 1er mars. Zuñiga rapporte, en effet, un acte se référant à cette date, et c'est à ce moment sans doute qu'il faut placer ce qu'Ayala raconte de doña Aldonza Coronel, femme de don Alvar Perez de Guzman, et fille d'Alfonse Ferrandez Coronel. Aldonza Coronel avait, à ce qu'il semble, fait une vive impression sur le roi, il y avait quelque temps déjà, et cette impression s'accrut encore par une démarche qu'Aldonza Coronel, voyant le roi de retour à Séville en raison de la trève d'un an établie par les soins du Légat entre la Castille et l'Aragon, crut devoir faire auprès de lui pour en obtenir le pardon de don Alvar Perez de Guzman son mari, alors réfugié en Aragon. Plein de cette récente passion, Pierre ne ménagea rien, et pressa Aldonza de ses assiduités et de ses vœux pour l'engager à quitter le monastère de Sainte-Claire de Séville, et à se donner à lui; et, bien que, au commencement, ces assiduités et ces désirs ne plussent point à doña Aldonza, peu à peu cependant elle se laissa toucher ou éblouir par la passion du roi, et l'écouta sans trop de déplaisir; elle sortit enfin volontairement du mo-

[1] Archiv. gener. d'Aragó, legajos de Autografos, segona Caixa.

nastère, et Pierre la logea dans la tour de l'Or, partie monumentale arabe de l'arsenal de Séville, au bord du Guadalquivir, où son beau-frère don Juan de la Cerda avait été enfermé et mis à mort peu de mois auparavant. Pierre la logea dans cette tour, parce qu'il n'y avait pas d'appartement convenable pour elle dans l'Alcaçar royal qu'habitait Marie de Padilla, et que c'eût été la mettre trop près d'une rivale, et il plaça avec elle dans la tour de l'Or une sorte de cour de chevaliers d'honneur, spécialement attachée à sa personne et à sa garde. Ayala les nomme : c'étaient Pero Ferrandez de Velasco, Suer Perez de Quiñones et Dia Sanchez de Quesada. Chose singulière, dans la première ardeur de ce nouvel amour, Pierre fit donation à l'un de ces officiers commis à la garde de l'objet de sa passion, à ce Dia Sanchez de Quesada, « ensemble, dit-il, avec la reine doña Blanca ma femme, » du village d'Ibros, dans la juridiction de Baeza, dont il lui fit expédier le privilége *rodado*, le 19 avril de cette année [1]. Il y a plus, il n'avait pas promis à Aldonza de l'épouser, comme tout indique qu'il l'avait promis, en de certains momens, à Marie de Padilla ; il en voulait faire simplement sa maîtresse, et il rappelait ainsi impudemment « la reine sa femme, » comme pour braver plus ouvertement toutes les lois divines et humaines ; au moment où l'Église lui enjoignait de rentrer dans le devoir, il s'apprêtait à vivre en double adultère avec la femme d'un proscrit. Il semblait faire cela aussi pour braver ou narguer un peu la quasi-reine Marie de Padilla, avec laquelle il venait sans doute de se brouiller quelque peu, on ne sait pourquoi. La fille de Coronel, il faut bien le dire, se prêta à tout cela plus peut-être par ambition que par amour. Pour la flatter davantage dans son orgueil, le roi donna l'ordre formel à don Enrique Enriquez, son alguacil-mayor

[1] En uno, y est-il dit, con la Reyna Doña Blanca mi muger... (V. Argote, Nobleza de Andaluzia, et Zuñiga, Anales de Sevilla, ad ann.).

(gouverneur) de Séville, de faire ce que les chevaliers du service d'Aldonza commanderaient, et de leur obéir comme à lui-même. Suivant notre chroniqueur, le roi faisait cela, parce qu'Aldonza n'était pas sans crainte de Marie de Padilla et de ses parens. Cet amour ne le captivait pas cependant au point de le distraire de tout autre plaisir, et il partit sur ces entrefaites pour aller à la chasse en quelques bons endroits de la campagne voisine. Or, il advint que, pendant cette absence du roi, arriva à Séville Juan Ferrandez de Hinestrosa, camarero-mayor du roi et oncle de Marie de Padilla, venant de Portugal où il avait été envoyé pour traiter avec le nouveau roi de Portugal de divers intérêts, et surtout pour lui demander de prêter à son neveu le secours de ses galères contre le roi d'Aragon, quand le moment serait venu de reprendre la guerre. Arrivé à Séville, la première chose que fit Juan Ferrandez de Hinestrosa fut d'aller voir Marie de Padilla sa nièce, à l'Alcaçar du roi. Les chevaliers qui étaient chargés de la garde d'Aldonza Coronel, dit la chronique, voulaient du mal à Juan Ferrandez; ils montrèrent à D. Enrique Enriquez les lettres de créance qu'ils tenaient du roi, à l'effet que lui, D. Enrique Enriquez, fît ce que ces chevaliers lui diraient comme si le roi l'eût ordonné; et, en vertu de ces lettres, qu'ils lui montrèrent, ils lui dirent et le requirent d'arrêter incontinent et sans aucun retard Juan Ferrandez de Hinestrosa, arrestation qui importait au service du roi. Et D. Enrique Enriquez, poursuit Ayala, sur les lettres du roi que lui montrèrent ces chevaliers, et sur la requisition qu'ils lui firent, dit qu'il en agirait selon qu'ils l'en requéraient, par l'obéissance qu'il devait aux dites lettres du roi, et aussitôt il passa à l'exécution, et fit arrêter Juan Ferrandez, qu'il retint prisonnier dans sa propre maison.

Ceci avait lieu le 7 mai 1358, le roi étant à Carmona, où il avait fait appeler de Séville l'objet de ses nouvelles amours.

Il apprit, ce lundi même, selon toute apparence par une lettre de Marie de Padilla, et comme il allait partir pour une grande chasse vers Utrera, l'arrestation d'Hinestrosa. Il en fut contrarié ; car il n'avait pas donné l'ordre de l'arrêter. Mais ce fut tout ; et il n'ordonna rien d'abord à son égard. Déjà cependant Pierre n'avait plus pour Aldonza autant d'amour qu'il en avait eu au commencement, et que croyaient qu'il en avait ceux du parti de celle-ci. Il avait même écrit secrètement, dit-on, à doña Maria de Padilla qu'elle se rassurât et fût certaine qu'il ne s'occuperait plus de ladite Aldonza. A quoi tenait ce détachement subit du cœur du roi ? L'histoire ne le dit pas. Il n'était pas assez grand encore toutefois, le jour qu'il apprit l'aventure de son camarero-mayor, pour l'engager à agir sur l'heure même en faveur du prisonnier; mais il l'était assez pour lui permettre de poursuivre ses chasses à outrance dans les belles campagnes de Séville, au sud et à l'est du Guadalquivir, du Salado-mayor au Guadajoz, dans un rayon de plus de vingt lieues. Telle était l'activité étrange de cet homme extrême en tout. Il ne parla à personne à Carmona, dans ce premier moment, de l'emprisonnement de Juan Ferrandez de Hinestrosa, et, se réservant de prendre une résolution plus tard selon qu'il aviserait, partit avec chevaliers, fauconniers et veneurs, pour sa grande chasse vers Utrera. Le maître de Calatrava D. Diego Garcia de Padilla était de la partie. Ne sachant rien de ce qui était arrivé à son oncle à Séville, il lui en fut parlé dans cette chasse près d'Utrera. La faveur d'Aldonza Coronel, l'appel récent que le roi avait fait d'elle près de lui, rapprochés de cette arrestation, lui parurent de fâcheux indices. Croyant à la disgrace des siens, il eut peur, et s'enfuit. Redoutable jusque dans ses témoignages d'amitié, si c'en était là une marque véritable, le roi fit courir après lui, et on le rattrapa près des marais salans du Guadalquivir (las marismas del Guadalquivir). Ramené près du roi, il le fit mettre dans la prison d'Utrera, où il resta

deux jours au pouvoir de Ferrand Sanchez de Tovar, l'un des chevaliers compagnons de chasse du roi, auquel il recommanda de le bien garder. Pour en agir ainsi, Pierre, évidemment, ne devait pas être encore tout à fait guéri de son amour pour Aldonza Coronel, ce qui prouve que, si elle eût continué de lui plaire, c'en était fait d'Hinestrosa et de don Diego malgré leur dévoûment et leurs services passés, et de Marie de Padilla malgré sa fidélité. Mais Aldonza ne put fixer le roi que deux jours encore. Le mercredi, de retour à Carmona, il changea tout à coup et dépêcha incontinent par un double courrier à Séville et à Utrera l'ordre de mettre en liberté les deux prisonniers. L'oncle et le neveu se croyaient perdus lorsque arriva cet ordre, en conséquence duquel, dans le même temps qu'on délivrait Hinestrosa à Séville, les portes de la prison d'Utrera s'ouvraient pour don Diego Garcia de Padilla. Pierre prit la peine d'écrire lui-même à l'alguacil-mayor de Séville, don Enrique Enriquez, la lettre par laquelle il lui ordonnait de faire sortir de prison Juan Ferrandez de Hinestrosa, et de le laisser venir près de lui. Libre, Juan Ferrandez s'empressa de se rendre auprès du roi, qu'il trouva chassant, dit Ayala, près d'une rivière appellée Guadajoz, c'est-à-dire à près de dix myriamètres au nord-est de Carmona. Et le roi le reçut très bien, poursuit-il, et l'assura que jamais il n'avait ordonné de l'arrêter, et Juan Ferrandez fut depuis très bien en sa grâce comme par le passé. Et le roi après tout cela, dit en terminant notre chroniqueur, laissa doña Aldonza à Carmona, et s'en revint à Séville auprès de Marie de Padilla, ne se souciant déjà plus de doña Aldonza; au contraire, voulant du mal à tous ceux qui avaient été d'avis et lui avaient donné conseil qu'il la prît [1].

Abandonnée du roi, Aldonza Coronel rentra au couvent

[1] É non curaba ya de Doña Aldonza; antes queria mal á todos aquellos que fueron en el consejo que la él tomase.

de Sainte-Claire, où était sa sœur doña Maria Coronel, qui, veuve à vingt ans de D. Juan de la Cerda, y avait fait profession. Doña Maria y résida sans déplacement jusqu'en 1374, qu'elle en sortit pour fonder elle-même, pareillement à Séville, le couvent de Sainte-Inès, où elle mourut quelques années après avec la réputation d'une sainte. L'histoire ne nous dit plus rien de la pauvre Aldonza. Quant à ce que la tradition populaire raconte de Marie Coronel et des poursuites dont elle aurait été l'objet de la part du roi, transportant ainsi à la veuve de D. Juan de la Cerda, Marie Coronel, l'amour que le roi eut pour sa sœur Aldonza, à savoir que, pour échapper aux obsessions amoureuses d'un tel amant, elle alla jusqu'à s'en prendre à sa propre beauté et se défigura en plongeant sa tête dans de l'huile bouillante, puis parut, le visage dévasté par de glorieuses brûlures, aux yeux de son amant épouvanté, pour qui elle ne fut plus, comme elle le désirait, suivant l'expression d'un écrivain moderne, qu'un objet de dégoût et d'horreur, c'est une pure fable qu'il faut laisser au romancero et aux historiens de l'école de Mariana. Ayala, qui vivait à Séville au moment où nous en sommes, et qui, véridique toujours, ne néglige aucun fait important ou simplement curieux de ce règne, dont il rapporte toutes choses, pour ainsi dire, jour par jour, n'eût pas manqué de consigner celui-ci dans sa chronique, s'il eût été vrai. Il est possible, sans doute, que Pierre ait fait aussi quelque ouverture d'amour à Marie Coronel, mais il est certain du moins qu'elle sut toujours lui résister dignement sans être obligée de recourir à l'héroïque extrémité que nous venons de dire [1].

Cette aventure ou ce caprice amoureux est le seul fait qu'Ayala rapporte des premiers mois de l'année 1358, ou,

[1] On trouve ce conte populaire tout au long raconté, et avec plusieurs circonstances miraculeuses, dans Zuñiga, historien de beaucoup postérieur à Ayala, et qu par conséquent, et pour d'autres raisons encore, ne mérite pas la même créance. Je m'en suis tenu, quant à moi, étroitement au récit du froid et sincère Ayala

pour parler plus exactement, de la fin de la huitième année et du commencement de la neuvième du règne de Pierre (cette dernière commençant le 26 mars 1358 et finissant à la même date de l'année suivante). Rarement le voyons-nous passer un si long temps sans faire mettre quelqu'un à mort, et aussi ne faut-il pas s'étonner qu'il ait cru devoir s'en dédommager peu après par une série de meurtres presque coup sur coup, aussi odieux qu'aucun de ceux qu'il s'était jusque-là permis. Il répara bien en effet le temps perdu, et nous le voyons marquer la fin de ce même mois de mai par un des assassinats les plus détestables de son règne, perpétré avec guet-apens dans son propre Alcazar de Séville.

La trêve de fait avec l'Aragon durait encore. Le maître de Saint-Jacques, D. Fadrique, à qui Pierre voulait mal de mort, commandait pour lui en Murcie, et venait de faire, sur cette frontière, preuve de zèle pour sa cause, bien qu'il paraisse avoir été, en ce temps, l'objet d'une sorte de séduction de la part de son frère don Henri et du roi d'Aragon. Au moins est-il certain que celui-ci avait chargé Gonzalo Mexia, un des réfugiés de Castille, d'aller voir don Fadrique dans l'intérêt de la cause du comte de Trastamare. Mais rien ne prouve que le maître eût répondu à leurs avances [1]. Au con-

Historia non debet egredi veritatem, et honestè factis sufficit veritas. — Suivant Mariana, ce fut au moyen d'un tison enflammé, et par une action aussi épouvantable qu'héroïque, et qui ne se peut rendre en français, que Marie Coronel se serait mise en état de déplaire au roi : *Ardentem libidinem igne extinguens*, dit Mariana, *adacto per muliebria titione.*

[1] Voici le curieux passeport donné de Cariñena, sous la date du 28 décembre 1357, par le roi d'Aragon, à Gonzalo Mexia, comme mandataire du comte de Trastamare près de son frère don Fadrique : — Don Pedre por la gracia de Dios, rey d'Aragon, etc..., a los nobles et amados richos hombres et cavalleros d'Aragon et al Regiente l'oficio de la dita governatio, et a todos justicias, jurados y otros oficiales et subditos nuestros a losquales las presentes pervendran, salutem et dilectionem. Sabet que Gonçalvo Mexia de Ponte deve ir de mandado del conde de Trastamera al maestre de la orden de la cavalleria de Sent Jago su hermano por algunos afferes; por que nos, con la presente, guiamos et asseguramos el dito Gonçalvo Mexia con

traire, tout atteste, de la part du roi de Castille, dans cette tragique affaire, et dans les sanglantes exécutions qui la suivirent immédiatement, une effroyable préméditation. Le jour venu que le maître de Saint-Jacques devait arriver à Séville, nous dit Ayala, le roi fit appeler de grand matin dans sa chambre l'infant don Juan d'Aragon son cousin, et Diego Perez Sarmiento, adelantado-mayor de Castille, à qui le roi, dans sa méfiance, avait donné la charge de veiller secrètement sur l'infant lui-même. Sur la croix et les Évangiles, il leur fit jurer à tous deux de garder secret ce qu'il allait leur dire. Ils le jurèrent. Et Pierre alors dit à l'infant : « Cousin, je sais, et vous le savez bien aussi, que le maître de Saint-Jacques don Fadrique mon frère vous veut grand mal, et vous ne lui en voulez pas moins. Or, pour certaines choses dans lesquelles je sais qu'il agit contre mon service, je veux le tuer aujourd'hui, et je vous prie de m'aider en cela, en quoi vous me ferez grand service; et aussitôt qu'il sera mort j'ai volonté de partir d'ici pour la Biscaye et d'aller y tuer don Tello, et je vous donnerai les terres de Biscaye et de Lara, qui sont vôtres, étant comme vous l'êtes marié avec doña Isabelle, fille de don Juan Nuñez de Lara et de doña Maria sa femme, à qui lesdites terres appartiennent. » L'infant répondit: « Seigneur, je vous rends grâces de vouloir bien me confier vos secrets; et il est vrai, seigneur, que je veux très grand mal au maître de Saint-Jacques et au

todos aquellos, assi de cavallo como de pie, que iran y vernan con e dito Gonçalvo Mexia, assi que por nos ni por vos ni por algun oficial o subdito nuestro non puedan seer presos, ni danyo alguno les pueda seer dado ni feyto en iendo e viniendo una o muytas vegadas del dito Conde al dito Maestro e del dito Maestro al dito Conde, ni estando con el dito Conde, en personas ni en bienes; antes puedan venir, estar et tornar salvament et segurament, cessando tota inquietation; por que a vos et a cadauno de vos dezimos et mandamos expressament quel dito guialge guardades et observades et tengades firmament sin contradictio alguna. Dada en Caranyena a XXVIII dias andados de deziembre en el anyo de la Natividat del nuestro Senyor MCCC. L. VII. Rex Petrus. (Archiv. gener. de Aragon, regist. 1543, fº 5, verso.)

comte don Henri son frère, de même qu'eux me veulent du mal à cause de vous. C'est pourquoi je suis très content de ce que vous avez résolu de tuer aujourd'hui le maître. Et si tel est votre bon plaisir, moi-même je le tuerai. » Cette réponse de l'infant plut beaucoup au roi, qui lui dit: « Cousin infant, je vous sais bon gré de ce que vous me dites, et vous prie de le faire ainsi. » Mais Diego Perez Sarmiento, exprimant, autant que le permettait la situation, le secret dégoût que lui inspiraient ces paroles, dit à l'infant: « Seigneur, qu'il vous suffise de ce que le roi ordonnera; les archers ne manqueront pas pour tuer le maître. » Et ce propos contraria beaucoup le roi, dit Ayala, et, à partir de ce jour, il ne voulut jamais de bien à Diego Perez, car il aurait plu au roi que l'infant tuât le maître[1].

Cependant, ce même jour (29 mai 1358), don Fadrique arriva à 9 heures du matin à Séville, expressément mandé par le roi, et s'attendant, selon toute apparence, à ses remercîmens. Il venait en effet de reprendre possession en son nom de la ville et du château de Jumilla, dans le royaume de Murcie; l'un et l'autre avaient été naguère revendiqués les armes à la main et pris pour la couronne d'Aragon, malgré la trêve, par un riche-homme nommé Pedro Meza, lequel prétendait que tel était le droit de l'Aragon sur Jumilla, mal à

[1] É quando esto dixo Diego Perez pesó mucho al Rey: é de aquel dia en adelante nunca quiso bien á Diego Perez; ca ploguiera al Rey que el infante matára al maestre. — Il paraît que le roi, dans le but de gagner Diego Perez Sarmiento, et de l'engager avec l'infant dans la machination méditée contre Don Fadrique, lui avait fait quelques faveurs à l'approche du jour marqué. C'est ainsi que, par un privilége en date de Séville, 21 mai, il lui donna le château de Castro-Xeriz pour lui et ses successeurs, avec réversion toutefois à la couronne, à défaut de descendans mâles. Mais Pierre ne dut pas faire livrer à Sarmiento ce qu'il lui vendait pour ainsi dire, car Ayala mentionne plus loin ce château comme tenu par Juan Ferrandez de Hinestrosa. (Voyez Gandara, Nobiliario de Galicia, l. III; Pellicer, Informe de los Sarmientos, fº 54, au verso, et Cronica del Rey D. Pedro, año IX, c. 7). — Ce fut Diego Perez Sarmiento qui raconta plus tard à Ayala tous les détails de cette ténébreuse affaire.

propos considérée comme de la seigneurie du roi de Castille lors des délimitations faites en vertu de la trêve. D. Fadrique, commandant pour le roi de Castille en Murcie, n'avait pas cru devoir souffrir cette violation du dernier pacte; il avait assiégé Jumilla, et l'avait prise pour faire plaisir au roi; car le maître, selon le témoignage d'Ayala, avait volonté de servir le roi et de lui faire plaisir; mais telle était l'humeur ombrageuse de Pierre, que cette prise de Jumilla même paraît avoir éveillé plus vivement ses soupçons jaloux et sa haine, et qu'il pressa plus que jamais son frère de venir près de lui dans le dessein de le tuer [1].

Donc, le maître arriva, comme nous venons de le dire, ce mardi matin 29 mai, à 9 heures. Il alla d'abord tout en arrivant saluer le roi, qu'il trouva jouant aux dames dans son Alcazar, et lui baisa la main, ce que firent aussi les chevaliers de la suite du maître arrivés avec lui. Le roi le reçut de très bonne grâce en apparence, et lui demanda d'où il était parti ce jour-là, et s'il avait de bons logemens; il répondit qu'il arrivait de Cantillana, qui est à cinq lieues de Séville; que, quant à ses logemens, il ne savait pas encore quels ils étaient, mais qu'il croyait bien qu'ils seraient bons. Pierre lui dit là-dessus d'aller prendre possession de ses logemens, et de venir ensuite le revoir. Il disait cela parce qu'avec le maître étaient entrées dans l'Alcazar de nombreuses compagnies qu'il voulait éloigner. Don Fadrique quitta le roi sans avoir conçu aucun soupçon, et fut voir Marie de Padilla et les filles du roi, qui habitaient un autre palais (*palacio*, appartement) de l'Alcazar, appelé du limaçon (*del caracol*) parce qu'on y arrivait par un escalier en limaçon. Marie n'ignorait pas quel sort le roi réservait à son frère;

[1] Jumilla demeura depuis à la couronne de Castille. Dans les archives de cette ville, il existe un privilége que lui accorda le roi, le 20 octobre de cette même année 1358, dans lequel il la déclare ville de la couronne de Castille comme l'était la ville de Murcie, avec les mêmes fueros, promesse de ne point l'aliéner, et autres faveurs.

mais, soumise, à ce qu'il semble, aveuglément à son amant, elle ne discutait pas ses actes, elle ne pouvait les empêcher, et les subissait comme des effets incommutables de la volonté royale et des droits du roi. *Dura lex, sed lex.* Toutefois, en voyant le maître, elle lui fit un accueil et un visage si tristes que tout le monde aurait pu deviner ce qu'elle ne disait pas; car elle était femme très bonne et de bon sens, qui ne se payait pas des choses cruelles que le roi faisait, et très chagrine de la mort que le roi avait décidé de donner au maître[1].

Sa visite faite, le maître partit de là et s'en alla dans la cour de l'Alcazar où l'on gardait ses mules, pour aller à ses logemens, et revenir ensuite : et il ne trouva pas les bêtes, car les portiers du roi avaient fait sortir tout le monde de la cour, et chassé les mules, et fermé les portes, ainsi qu'on le leur avait commandé; et le maître, quand il ne trouva pas les mules, ne savait s'il devait retourner vers le roi, ni ce qu'il devait faire, lorsqu'un de ses chevaliers, nommé Suer Gutierrez de Navalès, Asturien, qui était resté, et se doutait de quelque chose de mal en voyant tout le mouvement qui se faisait dans l'Alcazar, lui dit : « Seigneur, la poterne de la cour est ouverte : sortez d'ici; les mules ne vous manqueront pas. » Et il le lui répéta plusieurs fois, pensant que, si le maître parvenait à sortir, il pourrait s'échapper, ou du moins que ses gens le défendraient et mourraient avec lui. En ce moment, deux chevaliers, deux frères, appelés Ferrand Sanchez de Tovar et Juan Ferrandez de Tovar, qui ne savaient rien de ce qui se tramait, vinrent, de la part du roi, dire à don Fadrique : « Seigneur, le roi vous demande. » Et le maître s'en alla devers le roi tout effrayé, car il commençait à se douter du fait; et à mesure qu'il entrait dans les ap-

[1] Ca ella era dueña muy buena, é de buen seso, é non se pagaba de las cosas que el Rey facia, é pesabale mucho de la muerte que era ordenada de dar al maestre.

partemens du palais, et passait d'une pièce à l'autre, il se voyait d'autant moins accompagné, ceux qui étaient commis à la garde des portes ayant donné l'ordre aux huissiers de retenir à chaque porte quelques-uns de ses compagnons. Il arriva ainsi à la pièce qui communiquait à la chambre où était le roi, dite la chambre de fer; l'accès n'en avait été permis qu'à lui, au maître de Calatrava D. Diego Garcia de Padilla (qui ce jour-là accompagnait le maître de Saint-Jacques sans rien savoir de ce qu'on préparait contre lui), et à deux autres chevaliers. Le roi était dans la chambre de fer, la porte fermée. Les deux maîtres, arrivés là, durent s'arrêter, car on ne leur ouvrit pas, et ils demeurèrent à la porte. Pero Lopez de Padilla, ballestero-mayor du roi, se trouvait avec eux en dehors. En ce moment une porte s'ouvrit, le roi parut, et dit à Pero Lopez de Padilla : « Pero Lopez, arrêtez le maître. » « Lequel des deux dois-je arrêter? » demanda Pero Lopez. « Le maître de Saint-Jacques, » répliqua le roi. Et aussitôt Pero Lopez de Padilla saisit le maître don Fadrique, et lui dit : « Vous êtes pris. » Le maître demeura coi et fort effrayé : et aussitôt le roi dit à quelques archers armés qui se trouvaient là : « Archers, tuez le maître de Saint-Jacques. » Comme les archers n'osaient le faire, un officier de la chambre du roi, nommé Rui Gonzalez de Atienza, qui avait connaissance du projet, dit à haute voix aux archers : « Traîtres, que faites-vous? ne voyez-vous pas que le roi vous ordonne de tuer le maître? » Voyant que réellement le roi le leur ordonnait, ils commencèrent alors à lever leur masse pour frapper don Fadrique. Ces archers avaient nom l'un Nuño Ferrandez de Roa et les autres Juan Diente, Garci Diaz de Albarracin et Rodrigo Perez de Castro. Les voyant venir sur lui, la masse levée, le maître s'arracha des mains de Pero Lopez de Padilla qui le tenait, sauta par une fenêtre dans la cour, et mit la main à l'épée; mais il ne put la tirer du fourreau, parce que la croix de la poignée s'était embarrassée sous son man-

teau dans la courroie de son ceinturon. Les archers cependant, qui le poursuivaient avec leurs masses, ne pouvaient l'atteindre, parce qu'étant vigoureux et agile il allait vivement d'un côté à l'autre de la cour. Il parvint, ainsi courant, à rentrer dans l'Alcazar et à gagner la salle basse, dite des Azulejos, à cause des mosaïques en faïence dont elle est pavée; mais Nuño Ferrandez de Roa, qui le suivait de plus près qu'aucun autre, le joignit, et, lui donnant un coup de masse sur la tête, l'abattit à ses pieds. Alors arrivèrent les autres archers, qui le frappèrent tous à la fois. Le roi, qui était venu pour voir comment ses hommes besogneraient, voyant le maître gisant par terre, le crut mort, et remonta dans l'Alcazar, pensant y trouver quelques-uns des serviteurs de don Fadrique qu'il voulait aussi tuer; mais il n'en trouva point : aucun n'était resté dans l'Alcazar quand le maître y était rentré rappelé par le roi, les huissiers, comme nous l'avons dit, les ayant consignés aux portes. Il espérait surtout trouver et tuer un chevalier de Saint-Jacques, appelé don Pero Ruiz de Sandoval Rostros-de-puerco, ancien commandeur de Montiel, sur lequel il avait une vieille injure à venger : ce chevalier était présentement commandeur de Mérida et durement haï du roi pour être demeuré fidèle à son chef hiérarchique; mais Pierre ne le trouva pas, et Pero Ruiz échappa ainsi, ce jour-là, bien que le roi allât le cherchant partout pour le tuer. Un chevalier nommé Sancho Ruiz de Villegas, qui était grand-écuyer de don Fadrique, fut moins heureux. Au bruit de la rumeur causée dans l'Alcazar par la poursuite du maître, il s'était réfugié dans la partie de l'hôtel dite du Limaçon (*del Caracol*), qu'habitaient Marie de Padilla et les filles du roi. Le roi entra dans la chambre de sa maîtresse, et y trouva Villegas qui avait pris dans ses bras l'aînée des filles de Marie, Béatrix, enfant de cinq ans, pensant échapper à la mort à cause d'elle ; mais Pierre

fit arracher l'enfant de ses bras, et, le frappant d'une dague qu'il portait à la ceinture, se fit aider pour le tuer par un chevalier appelé Juan Ferrandez de Tovar, qui était ennemi dudit Sancho Ruiz. Ce qui paraît tout naturel à Ayala, qui le raconte sans autrement s'en étonner[1]. Sancho Ruiz de Villegas tué, le roi retourna où gisait le maître; il le trouva respirant encore, et tirant sa dague de sa ceinture, la donna à un domestique de sa chambre, et le fit achever. Cela fait, trouvant une table dressée pour le repas de midi dans la salle des azulejos, le roi s'y assit et dîna à la vue du cadavre de son frère et du sang qui souillait le sol[2].

Pierre n'a jamais montré plus qu'en cette vengeance sa dévorante activité. Là même, avant de se lever de table, il fit appeler l'infant D. Juan, et lui dit qu'il se préparât à le suivre sur-le-champ, qu'ils allaient partir tous deux secrètement pour la Biscaye, à l'effet d'y surprendre et d'y tuer D. Tello, et de le mettre, lui D. Juan, en possession de la seigneurie de Biscaye, comme il le lui avait promis. L'infant lui baisa les mains, croyant à la sincérité de ses paroles[3]; et tout d'abord, ce jour-là même, le roi lui ôta l'adelantamiento de la frontière, puisque, disait-il, il le faisait seigneur de Biscaye, et le donna à D. Enrique Enriquez, qui

[1] É ayudogele á matar un caballero que decian Juan Ferrandez de Tovar, que era enemigo del dicho Sancho Ruiz.

[2] Cronica del Rey D. Pedro, año IX, c. 3. — On a pu remarquer qu'archer et bourreau, dans le langage du temps, revenaient assez bien au même. Cette charge d'archer, ou de Ballestero du roi, était fort recherchée, et l'on vient de voir qu'un Padilla ne dédaignait pas d'être le chef de ces exécuteurs, exécuteur lui-même au besoin. Nous avons dit les noms de ceux qui frappèrent le maître. C'étaient de serviles et durs quasi-gentilshommes, auxquels, après tout, Ayala se garde bien de donner le titre de *don*, des espèces de bourreaux attachés particulièrement à D. Pedro. C'est ainsi que nous verrons plus loin Garci Diaz de Albarracin tuer D. Juan et D. Pedro, jeunes frères du roi, nés, comme D. Henri et D. Fadrique, d'Éléonore de Guzman, et aider Juan Diente à tuer D. Per Alvarez Osorio. Il faut y joindre Gonzalo Recio (écrit par erreur Lucio dans la Abreviada) qui, comme nous le verrons tout à l'heure, tuera, dans quinze jours, l'infant D. Juan à Bilbao.

[3] É el infante besóle las manos al Rey, pensado que asi lo faria como lo decia.

était alguacil-mayor de Séville. Le même jour, il dépêcha des ordres écrits à diverses villes pour qu'on y tuât ceux que dans chacune il désignait : à Cordoue, Pedro Cabrera et Alfonse de Gahete; à Villarejo, D. Lope Sanchez de Bendaña, commandeur-mayor de Castille; D. Alonso Jofré Tenorio à Salamanque, Alonso Perez Fermosino à Toro, Gonzalo Melendez à Mora, tous coupables d'avoir pris part au soulèvement du royaume en faveur de la reine Blanche, et que, maintenant qu'il était le maître d'en ordonner impunément à son gré, il lui plaisait de faire frapper de mort, bien qu'il leur eût déjà pardonné. C'est là, comme on sait, ce qui s'appelle régner, dans le langage des honnêtes gens qui jusqu'à ce jour ont gouverné le monde[1].

Rien ne l'arrêtant plus, il partit dans l'après-dînée pour la Castille avec l'infant don Juan d'Aragon. Il voulait, comme il l'avait dit, surprendre D. Tello dans la ville d'Aguilar del Campo, qui lui appartenait, et où le roi le savait en ce moment. Le roi et l'infant s'y transportèrent en sept jours, faisant ainsi, dans ce peu de temps, plus de cent dix lieues de Castille. Il eût tué là son frère incontinent si le hasard ou la Providence n'eût fait aller celui-ci chasser à la montagne voisine, le matin même du jour de l'arrivée du roi. Mais un écuyer de don Tello, ayant reconnu le roi à son entrée dans Aguilar, courut en toute hâte avertir son maître, et, du mont même où il était à chasser, il s'enfuit en Biscaye. Arrivé à Bermeo, il se jeta dans une barque de pêcheurs, avec laquelle il se dirigea vers Bayonne. Ne trouvant pas son frère à Aguilar, le roi y fit prisonnière la femme de D. Tello, doña Juana de Lara, qui, comme fille aînée de D. Juan Nuñez de Lara, était propriétaire de la seigneurie de Biscaye. Avisé du lieu vers lequel s'était sauvé D. Tello, et avec la même ardeur, Pierre courut à sa poursuite, de roi se faisant alguasil

[1] Ibid., l. c.

et recors. Telle était la soif qu'il avait de son propre sang, et telle la diligence qu'il mit à ce nouveau voyage, qu'il arriva à Bermeo le jour même, jeudi 7 juin, que D. Tello s'y était embarqué. Furieux de n'avoir pu l'atteindre, il monta sans se reposer dans la première barque qu'il trouva, et se mit à voguer dans la direction de Bayonne pensant rattrapper en mer D. Tello. Heureusement celui-ci avait de l'avance. Pierre, tournant le cap Mathichaco, arriva jusqu'à un point de la côte appellé Lequeytio, à quatre lieues à l'est de Bermeo, mais trouvant à cette hauteur la mer grosse et irritée de telle sorte que sa barque fut sur le point de sombrer, il vira de bord et abandonna son inutile poursuite. Il lui fallut retourner à Bermeo, honteux d'avoir manqué sa proie, tandis que D. Tello abordait sain et sauf à Saint-Jean-de-Luz, d'où il gagna Bayonne par terre[1].

Pierre se consola, et cela entrait d'ailleurs évidemment dans ses préméditations, en répandant un autre sang non moins noble, sang royal de Castille. L'infant D. Juan d'Aragon n'eut garde de ne pas demander la récompense promise à son voyage, savoir la Biscaye. Il était facile de le satisfaire. Par sa fuite, D. Tello avait laissé le champ libre à son compétiteur. Parti du royaume sans la permission du roi, il encourait sa naturelle disgrace. Le prétendu droit de l'infant D. Juan sur le señorio de Viscaya consistait en ce qu'il avait épousé Isabelle de Lara, sœur cadette de la femme de D. Tello, Juana de Lara, toutes deux filles de l'ancien propriétaire du señorio. Quelle était donc cette autorité qui armait deux beaux-frères l'un contre l'autre, qui les faisait se disputer l'héritage politique de leurs femmes, et qui transportait d'une sœur aînée à une sœur cadette, parce que tel était son bon plaisir, le droit de gouverner un peuple? C'est ainsi qu'on entendait le respect de la propriété dans

[1] Bayonne d'Angleterre, dit Ayala : — É fuese para un lugar cerca de Bayona, que dicen Sant Juan de Luz, é dende fuese para Bayona d'Inglaterra.

ces prétendus siècles d'honneur et de foi! Le roi éluda d'abord la demande de l'infant; il réunit cependant les cortès locales du señorio à Bermeo, et invita les Biscayens à prendre l'infant D. Juan pour leur seigneur. Il l'ordonna en effet; mais il tint un double langage, et conseilla secrètement aux principaux députés des trois vascongades réunis à Bermeo, de refuser l'infant pour leur seigneur, et de déclarer qu'ils n'en recevraient point d'autre que le roi de Castille et ses successeurs après lui. Ils le déclarèrent en effet, réunis, dit-on, au nombre de dix mille[1].

Sur cette résolution le roi dit à l'infant qu'il ne pouvait faire autre chose pour lui que d'aller à Bilbao, et de voir si, là, on voudrait le recevoir pour seigneur. D. Juan y consentit, non sans commencer à se douter des mauvaises intentions de Pierre à son égard. Tous deux passèrent à Bilbao, où chacun se logea dans un palais différent. L'occasion parut belle au roi. Le lendemain, il fit appeler D. Juan chez lui; l'infant s'empressa d'y accourir sans autre suite que celle de deux ou trois de ses familiers. Encore ceux-ci s'arrêtèrent-ils à la porte de l'appartement du roi. L'infant ne portait pas d'autre arme qu'un petit coutelas. Cependant, ceux qui étaient là avec le roi et qui étaient dans le secret le lui enlevèrent comme pour jouer. Toujours comme pour jouer, Martin Lopez de Cordoue, camérier du roi, le prit dans ses bras, et l'y tint étroitement prisonnier. Alors un arbalétrier déjà connu de nous, Juan Diente, lui donna de

[1] Ayala rapporte l'hypocrite discours que tint en cette occasion Don Pedro aux Biscayens réunis dans cette première junte, dont il ne désigne pas le lieu, qu'on peut supposer avoir été Guernica ou Bermeo même (á la junta dó estaban los Viscayanos, dit notre chroniqueur) : É dixoles que bien sabian como el infante Don Juan su primo era casado con Doña Isabel, fija de D. Juan Nuñez é de Doña Maria su muger, é que le pertenescia Vizcaya, por quanto D. Tello, que era casado con la otra hermana que era Doña Juana, era ido é partido del su regno, é anduviera é andaba en su deservicio : é que les rogaba é mandaba que le quisiesen tomar por su señor al dicho infante D. Juan, é á Doña Isabel su muger.

sa masse sur la tête, et les autres arbalétriers lui donnèrent aussi de la leur. Toutefois l'infant ne tomba point sous ces coups, et se précipita, quoique fortement étourdi, sur Juan de Hinestrosa, camérier-mayor; mais celui-ci tira son estoc pour l'arrêter. Alors un autre arbalétrier, appelé Gonzalo Recio, lui déchargea sa masse sur la tête, et il tomba mort sous le coup. Le roi fit jeter son corps sur la place par la fenêtre de l'appartement, et s'y avança lui-même pour crier au peuple assemblé : « Voyez là, Biscayens, celui qui voulait être votre seigneur. » Il donna l'ordre qu'on portât le corps de l'assassiné au château de Burgos, et plus tard il le fit jeter dans les eaux du rio Arlanzon, pour qu'il ne pût jamais obtenir de sépulture honorable. Ainsi fut assassiné à Bilbao cet infortuné ambitieux, le mardi 12 juin, quinze jours après qu'il eut assisté et applaudi sinon coopéré personnellement à l'assassinat du maître de Saint-Jacques à Séville[1].

Pierre avait soif de sang. Maintenant, c'était surtout au sang royal et à sa famille qu'il en avait. De Bilbao même, il envoya son camarero-mayor Hinestrosa à Roa, où demeurait la reine douairière d'Aragon, doña Leonor, sa tante, propre sœur de son père, et mère de l'infant récemment assassiné. Isabelle de Lara, femme et maintenant veuve de cet infant, était en ce moment à Roa, près de sa belle-mère. Hinestrosa fut chargé de les arrêter toutes deux, mission dont il s'acquitta avec son zèle de chevalier habituel. Il arriva à Roa bravement à la tête d'un corps d'arbalétriers. La reine ignorait encore l'assassinat de son fils, l'infante celui de son mari. Il entra à l'improviste dans le palais qu'elles habitaient, et, au nom du roi, les arrêta. Le lendemain arriva le roi qui fit

[1] Cronica del Rey D. Pedro, año IX, c. 6. — L'infant D. Juan était petit de corps, de belle prestance néanmoins, et, selon l'Abreviada, plein de bonnes intentions, très sincère et très bon. Elle en juge ainsi sans doute par comparaison, et il est heureux pour lui qu'on ait eu à en parler en regard de D. Pedro : *ut deterrimâ comparatione melior videatur.*

main-basse sur tout ce qu'il y avait dans le palais, et envoya la belle-mère et la bru prisonnières au château de Castro-Xériz, que tenait pour lui son cher parent du côté gauche, le très fidèle et très honorable oncle de sa maîtresse, le bon chevalier Juan Ferrandez de Hinestrosa. Il fut chargé de les conduire dans ce château de Castro-Xériz. Tels étaient les ordinaires services que Hinestrosa rendait au roi, services d'alguasil. Cela fait, Pierre se rendit à Burgos, où il demeura environ huit jours : ce durent être huit jours de grande joie pour un roi en qui l'âge (il avait alors vingt-quatre ans) et l'exercice du pouvoir développaient chaque jour de si royales qualités: il commençait à régner enfin véritablement et selon son cœur, et il en eut, durant ce séjour à Burgos, des marques visibles, et bien douces sans doute à ses yeux : on lui apporta là en effet, de tous les points de l'horizon, les têtes coupées des chevaliers qu'il avait donné l'ordre, avant son départ de Séville, d'aller décoller en différens lieux, savoir: la tête de D. Lope Sanchez de Bendaña, commandeur général de l'ordre de Saint-Jacques en Castille, celui qu'on a vu gouverneur de Segura quand le roi y vint assiéger le grand-maître don Fadrique; la tête d'un chevalier de Tolède, nommé Gonzalo Melendez; la tête de Pero Cabrera de Cordoue; celle d'un jurat de la même ville appelé Ferrand Alfonse de Gahete; la tête d'Alfonse Juffré Tenorio mis à mort à Salamanque; enfin, celle d'Alfonse Perez Fermosino, de Toro; total six têtes. C'était peu. Il est vrai que dans sa clémence, il n'y fit point joindre, comme il l'eût pu, celle de son frère D. Fadrique et celle de son cousin D. Juan d'Aragon, et qu'il ne fit pas sur-le-champ, à Roa, comme il l'eût pu également, tuer sa tante doña Leonor; mais celle-ci ne perdit rien pour attendre, comme nous le dirons tout-à-l'heure. Il serait injuste toutefois de ne pas tenir compte ici au roi de son extrême modération dans le succès. Un autre plus méchant que lui

eût pu faire pis. On se demande, par exemple, quelle raison trouva le roi de ne pas faire mourir sa tante et sa cousine à l'instant même, puisque tel était son bon plaisir et qu'il le pouvait, ces deux suprêmes conditions de la politique royale. Il fut donc clément, et on dut lui savoir gré de ce qu'il voulut bien, ce jour-là, lui le roi, se contenter d'envoyer les deux prisonnières à Castro-Xeriz. Et puis, ne faire apporter devant soi que six têtes coupées, lorsqu'on pouvait si facilement, d'ordre royal, s'en faire apporter huit au moins, c'est quelque chose, et il faut louer, avec le respect dû à la majesté souveraine, une si sage retenue[1].

De Burgos, Pierre vint ensuite à Valladolid, où il avait intention de faire tuer encore quelques-uns de ses chevaliers; mais il en fut détourné par la nouvelle qu'il y apprit de l'entrée de son frère D. Henri dans la province de Soria. L'assassinat de D. Fadrique avait déterminé le comte à cette agression, bien que la trêve ne fût pas officiellement dénoncée. Quoique servant dans deux camps ennemis, D. Henri et D. Fadrique paraissent avoir toujours eu beaucoup d'amitié l'un pour l'autre, comme il arrive d'ordinaire à des frères jumeaux. On se souvient qu'ils étaient nés à Séville, pendant qu'Alfonse XI était au siége de Gibraltar, d'une seule couche,

[1] Rien de plus méthodique et de plus calme que l'énumération que nous fait de ces têtes coupées le froid et exact Ayala : — É estovo y (à Burgos) unos ochos dias : é alli le traxeron las cabezas de caballeros que mandára matar estonce por el regno, las quales eran estas : la cabeza de Don Lope Sanchez de Bendaña, comendador mayor de Castilla, él que diximos que tenia á Segura quando el Rey llegó alli, que estaba y el Maestre de Santiago D. Fadrique : é la cabeza de un caballero de Toledo que el Rey tenia preso en el Castillo de Mora, que decian Gonzalo Melendez : é la cabeza de Pero Cabrera de Cordoba, é de un jurado de Cordoba que decian Ferrand Alfonso de Gahete : é la cabeza de Alfonso Jufre Tenorio, que mataron en Salamanca : é la cabeza de Alfonzo Perez Fermosino vecino de Toro. — Ce sont là de tristes annales, pleines de meurtres et de hideuses actions, où le roi ment, trahit et assassine à chaque pas. Mais l'auteur de la Chronique, d'ailleurs évidemment honnête homme, y était fait, et il les raconte sans s'en étonner et sans les maudire.

au mois de septembre ou d'octobre 1332[1]. Le roi marcha vers le point attaqué, et établit ses quartiers à San-Estevan de Gormay et à Almazan Goueara ; mais il apprit là que déjà le comte, après avoir pillé Seron, et tenté sans succès de prendre un lieu fortifié appelé, d'un nom arabe, Alcazar, s'était retiré. Il apprit également là que l'infant D. Ferrand, marquis de Tortose, et seigneur d'Albarracin, d'Alicante, de Guardamar, et d'Orihuela, dès qu'il avait eu connaissance de la mort de son frère assassiné à Bilbao, était entré dans le royaume de Murcie, avait essayé, mais en vain, d'emporter Carthagène, et courait en ce moment, utilement pour lui, la huerta de Murcie. Ainsi le résultat immédiat du double assassinat de D. Fadrique et de D. Juan fut tout d'abord la reprise des hostilités sur deux points importans des frontières castillanes. Pierre protesta, par une lettre écrite d'Almazan, sous la date du 10 juillet, au roi d'Aragon, contre la double agression dont ses terres de Soria et de Murcie avaient été l'objet de la part de D. Henri et de D. Ferrand, au mépris de la trève, rompue, selon lui, sans raison, et sans qu'il dût s'y attendre le moins du monde[2]. Là-dessus, croyant sans doute qu'il pourrait arriver à temps en Murcie pour en repousser ou y accabler D. Ferrand, il partit pour l'Andalousie, laissant ses lieutenans à la frontière de Soria; mais, arrivé à Tolède, il apprit là que l'infant était aussi rentré sur les terres d'Aragon, et il crut pouvoir s'arrêter quelques jours dans la vieille cité royale, se contentant d'envoyer en Murcie

[1] En este tiempo nacieron en Sevilla don Enrique y don Fadrique, hijos deste rey don Alfonso, de doña Leonor, etc. (Villasan, Cron. del Rey D. Alonso el XI, c. 126.)

[2] On conserve, aux archives générales d'Aragon, la lettre originale de Pierre de Castille au roi d'Aragon Pierre IV (legajos de autografos), en date d'Almazan, 10 juillet de l'ère 1396 (voyez aussi Zurita, t. II, p. 289, et Carbonell, p. 187 et seq.). — Je passe entièrement sous silence un prétendu cartel de Pierre IV au roi de Castille, cartel dont ne parlent ni Ayala ni Pierre IV lui-même dans ses mémoires, que Zurita, d'ordinaire plus judicieux, rapporte cependant comme un fait historique, mais qui, malgré cela, ne vaut pas qu'on s'y arrête un seul instant.

D. Gutier Gomez de Tolède, qu'il venait de faire élire par les chevaliers Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, réunis à Valladolid, prieur de leur ordre. L'immixtion et l'abus de l'influence royale dans les élections des ordres religieux était désormais une usurpation de prérogative consommée, dont son père et lui furent coutumiers, et qui fut dans la suite érigée en us légitime, et bientôt, comme il arrive, en droit incontesté. Quant à lui, il prit peu de jours après le chemin de Séville, où, en arrivant, il fit, le plus promptement qu'il put, armer douze galères avec lesquelles sa ferme intention était de tenter un coup de main maritime contre l'Aragon, en réponse à la rupture inattendue, à ce qu'il disait, de la trêve, rupture après tout facile à comprendre, et on pourrait dire presque, à dessein provoquée. Comme tout était en mouvement dans l'arsenal à cette intention, par un heureux hasard entrèrent dans le Guadalquivir et arrivèrent au port de Séville six galères des Génois, qui pour lors étaient en guerre avec les Catalans; le roi s'en réjouit, et les prit à sa solde au prix de mille doubles castillanes par mois pour chaque galère. On a remarqué à ce sujet que, dans l'histoire de Sancho-le-Brave, il est dit que ce roi paya à Micer Benoît Zaccharia, Génois, chef d'une flotte de douze galères que Sancho prit par deux fois à son service, six mille doblas de solde par mois, c'est à dire cinq cents doblas par mois par chaque galère; en sorte que c'était justement le double que Pierre payait[1].

Pierre, avec cette flotte de dix-huit galères, dont douze castillanes et six génoises, arriva, dit la chronique, devant une ville d'Aragon située sur le rivage de la mer du levant (par rapport à Séville), laquelle ville appartenait à l'infant D. Ferrand et s'appelait Guardamar. Le roi fit débarquer de nombreuses compagnies de gens d'armes de ses galères et de

[1] Cronica del Rey D. Sancho el Bravo, c. 1 et 8.

celles des Génois, un jour, dans la matinée, attaqua brusquement et prit la ville; mais il y avait dedans un château dans lequel les habitans se réfugièrent; c'était un vendredi, 17 août. Comme il livrait l'assaut à ce château, vers l'heure de midi, un vent de mer très fort s'éleva tout à coup, comme il arrive fréquemment sur ces parages, qui, trouvant les galères dépourvues de gens qui pussent les gouverner, les poussa en travers à la côte, de telle sorte que, des dix-huit galères du roi et des Génois, seize vinrent se briser contre le rivage; deux seulement, une du roi, l'autre des Génois, qui avaient plus de monde et tenaient davantage la haute mer, purent s'échapper, et allèrent aborder non loin de là, au port de Carthagène. Pierre avait combiné son attaque par mer avec une attaque simultanée par terre, et avait en conséquence donné rendez-vous devant Guardamar au prieur de Saint-Jean D. Gutier Gomez de Tolède et à Iñigo Lopez de Orozco, ses lieutenans dans le royaume de Murcie. Ces deux chefs arrivèrent avec six cents chevaux au moment du désastre de la flotte, et plus à propos pour secourir l'armée assiégeante engagée sous les traits du château que pour l'aider à achever une conquête jugée sans doute impossible puisqu'elle fut abandonnée avec empressement. Le meilleur service qu'on tira des survenans fut d'emprunter leurs montures pour regagner les terres castillanes, et le roi partit le même jour pour Murcie après avoir fait mettre le feu aux seize galères échouées, crevées et brisées de manière à ne pouvoir plus être réparées: des rames même, des voiles et des autres agrès, ce fut à peine si l'on put sauver une faible partie, que recueillit un navire de Laredo qui se trouvait dans le port. Il fit également brûler les maisons et les jardins de la ville de Guardamar, mais il ne put avoir le château, commandé par un vaillant chevalier catalan, nommé En Bernat de Cruillas, vassal de l'infant D. Ferrand. Ces dégâts faits, le roi partit pour Murcie, et avec lui tous ceux des galères, à pied et en déroute, le roi

très affligé de la perte de ses galères, et de n'avoir pu prendre le château. Il passa devant la ville d'Orihuela, qui était à l'infant D. Ferrand et sur le chemin de Murcie, sans pouvoir rien tenter contre elle. Ce fut un triste voyage pour le roi; il s'arrêta quatre jours à Murcie, pour donner des ordres et prendre quelques dispositions indispensables; entr'autres choses, il fit demander à Carthagène des vaisseaux en bon état, sur lesquels pussent être embarqués et reconduits à Gênes les gens des équipages des cinq galères des Génois qui s'étaient perdues dans la tourmente de Guardamar, et acheter des bêtes pour lui et pour ceux qui l'avaient accompagné dans sa malencontreuse équiquée maritime. De là même, comme s'il eût voulu prendre sa revanche sur-le-champ, il envoya, à Martin Yañez de Séville, son familier, et directeur (*tenedor*), maître des arsenaux de Séville, l'ordre de faire construire le plus de galères qu'il pourrait. Martin Yañez put se mettre d'autant plus aisément à l'œuvre, qu'il y avait dans les magasins de l'arsenal de Séville, et en quantité assez grande, d'excellent bois de construction, tiré des montagnes de Constantine, d'Aroche et d'autres lieux renommés pour l'excellence de leur bois [1].

Martin Yañez apporta tous ses soins à cette fabrication de galères, et à préparer tout ce qui était nécessaire à l'armement d'une flotte; et, en huit mois, fit faire douze galères neuves, et en fit réparer quinze autres qui étaient abandonnées dans les arsenaux; il remplit les magasins de munitions de toute nature, de projectiles et d'armes de guerre, pour les préparatifs formidables d'une grande campagne de mer contre l'Aragon que le roi méditait pour l'année suivante; et celui-ci, de son côté, écrivit, à cet effet, à toutes les villes situées sur les côtes de la mer de Galice, des Asturies,

[1] De los montes de Constantina, Aroche, y otros de aquella comarca, que se guardaban á este fin con grandes penas (Zuñiga, Anales de Sevilla, ad ann.).

de Biscaye et de Guipuzcoa, afin que tous les navires y fussent retenus et empêchés d'être dirigés autre part, sous quelque prétexte que ce fût, en ayant besoin pour l'expédition projetée, ainsi que du plus grand nombre des hommes de mer de ses royaumes, sur lesquels il fit mettre aussi une sorte d'embargo.

Le roi, ces ordres donnés, partit de Murcie pour Almazan, où était le quartier général de ses chevaliers qui formaient son armée de frontière contre l'Aragon, s'élevant à trois mille chevaux. Son premier acte fut de s'emparer de deux châteaux voisins appartenant à D. Ferrand Gomez de Albornoz, un des chevaliers émigrés en Aragon, et du parti de D. Henri, l'un de ces châteaux ayant nom Castillo-Miñon, et l'autre Arcos, tous deux situés sur les terres castillanes, mais tous deux insurgés contre le roi, et lui faisant la guerre par la volonté de celui à qui ils appartenaient. En Aragon, il prit dès l'ouverture de la compagne plusieurs châteaux : entre autres Vijuesca et Torrijo, laissant à la garde de Vijuesca Gomez Carrillo, fils de Pero Ruiz Carrillo, et à celle de Torrijo Ferrand Gutierrez de Sandoval, que les habitans du dit lieu, auxquels il se fiait, tuèrent dans une église où il allait entendre la messe, quelques jours à peine après y être militairement installé; il assiégea en même temps Monteagudo, qui, bien que situé sur les terres de Castille, était insurgé contre lui comme domaine de D. Tello, et il le fit rudement attaquer : un certain nombre de chevaliers et d'écuyers du comte D. Henri, envoyés dans Monteagudo pour le défendre, périrent ce jour-là dans une sortie contre les troupes royales, entre lesquels la chronique cite Alfonse Gonzalez de Vozmediano, Pero Gonzalez de Castillejo, surnommé Mexia, et Lope Diaz de Perrea, frère de l'ordre de Saint-Jacques; la plupart des autres furent blessés. Le roi ne put cependant alors reprendre le lieu et le château de Monteagudo, étant tombé subitement malade, et il partit de là pour Almazan.

Mais, à quelques jours de là, partirent volontairement de Monteagudo ceux qui le défendaient, et ils l'abandonnèrent et s'en furent en Aragon; et le roi envoya prendre le lieu de Monteagudo, et mit à sa garde Ferrand Alvarez de Tolède, qui était chef des écuyers du corps du roi, bonne troupe, dit Ayala, s'élevant à douze cents bons chevaux d'écuyers. Et le roi laissa garnison dans ces châteaux qu'il conquit, et retourna à Séville, où il fut, cet hiver, tout ce qui restait de cette année, appareillant sa flotte avec le plus grand soin qu'il put. Diplomatiquement, il employa cette fin d'année et le commencement de la suivante à solliciter des secours du Portugal et de Grenade, et obtint de Pierre 1er, son oncle, roi de Portugal, et de Mohammed, roi de Grenade, la promesse de quelques galères auxiliaires, dix galères du premier et du second trois; et chaque jour il pressait l'armement du plus de navires qu'il pouvait de tous les ports de ses domaines [1].

Un nouveau légat du pape Innocent vint ouvrir sur ces entrefaites d'autres négociations en sens contraire, c'est-à-dire dans le sens de la paix, entre les deux rois de Castille et d'Aragon. Ce nouveau légat était le cardinal Gui de Bologne : il traversa l'Aragon, et se rendit à Almazan, au quartier général de l'armée castillane, où il s'arrêta pour annoncer sa venue au roi. Rien de plus curieusement détaillé dans Ayala que les négociations infructueuses du cardinal Gui de Bologne, et ses fréquentes allées et venues de l'un à l'autre roi pour tenter de les rapprocher. Ses efforts demeurèrent vains, mais ils furent si sincères et si loyaux, qu'ils intéressent par cela même. Le roi D. Pedro, étant à Séville, dit Ayala, apprit que D. Guido de Bologne, cardinal-légat du pape Innocent, était venu pour traiter de la paix entre lui et le

[1] É cada dia enviaba el Rey á la marisma á poner acucia en aver las mas naves que podiese.

roi d'Aragon; et ledit cardinal avait envoyé au roi un abbé de St-Benoît, moine noir, qui était abbé de Fiscan, et fut depuis cardinal d'Amiens, chargé par ledit cardinal de dire au roi comment le pape Innocent l'envoyait légat en Espagne pour traiter de la paix entre lui et le roi d'Aragon, et qu'il était arrivé à Almazan, où étaient ses chevaliers capitaines de frontière contre l'Aragon, et qu'il lui envoyât dire ce qu'il lui plaisait qu'il fît, et s'il voulait qu'il l'attendît au lieu où il était s'il était à sa convenance d'y venir, ou s'il voulait qu'il fût vers lui à Séville; car selon qu'il plairait au roi, ainsi il le ferait, sur l'ordre exprès qu'il en avait reçu du pape. Et le roi don Pedro, quand il eut nouvelle que le cardinal était arrivé dans Almazan, était déjà parti de Séville pour la frontière d'Aragon, et il trouva le dit abbé de Fiscan dans Villa-Réal, et le reçut très bien, et lui dit qu'il avait grand plaisir de la venue du cardinal-légat : et il envoya aussitôt avec lui un de ses chevaliers au cardinal, par lequel il lui envoya dire qu'il lui plaisait beaucoup de son arrivée en Castille, parce qu'il savait bien que le cardinal était de grande famille et de la maison de France, comme aussi parce qu'il venait pour traiter de la paix et du bien de ses royaumes, et, puisque il était venu d'une terre si éloignée, qu'il le priait de demeurer à Almazan où il était, ou dans quelqu'autre ville de son royaume qui lui plairait le plus dans cette contrée, et que lui aussitôt s'en irait droit son chemin où il voudrait qu'il le trouvât. Et le dit chevalier, et l'abbé de Fiscan, que le cardinal avait envoyé au roi, firent route ensemble vers Almazan, où ils trouvèrent le cardinal-légat. Le chevalier et l'abbé de Fiscan lui dirent tout ce que le roi leur avait ordonné, selon ce que plus haut vous avez entendu. Le tout plut beaucoup au cardinal, et il résolut, puisque le roi venait sur cette frontière, de l'attendre là dans Almazan [1].

[1] Cron. del Rey D. Pedro, año x, c. 1.

Avec cette réponse le chevalier retourna vers le roi; mais le roi lui-même fut à Almazan presque aussitôt que les deux messagers. Et le roi trouva là le cardinal, et lui fit tous les honneurs et tous les plaisirs qu'il put. Sur quoi le cardinal demanda au roi s'il lui plaisait de voir les lettres qu'il apportait du pape, et d'entendre ce qu'il avait à lui dire. Et le roi (on sent que je cède encore la parole à Ayala) lui dit que cela lui plaisait beaucoup, et demanda au cardinal s'il voulait que cette conférence qu'il désirait avoir avec lui fût secrète ou devant ceux de son conseil. Et le cardinal dit au roi que cela serait comme il lui plairait, et comme il l'ordonnerait; et enfin il fut décidé que la première conférence aurait lieu en présence de ceux du conseil du roi là présens, lesquels étaient ceux-ci : Don Gomez Manrique, archevêque de Saint-Jacques; Juan Ferrand de Hinestrosa, camarero-mayor du roi; don Diego Garcia de Padilla, maître de Calatrava; Gutier Ferrandez de Tolède, repostero-mayor du roi; Juan Alfonse de Benavides, grand justicier de la maison du roi, et Diego Perez Sarmiento, adelantado général de Castille. Et le cardinal, le jour que le roi eut pour agréable de l'entendre devant son conseil, selon qu'il avait été ordonné, lui remit les lettres du pape, lui fit ses salutations, et lui dit l'objet de sa mission en termes d'une déférence et d'une douceur qui tranchaient avec la rudesse apostolique de son prédécesseur le cardinal Guillaume. Jamais le cardinal Guillaume, et cela se conçoit aisément après tout, n'avait pu cacher le mépris et l'horreur que lui inspiraient la personne et les actes du grand criminel près de qui il avait à défendre tant d'intérêts sacrés; c'était même là ce qui l'avait fait remplacer par le cardinal Gui de Bologne, plus doux, plus insinuant, et chargé spécialement par le pape d'employer avec « cette bête » les voies de la douceur[1] Il lui dit que le pape

[1] Mariana, malgré les Annales ecclésiastiques de Raynaldus et la chronique si pré-

regardait le roi de Castille comme le bouclier et l'épée de la chrétienté, à cause de la guerre qu'il soutenait contre les Maures d'au-delà et de par deçà la mer, et que pour cette raison les rois ses prédécesseurs avaient toujours été fort appréciés entre les autres rois chrétiens; que Dieu savait combien grande avait été l'affliction du pape lorsqu'il avait vu, dans ces derniers temps, se rompre la bonne harmonie entre le roi de Castille et le roi d'Aragon, et la guerre s'allumer entre des rois chrétiens, surtout entre deux si grands rois qu'ils l'étaient, lui et le roi d'Aragon, notamment parce que cette guerre empêchait la guerre contre les Maures, ennemis de la foi de Jésus-Christ, d'où ne pouvait advenir que mal et dommage à la chrétienté; que, pour cette raison, le pape l'envoyait à lui et au roi d'Aragon, pour les entretenir tous deux de leurs différends et y mettre bon ordre, s'il était possible, en sage médiateur de paix. En conséquence, il lui demanda de lui dire ce qu'il trouvait bon de faire en cela, et de quelle manière il lui plairait de voir traiter cette affaire; que de tout le roi jugeât et ordonnât comme il lui plairait; qu'il en ferait à sa guise, tel étant l'ordre qu'il avait du pape; que le pape l'avait même chargé de lui dire que, pour un cas aussi grave que l'était celui-ci, si lui-même de sa personne pouvait venir en traiter, et mettre la paix et le bon accord entre lui et le roi d'Aragon, il le ferait de bonne volonté. Le roi D. Pedro remercia le cardinal, poursuit Ayala, de toutes les bonnes paroles qu'il lui avait dites, tant de la part du pape que de la sienne, et lui dit que s'il avait la guerre avec le roi d'Aragon, c'était la faute de ce dernier, comme il lui serait facile de s'en convaincre, s'il voulait bien prendre connaissance des choses qui avaient marqué le commencement de cette guerre entre lui et le roi d'Aragon; et le cardinal

cise d'Ayala, confond Guillaume de Judicis et Gui de Bologne en une seule et même personne. Voir son Histoire d'Espagne, ad ann.

lui dit qu'il lui plairait beaucoup d'apprendre cela, et qu'il le priait de lui dire ou de lui faire dire quel avait été ce commencement[1].

On fixa pour cela un rendez-vous au lendemain, et le lendemain, le conseil réuni, Pierre exposa fort au long tous ses griefs connus contre le roi d'Aragon, insistant surtout sur l'injure que lui avait faite à San Lucar de Barrameda l'amiral aragonais Francès de Perellos, cause première de toute cette guerre, injure qu'il avait fait connaître et dont il s'était plaint au roi d'Aragon, en lui demandant de lui livrer ce chevalier, sans pouvoir en obtenir justice; loin de là, avant que la guerre fût commencée, et lorsqu'il y avait lieu encore d'espérer quelque arrangement, le roi d'Aragon, non content de ce refus, avait appelé de France le comte D. Henri, avec D. Tello et D. Sancho, ses frères, lesquels toujours avaient été contre son service, et les avait attirés dans le royaume d'Aragon avec tous ces chevaliers naturels des royaumes et seigneuries de Castille qui toujours également avaient été prononcés contre lui; donnant par là moins lieu que jamais à la paix. Et à la proposition que fit le légat d'aller, si cela lui plaisait, voir le roi d'Aragon pour entendre ses raisons sur tout cela, le roi dit qu'il lui plaisait que le cardinal fît librement toutes les choses pour lesquelles le pape l'avait envoyé; et le cardinal fut satisfait de tout ce que lui dit le roi, et dit qu'il entendait bien tout ce que le roi lui avait dit, et qu'il lui plaisait d'avoir été informé par lui de la manière dont avait commencé cette guerre, et qu'il travaillerait de tout son pouvoir à mener tout cela à bien[2].

Gui de Bologne ne partit pas sur-le-champ pour aller trouver le roi d'Aragon. Il envoya un abbé de Saint-Benoît, qui fut depuis cardinal d'Embrun, pour lui annoncer sa ve-

[1] Cron. del Rey D. Pedro, año X, c. 2.
[2] Ibid., l. c.

nue et l'objet de sa légation, et attendit à Almazan, où le roi continua à être plein d'attentions et de déférences pour lui, le retour de son messager. Celui-ci, ayant vu le roi d'Aragon à Saragosse, et l'ayant instruit de sa mission, trouva Pierre IV dans les meilleures dispositions, et prêt à recevoir le légat avec tous les honneurs et toute la bienveillance dus à un si haut personnage; il retourna à Almazan, et rapporta au cardinal la réponse du roi d'Aragon. Sur quoi le cardinal se disposa à partir, après avoir pris l'ultimatum du roi. Cet ultimatum était assez hautain. Le roi dit au cardinal que, pour le service de Dieu et du pape, et pour l'honneur du cardinal, il ferait la paix avec le roi d'Aragon aux conditions suivantes: 1° que le roi d'Aragon lui livrerait Mosen Francès de Perellos pour en faire justice comme et où il voudrait; 2° que le roi d'Aragon jetterait hors de son royaume et de tous ses domaines l'infant D. Ferrand, marquis de Tortose, son frère, et cousin du roi de Castille, le comte D. Henri, D. Tello et D. Sancho, frères du roi de Castille, ainsi que tous les chevaliers, les écuyers et les gens de Castille sans exception qui étaient avec eux en Aragon venus pour les aider dans cette guerre contre lui; 3° que le roi d'Aragon lui restituerait les villes et châteaux d'Orihuela, Alicante, Guardamar, Elche, Crevillente et la vallée d'Elda, qu'il disait avoir été usurpées sur la Castille par le roi D. Jayme d'Aragon, sans droit et sans raison, au temps de la minorité de son aïeul le roi Ferdinand; 4° enfin que, pour les dépenses de la guerre, l'Aragonais lui paierait dix millions de maravédis de Castille ou cinq cents mille florins d'Aragon. Le cardinal sentit bien l'impossibilité de rien conclure sur de telles prétentions; mais, pour donner commencement aux négociations, il consentit à travailler sur ces bases, et partit pour Saragosse[1].

[1] Voici comment Ayala rend compte de la façon dont le légat accueillit ces prétentions du roi de Castille : É el cardinal legado, dit-il, maguer vió que el Rey de

Le cardinal, arrivé à Saragosse, fit part au roi d'Aragon de l'objet de sa légation, et des conditions auxquelles le roi de Castille était disposé à la paix, en le priant d'accéder le plus qu'il pourrait à ces conditions. « Cardinal ami, lui répondit le roi d'Aragon, vous voyez et entendez bien que si le roi de Castille avait sérieusement le désir de faire la paix avec moi, il ne demanderait pas ce qu'il demande. » Puis, passant par ordre à l'examen de chacune des conditions proposées, il rejeta, par d'excellentes raisons, la première et les deux dernières. Quant à la seconde, il distingua entre son frère l'infant D. Ferrand, son frère légitime et son héritier dans le royaume d'Aragon, contre lequel il n'avait nul grief à élever, et les réfugiés castillans, frères du roi de Castille ou leurs adhérens. Il n'avait aucune raison d'exiler le premier; pour les derniers, il était disposé à négocier à l'amiable leur sortie du royaume. « C'est moi, dit-il, qui les ai appelés à mon secours dans cette guerre; la paix se faisant entre le roi de Castille et moi, je les contenterai, leur paierai ce que je leur dois de leur solde, et les renverrai hors du royaume. » Par là sans doute il paraît être resté peu fidèle à cette clause du traité de Pina qui l'obligeait à ne pas faire la paix avec le roi de Castille sans le consentement du comte D. Henri; mais, dans les circonstances graves où l'on se trouvait, il semblait certain de faire agréer au comte cette séparation politique par des raisons d'état qu'il se réservait de faire valoir auprès de lui [1].

Le cardinal de Bologne, là-dessus, dit au roi d'Aragon

Castilla demandaba cosas que eran muy graves de librar, respondio que él avia oido lo que le decia, é que le placia de tomar cargo é de trabajar en ello. É esto facia él por dar lugar á que el trato una vez se comenzase.

[1] Sur le troisième point, savoir la restitution des villes et châteaux réclamés par le roi de Castille, la réponse de Pierre IV, telle que la rapporte Ayala, fut appuyée par les conclusions d'un légiste nommé Francès Roman (É luego un doctor del consejo del Rey de Aragon, que decian D. Francés Roman, dixo asi al cardenal, etc.).

qu'il avait bien entendu toute sa réponse, et qu'il retournerait vers le roi de Castille, et lui rapporterait le tout. Pour rendre la négociation plus facile, il pria cependant le roi d'Aragon, s'il n'y trouvait aucun inconvénient, de se rapprocher de la frontière castillane; ce à quoi Pierre IV consentit sans difficulté, et il vint aussitôt, à cette intention, résider à Calatayud, qui est plus près d'Almazan que Saragosse de seize lieues[1].

De retour à Almazan, le légat fit part au roi de Castille des conditions auxquelles le roi d'Aragon était disposé à la paix; mais Pierre s'en montra très irrité, et ce fut en vain que Gui de Bologne lui proposa, pour examiner et répondre à toutes les questions pendantes en s'en référant au pape, une trêve d'un an. Il se refusa absolument à tout. Point de trêve, qui n'était qu'un prétexte pour l'arrêter en son essor lorsqu'il avait toute sa flotte prête à prendre la mer au printemps prochain et des troupes cantonnées et payées de son trésor sur la frontière; point de trêve ne pouvant servir qu'à son ennemi et qu'être dommageable à lui-même. La guerre donc, puisqu'on ne voulait, à aucun prix, lui faire amende honorable et satisfaire à ses légitimes prétentions; la guerre, où chacun, cette fois, ferait voir le pouvoir qu'il avait[2].

Sa première colère passée cependant, et pressé par le légat, il rabattit quelque peu de ses prétentions, et pour que le cardinal ne doutât point de la bonne volonté qu'il avait de faire la paix avec le roi d'Aragon, il déclara être prêt à abandonner toutes ses précédentes demandes à ces seules conditions: 1° que le roi d'Aragon lui restituerait les villes et châteaux d'Orihuela, Alicante, Crevillente, Elche, Guardamar et la vallée d'Elda;

[1] Le cardinal demanda ce déplacement au roi d'Aragon pour avoir un moins long trajet à faire de l'un à l'autre roi, et savoir les volontés de chacun : Porque él pudiese mas aina andar sus caminos, et saber las voluntades dellos.

[2] Diciendo que el Rey de Aragon non queria llegasse á pleytesia con él; pero que esta vez provaria cada uno que poder avia.

2° qu'il chasserait de ses domaines le comte D. Henri, D. Tello, D. Sancho et tous les Castillans qui faisaient cause commune avec eux en Aragon. A cela se bornaient ses exigeances. Le légat s'empressa de porter ces conditions au roi d'Aragon; mais cette tentative de conciliation échoua encore. Le roi d'Aragon accorda bien le bannissement des bâtards et de leurs adhérens; mais, son conseil entendu, il ne voulut rien concéder relativement aux villes réclamées. Le légat continua ses voyages, mais enfin, après plusieurs allées et venues inutiles, il perdit tout espoir d'amener la paix entre les deux rois, au moins quant à présent, et le roi de Castille ne songea plus qu'à retourner à Séville pour y presser le départ de la flotte.

La colère est mauvaise conseillère, dit-on, et Pierre le prouva bien avant de quitter Almazan. Blessé d'avoir successivement amoindri ses prétentions sans que la paix s'ensuivît, et attribuant à l'infant D. Ferrand son cousin, au comte D. Henri, à D. Tello et à D. Sancho, ses frères, et aux autres chevaliers de Castille qui étaient au service du roi d'Aragon, le dernier refus de celui-ci, il résolut d'en tirer, autant qu'il serait en lui, immédiatement vengeance; en quoi il fit selon son bon plaisir, dit notre chroniqueur, et on eût pu mieux faire [1]. L'acte était étrange, sinon insensé : en effet, dans Almazan où il se trouvait, en présence de tous ceux qui étaient là avec lui, il rendit sentence, tant contre l'infant que contre ses frères et les autres chevaliers de Castille qui étaient en Aragon, et qu'Ayala déclare inutile de nommer, parce que, dit-il, une œuvre comme celle-là était un acte de colère, et rien de plus [2]. Le roi n'agit guère habilement en cela pour son service, selon le même Ayala; car la plupart de ces seigneurs et chevaliers de Castille qui étaient en Aragon, et qui chaque jour désiraient davantage faire leur paix avec

[1] En lo qual fizo lo que la su merced fué, é pudierase mejor facer (Cron. del Rey D. Pedro, año X, c. 8).

[2] Por quanto tal obra como esta fué saña, é non âl (Ibid., l. c.).

lui et rentrer en sa grâce, à la nouvelle de la sentence qu'il venait de rendre contre eux, perdirent toute espérance d'accommodement avec lui, et, de ce jour en avant, lui furent toujours ennemis, et lui firent plus vivement la guerre qu'ils ne la lui avaient faite auparavant[1].

Un meurtre nouveau, un meurtre atroce, celui d'une femme, marqua ce moment de l'histoire de D. Pedro. Sa rage était telle contre son cousin l'infant D. Ferrand d'Aragon, que le moment lui parut venu d'exercer une vengeance qu'il avait toujours eu secrètement à cœur d'accomplir. Ne pouvant frapper le fils, il se tourna contre la mère, et envoya l'ordre de la tuer dans le château de Castro-Xeriz, où elle était retenue prisonnière depuis qu'on l'avait arrêtée à Roa après le meurtre de son autre fils D. Juan, assassiné par le roi à Bilbao. Ce nouveau crime souleva une indignation universelle. Ce fut un sujet de douleur pour tous ceux qui aimaient le service du roi, dit Ayala, car la reine doña Léonor d'Aragon était un très noble dame, et c'était la tante du roi, fille du roi don Ferrando, et sœur du roi don Alfonse son père. Il paraît qu'aucun Castillan ne voulut se charger de l'exécution de la sœur d'Alfonse XI : « Il fit donner la mort, dit Pierre IV dans ses mémoires écrits par lui-même en langue catalane, à la reine Éléonore notre belle-mère, sa tante, et la lui fit donner par des Maures, car aucun Castillan n'y voulut toucher[2]. » Il eût pu, mais il n'osa pas faire tuer immédiatement la très jeune veuve de D. Juan d'Aragon, Isabelle de Lara, non plus que la sœur de celle-ci, Juana de

[1] Plus loin, año XIV, c. 3, Ayala parle d'une autre sentence que rendit le roi D. Pedro contre quelques chevaliers de Castille pour lors au service du roi d'Aragon avec le comte Don Henri, lesquels, à ce que tout porte à croire, devaient être les mêmes que cette première sentence d'Almazan avait frappés.

[2] Feu dar mort á la Reyna dona Aleonor madrastre nostra, thia sua....; la qual mort li feu dar en tal manera, que la feu matar á Moros, car nengun Castellá noy volgue tocar (Carbonell, Chroniques d'Espanya fins asi no divulgades, etc., p. 180.)

Lara, femme de son frère D. Tello, qu'il avait toutes deux en sa puissance à Castro-Xeriz; il s'était emparé de cette dernière, comme nous l'avons raconté, à Aguilar del Campo, lorsqu'il s'y était rendu pour y surprendre et y tuer D. Tello. Il fit transporter de là à Almodovar del Rio, fort château voisin de Cordoue, Juana de Lara, qui, peu de temps après, fut conduite et tuée à Séville par ordre du roi. De même, comme s'il eût voulu régler à la fois le sort de toutes les femmes qui le touchaient de près, il fit en ce temps transférer la reine Blanche de Bourbon, sa femme, du château de Siguenza, où elle était détenue, à Xerez de la Frontera, et fit mettre là, prisonnière avec elle, Isabelle de Lara, veuve de l'infant D. Juan (*el que mataron en Bilbao*), qu'on y emmena de Castro-Xeriz où venait d'être tuée la reine Leonor, sa belle-mère. Isabelle de Lara ne survécut pas de longues années à sa sœur Juana, et la même main qui avait fait tuer la femme de D. Tello fit donner des herbes (*dar yervas*), quand le moment sembla opportun, à la veuve de D. Juan. Ainsi se défaisait-il de tous ceux qui pouvaient porter ombrage à ses usurpations, sans se faire faute jamais de s'enrichir de leurs dépouilles, objet direct bien souvent de ses ordres de mort [1].

Ces choses faites, Pierre laissa ses lieutenans sur la frontière d'Aragon, savoir : à Gomara, ville de l'évêché d'Osma, Juan Ferrandez de Hinestrosa, avec quinze cents chevaux; à Almazan, D. Ferrand de Castro, avec cinq cents chevaux;

[1] É dicen que por mandado del Rey le fueron dadas yervas (año x, c. 9). — L'intérêt matériel de Pierre à cette double mort, pour éteindre tous droits d'héritage sur la Biscaye, dont il s'était emparé, est évident : il devenait par là, comme on disait alors, *propriétaire* du señorio de Viscaya. C'est ainsi que, pour lui, comme pour beaucoup d'illustres familles de ces temps religieux et monarchiques, la propriété n'était pas seulement, suivant un mot célèbre, le vol, mais encore l'assassinat. Cela ne l'empêchait pas d'être respectueusement traité par le légat du pape, dans le même temps qu'on pendait les petits larrons chrétiens qui ne pouvaient ou ne savaient voler que petitement. Il n'est rien tel que la justice.

à Seron, D. Diego Garcia de Padilla, pareillement avec cinq cents chevaux ; à Molina, Gutier Ferrandez de Tolède, avec quatre cents; à Agreda, Juan Alfonse de Benavides, grand justicier de sa maison, et Diego Perez Sarmiento, son adelantado-mayor de Castille, aussi avec cinq cents chevaux. Quant à lui, il retourna à Séville pour y hâter l'armement de la flotte avec laquelle il voulait attaquer en personne les côtes de l'Aragon.

Pierre arriva vers le milieu de février à Séville, et y présida deux mois à l'armement de ses galères. Sa flotte, prête enfin à tenir la mer au commencement d'avril, se composait de galères à lui au nombre de vingt-huit, de deux galiotes et de quatre lins. Les navires à château sur l'avant qu'il rassembla des différens ports de son royaume, principalement de Galice et de Biscaye, s'élevaient à quatre-vingts. Il avait de plus promesse d'un double renfort de trois galères auxiliaires de Grenade, et de dix galères et d'une galiote portugaises. Celles-ci avaient été engagées par le roi Pierre de Portugal pour trois mois, probablement à partir du 1er avril jusqu'au 1er juillet suivant, sous les ordres de l'amiral Micer Lanzaroto Pezaña, Génois, depuis longtemps au service du Portugal comme homme de mer, et mises pour ce terme à la disposition du roi Pierre de Castille.

Pero Lopez de Ayala, notre chroniqueur, faisait partie de l'expédition, et nomme les chevaliers de Castille qui étaient patrons des galères du roi [1]. Il en faisait partie avec un titre (*capitan de la flota*) que je suppose revenir à celui d'intendant ou de secrétaire-général de la flotte. Dans la galère du roi, il y avait, dit-il, pour patron Garci Alvarez de Tolède, qui fut depuis appelé à la maîtrise de Saint-Jacques, restée vacante depuis la mort du maître D. Fadrique; des autres galères

[1] Cronica del Rey D. Pedro, año x, c. 11. — Como el Rey de Castilla fizo su armada, é qué flota levada, é qué gentes.

étaient patrons le maître de Calatrava D. Diego Garcia de Padilla, que le roi avait laissé, en partant d'Almazan, commandant de frontière à Seron, et qu'il avait envoyé chercher exprès; Micer Gil Bocanegra, amiral de Castille[1]; Pero Lopez de Ayala, qui était comme je l'ai dit, capitaine de la flotte; Ferrand Alvarez de Tolède; Garci Jufré Tenorio, fils de l'amiral D. Alfonse Jufré, l'un des six personnages à qui Pierre avait fait sans plus de façon couper la tête un an auparavant; Ferrand Sanchez de Tovar et Juan Ferrandez de Tovar son frère; Pero Ferrandez de Velasco; Dia Gutierrez de Zavallos; Juan Rodriguez de Villegas, surnommé le Chauve; Juan Gonzalez Orejon; Gomez Perez de Porres; Pero Gomez de Porres le Jeune (el Mozo); Arias Gonzalez de Valdès, seigneur de Veleña; Martin Lopez de Cordoue; Micer Bartolomé Botafuego, Génois; Micer Ambrosio Bocanegra et Micer Lanzarote Bocanegra, fils de l'amiral; Micer Bartolomé Bocanegra, son frère, et Micer Bernal Bocanegra, son neveu; Suer Perez de Quiñones; Juan Ximenez de Cordoue et Diego Gonzalez, fils de D. Gonzalo Martinez, l'illustre maître d'Alcantara, que nous avons vu sacrifié par Alfonse à Éléonore de Guzman. Les autres galères avaient pour patrons des marins proprement dits; c'étaient des galères plus fines et plus légères, que le roi dépêchait en avant à la découverte pour ouvrir la voie.

La flotte partit de Séville vers la fin d'avril. Elle s'arrêta quinze jours devant Algésiras, attendant les vaisseaux auxiliaires de Portugal et de Grenade; elle y fut rejointe par les trois galères de Grenade[2]. Elle renonça à y attendre les ga-

[1] C'est le même Gil (Egidio) Bocanegra qui vint de Gênes pour aider le roi Alfonse à la bataille de Tarifa, et à qui Alfonse fit don, par lettres patentes du 2 septembre 1342, des terres de Palma et de Fuente el Alamo, en Andalousie. Voir ci-devant, p. 300.

[2] Elles étaient commandées par un jeune Grenadin quelque peu efféminé, nommé cependant Mohammed Abdallah ben Abou-Yahya Nedjm-ed-Dyn (Étoile de la Religion). Il faisait là la figure de Nirée dans la flotte de Troie : « Nirée menait trois

lères de Portugal, et fit voile vers l'est. Elle mouilla à Carthagène, pour donner le temps aux Portugais de se rallier, mais encore vainement. Pierre ne voulait paraître qu'avec toutes ses forces devant Barcelone, objet principal de l'expédition. C'était sur ce point que, dans son plan, devaient porter tous les efforts des Castillans et des Portugais réunis. Barcelone prise, on avait une base d'opération formidable pour entamer l'Aragon, outre l'effet moral de découragement que devait naturellement produire une si importante conquête. Mais on avait compté sans son hôte, et, en arrivant, on trouva à qui parler.

Il resta ainsi huit ou dix jours à Carthagène, pendant lesquels une flotille de sept galères fut envoyée en croisière pour épier l'ennemi et prendre les vaisseaux d'Aragon qu'elle rencontrerait. Elle n'en rencontra aucun; tous, dès qu'ils eurent appris que le roi de Castille venait contre l'Aragon avec sa flotte, s'étant retirés dans leurs ports respectifs. Mais, ayant trouvé dans les eaux de Majorque, à la hauteur de la petite île de Cabrera, une carraque vénitienne à deux ponts, elle la prit, bien que la Castille fut alors en paix avec Venise, et l'amena au roi à Carthagène pour qu'il l'armât, l'usage des rois étant, lorsqu'ils faisaient des armemens, de prendre de force à leur solde tous les navires qu'ils trouvaient, même appartenant à des alliés; et pour cette raison, dit Ayala, les sept galères prirent cette carraque des Vénitiens, encore bien qu'ils fussent amis du roi. Elle était richement chargée de joyaux et de marchandises précieuses, tellement qu'il en eut convoitise, et qu'il prit le tout, s'arrangeant comme il put dans la suite avec les Vénitiens [1].

vaisseaux de l'île de Syme; Nirée, fils de la nymphe Aglaïa et du roi Caropus; Nirée, le plus beau de tous les Grecs qui allèrent à Troie, si l'on en excepte le divin Achille, dont la beauté était accomplie; mais Nirée était peu vaillant, et il avait peu de troupes. » Homère, Iliade, l. II.

[1] Ovo cobdicia dello, é tomólo; como quier que despues se avino con los Venecianos.

Pierre n'attendit pas plus longtemps l'escadrille portugaise à Carthagène, et fit voile pour les côtes de Valence. Arrivé devant Guardamar, il prit la ville et le château devant lesquels il avait échoué l'année précédente; puis il continua sa route. Il maltraita chemin faisant d'autres villes et lieux voisins de la mer, et arriva à l'embouchure de l'Èbre, où enfin le joignirent les dix galères et la galiote portugaises si longtemps attendues. Le cardinal Gui de Bologne qui, lors du départ du roi de Castille pour Séville, avait suivi Pierre IV en Aragon, épiant toujours l'occasion favorable d'établir la paix entre les deux rois, était en ce moment à Tortose. Descendant l'Èbre en bateau, à la nouvelle de l'arrivée du roi, il vint le trouver là; il dîna avec lui dans sa galère, et ils conférèrent ensemble; mais Pierre ne céda point aux nouvelles instances du cardinal, ayant pour but une trève entre les deux rois; à aucun prix maintenant il ne voulait ni paix ni trève, et le cardinal s'en retourna à Tortose comme il était venu [1].

Là-dessus partit de l'embouchure de l'Èbre pour Barcelone la flotte castillane, forte en ce moment, tout compté, de quarante-et-une galères, de trois galiotes, de quatre lins et de quatre-vingts navires à voiles avec château sur le gaillard d'avant. Elle parut devant Barcelone, le samedi 8 juin, la veille de la Pentecôte. Pierre IV était en personne dans la place depuis le 8 avril; sur le bruit des préparatifs maritimes du roi de Castille, il s'y était rendu de Saragosse, où il était allé habiter après que le départ de Pierre d'Almazan eut rendu inutile son séjour à Calatayud, et il raconte lui-même, dans ses mémoires, comment les gens de son royaume reçurent l'ennemi, avec des particularités curieuses, qu'on ne trouve point dans le récit d'ailleurs fort détaillé du chroniqueur castillan.

[1] Cronica del Rey D. Pedro, año x, c. 11.

Le roi de Castille trouva Barcelone sous les armes. Il n'y avait cependant que douze galères armées dans le port, mais placées devant la ville en travers, de manière à ce que du bord elles pussent être défendues. Arrivé sur le tard, le 8 juin, Pierre n'osa les attaquer ce jour-là. On sait que le mouillage n'est bon à Barcelone qu'à l'est, sous le môle à l'extrémité duquel s'élèvent aujourd'hui le phare et un petit fort. L'entrée du port, du côté de la ville, exige quelque précaution de la part des pilotes, à cause des rochers et des bancs de sable cachés sous l'eau de ce côté, à quelques pieds à peine de profondeur. On appelle ces derniers en langue catalane les *tasques*. En 1359 comme aujourd'hui, des balises marquant les endroits périlleux désignaient les passes praticables aux pilotes. On enleva ces balises dans la nuit du samedi au dimanche, puis on mit de grandes ancres renversées dans les passes, disposées de manière que leurs branches pussent accrocher et crever les navires qui s'y viendraient heurter.

Pierre s'apprêtait à l'attaque pour le lendemain dimanche, lorsqu'un esclave qui s'était enfui de la ville avant le jour vint l'avertir du piége qu'on lui avait tendu. Le soleil se leva éclairant les douze galères aragonaises rangées en dedans des tasques, presque contre la terre, et formant une ligne d'embossage qui s'étendait du quartier appelé anciennement de la Fabrique-aux-Ancres jusqu'au quartier voisin du monastère maintenant détruit des Frères-Mineurs [1]. Sur le rivage, on avait placé quatre machines ou bricoles à deux roues qu'on pouvait tourner et faire aller où l'on voulait, dit le roi chroniqueur, c'est-à-dire quatre pièces de canon montées sur leurs affûts. On avait de plus formé de toutes les barques halées sur la grève, et qu'on avait tournées la carène vers la mer, l'ouverture en dedans, comme un rempart à l'abri

[1] Del canto qui antigament era appellat del Ancorer, fins al canto qui es pres lo monestir dessus dit dels Frares Menors.

duquel s'étaient retranchés, avec tous les corps de métiers de la ville, bannières et devises en tête, les paysans armés, accourus de deux lieues à la ronde, à l'appel de l'antique usage de Catalogne *Princeps namque* [1].

L'ordre avait été donné, la veille au soir, dans toutes les galères castillanes, aux équipages, de se tenir prêts à l'attaque pour la matinée du lendemain ; mais instruit, comme nous l'avons dit, par l'esclave déserteur, de l'obstacle que lui opposeraient les ancres cachées sous l'eau, s'il s'avançait vers la plage pour combattre, et à l'aspect de cette belle ligne d'embossage formée par les douze galères d'Aragon serrées et adossées au rivage, et entre lesquelles on avait placé, par groupes égaux, tous les navires marchands qui se trouvaient dans le port, chargés d'arbalétriers et de frondeurs, comme aussi à cause de la grande artillerie et des tonnerres (ainsi appelait-on alors les canons en Espagne) que ceux de Barcelone avaient à terre [2], Pierre changea d'avis et donna contre-ordre, enjoignant aux siens de ne rien entreprendre, et que ses galères se tinssent au repos. Néanmoins, sur l'avis de quelques hardis marins, les plus expérimentés matelots de la flotte entrèrent dans les chaloupes des navires à voiles, appuyés par quelques arbalétriers, et employèrent presque toute cette journée du dimanche à enlever les ancres qui gisaient dans la mer devant les galères d'Aragon, non sans provoquer contre eux quelques décharges d'artillerie. Il n'y eut cependant de combat sérieux que le lendemain lundi, 10 juin.

[1] C'est Pierre IV lui-même qui nous parle de cette espèce de chevalerie des corps de métiers de Barcelone, ayant chacun leurs bannières et leurs devises, avec lesquels coopéraient les paysans à la défense de la vieille capitale catalane : Ab tots les officis, cascuns ab llurs penons é llurs armes. — L'antique *usatge* de Catalogne, ou loi *Princeps namque*, ainsi désignée parce qu'elle commençait par ces mots, était la loi en vertu de laquelle on proclamait le pays en danger, et convoquait tous les hommes valides à la défense commune.

[2] É otrosi por la grand ballesteria é truenos que los de Barcelona tenian en tierra, dit Ayala.

La bataille dura, ce jour-là, depuis neuf heures du matin jusqu'à la nuit, et l'on y fit grand usage, à ce que tout indique, de ces machines nouvellement inventées, lançant des balles et des boulets de plomb ou de fer, et même des pierres, au moyen d'une force de projection résultant de l'explosion d'une quantité plus ou moins grande de poudre pressée dans un canon, invention d'une application toute récente encore dans la guerre, « menant si grand bruit et tremblement, dit Villani en parlant des bombardes des Anglais, qu'il semblait que Dieu tonnât. » A Crécy, en 1346, les Anglais s'avisèrent les premiers de se servir de canons en bataille rangée, et leurs bombardes y exercèrent les plus grands ravages dans les rangs de l'armée française. Pierre IV, dans ses mémoires, parle de l'emploi de cette nouvelle artillerie à Barcelone, en cette occasion, et il paraît clairement par son récit que non seulement les Aragonais avaient de ces tonnerres et de ces bombardes à terre, mais encore sur leurs vaisseaux. « Notre vaisseau, dit-il, tira une bombarde contre le vaisseau que montait le roi de Castille, laquelle alla frapper les châteaux du dit vaisseau de Castille, les endommagea, et y occit un homme. Et peu après, la dite bombarde lança un autre trait, qui férit l'arbre de la nef castillane, en enleva un grand éclat, et y blessa quelques gens [1]. »

Le mardi 11, il essaya encore une attaque, mais infructueuse et impuissante. Les galères aragonaises avaient resserré dans la nuit leur ligne d'embossage pour occuper un moindre espace qu'auparavant devant l'arsenal (les Atarazanas). Vers neuf heures du matin, la bataille recom-

[1] É la nostra nau dispará una bombarda, é ferí en los castells de la dita nau de Castella, é deguasta los castells, é y occis un hom. É apres poch ab la dita bombarda faeren altra tret, é ferí en l'arbre de la nau castellana, en leva una gran esquerda, é y deguasta alguna gent. — Dans Ayala, on rencontre ici, pour la première fois, une expression claire se rapportant à l'usage des bouches à feu ou de l'artillerie à poudre, dans les guerres de son temps.

mença ; mais la flotte castillane n'avait point d'artillerie, ou du moins en avait peu et l'avait mauvaise. Elle s'approcha des galères aragonaises, et fit donner tous les navires, sur la poupe desquels étaient des catapultes d'ancienne forme, ne tirant que des pierres. Soit que les navires castillans ne pussent assez approcher, soit que leurs machines fussent détraquées, ces pierres mêmes n'avaient pas la portée nécessaire pour atteindre l'ennemi. *Telum imbelle et sine ictu.* Elles tombaient dans l'eau, provoquant à chaque fois les huées de la foule qui couvrait le rivage[1].

Reçu de la sorte, le roi de Castille jugea prudent de s'arrêter, voyant qu'il était là, dit formellement Pierre IV dans ses mémoires, à son dommage et déshonneur. Il avait été ainsi inutilement devant Barcelone trois jours ; il en partit le quatrième pour aller mouiller au sud-ouest de la ville, près d'un cap appelé el cabo de Llobregat ; il y a là, dit notre auteur, une rivière (le Llobregat), et un lieu appelé San-Boy. Il avait fait ce mouvement sans doute avec l'intention d'opérer un débarquement de ce côté ; mais déjà de Barcelone on s'était porté vers le point menacé sur la plage ; il y eut là, entre les Barcelonais accourus pour défendre l'eau aux Castillans et ceux-ci, c'est-à-dire de la rive à la flotte, un engagement ou une escarmouche de traits qui n'aboutit à rien de sérieux. Les Castillans se retirèrent, et, quittant tout à fait les côtes de la Catalogne, Pierre fit tourner ses proues vers l'île d'Iviza, où l'on débarqua sans obstacle, et dont il assiégea la capitale, très bonne ville, dit Ayala, appelée aussi Iviza, qu'il entoura de troupes, de machines de guerre et de bastides. C'était un point peu important à conquérir, et presque une bicoque, mais le roi de Castille voulait ne point avoir armé en vain ; il lui fallait

[1] É en la ribera cridaven avolotant ab grans ahuchs, é a manera d'un escarn ho desdeny, a cascun git de aquelles pedres.

faire une conquête quelconque pour s'en tirer avec honneur, à ce qu'il croyait, et celle-là seule sans doute lui avait paru faisable. Employant au siége d'Iviza la plupart des équipages tirés de ses galères, il n'en laissa que quelques-unes garnies de tous leurs hommes pour tenir et garder la mer. Quelques jours s'étaient à peine écoulés depuis qu'il était occupé à ce siége, lorsqu'il apprit que le roi d'Aragon avait réuni à Barcelone quarante galères pour venir le combattre, fournies de cette manière : vingt par Barcelone, dix par Valence, cinq par l'île de Majorque, une par Tarragone, une par Colibre (Collioure), deux par Tortose et une par le port de Roses. On touchait à la fin de juin. Pour savoir au juste à quoi s'en tenir des bruits qui couraient, deux galères furent dépêchées d'Iviza vers Majorque, deux autres vers Barcelone, et les unes et les autres surent bientôt d'une manière certaine, par les gens de nefs marchandes qu'elles capturèrent faisant voile pour Majorque, que le roi d'Aragon était maintenant dans cette île avec ses quarante galères armées, et que son intention et son vif désir étaient de venir combattre le roi de Castille à Iviza. Les gens des galères du roi de Castille, ayant appris ces nouvelles, dit Alaya, s'en revinrent aussitôt vers l'île d'Iviza, où était le roi, et lui racontèrent les nouvelles qu'ils savaient du roi d'Aragon, comment il était venu en personne dans l'île de Majorque, et qu'il avait là quarante galères [1].

On tint conseil là-dessus au camp du roi de Castille, et décida que, puisque le roi d'Aragon était si près de là avec l'intention de venir le combattre, il ne pouvait plus rester à terre, ni continuer sans danger le siége d'Iviza. Selon Ayala, il crut que tout le fait de la guerre allait se décider par une bataille navale où les rois allaient se trouver en personne, et aussitôt il ordonna à tous les siens de se rembarquer; lui-

[1] Ibid., l. c.

même rentra dans la galère qu'il avait montée depuis l'ouverture de la campagne, et sur laquelle il était venu. Mais, en ayant dans sa flotte une très grande, qui lui parut sans doute plus digne de l'idée qu'il se faisait d'un vaisseau destiné à porter un roi tel que lui, il la choisit et s'y transborda. C'était une galère qu'on nommait *Uxel* [1], construite par les Maures, et prise sur eux avec d'autres, du temps d'Alfonse XI, au combat de Xatarès, petit port à une demi-lieue d'Algésiras, par l'amiral D. Gil Bocanegra, qui y vainquit et défit les Maures en 1342. Les Arabes africains faisaient de ces sortes de grandes galères, avec écurie à l'entrepont pour quarante et même pour soixante chevaux, à l'effet de passer le plus de monde qu'ils pouvaient de Ceuta à Gibraltar. Le roi y fit construire par les charpentiers de la flotte trois châteaux, un à la poupe, un au milieu et un autre à la proue, et nomma un alcayde pour chacun. Le commandement de celui de la poupe fut donné à l'historien Pero Lopez de Ayala, capitaine de la flotte; celui du milieu à Arias Gonzalez de Valdès, seigneur de Veleña, et celui de la proue à Garci Alvarez de Tolède, patron de la galère du roi. Il y mit cent soixante hommes d'armes et cent vingt arbalétriers. Mais tous ces préparatifs étaient moins faits en vue d'une grande bataille de roi à roi, que pour battre honorablement en retraite. D'Iviza, en effet, l'escadre gagna la côte de Valence; quelque précipitation marqua même le départ, et il laissa, au rapport de Pierre IV, son artillerie devant la ville assiégée. Filant entre Iviza et Formentera, il alla mouiller près du cap St-Martin, en un lieu appelé Calpe. De son côté, la flotte aragonaise, sur la nouvelle de l'abandon du siége d'Iviza, quitta la baie de Palma, où elle s'était ralliée, pour aller à la recherche des Castillans. Mais le roi d'Aragon ne la

[1] *Uxel* ou *Oxel*, c'est-à-dire par excellence Vaisseau, ou de l'espèce qu'on appelait vaisseaux (*uxeles* ou *oxeles*).

suivit point; il resta à Majorque, à la prière de son conseil, qui l'engagea à ne point s'exposer inconsidérément à un péril inutile. On voit par le livre de loch, si je puis ainsi dire, de Pierre IV, que Mossen Francesch de Perellos figurait parmi ces conseillers. Les galères du roi d'Aragon étaient au nombre de quarante, ni plus ni moins, et il n'avait pas d'autres vaisseaux. Deux d'entr'elles étaient très grandes, et portaient des châteaux; dans l'une commandait le comte de Cardona, et dans l'autre Don Bernal de Cabrera, qui était amiral d'Aragon. Elles se dirigèrent vers Calpe, où était le roi de Castille, et arrivèrent en vue de la flotte du roi, à deux lieues en mer. Elles marchaient dans cet ordre : au milieu d'elles étaient les deux galères qui avaient des châteaux, portant le comte de Cardona et l'amiral Don Bernal de Cabrera; deux galères d'avant-garde marchaient environ une demi-lieue en avant. Toutes les quarante venaient à la voile. La flotte du roi de Castille, cependant, tant galères que vaisseaux, était, comme nous l'avons dit, et avait jeté l'ancre dans un assez bon mouillage, abrité par le haut rocher de Calpe appelé Hifac, qui couvre Calpe du côté du nord. Navires et vaisseaux étaient à l'ancre très près du bord rocheux de la Peña, et par cela même difficiles à apercevoir de loin. Les deux galères d'avant-garde aragonaises, qui venaient une demi-lieue en avant du reste de leur flotte, les virent les premières, et, à cette vue, plièrent leurs voiles et prirent en main les rames pour s'en retourner. Ce que voyant, les autres trente-huit galères firent de même, plièrent les voiles, et prirent les rames au poing pour pouvoir se régir et gouverner à leur avantage et suivant leur volonté. Leur but était d'éviter un engagement avec la flotte castillane, et de gagner la côte voisine appartenant au royaume de Valence, dont la population armée faisait bonne garde sur tous les points menacés de la côte. Dans cette intention, non-seulement les galères d'Aragon s'approchèrent de la terre, mais

encore toutes les quarante entrèrent dans la rivière de Denia. C'était sur le soir. L'escadre castillane s'attendait à une attaque certaine pour le lendemain, et au besoin était disposée à rechercher elle-même la bataille; mais, le matin venu, rien ne bougea; le temps était calme, aucun vent ne soufflait sur la mer; les navires à voiles ne pouvaient manœuvrer. Le roi assembla son conseil dans une petite île qui est devant Calpe pour décider le parti qu'on prendrait. Il voulait diriger en personne une attaque contre l'ennemi, et sur ce point surtout les avis furent partagés. L'amiral Bocanegra dissuada le roi d'entrer de son corps dans la bataille, par cette considération principale que le roi d'Aragon n'était pas, de son côté, venu là avec les siens. « Seigneur, mon avis est, dit le vieil amiral génois, que puisque le roi d'Aragon n'est point sur sa flotte, il n'est pas de votre honneur que vous entriez en bataille avec ses lieutenans. Grâces à Dieu, vous avez sur la vôtre ici réunie plusieurs hommes bons, et vous m'avez, moi, qui suis votre amiral, et qui le fus du roi D. Alfonse, votre père, sous lequel j'ai eu maintes bonnes aventures dans les guerres maritimes que j'ai soutenues pour son service, et j'espère bien, avec la grâce de Dieu, que j'en aurai de même aujourd'hui. » Il conseilla ensuite, puisque le roi avait en ce moment des troupes sur Alicante, à peu de distance d'où ils étaient, qu'il y allât descendre, et leur ordonnât, à lui son amiral et à ceux qu'il lui plairait de la flotte avec lui, de rester pour tenir tête à la flotte et à l'amiral du roi d'Aragon, ne doutant point qu'ils ne fissent les choses au mieux de ses intérêts et de son honneur. D'autres chevaliers en grand nombre appuyèrent l'avis de l'amiral, et particulièrement les patrons des navires marchands qui l'aidaient dans cette guerre. Il y en eut cependant des uns et des autres qui opinèrent que le roi ferait bien de combattre de sa personne, se promettant par cela même un avantage certain sur la flotte d'Aragon. Mais, en fin de compte, on passa deux jours sans

rien faire et sans que la flotte d'Aragon parût; par crainte, à ce que croit Ayala, des nombreux navires à voile que le roi de Castille comptait dans la sienne. D'un autre côté, aucun vent qui permît à ces navires d'entrer en ligne, ne soufflant de l'est, et le biscuit commençant à manquer, le roi ordonna la retraite sur Alicante. On leva l'ancre et partit. Six jours le roi tint la mer devant le port d'Alicante sans voir poindre à l'horizon aucune voile ennemie, et on regagna Carthagène. Là, l'amiral portugais Lanzoroto Pezaña déclara au roi n'avoir ordre de servir la Castille que trois mois seulement. On était dans les premiers jours du mois de juillet, et, le terme étant accompli, il dit ne pouvoir demeurer davantage avec le roi de Castille, ce qui parut beaucoup contrarier celui-ci. Pezaña se sépara, en conséquence, de la flotte royale, et retourna à Lisbonne. Sur quoi le roi ordonna à son amiral et aux capitaines de la flotte de ramener vaisseaux et chevaliers à Séville, et donna licence aux navires marchands rassemblés de tous les ports de ses domaines pour cette guerre, de se séparer dès qu'ils seraient arrivés à Malaga ou à Cadix, et d'aller chacun où il voudrait. Ils se séparèrent à Malaga. La plupart étaient des Asturies, de la Biscaye et du Guipuscoa, et ils allèrent y reprendre leur commerce. Quant à lui, il partit pour la Castille par terre. L'escadre aragonaise, de son côté, retourna à Barcelone, où les galères qui la composaient allèrent désarmer, sauf dix, qui restèrent armées pour garder les côtes et courir la mer au besoin.

Ainsi se termina cette campagne maritime, annoncée avec tant de fracas, et dont on se promettait presque la conquête de la Catalogne. J'ai passé sous silence divers incidens qui la marquèrent. Il en est un cependant qui mérite d'être rapporté. Le roi Don Pedro, dit Ayala, étant près d'Alicante avec toute sa flotte, le prieur de Saint-Jean, appelé Don Gutier Gomez de Toledo, et Don Enrique Enriquez et Iñigo

Lopez de Orosco, et les autres compagnies du roi, étaient près de la ville d'Alicante, qui était déserte (*yerma*) et dépeuplée, parce qu'elle avait été avant cela prise par les gens du roi pendant la guerre. Les troupes de la flotte du roi étaient de l'autre côté de la huerta d'Alicante, contre le château; et il arriva qu'un jour Don Diego Garcia de Padilla, maître de Calatrava, entra dans la huerta pour s'y promener, avec environ une vingtaine des siens sans armes, et comme ils étaient là, ceux qui étaient dans le château d'Alicante les virent et sortirent contre eux, ayant à leur tête un chevalier commandeur de Montesa, et jusqu'à cinquante hommes d'armes à cheval avec lui, et ils vinrent où était le maître de Calatrava, qui s'enfuit vers la mer n'ayant pas de troupes pour les attendre, et, entrant dans un petit bateau qui se trouvait là, s'en vint rejoindre les galères. Tous ceux de sa suite, cependant, ne purent tenir sur ce bateau, et les hommes d'armes qui venaient à cheval du château d'Alicante arrivèrent au lieu où étaient ceux du maître, et y tuèrent quatre écuyers particulièrement attachés à son service : Alfonse Ferrandez de Castrillo, le même que nous avons vu tuer dans Toro Rui Gonzalez de Castañeda; Juan Sanchez de Oteo, celui qui avait tué dans Toro Don Pedro Estebanez Carpentero, lequel prenait le titre de maître de Calatrava, concurremment avec Diego Garcia de Padilla ; Alfonse Garcia de Mata et Ferrand Carbon ; les autres s'enfuirent le long du rivage jusqu'à ce qu'enfin ils trouvèrent une barque sur laquelle ils purent regagner les galères du roi [1].

De Carthagène, Pierre prit sa route vers Tordésillas, qu'habitait en ce moment Marie de Padilla. Il passa et il était déjà le 5 juillet à Olmédo, d'où, toujours actif, il dépêcha une avala aux receveurs des dîmes qu'on payait au pape : « J'ai été averti, leur mandait-il, que le pape par une

[1] Cron. del Rey D. Pedro, año x, c. 17.

bulle récente exige que les ordres de chevalerie qui sont de ma seigneurie lui paient la dîme; et parce que ceci est chose nouvelle, et jusqu'à présent non accoutumée, qui, si elle passait en usage, serait une occasion de destruction pour lesdits ordres, qui sont l'œuvre des rois d'où je sors et mon œuvre, d'où il s'ensuivrait pour moi un très grand dommage; pour cette raison, j'ai envoyé exposer le fait au pape, et le supplier de ne pas vouloir que cela se fasse contre lesdits ordres ni contre mon service. Et en attendant je tiens pour bon que vous ne vous entremettiez point de demander, ni de livrer si vous les avez déjà perçues, ni de recueillir les dîmes ci-dessus dites des dits ordres, ni d'aucuns lieux leur appartenant, jusqu'à ce que le pape ait pourvu sur cela ce qui à sa sainteté plaira, et que vous ayiez une lettre de moi par laquelle je vous fasse savoir ce que vous aurez à faire à cet égard[1]. » Rendu près de sa maîtresse, il passa quinze jours à Tordésillas avec elle; l'y laissant sur le point d'accoucher, il s'en revint à Séville où, peu de jours après son arrivée, il apprit que Marie de Padilla venait de lui donner un fils. C'était le premier enfant du sexe masculin qu'il eût de Marie; il en ressentit une vive joie et l'appela de ce grand nom d'Alfonse que ne devait plus porter aucun roi de Castille. Il retourna aussitôt à Tordésillas, mais il s'y arrêta peu, et revint de nouveau à Séville. On ne s'explique pas bien ces brusques allées et venues en si peu de temps, des bords du Duero aux bords du Guadalquivir, ces espaces franchis avec une célérité merveilleuse, comme si tout devait être extraordinaire de la part de cet homme. Naturellement il semblait devoir être appelé en ce moment, par son intérêt et par celui de sa gloire, plutôt aux frontières d'Aragon qu'en Andalousie. Pourquoi ne va-t-il pas aux premières? qu'est-ce qui le rappelle à Séville? Quel démon le partage entre ces deux villes, Tordésillas et

[1] Bullario de Alcántara, ad ann.

Séville, et le ramène de l'une à l'autre, à quelques jours à peine d'intervalle? Le même démon peut-être sous deux formes différentes, tirant le même cœur en sens divers : un nouvel amour qui commence et un ancien amour qui ne veut pas finir. Je le crois : la suite dira si j'ai tort. Ayala toutefois n'en dit rien [1].

Cependant, le comte D. Henri, qui avait ses cantonnemens à Épila sur le rio Xalon, et à Borja, résolut sur ces entrefaites, avec quelques batailleurs, principalement aragonais, de tailler des croupières aux fronteros castillans. Avec son frère D. Tello, D. Pedro de Luna, D. Juan Martinez de Luna, D. Frey Artal de Luna, de l'ordre de l'Hôpital, frère du précédent, et D. Juan Ferrandez de Heredia, châtelain d'Amposta, qui fut depuis grand-maître de Rhodes, et d'autres riches-hommes et chevaliers d'Aragon, à la tête d'environ huit cents chevaux, il entra, vers le milieu de septembre, sur les terres d'Agreda. Les chevaliers de frontière du côté de la Castille, avertis de ce mouvement, s'en émurent et se disposèrent à le repousser, et à cet effet D. Ferrand de Castro, Juan Ferrandez de Hinestrosa et leurs compagnons de guerre qui avaient leurs quartiers à Almazan, se réunirent avec quinze cents chevaux et marchèrent contre les agresseurs. Les choses tournèrent de telle sorte que les uns et les autres en vinrent aux mains en s'apercevant. La rencontre eut lieu dans le champ d'Araviana, au pied du Mont-Cayo, entre les deux monts de Toranzo et de Tablado, le dimanche 22 septembre 1359. Ce fut moins une bataille qu'une rencontre de chevaliers. D'aucun côté il n'y avait d'infanterie. Les uns et les autres combattirent vaillamment, mais peu longtemps. Quoique supérieurs en nombre aux Aragonais,

[1] Ayala se contente d'enregistrer ces voyages si rapprochés sans en donner le motif; mais je crois l'avoir trouvé dans ce qu'il dit plus loin (en 1360) d'une nouvelle maîtresse du roi, prise *un an auparavant* (Cronica del Rey D. Pedro, año XI, c. 18 et 19). J'y reviendrai dans un moment.

les Castillans furent, presque du premier choc, culbutés et défaits. Hinestrosa fut tué des premiers dans la mêlée, et avec lui plusieurs autres bons chevaliers de Castille : D. Gomez Suarez de Figueroa, commandeur-mayor des terres de l'ordre de Saint-Jacques dans le royaume de Léon, que le roi avait résolu de faire maître de l'ordre, s'il eût vécu; Ferrand Garcia Duque; Pero Bermudez de Séville; D. Gonzalo Sanchez de Ulloa, grand alferez de D. Ferrand de Castro et Juan Gonzalez de Bahabon. Iñigo Lopez de Orozco fut fait prisonnier. D. Ferrand de Castro eut son cheval tué sous lui et n'échappa qu'à l'aide d'un autre cheval que lui céda un écuyer galicien de ses domaines. Le jour même de la rencontre, les trois principaux chefs, Hinestrosa, D. Ferrand de Castro et Orozco, avaient envoyé quérir dans leurs cantonnemens à Agreda, pour leur prêter main-forte, Diego Perez Sarmiento, adelantado-mayor de Castille et Juan Alfonse de Benavidès, justicia-mayor de la maison du roi, qui résidaient à Agreda; mais, ou ils furent appelés trop tard ou quelque obstacle retarda leur marche vers le lieu désigné: quand ils arrivèrent, la déroute était consommée, et ils s'arrêtèrent sur une hauteur voisine du champ d'Araviana. On les accusa d'avoir mis volontairement peu de diligence à accourir au lieu du combat, parce qu'ils voulaient du mal à Juan Ferrandez de Hinestrosa; mais rien ne prouve la justesse de l'accusation. Même parmi les chevaliers vaincus, beaucoup disaient qu'ils n'avaient pu arriver plus tôt pour prendre part à la bataille, et, pour peu qu'on fasse attention aux distances, ceux-là semblent avoir été dans le vrai. Toujours est-il que, quand il apprit à Séville cette déroute d'Araviana, le roi, qui déjà en voulait à Sarmiento et à Benavidès, la leur attribua, et en conçut un grand ressentiment contre eux. Sarmiento, qui connaissait la défiance naturelle du roi et la haine que celui-ci lui avait vouée pour s'être quelquefois exprimé devant lui avec franchise, de ce

jour-là jugea prudent de se tenir loin de la présence du roi, et n'osa plus paraître devant lui. Juan Alfonse de Benavidès se tint également le plus qu'il put loin des regards du roi [1].

Pierre, dit-on, eut un grand chagrin d'orgueil de voir quinze cents chevaliers de Castille cédant ainsi à la vigueur du premier effort de huit cents chevaliers ennemis. Il eut grand regret aussi de la perte de son fidèle camarero-mayor. L'oncle de Marie de Padilla l'avait toujours servi à sa guise, sans résistance, sans protestation, comme il convenait pour lui plaire. Soit qu'il voulût consoler sa maîtresse de la mort de son oncle, soit qu'il voulût pourvoir à la défense de la frontière en s'en rapprochant, il partit incontinent, à la nouvelle du désastre, pour Tordésillas, où il alla de nouveau trouver Marie, et il envoya de là l'ordre aux chevaliers cantonnés dans Almazan et dans les différentes places voisines de la frontière d'Aragon, de se réunir tous dans Almazan, et d'y attendre ses ordres ultérieurs. Il écrivit en même temps à Gutier Ferrandez de Tolède pour le charger du commandement général de cette frontière en remplacement d'Hinestrosa. Gutier Ferrandez de Tolède résidait à Molina, et, sur le vu de la lettre du roi, en partit aussitôt pour Almazan, où se réunirent, chacun de son côté, les autres chevaliers de frontière, conformément aux ordres reçus. Deux seuls manquèrent à l'appel du roi, savoir D. Pero Nuñez de Guzman, adelantado-mayor de la province de Léon, et Pero Alvarez de Osorio, qui, après la défaite d'Araviana, quittant les frontières commises à leur garde, étaient partis pour leurs terres de Léon, avec l'intention, disait-on, d'aller y chercher des renforts. Malgré l'annonce prochaine de leur retour pour le plus grand service du roi, celui-ci se tint pour grandement offensé de leur départ, et ne le leur pardonna point, comme nous allons le voir tout à l'heure.

[1] Cronica del Rey D. Pedro, año x, c. 22.

Il s'arrêta peu de temps à Tordesillas près de sa maîtresse, après avoir nommé le vieux et excellent Gutier Ferrandez de Tolède à ce commandement, et s'en retourna à Séville, à ce que je présume vers le milieu ou dans la seconde quinzaine d'octobre. Il fit en arrivant D. Garci Alvarez de Tolède maître de St-Jacques, place restée vacante depuis le meurtre de D. Fadrique, et nomma le dit Garci Alvarez majordome de son fils D. Alfonse, alors âgé de deux mois et demi. Ulcéré de la déroute d'Araviana, et comme pour s'en consoler tout ensemble et ôter du monde des compétiteurs, même éloignés, mais possibles, de ce fils qui venait de lui naître à Tordésillas, il fit tuer à Carmona, où ils étaient prisonniers, D. Juan et D. Pedro, ses frères, fils du feu roi D. Alfonse et d'Éléonore de Guzman. Ce fut un arbalétrier de masse du roi, appelé Garci Diaz de Albarracin, qui les tua. D. Juan avait alors dix-neuf ans et D. Pedro quatorze. Et ce fut un sujet de regret, dit Ayala, pour tous ceux qui aimaient le service du roi, qu'on tuât ces deux enfans de la sorte, car ils étaient innocens, et jamais n'avaient manqué au roi [1].

Hinestrosa avait une fille, nommée Doña Maria Gonzalez de Hinestrosa, cousine-germaine par conséquent de Marie de Padilla, et mariée à Garcilasso Carrillo, laquelle avait été laissée à Séville par son mari, l'un des chevaliers fronteros d'Aragon. Pierre la trouvant à son gré, et l'aimant peut-être depuis quelque temps, de retour à Séville, la *prit,* selon l'expression du temps (*la tomó*), et eut d'elle, l'année suivante, vers le mois d'août ou de septembre, un fils qu'il nomma D. Ferdinand. Cet outrage détacha Garcilasso Carrillo du service du roi, et il passa en Aragon à celui du comte D. Henri. Ainsi finit l'année 1359 [2].

[1] É pesó mucho á los que amaban servicio del Rey porque asi morieron, ca eran inocentes, é nunca erráran al Rey.

[2] Ayala ne mentionne pas ici ces nouvelles et étranges amours de D. Pedro avec la fille de Juan Fernandez de Hinestrosa, cousine-germaine de Marie de Padilla, un

La dixième année du règne de Pierre se ferma par ce nouvel adultère du roi, et par la défection, qui en fut la suite, d'un des meilleurs chevaliers de Castille, et la onzième s'ouvrit par celle de plusieurs autres personnages importans. Les défiances, les injustices du roi, la crainte continuelle où l'on était de ses vengeances inattendues, en déterminèrent plus d'un à chercher un refuge près de son frère le bâtard. C'est ainsi que Diego Perez Sarmiento, qui n'ignorait pas le mal que lui voulait le roi parce qu'il n'était pas arrivé à temps pour prendre part au combat d'Araviana, ne se sentant plus en sûreté dans le royaume, fit un pacte secret avec le comte, et passa à lui en Aragon, avec une assez forte compagnie d'hommes d'armes. De même fit Pero Ferrandez de Velasco, capitaine de frontière pour le roi en Murcie, sur ce qu'il apprit que le roi, près de qui on l'avait dénoncé, voulait le faire arrêter. Encouragé par ces défections, qui fortifiaient son parti, et voyant des hommes comme Diego Perez Sarmiento et autres grands chevaliers et fijos-d'algo de Castille, prendre parti pour lui, et lui faire hommage des forteresses qu'ils avaient dans le royaume de son frère, D. Henri ne douta plus du succès d'une invasion en Castille, et son ambition, à ce qu'il paraît, s'exalta. Peut-être les mêmes

mois et demi à peine après la mort de son père, et que le roi semble n'avoir osé *prendre*, comme on disait alors (*tomar*), du vivant de celui-ci, mais il en parle plus loin, à propos du meurtre de Gomez Carrillo, frère de Garcilasso :— Ca el Rey, dit-il, tomára un año antes desto á doña Maria Gonzalez de Henestrosa, fija de Juan Ferrandez de Henestrosa, muger de Garci-Laso Carrillo hermano del dicho Gomez Carrillo, por lo qual el dicho Garci-Laso se fuera para Aragon al Conde Don Enrique, etc. (Cronica del Rey D. Pedro, año XI, c. 18). Voyez aussi le chapitre 19 de la même année (1360). — L'existence et le nom du fils en question, né des amours du roi avec la fille de Hinestrosa, sont constatés par un document du 9 janvier 1361, conservé aux archives des ducs de Médina-Sidonia, et que cite Florez, Reynas Católicas, t. II. Nous en reparlerons au commencement de 1361. — Doña Maria Gonzalez de Hinestrosa avait de son mari Garcilasso Carrillo, quand le roi la prit, un fils déjà âgé de quelques années, nommé Juan Carrillo. Il en est question dans l'Informe de Toledo sobre pesos y medidas, p. 118, par où l'on infère qu'il fut dans la suite camarero du roi et alcalde mayor de Tolède.

sorcières qui se montrèrent à Macbeth sur les bruyères du chemin de Fores lui étaient-elles apparues, et avaient-elles crié déjà à ses oreilles l'enivrant: *Tu seras roi!* Quoi qu'il en soit, il dit au roi d'Aragon que s'il obtenait de lui une bonne troupe de gens d'armes pour entrer en Castille, il irait avec eux et ne faillirait pas à la bataille, et cela étant, que la guerre présente aurait bientôt pris fin, et que ce ne serait pas long. Et là-dessus le roi d'Aragon tint conseil, dit Ayala, et quelques-uns voulaient que l'infant D. Ferrand prît la charge et l'honneur de cette invasion en Castille, disant qu'il pourrait se faire qu'étant, comme le roi D. Pèdre, petit-fils légitime du roi Ferdinand de Castille, les Castillans le prissent pour roi; mais le comte D. Henri dit que si un autre avait en chef cette charge et cet honneur, il ne serait ni de sa compagnie ni de son conseil, et n'irait avec personne qui serait plus que lui. Ainsi déjà paraissaient les symptômes d'une ambition qui ne devait aboutir que neuf ans plus tard. Zurita ajoute que le comte ne voulait pas aller sous les ordres de l'infant D. Ferrand parce qu'ils étaient très mal ensemble[1]. La cause de cette haine était évidemment que tous deux aspiraient secrètement au trône de Castille. Le comte savait que l'infant était l'héritier légitime immédiat du roi Don Pedro, et que son droit était un grave obstacle pour effectuer ses projets, et l'infant, en voyant tout puissant le comte, avait comme le pressentiment que déjà il avait conçu l'idée de détrôner son frère. Et finalement ils ne s'accordèrent point, et furent ainsi quelques jours.

Le cardinal de Boulogne, pensant avec raison que la perte de la bataille d'Araviana, la défection de Diego Perez Sarmiento et de Pero Ferrandez de Velasco, et surtout le bruit de l'invasion que le comte méditait de faire en Castille, rendraient le roi de Castille plus disposé à la paix, et moins

[1] Porque estaban entre si muy mal (Anales de Aragon, l. IX, c. 28).

exigeant sur les conditions, envoya aux deux rois de Castille et d'Aragon des commissaires chargés de les inviter de sa part à nommer des plénipotentiaires au moyen desquels, Dieu aidant, ils pourraient arriver enfin à s'accorder. Sur quoi il fut convenu que les négociations seraient reprises et suivies dans la ville de Tudèle de Navarre sous la présidence du cardinal-légat. Non seulement le roi de Navarre leur permit de tenir là leurs conférences, mais encore il fit donner de bons logemens dans la ville aux envoyés extraordinaires des deux rois. Le plénipotentiaire du roi de Castille était Gutier Ferrandez de Tolède, son repostero-mayor, commandant général sur cette frontière; celui du roi d'Aragon était D. Bernal, vicomte de Cabrera. Ils conférèrent quelques jours ensemble à Tudèle avec le cardinal-légat, sans pouvoir, en fin de compte, rien mener à bonne fin.

D. Henri, cependant, s'apprêtait à entrer en Castille, persuadé, non tout à fait à tort, que beaucoup de ceux qui étaient avec le roi, quand ils le verraient ainsi en Castille, se déclareraient pour lui, et viendraient grossir ses rangs. Dans ce moment critique, convaincu de l'impossibilité de traiter avec le roi d'Aragon sur les bases posées à Tudèle, Gutier Ferrandez de Tolède crut agir dans l'intérêt du roi son seigneur en fomentant, autant qu'il serait en lui, la discorde dans le camp ennemi, entre les deux chefs qui y tenaient le premier rang, l'infant D. Ferrand et le comte D. Henri. C'est pourquoi il imagina d'envoyer près de l'infant un chevalier castillan, appelé Pero Gonzalez de Aguero, chargé de promettre à D. Ferrand, de la part de Pierre, une amnistie entière et la promesse de ses faveurs s'il voulait passer en Castille au parti du roi; l'infant s'y refusa, et mal en prit à Gutier Ferrandez d'avoir tenté, de son chef, cette diversion, qui le perdit auprès du roi qu'il pensait et voulait servir, celui-ci le soupçonnant d'avoir agi à mauvaise intention [1].

[1] Cronica del Rey D. Pedro, año XI, c. 2.

Pierre apprit à Séville et le peu de succès des négociations pour la paix à Tudèle, et l'agression préparée par le comte D. Henri de concert avec D. Tello son frère et le comte d'Osona, puissant seigneur aragonais, fils de l'amiral En Bernal, vicomte de Cabrera, et enfin comment Diego Perez Sarmiento, adelantado-mayor de Castille, était déjà avec le comte, et lui avait promis, au cas d'une invasion dans le royaume de son frère, de l'aider des châteaux et des forteresses qu'il y possédait. Il résolut incontinent de se rendre à Burgos, donna l'adelantamiento de Castille, qu'avait précédemment Diego Perez Sarmiento, à Ferrand Sanchez de Tovar, et envoya démolir toutes les maisons fortifiées que Sarmiento avait en Castille [1].

Nous avons dit que D. Pero Nuñez de Guzman, adelantado-mayor de Léon et des Asturies, et Pero Alvarez de Osorio, après la défaite et la mort d'Hinestrosa dans les champs d'Araviana, partant sans permission des frontières aragonaises où le roi les avait placés, s'étaient retirés sur leurs terres de la province de Léon, en disant qu'ils y allaient faire une levée de troupes pour les amener ensuite avec eux. Au lieu de se rendre droit à Burgos, le roi, voyageant à grandes journées, comme tout prouve que c'était son habitude quand il avait quelque grande affaire à cœur, prit le chemin de Léon dans le dessein d'y surprendre et d'y faire prisonnier D. Pero Nuñez de Guzman, qu'un espion lui avait dit être pour lors dans un hameau à lui, au-delà de Mayorga, hameau (aldea) appelé Villila. Arrivé dans un lieu appartenant à D. Pero Nuñez, nommé Villa-Frechos, non loin de Villila, Pierre s'y arrêta quelques heures. Ce fut ce qui sauva quant à présent notre chevalier. Un écuyer particulier de D. Pero Nuñez, voyant prendre au roi le chemin du lieu où était son maître, comprit aussitôt que le roi venait pour le faire prisonnier ou pour le tuer, et dépêcha, par un chemin

[1] É mando derribar todas las casas fuertes que avia Diego Perez en Castilla.

détourné, un homme à cheval, qui, courant tant qu'il put, avertit à temps D. Pero Nuñez; il put se sauver, et, de l'aldea où il était, gagna à toutes brides, avec quelques compagnons d'armes, un sien château qu'il avait plus loin, appelé Aviados. Le roi arrivait en vue de Villa-Frechos au moment où D. Pero Nuñez s'en échappait; il le suivit jusqu'à ce qu'il le vit, lui et les siens, s'engager dans une sierra conduisant à Aviados. Il ne put le suivre davantage, car il était déjà tard, et ceux qui allaient avec lui menaient des bêtes fatiguées, et il eut grand ennui de ne pouvoir prendre le réfractaire qu'il était venu chercher si loin. Il gagna le soir, pour se reposer, le monastère de Santoval, sur le chemin de Mayorga. Ainsi le roi avait fait ce jour-là, pour surprendre un seigneur à qui il en voulait, vingt-quatre grandes lieues formant la distance qu'il y a de Tordesillas, d'où il était parti le matin, au monastère de Santoval, en passant par Mayorga. Il entra le lendemain à Léon, dont il envoya l'évêque au château d'Aviados, pour dire à D. Pero Nuñez, de la part du roi, de venir près de lui, qu'il l'assurait de son pardon; mais le pardon du roi ne rassurait personne. D. Pero Nuñez ne s'y fia pas et demeura tranquille dans le château d'Aviados, qui était très fort, et où le roi n'avait ni le loisir ni les moyens de l'assiéger, obligé qu'il était de se porter, avec tout ce qu'il pourrait réunir de forces, sur la frontière d'Aragon menacée par D. Henri. Mal en prit à Pero Alvarez de Osorio de tenir une conduite différente; il vint près du roi à Léon, et se disculpa d'avoir quitté Gomara pour venir sans permission sur les terres qu'il avait en Léon. Le roi lui dit qu'il n'avait aucune plainte à faire de lui: il était venu, non sans raison, dans ses domaines, qu'il n'avait pas visités depuis longtemps. Pierre ajouta, pour mieux le rassurer, qu'il voulait lui donner l'adelantamiento de Léon et le gouvernement (la merindad) des Asturies, qu'avait la veille D. Pero Nuñez de Guzman, auquel il les ôtait, puisqu'il ne voulait pas venir à

lui; il l'y nomma en effet, et lui fit donner par écrit la charte de cette nomination.

Après être resté quelques jours à Léon, voyant que D. Pero Nuñez de Guzman n'y voulait pas décidément venir, et restait retranché dans son château d'Aviados, instruit d'ailleurs de l'entrée du comte D. Henri dans la province de Logroño, Pierre partit de Léon pour Valladolid. Et chemin faisant, dans ce voyage, le roi, de Médina de Rioseco alla dîner dans un village appelé Villanubla, qui est à deux lieues de Valladolid. Avait-il été averti par des espions de ce qu'il devait y trouver, ou fut-ce par cas fortuit? Toujours est-il que Pero Alvarez de Osorio dînait ce jour-là même à Villanubla avec le maître de Calatrava, D. Diego Garcia de Padilla, son ami, dans la maison de celui-ci. C'était dans le carême. Les deux chevaliers faisaient un simple repas ensemble, lorsque, dans la salle où ils étaient, entrèrent par l'ordre du roi, chargés d'une mission de mort, trois arbalétriers de masse et de chambre du roi (*omes de la camara del Rey*), trois bourreaux, dont le nom n'est pas nouveau pour nous : Juan Diente, Garci Diaz de Albarracin et Rui Gonzalez de Atienza, qui, frappant Pero Alvarez de Osorio sans lui donner le temps de se lever de la table où il était dînant, le tuèrent, et aussitôt lui coupèrent la tête, au grand chagrin et à la honte, en tout cas, de D. Diego de Padilla, qui, suivant Ayala, ne savait rien de ce qu'on devait faire un moment auparavant, et ne fut pas sans crainte pour lui-même [1].

Je n'ai pas cru inutile de montrer une fois de plus, dans les plus grands détails, la manière dont se passaient les choses en ce siècle de chevalerie. C'était, en petit comme en grand, toujours les mêmes trahisons, les mêmes froides injustices, la même scélératesse royale érigée en art de régner,

[1] É á la mesa, donde estaba comiendo, le mataron, é luego le cortaron la cabeza. É Don Diego Garcia non sabia desto ninguna cosa, antes ovo grand miedo.

et prétendant au respect des peuples, sous le manteau d'un christianisme obscurci et souillé, méconnaissable, et ne servant plus que de couvert aux énormités d'un monomane de sang, que la légitimité ou le hasard de la naissance avait investi de la puissance suprême. Tel était le régime de terreur couramment appliqué par D. Pèdre, sans obstacle encore organisé assez puissant pour le contenir ou le renverser, que, loi vivante en personne et bourreau des suspects, dans cette ville où il venait de faire tuer Osorio, et ce même jour, faisant appréhender au corps deux jeunes hommes fils de Ferrand Sanchez de Valladolid, sur ce qu'on lui dit qu'ils étaient soupçonnés d'être en correspondance avec D. Pero Nuñez, ce dont ils se justifiaient en donnant les motifs légitimes de cette correspondance, il les mena prisonniers avec lui à Valladolid où il se rendait, et les fit mettre à mort le lendemain. Quelques jours après, à Dueñas, il fit arrêter en arrivant l'archidiacre D. Diego Arias Maldonado, dont le crime, réel ou supposé, était d'avoir reçu des lettres du comte D. Henri : c'eût été peu d'être arrêté pour ce crime sous un tel roi, et Pierre le fit tuer à Burgos huit jours après [1].

Avec un tel homme, personne ne pouvait compter sur le lendemain. Gonzalo Gonzalez de Lucio, que Hinestrosa avait placé en qualité d'alcayde ou de commandant à Tarazona, ne se sentant plus soutenu par le crédit de son patron, et craignant que sa parenté avec quelques-uns des émigrés castillans n'appelât sur lui la colère du roi, c'est-à-dire la mort, livra Tarazona au roi d'Aragon, et chercha un refuge dans son royaume (février 1360). On ne peut blâmer un homme de ce temps de s'être soustrait aux violences d'un roi tel que Pierre. On ne saurait taire cependant que Gon-

[1] É alli (á Dueñas) fizo prender en llegando al arcediano Don Diego Arias Maldonado, diciendo que recibiera cartas del Conde Don Enrique : é fizole matar en Burgos dende á ocho dias.

zalo Gonzalez de Lucio reçut un prix de sa défection : quarante mille florins d'Aragon, et la main d'une riche héritière aragonaise, de très grande naissance (*muy Fija-dalgo*, dit Ayala), qui avait nom doña Violante (Yolande), fille d'un riche-homme d'Aragon appelé D. Juan Ximenez de Urrea. Ainsi chacun s'arrangeait pour le mieux, et l'esprit des affaires, comme on voit, n'était pas étranger à ces chevaliers. Toujours est-il que le roi ne pouvait raisonnablement attribuer cette défection, comme tant d'autres, qu'à la crainte qu'il inspirait. Le roi d'Aragon, à ce qu'il semble, ne paya pas comptant ces 40,000 florins promis à Gonzalo Gonzalez de Lucio. Par les actes des cortès d'Aragon de 1365, on voit qu'il donna, en cette année, à ce chevalier, la ville d'Alagon, remise dans ses mains pour gage de 17,000 florins, complément sans doute des 40,000 stipulés pour la reddition de Tarazona [1].

Cependant, le comte D. Henri, D. Tello, le comte d'Osona et les autres chevaliers qui faisaient cause commune avec eux, étaient entrés en Castille, avaient pénétré jusqu'à Najera, dont Diego Perez Sarmiento leur avait livré les châteaux, et y avaient fait ou laissé tuer les Juifs, qui y étaient nombreux. Ce mouvement, fait dans l'intention évidente de se rapprocher du roi de Castille, et peut-être d'en finir avec lui dans quelque rencontre heureuse, témoi-

[1] Ayala exprime les raisons qui portèrent ce chevalier à rendre Tarazona au roi d'Aragon, raisons toutes d'intérêt et de sûreté personnelle sans doute; mais que celui qui aurait été sans péché dans une situation semblable à celle où se trouvait Gonzalo Gonzalez de Lucio, en présence d'un tel roi, lui jette la première pierre : — É non estaba bien contento del Rey, dit Ayala, por quanto él fuera siempre ayudado de Juan Ferrandez de Hinestrosa, é despues que Juan Ferrandez morió, el Rey non le mostraba asi buena voluntad, é el caballero avia miedo del Rey.... É el Rey de Aragon, quando sopo que avia miedo del Rey de Castilla su señor, fizo tratar á algunos de los suyos con él.... etc. — Pierre IV donna l'alcaydie de Tarazona, par lettre patente du 26 février 1360, à Pero Ximenez de Samper, en récompense des nombreux efforts que ce chevalier avait faits dans le but de recouvrer cette ville (Abarca, Anales de Aragon, t. II, p. 126.)

gnait, de la part du comte, une certaine habileté et beaucoup de résolution. Mais les choses n'étaient pas mûres encore. Il avait cru trop tôt qu'il trouverait les populations lasses de D. Pedro, et prêtes à briser le joug. La longanimité des peuples à supporter la tyrannie n'a d'égale que la longanimité des tyrans à l'exercer, jusqu'à ce qu'ils se perdent par les moyens même qu'ils emploient pour s'assurer la domination. On commençait cependant, après dix ans de règne, à souhaiter un changement. Cette tuerie de Juifs, le comte la laissa faire, dit Ayala, parce que les gens de la ville la faisaient de bonne volonté, et que par là même, ils devaient d'autant plus s'aliéner et craindre le roi et tenir pour le comte. Remontant vers les sources de l'Èbre, il poussa ensuite jusqu'à Pancorbo; il s'y reposa quelques jours, et mit un corps de troupes dans une maison fortifiée (*casa fuerte*) de Pero Ferrandez de Velasco, bâtie non loin de là, dans le hameau ou aldea de Cameno, à une demi-lieue de Briviesca. Instruit de l'entrée du comte à Pancorbo, le roi, qui venait de tomber malade à Burgos, envoya D. Gutier Gomez de Tolède, prieur de Saint-Jean, avec six cents chevaux, à Briviesca, pour demeurer là jusqu'à ce qu'il se portât mieux, ne pouvant partir, à cause de sa maladie, aussitôt qu'il l'eût voulu, et n'ayant pas encore, d'ailleurs, les troupes qu'il avait envoyé chercher. Guéri, ou à peu près, par quelques jours de repos, il partit de Burgos et arriva à Briviesca, d'où il fit entourer aussitôt de troupes et d'engins le village de Cameno, ou plutôt la maison fortifiée qui était dans Cameno, appartenant, comme nous l'avons dit, à Pero Ferrandez de Velasco, lequel était avec le comte D. Henri. Ceux qui étaient restés à la garde de cette maison, ainsi attaqués, ne la purent défendre; ils la livrèrent au roi, qui fit tuer les trois écuyers qui y commandaient pour Velasco (Pero Sarmiento, Juan de Soto et Alfonse Gonzalez de Huidobro). En ce moment, le comte D. Henri, D. Tello et le comte d'Osona

pouvaient avoir à Pancorbo, où ils se trouvaient, quinze cents chevaux et environ deux mille fantassins; tandis que les troupes du roi, qui allaient s'augmentant chaque jour à Briviesca, s'élevaient à cinq mille chevaux et dix mille fantassins [1].

Ayala rapporte ici de D. Tello un fait qui s'accorde assez bien avec ce qu'on sait de son ambition irrésolue et de sa faiblesse en toutes choses. Pendant que le roi était à Briviesca, un écuyer genétaire de D. Tello, Ferrando de los Royos, vint le trouver et lui dire que son frère D. Tello, qui était avec le comte D. Henri à Pancorbo, était disposé à venir à sa merci s'ils pouvaient s'entendre. Le roi s'y prêta très volontiers, et c'était de sa politique; mais la chose ne put demeurer secrète, et il fut coupé court à la négociation par le comte, qui, voulant ménager son frère, et pour déguiser les choses de son mieux, le chargea d'aller près du roi d'Aragon avec une mission de confiance. D. Tello ne put refuser, et D. Henri fit partir avec lui, comme pour le garder, Diego Perez Sarmiento, Juan Gonzalez de Bazan et Suer Perez de Quiñones, trois chevaliers en qui il avait une entière confiance. Ainsi, dit Ayala, il sépara D. Tello des siens, de peur qu'il ne le troublât dans ses opérations [2].

La situation était difficile d'ailleurs, et D. Henri sentit qu'il ne pouvait tenir à Pancorbo, non plus qu'à Miranda de Ebro, où la population l'avait accueilli comme on l'avait fait à Najera, et où il y avait eu aussi une tuerie de Juifs dans son intérêt. Il quitta cette position, et le roi ne tarda pas à apprendre à Briviesca, comme il y faisait la revue de ses troupes pour se mettre en campagne, que le comte et ceux qui étaient avec lui avaient quitté Pancorbo, et que D. Sancho, frère du roi et du comte, avait été détaché sur Haro, petite

[1] Cronica del Rey D. Pedro, año XI, c. 7.

[2] E asi partió de sa compaña á Don Tello, porque non le ficiese algund estorvo.

ville située sur le rio Tiron vers son confluent avec l'Èbre, tandis que le comte se retirait sur Najera. Le roi partit ce jour-là même de Briviesca et fut coucher à Gresaleña (Iglesia Saleña), à une lieue de distance. Il fit une pointe le lendemain sur Miranda de Ebro, où les troupes du comte et les habitans avaient rançonné les Juifs, et même en avaient tué quelques-uns, à l'exemple de Najera. C'en était assez pour appeler les rigueurs du roi; il fit mettre à mort un certain nombre d'habitans, entre autres deux hommes de la ville, dont Alaya nous a conservé les noms dans l'Abreviada : Pero Martinez, fils du chantre, et Pero Sanchez de Bañuelos, qu'il fit, le premier, bouillir dans une chaudière, et le second rôtir en sa présence [1].

Justice faite, ou ce qu'il appelait ainsi, de Miranda, Pierre, tirant directement du nord au sud, et laissant à sa droite Haro où était son troisième frère bâtard D. Sancho, se rendit, le jour suivant, à Santo-Domingo de la Calzada, et de là se dirigea sur Najera, où étaient rassemblées toutes les troupes du comte; il établit son camp près de Najera, en un lieu nommé Azofra, et donna l'ordre de se préparer pour le lendemain à combattre avec le comte [2].

Ici se place une singulière aventure. Le roi étant dans ce lieu d'Azofra, près de Najera, un prêtre de Santo-Domingo de la Calzada vint à lui, et lui demanda s'il lui plaisait de l'entendre un moment seul à seul. Le roi lui répondit qu'il le voulait bien, et le prêtre lui dit : « Seigneur, saint Dominique de la Calzada m'est apparu cette nuit en songe, et m'a dit de vous venir trouver pour vous dire de tenir pour certain, si vous ne vous gardez bien, que le comte D. Henri votre frère

[1] É fizo y (á Miranda de Ebro) justicia de dos omes de la villa, é al uno decian Pero Martinez fijo del Chantre, é al otro Pero Sanchez de Bañuelos : é al Pero Martinez fizo cocer en una caldera, é al Pero Sanchez fizo asar estando el Rey delante, é fizo matar otros de la villa.

[2] Cronica del Rey D. Pedro, año XI, c. 8.

vous tuera de ses mains. » Pierre fut d'abord troublé de la prophétie, et demanda au clerc si quelqu'un de vivant sur la terre lui avait conseillé de dire cela. « Personne, répondit le clerc, sauf saint Dominique. » Le trouble du roi à cette réponse se changea en colère. Il appela ses principaux officiers, et ordonna au clerc de répéter devant eux ce qu'il avait dit en particulier. Le clerc le répéta simplement et avec la même impassibilité. Pensant alors qu'il avait été chargé de lui dire cela pour l'effrayer, peut-être par son frère lui-même, il ordonna qu'on brûlât vif le clerc prophète de malheur, sur l'heure, devant les tentes de son camp [1].

Que ne venait-il lui prédire, au contraire, que ce serait lui, le roi, qui tuerait le comte D. Henri son frère de ses mains? Au lieu de le faire brûler, le roi l'eût fait revêtir d'une robe d'honneur, et renvoyé à Santo-Domingo de la Calzada comblé de présens et de faveurs. De tout temps, on le voit, même sous les rois les plus conservateurs des priviléges sacrés de la puissance suprême, on a fait de l'opposition, et il s'est trouvé des fous et des pervers pour troubler l'ordre et entraver l'action de la loi vivante. La loi vivante, sur la terre, c'est le roi, quel qu'il soit et quoi qu'il soit. Ce qui, dans l'étude de l'histoire, contrarie l'historien honnête et ami de la tranquillité, c'est cette lutte éternelle de l'impérissable liberté qui, sous une forme ou sous une autre, reparaît toujours et à toute époque, même sous les rois qui, comme Pierre de Castille, savent employer le mieux et le plus énergiquement les seuls véritables moyens, comme on sait, de faire régner l'ordre ici-bas. Si personne n'eût fait d'opposition à Pierre-le-Cruel, il est probable qu'il n'eût point mérité ce surnom, qu'il ne s'attira que parce que, n'étant pas toujours de son avis, on l'obligea à faire ce qu'il fit sous peine

[1] É el Rey pensó que lo decia por inducimiento de alguno, é mandó luego quemar al Clerigo alli dó estaba delante sus tiendas.

de ne pas régner, ce qui eût été un grand malheur pour l'Espagne, et une lacune fâcheuse dans la série des rois catholiques de ce pays. Nous avons à cœur, en ce temps où l'on s'attaque de toutes parts aux fondemens même de l'ordre, et où l'on conteste, au nom de la République, les inappréciables mérites de l'hérédité royale, et particulièrement de la légitimité, de raffermir, autant qu'il est en nous, ces fondemens, et de faire toucher du doigt ces mérites, en appuyant de nos simples réflexions celles que le récit des faits ne peut manquer de faire naître naturellement dans l'esprit du lecteur.

Le jour même de cet auto-da-fé, qui était un vendredi de la dernière semaine d'avril, après dîner, le roi partit de ce lieu d'Azofra, et se porta avec toutes ses forces sur Najera, où était son frère. Le comte avait fait placer, sur une colline qui est devant la ville de Najera, une tente et sa bannière. Il s'était mis, lui et le comte d'Osona, hors de la ville avec huit cents hommes d'armes à cheval et deux mille fantassins. L'avant-garde du roi, qui survint, les attaqua et les contraignit à reculer, s'emparant de la tente et de la bannière du comte, ainsi que de celle du comte D. Tello, aux armes de Castille, de Biscaye et de Lara, que celui-ci avait laissée, avec quelques-unes de ses compagnies, quand il était parti pour l'Aragon, confiée à la garde d'un chevalier nommé Diego Diaz de Rojas, lequel la défendit jusqu'à la mort. Il périt là en effet, tandis que le comte et les siens couraient vers la ville pour s'y réfugier ; mais ils ne purent y rentrer par les portes, qu'ils trouvèrent fermées et déjà assiégées par les troupes du roi, tant l'attaque de celles-ci avait été vigoureuse et soudaine. D. Henri se porta vers le mur du château dit des Juifs, et ceux du dedans percèrent un trou au mur de la ville de ce côté, par où il entra, lui et les siens. Quelques-uns de ceux-ci, et non des moindres, ayant à leur tête D. Ferrand Osorès, commandeur-

mayor de Saint-Jacques, Gonzalo Gonzalez de Lucio, et Pero Ruiz de Sandoval chevalier, se retranchèrent dans une tête de défense appelée le château des Chrétiens, et combattirent de là très vaillamment contre ceux du roi. Il y eut, ce jour-là, plus d'une escarmouche héroïque. Par exemple, D. Gonzalo Mexia, du parti du comte, et qui fut depuis maître de Saint-Jacques, n'ayant pu se joindre aux siens et rentrer avec eux dans la ville, fut acculé contre le mur avec environ cinquante chevaliers, qui tous perdirent leurs chevaux, bien que défendus du haut du mur par ceux du dedans. De part et d'autres succombèrent de bons chevaliers; du côté du roi fut tué, entr'autres, un chevalier appelé Gutier Ferrandez Delgadillo : il tomba frappé d'un dard à la gorge au défaut de la coiffure de fer qu'on nommait capellina. Le roi demeura là présidant au combat jusqu'à la nuit, qu'il fit sonner la retraite vers le camp d'Azofra. A tout prendre, il n'avait pu entrer dans la ville, et il donna l'ordre pour le lendemain à tous de se tenir prêts à s'y rendre de nouveau pour l'emporter d'assaut ou en faire le siége.

Les défenseurs de Najera réparèrent de leur mieux, dans la nuit, les dégats faits aux murailles, plus par eux-mêmes, pour ouvrir un passage au comte et à ses compagnons, que par l'ennemi, et se disposèrent à se bien défendre le lendemain. Toutefois, si le roi avait persisté à les assiéger avec toutes ses forces, il leur eût été bien difficile de résister; mais un incident vint tout changer, et les sauva. Comme, le lendemain matin, le roi marchait vers Najera, il trouva sur le chemin un écuyer genétaire de sa troupe, originaire de Jaen, qui se lamentait et poussait de grands pleurs, de ce que son oncle, un bon écuyer de Jaen, vassal du roi, nommé Diego Lopez de Grañon, étant allé de grand matin, avec quelques autres genétaires, jusque devant Najera, en manière de reconnaissance et pour rapporter des nouvelles au roi de ce que ferait le comte, ceux de la ville l'avaient tué. Et cela parut

au roi d'un mauvais augure, et il ne voulut plus aller à Najera et retourna à son camp d'Azofra. Et encore bien que la plupart des siens lui dissent et lui conseillassent d'assiéger le comte et de mettre ainsi fin à cette guerre, ce ne fut pas la volonté de Dieu que cela se fît, et le roi jamais ne le voulut faire, ni ne goûta le conseil. Il semblait d'ailleurs être plutôt à cette guerre de corps que d'esprit. Le roi était déjà très ennuyé d'être en Castille, dit Ayala, et ne paraissait avoir qu'un désir, celui de laisser tout là pour retourner à Séville[1].

Il partit le lendemain de son camp près de Najera, et fut à Santo-Domingo de la Calzada; il y demeura deux jours, et y apprit, le second, que le comte D. Henri, le comte d'Osona, et D. Sancho avaient abandonné les villes de Najera et de Haro, et battaient en retraite vers la Navarre. Il eut un moment le désir de leur donner la chasse, et de Santo-Domingo se rendit à Logroño, ce jour-là même, dans ce dessein. Le comte et ses compagnons de toutes armes avaient déjà passé l'Èbre, et suivaient, dans la direction du nord, le chemin d'une sierra où se trouve le village d'Aguilar. Le roi voulait les y poursuivre; mais il y avait à Logroño le cardinal-légat du pape, Gui de Boulogne, qui l'en dissuada : le comte et ses adhérens venaient d'abandonner ses villes et s'en allaient du royaume; cela devait lui suffire. Pourquoi les poursuivre? Traqués dans la montagne, poursuivis, n'y avait-il pas à craindre qu'ils ne se retournassent désespérément contre lui? Puis, au-delà de l'Èbre, la terre appartenait au roi de Navarre. Il pouvait, il devait même les laisser se retirer, puisqu'aussi bien ils n'inquiétaient plus son royaume. Touché de ces raisons, qui d'ailleurs répondaient à son désir secret, il abandonna la poursuite de son frère, et demeura tranquille à Lo-

[1] Otrosi el Rey estaba ya muy enojado de estar en Castilla, é avia grand voluntad de tornar para Sevilla.

groño, défendant aux siens de passer l'Èbre et de rien tenter au-delà ; c'était la volonté de Dieu, répète Ayala, car s'il l'avait poursuivi, c'en était fait du comte et des siens, ils étaient perdus, et rien ne les pouvait sauver ; mais Dieu, qui avait ses vues sur lui, en avait autrement ordonné[1].

Pierre resta quatre jours encore après cela à Logroño, et y régla le service de cette frontière : à Alfaro, pour tenir en bride Tarazona, il mit le nouveau maître de Saint-Jacques de sa façon, D. Garci Alvarez de Tolède, avec six cents chevaux ; à Agreda, le maître de Calatrava D. Diego Garcia de Padilla avec quatre cents chevaux ; à Gomara, le maître d'Alcantara D. Suer Martinez, Asturien, avec trois cents chevaux ; à Molina enfin, Gutier Ferrandez de Tolède, aussi avec trois cents chevaux. Il avait hâte de revoir Séville, et une hâte qui donne à penser que l'amour d'une femme l'y rappelait, et nous croyons que cette femme était Maria Gonzalez de Hinestrosa, qui lui donna un fils vers ce temps. Le cardinal-légat, cependant, ne le laissa pas partir de Logroño sans avoir obtenu de lui l'envoi d'un ministre sur la terre neutre de Navarre pour traiter de la paix avec l'Aragon ; Pierre fit choix de son chancelier du sceau privé Juan Alfonse de Mayorga, en qui il avait toute confiance. Le cardinal désigna, pour ces nouvelles conférences, la ville de Sadava, sur la frontière de Navarre ; le roi d'Aragon y envoya de son côté D. Bernard, vicomte de Cabrera, qui était son conseiller privé, et grand amiral d'Aragon. Le comte Henri cependant, D. Sancho, le comte d'Osona et les autres chevaliers qui étaient avec eux, après s'être mis hors de la portée du Castillan au-delà d'Aguilar, redescendirent bientôt vers l'Aragon, harassés de fatigue, ayant perdu leurs chevaux, et

[1] É como diximos ante desto, era voluntad de Dios que non se ficiese mas ; ca verdaderamente el Conde, é los que iban con él, iban perdidos, si el Rey los siguiera, é non pudieran escusar de se perder. Empero el Rey... porque era asi ordenado de Dios, dexó de los seguir, etc.

revinrent, en grand desarroi, se remettre et prendre quelque repos à Tahuste (Tauste) en Aragon, tandis que Pierre regagnait sa chère Séville [1].

Pierre fut de retour à Séville vers le milieu d'août [2]. Il apprit en arrivant qu'un chevalier appelé Matheo Mercer, de la ville de Valence, et vassal du roi d'Aragon, courait, avec quatre galères, les mers du détroit de Gibraltar, faisant guerre et dommage aux vaisseaux marchands de Castille que les besoins de leur commerce appelaient dans ces parages, et il fit armer sur l'heure cinq galères, pour les envoyer contre Mercer, sous les ordres d'un chevalier à lui, qu'il aimait beaucoup, et dont il avait fait son ballestero-mayor après la mort sans doute du vieux Pero Lopez de Padilla. C'était un nommé Zorzo, corruption génoise du nom de George. Ce Zorzo, originaire de Tartarie, avait été pris enfant par les Génois et élevé parmi eux, et emmené en Espagne par l'amiral D. Gil Bocanegra. Il partit de Séville, à la recherche des quatre galères de Mercer, les joignit sur la côte de Barbarie près d'un lieu appelé One, du royaume de Tlemcen, (entre les îles Djafarin et Mers-el-Qibir), les attaqua, les prit et les amena au roi à Séville, avec Mercer et les équipages prisonniers. Pierre, toujours justicier à sa manière, fit tuer Mercer et la plupart de ses gens dès qu'ils furent arrivés près de lui [3].

Ce fut vers ce temps qu'eut lieu, entre les rois de Portugal et de Castille, l'échange de prisonniers qui livra au premier les meurtriers d'Inès de Castro. Nous avons vu ce que Pierre de Portugal fit de ceux-ci, ou du moins des deux

[1] Cronica del Rey D. Pedro, año XI, c. 12.

[2] Il y était certainement le 19 août 1360, d'après la date d'une alvala ou charte particulière donnée de Séville, le 19 août de l'ère 1398, à D. Garci Ferrandez Manrique « son vassal et alcalde-mayor de la noble cité d'Algesiras, » pour lui concéder la faculté d'avoir et de nommer un notaire dans sa terre d'Amusco (Salazar, Pruevas de la Casa de Lara, p. 46).

[3] É el dicho Zorzo trajó preso al dicho Matheo Mercer, é mandóle luego el Rey matar, é á muchos otros de las dichas galeas.

que le roi de Castille put lui livrer. L'échange était de trois contre trois, mais Diego Lopez Pacheco était parvenu à s'échapper en Aragon, et le Castillan ne put le prendre. Le Portugais fit sa livraison entière : les trois vassaux castillans, Men Rodriguez Tenorio, Ferrand Gudiel de Tolède et Fortun Sanchez Calderon, dont tout le crime était d'avoir craint le roi et cherché un refuge contre ses violences, lui furent renvoyés à Séville, où il les fit tuer [1]. D. Pero Nuñez de Guzman eut un sort pire encore : nous avons vu comment il s'était soustrait à la colère du roi en s'enfuyant dans son château d'Aviados. Peu après il était passé en Portugal, croyant y être plus en sûreté. Lorsque se fit le troc donc nous venons de parler, il fut arrêté, mais il parvint à s'échapper de la prison, et chercha un refuge dans le château d'Alburquerque, dont était alcayde Sancho Ruiz de Villegas, son ami. Sachant combien le roi tenait à avoir Pero Nuñez, Sancho Ruiz le vendit. Et le roi le fit tuer à Séville très cruellement, dit Ayala, et la forme de sa mort serait trop inhumaine et trop hideuse à raconter, et cela chagrina beaucoup ceux qui véritablement aimaient le service du roi, et ne leur plaisaient point de telles œuvres [2].

La main qui pesait sur lui comme la fatalité antique, le portait à frapper toujours, à frapper partout. Après avoir

[1] É los que esto vieron, dit noblement Ayala, tovieron que los Reyes ficieron lo que la su merced fué ; mas que el tal troque non debia ser fecho, pues estos caballeros estaban sobre seguro en los sus regnos.

[2] É el Rey fizole matar en Sevilla muy cruelmente : é la manera de su muerte seria asaz fea é crua de coutar, é pesó mucho á los que verdaderamente amaban servicio del Rey, é non les placia de tales obras. — Salazar, Casa de Lara, l. XVI, c. 11, dit que ce Don Pedro Nuñez de Guzman, seigneur d'Aviados, était marié avec Doña Sancha Rodriguez de Asturias, sœur de Don Rodrigo Alvarez de Asturias, seigneur de Noreña, Gijón y Trastamára, celui qui adopta et institua le comte Don Henri son héritier, lequel pour cette raison, fut appelé comte de Trastamára, Gijón y Noreña. — Ce rapport de Pero Nuñez de Guzman avec D. Henri de Trastamare, dut entrer pour quelque chose dans l'étrange rage du roi contre ce seigneur, rage qu'il assouvit par un supplice indescriptible et plein de raffinemens de cruauté.

fait donner dans Séville, lui présent, à D. Pedro Nuñez de Guzman, la mort hideuse dont parle et que n'ose décrire Ayala, de Séville même il régla toutes choses pour un meurtre qui s'accomplit, à quelques jours de là, dans Alfaro, sur la frontière d'Aragon. Il avait appris la démarche de Gutier Ferrandez de Tolède, tentée de Tudèle près de l'infant D. Ferrand d'Aragon pour l'amener à rentrer dans l'obéissance du roi. Soupçonneux comme tous les despotes, il avait tenu et condamné dans son cœur cette démarche comme une action digne de mort. Il était lui-même le tribunal secret de ses victimes, et il choisissait ensuite assez bien le moment de l'exécution. Il le préparait par la ruse et la fourberie, quand il ne pouvait pas agir à force ouverte. C'était ici le cas de la ruse. Gutier Ferrandez de Tolède était un personnage considéré, vénérable par l'âge, connu par de longs et glorieux services, qu'on ne pouvait faire tuer tout à fait sans préparation. D'autant mieux qu'il était aimé des siens et avait des troupes à lui qui eussent pu le défendre, si l'on ne s'y fût bien pris pour le tuer.

Pierre donc lui écrivit à Molina, où était le siége de son commandement sur la frontière d'Aragon, une lettre pleine de témoignages de confiance, par laquelle il lui ordonnait de se rendre sur-le-champ aux frontières de la Navarre, dans la petite ville de Sadava, pour y joindre ses efforts à ceux du cardinal de Boulogne, légat du pape, qui y travaillait à la pacification des deux royaumes. Il lui enjoignait, préalablement, de se rendre à Alfaro, où il trouverait D. Garci Alvarez de Tolède, maître de Saint-Jacques, et Martin Lopez de Cordoue, son camarero-mayor, lesquels l'informeraient de sa volonté au sujet de cette paix; il lui ordonnait de se hâter, car il s'agissait de son service et du plus grand avantage de ses royaumes. Gutier Ferrandez partit sans crainte, et s'en fut à Alfaro où commandait D. Garci Alvarez de Tolède, et il y trouva Martin Lopez de Cordoue, arrivé avec les ordres parti-

culiers du roi. Gutier était assez bien accompagné. Le jour de son arrivée à Alfaro, il trouva le maître de Saint-Jacques passant une revue de toutes les troupes de la garnison et du voisinage, et il passait cette revue, dit Ayala, pour avoir un prétexte de se trouver tout armé, lui et les siens, si quelque sédition venait à éclater à l'occasion de ce qu'il avait à faire ce jour-là. C'était la veille de la Nativité de la Sainte-Vierge (7 septembre). Gutier Ferrandez était descendu dans une maison préparée pour le recevoir. La revue passée, le maître de Saint-Jacques et le maître d'Alcantara D. Suer Martinez, qui commandait à Gomara, et qui avait été mandé exprès à Alfaro, furent à la maison où était Gutier Ferrandez, et, descendant de cheval, y entrèrent et le firent arrêter, puis emmener prisonnier dans la maison du maître de Saint-Jacques, où Martin Lopez de Cordoue lui apprit que le roi avait ordonné qu'on le tuât. Se rendant ce témoignage à lui-même : « Je n'ai jamais rien fait pour mériter la mort, » répondit-il [1]. Martin Lopez lui ayant demandé, au nom du roi, de lui livrer le château de Molina et les autres châteaux dont il avait la lieutenance sur cette frontière, afin qu'on les remît sans difficulté à qui le roi les confiait pour y commander, suivant les lettres qu'il avait là, et il les montrait, Gutier Ferrandez dit qu'il était prêt à rendre ces châteaux au roi qui les lui avait confiés, et l'on envoya chercher un notaire qui fit sur l'heure des lettres aux alcaydes de l'alcazar et des châteaux de Molina, portant qu'ils eussent aussitôt à les livrer à Martin Lopez de Cordoue, chargé de les prendre sous son commandement d'après des ordres du roi qu'il avait montrés. Il demanda aussi aux maîtres de Saint-Jacques et d'Alcantara et à Martin Lopez de Cordoue, là présens, la permission d'adresser une lettre au roi, ce que ceux-ci lui permirent de faire; et il dicta aussitôt au notaire qui déjà avait écrit

[1] Yo nunca fize cosa porque mereciese muerte.

ses lettres aux châtelains de Molina la lettre suivante :

« Seigneur, moi, Gutier Ferrandez de Tolède, je vous baise les mains, et me dégage de ma foi envers vous ; car je m'en vais chez un autre seigneur qui est plus grand que vous n'êtes. Et, seigneur, votre grâce sait bien comment ma mère et mes frères et moi fûmes toujours, depuis votre naissance, attachés à votre personne, et que nous avons souffert beaucoup de maux et périls pour votre service, au temps où doña Léonor de Guzman avait pouvoir dans le royaume. Seigneur, je vous ai toujours bien servi, et je crois que les vérités que je vous ai dites pour votre bien et utilité sont la cause pour laquelle vous me faites tuer. En cela, seigneur, vous agissez selon votre volonté, et que Dieu vous le pardonne; mais, moi, j'ai fait mon devoir, et je demande à Dieu de vous le pardonner; car jamais je ne méritai rien de tel; et maintenant, seigneur, je vous dis, étant à l'heure de la mort, et n'ayant que ce dernier conseil à vous donner, que si vous ne cessez de tenir le couteau levé, et ne vous abstenez de faire donner des morts comme celle-ci, votre royaume est perdu et votre personne en grand péril, et je vous prie en grâce de vous en garder; car je parle loyalement avec vous, étant à cette heure où je ne peux et ne veux dire que vérité. »

Cette lettre achevée, on fit entrer Gutier Ferrandez dans une chambre, et là on lui coupa la tête, qu'on envoya au roi par un arbalétrier de masse. Le même jour, on arrêta à Alfaro Pero Ferrandez Quexada, un bon chevalier de la terre de Léon, pour avoir, à ce qu'il semble, plaint trop haut le malheureux Gutier, et on l'emmena prisonnier à Almodovar del Rio, près de Cordoue : et de cela, dit Ayala, furent très effrayés tous les chevaliers qui étaient là [1].

[1] La lettre de Gutier Ferrandez fut portée au roi avec la tête de celui qui l'avait dictée. Mais le seul sentiment qu'elle excita en lui fut un sentiment de regret qu'on

Ce n'était pas la seule mission dont eût été chargé par le roi dans ces contrées Martin Lopez de Cordoue, son camarero-mayor; il avait d'autres ordres à remplir, et, cela perpétré à Alfaro dans la personne de Gutier Ferrandez, il prit aussitôt le chemin de Soria, où il fit arrêter la femme et les filles de Gomez Carrillo, fils de Pero Ruiz Carrillo, qui avait déplu au roi, et auquel il ne voulait pas de bien. Il avait toutes sortes de raisons pour cela, qu'Ayala énumère tout au long. Ces raisons, du reste, sont très compliquées. Le roi, en effet, ne lui voulait pas de bien, parce qu'un an avant ceci, il avait pris (c'est-à-dire séduit ou violé) doña Maria Gonzalez de Hinestrosa, fille de Juan Ferrandez de Hinestrosa (cousine par conséquent de Marie de Padilla), et femme de Garcilasso Carrillo, frère dudit Gomez Carrillo, fait pour lequel, comme nous l'avons vu, le dit Garcilasso Carrillo était passé en Aragon au parti du comte D. Enrique; et, pour cette raison, le roi en voulait à Gomez Carrillo, frère dudit Garcilasso.

C'est pourquoi il lui fit mille grâces, et lui dit qu'il voulait lui donner de plus grandes marques de confiance qu'il ne lui en avait données jamais [1]; que, toutefois, et bien qu'il ne crût rien des accusations dont il avait été l'objet, pour se mettre à l'abri de tels dires, il était mieux qu'il quittât la frontière d'Aragon, près de laquelle étaient ses parens passés au service de D. Henri (savoir Pero Carrillo, Gomez Carrillo de Quintana et Garcilasso Carrillo son frère); que, pour cela, il voulait lui donner le commandement d'Algésiras, alors aux mains de D. Garci Ferrandez Manrique, qu'il appellerait à une plus grande charge en Castille.

la lui eût laissé faire : -- É esta carta fué dada al Rey, é pésole mucho porque ge la dexaron facer. — Ayala dit, en parlant de l'arrestation de Pero Ferrandez Quexada : — É levaronle preso á Almodovar del Rio cerca de Cordoba : é desto fueron muy espantados todos los caballeros que ende estaban.

[1] Antes queria fazer mejor fianza dél que fasta estonce ficiera.

Gomez Carillo lui en fit de grands remercîmens, et crut d'autant plus à la sincérité du roi, que celui-ci lui fit à l'instant délivrer ses titres et ses diplômes de gouverneur d'Algésiras, avec une lettre invitant D. Garci Ferrandez Manrique à lui remettre la place et ses dépendances. Le roi fit armer une galère dont était patron un nommé Alfonse Dominguez, neveu de Martin Yañez de Séville, son favori, pour porter Gomez Carrillo à Algésiras. Gomez Carrillo y entra tout joyeux; mais dès qu'ils furent hors du Guadalquivir en mer, le patron de la galère le fit tuer; on lui coupa la tête; on jeta son corps à la mer, et on porta la tête au roi à Séville. Et Martin Lopez de Cordoue, qui savait tout ce qui était ainsi préparé, quand il était venu à Alfaro pour faire tuer Gutier Ferrandez de Tolède, prit à Soria la femme et les fils dudit Gomez Carrillo [1].

Et aussitôt après cela le roi partit de Séville, et vint à Almazan, et en arrivant à un hameau d'Atienza nommé Rebollosa il apprit là comment Gutier Ferrandez avait été tué à Alfaro, et ce fut là qu'on lui apporta la tête de Gutier. Et aussitôt il partit de là pour Atienza, et le lendemain arriva à Almazan, et là vinrent à lui le maître de Saint-Jacques D. Garci Alvarez de Tolède, D. Ferrand de Castro, D. Diego Garcia de Padilla, maître de Calatrava, et D. Suer Martinez, maître d'Alcantara, et beaucoup d'autres chevaliers qu'il y avait fait convoquer, et il les y reçut très bien, ainsi que Martin Lopez de Cordoue, qui arrivait de Soria où il venait de faire prisonniers la femme et les enfans de Gomez Carrillo. Il voulait leur donner les raisons de la double exécution de Gutier Ferrandez de Tolède à Alfaro et de Gomez Carrillo dans les mers de Cadiz, et il dit qu'il leur avait fait infliger la mort parce qu'il savait très bien qu'ils l'avaient méritée [2]. A l'égard de

[1] Cronica del Rey D. Pedro, año XI, c. 18.

[2] É dixole que él mandára matar á Gutier Ferrandez é á Gomez Carrillo, porque sabia bien que ge lo avian merecido.

Gutier Ferrandez de Tolède, il dit qu'étant Gutier Ferrandez dans la ville de Tudèle en Navarre, pour traiter de la paix avec l'Aragon, étaient venus là demeurer avec lui Diego Perez Sarmiento, qui s'était alors éloigné de sa grâce et avait quitté son service pour celui du comte D. Henri, et Pero Carrillo, grand ami du comte, et qu'ils parlaient avec ledit Gutier Ferrandez secrètement, et mangeaient et conversaient avec lui; qu'en outre Gutier avait envoyé Pero Gonzalez de Aguero, un chevalier vassal du roi, qui par l'ordre de celui-ci avait été placé avec Gutier Ferrandez à la garde des frontières, en qualité de messager, à l'infant D. Ferrand, marquis de Tortose, qui était en Aragon; qu'il ne savait comment ni pourquoi, mais que ces choses n'étaient pas bien, ni ne paraissaient bien à ceux qui les voyaient. Raison suffisante assurément pour autoriser la mise à mort un homme aussi évidemment convaincu d'avoir mal fait. Il allégua, pour le meurtre de Gomez Carrillo, une raison de même force. Et il n'y eut là personne, dit en finissant Ayala, qui osât dire autre chose, sinon, avec une sorte de résignation et de fatalisme musulmans qui prouvaient à quel point les chrétiens s'étaient assouplis en Espagne aux maximes du despotisme oriental, qu'il fît ce qui était de son plaisir, et que tout ce qu'il avait fait était bien fait. Il y en avait bien là quelques-uns qui disaient en particulier que toute la conversation que Gutier Ferrandez, comme il l'avait répété souvent lui-même de son vivant, avait eue à Tudèle avec Diego Perez Sarmiento et avec Pero Carrillo, avait eu pour objet de les ramener en la grâce du roi, et que s'il avait envoyé Pero Gonzalez de Aguero à l'infant Ferrand d'Aragon, ce n'avait été que pour agir près de lui contre le comte D. Henri, et mettre la discorde entre eux, de telle sorte que l'expédition qu'ils préparaient contre la Castille n'eût pas lieu. La vraie raison de la perte de Gutier Ferrandez n'était donc pas celle qu'alléguait le roi, mais, comme chacun le savait, la hardiesse avec laquelle il lui avait dit

certaines vérités, qui, bien qu'il les eût dites à bonne intention, l'avaient rendu odieux au roi. D'un autre côté, Gomez Carrillo était un chevalier qui avait toujours gardé le service du roi, et qui, s'il avait eu mal fait, ne se fût pas mis au péril où il s'était mis en allant à Séville près du roi pour se justifier des choses qu'on disait de lui; mais que le seul et vrai motif de sa mort était le fait de doña Maria Gonzalez de Hinestrosa, femme de son frère Garci Lasso Carrillo, que le roi avait prise, selon ce que nous avons conté [1].

Les deux exécutions que nous venons de raconter inspirèrent, non sans cause, une grande crainte à tous les chevaliers du royaume, et à plus forte raison aux parens même des victimes. Gutier Gomez de Tolède, prieur de Saint-Jean, et Diego Gomez de Tolède, son frère, eurent peur à la nouvelle de la mort de leur parent Gutier Ferrandez de Tolède, et s'enfuirent de Murcie où ils commandaient. Ils avaient près d'eux, à Murcie, un chevalier de Castille d'une grande valeur, nommé Dia Gutierrez de Zavallos: on dit au roi que le prieur de Saint-Jean et son frère étaient partis sur son

[1] Nous avons reproduit presque mot pour mot les singuliers motifs que Pierre allégua devant ses principaux chefs militaires à Almazan pour justifier les meurtres de ces chevaliers: — É dixo que estando el dicho Gutier Ferrandez en la villa de Tudela, vinieran á estar con él Diego Perez Sarmiento, que era estonce partido de la su merced, é era ido para el Conde Don Enrique, é andaba en su deservicio, é Pero Carrillo, que era privado del Conde, é que fablaban con el dicho Gutier Ferrandez secretamente, é comian é conversaban con él. Otrosi que enviára el dicho Gutier Ferrandez á Pero Gonzalez de Aguero, un caballero vasallo del Rey, el qual por su mandado estaba con el dicho Gutier Ferrandez frontero é le guardaba, por mensagero al infante Don Ferrando marques de Tortosa, que era en Aragon: é que non sabia cómo, nin para qué; pero estas cosas non las facia bien el dicho Gutier Ferrandez, nin parescian bien á los que las veian. Otrosi dixo que Gomez Carillo, estando en algunos logares dó le dexara por frontero de Aragon, los quales eran Bijuesca é Torijo que él ganára de Aragon, é los tenia por él, se veia muchas veces con Pero Carrillo é con Gomez Carillo sus primos, que estaban con el Conde en Aragon en su deservicio: é que por estas razones los mandára matar. É non ovo alli ninguno que osase decir ál, salvo que ficiese lo que su merced fuese, é que todo lo que él ficiera fuera bien fecho.

conseil, et le roi, qui le haïssait, le fit arrêter là-dessus et conduire prisonnier à l'arsenal de Séville; il fut depuis transporté de là à Cordoue, et enfermé dans la prison dite la tour des Infans, où il mourut [1].

D'Almazan, le roi, retournant à Séville, s'arrêta quelques jours à Guadalajara, et de là envoya des messagers à Tolède, avec l'ordre d'en faire partir pour le Portugal l'archevêque D. Vasco, dont le crime était d'être le frère de Gutier Ferrandez. Ces messagers étaient Matheos Ferrandez, grand chancelier du sceau privé, et, il faut bien le dire, le propre auteur de la chronique du roi, Pero Lopez de Ayala, alors son alguasil-mayor de Tolède. Ils trouvèrent, en arrivant de grand matin à Tolède, l'archevêque qui entendait la messe dans la chapelle de son palais, et lui intimèrent les ordres du roi. Comme son frère, D. Vasco n'avait rien à se reprocher, et à tout cela il n'avait rien à dire : c'était la volonté du roi. Dans son étonnement, il rappela toutefois les grands et signalés services que sa famille avait rendus au roi, mais plutôt par manière de conversation avec les deux envoyés, que pour empêcher l'exécution de leurs ordres. Les termes de l'ordre d'exil étaient que l'archevêque devait quitter sur-le-champ la ville et le royaume, et se rendre en Portugal, d'où il ne pourrait partir, pour quelque pays que ce fût, sans licence ou sans ordre. Matheos Ferrandez chargea Pero Lopez de Ayala de la triste mission de conduire l'archevêque hors de la ville, et y ajouta les plus sévères injonctions. Ayala en fut requis deux fois, et dut obéir. Mathéos ne voulut pas souffrir une heure de retard, et ne permit pas même à D. Vasco de prendre un livre, ni de changer d'habit [2]. Il partit de Tolède, sans avoir rien pris, par le pont de Saint-Martin, sous la conduite d'Ayala, qui le mit sur la route de

[1] Cronica del Rey D. Pedro, año XI, c. 20.

[2] E non le consintió el dicho Matheos Ferrandez tomar solamente un libro, nin otra ropa salvo la que traia vestida.

Portugal, comme le roi l'avait ordonné. Tout le monde à Tolède en fut affligé, mais personne n'osait rien dire, tant était grande la crainte qu'on avait du roi. L'archevêque banni ne pouvait aller vite à cause de son grand âge, et ne prit quelque nourriture, ce jour-là, qu'à trois lieues de Tolède. Ce même jour, dans l'après-dînée, le roi arriva à Tolède, et fit saisir tous les biens de l'archevêque et mettre le sequestre sur toutes les rentes de son archevêché. Tous ses majordomes furent arrêtés, tant ecclésiastiques que laïcs, et quelques-uns mis à la question pour savoir d'eux s'ils avaient quelque chose à l'archevêque en sus de ce qu'on avait trouvé publiquement [1].

Le bannissement de l'archevêque de Tolède paraît surtout avoir eu pour cause le désir de s'emparer de ses biens. En tant qu'archevêque de Tolède, et administrateur du bien de ses églises, D. Vasco avait des richesses considérables, et le roi avait de grands besoins d'argent, à ce qu'indique le procédé d'acquisition ou de perception qu'il employa, en ce temps et à Tolède même, contre un autre personnage renommé aussi pour ses grandes richesses, et qui méritait son

[1] E quantos avia en Toledo avian por ello muy grand pesar, aunque non osaban decir ninguna cosa : tan grande era el miedo que avian del Rey. E fué ese dia á comer á tres leguas de Toledo : é aquel dia mesmo en la tarde llegó á Toledo el Rey, é mandó tomar todos los bienes que fallaron al arzobispo, é fueron presos todos los mayordomos de l'arzobispo, así clérigos como legos, é dellos fueron puestos á tormento por saber dellos si tenian algo del arzobispo mas de lo que avian fallado públicamente. — D. Vasco choisit pour lieu d'exil, en Portugal, la ville de Coïmbre, où il mourut le 7 mars 1362 (voyez dans Florez, España Sagrada, t. XXIII, Cronicon Conimbricense, ad ann.). Ses parens obtinrent la permission de transporter son corps à Tolède, où est son tombeau. — Pulgar (Hist. de Palencia, p. 45) cite une clausule d'un codicile de D. Vasco, fait à Coïmbre, dans lequel il proteste de son innocence, et supplie le roi de lui rendre ses biens pour accomplir les dernières volontés exprimées dans son testament : — Pedimos por merced á nuestro señor el Rey de Castilla, que tenga por bien de nos mandar tornar aquello que nos mandó tomar, para cumplir nuestro testamento, é este nuestro codicilo ; ca sabe Dios que nunca le eramos en aquello que contra nos le impusieron, ó él sospecha, ó en otra cosa que él de nos fiase.

renom. Quatre jours après le départ de l'archevêque banni, le roi fit arrêter son propre conseiller, trésorier général, et grand ami le juif Don Simuel el Lévi. Et ce qui prouve que c'était là uniquement pour le roi un exploit de brigand (on sait qu'Aristote place le brigandage dans les manières d'acquérir) avec préméditation et guet-apens, c'est que le même jour qu'on arrêtait Simuel Lévi à Tolède, ses parens l'étaient par tout le royaume. Le roi en tira de grands trésors, tant de ceux qu'on trouva sur place à Tolède, que depuis en divers lieux. On trouva dans les maisons de D. Simuel, à Tolède, cent soixante mille marcs d'argent, cent vingt-cinq coffres remplis de drap d'or et de soie, et de nombreux joyaux, sans compter huit cents esclaves maures avec leurs femmes et leurs enfans, dont le roi s'empara comme du reste. Il eut, des parens de Lévi, sept cent mille doubles, dont une grande partie toutefois ne leur appartenait pas, étant le produit des revenus du royaume qu'ils étaient chargés de percevoir. Lévi fut conduit à Séville, et jeté en prison dans l'arsenal (en la tarazana). Là, on le mit à la torture pour savoir de lui s'il avait d'autres trésors; mais on ne put rien en arracher, et il mourut dans ces tourmens [1]. Ce fut la dernière personne de cette année qui eut à souffrir des rigueurs du roi. On lui donna pour successeur, dès le jour de son arrestation, le Sévillan Martin Yañez qui eut ainsi la charge de toutes les rentes et de tous les recouvremens du royaume, et put en ordonner comme il voulut. Le roi demeura à Séville le reste de cette année [2].

Pierre partit pour Almazan au commencement de l'année suivante [3], emmenant avec lui, pour entrer en Aragon, beau-

[1] É ovo grandes tormentos por saber el Rey dél si tenia mas tesoros; é en fin destos tormentos ovo de morir.

[2] É estovo el Rey en Sevilla lo que fincó deste año.

[3] Il était, le 9 janvier 1361, à Carmona, où il fit seigneur de Niebla le fils qu'il avait eu de Marie Gonzalez de Hinestrosa, lequel pouvait être alors âgé de quatre ou cinq mois. Les députés de la ville de Niebla se rendirent à Carmona, sur son invitation, pour prêter serment et hommage, comme il est dit dans cet acte, *á Don*

coup de gens de guerre parmi lesquels se trouvait le maître d'Avis, avec six cents chevaux que lui envoyait le roi de Portugal son oncle. Il y entra incontinent, et occupa les châteaux de Verdejo, de Torijo, d'Alhama, de Ariza, et quelques autres. Le cardinal de Boulogne, qui toujours espérait arriver à quelque accommodement entre les rois belligérans, profita de l'occasion pour reprendre de nouveau son œuvre de paix; il vit à Deza le roi de Castille, et le supplia d'entrer en négociation avec le roi d'Aragon, afin que n'eût pas lieu la grande effusion de sang qui semblait imminente[1]; car le roi d'Aragon était dans un lieu appelé Torrer, près de Calatayud, avec tous les grands, chevaliers et fijos-d'algo de son royaume, prêt à entrer en campagne, résolument cette fois, et de manière à tout terminer en un ou deux combats décisifs. Il avait avec lui, outre les troupes nationales, les fils d'Éléonore, D. Henri, D. Tello et D. Sancho, et un grand nombre de chevaliers et d'écuyers de Castille, qui s'élevaient jusqu'à mille chevaux. Pierre, de son côté, n'avait pas moins de six mille chevaux et de nombreuses troupes de fantassins. Il eût poussé vigoureusement l'invasion, si un récent changement, survenu à Grenade, ne lui eût donné l'inquiétude de voir l'Andalousie attaquée. L'émir ou roi de Grenade avait été récemment détrôné, par

Ferrando fijo de nuestro señor el Rey, é de doña Maria de Hinestrosa su madre, en sabado nueve dias de Enero, Era de 1399 *años* (9 janvier 1361), après que le roi les eut relevés du serment et hommage qu'ils lui avaient précédemment prêté pour la même ville. Il n'est plus question de D. Ferdinand après cela, sans doute parce qu'il mourut enfant. Pierre était, le 12 février, dans Almazan, où il octroya à la ville de Briones, avec le droit d'entretenir trente arbalétriers, certaines franchises et libertés (Voyez Gudiel, Compendio de los Girones, p. 19). — Il avait alors trois enfans mâles, savoir : D. Juan, né en 1355, fils, à ce qu'on croit, de doña Juana de Castro; Alfonse, né en 1359, fils de Marie de Padilla; et Ferdinand, né en 1360, fils de Marie Gonzalez de Hinestrosa.

[1] Rogandole que le ploguiese de facer alguna pleytesia de paz con el Rey de Aragon, é dar lugar que non oviese tan grand derramamiento de sangre como él veia que se aparejaba.

une de ces révolutions violentes qui sont le correctif des gouvernemens absolus, correctifs mauvais d'une chose plus mauvaise, et qui déconcertent à chaque pas la théorie de la prétendue stabilité héréditaire des monarchies. Il avait été remplacé par Abou-Saïd, dont le roi d'Aragon, à ce qu'on disait, s'était secrètement ménagé l'alliance. Déjà, à la fin de l'année précédente, Pierre avait craint un moment que la guerre n'éclatât du côté de Grenade; mais il n'avait pas tardé à recevoir du nouvel émir une sorte de soumission ou d'acte de déférence et d'hommage qui l'avait rassuré. C'est alors qu'il était parti pour la frontière [1]. Maintenant (et je soupçonne le bruit d'avoir été répandu habilement pour l'effrayer, car on ne trouve, dans les archives d'Aragon, aucune trace d'alliance, à cette époque, du roi d'Aragon avec l'émir de Grenade), il croyait savoir positivement que le roi Bermejo (le roi Rouge), Abou-Saïd, s'était engagé par traité envers Pierre IV à faire la guerre au roi de Castille si celui-ci continuait à faire la guerre à l'Aragon. Ayala exprime bien la nature des craintes du roi: il pensait, dit-il, que si la guerre des Maures se rallumait dans l'Andalousie, il lui en adviendrait un grand affaiblissement dans la guerre d'Aragon; car il lui faudrait envoyer contre les Maures ses genétaires d'Andalousie, troupe très bonne et très aguerrie, dont le roi se servait beaucoup, et qui lui était de la plus grande utilité dans cette guerre. Et pour cette raison il se rendit assez facilement aux ouvertures de paix que lui fit le légat. Un traité fut conclu, dont les deux conditions primordiales furent : 1° que le roi d'Aragon ferait sortir de son royaume D. Henri, D. Tello et D. Sancho, et les chevaliers et écuyers castillans qui avec eux étaient;

[1] Voir à ce sujet, dans Ayala, le chapitre intitulé : — Como el Rey de Castilla cuidó aver guerra con Granada, é como se asosegó, é fué para la guerra de Aragon (Cronica del Rey D. Pedro, año XI, c. 23).

2° que le roi de Castille restituerait les châteaux et les villes qu'il avait pris à l'Aragon dans cette guerre. Ils se contentèrent de si petites conditions, et ils signèrent la paix au milieu de mai 1361. Elle fut publiée avec solennité dans le camp du roi de Castille, près de Deza, en présence du légat, de D. Bernard, vicomte de Cabrera et de Mosen Remon Aleman de Cervellon, plénipotentiaires du roi d'Aragon. Le héraut d'armes la publia en ces termes : « Notre seigneur le roi fait savoir à tous les seigneurs, prélats, comtes et chevaliers, et à toutes autres personnes de quelque condition qu'elles soient dans les royaumes de Castille et de Léon, qu'il a paix et bon amour, fermes et véritables, avec le roi Don Pedro d'Aragon, et ses royaumes et sujets ; et ordonne qu'aucun des siens ne soit assez osé pour faire guerre ni mal quelconque aux royaumes d'Aragon ni à leurs habitans, sous peine de tomber dans sa disgrace, et sous toutes les autres peines qu'encourt celui qui rompt la paix faite par son roi et son seigneur. » Et tous ceux qui étaient là avec le roi, ajoute Ayala, qui entendirent cette publication de la paix, en eurent un très grand plaisir ; car tous ceux des royaumes de Castille, qui étaient là avec le roi, faisaient la guerre tout à fait contre leur volonté et à contre-cœur [1]. Il avait été question, dans la partie secrète des négociations, d'un mariage entre le roi de Castille et l'infante doña Juana, fille du roi d'Aragon, comme si des deux parts on eût oublié que Pierre était marié avec Blanche de Bourbon, et lié d'une sorte de lien matrimonial (qu'il prétendit depuis avoir été un véritable mariage) avec Marie de Padilla, toutes les deux vivantes. Il fit aussi reconnaître comme son héritier D. Alfonse, fils de Marie de Padilla, et tout enfant encore, pour le fiancer à

[1] É todos los que y eran con el Rey que oyeron este pregon de la paz ovieron muy grand placer, porque cesaba la guerra ; ca todos los del Regno de Castilla la facian mucho contra su voluntad.

l'infante doña Leonor[1], la plus jeune des filles du roi d'Aragon; en sorte que si ce double mariage avait eu lieu, Pierre de Castille aurait été beau-frère de son fils et de sa bru, et, *vice versâ*, celui-ci aurait été beau-frère de sa belle-mère et de son père[2].

La paix avec l'Aragon ainsi conclue, Pierre se rendit de Deza à Séville[3]. Il y était depuis quelques jours à peine, lorsque, par un redoublement de haine contre Blanche de Bourbon, dont la cause est restée un mystère, et comme si elle eût été un obstacle à quelque plan politique conçu par lui, auquel peut-être n'était pas étrangère la pensée du mariage dont il a été parlé, du roi avec une infante d'Aragon, il résolut de s'en défaire. Elle était prisonnière à Médina-Sidonia, sous la garde d'Iñigo Ortiz de Estuñiga, chevalier que le roi avait chargé de cette délicate mission. Déterminé à se défaire de la reine dès son retour à Séville, le roi envoya à Médina-Sidonia un homme appelé Alfonse Martinez de Urueña, créature d'un médecin italien peu scrupuleux, dont les talens avaient été employés contre D. Juan Alfonse d'Albuquerque sept ans auparavant, et qui joignait à la connaissance de la médecine celle des finances, puisqu'il était devenu grand comptable ou intendant des finances du roi. La chronique l'appelle Pablo de Perosa (Paul de Pérouse). Alfonse Martinez de Urueña, son serviteur, avait mission expresse de

[1] Il n'avait pas encore deux ans, étant né à Tordésillas, au mois d'août 1359.

[2] Voir, sur ces curieuses négociations, Zurita, Anales de Aragon, l. IX, c. 33, 34, 36 et seq. — Par suite de cette paix, le comte D. Henri, son frère D. Sancho, et les chevaliers castillans de leur parti se réfugièrent alors de ce côté-ci des Pyrénées. Ils entrèrent à force ouverte dans la sénéchaussée de Carcassonne, au mois de juillet de cette année (1361), nonobstant la résistance que leur opposa Pierre de Voisins, seigneur de Rennes, qui se mit au pays de Fenouillades pour les arrêter au passage (Voir Hist. de Languedoc, t. IV, p. 317.)

[3] Il était à Séville le 10 juillet, où il concéda à la ville de Murcie le droit de placer dans ses armes, à l'orle de l'écu, les châteaux et les lions des armoiries royales (Voir Cascales, p. 287.)

donner à la reine des herbes pour la faire mourir ; il parla, suivant l'ordre du roi, de la commission dont il était chargé, à Iñigo Ortiz de Estuñiga ; mais celui-ci reçut mal cette ouverture. Il se rendit aussitôt auprès du roi, et lui dit que jamais il ne tremperait dans une telle action. Le roi pouvait retirer la reine doña Blanca de sa garde et en faire alors à sa volonté; mais pour lui elle était sa dame, et à souffrir qu'on la tuât il commettrait trahison.

Le roi fut très courroucé contre Iñigo Ortiz de ces paroles, et lui ordonna de remettre la reine à Juan Perez de Rebolledo, originaire de Xérez, et l'un de ses arbalétriers, ce qui eut lieu; et dès qu'elle fut au pouvoir de l'arbalétrier, qui l'emmena, à ce qu'il me semble, de Medina-Sidonia à Xérez, c'en fut fait d'elle : l'ordre de mort fut exécuté, on ne sait comment, et peut-être Juan Perez ne prit-il même pas le soin de lui « donner des herbes », selon l'expression d'Ayala. Ainsi mourut Blanche de Bourbon, après huit années de mariage, qui ne furent pour elle, à quelques mois près, que huit années de captivité et d'infortune. Elle avait à peine vingt-cinq ans révolus. Mariée à dix-sept ans, comme nous l'avons vu, elle était arrivée en Espagne dans la seconde quinzaine de février 1353. Ainsi furent trompées les espérances de gloire et de bonheur qu'on avait fondées sur ce mariage d'une petite-fille de saint Louis avec un petit-fils de saint Ferdinand. On lui avait fait faire à Paris une couronne royale, qu'elle ne porta que quelques heures, dont le roi Pierre hérita, si l'on peut hériter de ceux qu'on assassine, et qu'il transmit à la troisième de ses filles, en termes assez singuliers [1].

[1] Voir son testament, fait le 18 novembre de l'ère 1400 (1362): — Otrosi mando á la infant Doña Isabel mi fija la corona Francesa, que fué de Doña Blanca fija del Duc de Borbon — Ce que lui fut cette *Doña Blanca, fija del duc de Borbon*, il n'en dit mot. A quel titre il possédait cette couronne *française*, qui avait appartenu à ladite doña Blanca, il ne se garde pas moins de le dire.

Telle fut la fin de Blanche. Vierge-épouse, elle n'avait connu que l'abandon dans son horrible mariage, et l'imagination des peuples dut être naturellement touchée de cette extraordinaire infortune. Jeune, belle, sans que l'histoire lui attribue rien de ce qui justifie le malheur, elle mourut abandonnée, et sa mort souleva l'indignation universelle. Et de cela eurent grand chagrin tous ceux du royaume, dit Ayala, dès qu'ils le surent, et il en arriva beaucoup de mal à la Castille [1].

Presque en même temps, et sans qu'on puisse déterminer au juste si ce fut avant ou après la mort de Blanche, à peu de jours d'intervalle toutefois, en deçà ou au-delà de cette mort que le récit d'Ayala fait naturellement placer au mois de juillet, mourut à Séville, de sa maladie, aussi au mois de juillet (plutôt avant qu'après Blanche), Doña Maria de Padilla, la maîtresse favorite du roi, qui la regretta beaucoup et fit mener son deuil par tout le royaume [2].

Aucun auteur contemporain n'indique le jour ni même le mois dans lequel mourut Blanche de Bourbon ; seulement, nous savons avec certitude que ce fut de Séville que le roi dépêcha au gouverneur de Medina-Sidonia l'ordre de donner « des herbes » à la triste captive, reine de nom. Or, il est constant que Pierre ne fut de retour à Séville qu'au mois de juillet, et, sur divers indices et sur certaines habitudes d'Ayala, qui parle souvent d'un fait avant un autre qui l'a précédé dans l'ordre chronologique, je le répète, je penche à croire que Pierre ne fit mourir par le poison sa femme légitime Blanche de Bourbon qu'après la mort naturelle de sa maîtresse Marie de Padilla. Quoi qu'il en soit, il est impos-

[1] É pesó mucho dello á todos los del regno despues que lo sopieron, é vinó por ende mucho mal á Castilla.

[2] En este año (1361) morió en Sevilla de su dolencia Doña Maria de Padilla : é fizo el Rey facer alli, é en todos sus regnos grandes llantos por ella, é grandes complimentos... É morió en Sevilla en el mes de julio deste dicho año.

sible de ne pas placer la date de la mort de toutes les deux au mois de juillet de cette année 1361[1].

Blanche de Bourbon a laissé la réputation d'une sainte. Elle était blanche et blonde, dit Ayala (blanche de cœur et de visage, comme la mère de saint Louis), pleine de grâce et de jugement. Le peuple comme les chevaliers prenait intérêt à elle, et la chronique si grave d'Ayala en rapporte un trait qui prouve à quel point elle était populaire. Il y raconte qu'un jour que le roi chassait dans les campagnes voisines de Xérez et de Médina, où la reine était prisonnière, un homme, qui avait tout l'aspect d'un pasteur, se présenta à lui et lui dit que Dieu l'envoyait pour lui apprendre que le mal qu'il faisait à la reine sa femme lui serait quelque jour durement reproché, et qu'il n'en doutât point; mais que s'il voulait revenir à elle, et vivre avec elle comme il le devait, il en aurait un fils qui hériterait de son royaume. Le roi crut que c'était Blanche elle-même qui lui avait envoyé cet homme: il le fit arrêter, et par son ordre son camarero-mayor Martin Lopez de Cordoue, et Matheos Ferrandez son chancelier du sceau privé, se rendirent près de la reine pour savoir ce qu'il en était. Arrivés à la ville sans qu'on s'en doutât, ils montèrent à la tour où Blanche était enfermée, et l'y trouvèrent

[1] L'Abreviada appelle le meurtrier de Blanche de Bourbon Jean-l'Arbalétrier, et dit qu'il vivait à Xérez : É matola por su mandado (del Rey) un su ballestero de maza que decian Juan Ballestero, é vivia en Xerez de le Frontera. C'est évidemment le Juan Perez de Rebolledo de la grande chronique. — Blanche fut enterrée dans le monastère de Saint-François de Xerez de la Frontera, où, dans des temps postérieurs, probablement sous le règne de Henri II, on lui éleva un tombeau avec l'épitaphe suivante :

CHRISTO OPTIMO MAXIMO SACRVM
DIVA BLANCA HISPANIARVM REGINA
PATRE BORBONEO EX INCLITA FRANCO-
RVM REGVM PROSAPIA, MORIBVS ET
CORPORE VENVSTISSIMA FVIT; SED PRÆ-
VALENTE PELLICE OCCVBVIT IVSSV
PETRI MARITI CRVDELIS ANNO SALVTIS
MCCCLXI, ÆTATIS VERO SVÆ XXV.

agenouillée et en prière. Elle crut qu'ils venaient pour la tuer, et elle pleurait et recommandait son âme à Dieu. Ils l'interrogèrent sur l'homme qui avait parlé au roi, et lui demandèrent si c'était elle qui l'avait envoyé; elle répondit que jamais elle n'avait vu cet homme. Les gardiens répondirent à leur tour qu'il était impossible que la reine l'eût envoyé; car jamais ils n'avaient laissé entrer d'homme où elle était. Et d'après cela il paraît, ajoute Ayala, que ce fut l'œuvre de Dieu, et ainsi le crurent tous ceux qui en furent instruits. L'homme fut gardé quelque temps prisonnier, puis mis en liberté, et jamais depuis personne n'en a plus rien su [1].

Nous ne discuterons pas l'opinion étrange de Voltaire sur Blanche de Bourbon. Cette opinion s'évanouit devant l'examen des sources authentiques, et n'est fondée que sur l'ignorance de l'historien en ceci. Il suffit de la citer pour en faire justice. « Dans ces troubles, dit Voltaire avec sa légèreté historique accoutumée, la femme de don Pèdre mourut. Elle avait été coupable [2], il fallait bien qu'on dit qu'elle avait été empoisonnée; mais on ne doit point intenter cette accusation sans preuves. C'était sans doute l'intérêt des ennemis de don Pèdre de répandre dans l'Europe qu'il avait empoisonné sa femme. Henri de Trastamare, l'un de ces sept bâtards, qui avait d'ailleurs son frère et sa mère à venger, et surtout ses intérêts à soutenir, profita de la conjoncture. Blanche de Bourbon eut au moins l'imprudence d'être trop unie avec la faction des bâtards ennemis de son mari. Faut-il après cela s'étonner que le roi la laissât dans un château,

[1] É segund esto parescia que fué obra de Dios, é asi lo tovieron todos los que lo vieron é oyoron. É el ome estovo preso algunos dias, é despues soltaronle, é nunca mas dél sopieron.

[2] Voltaire est de ceux qui ont adopté le bruit de prétendues relations criminelles entre Blanche et D. Fadrique, relations imaginaires et dont nous avons ailleurs démontré l'impossibilité.

et se consolât dans d'autres amours? » Par malheur, ces autres amours avaient commencé avant même le mariage du roi avec Blanche.

Il a plu à Voltaire de faire de Pierre-le-Cruel, à tous égards, l'objet d'un paradoxe historique.

Ce qu'il y a de certain, comme toute la suite des faits le prouve et qu'on l'a justement remarqué ailleurs, c'est que ce contradicteur redoutable n'allègue aucune découverte nouvelle, qu'il se borne à des vraisemblances vagues, à des conjectures hasardées; que cette apologie de Pierre-le-Cruel n'est qu'un tour de force et un paradoxe hardi, tendant au pyrrhonisme historique. L'artifice principal de l'apologiste de Pierre consiste à intervertir l'ordre des événemens, à transposer les causes et les effets de manière à faire toujours prendre l'un pour l'autre. On se révolta, dit-il, contre don Pèdre, par là on le rendit cruel dans ses châtimens et impitoyable dans ses vengeances; au lieu qu'il fallait dire que par ses caprices et ses manques de foi auxquels la force prêtait toujours ses moyens terribles, il avait forcé ses frères même à la révolte et soulevé contre lui jusqu'à sa mère. A entendre Voltaire, don Pèdre ne mérita le surnom de Cruel que pour avoir fait périr son frère Frédéric, grand-maître de Saint-Jacques. Ce fratricide exécuté avec les circonstances d'atrocité qui l'accompagnèrent aurait suffi pour justifier le surnom; mais on a vu quelle monstrueuse suite de meurtres ordonnés de sang-froid a souillé du sang de presque toute sa famille ce misérable couronné. Non, dit avec raison la justice de l'histoire, ce ne fut pas seulement pour le meurtre du grand-maître Frédéric que Pierre a été nommé le Cruel, c'est pour cent autres meurtres; c'est pour avoir fait mourir par le poison ou par le fer, toujours avec quelque circonstance particulière d'atrocité, tout ce qui lui faisait obstacle ou contrariait seulement ses capricieuses volontés; c'est pour avoir fait tuer sa propre tante la reine douairière d'Aragon,

pour avoir fait tuer deux autres de ses frères qui touchaient encore à l'enfance. Pierre était ainsi trois fois fratricide avant que Henri Trastamare en débarrassât l'Espagne par le fratricide.

Si la peine du talion est une peine juste, personne ne mérita plus que lui d'en être frappé. C'était néanmoins un roi légitime (abstraction faite de l'usurpation de son bisaïeul Sancho-le-Brave), et voilà son frère illégitime, Henri-le-Bâtard, recommençant une nouvelle légitimité, quoique ou parce que bâtard. Ainsi va le monde des rois au milieu de la corruption des cours et de l'ignorante servilité des peuples.

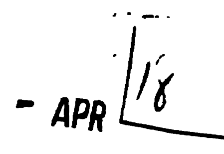
Nous avons vu jusqu'ici Pierre multiplier les meurtres; nous le verrons les redoubler. Les passions humaines ont toujours quelque chose d'étonnant et d'incompréhensible. La passion du règne et de l'empire a ses mystères effrayans. Pierre voulait par dessus tout régner; il regardait la terreur comme le meilleur instrument de règne; tout ce qu'il faisait tendait à le faire craindre; et cependant, c'était cette terreur elle-même, qui assurait présentement sa puissance et qui semblait la raffermir et devoir comme l'asseoir à jamais, qui préparait le plus sûrement sa perte; et il semblait qu'il ne vécût que pour se hâter d'amener et de justifier d'avance la catastrophe terrible dans laquelle il devait périr.

FIN DU TOME HUITIÈME.

TABLE DES CHAPITRES

DU

TOME HUITIÈME.



CHAPITRE ONZIÈME.

— De 1312 à 1340. —

CHAPITRE DOUZIÈME.

— De 1340 à 1350. —

CHAPITRE TREIZIÈME.

— De 1350 à 1362. —

FIN DE LA TABLE DU TOME HUITIÈME.

